
U d'/ of Ottawa
39003000159763











LES SPLENDEURS DE LA FOI

IV

ABBEVILLE. — TYP. ET STÉR. GUSTAVE RETAUX.

LES

SPLENDEURS

DE LA FOI

ACCORD PARFAIT DE LA RÉVÉLATION ET DE LA SCIENCE
DE LA FOI ET DE LA RAISON.

Par M. l'abbé MOIGNO

CHANOINE DE SAINT-DENIS

Fondateur-Directeur du Journal ΚΟΣΜΟΣ-LES MONDES

Il faut que LUI croisse, *moi* que je diminue ! (*Saint Jean,* ch. III, ℣ 5.)

DEUXIÈME ÉDITION

TOME IV

LA FOI ET LA RAISON

Avec deux grandes Préfaces :

L'Auteur. — L'Ouvrage, son résumé complet.

PARIS

BLÉRIOT FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 55

1881

Tout droit réservé.

BT
771
.M63
1881
v.4

PRÉFACES

L'AUTEUR

FRANÇOIS-MARIE MOIGNO, NÉ A GUÉMÉNÉ-SUR-SCORF (MORBIHAN), LE 15 AVRIL 1804,

Chanoine de Saint-Denis, chanoine d'honneur du Chapitre de la cathédrale de Vannes ; docteur en théologie de Saint-Thomas-d'Aquin, professeur émérite de théologie, d'hébreu, d'Ecriture sainte, d'histoire ecclésiastique, de mathématiques, de physique et de chimie ; auteur des *Leçons de calcul différentiel et intégral*, de *Calcul des variations*, de la *Mécanique analytique*, du *Répertoire d'optique moderne*, de la *Télégraphie électrique*, des *Actualités scientifiques*, de la *Clef de la science*, cinquième édition française ; des *principes fondamentaux d'après lesquels doivent se résoudre, au temps présent, les deux grandes questions : 1° des rapports de l'Église et de l'État ; 2° et de la Liberté et de l'organisation de l'enseignement* ; ancien rédacteur de l'*Univers*, de l'*Union monarchique*, de l'*Epoque*, de la *Presse*, du *Pays* ; rédacteur des vingt-un premiers volumes du *Cosmos*, des trois premiers volumes des *Annuaires* du *Cosmos*, des trente-neuf volumes des *Mondes* ; traducteur de la *Corrélation des forces physiques*, de Grove ; de la *Chaleur considérée comme une forme de mouvement*, de Tyndall ;

des *Leçons sur le son*, de Tyndall; de la *Lumière*, de Tyndall; membre de l'Association britannique pour l'avancement des sciences, de l'Académie impériale Stanislas de Nancy, de la Société batave de Rotterdam, de la Société des sciences de Harlem, de l'Institut géologique de Vienne, des Sociétés industrielles de Mulhouse et de Lyon, de la Société des sciences, lettres et agriculture de Versailles, des académies pontificales des Nuovi-Lyncei, de l'Immaculée-Conception, de l'Académie philosophico-médicale de Saint-Thomas-d'Aquin de Florence, et de plusieurs autres Sociétés savantes; un des fondateurs de l'Œuvre de Saint-François-Xavier; chevalier de la Légion d'honneur; officier de l'ordre des Saints-Maurice-et-Lazare d'Italie; commandeur de l'ordre de Charles III d'Espagne.

On trouvera peut-être étrange qu'après avoir écrit tant de livres avec cette simple indication : *par M. l'abbé Moigno*, je fasse étalage, au frontispice de ces volumes, d'une longue série de qualités et de titres. Aurais-je donc cédé à un sentiment de vanité puérile et ridicule? Ma conscience me rend témoignage qu'il n'en est rien.

Mais, dans l'ouvrage que je publie aujourd'hui, et qui est le résultat des études et des préoccupations de ma vie entière, je viens combattre les combats du Seigneur, c'est-à-dire que je viens venger et défendre la vérité et la divinité de ma foi; voilà pourquoi j'ai dû revêtir toutes mes armes.

Nous vivons dans un siècle qui n'admet pas la sincérité éclairée des âmes croyantes, qui affiche cette prétention insultante que la grande sauvegarde de la foi est l'ignorance, qui prend dans le sens grossier de la lettre qui tue cette admirable sentence du Sauveur : *Heureux les pauvres d'esprit;* qui veut en un mot que la science ait tué la foi, et que, là où la foi subsiste encore, il ne puisse plus y avoir de science. Dans ces conditions, évidemment, j'aurais nui à ma cause, et manqué par conséquent à mon devoir, si, dès l'abord, je n'avais pas établi

mes droits à me poser en savant, ce que je ne pouvais faire qu'en ajoutant à mon nom les distinctions honorifiques qui sont venues me chercher dans mon exiguïté.

J'ose le déclarer, sans hésitation aucune : s'il est un écrivain qui remplisse les conditions exigées par la mission qu'il veut remplir, constater et prouver l'accord parfait de la foi et de la science, je suis cet écrivain. Je ne puis pas être accusé d'ignorance, et quand j'affirmerai que dans l'immense trésor des vérités dont la science est à bon droit glorieuse, il n'en est pas une seule dont un homme de bonne foi puisse se faire une arme contre la religion, force sera de discuter mes preuves, sans qu'on puisse m'opposer aucune fin de non-recevoir. Imitant une forme de langage saintement audacieuse de saint Paul, je pourrais dire sans orgueil aux plus chauds partisans de la science, à ses représentants les plus autorisés : « Vous êtes savant, je le suis comme vous; vous avez sondé toutes les profondeurs de la théorie et vérifié toutes les expériences, j'ai autant théorisé et expérimenté que vous. Vous avez aimé le progrès, j'ai eu pour le progrès une soif insatiable, et on m'a toujours vu au premier rang de ses promoteurs. Livres, journaux, brochures, leçons, conférences, conversations, j'ai tout mis en œuvre pour le rendre accessible à ceux qui le cherchaient, pour le faire accepter de ceux qui le repoussaient. Et les hommes qui le repoussaient furent quelquefois ceux qui semblaient être ses plus ardents promoteurs !

J'ajouterai même, parce que tout le monde l'a remarqué, et que beaucoup s'en sont étonnés, scandalisés peut-être, que j'ai toujours été en tête, et bien en avant, des théories nouvelles. Le premier j'ai proclamé les vérités acquises par une science arrivée enfin à l'état adulte; j'ai attaché mon nom comme un grelot sonore aux doctrines en apparence les plus émancipées, quoique, en réalité, les moins ennemies de la foi : la simplicité et l'identité des derniers atomes de la matière ; la réduction de tous les phénomènes de la nature à la matière et au mouvement; l'unité et la corrélation de

toutes les forces physiques et chimiques, leur homogenèse mutuelle par équivalents dynamiques, etc., etc. Je n'ai pas dû reculer, je n'ai reculé devant aucune des grandes synthèses de la science moderne, parce qu'elles sont l'expression de la vérité, et qu'elles ont, ce que le commun des savants ignore, leur raison d'être, leur explication dernière, dans la métaphysique, la première et la plus élevée des sciences, puisqu'elle est en nous le reflet de la lumière de Dieu qui éclaire, lorsqu'elle vient au monde, toute âme faite à son image et à sa ressemblance.

Qu'il me soit permis de rappeler ici l'hommage spontané que le baron Charles Dupin, le grand géomètre, doyen de la section de Mécanique de l'Institut de France, voulut bien me rendre en ces termes dans la séance du Sénat du 25 février 1870, à l'occasion de la discussion sur la liberté de l'enseignement supérieur, liberté enfin accordée en 1875 et mutilée en 1876. Je cite tout le passage parce qu'il offre aujourd'hui un intérêt d'actualité.

« ...Il s'est produit quelque chose de bien singulier. Royer-Collard, que je citais, était persuadé de la grandeur, de l'excellence de l'Université, et que rien ne pourrait jamais l'égaler. Il avait, sur ce point, toutes les idées de M. de Saint-Arnaud. Les Jésuites, disait-il, n'auront jamais que de médiocres professeurs, et je les défie d'établir un enseignement de premier ordre. Il me disait cela peu de temps après 1830. Cependant les révérends Pères sont allés tout doucement, de progrès en progrès, et, chose qui révolte leurs antagonistes, ils ont tâché de former des professeurs. Ils ont, dans leur institut, une habitude merveilleuse, et que les gouvernements feraient bien d'imiter, afin de tirer le meilleur parti des hommes. Quand on est accepté pour faire partie de leur ordre, on examine quelles sont les aptitudes des novices et on leur dit : Vous, vous avez la parole abondante et colorée, vous avez des dispositions pour les éclatantes manifestations, vous serez missionnaire et prédicateur ; vous, vous êtes excellent pour les détails de l'administration, vous serez notre économe. Et enfin à quelqu'un

comme M. l'abbé Moigno, l'un des géomètres les plus distingués de l'Europe, on a dit : Vous, vous avez le génie mathématique, vous serez professeur de sciences exactes. » (*Journal officiel*) du 20 février, colonnes 3 et 4.

De son côté M. Dumas, l'illustre secrétaire de l'Académie des sciences, dans la séance du lundi 10 septembre 1872, daigna prononcer ces paroles dont le *Journal officiel* se fit encore l'écho :

« J'ai l'honneur de déposer, poursuit M. Dumas, au nom de M. l'abbé Moigno, toute une série de petits livres qui forment un véritable cours de science illustrée, sous le titre de : *Actualités scientifiques.* Les découvertes modernes y sont développées assez complétement pour que l'on ne trouve pas de renseignements équivalents dans les livres récemment parus. Ce sont des conférences détachées sur chaque question en vogue, surtout sur des sujets traités en Angleterre, en Allemagne, etc. Exemples : Combinaison des atomes. — Analyse spectrale des corps célestes. — Force et matière. — Les éclairages modernes. — Physique moléculaire. — Théorie du vélocipède. — Constitution de la matière. — Esquisse historique de la théorie mécanique de la chaleur. — Métamorphoses chimiques du carbone. — Phénomènes et théories électriques. — Toutes leçons à succès de MM. Tyndall, Hofmann, Huggins, Tait, Rankine, Odling, etc.

« M. Moigno, depuis cinquante ans, marche à la tête du mouvement scientifique. Il a introduit en France toutes les nouveautés de la science étrangère. Nous lui devons de connaître à peu près tout ce qui se fait de curieux et de remarquable chez nos voisins ; réciproquement, c'est encore bien souvent à lui que les savants étrangers doivent de connaître nos travaux.

« Par ses journaux et ses livres, M. l'abbé Moigno a rendu d'incessants services à la science ; il a su constituer une sorte de libre-échange intellectuel entre les savants français, anglais, allemands, italiens, américains.

Il a servi de trait d'union, plus que tout autre, entre les écoles, les facultés, les universités et les grands centres scientifiques. Puisque l'occasion s'en trouve, il est bon de le rappeler à la génération présente, qui ne rapporte pas quelquefois à son véritable auteur, avec une suffisante impartialité, le mérite d'avoir introduit parmi nous le goût des fortes études et des lectures scientifiques. »

L'Angleterre m'a aussi donné un précieux témoignage de notoriété scientifique. Les *Monthly Notices*, journal officiel de la Société Royale astronomique, m'apprirent un jour que mon humble nom bas breton avait été donné à un cratère de la Lune, nouvellement remarqué et plus nettement défini, désigné sur les cartes ou catalogues, par le n° 408. C'est un très-grand honneur, car quarante noms français, à peine, sont inscrits à la surface du satellite de la Terre, et plusieurs noms plus illustres n'y sont apparus qu'après le mien.

L'Amérique ne m'a pas non plus oublié : un jour en parcourant le vocabulaire des noms biographiques modernes du magnifique Dictionnaire anglo-américain illustré, de Webster, édition de juin 1864, dont on m'avait fait hommage, je fus tout surpris d'y trouver mon nom avec les deux manières, anglaise et américaine, de le prononcer.

A Vienne, Autriche, un éditeur, M. Lenoir, qui, sous le patronage de l'Académie impériale des sciences, publia le catalogue, avec grands portraits lithographiés, des mathématiciens distingués, m'y donna une place d'honneur.

A Berlin, M. Poggendorff, dans son grand Dictionnaire biographique pour servir à l'histoire des sciences exactes, a bien voulu me traiter en ami.

Je ne puis donc pas être suspect à la science ; je lui ai toujours accordé, je lui accorderai toujours ce qui lui est dû, la soumission à ses théories, l'acceptation franche de ses faits, sans aucune arrière-pensée, sans leur imposer d'autres conditions que leur bienvenue à l'état de vérités acquises. Il ne m'est jamais arrivé, et il ne m'arrivera jamais, de faire faire quarantaine à une théorie ou

à un fait démontrés de la science, sous le prétexte déraisonnable, impossible, que cette théorie et ce fait démontrés pourraient être contraires à ma foi.

Je dois inspirer d'autant moins de défiance à la science, que je ne suis pas un spécialiste, mathématicien, physicien, chimiste ou naturaliste exclusif, confiné dans un ordre particulier d'idées, tournant dans un cercle étroit de doctrines et de phénomènes, absorbé dans la poursuite incessante d'une même classe de problèmes. Par vocation, par une disposition naturelle de mon esprit, et aussi par devoir, j'ai été amené à étudier tour à tour, d'une manière approfondie, les diverses branches des sciences humaines. J'avais à peine reçu de mes maîtres illustres, Cauchy, Ampère, Binet, l'enseignement complet des sciences mathématiques et physiques, que déjà, au Muséum d'histoire naturelle, je m'initiais dans les collections des galeries et des jardins, sous la direction des Cuvier, des Haüy, des Desfontaines, des Thouin, aux faits de la zoologie, de la botanique, de la minéralogie et de la géologie. Plus tard, fondateur et directeur d'une école normale du clergé, qui a eu quelque retentissement, j'ai à mon tour enseigné les mathématiques, la physique, la chimie, l'astronomie, etc.

Un dernier titre, enfin, à la confiance que je suis en droit d'attendre des savants. Mon genre d'esprit, tout en me faisant aimer les profondeurs de la science, m'entraînait irrésistiblement vers la vulgarisation ou l'exposition élémentaire, dans le langage de tous, des conquêtes de la science et de l'industrie. Mon premier article de journal date de 1829, et, depuis 1829, je n'ai pas quitté un jour la plume, heureux au-delà de ce qu'on pourrait dire, d'analyser et de faire connaître les découvertes des autres, jaloux de promouvoir leur gloire, ardent à défendre leurs droits, toujours insouciant de ma gloire propre. Je m'étais préparé à cette mission de dévouement par une longue et sérieuse étude des langues européennes, et je puis dire que, de 1830 à 1876, j'ai lu et résumé, la plume à la main, presque tout ce qui

a été publié de journaux et de livres de science progressive, en Allemagne, en Angleterre, en Espagne, en Italie, en Russie, etc.

Il faut même que je l'avoue, j ai poussé jusqu'à l'excès l'amour de la vulgarisation des sciences. En août 1872, j'osai inaugurer à Paris, avec mes seules ressources, sous le nom de *Salle du Progrès*, un établissement considérable, dans le but : de promouvoir par des leçons et des conférences publiques, le progrès réel et bienfaisant; de donner le plus grand et le plus prompt essor aux inventions et aux découvertes de la science et de l'industrie; de combattre énergiquement les deux ennemies inexorables du progrès, des découvertes et de l'invention, l'ignorance, qui les tue dans leur germe, ou les tient plongées dans le néant, la routine qui leur oppose le cercle infranchissable de l'inertie.

L'époque et le lieu de cette trop grande entreprise avaient été mal choisis ! L'agitation politique était beaucoup trop grande, et ma salle de la cité du Rétiro, rue du Faubourg-Saint-Honoré, n° 30, était trop en dehors de la circulation publique !

Après trois mois d'exercices presque au-dessus de mes forces, je dus me résigner à rentrer dans mon humble solitude de Saint-Germain-des-Prés. Le bon Dieu seul sait ce que cette trop énergique campagne m'a coûté de fatigues, d'inquiétudes, d'angoisses, de dépenses énormes. Je ne regrette rien, et je recommencerais au besoin, alors même que tout ce que j'ai souffert se dresserait dès le début devant moi. Je suis heureux et fier, moi, humble prêtre, savant pauvre, encouragé et béni par Pie IX, qui a daigné dire qu'il m'aimait, d'avoir élevé le premier et tenu ferme le drapeau du Progrès, c'est-à-dire le drapeau nécessairement divin du VRAI, du BON, du BEAU, sous toutes ses formes.

Cet épisode le prouve surabondamment. La science ne peut pas refuser de voir en moi un de ses apôtres les plus ardents; et les savants, qui m'ont depuis longtemps ouvert leurs rangs, ne se refuseront pas à reconnaître

en moi un frère, un ami, un écho fidèle de leurs recherches et de leurs enseignements.

Je serai moins suspect encore à la religion, parce que j'ai fait mes études ecclésiastiques à l'école par excellence du savoir et de la piété; et qu'après avoir étudié pendant six années la philosophie et la théologie, sous des maîtres savants et saints, j'ai enseigné à mon tour pendant trois années ces sciences, les premières de toutes.

J'ai joui aussi d'une faveur insigne, dont, en ce moment, je remercie Dieu, prosterné à genoux, et le cœur plein d'une reconnaissance sans bornes. J'ai soixante-treize ans, j'ai tout lu, tout entendu, et jamais je n'ai été atteint d'un doute ou d'une simple tentation contre la foi. J'ai toujours cru et je crois plus que jamais à toutes les vérités enseignées par l'Eglise catholique, apostolique, romaine, d'une foi calme, sereine, vive, forte, sans que, je le répète, aucun nuage se soit interposé entre un dogme et mon esprit. Je dois ce bonheur incomparable, d'abord à une grâce toute particulière du Ciel, puis à l'influence et au souvenir de mon vertueux père, Vincent-Paul-Alexandre-René Moigno, esprit droit, cœur noble s'il en fut jamais. Je le dois enfin à la limpidité naturelle de mon intelligence, ennemie jurée de l'argutie et du sophisme; à l'habitude du travail et de la prière qui ont rempli toute ma vie; à la fidélité à ma chère soutane, vieille et sainte compagne que je n'ai pas quittée depuis plus de cinquante ans; à la fréquentation enfin des sacrements de pénitence et d'eucharistie. J'ai beaucoup voyagé, et à deux ou trois exceptions près, j'ai dit chaque jour la sainte messe avec toute la ferveur dont j'étais capable.

J'ai sondé autant que j'ai pu les mystères de la religion et de la science, et ma foi n'a jamais été ébranlée : ma voix sera donc celle d'un témoin éclairé, convaincu et fidèle.

On ne pourra pas dire non plus que la sainte Eglise, à laquelle je suis attaché du fond de mes entrailles, ait

eu pour moi des préférences et des tendresses exceptionnelles. Il est constant, au contraire, et je m'en félicite, et je m'en réjouis aujourd'hui, dans l'intérêt de la grande cause que je viens plaider et gagner, qu'elle a été longtemps pour moi plutôt froide et réservée.

Entré à dix-huit ans dans la Compagnie de Jésus, en septembre 1822, j'y suis resté jusqu'au 15 octobre 1843, sincèrement attaché à ma vocation, estimé de mes supérieurs, aimé de mes confrères. J'étais profès des quatre vœux, ce qui signifiera, pour les crédules, que j'étais initié à tous les secrets de l'ordre. J'avais vu rattacher à mon nom une grande partie des propriétés de la province de France; et je jouissais, dans la Compagnie et au dehors, de la réputation d'un religieux régulier et savant. J'étais heureux alors, heureux autant qu'on peut l'être ici-bas, heureux au sein d'une vie de travail, de fatigue, de privations et d'austérités.

Une tempête soudaine me sépara de cette illustre Société. Je pourrais révéler ici le secret de ma séparation, il serait de nature à me venger de bien des accusations méchantes, mais j'aime mille fois mieux m'humilier sous la main de Dieu. Je ne me fais pas illusion, la perte de ma vocation était un malheur et un châtiment, mérités par de trop nombreuses infidélités à mes règles. *Celui qui est infidèle dans les petites choses, sera infidèle aussi dans les grandes.* (S. Luc, ch. XVI, v. 10.)

Mais il a plu au bon Dieu de tirer le bien du mal. Il a voulu que la justice et la miséricorde se rencontrassent en moi, je l'en remercie de tout mon cœur. La devise qu'il m'avait inspirée dans ma troisième année de noviciat, *il faut que* LUI (*Jésus-Christ*) *croisse*, MOI *il faut que je diminue*, me défendit de l'abattement et du désespoir. Par l'amour et l'habitude du travail et de la prière, qu'il sauvegarda en moi, il me fit entendre qu'il me réservait une mission glorieuse, la réconciliation de la foi et de la science, mission que j'aurais pu difficilement remplir, avec la même continuité et la même indépendance, dans la Compagnie de Jésus. Le

sentiment presque unanime de mes anciens confrères est, en effet, que Dieu m'avait fait cette destinée, et ce sentiment m'a grandement consolé. Ils savent d'ailleurs que je n'ai pas cessé d'aimer tendrement celle qui fut notre commune mère, et que je suis resté ce que j'étais quand je vivais au milieu d'eux, dans les belles années de ma vie religieuse.

Voilà donc que tout à coup je me trouvai lancé dans un monde auquel j'étais complétement étranger. Dire ce que j'ai souffert pendant les douze années qui suivirent ma sortie, serait impossible. Calomnies odieuses, proscriptions injustes, misère profonde, poursuites cruelles, pour des dettes qui n'étaient pas miennes ou qui avaient pour cause un excès d'imprudente charité, etc., rien ne m'a été épargné. Cependant, je puis affirmer que j'ai trouvé un grand bonheur dans la tribulation; que j'ai compris et goûté cette parole de saint Paul, si amère à la nature : Vous serez heureux quand les hommes vous calomnieront, quand ils diront mensongèrement de vous tout le mal imaginable !

Pendant ces cruelles années d'épreuves, j'étais devenu un étranger, un inconnu pour la plupart des membres de l'épiscopat et du haut clergé, pour ceux même qui m'avaient autrefois, le plus entouré de prévenances et d'affection. Obéissant à ma conscience, entraîné par mon amour de la sainte Eglise, je publiai, en 1846, sous ce titre plein d'actualité : *Les vrais principes d'après lesquels doivent se résoudre, au temps présent, les deux grandes questions : 1° des rapports de l'Eglise et de l'État; 2° De la liberté et de l'organisation de l'enseignement*, une brochure qui eut un succès d'estime, on lui fit de nombreux emprunts, mais sans prononcer le nom de l'auteur, considéré peut-être comme transfuge.

En 1848, Mgr Sibour, tout récemment nommé archevêque de Paris, daigna me nommer second aumônier du lycée Louis-le-Grand. J'y restai quelques années; mais en présence de la désorganisation momentanée de cet

établissement, autrefois et aujourd'hui encore si florissant, las aussi de la vie séculière, et désireux de retrouver le calme de la vie religieuse, je donnai ma démission.

Mon projet d'entrer dans une congrégation, alors naissante, ne devait pas se réaliser. La bonne Providence me montra mieux ce qu'elle attendait de moi en me fournissant l'occasion et les moyens de fonder mon journal hebdomadaire *Cosmos*, devenu plus tard *Les Mondes*. Je m'y consacrai pauvre et humilié, sans place dans l'Université, sans emploi dans l'Eglise. Après trois années de vie cachée dans une communauté, je fus heureux d'exercer à Saint-Sulpice, avec un traitement modique, de quatre cents francs par an, les fonctions de diacre d'office ; et l'auteur du *Maudit* a pu dire, cette fois sans calomnie : « Un savant du premier ordre, l'ami de François Arago et d'Alexandre de Humboldt, dont le nom est européen, qui a quitté les Jésuites il y a déjà plusieurs années, est aujourd'hui diacre d'office dans une des paroisses de Paris. » En 1857, sur l'invitation de M. Comte, curé de Saint-Germain des Prés, j'acceptai d'être, dans des conditions un peu meilleures, sous diacre d'office et prêtre des derniers sacrements. C'est la plus humble des positions ecclésiastiques, mais elle est honorable ; d'abord, parce que tout est glorieux dans la maison de Dieu ; en second lieu, parce que j'avais le pouvoir de confesser et de prêcher, et que le salut des âmes de la paroisse m'était en grande partie confié pendant la nuit.

Bien des fois, cependant, j'ai entendu dire à des savants célèbres, qui semblaient avoir pour moi plus que de la bienveillance, une sincère amitié, qui savaient à la fois ma position et le rang inférieur qu'un sous-diacre occupe dans le clergé : « Si vous n'étiez pas un mauvais prêtre, l'Église de Paris, au risque de passer pour une marâtre, vous dirait : « Mon ami, montez plus haut. » Je me contentais de répondre avec une résignation sincère : « L'Eglise de Paris n'est pas une marâtre ; elle

sait que je ne suis pas un mauvais prêtre ; et elle est en droit de penser qu'elle fait pour moi tout ce qu'elle peut ! Mon minime emploi me donne le nécessaire et me laisse beaucoup de temps ; il me met en possession, dans l'Église même, d'un petit ermitage, à distance du bruit de la rue, véritable sanctuaire de prière et de travail, les occupations bénies de ma vie ! »

Sans doute que, comme tant d'autres ecclésiastiques, j'aurais pu sauver les apparences, en me constituant prêtre simplement habitué d'une paroisse ou d'une chapelle. Mais, d'une part, j'étais pauvre, sans autres ressources que ma plume, et entouré, écrasé de misères à soulager ; d'autre part, je n'ai jamais pu me résoudre à rester une seconde fois en dehors des cadres de la hiérarchie ecclésiastique.

Je me félicite de plus en plus chaque jour, de la résolution énergique que je pris de rester et de mourir, s'il le fallait, simple sous-diacre d'office à Saint-Germain-des-Prés : *elegi abjectus esse in domo Dei mei !*

Vers cette époque Mgr Gazailhan, alors évêque de Vannes, daigna me nommer chanoine honoraire du chapitre de sa cathédrale.

Ce fut dans ces circonstances et dans ces dispositions que j'osai entreprendre la rédaction et l'impression des SPLENDEURS DE LA FOI, *accord parfait de la Révélation et de la Science*. Je me disais timidement, mais avec une certaine confiance en moi : Les académies reconnaissent que je suis savant, je parlerai avec autorité ; l'Église sait que je suis bon prêtre, prêtre humilié si l'on veut, comme le grain de froment qui devait mourir avant d'être fécond, mais prêtre fidèle à mes croyances et à mes devoirs, je parlerai avec conviction, et aussi avec grâce d'état.

J'achevai la première ébauche de ce récit en octobre 1868, et j'étais bien loin de prévoir que le grand ouvrage que j'entreprenais exigerait sept longues années de travail difficile et continu ! Après avoir étudié toute ma vie, et rassemblé incessamment les matériaux nécessaires, j'avais cru que je pourrais courir dans la

rédaction; mais je m'aperçus bientôt que j'avais à frayer ma route à travers une forêt vierge, que force serait de marcher pas à pas et à tâtons.

N'importe, mes *Splendeurs* m'ont porté bonheur avant de naître et je les en remercie.

J'avais subi à la fin de mes études le grand examen *de Universâ Philosophiâ et Theologiâ*, et j'avais dans la Compagnie de Jésus rang de docteur en théologie ; mais ce n'était pas un titre officiel ou légal. J'osai exprimer à un pieux et illustre cardinal, le prince Louis-Lucien Bonaparte, qui m'avait témoigné beaucoup d'affection, le désir de voir mon doctorat confirmé et consacré, conformément aux usages et aux canons de la sainte Eglise.

J'avais à peine exprimé ce vœu, bien modestement, que je reçus de la sainte Congrégation de la Propagande le diplôme suivant :

« En l'audience du Très-Saint-Père, le 17 septembre 1871,

« Comme le révérend François Moigno, prêtre de l'archidiocèse de Paris, a donné au Saint-Siége apostolique des témoignages certains de son zèle pour la religion et de l'intégrité de ses mœurs, et qu'il a donné des preuves de grands succès en se livrant aux études théologiques, ainsi que le constate l'attestation du révérend provincial de la Société de Jésus en la province de France, Notre Très-Saint Père le pape Pie IX, sur le rapport de nous, secrétaire soussigné de la Sacrée Congrégation de la Propagande, a daigné créer et déclarer le prêtre susdit François Moigno docteur en la Faculté de théologie, avec tous les honneurs et les droits qui sont dus aux docteurs en théologie. Sa Sainteté a voulu que le prêtre ainsi promu fît au plus tôt la profession ordinaire de foi catholique devant son ordinaire diocésain, suivant la forme prescrite par Sa Sainteté le souverain Pontife Pie IV.

« Donné à Rome, dans le palais de la susdite Sacrée Congrégation, les jour et an ci-dessus. »

Mon vœu était exaucé au-delà de mes espérances, je devenais docteur de Saint-Thomas-d'Aquin, maître en théologie, dignité relativement rare. Je croyais tout fini; mais, moins d'un mois après, le Souverain Pontife Pie IX, si saint et si grand, si doux et si fort, daigna m'adresser du Vatican, sa Prison, hélas! un bref apostolique qui me confond, et me fait bénir plus que jamais ma vie de prière, d'humiliation et de travail.

A notre cher fils François Moigno, *prêtre français*,

PIE IX, Souverain Pontife.

« Les pontifes romains, appréciateurs et pères nourriciers les plus certains de la vertu et de la science vraies, ne manquèrent jamais d'accorder les principaux témoignages de leur bienveillance paternelle à ceux chez lesquels le mérite d'un savoir éminent s'unissait à une piété exemplaire, à une foi inébranlable, à un sincère dévouement à ce Saint-Siége Apostolique. Ce très-bel éloge, très-cher fils, s'adresse assurément à vous qui, en même temps que l'éclat de votre renommée attire sur vous les regards de tous les savants, non-seulement de la France, mais des autres nations, réalisez par votre religion, votre intégrité, votre soumission à la chaire de saint Pierre, ce qu'on peut attendre d'un homme ecclésiastique et très-sage. Aussi, comme vous nous avez adressé l'humble prière de vous conférer, quoique vous n'ayez pas suivi dans le collége de Saint-Thomas-d'Aquin des Frères Prêcheurs les cours ordinaires de théologie, le diplôme de docteur dans cette faculté, nous qui savons de bonne source que, jeune encore, vous avez, par des exercices publics, prouvé toute votre valeur dans ces mêmes sciences, nous exauçons volontiers votre vœu. Les choses étant ainsi, très-cher fils, vous absolvant et vous tenant pour absous, à cette fin seulement, de toute excommunication, suspense, interdit et autres sentences ecclésiastiques, si tant est que vous les ayez

encourues, de quelque manière et pour quelque cause qu'elles aient été prononcées, nous vous créons, constituons, déclarons par ces lettres, de notre autorité apostolique, docteur en sacrée théologie ; nous concédons et permettons que vous soyez appelé de ce nom dans les diplômes ou actes quelconques. C'est pourquoi, cher fils, tous droits, priviléges, prérogatives et indults, de quelque nom qu'on les désigne, de quelque autorité apostolique, impériale ou royale qu'ils émanent, dont, par droit ou par coutume, usent et jouissent, peuvent et pourront user et jouir, ceux qui après avoir fait l'épreuve de leur érudition, dans une université quelconque, ont obtenu le grade de docteur; par notre autorité apostolique, nous vous les déférons, attribuons et octroyons. Toutes ces choses, nous vous les concédons et accordons, décrétant que nos présentes Lettres Apostoliques soient et doivent être tenues pour fermes, valides et efficaces, qu'elles sortissent et obtiennent leurs effets pleins et entiers, qu'elles vous assurent en toute circonstance les titre, droits et priviléges ci-dessus mentionnés, et qu'ainsi soit prononcé par tous les juges ordinaires ou délégués, même par les auditeurs des causes du Sacré Palais et les cardinaux de la Sainte Eglise Romaine, enlevant à tous et à chacun d'eux toute faculté de juger et de définir autrement (*Suivent les sanctions d'usage*).

« Donné à Rome, dans Saint-Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le 2 octobre de l'an 1871, de notre Pontificat le vingt-sixième. »

Je n'ai reculé devant aucune des conquêtes de la science ; j'ai, au contraire, couru de toutes mes forces au-devant du progrès ! Le souverain Pontife le sait ! Et il loue, et il bénit, dans mon humble personne, l'accord d'une science avancée avec une foi inébranlable. Cet accord serait donc en moi un fait, comme il est en lui-même un dogme ! Il me tardera désormais de faire briller ce fait et ce dogme dans mes *Splendeurs*, auxquelles le bienheureux Bref donne une préface incomparable.

Mais il manquait encore quelque chose à mon bonheur. Réhabilité au-delà de toutes mes espérances, je me sentis vivement pressé de me rapprocher de la Compagnie de Jésus, ma sainte et glorieuse mère ; je conçus un désir ardent de lui appartenir, autant qu'il est possible, sans vivre actuellement dans son sein. J'adressai, dans ce but, une humble supplique au Très-Révérend Père Général, par l'intermédiaire du Révérend Père Rubillon, Assistant de France, mon élève autrefois, et mon ami. La réponse ne se fit pas longtemps attendre et je suis tout heureux de la consigner ici : elle est datée de Rome, 25 août 1872. « Ce m'est une grande consolation de vous voir solliciter de nouveau, et plus instamment que jamais, votre rapprochement de la Compagnie de Jésus, quand elle est sous le coup d'une persécution si universelle et si violente ; alors que l'auguste suffrage de Pie IX vient consacrer vos succès, et donner un nouvel élan à vos travaux pour le bien de la sainte Eglise. J'ai fait valoir ces motifs auprès de notre Révérend Père Général ; il a bien voulu les agréer ; et il vous accorde bien volontiers ce que vous lui avez demandé : 1° une union de prières et de mérites avec la Compagnie ; 2° l'autorisation de terminer vos jours dans une de nos maisons, avec l'agrément des supérieurs locaux. » Le Très-Révérend Père Becks voulut bien ajouter de sa propre main : « J'accorde de grand cœur les deux demandes susmentionnées », et signer.

J'étais au comble de mes vœux, et tout aussitôt mes yeux et mon cœur se tournèrent vers le pieux et savant asile de Fourvières où les Pères de la Compagnie rédigent les *Etüdes Religieuses ;* j'eus quelque velléité de m'y présenter avec armes et bagages ; les *Mondes* auraient peut-être complété les *Etudes*. J'écrivis en conséquence à l'un de mes confrères : voici sa réponse, je m'y suis conformé : « C'est avec une vraie joie religieuse que j'ai appris ce que vous m'annoncez, au sujet des dispositions prises par le Très-Révérend Père Général en ce qui vous concerne ; et tous ceux de mes confrères à qui j'en ai parlé en ont éprouvé une vive et douce consolation

dans le Seigneur. Oh! oui, assurément, Dieu vous avait donné une grande et glorieuse mission, et quelque désir que nous ayons de vous voir un jour uni encore à nous plus que par le cœur, nous pensons qu'il est utile, nécessaire même, que vous gardiez le plus longtemps possible le poste d'honneur où la Providence vous a placé, pour surveiller, démasquer la fausse science, et soutenir devant le monde entier la gloire de la science chrétienne et du sacerdoce catholique. » 15 avril 1873.

Quelques mois après, un décret du Maréchal-Président de la République, contre-signé par M. Batbie, Ministre des Cultes, en date du 15 septembre 1873, me nomma Chanoine de l'insigne Chapitre de Saint-Denis.

A cette première dignité, Monseigneur l'Évêque de Vannes a bien voulu ajouter celle de Chanoine d'honneur de sa Cathédrale, avec rang d'Evêque.

C'est à Saint-Denis que, depuis trois ans, dans une paisible solitude, dont les fenêtres ont vue sur la vieille et splendide basilique, j'ai continué mon travail des *Splendeurs de la Foi.*

C'est à Saint-Denis aussi qu'est venue m'atteindre une nouvelle épreuve dont je dois dire quelques mots. Un décret de la Congrégation de l'Index, en date du 7 décembre 1875, condamne une de mes *Actualités Scientifiques :* La Foi et la Science, *explosion de la libre pensée en septembre 1874. Discours annotés de MM. Tyndall, du Bois-Raymond, Richard Owen, Huxley, Hooker, et Sir John Lubbock*, par M. l'Abbé F. Moigno, Chanoine de Saint-Denis et Rédacteur en chef des *Mondes*.

L'arrêt applique à mon Livre la seconde règle de l'Index du concile de Trente : « Les Livres des autres hérétiques qui traitent *ex professo* de la Religion sont absolument condamnés. »

Il excepte mes préfaces et mes notes, c'est-à-dire tout ce qui est de moi dans cet opuscule, qui avait pour but de réfuter brièvement toutes les erreurs que la Science moderne oppose à la Religion.

La condamnation n'a donc rien qui me touche personnellement; elle ne s'adresse, en réalité, qu'aux discours que j'ai reproduits pour les mieux combattre.

Mais il n'en est pas moins vrai que mon livre est à l'Index, et que j'ai eu tort de le publier.

Je le reconnais et je n'essayerai pas de m'excuser.

Personne ne le sait mieux que moi, l'erreur est incomparablement plus contagieuse que la vérité n'est persuasive. Mes annotations, quelque nettes, précises et victorieuses qu'elles aient été, peuvent ne pas neutraliser complétement le venin des esprits tentateurs de la libre pensée, et j'aurais dû me dispenser de publier intégralement les discours insidieux des savants insurgés contre la foi.

Je m'empresse de le dire à l'avance : alors même que la condamnation de l'Index se serait adressée ou s'adresserait à mes *Splendeurs de la Foi*, le grand ouvrage qui couronnera ma longue vie d'études et de prières, travail rude à l'excès de sept années de rédaction, dont l'impression m'a tant coûté, je n'hésiterais pas un instant à me soumettre et à me sacrifier, non sans une vive douleur, mais sans autre regret que celui de n'avoir pas su me garantir de l'erreur !... L'autorité légitime, l'autorité spirituelle, surtout, ne se discute pas, on l'accepte, on s'incline, puis on regarde le ciel et l'on adore.

Ce trop long récit, je ne me le dissimule pas, froissera quelques esprits plus austères, il paraîtra peut-être même inconvenant, ou du moins inopportun.

Mais je n'ai pas été autorisé par ma conscience à le supprimer; parce qu'il m'a semblé de nature à concilier à mon livre quelque sympathie, à lui donner plus d'importance et de succès.

Je me résigne donc à être accusé de vanité, la plus sotte des infirmités humaines ; et je bénirai cette humiliation, si mon autobiographie contribue à me donner assez d'accès auprès d'une seule âme, pour la ramener à la Foi. F. Moigno.

Saint-Denis, ce 24 mai 1876, fête de Notre-Dame Secours des Chrétiens.

LE FONDATEUR DES *Mondes* ET DES SALLES DU PROGRÈS.

Au moment le plus solennel et le plus critique de mon existence si éprouvée, lorsque j'étais dans les douleurs de l'enfantement de ma « Salle du Progrès », j'eus le bonheur d'inspirer, à mon insu, un vif intérêt à un très-habile écrivain, M. Victor Fournel, qui sous le pseudonyme de « Bernadille », rédigeait la chronique très-lue du journal *Le Français*. Je fus tout surpris d'apprendre que, dans le numéro du 6 décembre 1872, il avait daigné faire de mon humble individualité une étude attachante, dont on m'a grandement félicité. Voici, quand je le lus, quel fut le sentiment qui remplit mon âme. Il est possible que la création de la « Salle du Progrès » soit au-dessus de mes moyens, et que je sois forcé de la suspendre, pour attendre des jours meilleurs. M. V. Fournel aurait-il eu pour mission providentielle d'orner la victime, afin qu'elle tombe au moins avec honneur sous son immense fardeau, et de lui ménager des sympathies qui la relèvent quand l'heure aura sonné ?

« Si vous passez jamais, entre huit et neuf heures du soir, aux environs du faubourg Saint-Honoré, je vous engage à pousser jusqu'au n° 30 et à demander la Salle du Progrès. Vous pourriez même, sans inconvénient, y passer exprès : la chose vaut la peine qu'on se dérange. La Salle du Progrès a été ouverte, il y a quelques semaines, par M. l'abbé Moigno, à qui M. Dumas, le chimiste, rendait dernièrement ce témoignage en pleine Académie, qu'il marche, depuis près d'un demi-siècle, à la tête du mouvement scientifique en France.

« C'est une grosse entreprise que celle-là, et qui a bien besoin des encouragements du public. M. l'abbé Moigno, avec l'aide des collaborateurs dont il s'est entouré, entreprend d'y faire quotidiennement des cours de science illustrée, qui embrasseront toutes les branches

des connaissances humaines : chimie, physique, histoire naturelle, histoire universelle, géographie, que sais-je encore?..., accompagnés de toutes les démonstrations et de toutes les expériences qui peuvent ajouter à la clarté et à l'intérêt des leçons, saupoudrés même, à certains jours, de musique, destinée à dorer la pilule pour ceux qui ne consentent à s'instruire qu'à la condition de s'amuser.

« Telle est la lourde affaire que M. l'abbé Moigno, à l'âge de près de soixante-neuf ans, vient de prendre sur ses épaules, avec la vaillance et la foi qui le caractérisent.

« En Amérique et en Angleterre, le succès serait assuré à une tentative de ce genre : en France, ce n'est qu'à l'aide d'une persévérance indomptable qu'on peut espérer vaincre l'apathie routinière du public.

« Pour moi, j'admire en toute sincérité ceux qui, à l'âge du repos, s'embarquent tranquillement dans une pareille entreprise, et je voudrais être poëte pour renouveler en leur honneur l'ode d'Horace au vaisseau de Virgile, partant pour la Grèce.

« Ce qu'il y a de plus curieux à la Salle du Progrès, ce ne sont pas les cours, mais leur fondateur. Vous apercevez tous les soirs sur l'estrade, même lorsqu'il ne professe pas, un vieillard en lunettes, un peu voûté, à figure douce, couronnée d'abondants cheveux blancs, à parole aussi douce que sa figure. Ce prêtre d'allures si simples et si modestes, est M. l'abbé Moigno, l'ami d'Arago, de Cauchy, d'Ampère, de Thénard, l'ancien collaborateur scientifique de l'*Epoque*, du *Pays*, de la *Presse*, le fondateur du *Cosmos* et des *Mondes*, l'homme qui a écrit à peu près autant de volumes, dans son genre et pour la plupart sans collaborateur, qu'Alexandre Dumas dans le sien ; bref, le plus infatigable vulgarisateur de la science que notre époque ait produit.

« On montrait un jour à une dame M. de Montalembert dans un groupe de personnes qui causaient ensemble.

« Regardez bien, Madame, vous allez le reconnaître tout de suite : c'est celui qui n'est pas décoré. »

« M. l'abbé Moigno a également un signe distinctif, mais moins visible à l'œil nu : il n'est pas membre de l'Académie des sciences.

« Suivez-le au sortir du cours où il vient de faire ses grandes expériences d'électricité, avec la machine de Holtz, modèle Ruhmkorf, et de *démontrer* le nouveau parafoudre de Zeuner : vous le verrez les pieds dans la boue, la tête abritée d'un parapluie qui pourrait bien être en coton, attendre patiemment l'omnibus, y monter entre un teneur de livres et une marchande de beurre, et dire tout bas son rosaire ; car cette haute intelligence a la foi du charbonnier, et ce savant illustre est le plus humble des prêtres.

« Descendons d'omnibus avec lui, et *filons-le* jusqu'à sa porte. Il ne sera même pas bien difficile de le suivre plus loin encore. L'abbé Moigno ressemble beaucoup à cet abbé de Molière dont Chamfort nous a conté l'histoire. Tout est ouvert chez lui ; les voleurs peuvent venir et fouiller les tiroirs à leur aise ; au besoin le propriétaire les aidera, en leur passant la clef, si par hasard il y en a une. Pourvu qu'ils ne dérangent pas les papiers, c'est tout ce qu'on leur demande.

« L'abbé Moigno habite une maisonnette qui s'accroche aux flancs de l'église Saint-Germain-des-Prés. Il est attaché à la paroisse où il remplit les fonctions de sous-diacre d'office, qui lui rapportent, je crois, 125 francs par mois. C'est un progrès, et il est bien loin de se plaindre. Avez-vous lu *Le Maudit*, un ouvrage qui avait le tort d'être impie et le malheur d'être bête ? Non, n'est-ce pas ? Moi, je l'ai lu, car il faut que je lise tout, ce qui ne m'inspire pas toujours une estime profonde pour l'art de Guttemberg. J'y ai vu un chapitre intitulé le *Diacre d'office*, où il est question d'un savant de premier ordre qui touche 33 francs 33 centimes par mois, pour remplir les fonctions diaconales à la grand'messe, dans une des principales églises de Paris. Telle était, en effet, jadis, la position de l'abbé Moigno, et c'est de lui qu'il est question dans ce passage du *Maudit*. Je ne sais où l'auteur

avait pris ces renseignements, qu'il eût pu compléter en ajoutant que jamais il n'est sorti une plainte ni de la bouche ni du cœur de l'abbé Moigno. Il se trouve bien, et remplit ses fonctions, comme tous ses devoirs sacerdotaux, avec l'exactitude d'un jeune vicaire. Il trouve le temps de dire régulièrement son bréviaire en rédigeant les *Mondes*, en écrivant les *Leçons de Mécanique analytique*, en préparant ses cours, et il n'a jamais songé que ses travaux transcendants pussent l'autoriser à demander une dispense quelconque.

« Sur la porte, on lit : *Sonnette des Sacrements.* C'est M. l'abbé Moigno, en effet, qui est chargé aussi de répondre, la nuit, à l'appel des mourants. Parfois, ce vieillard, cet homme qui a approfondi les mystères de la science, est réveillé à plusieurs reprises pour aller porter, par la neige et la bise, le viatique à quelque pauvre femme qu'il console, comme il éclairait, deux ou trois heures auparavant, les intelligences les plus hautes. Et la pauvre femme ne se doute guère que ce prêtre à la parole si douce, qu'elle fait venir à son chevet, et qu'elle a vu cent fois portant la dalmatique à la messe de dix heures, est l'ami d'Ampère et d'Arago.

« Heureusement, l'abbé Moigno a le sommeil facile et calme d'un enfant. Il se couche entre dix et onze heures, pour se lever invariablement à six heures, même quand il a commencé par être réveillé à minuit. De six heures à midi ses fonctions et sa messe le contraignent au jeûne. C'est un carême perpétuel. Mais il lui coûte peu. Cet anachorète de la science a la sobriété des Pères du désert, et je ne souhaite pas à M. Monselet d'être invité à dîner chez lui. Il vivrait de croûtes de pain et d'eau claire sans s'en apercevoir ; je crois même qu'il parviendrait à se nourrir exclusivement de racines carrées ou cubiques.....

« Revenons à la maisonnette.

« On entre dans un couloir obscur. Au fond, un petit jardin, encombré de poules, de pigeons, de lapins et de canards. Après avoir erré quelque temps au hasard et

jeté des appels sans échos, vous finissez par pousser à droite une porte qui ouvre sur un escalier étroit, raide et noir. Au premier, vous débouchez vis-à-vis d'une cuisine, où la vieille bonne infirme qui tient depuis quarante-cinq ans la maison de M. l'abbé Moigno, comme elle tiendrait la sienne, vous attend au passage. Montez un étage encore, et ne vous trompez pas de porte : à droite, c'est un galetas mansardé ; à gauche, le bureau du maître ; sur le seuil une pancarte imprimée indique les jours et les heures en dehors desquels il est expressément interdit de chercher à voir M. l'abbé Moigno, mais nul n'y fait la moindre attention, pas même M. l'abbé Moigno.

« Vous frappez, vous entrez : personne ! Après quelques minutes d'attente et quelques coups d'œil sur la bibliothèque, qu'un amateur pourrait dévaliser à loisir sans que personne s'y opposât, vous descendez avertir la vieille bonne, qui vous répond simplement : « C'est qu'il « est peut-être à l'Académie. » Cependant elle se met en quête, et, après dix minutes de recherches, on parvient généralement à découvrir M. l'abbé Moigno, qui ne sort jamais que pour ses conférences, qui ne met pas les pieds dans le monde, mais qui, parfois, descend au jardin, ou monte, par un escalier situé au fond de son bureau, dans sa chambre à coucher, — cette fameuse chambre fracassée par un obus prussien, le 20 janvier, tandis que M. l'abbé Moigno se tenait debout sur le seuil, une bougie à la main, et dont la ville de Paris a scrupuleusement recollé le mobilier, acheté jadis 35 francs dans une vente du quartier.

« On est sûr d'être accueilli avec une bienveillance qui ne se dément jamais, dans ce cabinet de travail où le monde entier vient se déverser chaque jour. M. l'abbé Moigno reçoit tout ce qui paraît de publications scientifiques, depuis la France jusqu'à l'Australie ; il est en correspondance avec tous les savants de l'univers. Sa riche bibliothèque est bien rangée, mais son bureau est un abîme qu'un flot de papiers nouveaux vient inonder sans cesse. En vous asseyant prenez garde d'écraser un

appareil. Heureusement, pour se reconnaître dans ce chaos, M. l'abbé Moigno a le secours d'une mémoire prodigieuse, aidée d'un système mnémotechnique des plus ingénieux. Il sait douze langues et n'a rien oublié de ce qu'il a appris. Or il a tout appris. Vous pouvez sans crainte le mettre à l'épreuve en lui demandant le nom du cent vingt et unième pape, et il vous répondra : Landon. L'obus prussien lui a broyé cinq cents volumes, mais il les avait tous dans la tête. Qu'on lui vole les autres, et il s'en consolera, comme il s'est consolé de tant de choses, en les lisant dans sa mémoire. A la façon de Bias, l'abbé Moigno porte tout sur lui, — non pas seulement toute sa garde-robe et toute sa fortune, mais sa bibliothèque.

« BERNADILLE. »

(Le *Français*, vendredi 6 décembre 1872

L'OUVRAGE

Je ne viens pas faire de la polémique comme les écrivains catholiques du XVIIIe siècle. J'ai peu de confiance dans la lutte des esprits, et nous sommes d'ailleurs dans un siècle où l'on a horreur du syllogisme, élément indispensable de toute discussion. J'ai la persuasion intime, et je consacrerai à cette thèse un des chapitres de cet ouvrage, que l'argumentation et la controverse ont rarement éclairé un esprit ou converti un cœur; et que, dans la discussion, le défenseur du droit et du vrai arrive facilement à faire assez de concessions pour que la raison passe du côté de son adversaire.

Je ne viens pas non plus, comme Chateaubriand, mon illustre compatriote, dont j'admire la mission certainement providentielle, parler à l'imagination et au cœur par une série de tableaux enchanteurs et de scènes poétiques. A la fin de la grande Révolution, les âmes étaient violemment excitées par des spectacles cruels et lugubres ; les beautés et les harmonies de la religion, par un contraste heureux, étaient de nature à les impressionner profondément, à les réconcilier, sans qu'elles songeassent à s'en défendre, avec des sentiments qui semblaient être à jamais exilés.

Aujourd'hui les conditions d'étude et de logique nécessaires à une discussion approfondie n'existent plus, les imaginations, dans le domaine au moins des choses de l'esprit, sont tout à fait blasées, rien ne saurait les fixer et les émouvoir.

Mais il est heureusement une faculté qui n'a pas encore été profondément blessée, la faculté de comprendre, l'intelligence, et jusqu'à un certain point l'esprit. Nous avons encore en France, et il y a dans le monde beaucoup d'intelligence, et d'intelligence très-éveillée, très-exercée !

Donc, sans discuter et sans peindre, je viens parler à l'esprit, faire briller devant lui la lumière de la vérité et de la foi. Mon livre ne sera pas autre chose que l'expression animée de la loi immaculée de Dieu qui convertit les âmes, le témoignage fidèle du Seigneur qui donne la sagesse aux plus petits. *Lex Domini immaculata convertens animas ; testimonium Domini fidele sapientiam præstans parvulis* (Ps. XXVIII). J'ai la conviction intime, — et j'espère la faire partager aux intelligences qui me liront, en dépit des efforts d'une volonté égarée, toujours prête, hélas ! à fermer accès à la lumière la plus vive et la plus pure, — que la divinité de la foi catholique, apostolique, romaine est une vérité claire comme le jour, croyable au-delà de ce que l'on peut dire, en conformité parfaite avec la science dans les points de contact qu'elles ont l'une avec l'autre.

Oui du plus profond de mon âme, éclairée par la science et sanctifiée par la foi, s'échappe ce cri de reconnaissance : *Je vous rends ce témoignage, ô mon Père ! Seigneur du ciel et de la terre, que si votre révélation demeure, hélas ! cachée aux savants et aux sages, elle est parfaitement accessible aux plus petits et aux plus humbles.*

Si mon plan n'est pas entièrement nouveau, s'il a été ébauché ailleurs dans quelques-uns de ses détails il est neuf au moins dans son ensemble.

J'ai été vivement frappé de la portée d'une sentence de saint Grégoire Ier, que le bréviaire romain rappelle souvent au prêtre. Le grand docteur avait à expliquer pourquoi, si ordinaires, si communs même, dans les premiers âges du christianisme, les miracles sont aujourd'hui relativement rares.

« Le miracle, disait-il, est l'eau nécessaire à faire
« naître et grandir l'arbre du ciel, qui devra donner asile
« sur ses branches à tous les enfants de Dieu. Quand
« nous plantons un arbre, nous avons soin de l'arroser,
« et nous l'arrosons aussi longtemps qu'il n'a pas
« repris ; mais quand il a jeté dans le sol des racines
« profondes, qu'il vit de la fraîcheur qu'il aspire, nous
« cessons de lui prodiguer une eau devenue désormais
« inutile. Les miracles sont indispensables au début,
« quand la majorité est encore infidèle, et ils se multi-
« plient alors sur les pas des apôtres de l'Évangile ;
« mais ils sont superflus quand la majorité est devenue
« croyante et fidèle : *Miracula infidelibus, non fide-*
« *libus.* »

L'établissement du Christianisme, le fait qu'il a vaincu, conquis, renouvelé le monde, est le plus éclatant, le plus indiscutable des miracles. Il fait pâlir à lui seul tous les faits merveilleux individuels sur lesquels on peut discuter à perte de vue. Ce que nous aurions voulu appeler les *Évidences de la Foi*, si l'expression était permise, ce que nous appellerons les *Splendeurs de la Foi,* ce sont les lumières éclatantes d'un certain nombre de faits considérables, clairement énoncés à l'avance, réalisés de la manière la plus étonnante, contre toute attente humaine, en dehors de toutes les conditions naturelles. Ces oracles, devenus des réalités immenses et palpables, sont désormais des phares éblouissants dont la lumière, dans l'ordre moral et intellectuel, surpasse infiniment la lumière électrique, la plus vive des lumières de la science moderne. Grâce à eux, nous sommes pleinement autorisés à dire de notre foi, que, semblable au soleil, elle s'est levée comme un géant pour parcourir sa vaste carrière, qu'elle a atteint les splendeurs du midi, qu'une volonté rebelle peut seule échapper à l'éclat et à la chaleur de ses rayons.

J'énumérerai plus tard ces *petites* paroles devenues des réalités *grandioses.* Leur portée divine n'exige nullement que les Évangiles soient démontrés authentiques, ou

les œuvres originales des écrivains apostoliques dont elles portent les noms. Il suffit surabondamment, ce qu'accordent sans difficulté aucune les ennemis les plus acharnés du Christianisme, ce que la critique moderne n'a jamais nié, que les textes que j'invoque aient été écrits et connus dans le Ier siècle de l'ère chrétienne, alors que rien ne faisait encore prévoir l'accomplissement de ces oracles si étonnants.

TOME PREMIER.

La Foi.

Chapitre Premier. — **Exposé de la Foi.** — Il import grandement de définir avant tout la foi qu'il s'agit de faire resplendir, son symbole, ses dogmes ou ses mystères, ses préceptes ou sa morale, ses prières ou sa liturgie. Ces mystères si écrasants pour la raison ont été crus et sont crus encore par un grand nombre de beaux génies. Ces préceptes si rigoureux ont été acceptés, observés, pratiqués par une multitude innombrable d'âmes généreuses ! Ces prières si naïves sont répétées depuis dix-huit cents ans par les lèvres les plus éloquentes, les plus pures, les plus douces de l'humanité !

Chapitre Deuxième. — **La Foi est absolument néces saire !** — Cette nécessité est affirmée par la raison, exprimée par le divin Sauveur des hommes, dans des termes qui s'imposent à toutes les âmes droites, et à tous les esprits sincères : « Celui qui ne croit pas au Fils unique de Dieu, est déjà jugé. Il ne verra pas la vie, la colère de Dieu pèse sur lui. » — Nécessaire aux individus, la foi est non moins nécessaire aux nations. Où Jésus-Christ n'a pas régné, où Jésus-Christ ne règne pas, les délits abondent, et avec eux la mort. Où Jésus-Christ a régné, où Jésus-Christ règne, la grâce surabonde et, par la grâce, la justice, et la vie en ce monde et dans l'éternité.

Chapitre Troisième. — **La Foi est rare, très-rare !** — Nous approchons des temps malheureux dont le divin Maître a dit : *Quand le Fils de l'homme viendra, croyez-vous qu'il trouve la foi sur la terre?* de ces temps où, disait l'apôtre saint Paul, *les hommes ne supporteront plus les saines doctrines; mais, pressés par des désirs insensés et une démangeaison maladive des oreilles, ils s'environneront de maîtres de leur choix, fuiront la vérité et se tourneront vers les fables.* » La Foi est rare, mais sa rareté est un argument de plus en faveur de sa divinité. La foi est rare, mais il est faux qu'elle soit désormais impossible et qu'elle ait fui devant la science comme un oiseau de nuit fuit devant la lumière. La Foi est rare, mais dans l'Église catholique elle est encore saine, vive, dans des conditions qui caractérisent la véritable Eglise de Jésus-Christ ; le nombre de ceux qui, dans son sein, croient d'une foi sincère et pratique, est encore relativement très-grand et constitue une véritable splendeur.

Chapitre Quatrième. — **Les causes de la perte de la Foi. L'esprit païen.** — La première cause de la perte de la Foi, dans la proportion effrayante que nous avons constatée, et que nous déplorons amèrement, est l'envahissement des idées païennes. L'esprit païen a repris son empire au XVe siècle, à l'époque de la Renaissance, et il continue ses ravages, par l'enseignement littéraire qu'il n'a pas cessé d'inspirer et de dominer. La religion chrétienne avait vaincu le paganisme, la force brutale, le sophisme et l'hérésie. Il restait encore à déraciner un dernier fond de sauvagerie et de rudesse ; mais déjà la société était chrétienne dans son langage, dans ses institutions, dans ses lois, dans ses arts. Il ne restait plus qu'à sonder les mystères du monde matériel ou vivant ; et déjà l'on voyait apparaître à l'horizon les fondateurs de la physique, de la chimie, de l'astronomie et de la physiologie modernes. Chassés de Constantinople au milieu du XVe siècle, des Grecs lettrés viennent

en grand nombre en Italie, apportant les œuvres de la philosophie, de l'éloquence, de la poésie, de l'art, du monde grec et romain. C'était le signal d'un retour fatal au paganisme; le mouvement païen devint immense et il envahit tout : la philosophie, la littérature, la poésie, les arts...

C'est surtout l'enseignement qui fait les générations, or l'enseignement redevient à son tour païen, les auteurs classiques de Rome et d'Athènes l'envahissent tout entier, ils seront désormais les maîtres de la jeunesse catholique; les sept ou huit plus belles années de l'enfance et de la jeunesse seront vouées à l'étude exclusive des auteurs profanes. Voilà comment le moule chrétien fut brisé et remplacé par le moule païen.

Je démontre jusqu'à l'évidence, par le raisonnement, par l'histoire et par l'autorité, qu'aussitôt que l'esprit chrétien eut fait place à l'esprit païen, dans la vie générale et surtout dans l'enseignement de la jeunesse, la société se précipita rapidement vers l'abîme, en passant coup sur coup de la Renaissance au Protestantisme, du Protestantisme au Voltairianisme, du Voltairianisme à la Révolution, puis, par les mêmes chemins, et sous l'influence des mêmes causes à l'Indifférentisme absolu en matière de religion, à l'incrédulité systématique, au naturalisme, au matérialisme, au solidarisme; et, plus encore, à l'abaissement, à l'effacement des caractères, à la négation presque universelle des vertus qui font l'homme le citoyen, et surtout le chrétien.

CHAPITRE CINQUIÈME. — **La seconde cause générale de la perte de la Foi : l'esprit révolutionnaire.** — Conséquence fatale et nécessaire de l'esprit païen, de la réforme, de la philosophie du XIX[e] siècle, l'esprit révolutionnaire a fait explosion en 1789 et 1791, par la déclaration des droits de l'homme et la constitution civile du clergé. Elle constatait au sein des sociétés modernes, elle excitait de plus en plus, une soif insatiable de toutes les libertés : liberté de pensée, liberté d'examen, liberté des

cultes, liberté de la presse, liberté d'association, etc..., qui ont eu, ou qui auront pour conséquence la loi athée, la séparation de l'Église et de l'État, la suppression du budget des cultes, etc., etc. Ces entraînements, qui supposent déjà un affaiblissement général de la foi, ont pour corollaire nécessaire d'émanciper assez la majorité des intelligences et des volontés pour les rendre ingouvernables à toute autorité religieuse et civile, de faire prédominer le progrès matériel, d'amener un excès de civilisation qui a pour terme fatal la barbarie et la mort. Dans la pratique, hélas ! la liberté absolue du bien et du mal n'est que l'émancipation du mal avec la proscription du bien. Que les gouvernements cèdent au torrent qui les entraîne; qu'ils donnent essor aux prétendus droits de l'homme, dans leur plénitude et leur exagération, l'Église ne s'armera pas du glaive, pas même du glaive spirituel. Si la liberté s'étend jusqu'à elle, elle restera, elle se fera sa place aussi petite qu'on voudra, heureuse de se dévouer encore à la gloire de Dieu, au salut des âmes, au bien même du gouvernement. Elle acceptera les faits accomplis, mais elle restera inflexible sur les principes ; elle poussera de temps à autre un cri d'alarme, elle formulera périodiquement le *Syllabus* des erreurs qu'elle est forcée de condamner, elle rappellera les droits de l'éternelle vérité, elle signalera les écueils cachés, elle montrera l'abîme ouvert sous les pas des générations assez imprudentes pour secouer son joug. Peut-elle faire autrement ? Ne se nierait-elle pas elle-même, si elle ne protestait pas contre des usurpations qui ne tendent à rien moins, évidemment, qu'à rendre impossible l'accomplissement de sa mission divine : le maintien de la foi et le salut des âmes. Placé à ce point de vue, nous démontrons sans peine que les colères soulevées par le *Syllabus* de Pie IX sont factices et insensées.

CHAPITRE SIXIÈME. — **Troisième cause générale de la perte de la Foi, la plus efficace de toutes : l'habitude du péché de sang-froid.** — La grande plaie du monde

moderne. J'appelle *péché de sang-froid*, et j'appellerais volontiers péché contre l'Esprit-Saint, la transgression, sans entraînement des passions, des lois de la religion, de la raison et même de la nature. Par exemple : le travail du dimanche, qui fait les nations athées ; le repos du lundi, qui fait la honte et la ruine des familles ; l'oubli des préceptes de l'abstinence et du jeûne, si hygiéniques cependant, et de sa bonne économie politique ; l'abandon des pratiques religieuses extérieures, de la prière et des sacrements, devoirs indispensables à la vie de l'âme ; l'altération des poids et des mesures ; la sophistication de toutes les matières, premières, alimentaires et médicales, crimes odieux de lèse-humanité qui appellent vengeance ; le bénéfice illicite prélevé sur le prix d'achat et de vente au préjudice du maître, indélicatesse raffinée qui étouffe dans l'âme des serviteurs tout sentiment d'honnêteté ; enfin, et par-dessus tout, le crime que saint Paul défend de nommer, lutte abominable du calcul athée contre la nature, la raison et la passion, attentat homicide contre l'humanité et la patrie, source désastreuse d'une multitude de maux, chancre dévorant attaché au cœur de notre France, et préparant activement sa décadence. Ce chapitre de mon livre excitera bien des colères, on criera au scandale ; mais il fallait prendre le taureau par les cornes pour essayer de l'abattre ! Ou le péché de sang-froid cessera de régner en souverain, ou c'en est fait de la religion et du progrès bienfaisant.

Chapitre Septième. — **La foi subjective, l'adhésion de l'intelligence aux vérités révélées, est éminemment raisonnable.** — La Foi est éminemment raisonnable, parce qu'elle est, suivant la définition du grand Apôtre, le complément divin de l'âme humaine. Télescope béni de son intelligence, elle lui révèle les vérités qu'il a tant d'intérêt à connaître, et qu'il ne peut découvrir par ses propres lumières : Dieu, nous-mêmes, notre origine, notre fin dernière, nos destinées futures, nos devoirs,

le chemin qui nous conduira au bonheur et au bonheur éternel. Télescope non moins béni de son cœur, elle l'initie aux biens qu'il peut et qu'il doit espérer, qui satisferont seuls sa soif insatiable du bonheur. La foi, en outre, ne montre pas seulement le vrai et le bien avec le chemin qui y conduit; elle est la source nécessaire de la félicité, parce que seule elle nous défend du suicide sous toutes ses formes, qui est la grande occupation de l'homme et surtout de l'homme civilisé ; seule elle détruit en nous ce qui s'oppose au bonheur; seule elle fait goûter les consolations et les joies qui font le vrai bonheur ; seule elle nous maintient dans la possession pleine et entière du bonheur. La foi, en un mot, élève, agrandit, ennoblit l'homme et le rend heureux; la science incrédule l'abaisse, le rapetisse, le dégrade; elle commence son malheur ici-bas et le consomme dans l'éternité.

J'ai complété ce premier livre de mes *Splendeurs* par deux appendices.

Le premier, *Appendice A*, a pour titre : LES CLASSIQUES PAIENS ET LES AUTEURS CHRÉTIENS. J'avais communiqué à quelques-uns de mes anciens confrères les pages de mon chapitre sur l'Esprit païen, dans lesquelles je me suis fait l'écho des convictions de Mgr Gaume sur les dangers considérables de la part trop grande, ou plutôt exclusive, faite aux auteurs païens dans l'enseignement littéraire. Ma confidence les a vivement peinés ! Ils m'ont fortement engagé à adoucir, au moins, l'expression trop ardente de mes convictions nouvelles; ils m'ont inspiré des craintes sur le mauvais accueil que ces convictions préparaient à mon livre auprès d'un public nombreux; ils m'ont engagé enfin à relire divers documents importants. J'ai obéi et je consigne dans l'*Appendice A* le résultat de ces dernières études. Elles ne m'autorisent pas à modifier mes conclusions; bien au contraire elles les ont raffermies, et elles auront pour résultat de ramener à la réforme de Mgr Gaume beaucoup de ceux qui lui font encore une opposition formidable. Il semble impossible,

en effet, que tous ne se rallient pas à une doctrine qui est aujourd'hui celle du Souverain Pontife uni à la majorité des évêques, et que, dans ses nouvelles sessions, le Concile du Vatican consacrera sans aucun doute. Le plus éloquent défenseur des *Etudes classiques*, telles que les a faites la Renaissance, a été jusqu'à dire : « Vous semble-t-il que les modifications opérées par la Renaissance sur le programme des études du moyen âge soient de nature à bouleverser les croyances? L'impiété moderne serait sortie de là! Et le communisme, et le socialisme encore! Est-ce une conviction bien arrêtée? Pour nous, nous aurions peine à la partager. Qu'une montagne accouche d'une souris, nous l'avons cru sur la foi du fabuliste, mais nous n'aurions jamais pensé qu'il fût permis de renverser les rôles! » A cela je réponds: l'esprit païen de la Renaissance ne fut pas une souris, mais bien un germe délétère capable d'empoisonner un monde. Les divines Écritures n'ont pas enregistré la fable de la souris qui accouche d'une montagne, mais elles dénoncent la toute petite parcelle de ferment qui corrompt une masse énorme de farine, et elles nous révèlent qu'il a suffi de cette minuscule inspiration, souris diabolique, aussi, « vous ne mourrez pas, mais vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal, » pour perdre le genre humain tout entier.

L'*Appendice B* est consacré à la reproduction des principales décisions dogmatiques émanées du Saint-Siége, depuis la Révolution, sous formes de brefs, d'encycliques, de constitutions apostoliques, de décrets des conciles ou des congrégations romaines. Cette précieuse collection, que l'on ne trouverait pas facilement ailleurs, mérite de devenir le point de départ d'un examen sérieux et salutaire. Le nombre des erreurs philosophiques et théologiques est devenu si grand, que nul ne peut se flatter de leur avoir échappé. Ces affirmations de l'autorité suprême sont d'ailleurs si remarquables

par leur netteté, leur fermeté, leur parfait accord, qu'elles constituent autant de splendeurs de la foi ; on ne les lira pas sans une émotion profonde et sans fruit, parce qu'elles sont à la fois vivantes et vivifiantes.

TOME DEUXIÈME

La Foi et la Science.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER. — **Situations respectives de la Science et de la Révélation.** — Mais peut-être que les vérités de la foi sont contraires aux vérités de la science, que la foi est condamnée par la science? Ce doute implique contradiction dans les termes. La vérité ne peut pas être contraire à elle-même. Je prouve surabondamment, dans le deuxième et le troisième volume de mon ouvrage, l'accord parfait de la foi avec la science. Elles ont toutes deux leur source en Dieu, et, loin de se combattre, elles doivent se donner et elles se donnent mutuellement la main, pour remonter ensemble et se fondre dans la vision intuitive de la vérité, de la bonté, de la beauté infinie. En elle-même, la science humaine, qui est exclusivement la connaissance des faits et des lois de la nature, a son domaine à part. Elle peut et elle doit marcher droit devant elle, sans arrière-pensée, sans s'inquiéter directement des rapports que ses théories et ses faits peuvent avoir avec les faits et les dogmes de la foi; mais elle lui reste soumise comme à Dieu. La foi n'a rien à redouter de la science véritable, de la science adulte, de la science arrivée à l'état de certitude absolue. Elle lui crie, au contraire, sans hésitation aucune : *Vous êtes ma sœur bien-aimée, croissez et multipliez sans cesse.* La science vraie est la perfection de l'esprit, comme la vertu est la perfection du cœur. Mais, parce qu'elle ne cesse pas d'être humaine, la

science, comme toutes les choses humaines, a ses travers et ses défaillances : c'est même le fol amour de la science qui a perdu le genre humain ! Ses dangers sont nombreux et considérables, et nous nous faisons un devoir de les énumérer : la science est trop naturellement vaine et orgueilleuse ; la science est exclusive ; la science est taquine. Oh ! non, la foi n'est pas ennemie de la science. Nous autres catholiques, nous traitons la science avec tout le respect qui lui est dû ; nous l'aimons, nous l'honorons, nous l'encourageons. Mais ce qui est vrai, trop vrai, c'est que ceux qui s'attribuent aujourd'hui le monopole de la science, ont de plus en plus horreur de la foi. Ils n'hésitent pas à dire : *Quiconque admet des formules et des articles de foi, ne peut être ami de la vérité.... Il est temps de dire à ces hommes de foi que le scepticisme et l'infamie sont de leur côté !*

J'énonce dès aujourd'hui, pour le confirmer pleinement plus tard, le fait essentiel et capital que, si sur certains points la Révélation et la science sont en désaccord, c'est uniquement : 1° parce que la science n'est pas faite encore ou qu'elle n'est pas assez avancée ; 2° parce que la philologie, toujours impuissante à nous donner la véritable signification des mots du texte hébreu, soulève des difficultés insurmontables, mais en apparence seulement.

D'ailleurs, la vérité absolue des Livres saints, est affirmée par deux caractères très-imposants : le premier, c'est que les faits de la Bible ont pour eux la confirmation d'une tradition non interrompue, de la Genèse à l'Apocalypse, de Moïse à saint Jean l'Évangéliste ; le second, que ces mêmes faits se retrouvent, défigurés, mais reconnaissables, dans les annales de tous les peuples, aussi loin qu'on puisse remonter, à ce point qu'un écrivain consciencieux et éclairé, M. l'abbé Gainet, a pu, avec les témoignages des auteurs païens, refaire la Bible sans la Bible.

CHAPITRE DEUXIÈME. — **La science de la Bible.** — Les Livres sacrés, dans une multitude de passages, énoncent

les faits, ou font allusion aux théories de plusieurs des sciences, la cosmologie, la cosmogonie, la physique du globe, l'histoire naturelle, la météorologie, l'astronomie, l'ethnologie, l'histoire et la géographie, la biologie, l'hygiène, etc. Je donne ici pour la première fois, sous ce titre, *la Science de la Bible*, le catalogue exact de ces textes des Livres saints, si étonnants de vérité et de majesté, me réservant de montrer plus tard en détail qu'ils sont en si parfaite harmonie avec les données de la science la plus avancée, qu'on ne peut se défendre de les regarder comme divinement inspirés.

Sous le titre de *Nomenclature biblique*, j'ajoute l'énumération, faite par la Bible, des peuples, nations, familles, races, etc.; des professions, des habitations, des meubles et outils, vêtements et ornements, matériaux de construction, etc.; des métaux et des pierres précieuses, des plantes, des animaux domestiques et sauvages; des substances alimentaires; des données relatives à l'art littéraire, à la législation, au gouvernement, à l'art militaire, à l'art naval, à la musique, aux poids et mesures, aux maladies et aux remèdes, etc., etc. J'analyse enfin rapidement l'admirable ensemble des lois mosaïques, religieuses, morales et politiques des Hébreux. Ces citations fidèles, mais trop écourtées, donnent des Livres sacrés une idée écrasante, ils accusent d'emblée une inspiration divine. C'est tout un monde, un monde vrai, bon, beau et grand.

Ce livre incomparable qui traite de toutes choses, qui se pose comme infaillible sur toutes les questions, est en butte, depuis trois mille ans, à la contradiction des hommes, sans qu'il ait été possible jusqu'ici de le convaincre, sur un seul point, d'une erreur ou d'une méprise, même la plus légère, nous le prouverons invinciblement.

Et voici que de nos jours, toutes les sciences soulevées par une philosophie audacieuse, se voient forcées, après la plus bruyante et la plus fastueuse révolte, de se prosterner encore une fois devant les oracles vainement contestés de Moïse et des autres écrivains sacrés.

CHAPITRE TROISIÈME. — **La cosmogonie de Moïse et la cosmogonie de la science.** — Dans le résumé rapide de la science de la Bible, nous n'avons rencontré nulle part de prétentions à un enseignement dogmatique, mais nous avons trouvé partout un écho fidèle des faits de la nature, tels qu'ils ont été mis en évidence par les recherches des savants les plus accrédités ! Comme exemple frappant de cet accord parfait de la science révélée et de la science humaine, je prends d'abord la cosmogonie, et j'établis successivement ces diverses propositions.

1° *La cosmogonie de Moïse est vraie.* Sur l'origine et la création des mondes, la Science et la Révélation parlent le même langage, chacune à sa manière : au commencement, Dieu a créé le ciel et la terre, c'est-à-dire la matière première qui devait servir à la formation des corps célestes et terrestres. Cette matière première existait à l'état d'éléments impalpables, insaisissables ou dissociés; ils constituaient une sorte d'amas confus ou d'abîme insondable, enveloppé de ténèbres épaisses et sans aucune énergie actuelle, sous l'empire d'une simple énergie virtuelle.

2° *La cosmogonie de Moïse est vraie dans ses traits généraux.* La vie végétale a précédé la vie animale aussi bien dans les mers que sur la terre. La vie animale a d'abord été représentée par les êtres vivant au sein des mers. Aux animaux marins ont succédé les oiseaux ; la vie animale s'est développée postérieurement sur la terre, et l'homme n'est apparu qu'après tous les autres êtres.

3° *Le récit de Moïse aurait pu rester complétement en dehors des discussions de la science*, en ce sens, que diverses interprétations permises ou tolérées, interprétations tombées de la plume des Pères de l'Église ou de théologiens orthodoxes, la création simultanée, la création antéhexamérique, nous autoriseraient à lui refuser jusqu'à l'ombre d'un exposé scientifique.

4° *La cosmogonie de Moïse présente des traits si frappants de vérité et d'inspiration, qu'elle s'impose*

à la science. L'unité de matière des mondes, le chaos primitif; le *fiat lux;* le firmament et l'atmosphère; la submersion générale du globe; le soulèvement des montagnes; la terre avant la lumière; la végétation avant le soleil; l'origine et le développement successif des êtres; les affinités entre les êtres; le repos du septième jour, etc. Ce repos, surtout, si mystérieux et si merveilleux, a une portée immense. Nul élément nouveau, nulle génération ultérieure, nulle espèce nouvelle définitivement constituée, mais seulement des races! Les alchimistes ont été à l'œuvre pendant des siècles et ils n'ont produit aucune transformation des métaux. Les hétérogénistes à leur tour ont sué sang et eau pour faire apparaître de nouveaux êtres vivants, ne fût-ce que des vibrions ou des monades, et ils n'ont rien obtenu, ou, s'ils ont obtenu quelque chose, c'est qu'ils ont opéré sur de la matière primitivement organisée.

5° *La cosmogonie de la science s'est inspirée de la cosmogonie de Moïse.* La science n'a ébauché sur la cosmogonie qu'une hypothèse grandiose, celle d'Herschell et de Laplace; or un savant illustre, Ampère, qui croyait à la science et à l'inspiration de Moïse, a réussi à montrer que cette hypothèse se vérifie pleinement dans la cosmogonie de Moïse.

6° *La cosmogonie de la science est insuffisante.* Tous les esprits sensés s'accordent à reconnaître que les questions d'origine sont complétement en dehors de la science! Quand on rapproche l'immensité des faits géologiques, aussi écrasants par leur nombre que par leur grandeur, des explications qu'en ont voulu donner les géologues, on reste confondu. Ce ne sont en réalité, même sur les données fondamentales, que des litanies douloureuses de défaillances et de contradictions désespérantes! Je les énumère bien à regret, pour venger ma foi des audaces d'une science révoltée! On serait presque tenté de croire que pour humilier l'esprit humain, Dieu a constitué, d'un seul jet, par un seul acte de sa volonté, les mondes en général et le globe terrestre en particu-

lier, avec la succession indéfinie de ses couches superposées, de ses fossiles et de ses minéraux innombrables.

7° *La cosmogonie de la fausse science est la négation des faits.* Les prétendus principes sur lesquels s'appuie la théorie darwiniste de l'origine des espèces : la lutte ou conflit pour l'existence ; la loi de divergence des caractères ; la sélection naturelle, sont de pures abstractions. Croire avec Lamark à la variation lente et indéfinie des espèces, avec Huxley à leur évolution, avec M. Owen à leur dérivation, avec Vogt à leur transformation, avec Darwin à leur transmutation, c'est opposer à tout ce que nous savons sur le passé et le présent de notre globe le faux, l'inconnu, ou même l'impossible, l'ignorance ou la négation brutale des faits. Le passé et le présent de notre globe affirment la fixité des espèces et la vérité de la Genèse mosaïque.

Chapitre Quatrième. — **La création de l'homme selon la Révélation et selon la Science.** — On oublie trop que sur ces graves questions la Révélation fut la première maîtresse du terrain, qu'elle possède encore aujourd'hui. Son premier titre de propriété est la Genèse, le plus ancien des livres, histoire véritable avec de nombreux états de lieux, avec des généalogies ou séries continues de noms de personnages qui ont certainement existé. Le second de ses titres est une tradition non interrompue, qui lie les temps actuels, sans aucune interruption, aux origines de l'humanité ; le troisième enfin est la divinité de notre sainte religion, et par conséquent l'infaillibilité de ses enseignements. A ces titres de possession authentiques, nos adversaires n'opposent que des assertions purement gratuites, des faits mal interprétés, des raisonnements spécieux mais sans valeur. Déjà, au milieu du siècle dernier, le président Goguet, dans son grand ouvrage : *De l'origine des lois, des arts, des sciences et de leurs progrès chez les anciens peuples*, avait montré dans la simple histoire de la dispersion du genre humain, après la confusion des langues, la raison néces-

saire et suffisante de tous les faits de l'histoire de l'humanité que la prétendue science préhistorique nous aurait révélés. Cette histoire, M. Belgrand, de l'Académie des sciences, directeur général des eaux et égouts de la ville de Paris, dans son ouvrage, *Le Bassin parisien aux âges antéhistoriques*, la résume à son tour en ces termes : « L'homme et la femme les mieux organisés, arrivés à l'état le plus parfait de civilisation..., s'ils étaient abandonnés à eux-mêmes sur une terre déserte, verraient dès les premières générations leurs enfants vêtus de peaux de bêtes, heureux de rencontrer un silex pour se défendre ou pour frapper leur proie..., en un mot, réduits à l'état sauvage... »

C'est donc la tradition biblique, qui nous montre dans les grands faits de la confusion des langues et de la dispersion, la source et la cause de l'existence sur toute la surface de la terre d'hommes non pas nés, mais tombés à l'état sauvage. Et, quand nous l'interrogeons sur ces trois grandes questions : la création de l'homme et ses circonstances essentielles, la récente origine de l'homme sur la terre, l'unité de l'espèce humaine, la science vraie nous donne la même réponse que la Révélation, ou, du moins, elle ne donne nulle part une réponse contradictoire.

La création immédiate et indépendante de l'homme et de la femme. La Révélation veut que la création de l'homme ait été immédiate; la science vraie affirme que la théorie simienne de l'homme n'est qu'une pure hypothèse, un simple jeu d'esprit, en faveur duquel on n'a pu invoquer aucun fait précis, dont tout, au contraire, affirme le peu de fondement. La Révélation nous apprend que l'homme fut créé à l'état adulte et parfait, social ou civilisé. La science n'a nullement démontré que l'homme soit apparu sur la terre à l'état sauvage, avec son intelligence et toutes ses facultés en puissance seulement, à l'état de table rase ! Et la saine philosophie démontre l'impossibilité absolue du passage, par ses propres forces, de l'homme sauvage à l'homme civilisé,

à l'homme actuel. En tout cas, c'est à nos adversaires de démontrer cette possibilité par le fait ou l'expérience, ce qu'ils n'essayeront jamais de faire. J'ajoute que pour tout homme sensé l'expérience est déjà faite; je le prouve par le récit de plusieurs faits authentiques.

La Révélation affirme que Dieu créa l'homme mâle et femelle, qu'il fit la femme comme il avait fait l'homme à l'état adulte et parfait. Devant la création de la femme, la science reste complétement muette. Elle n'essaye même pas d'expliquer l'apparition simultanée d'un premier homme et d'une première femme. Elle n'a pas osé dire comment la femelle prédestinée du singe anthropogène, qui est *unipare*, aurait enfanté à la fois deux êtres humains, mâle et femelle. Comment, si elle a mis bas un mâle d'abord, une femelle ensuite, ou réciproquement, ces deux premiers êtres humains se sont devinés et rencontrés dans le temps et dans l'espace. Comment, si l'évolution et le progrès des êtres sont la grande loi de la nature, les singes, qui autrefois ont engendré des hommes, n'en engendrent plus aujourd'hui, et sont restés singes? Pour le plus grand nombre des Pères et des théologiens, comme aussi dans l'interprétation commune de l'Église, l'extraction de la côte et la formation avec ce fragment d'os du corps de la compagne de l'homme, sont des réalités divines et miraculeuses, devant lesquelles nos intelligences doivent s'incliner. Si l'on voulait n'y voir qu'une allégorie ou un symbole, il faudrait, du moins, convenir avec Voltaire lui-même, que cette allégorie constitue un admirable point de départ au divin et touchant enseignement de la concorde inaltérable qui doit régner dans le mariage, de l'affection profonde qui doit tenir les âmes des époux inséparablement unies.

Le Paradis terrestre et l'âge d'or. — La Révélation affirme pour l'homme un centre unique de création, nous verrons que la science affirme à son tour l'unité d'origine et d'espèce du genre humain. En tout cas, c'est aux partisans des centres multiples de l'apparition de l'homme de démontrer, ce qu'ils ne feront jamais, leur nécessité

et leur réalité. L'Eden, le jardin de délices, séjour primitif de l'homme innocent et heureux, l'âge d'or de la Genèse, se sont conservés dans les souvenirs de tous les peuples, et « cet accord unanime, dit M. Renan, repose nécessairement sur quelque trait général de la condition de l'humanité, ou sur quelques-uns de ses instincts les plus profonds. » Les traditions qui font naître l'homme à l'état adulte, social et parfait, sont incontestablement plus nombreuses et plus respectables que celles qui nous le montrent à l'état dispersé et sauvage. Pourquoi ne seraient-elles pas les unes et les autres, aux époques de la création et de la dispersion, l'expression de la vérité. La Révélation nous apprend que l'homme fut tour à tour frugivore avant sa chute, herbivore après sa chute, carnivore après le déluge. La science nous révèle, de son côté, que l'homme n'est essentiellement ni frugivore, ni herbivore, ni carnivore, et qu'il est omnivore. La Révélation nous dit que sous le régime frugivore de l'Éden, l'homme devait être immortel; que sous le régime herbivore, avant le déluge, il a pu atteindre neuf cents ans; que sous le régime carnivore ou omnivore, après le déluge, le maximum de la vie fut réduit à cent vingt ans; enfin, que, dans la période actuelle, le nombre moyen des jours de l'homme est de soixante-dix ans, de quatre-vingts ans pour les potentats de l'humanité : ces quelques mots en disent plus que les traités de la science moderne sur la longévité humaine !

CHAPITRE CINQUIÈME. — **La Terre centre du monde; l'homme roi de la création; la place de l'homme dans la nature.** — Les saintes Écritures et l'Église catholique n'ont enseigné nulle part ce qu'on qualifie *d'erreur géocentrique*, ou que la terre est le centre, le point culminant du monde, et que l'univers entier a été fait pour ce globe infiniment petit. Elles se sont contentées d'affirmer que le soleil, la lune et les étoiles ont été faits en partie pour éclairer la terre et servir aux besoins de l'homme. Or qui pourrait nier ce fait aussi éclatant que le jour?

Quoi qu'en dise la libre pensée, nos vieux dogmes de l'Incarnation et de la Rédemption ne sont nullement un obstacle à l'existence d'autres mondes, d'autres soleils, d'autres planètes. La question de la pluralité des mondes n'est nullement une question de science que l'on puisse opposer à la foi. Quant à la doctrine anthropocentrique ou anthropomorphique, qui ferait de l'homme le centre et le but du monde inorganique et organique, dont il serait en même temps le maître et le roi, c'est une vérité à la fois naturelle et révélée. « A côté des œuvres merveilleuses de l'esprit humain, disait François Arago, qu'importent la faiblesse et la fragilité de notre corps? Qu'importent les dimensions de la planète notre demeure, du grain de sable sur lequel il nous est donné d'apparaître pour quelques instants? » Pour quelques instants! Ce n'est que dans les doctrines de nos adversaires que le ciel étoilé serait un cruel défi jeté à l'homme! La foi nous autorise à penser que, dans l'éternité, nous irons de monde en monde, que nous verrons de près, suivant le langage du psalmiste, les cieux ouvrage des mains du Créateur, la lune et les étoiles qu'elles ont consolidées. La royauté, la domination de l'homme, est un fait plus éclatant que le jour. Rien ne saurait se dérober à sa puissance. Les voyageurs et les missionnaires sont unanimes à reconnaître l'accomplissement de cet oracle divin : « J'imprimerai votre terreur à tous les êtres! » Il y a plus : quand l'homme est redevenu semblable à Dieu par l'héroïsme de ses vertus, comme les Paul, les Antoine, les François d'Assise, les Anchieta, il redevient littéralement le roi de la nature; les animaux, même les plus farouches, sont pour lui des esclaves soumis, des serviteurs fidèles, des amis dévoués.

L'être, *la vie*, *la sensibilité*, *la raison*. La science et la Révélation affirment également ces quatre gradations de l'être, mais s'il s'agit de pénétrer la nature de chacune de ces participations à l'existence, la science ne fait plus que balbutier ou se tromper. — *L'être*. En adorant le Dieu créateur, l'ÊTRE NÉCESSAIRE, éternel et

infini, la foi explique autant qu'elle peut le faire le mystère de la création de l'homme et des êtres. La fausse science, en proclamant nécessaire et éternelle une matière inerte et limitée, qui pourrait être plus ou moins étendue, avoir telle ou telle forme, occuper tel ou tel lieu, condamne l'intelligence à des contradictions révoltantes et sans fin. — *La vie !* Pour la Révélation la vie est l'effet d'une intervention créatrice ; elle se propage indéfiniment, suivant le genre et suivant l'espèce, par le germe qui lui est propre. Ce germe est indispensable, et jamais la vie ne pourra sortir d'une molécule de matière à laquelle Dieu ne l'aura pas donné. La science affirme, sans hésiter, qu'elle ne sait rien de la nature et de l'origine de la vie qu'elle voit se transmettre de génération en génération depuis son apparition sur la terre ; elle ne sait pas d'où la vie vient, elle ne sait pas où la vie va. Cependant, le chef de l'école expérimentale, M. Cl. Bernard, définit la vie : « l'état des êtres organisés et animés qui ont en eux le principe du développement, de la nutrition, de la reproduction », et met l'être vivant SOUS L'INFLUENCE D'UNE IDÉE CRÉATRICE qui se transmet par l'hérédité. *S'il s'agit de la vie organique, nutritive et reproductive,* la plante, ainsi que l'animal, peut être considérée avec Bossuet comme un mécanisme ingénieux où l'industrie réside non dans l'ouvrage, mais dans l'artisan, et qui constitue l'instinct. Quand il n'est plus question de la vie végétative et de l'instinct, mais de la vie sensitive et de relation, au mécanisme il faut ajouter le mécanicien ou une âme forme du corps. Pour l'animal, cette âme peut être purement sensitive ; son action peut être limitée au développement et à l'exercice des organes des sens, de telle sorte que ce qui termine cette évolution et cet exercice consomme le destin de son âme.

La synthèse de l'homme. La place de l'homme dans la nature. — La Révélation met l'homme en possession des quatre degrés de l'existence, l'être, la vie, la sensibilité, la raison ; elle est en cela d'accord avec la science. Mais elle refuse à l'animal la raison et ne lui

accorde qu'une intelligence limitée exclusivement au domaine de la sensibilité, et elle a encore pour elle le sens commun, le bon sens. La raison met l'homme à une distance infinie de la bête ! Et M. Huxley lui-même qui fait descendre l'homme du singe, n'hésite pas à dire : « Il y a une distance immense entre le pouvoir mental de l'homme le plus inférieur et celui du singe le plus élevé; il existe entre eux un gouffre énorme. La possession du langage articulé est la cause première de *l'immense et, dans la pratique, infinie divergence* de la souche humaine ! » Pour cette raison, M. Flourens disait : « L'espèce humaine exclut toutes les autres et elle en est exclue. Elle n'a point de parents, elle est seule. » Et M. de Quatrefages ajoute : « l'homme diffère de l'animal, tout autant, et au même titre que celui-ci diffère du végétal; à lui seul il doit former un règne, *le règne homme ou règne humain;* et ce règne est constitué nettement, solidement par des caractères de même ordre que ceux qui séparent les uns des autres les groupes ou règnes primordiaux, minéral, végétal, animal. »

L'homme psychique et spirituel. L'âme humaine. — « Que l'homme s'examine, disait le grand Buffon, s'analyse et s'approfondisse, il reconnaîtra bientôt la noblesse de son être, il sentira l'existence de son âme, il cessera de s'avilir; il verra d'un coup d'œil la distance infinie que l'Être suprême a mise entre lui et les bêtes. » L'âme humaine est simple, active à la fois et passive, une, libre, immortelle, unie hypostatiquement au corps, forme du corps, de telle sorte que l'homme ne soit pas une intelligence servie par des organes, mais que l'âme fasse avec le corps un tout à la fois matériel et spirituel, dont les deux éléments s'appellent l'un l'autre, s'exigent l'un l'autre, se complètent l'un l'autre. La science vraie confirme et démontre à sa manière les propriétés essentielles de l'âme humaine. La science révoltée leur oppose des fins de non-recevoir, des doutes hypocrites, des négations, des ironies, des blasphèmes qui font sa honte !

Par suite de l'union intime de l'âme et du corps, qui fait que l'âme soit la forme du corps, il est tout naturel, et même nécessaire que les opérations et les émotions de l'âme, l'attention, la volition, la joie, la tristesse, la crainte, etc., se traduisent dans le corps, surtout dans le cerveau et les centres nerveux, par des effets physiques et physiologiques que l'on peut évaluer, et qui deviennent, jusqu'à un certain point, la mesure ou, du moins, l'expression corrélative des phénomènes psychiques. La science moderne a constaté que l'exercice de la pensée détermine un abaissement de la température du cerveau! Mais elle est la première à reconnaître que cette dépendance physique n'exclut nullement un élément spirituel distinct des tissus du cerveau, une âme venue de Dieu et qui doit retourner à Dieu. Et d'ailleurs, qu'est-ce que ce petit abaissement de la température comparé à un fort mal de tête causé par la contention de l'esprit, aux commotions violentes excitées dans l'organisme tout entier par les émotions vives de l'âme, la peur, la joie, l'amour, la haine, la colère, la honte, émotions qui ont souvent causé l'albinisme presque subitement, le blanchiment des cheveux, l'anéantissement de toutes les facultés locomotrices, la perte de la mémoire, la folie, des maladies affreuses, l'épilepsie, l'apoplexie, la méningite, etc.; la mort?

La distinction entre l'âme et le corps, dit un physiologiste célèbre, le docteur Carpenter, est tellement patente, que chacun peut, chaque jour, avoir la conscience de phénomènes subjectifs dans lesquels l'âme est active sans que le cerveau soit averti de son action, ou le cerveau agit sans que l'âme ait la conscience de son activité. Cette action du cerveau, ou cérébration inconsciente, donne souvent à nos jugements une tendance que nous pouvons ignorer. Fortifiée et exagérée par l'habitude, elle peut aller jusqu'à faire que l'individu ne soit plus responsable de ses actes. Dans la doctrine orthodoxe, l'action habituelle ou continue de l'âme arrive à modifier même la forme du cerveau

chez l'individu et chez la race. L'âme jusqu'à un certain point fait le cerveau et le cerveau à son tour asservit l'âme. C'est ainsi qu'un peuple civilisé peut descendre physiquement et mentalement à l'état sauvage, et qu'un peuple tombé à l'état sauvage a besoin d'un certain temps, de plusieurs générations, peut-être, pour revenir physiquement, physiologiquement et psychologiquement à la civilisation. La cérébration inconsciente peut seule expliquer le fait hideux que des hommes distingués, des professeurs instruits arrivent à perdre tout sentiment de religiosité, et même à considérer la cause première, Dieu, comme l'ennemi irréconciliable de l'humanité. C'est aussi, hélas! par la cérébration inconsciente, par l'encombrement et l'endurcissement du cerveau, qu'une faible et douloureuse minorité ose affirmer que l'homme diffère de l'animal non pas essentiellement ou qualitativement, mais secondairement ou quantitativement, du plus au moins. Ceux-là mêmes, cependant, qui sont allés jusqu'à accorder à l'animal la raison (que le sens commun universel définit la qualité qui distingue l'homme de l'animal), lui refusent le pouvoir d'abstraire et de généraliser, source nécessaire du langage articulé et de la raison! Il est vrai que ce pouvoir d'abstraction est actuellement petit chez le sauvage; mais c'est accidentellement et temporairement, tandis qu'il est radicalement nul chez l'animal. Chez l'homme il peut être à l'état latent ou virtuel, mais il y est naturellement et tout entier, puisque dans le sauvage ou le descendant du sauvage il y a l'étoffe d'un homme de génie. La race humaine la plus inférieure, la plus dégradée, toujours et partout en possession du langage articulé, peut arriver infailliblement à l'abstraction, au plein exercice de la raison, à la civilisation, etc.! Le rapport de l'homme à l'animal est donc celui du fini au rien ou l'infini. Les naturalistes et les philosophes qui, en outre de l'instinct, ce guide presque toujours infaillible, accordent à l'animal l'*intelligence*, conviennent qu'il ne s'agit pas de l'intelligence supérieure qu'on appelle raison, par laquelle,

comme disait Jouffroy, l'homme se *comprend lui-même*, et avec lui les choses qui l'entourent, les rapports qui existent entre leur nature et la sienne, mais bien de cette intelligence moyenne ou inférieure, en quelque sorte *toute sensative*, qui suffit à la bête pour reconnaître l'objet de ses besoins, de ses désirs ou de ses appétits.

La Fin de l'homme. La Révélation nous apprend que Dieu a tout fait pour lui-même, l'homme et les créatures, et qu'il est par conséquent leur fin dernière. L'homme en particulier a été créé pour adorer, aimer, servir Dieu, et, par l'exercice de ces trois grands devoirs, mériter la vie éternelle! La raison de l'homme, son cœur, son expérience, les êtres créés eux-mêmes, par leur néant, lui crient que tout son être sera fatalement inquiet, tant qu'il ne se reposera pas en Dieu! La science confirme, autant qu'elle le peut, cette grande vérité, en constatant que l'idée religieuse se retrouve sur tout le globe et chez tous les êtres humains ; toutes les races humaines croient à un monde autre que celui que nous habitons, à certains êtres mystérieux qu'on doit redouter ou vénérer, à une existence future qui attend une partie de notre être après la destruction du corps.

L'homme à son tour est la fin de l'animal, le roi de la nature entière, et la science est forcée de reconnaître que cet empire est d'autant moins usurpé, que ce n'est pas de l'homme mais du créateur que vient à l'animal l'instinct qui le rend soumis et fidèle à l'homme.

L'immortalité et la Résurrection. Toutes les communions chrétiennes sont unanimes à croire avec l'Église catholique à l'immortalité de l'âme unie à son corps. Ce dogme est évidemment très-conforme à la raison ou à la saine philosophie. En effet, puisque l'âme n'est pas à elle seule la personnalité humaine ; qu'elle n'est le moi humain que dans son union avec son corps qui l'exige et qu'elle exige, qui la complète et qu'elle complète, il est naturel et juste que le tout humain, l'âme unie au corps survive, pour être récompensée ou punie.

Relativement au dogme de la résurrection des corps,

la science vraie, après avoir constaté de nouveau que l'idée de l'immortalité, d'un lieu de délices ou de tourments sans fin, est comme inséparable de l'humanité, se couvre le visage et adore. Elle conçoit cependant très-bien qu'il y ait dans le corps de chaque homme quelque chose d'essentiel, qu'il possédait au moment où il a été animé et vivifié par l'âme, qu'il a toujours possédé, et qu'il possédera toujours, qui avec l'âme constitue son moi. Elle conçoit que tout le reste, adventif et mobile, acquis tour à tour et perdu par la nutrition, la digestion, l'assimilation, la circulation, ne soit pas lui, et qu'à la résurrection il n'ait pas à le redemander à d'autres corps. Il arrive même que la fausse science imagine sur la nature du corps des systèmes et des hypothèses qui font évanouir ou amoindrissent dans une proportion énorme les objections contre la possibilité de la résurrection. Par exemple, la Pangenèse de Darwin qui ramène le corps de chaque être à des éléments infiniment petits ou cellules ; l'opinion de Platon et de Berkeley qui font du corps une sorte d'enveloppe limite, ou mode de l'âme, seule monade réelle et essentielle.

En tout cas, les savants égarés qui admettent encore que l'âme ne meurt pas avec le corps, n'ont pour substituer au dogme, mystérieux il est vrai mais si raisonnable, de la résurrection des corps, que des métempsycoses ridicules et honteuses, ou des rêves plus extravagants encore.

Je conclus de cette longue discussion que l'homme de la Révélation, synthèse vraiment grandiose, naturelle et surnaturelle à la fois, est parfaitement conforme à la raison, dans ce qu'elle a d'accessible à l'intelligence ; que, dans ce qu'elle a d'impénétrable, elle est plutôt affirmée que niée par la science vraie; que la fausse science enfin la combat par des armes insensées qui font sa honte.

CHAPITRE SIXIÈME. — **Unité d'origine adamique et noachique de l'homme. Unité d'origine et d'espèce.** — *Unité d'origine.* La Révélation nous apprend que l'huma-

nité tout entière, telle qu'elle existe et peuple actuellement la terre, est issue d'un couple unique, Adam et Ève. « Dieu, dit saint Paul, a fait que le genre humain, issu d'un seul, habitât toute la surface de la terre, définissant pour chaque peuple le temps de sa durée et les limites de sa demeure. » A la rigueur, cet énoncé du dogme catholique n'exclurait pas la présence sur la terre, aux époques géologiques, d'êtres humains ou anthropomorphes qui auraient fabriqué les prétendus silex taillés qu'on a trouvés, en grand nombre, dans les terrains, qu'on croit tertiaires, de Thénay ! Mais ces préadamites n'existent que dans l'imagination d'un très-petit nombre de géologues : ceux-ci admettent d'ailleurs que cette race humaine ou quasi humaine est éteinte depuis longtemps, et n'a rien de commun avce la race adamique venue la dernière et appelée à la plus haute perfection progressive.

La Révélation assigne à l'humanité une seconde unité d'origine. Elle a dû sortir tout entière de Noé et de ses enfants : « Les fils de Noé, dit la Genèse, qui sortirent de l'arche étaient Sem, Cham et Japhet ; d'eux, et par eux, le genre humain tout entier s'est disséminé sur la terre.» Pour amener cette dissémination, la Révélation fait intervenir un miracle, la confusion des langues, dont une tradition constante atteste la réalité. A lui seul, d'ailleurs, le chapitre x de la Genèse qui nous raconte le partage de la terre entre les trois fils de Noé, est une leçon imposante d'histoire et de géographie, à laquelle tous les efforts des philologues, des ethnographes et des géographes, anciens et modernes, n'ont pas donné de démenti.

Quand, avec les archéologues les plus éclairés de notre temps, nous demandons aux grandes découvertes de la science moderne l'origine des antiques civilisations de l'Orient, nous les trouvons issues toutes de la dispersion des enfants de Noé. Rien de plus évident, d'ailleurs, que la possibilité de ces migrations diverses, volontaires ou involontaires, à travers les détroits, et

sous l'action des courants aériens et marins dont la physique du globe a démontré l'existence, sur tous les océans. La Révélation énonce donc le dogme de la double unité de souche de la famille humaine; or cette double unité est un fait éclatant qu'il est impossible de méconnaître !

Unité d'espèce. Autre est l'unité de souche, autre est l'unité d'espèce. Les hommes pourraient descendre tous d'un même couple, comme le veut la Révélation, sans former une seule et même espèce humaine. Nous pourrions donc refuser de faire intervenir la Révélation dans le débat entre les monogénistes, qui affirment l'unité de l'espèce humaine, et les polygénistes, qui la nient. Mais nous prouvons jusqu'à l'évidence que, même sur le terrain de l'unité d'espèce de ce genre humain, la Révélation et la science véritable sont parfaitement d'accord. La liste des monogénistes, parmi lesquels on compte les fondateurs et les législateurs de l'Anthropogénie, est très-nombreuse et très-imposante; la liste, au contraire, des hétérogénistes est relativement peu nombreuse et sans portée. L'autorité, comme la tradition, comme l'histoire, établit la double unité de l'homme. Il y a plus : nos adversaires les plus acharnés, dès qu'ils aspirent à soulever un coin du voile qui cache le mystère des origines humaines, en viennent, à travers mille hypothèses, gratuites jusqu'au ridicule, à affirmer même l'unité de souche, qui nous suffit pleinement, et qui est plus que l'unité d'espèce. Je prouve, d'ailleurs, directement que, dans les théories de la science actuelle, nous sommes pleinement autorisés à soutenir que le genre humain forme une espèce unique, et dans cette espèce des races diverses et distinctes, appelées races humaines. La question au fond se réduit à reconnaître si l'homme est un hybride, né du croisement de deux espèces voisines, ou un métis né de l'union de races appartenant à une même espèce. Or l'homme est incontestablement un *métis* et non un *hybride*. En effet, le caractère propre de l'Hybride est de tendre invinciblement à revenir à

l'une des deux espèces qui l'ont produit; et l'hybride est presque essentiellement infécond, tandis que les croisements des races humaines sont féconds d'une manière régulière, continue et indéfinie. Ces races constituent donc une seule et même espèce.

Nous n'avons pas le secret de Dieu, ni le secret de la nature; mais dans ce que nous voyons autour de nous, nous trouvons de quoi expliquer très-suffisamment les modifications de l'espèce humaine qui, sous le nom de variétés ou de races, remplissent la terre. Chez tous les êtres organisés l'espèce est soumise à une double action contraire, à deux forces antagonistes : l'une, l'hérédité, qui tend à maintenir dans chaque individu, le caractère du type primitif ou de l'espèce; l'autre, l'influence des milieux, agents extérieurs et intérieurs, qui tend au contraire à le modifier. Ces deux actions énergiques et continues sont incontestablement les causes efficaces de la production et du maintien des caractères des races, en dehors même de toute intervention humaine. A son tour, l'effet de l'intervention humaine est d'introduire un élément nouveau de la formation des races. Il suffit, en effet, qu'une espèce soit sous la main de l'homme pour qu'elle commence à s'ébranler, et l'ébranlement est d'autant plus profond, que l'homme applique davantage son intelligence et sa volonté à diriger les actions combinées de l'hérédité et des milieux. Aussi les variations de l'espèce humaine seraient bien plus étendues et plus profondes, si elles n'étaient pas contrariées par trois obstacles très-appréciables : l'ancienneté des races; l'absence de la sélection; le mode artificiel de protection que l'homme sait opposer à l'action des milieux. Et cependant, malgré ces trois obstacles, l'action des milieux, aidée par des générations successives, suffit à expliquer les divergences et les anomalies les plus exagérées des races humaines.

Par là même que la Révélation affirme non l'unité d'espèce, mais simplement l'unité de souche ou d'origine, nous n'avions pas à examiner si quelques races

humaines, amenées peut-être à constituer des espèces distinctes, ont pu devenir inféconde dans leurs croissances; nous prouvons cependant par les faits que cette infécondité n'existe pas, ou du moins qu'elle n'est en aucune manière démontrée.

Nous arrivons enfin aux preuves directes de l'unité spécifique des races humaines. Les caractères distinctifs de l'espèce humaine sont : le grand développement du cerveau, la conformation des mains et l'opposition du pouce et de l'index, qui lui font donner le nom de bimane; la qualité de bipède et la station verticale; la perfectibilité indéfinie, etc. Or tous les hommes, de toutes les races humaines, sont en possession de ces caractères essentiels; donc ils forment une seule et même espèce. Personne ne songe à nier l'unité d'espèce de nos races d'animaux domestiques; or il résulte de la discussion établie par un grand nombre de naturalistes, que les différences entre les diverses races humaines sont de même ordre que celles entre les diverses races domestiques, ou même d'ordre inférieur. Je prouve qu'il en est ainsi : soit pour les caractères extérieurs, la taille, le volume et les proportions des membres, la peau et ses villosités; soit pour les caractères anatomiques des vertèbres, de la tête et de la face, du crâne et du cerveau; soit pour les caractères physiologiques, la force musculaire, les forces génésiaques; soit enfin pour les caractères psychologiques, l'instinct, la religiosité.

Chose étrange! des naturalistes qui font profession ouverte d'athéisme, osent invoquer en faveur de la pluralité de l'espèce humaine le témoignage de missionnaires, en très-petit nombre, qui auraient rencontré des peuplades sauvages sans aucune idée d'un être divin. Ils appartiendraient donc eux aussi à une autre espèce, puisqu'ils nient toute causalité ou finalité quelconques, et qu'à leurs yeux tout ce qui arguerait un Dieu, placerait le monde et l'homme sous une tutelle indigne d'eux.

Ces mêmes savants s'indignent de ce que nous prétendions les forcer à ne voir dans les neuf dixièmes des

populations humaines que des frères déshérités, dégradés, dégénérés, tandis qu'il serait plus noble et plus digne de voir dans ces groupes d'existences autant d'espèces différentes, poursuivant chacune leurs destinées propres. Mais la dégénérescence des espèces ne dépend pas des spéculations et des volontés humaines ! Il est absolument certain que la terre entière est peuplée de groupes humains venus d'un centre primitif de civilisation, tombés dans la barbarie, et toutes les recherches des historiens et des voyageurs ne les ont pas encore amenés à constater l'existence d'une seule peuplade autochthone. Si les nègres et les sauvages américains ne sont pas des hommes comme nous, l'Anglo-Américain est pleinement en droit d'asservir le noir, d'en faire une bête de somme ou de trait, et de traquer les Peaux-Rouges !

Rien, en apparence, ne différencie plus les races humaines, et ne tend plus à les constituer à l'état d'espèces distinctes, que la multiplicité et la variété infinies des langues parlées par elles. Mais les arguments de ceux qui opposent le plus à l'unité de l'espèce humaine la multiplicité des langues, supposent explicitement ou implicitement, l'unité d'origine d'un très-grand nombre de peuples, et l'unité d'origine dans le sens du récit de Moïse, c'est-à-dire leur groupement en trois familles : Sémitique, Chamique et Japhétique. D'un autre côté, les preuves de l'unité d'origine adamique et noachique de l'homme puisées dans la philologie comparée sont innombrables, mais elles sont en quelque sorte surabondantes ou superflues. Les Livres saints, en effet, parlent de la confusion des langues en termes tels, qu'il n'est nullement nécessaire d'admettre entre les diverses langues des liens ou rapports primitifs. Il est en outre arrivé ici ce qui arrivera toujours : la demi-science est impie, la science adulte et complète se fait involontairement chrétienne. Plus la philologie comparée a fait de progrès, plus elle a révélé entre les diverses langues d'affinités ou d'éléments communs sans lesquels aucune d'elles

n'a jamais pu exister, ce qui forcerait à conclure à l'existence antérieure d'une langue primitive de laquelle seule sont sortis ces éléments communs essentiels à toutes. Cette conclusion est celle de toutes les illustrations de la philologie comparée. En définitive, la comparaison des langues est évidemment plus favorable que contraire à la doctrine d'une descendance commune. Elle affirme, bien plutôt, que l'espèce humaine tout entière formait originairement une seule famille et, selon l'expression de l'écrivain sacré, une seule langue et un seul langage. Mais, répétons-le encore, ce témoignage n'était pas nécessaire, puisque rien n'exige que les divers idiomes parlés autrefois ou aujourd'hui, soient dérivés d'une même langue primitive, subsistante ou perdue.

De fait, des hommes de toutes les races connues et inconnues peuvent apprendre et parler toutes les langues, soit naturellement par l'éducation première, soit artificiellement par des études subséquentes ; donc l'hypothèse d'organismes physiques et intellectuels essentiellement différents est arbitraire et fausse.

Puisque le vent, aujourd'hui, est à la science expérimentale, pourquoi, prenant son rôle au sérieux, l'Anthropologie, si fière d'elle-même, n'installerait-elle pas dans une colonie bien située, bien bâtie, pour les faire nourrir et élever, par des mères choisies, plusieurs couples d'enfants bien conformés, pris au sein de races en apparence les plus déchues? Nos adversaires se garderont de tenter l'expérience, tant ils sont certains qu'elle ferait resplendir au grand jour l'unité essentielle d'origine et d'espèce de toutes les races d'hommes, au point de vue physique, physiologique et psychologique. Après quelques générations issues d'unions entre des individus de mêmes races, peut-être avant qu'on eût recours à des croisements, verrait-on s'effacer peu à peu, pour disparaître enfin, les différences, en réalité très-secondaires, que l'on a l'audace d'élever à la hauteur de caractères d'espèces. Elles ne sont en réalité que des caractères de variétés ou de races dont la source évidente est

l'hérédité servie par les milieux pris dans leur signification la plus générale.

Chapitre Septième. — **Antiquité de l'homme.** — *État de la question.* Nous sommes à l'époque fatale où l'homme ne devait avoir d'attrait que pour les fables! Or la fable qui endort le mieux l'incrédulité, est la fable de l'éternité du monde et de l'homme, parce qu'elle fait évanouir, comme d'un coup de baguette, toute idée de création et d'un Dieu créateur. D'autre part, ce qui disposerait le mieux les esprits au rêve de l'éternité du monde, ce serait le dogme scientifique de l'antiquité indéfinie du genre humain. Voilà comment et pourquoi ce dogme est devenu le grand cheval de bataille de la science insurgée contre la foi.

Mais, qu'on ne s'y trompe pas, toute doctrine qui ne fera pas le monde éternel, ou du moins qui ne fera pas éternel le prototype ou protoplasme d'où l'homme descend par une série de transformations ou d'évolutions dues au seul exercice des forces éternelles de la nature, ne satisfera pas l'incrédulité. Les trente mille, cinquante mille, cent mille, deux cent mille années que les géologues et les archéologues prétendent conquérir pour l'humanité, leur sont au fond très-indifférentes. En réalité la question de l'antiquité de l'homme n'est qu'une feinte hypocrite, et je pourrais me dispenser de la discuter. Ce que l'on veut, c'est l'éternité de l'homme, éternité au moins virtuelle, sans aucun rapport avec Dieu, sans aucune dépendance possible de Dieu.

Cette éternité, ou du moins cette antiquité indéfinie de l'homme, la science, quoiqu'au fond elle y tienne fort peu, a-t-elle réussi à l'établir? Elle a dressé devant la vérité un tel échafaudage de faits, qu'elle a fini par la dérober aux regards; l'entraînement a été général, mais, je le prouve victorieusement, sur cette question capitale comme sur toutes les autres, la Révélation n'a pas été entamée.

La question de l'antiquité de l'homme, au point où

nous en sommes, se ramène à ce seul terme : l'existence d'Adam remonte-t-elle, non à quelques milliers d'années, mais à quelques milliers de siècles ? Sous cette forme, qui oserait la résoudre par l'affirmative ? Personne ! D'autant plus que ceux qui ont été amenés à feindre une conviction contraire, le furent toujours par l'entraînement d'idées préconçues, de systèmes forgés à plaisir, et que cette grande vérité n'est nullement obscurcie par les faits ou les découvertes de la géologie, de la paléontologie, ou d'une autre science quelconque.

Chronologie biblique. Nous accordons sans peine, avec le plus grand nombre des interprètes et des commentateurs, que la chronologie de l'Ancien Testament n'est nullement fixée par elle-même ; qu'elle n'a pas été définie par l'Église ; que la date exacte de la création de l'homme, ou de sa première apparition sur la terre, reste complètement incertaine et inconnue. Mais nous maintenons qu'il y aurait quelque témérité à la reporter au-delà de HUIT MILLE ANS. Huit mille ans, ce n'est rien pour les imaginations qui aiment à se perdre dans leurs aspirations et dans leurs rêves ! Mais c'est énorme pour les esprits sérieux qui, comme le grand Cuvier, ont approfondi l'ensemble entier des faits de la nature. Je démontre que, même en pénétrant dans les pénombres et les ombres de l'histoire, en fermant seulement devant soi la région des fables, de la mythologie, de l'impossible et de l'absurde, l'esprit le plus aventureux ne pourrait pas, dans le passé, remonter jusqu'à huit mille ans.

Tous les peuples et leurs premiers historiens se sont efforcés de se donner et de donner à l'humanité une antiquité démesurée, se perdant dans la nuit indéfinie des temps. Un seul historien, l'historien du peuple juif, un seul peuple, le peuple juif, n'hésitent pas à assigner à son origine et à l'origine du genre humain une date récente, qu'ils fixent à quelques centaines d'années près. Ils nous révèlent sans hésitation le nom du père unique du genre humain, et nous énumèrent, sauf, peut-être,

l'omission forcée d'ancêtres qui n'auraient pas eu d'enfants mâles, les générations qui nous séparent et nous rapprochent d'Adam. Ils font plus : ils nous donnent, à leur berceau, la généalogie de tous les autres peuples; ils nous les montrent descendant tous de Noé et de ses enfants, qu'un événement, miraculeux mais certainement historique, força de se disperser et de s'élancer jusqu'aux extrémités de la terre. Ici, plus de rêves, mais une éclatante réalité; plus de fables, mais une chaîne non interrompue, dont nous sommes des anneaux vivants! Et, par une étrange aberration, dans un siècle positiviste, qui prétend n'accepter que des faits et des lois, les sympathies du grand nombre sont pour l'antiquité fabuleuse des peuples païens et pour leurs historiens mensongers, leurs antipathies, j'oserais presque dire leur haine, pour le peuple juif et pour Moïse.

Les monuments. Le grand prétexte à ce besoin insensé d'antiquité, est toujours l'hypothèse gratuite et absurde de l'état sauvage, comme condition première du genre humain; or cette barbarie initiale n'a jamais existé, du moins pour l'Égypte. En effet, la grande Pyramide de Gizeh, qui est le plus ancien des monuments égyptiens, est aussi le plus étonnant, non-seulement par sa nature, ses dimensions, son volume, sa masse, la solidité incomparable de sa construction, l'absence complète d'hiéroglyphes et de noms propres, mais encore par les mystères qu'elle renferme, ce que M. Piazzi-Smyth appelle son intelligence, par la signification extraordinaire de tous les éléments de sa construction, signification qui dénote une science très-avancée, acquise ou révélée. Cette science mystérieuse que nous révèle la grande Pyramide et qui est pour les partisans de l'état sauvage, ou du développement successif de l'humanité par elle-même, une déroute complète, nous la retrouvons dans les cycles ou nombres astronomiques du prophète Daniel, dont un savant astronome, M. de Chézeaux, nous a dévoilé le secret; nous l'expliquons par les longues vies des patriarches qui ont succédé pendant deux mille ans à Adam sorti adulte,

des mains du Dieu créateur, dans toute la plénitude de son intelligence et de ses autres facultés.

Résolue pour l'Égypte, la question de l'antiquité de l'homme l'est, par là même, pour tous les autres peuples. Résolue monumentalement, cette grande question est résolue même géologiquement, de l'aveu de nos adversaires ; car l'un des plus acharnés d'entre eux, M. Louis Buchner, n'a pas hésité à dire : « Au temps où l'aborigène européen, avec ses pauvres armes de pierre, poursuivait les bêtes fauves, déjà de l'autre côté de la Méditerranée, dans l'heureuse contrée que le Nil arrose, des villes puissantes et splendides florissaient ; les arts et les sciences de toute espèce étaient cultivés, un gouvernement régulier entretenait des relations commerciales le long des rivages méditerranéens, » etc., etc.

L'Histoire. Quand après avoir interrogé les monuments, nous interrogeons l'histoire, le fait de la néo-antiquité de l'homme ressort encore de la manière la plus éclatante. Et d'abord quelle histoire oserait-on comparer à celle de Moïse? Il était prêtre d'Hiéropolis, c'est-à-dire instruit et savant ; il écrivait pour un peuple qui avait passé trois ou quatre cents ans en Égypte ; il avait vu dans toute leur intégrité des monuments plus vieux aujourd'hui de trois mille ans, et ces monuments parlaient une langue qui était la sienne, tandis que nos savants ne font encore que la balbutier, ou l'épellent à peine. Opposer à Moïse Hérodote et Manéthon, c'est insulter à la raison et au bon sens : on ne peut sans lâcheté, sans une sorte d'attentat contre la vérité, accepter sur ce terrain, non pas la lutte, mais la seule mise en présence ; d'autant plus que l'œuvre qui porte le nom de Moïse est entière, parfaitement conservée et partout semblable à elle-même, tandis que l'œuvre de Manéthon, relativement récente, ne nous est connue que par des fragments informes, dont les diverses versions présentent entre elles des différences considérables.

N'importe, interrogés et discutés attentivement, Hérodote, Diodore de Sicile, Manéthon, les papyrus de Turin,

la salle des ancêtres du temple de Carnach, les tables d'Abydos, la Vieille Chronique, etc., etc., n'assignent nullement à l'Égypte une antiquité qui diffère notablement de celle établie par Moïse et la grande Pyramide.

L'Astronomie. Interrogée à son tour, l'astronomie des anciens ne suppose en aucune manière, ni des observations prolongées pendant de longs siècles, ni une antiquité démesurée. En effet, les Égyptiens n'ont connu que fort tard l'année sothiaque de 365 jours un quart, et, à plus forte raison, la période sothiaque de 1460 années solaires; et M. Biot n'hésite pas à conclure d'une très-longue discussion, que la durée numérique de cette période a été déduite au second siècle de notre ère, non pas des observations antérieures, mais des théories astronomiques et par un calcul rétrograde, pour lui donner l'apparence d'une détermination directe.

Dupuy voulait que l'Égypte fût le pays natal du Zodiaque, et que son origine remontât à quinze ou seize mille ans! Mais, nous le prouvons surabondamment ailleurs, aucune représentation zodiacale complète ne se rencontre sur des monuments égyptiens antérieurs à la domination romaine; et, dans les zodiaques incomplets, le sagittaire est représenté par un centaure, figure propre à la mythologie grecque, et tout à fait étrangère à l'art égyptien. Nous sommes donc pleinement en droit d'affirmer ces conclusions de M. Charles Lenormant : « La population de l'Égypte appartient à la race de Cham, et elle était venue de l'Asie s'établir dans la vallée du Nil par la route de Syrie. C'est un fait acquis à la science et qui confirme pleinement les données de Moïse! »

Les annales et l'astronomie des autres peuples, les Chaldéens, les Assyriens, les Babyloniens, les Indiens, les Indo-Européens, les Chinois, les Perses, les Géorgiens et les Arméniens, les Phéniciens et les Chananéens, les Grecs, les Arabes, parlent aussi très-haut le même langage. Non-seulement les traditions d'aucun de ces peuples ne remontent au-delà de huit mille ans, date que la Révélation permettrait d'assigner à la création de l'homme,

mais tous ces peuples sont issus de Noé, et leur origine est postérieure aux grands faits du déluge et de la dispersion.

Un petit nombre d'écrivains, d'ailleurs orthodoxes, n'hésitent pas à admettre que l'homme antédiluvien avait habité toute la terre, et que les débris des existences et des industries humaines trouvés dans les terrains quaternaires appartiennent à l'homme avant le déluge; mais dans ma conviction profonde, ces débris appartiennent à l'homme de la dispersion; je l'ai déjà affirmé et je vais le démontrer invinciblement dans les chapitres suivants.

Chapitre huitième. — **Antiquité de l'homme** *(Suite)*. — Lorsqu'en août 1871, il me fut donné de présenter à l'Association britannique pour l'avancement des sciences les silex taillés, trouvés par M. l'abbé Richard, à Galgala, et dans le tombeau de Josué, là où la Vulgate et les Septante déclaraient qu'on devait les chercher, je n'hésitai pas à dire : ces silex rencontrés à la surface du sol, en Syrie et en Égypte, parmi lesquels on retrouve presque tous les types connus, tout historiques qu'ils soient, sont plus anciens que ceux mêmes de Saint-Acheul. J'ajoutai que la question de l'antiquité de l'homme, dans ses rapports avec la géologie et la paléontologie, était complétement résolue en faveur de la Révélation; que, non-seulement il ne surgirait plus des profondeurs du sol d'arguments nouveaux en faveur de la thèse absurde de l'antiquité démesurée du genre humain, mais que la valeur des arguments anciens pâlirait de plus en plus. Je suis heureux de pouvoir constater aujourd'hui que ma prédiction s'est accomplie.

Enseignement de la géologie et de la paléontologie. Je pourrais à bon droit récuser l'intervention de la géologie et de la paléontologie dans le débat relatif à l'ancienneté de l'homme, car, comme le disait avec infiniment de raison, au congrès de Bruxelles, un anthropologiste distingué, M. Fraas, de Stuttgard: « Quand on

parle de terrains tertiaire, miocène, pliocène, quaternaire, il s'agit de l'époque à laquelle les couches de la surface de la terre se sont formées au fond de la mer et des lacs, là où l'homme ne pouvait habiter. Il ne faut pas confondre la formation des dépôts avec les phénomènes qui se sont produits quand la couche terrestre eut déjà été formée. » La géologie avait fini son temps, quand l'homme est apparu sur la terre. Cette science d'ailleurs, comme la paléontologie, n'est nullement une science exacte ! Chacune de ses affirmations est démentie et annulée par des négations de valeur égale ! Comment conclurait-elle à un âge absolu, quand l'âge relatif lui-même lui échappe, et que le principal objet de ses études est de constater les révolutions et les remaniements profonds et successifs du globe terrestre? Elle ne rencontre les restes de l'homme que dans le *diluvium*; or le diluvium est la dernière assise, la fin de la géologie.

Il s'agit de la découverte de pierres taillées, d'ossements d'animaux, de crânes ou de squelettes humains, dans des terrains plus ou moins meubles, dont l'origine et le temps du dépôt ne sont pas connus ! Or cette découverte avait été faite et interprétée sagement dans les siècles antérieurs. L'Anthropologie moderne, au fond, n'y a rien ou presque rien ajouté. Ce sont simplement les débris de l'industrie des peuplades tombées presqu'à l'état sauvage, après la dispersion.

Ce que l'on trouve dans le diluvium, sous des couches de gravier, de sable, de limon ou de tourbe, dans des cavernes et sous le glacis stalagmitique, c'est aussi ce que l'on trouve sous la table des dolmens : haches de pierre, couteaux en silex, pointes de flèche en quartz ou en os, fragments de poterie, etc. Une aussi frappante conformité entre les objets accuse évidemment une certaine contemporanéité ; or les hommes des dolmens sont des hommes historiques ou presque historiques !

Les témoins naturels et directs de l'antiquité de

l'homme sont : les œuvres humaines, pierres ou silex taillés ou non taillés, polis ou non polis; les âges divers et successifs de l'humanité ; les terrains où sont enfouis les restes de l'homme et de l'industrie humaine ; les animaux contemporains de l'homme; les habitacles de l'homme, cavernes, cités lacustres, etc., l'homme fossile, etc. Je les ai interrogés tour à tour avec le plus grand soin et tous déposent en faveur de la récente apparition de l'homme sur la terre ; aucun de ces témoignages ne remonte au-delà du déluge et de la dispersion.

Silex taillés. — Il paraît hors de doute qu'à une période reculée et sur tous les points du globe, sur les continents anciens comme sur les continents nouveaux, l'homme a eu recours à des silex ou à des pierres siliceuses pour se faire des instruments de toute sorte, grattoirs, racloirs, pointes de flèche, pointes de lance, tarières, poinçons, haches, couteaux, marteaux, mortiers, pilons, percuteurs, etc.

Les silex que l'on rencontre partout sont de trois genres : naturels ou éclatés, simplement taillés mais non polis, taillés et polis. Les silex naturels ou éclatés par le feu, par la foudre, par le choc, par la pression, par mille jeux de la nature, qui ne dénotent pas invinciblement un travail humain, n'accusent, par là même, en aucune manière, l'existence de l'homme à une époque très-reculée ; et comme ce sont en réalité les seuls que l'on rencontre dans des couches en apparence déposées sur place et non apportées de loin, dans des terrains auxquels on serait tenté de donner les noms de terrains géologiques, tertiaire, éocène, miocène ou pléocène, il en résulte que l'existence de l'homme géologique ou tertiaire n'est nullement démontrée.

Les silex taillés, œuvres incontestablement humaines, sont à la fois préhistoriques, historiques et contemporains ; ils ne sont donc pas, par eux-mêmes, les témoins d'une antiquité plus ou moins reculée. Ils ne parlent que par les gisements dans lesquels on les a

rencontrés; et puisqu'on ne les a jamais rencontrés dans des couches incontestablement géologiques, on ne peut nullement considérer comme affirmée par eux l'existence de l'homme aux temps géologiques, ou de l'homme fossile. Les silex taillés ne se rencontrent que dans des terrains de transport ou remaniés; or, par cela même qu'un terrain a été remanié ou transporté, on ne peut pas demander au silex qu'il cache dans son sein l'âge de l'homme qui l'a taillé, à moins qu'on ne connaisse la date du remaniement ou du transport. En second lieu, les silex taillés que l'on a découverts à de grandes profondeurs, dans certains gisements, ont été rencontrés ailleurs à la surface du sol ou même dans des sépultures historiques ou quasi historiques, et il est évident que l'âge réel de ces silex, en tant qu'œuvre humaine, est accusé non par leur présence à des profondeurs plus ou moins grandes, mais par les conditions de leur présence à la surface du sol. Que d'éloquence dans ce simple rapprochement de M. Eugène Robert! « A Précy-sur-Oise, comme à Saint-Acheul sur les bords de la Somme, il y a profusion d'instruments en pierre et de débris de grands pachydermes, avec cette différence capitale qu'à Précy les pierres travaillées se trouvent seulement à la surface du sol et les fossiles au fond, tandis qu'à Saint-Acheul elles sont à des profondeurs plus ou moins grandes au-dessous même des ossements fossiles. »

Un autre caractère qui vicie, ou du moins qui atténue le témoignage des silex taillés, et des œuvres humaines en général, en faveur d'une antiquité fabuleuse, c'est qu'elles sont souvent fausses, soit absolument parce qu'elles ont été fabriquées récemment, soit parce qu'elles ont été introduites dans des gisements auxquels elles étaient étrangères; j'en cite de très-nombreux exemples. En outre, presque partout où on les rencontre, les silex taillés sont mêlés le plus souvent à des œuvres humaines plus récentes, historiques ou presque historiques, à des fragments de poterie ou à des vases entiers, à des instruments en bronze ou en fer, à des médailles,

des monnaies, etc.; or ce n'est pas l'objet antique qui peut vieillir l'objet récent, c'est l'objet récent qui rajeunit nécessairement et absolument l'objet témoin prétendu d'une très-haute antiquité : les silex taillés sont donc historiques ou presque historiques, puisqu'ils sont contemporains d'objets certainement historiques.

Monuments en pierre non taillée. Dolmens, menhirs ou pierres levées, cromlechs, allées couvertes, tumulus, etc. Tous ces monuments mégalithiques ont leurs identiques dans la Bible; ils affirment l'unité de souche et l'apparition récente de l'homme sur la terre; ils sont une protestation éloquente contre le polygénisme d'une part, de l'autre, contre la doctrine absurde de l'antiquité indéfinie. Ils ne sont pas seulement préhistoriques et historiques, ils sont encore contemporains. On a rencontré à cent kilomètres de Calcutta une tribu à demi sauvage, les Khasiens, qui construisent habituellement, sous le nom de dolmens, de menhirs, etc., des monuments entièrement semblables aux monuments mégalithiques de l'Europe et de l'Afrique.

Œuvres d'art préhistoriques, gravures, sculptures, dessins, etc. — Le savant collectionneur suisse M. Desor affirme que, d'après ce qu'il connaît, il n'oserait pas rapporter une figure quelconque à l'âge du bronze, et à plus forte raison à l'âge de la pierre polie ou taillée!

Les œuvres d'art trouvées dans les cavernes ou ailleurs, dont quelques-unes sont obscènes (l'obscénité suppose une civilisation avancée), ne sont nullement authentiques; elles n'ont pas été faites dans les profondeurs du sol, elles sont donc à leur tour des objets d'apport ou de transport. S'il s'agissait de toute autre question, sans rapport avec la Révélation, on écouterait la voix du bon sens, on n'hésiterait pas à admettre que ces œuvres d'art sont plus récentes que les fragments de poterie grossière qui touchent déjà à l'époque historique, et l'on partirait de cette certitude acquise pour conclure à la formation récente du dépôt des cavernes, au mélange tout à fait

accident, et très-postérieur, de ces œuvres d'art avec des restes des animaux ou des restes de l'homme et de l'industrie humaine.

Des terrains géologiques dans leurs rapports avec l'existence de l'antiquité de l'homme. — En réalité, les divisions des terrains admises par les géologues, n'ont rien de bien tranché et de bien fixe ; le plus souvent, on ne sait pas où un terrain finit et où l'autre commence ; ce n'est plus sur un point, mais à tous les étages que les terrains appelés primitifs se mêlent aux terrains désignés sous le nom de terrains secondaires, de sorte que même la dénomination de terrain primitif n'emporte avec elle aucune indication d'âge relatif, à plus forte raison d'âge absolu. Mais tous les géologues sont unanimes à admettre des terrains primitifs azoïques, dans lesquels on ne constate aucune trace de vie; tous donc admettent que la vie n'a pas toujours existé sur la terre, et rendent ainsi témoignage à la création. Tous admettent en outre que les êtres supérieurs, en général, et l'homme en particulier, n'apparaissent que dans les terrains tertiaires ou même quaternaires ; et c'est encore une confirmation de la cosmogonie mosaïque. Un seul géologue, et c'est un prêtre catholique fervent, M. l'abbé Bourgeois, affirme avoir trouvé des œuvres humaines, des silex taillés de main d'homme, dans les terrains de Thenay qui paraissent être des terrains tertiaires. Mais : 1° s'il est vrai que les terrains de Thenay renferment les éléments des terrains tertiaires, ces éléments sont bouleversés; tout semble indiquer qu'ils se sont déposés ailleurs régulièrement, et qu'à Thenay ce ne sont plus que des terrains de transport; 2° de l'aveu même de M. Bourgeois, ces terrains sont remaniés et ne prouvent plus rien ; 3° les silex de Tenay portent des traces de l'action du feu, sans qu'on puisse trouver sur place aucun indice de charbon ; donc ils sont venus d'ailleurs, peut-être avec ou après le terrain non plus tertiaire mais de transport ; 4° on trouve à la surface du sol des silex absolument

identiques avec ceux du fond, et qui, nécessairement récents, déterminent l'âge des autres; 5° il n'est nullement prouvé que les silex de Thenay ne sont pas des silex simplement éclatés par le feu ou par le choc; la majorité des juges compétents refuse d'y voir le travail certain d'une main intelligente; 6° enfin M. Bourgeois lui-même n'hésite pas à admettre que l'homme ou l'anthropoïde qui aurait taillé les silex de Thenay serait une race éteinte, et n'aurait rien de commun avec la race adamique. La race adamique n'existait donc pas lors de la formation des terrains tertiaires. On avait rencontré à Saint-Prest, près de Chartres, dans des terrains géologiques, sur des os d'*elephas meridionalis*, des stries ou rayures qui semblaient ne pouvoir être attribuées qu'à la main d'un être intelligent, et cette main aurait été celle de l'homme ou de l'anthropoïde de Thenay! Mais il est admis universellement aujourd'hui que ces incisions sont ou accidentelles, ou l'effet des dents d'animaux aquatiques voraces.

Terrains quaternaires. Des définitions admises par le plus grand nombre des géologues, il résulte que les terrains quaternaires ne sont plus des couches régulièrement déposées au fond des mers ou des lacs, mais des terrains de transport dont la stratification est souvent très-désordonnée. Par conséquent, les restes d'animaux et les débris d'industrie humaine rencontrés dans ces terrains n'y sont pas à leur place première ou originelle; ils y ont été amenés par entraînement, le plus souvent par des eaux torrentielles. Et, par conséquent, dans ces terrains quaternaires, l'ordre réel des existences est l'inverse de ce qu'il était au sein des terrains où elles furent d'abord enfouies. Les êtres ou objets plus récents que les eaux ont rencontrés et emportés les premiers, à la surface du sol, sont le plus profondément déposés. Les êtres ou objets plus anciens, que les eaux ont rencontrés et emportés plus tard, sont au contraire placés plus près de la surface. Voilà comment, si le fait était vrai, dans le terrain quaternaire d'Abbeville on aurait rencontré

la trop célèbre mâchoire humaine à quelques mètres au-dessous des os de *l'elephas meridionalis.* Cette réflexion bien simple aurait pu nous dispenser de discuter les innombrables arguments en faveur de l'antiquité indéfinie du genre humain tirés des fouilles faites dans les terrains quaternaires, les diluviums, les alluvions, les dépôts des cavernes, etc. Il y a plus, si la science, légère à l'excès, ne rompait pas violemment avec les règles fondamentales de la logique et du bon sens, si elle s'assujettissait à aller du connu ou du certain à l'inconnu ou à l'incertain, du fait incontestable que la présence de l'homme dans les Gaules remonte à peine à 1,300 ans, elle conclurait à la formation récente des terrains quaternaires, ou du moins des dépôts de gravier des vallées de la Somme, de la Seine, de la Saône.

Cette formation récente est d'ailleurs confirmée par une étude directe des bassins des grands fleuves. Voici, par exemple, pour le bassin de Rome les conclusions de M. de Rossi : « son orographie, l'état de ses marais à l'époque de la fondation de la Ville éternelle; les noms primitifs du Tibre; la présence de son embouchure, au temps où il était encore diluvien, au lieu du débarquement d'Énée, l'abondance de ses eaux et la fréquence de ses inondations, succédant à un climat beaucoup plus froid que le climat actuel, démontrent invinciblement que le terrain quaternaire du Tibre, au moins dans sa dernière phase, est enfermé dans les temps historiques. »

Les *deltas*, les *atterrissements* sont aussi des terrains d'alluvion et de transport, et, par conséquent, les objets qu'ils renferment n'ont pas été déposés sur place. Sir Charles Lyell convient lui-même que le transport par les eaux peut confondre dans un temps très-court ce que des siècles peut-être avaient séparé. Ces terrains sont en outre de formation relativement moderne, et Cuvier si savant n'a pas hésité à dire de la manière la plus générale : « Partout la nature nous tient le même lan-

gage, partout elle nous dit que l'ordre actuel des choses ne remonte pas très-haut. » Je prouve en particulier pour les deltas de l'Égypte et du Mississipi qu'ils ne remontent guère au-delà des temps historiques, et que les restes humains ou les débris de l'industrie humaine qu'on en a extraits, n'accusent en aucune manière une antiquité incompatible avec les données de la Révélation. Alors même qu'ils auraient cru lentement dans l'époque historique, on ne pourrait pas déclarer impossible le développement rapide des atterrissements et des deltas dans les temps préhistoriques, quand les montagnes n'étaient pas encore dénudées de la terre végétale qui les recouvrait. Ce raisonnement s'étend à tout, aux dépôts de graviers, aux tourbières, aux limons des cavernes, aux stalactites, aux stalagmites, etc.

Les tourbières. Leur âge est une autre inconnue. Les partisans de l'antiquité de l'homme conviennent eux-mêmes qu'ils manquent, en général, des données nécessaires pour évaluer leur accroissement en épaisseur. On rencontre cependant dans l'histoire des faits authentiques, et j'en cite quelques-uns, de nature à prouver que les tourbières ont pu se former très-rapidement. Des observateurs consciencieux n'hésitent pas à affirmer que leur examen des tourbières ne les force pas à faire remonter les plus anciennes au-delà de 4,000 ans avant Jésus-Christ, et que beaucoup de motifs militent en faveur d'une origine plus récente.

Du fait que les masses de tourbe qui recouvrent en France et en Angleterre la couche à silex taillés, renferment les mêmes faunes; il résulte qu'à l'époque où cette tourbe s'est formée, et, à plus forte raison, lors du dépôt des graviers, l'Angleterre n'était pas encore séparée de la France. Il est, en outre, très-probable que cette séparation a eu lieu dans les temps historiques ou préhistoriques, très-près de l'ère moderne. En effet, au septième siècle encore, l'île de Jersey n'était séparée de la France que par un ruisseau, et de vieilles chroniques laissent entendre que des chasseurs passaient d'Angle-

terre en France, sans être arrêtés par aucun obstacle.

Les *diluviums* ne sont pas, très-probablement, l'effet ou le produit du déluge universel. Ce mot de diluvium n'a même rien de précis, et on le confond souvent avec les alluvions des vallées ; aussi beaucoup de géologues tendent-ils à le rayer de la langue géologique.

Les *dépôts glaciaires* sont le terme de la série des temps géologiques ; ils sont la conséquence de la fonte des glaciers, immenses phénomènes, évidemment superficiels, survenus quand nos continents avaient leur forme actuelle. Ces dépôts sont recouverts, dans certaines régions, d'un vaste manteau de boue très-fine appelée lehm ou loess, qui constitue les meilleures terres végétales. Ce double dépôt de moraines et de lehm ne remonte guère qu'à l'époque de la dispersion , il n'est donc nullemnnt étonnant qu'on y rencontre des restes humains ou d'industrie humaine, si rares, d'ailleurs, qu'on ne peut les considérer que comme des accidents. Et puisque ces terrains sont des terrains de transport, les êtres enfouis dans leur sein ont vécu ailleurs, et l'on ne peut pas conclure de leur présence simultanée à la coexistence des hommes et des animaux enfouis.

Quant à l'*époque glaciaire*, à laquelle, non-seulement presque toutes les montagnes de l'Europe et du monde connu, mais encore une partie des vallées aujourd'hui habitées et cultivées ont été couvertes de glaces, nous ne savons absolument rien de certain sur sa cause et sa date. Au jugement de M. Constant Prévost les causes physiques actuellement en jeu, suffisent pleinement à expliquer la formation des glaciers et leur immense étendue momentanée. M. Tyndall affirme que cette extension est autant l'œuvre de la chaleur que l'action du froid ; qu'il est absurde, par conséquent, de faire intervenir, pour en rendre compte, une phase de refroidissement extrême et universel, due à des causes astronomiques qui la feraient remonter à dix mille, vingt mille, cent mille, un million d'années. Je fais ressortir les con-

traditions et les extravagances auxquelles conduisent ces hypothèses absolument gratuites. Sir Charles Lyell, qui les a le plus exagérées, s'est vu contraint de dire : « La période glaciaire est toute récente, puisque tous les animaux et presque toutes les plantes qui, pendant toute sa durée, habitèrent l'hémisphère nord, sont identiques aux espèces vivant de nos jours. » Cette période glaciaire, quoique antérieure en grande partie, à la période des dépôts d'alluvion des vallées et des cavernes de l'époque paléolithique, se trouve avoir des rapports si intimes avec cette dernière période, qu'il nous est difficile de tracer entre elles la moindre ligne de démarcation. En réalité, la période glaciaire a précédé de très-peu l'époque des grandes inondations qui ont déterminé les dépôts de gravier de la Somme, de la Seine, du Tibre, etc.

Les *brèches osseuses* plus ou moins riches en ossements humains ou autres, cimentés par des concrétions calcaires, sont le résultat de dépôts qui se font encore de nos jours dans les fentes ou fissures verticales du sol. Au sein d'un de ces blocs anthropolithiques où l'on voulait trouver un squelette humain remontant à une très-haute antiquité, on a découvert récemment une amulette en jade vert, d'origine caraïbe, semblable à celles que portent encore aujourd'hui les peuplades qui, les premières, habitèrent les Petites-Antilles.

Les *travertins* ou *tufs* sont des dépôts d'eau douce chargée de carbonate ou de sulfate calcaire, qui se forment encore tous les jours, et qui peuvent cacher des restes humains sans qu'on puisse conclure à une antiquité très-reculée. Il faut dire la même chose des *tufs volcaniques* ou *pépérines*, amas de cendres volcaniques, sous lesquels peuvent avoir été enfouis des animaux, des plantes, des débris d'industrie ou des objets d'art. La brèche volcanique de Denise près Le Puy, qui renfermait un squelette entier, était peut-être fabriquée artificiellement : en tout cas, sa formation date de l'époque d'activité des volcans du Vélay, très-voisine des temps historiques. Sous une couche de pépérine on a trouvé

un vase funéraire, et même un *æs grave*, monnaie romaine qu'on est forcé de rapporter à l'an 250 ou 300 de la fondation de Rome.

Stalactites et stalagmites. En exagérant à l'excès la lenteur de formation des dépôts qui constituent les *stalactites* et les *stalagmites*, en réduisant á une fraction de millimètre l'accroissement annuel de leur épaisseur, on a réussi, en apparence, à faire remonter à des centaines de mille ans l'existence des êtres intelligents qui ont fabriqué les objets d'industrie que ces dépôts recouvrent. On avait ainsi le triste courage de sacrifier le connu à l'inconnu, pour battre en brèche la Révélation. Mais des expériences récentes ont prouvé que l'augmentation d'épaisseur des stalagmites pouvait être de cinq millimétres et plus par an ; à ce compte, l'existence de l'homme de la caverne de Torquay qu'on faisait vieux de 264,000 ans, remonterait à 900 ans au plus avant l'époque romaine.

De cette longue discussion des terrains où l'on rencontre des restes humains ou des débris d'industries humaines, il résulte donc que, dès qu'on les examine de près, et que l'observation des faits intervient, les chiffres fantastiques déduits de vaines hypothèses rentrent complétement dans les limites de l'archéologie et de l'histoire.

Les âges de l'humanité. — Le plus ordinairement on distingue, dans l'archéologie préhistorique, quatre âges principaux : l'âge archéolithique ou de la pierre taillée non polie ; l'âge néolithique ou de la pierre polie ; l'âge de bronze et l'âge de fer. En réalité, cette distinction n'a aucune portée, puisque les peuples auxquels elle s'applique sont issus d'un berceau commun, et qu'ils n'ont traversé ces quatre âges qu'en raison même de cette séparation et de cette dispersion. Ils seraient restés très-probablement à l'âge de pierre comme tant d'autres, s'ils n'avaient pas été atteints par la civilisation venue du dehors. Par là même, l'existence successive des quatre âges n'est nullement un argument en faveur d'une

antiquité indéfinie. Dans tous les cas, ces quatre âges sont tellement enchevêtrés l'un dans l'autre, qu'il n'est pas entre eux de frontières visibles; ils se succèdent partout d'une manière insensible, et l'on rencontre partout, dans les tombeaux ou ailleurs, des mélanges d'instruments de pierre, de fer et de bronze. Or l'âge de fer est historique, il remonte à peine à quelques siècles avant notre ère. L'âge de bronze est lui-même historique ou quasi historique ; il a fini, dit M. Rougemont, en Grèce, en Italie, et peut-être dans les Gaules, l'an 600 avant Jésus-Christ. L'âge de la pierre polie qui touche à l'âge de bronze, est l'âge des dolmens qui sont eux-mêmes presque historiques. Enfin la distinction entre l'âge de la pierre polie et de la pierre simplement taillée, est plutôt factice que réelle, puisque l'on rencontre des silex polis qui ont été transformés en silex simplement taillés.

Age de la pierre taillée. Il ne reste donc en réalité que l'âge de la pierre brute taillée. Or nous l'avons déjà dit, la pierre taillée, par elle-même, ne prouve absolument rien, puisqu'elle est à la fois préhistorique, historique et contemporaine. Elle n'aurait de valeur, évidemment, qu'en raison de l'âge ancien des gisements dans lesquels on la rencontre.

Les fouilles faites en Italie par M. Étienne de Rossi, viennent enfin de jeter un jour inattendu sur ces origines si obscures. Les peuples de la première période archéolithique, ou de la pierre simplement taillée, habitaient les sommets et les flancs des montagnes : on retrouve leurs traces dans les traditions primitives de nos histoires où ils sont désignés sous le nom d'Aborigènes, campant sur les montagnes, dans les cavernes et sur les bords des cours d'eau. Sur plusieurs points on a constaté la coïncidence de leurs demeures avec celles des peuples néolithiques qui ont suivi.

Age de la pierre polie. Le peuple de l'époque néolithique ou de la pierre polie, habita aussi d'abord les montagnes et les cavernes ; il descendit peu à peu dans

les plaines. On a découvert une caverne creusée par lui au lieu où fut bâtie la ville d'Antem. Il commerçait avec l'Orient, et n'a pas été oublié dans les traditions romaines. Un grand nombre d'auteurs parlent des armes de pierre comme étant une industrie de leurs ancêtres. Le souvenir de ces armes était si vivant parmi les Romains, qu'Auguste les faisait rechercher et recueillir avec le plus grand soin, les appelant les armes des héros. Enfin on trouve fréquemment beaucoup d'armes de pierre associées à des objets en bronze dans les chantiers d'armes néolithiques et dans les tombeaux étrusques.

L'âge de bronze touche de bien plus près encore à l'histoire, l'apparition du bronze, venu de l'étranger, est contemporaine de l'*æs rude* dont on a trouvé de grandes quantités dans les eaux du Vicarello, à la suite de grandes quantités de monnaie de pierre, et précédant un amas votif d'*æs signatum*. Les armes de bronze de la forme préhistorique furent employées par les Etrusques. Le bronze était le métal dominant sous Ancus Martius et dans Herculanum.

L'âge de fer, enfin, est pleinement historique, le premier usage du fer dans le Latium correspond à la première période de l'histoire romaine.

En résumé, dans l'Italie centrale, et partout ailleurs, les quatre âges dits préhistoriques sont liés entre eux et enchaînés dans un développement progressif dont ils ont laissé des traces indélébiles, et les œuvres nommées préhistoriques sont œuvres d'un temps qu'on trouve en rapport direct avec l'histoire.

En Bretagne, aussi, les œuvres des âges de pierre, de bronze et de fer sont confondues, ce qui prouve, du moins, que l'usage de la pierre et du bronze a duré jusqu'à l'âge de fer.

Habitacles de l'homme. — *Cavernes*. Avant tout, les dépôts des cavernes, comme les dépôts des vallées, sont des dépôts d'alluvion et de transport ; de la coexistence dans leur sein des ossements et des débris humains avec

les ossements des animaux des races éteintes, on ne peut donc pas conclure à la coexistence de ces mêmes êtres à l'état vivant. Ces ossements et ces débris ont pu, en effet, être confondus, soit originairement, par l'apport des eaux, soit par un procédé naturel de date plus récente, soit même par la main de l'homme...... Il résulte de l'ensemble des observations que l'époque du remplissage des cavernes est l'époque des grandes inondations, et que l'homme des cavernes est l'homme des dépôts d'alluvion, dont l'existence touche presque aux temps historiques. En outre un des grands résultats de l'étude attentive des cavernes, faite par M. Dupont et autres, est la démonstration géologique et zoologique de la coexistence du mammouth, du lion, du renne, avec le cheval, le bœuf, la chèvre, la brebis, etc., ce qui rajeunit énormément les prétendues races éteintes.

Je refais avec les enthousiastes de l'anthropologie moderne, l'histoire incroyable des troglodytes ou habitants des cavernes de la Vézère, et je constate qu'elle n'est qu'un tissu de rêves étranges, d'assertions purement gratuites, de contradictions flagrantes. A ce lyrisme extravagant, un des principaux chefs de cette école, M. de Mortillet, s'est cru forcé d'opposer cette réalité très-prosaïque : « La population des cavernes de Laugerie-Basse avait des relations avec la Méditerranée, où elle prenait ses cyprines ; elle en avait aussi avec l'Océan, comme le prouvent ses coquilles de littorine ; elle était éminemment nomade et voyageuse. C'est donc à tort que certaines personnes les ont appelées Troglodytes. Elle campait seulement dans les cavernes. » En même temps, MM. Dupont et Soreïl émettaient la pensée que la célèbre caverne de Chauveau avait été habitée par l'homme du plateau de Spienne et du camp de l'Hastodon, attaqué par César, camp dans lequel on a rencontré un grand nombre de silex taillés et d'autres armes en pierre. Le poëte romain Claudius connaissait les silex des cavernes des Pyrénées, peut-être de la caverne de Lourdes, presque aussi célèbre que les cavernes de la Vézère.

De faux calculs basés sur de fausses hypothèses avaient amené M. Charles Martins, professeur à la Faculté de Montpellier, à faire remonter à plus de trois cent mille ans l'existence des hommes de la caverne de Kent ou de Torquay. Mais les données des calculs rectifiés et les calculs refaits, le chiffre de trois cent soixante-quatre mille ans descend à mille ans; l'habitant de cette caverne ne remonte plus qu'aux temps voisins de l'histoire. D'ailleurs, la Commission de savants illustres qui a fait sur la caverne de Torquay un grand nombre de rapports très-circonstanciés, a constaté plusieurs fois que son sol était remanié et confondu, à ce point que les outils les plus finement travaillés, en silex ou en os, sont ceux qu'on a trouvés dans les niveaux les plus inférieurs.

En résumé, sous la plume prévenue des Anthropologues, les cavernes s'assombrissent à l'excès, le fait absolument certain de la récente apparition de l'homme sur la terre fuit dans un lointain effrayant; mais aussitôt que leurs dépôts mystérieux s'étalent à la lumière du grand jour, ils deviennent des témoins éclatants de cette grande vérité : l'homme des cavernes vivait quelques siècles avant l'ère chrétienne.

Pour reculer plus encore l'existence de l'homme des silex taillés et des cavernes, M. de Mortillet a voulu voir dans ces œuvres humaines cinq types différents; les types de Saint-Acheul, de Moustier, de Solutré, de la Madeleine, de Bodenhausen, qui correspondraient chacun à une période de longue durée. Entre ces périodes il voit en outre de grandes lacunes ou hiatus correspondant à de nouvelles périodes, très-longues elles-mêmes, mais ce n'est là qu'un système arbitraire et aventuré, à chaque instant démenti par les faits. Tous ces prétendus types ont été rencontrés à la surface du sol, et les plus anciens étaient souvent superposés aux plus récents.

Les restes de cuisine. Sur divers points de la côte, en Danemark et ailleurs, on rencontre des accumulations de coquilles de mollusques, avec des instruments gros-

siers en silex, des foyers, des charbons, des instruments en corne et en os, des fragments de poteries, etc. Ces amas de coquilles sont peut-être les restes des repas des populations indigènes qui vivaient des produits de la chasse et de la pêche. Mais ces hommes des restes de cuisine n'ont absolument rien de commun avec la géologie, ils vivaient à la surface de la terre, ils se nourrissaient d'espèces animales vivant encore aujourd'hui, ils font, en un mot, partie de notre race ; ce sont nos ancêtres, auxquels nous sommes rattachés par un lien invisible, mais réel.

Les *cités lacustres* ou amas de maisonnettes bâties sur pilotis de bois, sont aussi préhistoriques, historiques et contemporaines, puisqu'on les retrouve encore chez des tribus sauvages, par exemple, chez les Papous de la Nouvelle Guinée. Les archéologues s'accordent généralement à reconnaître que la faune et la flore de ces stations sont la faune et la flore actuelles, que l'homme qui les habitait est bien postérieur à l'homme des cavernes, qu'il appartient à l'âge de bronze. L'époque la plus reculée à laquelle on puisse les faire remonter est le dixième siècle avant l'ère chrétienne. Les dernières cités lacustres datent seulement des temps carlovingiens.

Les *terramares* ou marnières de l'Italie, les analogues des cités lacustres, ont été successivement habitées par les hommes de la pierre taillée, du bronze, et du fer. Cette succession ou continuité non interrompue fait l'homme de la pierre taillée essentiellement noachique et adamique.

Les animaux contemporains de l'homme. — La Révélation a fait l'homme à sa naissance contemporain des mastodontes, des éléphants, des lions, des ours, des rhinocéros, etc., qui semblent être pour lui à l'état de domesticité, puisqu'il les passe en revue et qu'il leur donne des noms. En constatant la présence simultanée dans les cavernes et ailleurs de ces animaux et de l'homme, la science ne fait donc qu'enfoncer une porte ouverte ;

c'est la non-coexistence des mammifères terrestres et de l'homme qui aurait pu être une objection contre la Révélation. Cette coexistence prouve tout au plus que l'homme existait avant la disparition des animaux éteints; fait d'autant plus naturel que cette disparition a eu pour cause principale l'action de l'homme. Elle peut avoir pour conséquence ou de vieillir l'homme ou de rajeunir les animaux éteints. L'un de ces effets n'est ni plus nécessaire, ni plus probable que l'autre. Mais il est infiniment plus raisonnable de rajeunir les espèces perdues que de reporter l'homme à des dizaines ou à des centaines de mille ans. La date de la disparition des races éteintes est une grande inconnue, tandis que la date de l'apparition de l'homme sur la terre est connue, au moins approximativement; elle possède, et c'est de son côté qu'on doit faire pencher la balance. Je prouve par des documents authentiques qu'il ne faut que quelques siècles pour éteindre ou modifier profondément la faune d'un pays. La coexistence en outre n'a été établie que par les fouilles faites dans les terrains de transport des dépôts fluviatiles et des cavernes; or la coexistence dans les terrains de transport ne prouve nullement la coexistence dans l'espace et dans le temps.

Pour éblouir davantage, pour vieillir de plus en plus l'homme, on s'est empressé de diviser l'âge de l'homme contemporain des mammifères éteints en trois ou plusieurs âges : l'âge du renne, l'âge du mammouth, l'âge de l'ours des cavernes, etc., etc. Or voici que les fouilles faites dans les cavernes et ailleurs, ont amené forcément les maîtres de la science à confondre en un seul ces divers âges qu'ils n'invoquent plus que pour les besoins de la cause, à faire coexister, sur un même espace très-restreint, non-seulement entre eux, mais avec les races les plus récentes, avec nos races domestiques, bœuf, mouton, porc, chèvre, etc., les animaux des races éteintes ou émigrées. « Affirmer, disait M. Dupont, l'existence de cinquante-deux espèces de mammifères en Belgique, à l'époque du mammouth, déclarer qu'aux

espèces qui y habitent encore de nos jours, étaient adjointes vingt-huit espèces dont les types génériques et spécifiques ne vivent plus, c'est poser un problème de géographie bien étrange, et, évidemment, des plus compliqués : ce sont cependant autant de faits définitivement démontrés. »

Le *mammouth* ou *mastodonte* a habité la France, mais rien ne prouve invinciblement qu'il ait été contemporain de l'homme ; cette contemporanéité, si elle était démontrée, ne vieillirait pas l'homme, mais rajeunirait le mammouth. Si le mammouth, par exemple, a vécu avec l'homme de Denise, témoin et peut-être victime de la dernière éruption volcanique, c'est qu'il aurait existé encore quelques siècles avant l'ère chrétienne. Si l'homme de Laugerie-Basse a fait vraiment du mammouth qu'il avait sous les yeux le dessin à la pointe que MM. de Vibray et Lartet ont rencontré presqu'à la surface du sol, c'est que le mammouth vivait encore près de l'homme déjà civilisé ; mais il est bien plus raisonnable d'admettre que cette gravure, unique en son genre, est une œuvre très-postérieure. A en croire les récits de quelques journaux, le mammouth vivrait encore dans la Sibérie et dans l'Amérique du Nord, ce serait une race émigrée, mais non éteinte.

Le *renne* qui vit et qui pâture dans les climats hyperboréens, vivait encore en Angleterre, du IXe au XIIe siècle, car les chartes de ce temps en font mention. César en parle comme habitant de son temps les forêts de l'Hercynie. Il ne serait donc pas étonnant qu'il eût été contemporain de l'homme des cavernes ; et si cet homme des silex taillés en a fait les curieux dessins qu'on a trouvés dans les cavernes, c'est qu'il était plus que civilisé, ce qui rajeunirait dans une proportion énorme l'âge du renne. L'âge du renne est d'ailleurs l'âge du cheval, puisqu'à Solutré on rencontre des quantités énormes d'os de chevaux et de rennes. Il est vrai que tous ces chevaux et sans doute aussi tous ces rennes étaient adultes, de trois à sept ans, ce qui dénote évidemment

non une peuplade sauvage, vivant de sa chasse, mais une véritable armée, cette armée peut-être d'Esthoniens, dont parle Chateaubriand dans ses *Etudes historiques*, qui, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, envahirent la Gaule, montés les uns sur des chevaux, les autres traînés par des rennes. A Solutré, d'ailleurs, l'enfouissement est si peu profond, qu'il dénote une date assez récente. Que sont quelques mètres comparés aux trente mètres de couches superposées que M. Schlieman a dû traverser avant de retrouver les ruines de la ville de Troie, laquelle subsistait encore à la surface du sol douze ou treize siècles avant l'ère chrétienne. Enfin, on fait actuellement dans les Alpes des tentatives d'acclimatation du renne qui semblent devoir être couronnées de succès. Rappelons en passant le fait le plus saillant des fouilles de M. Schlieman. Les ruines de Troie se trouvent au-dessous des ruines de plusieurs autres villes, parmi lesquelles une citée lacustre! Quel coup de massue pour les anthropologues!

Ce que nous venons de dire du mammouth et du renne, s'étend à bien plus forte raison aux autres espèces éteintes, le lion, l'hyène, l'hippopotame, le cerf, le rhinocéros, l'ours des cavernes, le bœuf primitif ou aurochs, etc., etc.

En résumé, l'argument en faveur de l'antiquité indéfinie de l'homme tiré de sa coexistence avec les animaux des espèces éteintes, ne peut que rajeunir ces races. Nous lisons sous mille formes différentes l'histoire de l'humanité en dehors de la géologie et de la paléontologie, et nous ne trouvons que dans la paléontologie l'histoire des races éteintes. C'est donc l'homme qui possède et qui, par sa nouveauté relative, rajeunit l'animal son contemporain.

De nombreux récits ou légendes semblent indiquer la présence dans l'Europe centrale, au commencement de notre ère, d'un très-grand nombre de monstres ou d'animaux sauvages, remarquables par leur taille gigantesque, leur férocité et la terreur qu'ils inspiraient. Presque tous

les premiers apôtres des Gaules se sont trouvés en présence, dans les contrées qu'ils évangélisaient, de ces monstres, qu'ils auraient miraculeusement exterminés. Pourquoi quelques-unes de ces bêtes gigantesques ne seraient-elles pas des mammouths ou des rhinocéros? On ne peut pas opposer à la possibilité ou à la réalité de certains faits le silence ou l'oubli des siècles qui ont précédé ! On a fait valoir en faveur de l'antiquité très-reculée de l'homme des cavernes, certaines pratiques anthropophagiques. Or saint Jérôme raconte que jeune encore, il a vu dans les Gaules les Asticotes, peuple pasteur qui faisait paître dans les forêts de nombreux troupeaux de porcs, de bœufs, de moutons, se nourrir de chairs humaines arrachées à de jeunes garçons et à de jeunes filles. Quelle affreuse révélation et que nous savons vraiment peu de choses! Nos géologues n'ont pas retrouvé encore le serpent énorme de Régulus, ou la tarasque de sainte Marthe dont le souvenir est aussi vivant qu'il y a dix-huit siècles, puisqu'il est perpétué et représenté chaque année avec une pompe extraordinaire.

L'homme prétendu fossile. — Le dernier témoin à interroger sur l'antiquité de l'homme, c'est l'homme lui-même, ou les restes de l'homme trouvés dans les anfractuosités des rochers, les dépôts des cavernes ou des alluvions, etc. Au fond, cette dernière discussion est superflue, car l'os enfoui ne peut être que contemporain du terrain qui le recèle, ou postérieur. Si donc, comme je l'ai prouvé surabondamment, le terrain n'est pas un témoin certain de l'existence de l'homme à une époque incompatible avec la Révélation, il en sera de même à plus forte raison des restes de l'homme lui-même. Un crâne humain ne pourrait témoigner d'une antiquité démesurée qu'en raison de sa forme bestiale, et encore ce témoignage n'aurait de valeur que dans les théories insensées qui font descendre l'homme du singe ! Mais voici qu'on a trouvé dans un vieux tombeau de l'Amérique du Sud, un type crânien visiblement inférieur au crâne de

Néanderthal, le plus informe de ceux qu'on ait rencontrés dans le sol. La bestialité n'est donc pas un caractère d'antiquité indéfinie. En outre, les maîtres de l'anthropologie affirment eux-mêmes que les descendants de l'homme de Néanderthal sont encore aujourd'hui mêlés et juxtaposés aux représentants des types les plus récents; que, par conséquent, la conformation du crâne n'affirme par elle-même aucun âge de l'humanité, aucune infériorité spécifique.

Si, avec le plus grand nombre des géologues, on réserve le nom de fossiles aux corps organisés dont on rencontre les restes dans les dépôts d'origine ancienne, ou dans les couches régulières du globe, il ne pourrait être question d'homme fossile. On ne rencontre, en effet, les ossements humains que dans les tourbières, les terrains d'alluvion et de transport, etc.; or ce ne sont pas des couches régulières du sol. C'est l'opinion de Cuvier dont M. Elie de Beaumont disait : « l'opinion de Cuvier est une création du génie. Elle n'est pas détruite. » Si, s'en tenant à l'étymologie, on donne le nom de fossile à tout reste organique trouvé enfoui dans la terre, à une profondeur plus ou moins grande, l'expression homme fossile n'aurait rien que de vrai. Mais dans la notion reçue, le fossile suppose avant tout un être géologique; or l'homme n'est nullement géologique.

En résumé, l'homme fossile, même en supposant qu'il soit une réalité, ce qui n'est pas, n'est en aucune manière un témoin convaincant de l'antiquité très-reculée de l'homme. L'homme fossile reste toujours l'homme adamique et noachique. La nature des terrains dans lesquels ses restes sont trouvés enfouis, l'état physique et chimique de ses ossements, la conformation de son crâne et de sa face, etc., etc., ne sont nullement des preuves certaines, ou même probables, d'une antiquité démesurée; on a plus d'une fois rencontré à côté l'un de l'autre des crânes des formes les plus opposées.

J'ajoute que l'examen et la discussion attentive des squelettes et des crânes regardés conme fossiles prouve,

plus directement encore la nullité de l'argument qu'on a voulu en tirer contre la Révélation.

Le *crâne de Néanderthal*, trouvé dans une petite grotte, sous des couches de limon, sans traces d'animaux de races éteintes, avait conservé sa matière organique, et ne s'écarte en rien du type moyen des races germaniques. M. Pruner-Bey affirme son identité avec le crâne d'un Celte. MM. de Quatrefages et Hamy trouvent en lui le type d'une race encore existante.

Le *crâne d'Enghis* avec ses caractères d'infériorité à la fois et de supériorité, peut, dit M. Huxley, avoir appartenu à un philosophe ou à un sauvage.

Les *crânes des Tumulus de Borreby* sont probablement ceux des hommes qui habitaient le Danemark pendant l'âge de la pierre, contemporains ou ancêtres des dépositaires des restes de cuisine. Ils ne se rapprochent nullement du crâne du singe.

Le *crâne d'Eguisheim* à tête allongée, à face bien développée, trouvé dans un terrain de transport, accuse la race celtique.

La hutte de pêcheur, dans laquelle on a rencontré les *crânes de Stoderhilze*, en Suède, est toute semblable à celles qu'on élevait encore en Europe, il y a quelques siècles. Les caractères anatomiques de ces crânes sont aussi ceux des crânes des races actuelles; ici tout est donc moderne.

Dans le *crâne californien* extrait du fond d'un puits, on retrouve le type des crânes des Indiens qui habitent encore aujourd'hui les pentes de la Sierra-Nevada.

A propos des *crânes humains de l'abri de Crocmagnon*, M. Broca lui-même s'est vu forcé de se demander si le hasard n'avait pas voulu que la première face d'homme connue de la race des troglodytes de la Vézère fût celle d'un individu présentant des caractères anatomiques excessifs. MM. de Quatrefages et Hamy veulent que cette race se soit maintenue à l'état de peuplade jusque dans les temps modernes. Cette continuité, comme celle de la race juive, fait rentrer dans les limites

de l'histoire de la création et de la dispersion toutes les races humaines que l'on voulait follement reléguer dans les profondeurs de la géologie.

Le *squelette de Montmartre* d'aspect récent a très-bien pu pénétrer par un puits vertical entre les couches de gypse, régulières et parfaitement horizontales, qui ont fait croire tout d'abord à son antiquité indéfinie.

Le *squelette de Laugerie-Basse* est celui, non pas d'un homme surpris par un éboulement, mais d'un homme enseveli avec des coquilles régulièrement distribuées par une main amie.

A l'occasion du *squelette des Eisyes*, M. Pruner-Bey répète encore que tous les caractères présentés par les ossements prétendus fossiles, se rencontrent dans la race actuelle des Esthoniens.

Le *crâne de Long-Barrow* est celui d'une race qui précéda de très-peu l'introduction du bronze.

Les traits de l'*homme prétendu pliocène de Savone* ne diffèrent presqu'en rien de ceux d'un Ligure moderne. Des mandibules recueillies dans les charniers de Paris présentent des formes plus exceptionnelles encore. Tout indique un corps abandonné à la merci des flots, arrêté par un rocher, et recouvert par un éboulement ou par un dépôt d'alluvion ; car ce terrain prétendu pliocène est un terrain de transport.

Les *crânes de la caverne de l'homme mort*, explorée par M. Broca, remarquables par la douceur de leurs traits, la pureté de leurs contours, la minceur de leurs parois, semblent être d'origine phénicienne, et appartiennent probablement à la race historique, ou presque historique, qui éleva les dolmens.

M. Rivière, qui a découvert les *squelettes des grottes de Menton*, a protesté très-honnêtement et très-vivement contre la qualification d'hommes fossiles qu'on leur a donnée au Muséum d'histoire naturelle, dans la maison de Cuvier ! ! ! Il les appelle seulement préhistoriques ou de l'âge de la pierre ; leur angle facial est beau et droit : à leur arrivée dans les grottes ils ont substitué au

silex la pierre calcaire ou le grès qu'ils avaient sous la main.

L'histoire de la *mâchoire de Moulin-Quignon* est grandement instructive. En elle-même, cette mâchoire ne présente rien d'extraordinaire, ou qui dénote une antiquité démesurée ; elle ne diffère en rien d'une mâchoire appartenant à l'âge du fer ; on retrouve encore ce type dans le nord de l'Europe. Aussi, l'on a pu croire qu'elle avait été enlevée à une sépulture de Mesnières et introduite dans les fouilles par un ouvrier. M. le docteur Evan ne veut plus qu'on en parle. M. Joly, de Toulouse, qui avait salué avec enthousiasme la découverte de M. Boucher de Perthes, a fini par dire : « Je n'ignore pas que des malins chuchottent sur la célèbre mâchoire de Moulin-Quignon...! J'avoue moi-même avoir conçu quelques doutes, je vous le dit tout bas... »

Ce n'est pas tout, il fallait que le triomphe de la vérité fût plus éclatant encore, et que la défaite de l'erreur fût consommée par le ridicule. M. Boucher de Perthes raconte dans ses *Antiquités celtiques et antédiluviennes*, une séance de spiritisme, dans laquelle, en présence de la fameuse mâchoire, plusieurs savants évoquèrent et l'âme de l'individu qui l'avait animée, et l'âme du grand Cuvier. Yoé, un sage, victime du grand cataclysme survenu il y a vingt mille ans, indiqua où, dans quelle direction, à combien de *mètres* de distance, on trouverait son crâne ! Cuvier reconnut avec candeur qu'il s'était trompé en disant que l'homme est venu à une époque peu ancienne ! Ainsi finit ce que nous sommes en droit d'appeler une bruyante comédie !...

J'ose donc le dire : je suis arrivé, sur tous les points controversés, à l'évidence de la démonstration ; je n'ai laissé debout aucune objection qui n'ait été pleinement réfutée, aucune difficulté qui n'ait été surabondamment résolue, aucun voile qui n'ait été levé, aucun mystère qui n'ait été approfondi. Je suis en droit de proclamer bien haut, parce que c'est le résultat d'une étude sans égale, dans son élan, dans sa persistance, dans sa longueur et sa

profondeur, que toutes les affirmations des adversaires de la Révélation s'annulent et se détruisent mutuellement, par ce seul fait qu'on peut leur opposer dans tous les cas, des affirmations non-seulement opposées, ou contraires, mais diamétralement et rigoureusement contradictoires, comme je l'avais montré surabondamment pour la géologie. Si Vogt, par exemple, affirme que l'homme de Solutré est bien antérieur à Adam, Buchner affirmera que le troglodyte de la Vézère, contemporain ou descendant de l'homme de Solutré, est très-postérieur à l'homme des Pyramides. Tous les témoins interrogés : les terrains dans lesquels sont enfouis les restes de l'homme et de l'industrie humaine ; les prétendus âges successifs de l'humanité ; les habitacles de l'homme, les cavernes, les restes de cuisine, les cités lacustres, etc. ; les animaux ses contemporains, enfin l'homme fossile lui-même, son squelette et son crâne, ont déposé contre l'antiquité indéfinie de l'homme, de la manière la plus unanime et la plus solennelle. Tous ont affirmé bien haut que l'homme n'eut jamais rien à faire avec la géologie, qu'il est apparu récemment sur la terre, que l'époque de son apparition ne remonte pas au-delà de la date que lui assignent les livres saints, ou du moins de la date que l'Église, interprète fidèle de la Révélation, permet de lui assigner. S'il est resté quelque doute sur la présence à la surface ancienne du globe, d'êtres raisonnables ou industrieux, rien ne prouve que ces êtres fussent des hommes appartenant à la race adamique et noachique, la seule dont il soit parlé dans la Révélation et la tradition chrétienne.

Si je fais cette réserve, c'est que de toutes les objections que j'ai rencontrées sur ma route, il n'en est qu'une qui puisse avoir conservé quelque valeur, les silex de Thénay mis au jour par M. l'abbé Bourgeois. Mais personne ne veut de son homme tertiaire, et les plus modérés de ses adversaires avouent que, dans l'état actuel de nos connaissances, nous n'avons aucun motif d'adopter son hypothèse du précurseur de l'homme. Il

est infiniment plus raisonnable d'attribuer les formes, en apparence intentionnelles des silex trouvés dans ces terrains remaniés à des causes naturelles connues ou inconnues, l'eau, le sable, le sable et l'eau, le sable et le vent, la pression, la foudre que l'on a vue plus d'une fois donner à des cailloux les formes très-variées de pointes de flèche, de coins, de couteaux, etc., que l'on classerait certainement dans la période appelée âge de la pierre, si on les rencontrait avec des débris humains.

Je n'hésite pas à le répéter, en finissant, la question est éclairée d'un si grand jour, la science vraie est en si parfait accord avec la Révélation, que, dans ses nouvelles sessions, le concile du Vatican sera pleinement en droit d'imposer silence à des négations sans fondement, qui jettent le trouble dans les esprits et dans les consciences, et de déclarer solennellement que la double origine adamique et noachique de l'homme, l'unité de l'espèce humaine et l'apparition récente de l'homme sur la terre sont des dogmes de foi, comme elles sont des dogmes de la science adulte.

J'ai cru devoir compléter aussi ce second volume par quelques appendices dont les matériaux proviennent de recherches et de publications récentes.

Appendice A. *Accord de la Bible et de la Géologie*, par M. l'abbé Gainet. — Le tableau synoptique comparé des faits de la Géologie et des énoncés de la Genèse constitue une concordance parfaite. On retrouve des deux côtés : unité du plan de la création mise en évidence par la liaison intelligente et providentielle de toutes ses parties : gradation ascendante dans l'ordre suivant lequel les êtres organisés apparaissent, du moins parfait au plus parfait, jusqu'à l'homme ; unité organique ou de composition avec coordination parfaite des organes et des fonctions ; l'homme point central et final du but et du plan de la création, etc., etc.

Appendice B. *La théorie darwinienne et la création dite indépendante*, par Joseph Bianconi, professeur

émérite à l'Université de Bologne. — On a voulu faire de l'unité de plan de la création, un argument contre la doctrine des créations indépendantes ; M. Bianconi démontre que l'unité de plan est la conséquence nécessaire des conditions de l'existence des animaux. C'est simplement une répétition par nécessité mécanique. M. Bianconi va plus loin, il montre que la perfection mécanique des organes de préhension et de locomotion est inexplicable dans la théorie des transformations indéfinies, car les formes intermédiaires par lesquelles il faudrait passer, le plus souvent, sont impossibles. Après avoir ainsi constaté que les organismes animaux sont des machines vivantes créées selon les lois de la plus savante mécanique, l'auteur se demande quel a été le mécanicien, et il répond triomphalement que c'est Dieu.

Appendice C. *L'Évolution et la Création*, par M. SAINT-GEORGES MIVART. — Le savant professeur de l'Université catholique de Londres, limitant la création immédiate à l'âme de l'homme, admet que son corps a pu résulter d'une évolution véritable et successive, et il prouve que cette opinion n'est pas contraire à la tradition catholique : de telle sorte que si l'hypothèse darwinienne se trouvait justifiée, il ne faudrait nullement s'en effrayer. L'auteur prouve sa thèse en invoquant l'autorité de saint Augustin, de saint Thomas, de Suarez et d'autres écrivains théologiques de tous les siècles de l'Église... Ne citons ici que saint Augustin : « De même que dans la seule graine est contenu tout ce qui, avec le temps, doit s'élever sous le nom d'arbre ; de même, quand on dit que Dieu *créa tout ensemble*, il faut comprendre le monde tout entier, avec tout ce qui a été fait en lui et avec lui, lorsque le jour fut venu ; non-seulement le ciel avec le soleil, la lune et les étoiles, mais aussi tous les êtres que la terre et l'eau ont produits, potentiellement et consécutivement, avant qu'ils naquissent dans la suite des temps. » Dans la pensée de saint Augustin, les corps célestes, dès le premier moment ont été formés d'une manière complète. Dès lors, les eaux sur la terre étaient

séparées des continents; la terre réunissait toutes les conditions requises pour devenir le séjour des êtres vivants et animés ; mais la production de ces derniers êtres n'était complète et terminée que d'une certaine manière, en ce sens que la terre et les eaux, en passant du néant à l'être, avaient reçu en même temps le pouvoir d'amener au jour, à l'époque fixée, les êtres vivants, destinés à répandre dans les airs, dans les abîmes des mers et sur tous les points du globe la vie et le mouvement qui forment le plus bel ornement de la nature. Les êtres vivants, donc, ne seraient apparus dans leur état actuel qu'avec le temps ou le déroulement des siècles.

Dans sa signification la plus rigoureuse et la plus élevée, dit M. Mivart, la création est la génération absolue et immédiate de toutes choses, sans moyens préexistants, ou matière préexistante, et elle constitue un acte surnaturel. Mais le mot création peut signifier aussi la formation médiate et dérivative des êtres, en ce sens que la matière préexistante aurait été créée douée du pouvoir de faire évoluer d'elle, sous des conditions appropriées, toutes les diverses formes qu'elle prend subséquemment : ce pouvoir ayant été conféré par Dieu, dès le premier instant, et les lois ayant été constituées par lui afin que leur action fasse naître les conditions favorables. Ce mode de création est l'action naturelle de Dieu dans le monde s'exerçant par l'intermédiaire des lois. Il faut nécessairement admettre que l'âme du premier homme fut l'objet ou le sujet d'une création immédiate et surnaturelle, mais on peut admettre pour le corps du premier homme une création médiate ou dérivative, par évolution. Je ne me prononce pas sur ces concessions.

Appendice D. *Étude élémentaire de Philologie comparée. Origines des Langues et des Religions.* — Dans le corps de mon ouvrage, je ne pouvais, je ne devais envisager la philologie qu'à un seul point de vue : la diversité des langues n'est nullement en contradiction avec l'unité d'origine et d'espèce du genre humain. Je

crois l'avoir prouvé surabondamment. Je profite de l'apparition d'un charmant volume de M. Félix Julien, *Voyage au pays de Babel*, pour résumer les progrès accomplis par la philologie dans les dernières années. La conclusion de toutes les conquêtes de la science est parfaitement orthodoxe. Tout langage humain a été circonscrit en trois familles de langues constituant trois groupes de racines correspondantes, sanscrites, sémitiques, touraniennes. Ces racines ramenées à trois groupes sont-elles réductibles entre elles ? Accusent-elles l'unité d'origine et d'espèce du genre humain ? La science, malgré tous ses efforts, n'a pas pu démontrer l'impossibilité de cette unité. En tout cas, l'unité d'espèce et de berceau n'exclut pas, pour les langues, la diversité d'origine.

Dans un beau volume intitulé : *Les Psaumes, ou études préparatoires à l'intelligence du texte sacré*, le R. P. Champion, jésuite, n'a pas hésité à aller plus loin que MM. Max Muller et Julien. Il ose affirmer et il croit avoir démontré que la langue hébraïpue est la langue primitive, la mère et la nourrice de toutes les langues du monde.

Appendice E. *Année religieuse d'Abraham.* — M. l'abbé Chevalier, curé de Mandes, diocèse de Versailles, croit avoir retrouvé dans la tradition et dans la Bible une nouvelle unité chronologique, l'année religieuse en usage dans la famille d'Abraham, de sept mois lunaires, qui permettrait d'assigner leur date véritable aux faits principaux de l'histoire sainte, et de résoudre les difficultés très-grandes que présente encore la chronologie biblique. C'est tout un nouveau système, très-peu probable en lui-même, mais que je résume fidèlement pour ne rien omettre de ce qui peut être favorable à la grande cause que je plaide. En apparence du moins, l'adoption de l'année religieuse d'Abraham rétablit l'accord entre les histoires contradictoires de Jacob et d'Ésaü ; jette un grand jour sur la période des Juges, si confuse et même si contradictoire ; rétablit l'accord jusqu'ici impossible

entre les trois chronologies de la Bible, hébraïque, samaritaine, des Septante, comme aussi entre les chronologies de Moïse, des Chaldéens, des Assyriens, des Égyptiens et des Chinois, etc. Mais, je le répète, les bases de ce système sont par trop incertaines, et l'on n'arrive au résultat cherché qu'à travers des flots d'arbitraire.

Appendice F. *Chronologie biblique.* — Un savant philologue et archéologue, M. Jules Oppert, croit être parvenu après de longues études à rétablir la chronologie biblique, j'ai cru bon de résumer les articles qu'il a publiés à ce sujet dans les *Annales de Philosophie chrétienne*, et de donner ses conclusions, avec son canon biblique.

Appendice G. *L'Antiquité de l'homme et l'Origine récente de l'homme.* — Ce sont les titres de deux grands ouvrages, l'un de M. Charles Lyell, quatrième édition, l'autre de M. James C. Southwall, de Philadelphie. Je trouve, dans l'analyse que j'en fais, la confirmation pleine et entière des conclusions auxquelles je suis arrivé par mes longues études bibliques, historiques, archéologiques, géologiques, paléontologiques. Ce second ouvrage est en outre un glorieux témoin de la réaction qui commence et qui sera bientôt complète.

Appendice H. *Archéologie celtique et gauloise, mémoires et documents relatifs aux premiers âges de notre histoire nationale*, par M. Alexandre Bertrand, directeur du Musée de Saint-Germain. — C'est le tiret d'un livre dont l'apparition est un événement heureux, et que j'analyse avec empressement, parce qu'il rétablit pleinement les vrais principes sur la véritable antiquité de l'homme. Les résultats de l'archéologie ne sont pas en désaccord avec les données de l'histoire ! Les innombrables fouilles faites sur d'immenses surfaces ne nous apprennent rien de nature à causer quelque surprise aux vieux historiens ! L'introduction de la géologie dans l'ar-

chéologie n'est nullement nécessaire et présente de graves dangers! Le mot *âge*, dont on a tant abusé, est irrationnel, parce qu'il dépasse toujours la portée des faits! Les races animales disparaissent par d'autres influences que les influences atmosphériques! La civilisation n'est pas indigène, elle est apportée du dehors, etc., etc.

Appendice I. *Les Études préhistoriques de la libre pensée devant la science. Réponse à M. de Mortillet* par M. CHABAS. *Les fouilleurs de Solutré, lettre de* M. CHABAS *à M. l'abbé Ducrot et à M. Arcelin.* — *Une station préhistorique de Thorigné-en-Charnie*, par M. l'abbé MARCHAND. — *Le Gisement préhistorique du Mont-Dol*, par M. l'abbé HAMARD. — Ce sont les titres de quatre brochures intéressantes que j'analyse, parce que toutes les quatre sont autant de démentis éclatants donnés à la fable de l'antiquité indéfinie du genre humain. M. Chabas, correspondant de l'Institut, savant de très-grande autorité, affirme qu'on ne peut pas reculer les limites de la civilisation historique au-delà de six mille ans, sans entrer dans le domaine de la mythologie ; que dans les Gaules, l'âge de la pierre ne remonte pas à plus de trois mille ans ; qu'on ne peut plus poser en principe le fait de la barbarie ou de la sauvagerie des premiers hommes. — Dans les fouilleurs de Solutré, M. Chabas constate que de l'aveu de M. Ferry, la station de Solutré ne remonte pas au-delà de l'âge de la pierre polie. C'était trop accorder, il faut descendre jusqu'à l'âge du bronze, puisque M. Etienne Récamier a trouvé un anneau de bronze au doigt d'un squelette de Solutré. — Les fouilles de M. l'abbé Maillard battent pleinement en brèche la classification complétement arbitraire de M. Gustave de Mortillet : à Thorigné, le silex *Moustérien* et le *Magdalénien* sont contemporains ; le *Solutréen* avec la pierre polie et la poterie romaine sont de l'époque gallo-romaine. — M. l'abbé Hamard n'hésite pas à conclure que le gisement du Mont-Dol préhistorique, en c sens qu'il est étranger à l'histoire, ne lui est cependant pas

antérieur, que sa date approximative est le commencement de l'ère actuelle.

Appendice J. *L'Espèce humaine*, par M. DE QUATREFAGES, membre de l'Institut, Académie des sciences, professeur d'anthropologie au Muséum d'histoire naturelle. — Je suis heureux de pouvoir constater par l'analyse que l'auteur — dont personne ne contestera la science, la modération et l'autorité — fait lui-même de son beau et bon livre, qu'il donne pleinement raison à la Révélation (sans toutefois la mettre en cause de quelque manière que ce soit, et en restant toujours sur le terrain purement scientifique) sur tous les points essentiels : l'unité d'origine, d'espèce, de centre de création, ou de berceau de toutes les races humaines ; l'apparition relativement récente de l'homme sur la terre ; l'improbabilité absolue des systèmes de l'Évolution ou du Darwinisme, et de la descendance simienne de l'homme, etc. M. de Quatrefages n'est pas aussi ferme sur la date absolue de la création de l'homme, parce que, contrairement à ses principes d'autrefois, il ne s'est pas assez défendu des prétentions de la Géologie ; cependant les évaluations sont renfermées entre les limites extrêmes de la chronologie biblique.

TOME TROISIÈME

La Foi et la Science.

(Suite et fin.)

Chapitre Neuvième. — La vérité absolue des Livres saints. — Nous ne cesserons pas de l'avouer : L'inspiration accordée aux écrivains sacrés n'a pas eu directement pour but de les constituer à l'état de savants, de faire tomber de leur plume la connaissance dogmatique des phénomènes de l'univers et de leurs lois. Nous pourrions accorder : qu'ils énoncent simplement les faits de la nature, avec la seule intention de se faire comprendre de ceux auxquels ils parlent ; que l'assistance spéciale qu'ils ont reçue s'est bornée à les préserver de toute erreur personnelle, au moins dans le domaine du dogme et de la morale ; qu'ils rapportent beaucoup de faits d'après l'opinion reçue à l'époque où ces faits furent accomplis ; qu'ils s'accommodent aux idées du temps et des multitudes, se conformant dans l'expression à la manière commune de présenter les phénomènes, etc., Mais je ne pourrais faire ces concessions qu'autant que la nécessité en serait rigoureusement démontrée, qu'autant qu'on aurait constaté l'existence, dans la sainte Bible, d'une erreur scientifique évidente ou certaine. Le moment est venu de prouver : 1° que cette constatation n'a pas été faite ; 2° que de fait tous les passages des Livres saints qui ont rapport à la science, sont si étonnants de vérité, et de vérité en si parfaite harmonie avec les oracles de la science la plus avancée, qu'on ne peut se défendre de les regarder comme divinement inspirés ;

3° que, si sur certains points la Révélation et la science semblent être en désaccord, c'est surtout, c'est même uniquement, parce que la science n'a pas fait encore assez de progrès.

Comme exemple de l'accord survenu entre la sainte Bible et une science plus avancée, j'avais déjà cité : le rôle, dans la vie physiologique des animaux, du sang que Moïse appelle leur âme; la théorie des vents alizés ; la précipitation de la pluie par la foudre ; la constitution du soleil à l'état de luminaire après la création du fluide lumineux ; la nouveauté de l'arc-en-ciel après le déluge ; le feu associé aux ténèbres et brûlant sans matière inflammable, etc.

Des progrès plus récents ont encore multiplié ces concordances.

— Le firmament que Dieu étend ou développe dans l'espace, devait être une sorte de matière diffuse qui n'est peut-être que la matière firmamentaire découverte et étudiée par M. Tyndall.

— Le spectroscope de M. Janssen nous a révélé dans les espaces célestes la présence des eaux supérieures.

— Immédiatement après le chaos, et lorsque le moment est venu de le faire cesser en l'organisant, la sainte Écriture fait intervenir la lumière, l'éther lumineux ! Et voici qu'enfin, répudiant le mensonge de l'attraction universelle dont elle fut si longtemps fière, la science arrive à démontrer que le fluide lumineux ou éther, infiniment ténu, mais infiniment élastique, dont les molécules ou atomes, animés de mouvements très-rapides font des excursions infiniment petites mais infiniment nombreuses, est la source véritable des attractions apparentes des corps célestes, de la condensation de la matière nébuleuse, de la formation des mondes stellaires et planétaires. Le *fiat lux* de Moïse constituerait à lui seul la grande synthèse des phénomènes de l'univers.

— L'auteur du livre de la Sagesse, en ne faisant intervenir dans la formation des mondes qu'une certaine loi, la loi de l'attraction apparente causée par l'impulsion réelle,



des vibrations éthérées, et un certain mouvement gyratoire, ne nous révèle-t-il pas à son tour la synthèse de l'univers : matière, éther, mouvements de translation, de rotation et d'ondulations? Et quand le même auteur nous dit que le Créateur a tout disposé avec mesure; avec nombre, avec poids, n'énonce-t-il pas implicitement les lois des volumes, des proportions multiples et des équivalents de la chimie et de la géogénie modernes?

— Dans la promesse faite par Dieu à Abraham, le nombre des étoiles du ciel est comparé au nombre des grains de sable du rivage des mers, au nombre des grains de poussière de la terre. Cette comparaison grandiose ne s'appliquait pas évidemment au petit nombre des étoiles visibles à l'œil nu ; c'était donc comme une vue anticipée de ce que les télescopes gigantesques, des Herschell, des lord Rosse, etc., devaient nous révéler un jour sur l'incommensurabilité des étoiles, des amas stellaires et des nébuleuses.

— Le spectroscope, cet outil incomparable de l'astronome des derniers temps, pouvait seul donner toute sa portée à cette parole singulière de saint Paul : « Autre est la clarté du soleil, autre est la clarté de la lune, autre est la clarté des étoiles ; car l'étoile diffère de l'étoile par sa clarté. » L'analyse spectrale a en effet constaté que ces diverses lumières diffèrent, non pas seulement par leur intensité, mais par leur nature ou leurs raies.

— Saint Pierre dit très-clairement que la terre a été formée de l'eau et par l'eau ; or la majorité des géologues s'est prononcée aujourd'hui pour la théorie neptunienne contre la théorie plutonienne. L'apôtre disait plus clairement encore que la terre finirait par le feu ; or la dissociation par la chaleur des éléments de la terre est un dogme fondamental des géomètres-mécaniciens.

— L'étude approfondie de l'hybridité, en révélant à M. Naudin que les plantes nées du croisement des espèces sont le plus souvent stériles, parce que leurs organes sexuels sont modifiés et altérés, nous explique pour-

quoi Moïse défendait si formellement aux Hébreux d'ensemencer leurs champs avec des graines mélangées.

Je pourrais étendre ce commentaire inespéré et merveilleux de la science moderne, à tout ce que j'ai appelé la science de la Bible, et démontrer ainsi que, toutes les fois qu'ils touchent à la science, les Livres saints sont bien loin en avant de ce qu'on croit avoir été la science de leur temps. Mais il s'agit surtout de prouver qu'ils n'ont jamais commis d'erreurs scientifiques ou qu'ils ne se sont jamais faits les échos des erreurs populaires des temps; en un mot, que ce qui dans la Bible touche à la science est absolument vrai.

Faits d'histoire naturelle. — Le livre des Juges fait trouver à Samson, après quelques jours, *un rayon de miel* dans la gueule du lion qu'il avait terrassé. Voltaire proclamait cette assertion impertinente et fausse. Les apiculteurs les plus autorisés affirment qu'une colonie d'abeilles, domestiques ou sauvages, peut en une heure ou deux bâtir un rayon d'un décimètre carré, et l'emplir de miel.

— *Autruche.* Job avait dit de l'*autruche* qu'elle était cruelle, privée de sagesse et d'intelligence, parce qu'elle abandonnait ses œufs sur la terre sans les couver. Les naturalistes du XVIII[e] siècle voulaient que ce fût une erreur d'observation. Mais Darwin lui-même l'affirme, l'instinct de l'autruche n'a pas encore eu le temps de se fixer et de se perfectionner assez pour lui faire couver tous ses œufs, puisqu'en un jour de chasse il en a trouvé une vingtaine ainsi perdus et gâtés.

— L'auteur du livre des Proverbes disait de la *fourmi :* Quoiqu'elle n'ait ni chef, ni maître, ni prince, elle prépare dans l'été sa nourriture, et rassemble durant la moisson ce qu'elle doit manger. Réaumur et presque tous les naturalistes avaient osé dire que ces prétendus magasins n'ont rien de réel, que les fourmis ne savent ce que cest que de faire des provisions. C'était une étourderie d'e la science qui n'avait observé les fourmis que dans

les régions froides, où elles dorment l'hiver. Un jeune naturaliste anglais, qui les a observées sous un climat plus doux, à Menton, a constaté *de visu* que les graines accumulées dans des greniers habilement construits, servent réellement à la nourriture des fourmis. Il a vu ces insectes détacher les particules d'un grain de millet, humecté et débarrassé de son périsperme, pour les introduire dans leur bouche. Les fourmis ont une mère, mais son existence est toute intérieure ; elle ne sort jamais, et elle ne commande en aucune façon les évolutions de ses filles. Salomon en savait plus que les naturalistes de tous les siècles.

— On voulait que la *licorne* fût un animal impossible, en ce sens qu'une corne unique, à la base de l'os frontal, répugnait aux lois de l'anatomie. La science moderne ne nous a pas dit encore clairement quel est l'animal dont la sainte Bible dit : Sauvez-moi de la dent des lions et de la corne du monocorne! Mais elle a constaté l'existence de deux quadrupèdes à une seule corne, très-différents l'un de l'autre. L'un serait une antilope, l'autre un rhinocéros ou l'aboukarn de l'Afrique méridionale. Ce second animal s'accorde mieux avec la lettre et le sens des passages où il est question de la licorne, d'autant plus que le mot hébreu traduit par licorne se traduit ailleurs par rhinocéros.

— *Le lièvre*. L'animal impur, à ongle non fendu, dont il est question dans le Lévitique, et dont la Vulgate a traduit le nom hébreu par *lièvre*, est très-probablement, suivant M. Milne Edwards, le petit mammifère connu des Hébreux sous le nom de *daman*. Il faut être très-réservé dans les conclusions à tirer des noms employés par les traducteurs et les auteurs anciens, parce qu'ils sont toujours disposés à appliquer aux espèces, nouvelles pour eux, les noms d'espèces anciennes avec lesquelles elles ont plus ou moins de ressemblance.

La distinction des *animaux purs et impurs*, mondes et immondes, dont on a fait un crime à Moïse, se fonde certainement sur les principes d'une science très-avan-

cée, dont nous pouvons ne pas avoir le secret. Les animaux dont, aujourd'hui encore, l'homme a de la répugnance à manger, quoique leur chair ne soit pas nuisible à la santé, et soit quelquefois très-délicate, étaient tous regardés comme impurs.

— On a voulu que les *sauterelles* de saint Jean-Baptiste fussent un aliment impossible, et cependant elles sont dans l'Orient un aliment historique et contemporain. On mange les sauterelles sous diverses formes et on les trouve de fort bon goût.

— Le *poisson de Tobie* trouvé dans le Tigre et assez gros pour effrayer un jeune homme adulte, avait été proclamé une fable ; or ce poisson existe encore aujourd'hui ; M. Victor Place, consul de France à Mossoul, en a vu prendre un qui pesait 300 livres, et il le trouvait trop petit pour l'envoyer au Muséum d'histoire naturelle.

— La *fiente d'hirondelle*, riche en acide urique ou en ammoniaque, a très-bien pu exercer une action délétère sur la cornée de l'œil du vieux Tobie, et la couvrir de taies opaques. En outre, ce que le bistouri peut faire, l'ablation d'une ou de plusieurs des lamelles opaques de l'œil, le miracle à plus forte raison a pu le réaliser.

— Le *poisson de Jonas*, que le texte hébreu appelle grand poisson, a pu être une baleine, comme on en voit encore aujourd'hui dans la Méditerranée, ou une lamie de l'ordre des squales, souvent assez grosse pour avaler un homme, ou simplement un crocodile ou un requin. Ce que l'histoire naturelle nous raconte de ces monstres marins rend possibles tous les traits du récit biblique.

La situation de Jonas dans le ventre du poisson peut être comparée, soit à celle d'un enfant qui vit dans le sein de sa mère, soit à celle de ces crapauds restés enfouis au sein de pierres très-dures, et qu'on a vus en sortir vivants après un temps indéfini. L'Académie des sciences s'est vue forcée d'admettre la possibilité de ce fait, confirmé d'ailleurs par une expérience directe et positive de M. Marc Seguin. M. Babinet regardait

comme certain que des Indiens, pour une faible somme d'argent, se laissent enfouir; qu'on sème sur leurs corps du riz, et qu'on les déterre vivants après la moisson. Ce fait et celui du crapaud sorti vivant de la pierre, faits simplement naturels, sont aussi extraordinaires que le fait surnaturel de Jonas resté enfermé trois jours et trois nuits dans le ventre flexible du grand poisson.

— Les trois cents *renards* que Samson lança pour incendier les moissons des Philistins, semblent à leur tour une fable ; mais ces renards étaient des chacals, animaux très-doux, presque familiers, qui se laissent prendre sans peine, qui surabondaient, et qui surabondent encore en Palestine comme en Algérie.

— Les *agneaux tachetés de Jacob.* Voltaire a dit du moyen employé par Jacob, pour faire engendrer par ses brebis des agneaux tachetés (*des branches vertes en partie dépouillées de leur écorce*), qu'il plaçait sur les bords des ruisseaux au temps du rut) : « Cette particularité de l'histoire de Jacob a trait à un préjugé impertinent, mais très-ancien, rien n'est aussi ancien que l'erreur ! » Traiter de préjugé impertinent le fait de l'influence de l'imagination de la mère sur la conception, est plus qu'une impertinence, c'est une ignorance honteuse, car la science avait souvent constaté cette influence étrange. Mais voici que dans ces dernières années, des faits analogues à ceux des brebis de Jacob se sont tellement multipliés, en Angleterre et ailleurs, qu'on a été jusqu'à dire, en pleine séance de la Société générale et centrale d'agriculture de France : « Le fait étrange de Jacob est corroboré par toutes les générations d'éleveurs. Il serait même grandement utile de calculer et de préparer à l'avance, comme le faisait Jacob, quelle influence exerce sur les animaux reproducteurs, au moment du rut et de la conception, la vue des objets déformés et des couleurs tranchées, ou la condition du milieu habituel dans lequel ils vivent, etc. Cette influence peut être utilisée par les éleveurs. » Cette fois encore, la vérité absolue et le progrès étaient du côté de la sainte

Écriture, l'erreur et la routine du côté de l'incrédulité. Ah ! si la science avait une confiance entière dans la Révélation !

— Comment deux *ours* auraient-ils vengé Élisée ? Il n'y a pas d'ours en Palestine ; le climat n'est pas assez froid et les forêts manquent ! L'ours blanc et l'ours noir exigent peut-être un climat froid, mais l'ours brun et l'ours gris habitent des climats tempérés et même chauds, comme la Libye et la Numidie, d'où les Romains les tiraient en grand nombre. Encore dans les temps modernes, la Samarie, où vivait Élisée, était couverte de forêts.

— On s'étonne que les *chevaux* fussent amenés à Salomon d'Egypte, où ils étaient très-rares ; or les faits affirmés par les monuments d'Égypte sont en plein accord avec les faits de la Bible. L'âne était employé d'une manière universelle en Égypte et en Syrie comme bête de somme depuis les temps les plus reculés où les monuments fassent remonter. Le cheval, au contraire, resta inconnu dans les pays au sud-ouest de l'Euphrate, jusqu'au temps où les pasteurs dominèrent en Égypte, c'est-à-dire aux alentours du XIXe siècle avant l'ère chrétienne. Mais plus tard, et par conséquent du temps de Salomon, les chevaux furent très-abondants en Égypte.

— Il ne faut pas s'étonner de voir signalé dans la Palestine un troupeau de *cochons*. La loi qui défendait aux Juifs de manger du porc ne leur défendait pas d'en nourrir. L'âne et le chien étaient des animaux immondes comme le porc, ils étaient cependant d'un usage commun parmi les Israélites. Gérazza, d'ailleurs, était située dans la Décapole, renommée par ses forêts de chênes, et dont la plupart des habitants étaient païens.

— Il n'est pas croyable, disait Voltaire, que des *frelons* aient mis en fuite l'Hévéen, le Chananéen et l'Éthéen ! Or une foule d'historiens racontent des faits semblables. M. de Castelnau, consul en Afrique, fait l'histoire d'une petite mouche, la thetzé, à peine plus grosse que celle qui habite nos maisons, laquelle, en faisant mourir les

animaux domestiques par ses piqûres, rend la contrée inhabitable, et force les caravanes à revenir sur leurs pas.

— On trouve excessives ces paroles de la Genèse : *Tu enfanteras tes enfants dans la douleur!* Et cependant un très-habile professeur d'obstétrique, M. E. Verrier, n'hésite pas à dire : « Il n'y a nulle comparaison à établir entre la douleur et les dangers de la parturition chez les femelles sauvages et les femelles domestiques. La distance qui sépare, au même point de vue, la compagne de notre existence des femelles domestiques est aussi grande que la distance entre celles-ci et les femelles à l'état sauvage. »

— L'existence, dans les temps anciens, non-seulement de *géants* individuels, mais de *races de géants* ne saurait être révoquée en doute. Les géants jouent de même un grand rôle dans les traditions de tous les peuples ; et, de plus, toutes ces traditions s'accordent à présenter les géants comme des hommes méchants qui succombent dans leur lutte contre le principe de tout bien. Les géants de la Genèse ne sont donc ni impossibles, ni absurdes. Les géants de la race d'Enach, les *Enachiens*, auprès desquels les envoyés de Josué n'étaient que des sauterelles, ont peut-être été les ancêtres de tous les géants de l'histoire, même de ceux de la terre magellanique ou des Patagons, car, chassés par Josué, ils se répandirent partout.

— Les *Pygmées* ou *Gamadin*, gardiens des tours de Tyr, peuvent avoir été les *Bess*, ou les *Akkas*, ou les *Niam-niam* (*niam* en égyptien signifie *nain*) dont les Phéniciens faisaient peut-être trafic, mais qui habitaient et habitent encore la côte méridionale du golfe d'Aden. En tout cas, n'y aurait-il pas une lacune dans la Bible, si elle n'avait pas signalé l'existence des géants et des pygmées ou nains?

— La *durée prodigieuse de la vie des premiers hommes* est une des choses les plus étonnantes de l'histoire du monde avant le déluge ; mais plus elle est extra-

ordinaire, plus elle prend le caractère d'un fait historique, saillant, qui a dû laisser dans la mémoire des hommes d'ineffaçables souvenirs. On la retrouve en effet dans les annales de tous les peuples. Il serait superflu, dit M. le docteur Foissac dans son livre de la *Longévité humaine*, de chercher à expliquer comment les hommes ont pu vivre huit ou neuf siècles ! On devrait plutôt s'efforcer de comprendre par suite de quelle détérioration naturelle, originelle ou acquise, la race humaine s'est trouvée réduite aux limites actuelles... Pourquoi la mort ? Voilà l'incompréhensible et le mystère. Avant le déluge, sans doute, l'air atmosphérique était moins riche en oxygène, plus saturé de vapeur d'eau et d'acide carbonique, la respiration était moins active, la température plus égale, la croissance beaucoup plus lente. L'homme pouvait ne parvenir à la puberté qu'à cent trente ans ; et s'il est vrai que la durée de la vie soit sept fois celle de la croissance, l'homme pouvait en effet atteindre cent trente fois sept, ou neuf cent dix ans. »

— Il n'est nullement étonnant que l'on n'ait pas pu deviner encore quels étaient les animaux monstrueux que Job désigne des noms de *Léviathan* et de *Béhémoth*. Le Léviathan est peut-être le crocodile ou la baleine, le Béhémoth, l'hippopotame, le rhinocéros ou l'éléphant. Tous deux peuvent appartenir aux races des grands mammifères disparus.

— Les trente-deux *éléphants de combat* du roi Antiochus n'ont rien d'incroyable. Jules César fit combattre dans le cirque vingt éléphants portant des tours de bois, dans chacune desquelles il y avait soixante hommes. L'éléphant de combat avec ses tours était et est encore commun dans les Indes.

— Il faut certainement voir un miracle dans le nombre immense de *cailles* qui s'abattirent sur le camp des Hébreux ; mais le fait extraordinaire, annoncé à l'avance par Moïse, n'est que l'exaltation, l'exagération divine d'un fait scientifique et tout naturel. En effet, des cailles fatiguées d'un long trajet se laissent encore

prendre aujourd'hui à la main, aux lieux et aux époques où elles servirent de nourriture aux Hébreux. Les Hébreux ont pu les conserver, soit simplement en les faisant dessécher autour du camp, parce que le climat de l'Égypte est éminemment sec et conservateur ; soit en les salant et les faisant sécher au soleil, car le sel était très-abondant sur les bords de la mer Rouge et dans les lacs amers voisins du point où les Hébreux traversèrent cette mer.

— Le *griffon*, dont on veut aussi faire un animal fabuleux, était probablement le condor ou la pygargue. L'*ixion* était un oiseau de proie voisin du milan et du vautour. Nous pouvons ne pas savoir quels oiseaux répondent aux noms hébreux de la Genèse, mais par cela même qu'on prohibait leur chair ils devaient exister et être connus de tous.

— Le *serpent brûlant du désert* était très-probablement l'hydre ou la chushydre de Cuvier, dont la morsure causait des inflammations et des douleurs ardentes ; on le retrouve encore aujourd'hui dans le désert, et les Arabes le considèrent comme très-venimeux.

— Le démon, pour tenter Ève, a pu prendre la forme du *serpent*, qui n'était pas alors un objet d'horreur comme il l'est à présent, qui n'est, peut-être, devenu un objet d'horreur que par suite du rôle infernal auquel il a servi et de la malédiction dont il a été l'objet. Son intervention est un fait surnaturel et merveilleux, mais qui ne contrarie en rien la raison, que la raison, au contraire, nous fait un devoir d'accepter, parce qu'il serait impossible d'expliquer sans lui cet autre fait d'histoire et de mythologie, que le démon, ou le serpent qui lui sert d'emblème, se retrouve dans les traditions de tous les peuples, et s'y retrouve, tout à la fois, comme un être bon et d'une nature supérieure à la nôtre, comme un être mauvais et la cause de nos malheurs, comme un être en relation particulière avec la femme. La Fable universelle suppose et démontre invinciblement l'histoire.

— On a opposé à la chronologie biblique l'existence de

certains arbres, le *baobab*, par exemple, auxquels leur grosseur énorme et le nombre indéfini des couches de croissance annuelle forcent d'assigner une vieillesse extraordinaire, de plus de six mille ans. Mais le baobab a pu échapper au déluge qui ne détruisit pas le monde végétal ; et un botaniste qui l'a observé sur place, affirme qu'il peut former jusqu'à vingt et vingt-cinq couches par an. D'ailleurs, la création des végétaux a précédé de beaucoup celle des animaux et de l'homme.

— *L'ivraie* de l'Évangile est sans doute le *lolium temulentum*, l'herbe aux ivrognes, graminée annuelle, commune dans les champs de blé.

— Habacuc menace les Juifs de ne plus voir *fleurir leur figuier;* on a voulu trouver cette menace ridicule, parce que, dit-on, le figuier ne fleurit jamais : c'est une grosse erreur. Le fruit du figuier porte en même temps la fleur; la fleur du figuier est même double, mâle et femelle. Le figuier de Béthanie a été maudit parce qu'il ne donnait pas de fruits au temps des figues.

— Le *sénevé* de l'Évangile peut très-bien ne pas être la plante herbacée que nous désignons des noms de *sinapis alba* ou *sinapis nigra*. Ce peut être une plante arborescente ou un arbre, comme les *sinapis* dont il est parlé dans le Talmud, et sur lesquels on montait comme sur un figuier.

— On a très-bien pu dire du *blé*, confié à la terre, qu'il meurt, parce que le corps du grain se décompose et sert de nourriture au germe. L'oxydation qui est le point de départ de la germination est une véritable combustion ou dissolution, une sorte de mort.

— Pour la *manne du désert*, comme pour les cailles, il est possible que le fait surnaturel soit venu s'enter sur le fait naturel agrandi, multiplié par la puissance divine, de manière à atteindre les proportions évidentes du miracle. La manne céleste peut avoir eu quelque analogie de composition avec la manne que donne le tamarinier du Sinaï et de la Syrie : le fait naturel peut être considéré comme l'embryon du fait surnaturel, indiquant la

possibilité scientifique de l'alimentation miraculeuse. Mais pour nous les sommets des arbres disparaissent ou sont remplacés par les régions de l'air, ou le ciel. C'est Dieu qui intervient directement, et qui donne à son peuple un aliment complet.

— Les *oignons* d'Égypte n'ont encore rien perdu de leur saveur, ils ne le cèdent en rien aux meilleurs fruits de France. Pourquoi les Israélites ne les auraient-ils pas regrettés?

— Le *bois de la fontaine de Mara* était-il l'épine-vinette, à laquelle on attribue encore aujourd'hui dans le désert la propriété d'enlever aux eaux leur amertume? Ce n'est pas impossible. Mais nous n'hésitons pas à admettre le miracle. Le petit morceau de bois jeté dans la source, s'il s'agissait simplement d'une vertu naturelle, aurait été évidemment hors de proportion avec l'immense quantité d'eau qu'il devait rendre potable.

— Job accorde au *bois mort* la possibilité de reverdir. Pourquoi pas? Un arbre abattu, équarri, desséché, raboté, peut certainement s'appeler un arbre mort! Cependant on a vu reverdir des arbres ainsi mutilés! La vie de l'arbre, multiple à l'excès, est incomparablement plus tenace que celle de l'homme, corps vivifié par une âme unique.

— N'est-il pas naturel d'attribuer l'*incombustibilité* du bois de Sétim, bois qui servait à la construction de l'autel et des bâtons, à l'airain dont il était hermétiquement recouvert?

— La *triple récolte de la sixième année* pourrait, à la rigueur, et jusqu'à un certain point, s'expliquer naturellement : alors que la culture intensive n'existait pas, que les engrais chimiques n'avaient pas été inventés, la jachère de la septième année, jachère avec émiettement du sol, était une nécessité absolue. Et il n'est pas douteux que l'excédant de récolte, assuré par ce bon aménagement des terres, équivalait à la récolte triple de la sixième année. Tout cependant, la fidélité avec laquelle les Juifs observaient cette loi rigoureuse, et en apparence rui-

neuse, l'empressement avec lequel au retour de la captivité, ils s'engagent tous solennellement à laisser la terre sans culture la septième année, semble indiquer que la triple récolte de la sixième année, était elle-même une grande réalité miraculeuse.

— La *lèpre des vêtements et des maisons* n'est pas une imagination ridicule, comme le voulait Voltaire; elle s'explique parfaitement par la grande découverte de M. Pasteur, que toutes ou presque toutes les contagions, les fermentations, les putréfactions ont leur origine dans des êtres infiniment petits ou microscopiques, végétaux et animaux, spores, mucédinées, champignons, moisissures, vibrions, bactéries, etc. Il est de la nature des mucédinées de donner naissance à des taches blanches ou rousses plus ou moins pénétrantes, plus ou moins persévérantes, et il n'est nullement impossible que la lèpre soit elle-même engendrée ou communiquée par ces petits êtres. La théorie de la lèpre de Moïse était donc de la science très-avancée, trop avancée pour l'incrédulité ignorante du XVIIIe siècle. Dans la colonie anglaise du Cap, la lèpre des maisons est une infection bien connue, dont plusieurs gouverneurs ou consuls européens ont été les victimes.

— On critique sans fondement l'expression de saint Paul, qu'un peu de *levain corrompt la pâte*. Le levain, en effet, détermine la fermentation de la pâte; or toute fermentation suppose une véritable décomposition, et toute substance décomposée est une substance réellement corrompue. Dans les théories modernes, la fermentation et la putréfaction sont des opérations naturelles de même espèce.

— Dans la Genèse et ailleurs, il est fait mention de *vigne* et de *vin ;* or Hérodote dit qu'il n'y avait pas de vin en Égypte. Mais voici que dans la grande description de l'Égypte, M. Costa décrit en détail la vendange Egyptienne, depuis la taille de la vigne jusqu'au pressurage des raisins, telle qu'il l'a trouvée peinte dans l'hypogée d'Héléthéa. On a trouvé dans d'anciennes cités Egyp-

tiennes des fragments d'amphore, encore imprégnés de tartre laissé par le vin. Quel triomphe pour la vérité biblique ! Hérodote est bien cette fois le père du mensonge.

— C'est mentir à l'histoire que de prétendre, comme le faisait Voltaire, que la *Palestine* était un petit pays sec, pierreux, stérile. La Terre promise, prise dans toute son étendue, comprend la Syrie depuis le mont Taurus et l'Euphrate jusqu'à l'Égypte et la mer Rouge ; c'est un pays vaste et fécond qui égale, s'il ne la surpasse, la superbe et fertile Égypte.

— Dans le voisinage du mont Ararat où l'arche a dû échouer, la colombe rencontra un rameau *d'olivier ;* or Tournefort, parlant de ce qu'il a vu autour des Trois Églises, bourg de l'Arménie, constate qu'on y rencontrait de beaux vignobles, mais que les oliviers manquaient. Les Trois-Églises ne sont pas toute l'Arménie ! Strabon disait au contraire que l'Arménie abondait en oliviers, mais que la vigne n'y croissait pas. C'est forfaire aussi à la science et à l'histoire que de supposer qu'un arbuste, après avoir fleuri dans une région, n'a pas pu cesser d'y être cultivé ou d'y prospérer ! Et les vignobles de Picardie ! Voici qu'un touriste anglais vient d'atteindre le sommet du mont Ararat ! Ah ! s'il nous apportait un fragment de l'Arche !

CHAPITRE DIXIÈME. — VÉRITÉ ABSOLUE DES LIVRES SAINTS (suite). — **Sciences physiques et mathématiques.** — *Le miracle de Josué.* Nous admettons qu'au commandement de Josué *Sta sol*, le soleil s'arrêta et qu'il en fut de même de la lune, mais que, peut-être, le commandement de Josué s'adressait à la terre, à laquelle il ordonnait de cesser de tourner sur elle-même, ou autour de son axe de rotation. En s'exprimant ainsi, Josué a-t-il commis un non-sens ou une erreur ? A-t-il cru et a-t-il voulu dire que la terre ne tournait pas sur son axe, que c'était le soleil qui faisait autour d'elle sa révolution diurne ? Non, évidemment non ! « Les astronomes actuels, disait François Arago, croient incontes

tablement au mouvement de la terre, à l'immobilité relative du soleil, et cependant ils disent, tous sans exception : le soleil se lève, le soleil passe au méridien, le soleil se couche. Et ce qu'ils disent du soleil, ils le disent des planètes, des comètes, des étoiles, des nébuleuses, de tous les corps célestes. Si, ajoutait Arago, Josué s'était écrié : Terre, arrête-toi, non-seulement aucun soldat de son armée n'aurait compris ce qu'il voulait dire, mais il aurait parlé une langue impossible, antiscientifique. » C'est une des grandes lois de la mécanique, que nous n'avons aucune conscience du mouvement ou des mouvements, rotation ou translation, du système dont nous faisons partie. Nous rapportons nécessairement, fatalement les mouvements que nous subissons au système dont nous ne faisons pas partie. Le langage de Josué est tellement naturel et tellement scientifique, que la science la plus hardie n'oserait pas en chercher et ne pourrait pas en inventer un autre. Et le mot *solstice* admis de tous !

Mais si vraiment la terre a cessé de tourner sur son axe, comment tous les objets placés à sa surface n'ont-ils pas été violemment projetés dans l'espace ? L'objection est naïve ! Celui qui arrête un globe immense en mouvement peut à plus forte raison maintenir en place les objets placés sur le globe. Pour donner plus de force à l'objection, quelques demi-savants feignent de confondre l'arrêt du mouvement de rotation de la terre avec l'arrêt de son mouvement de translation sur son orbite, autour du soleil. Or la vitesse du mouvement de translation, trente kilomètres quatre dixièmes à l'heure, est très-grande relativement à la vitesse du mouvement de rotation qui n'est que de quarante-quatre centièmes de kilomètre. S'il était subitement arrêté, le mouvement de translation ou de masse se changerait en mouvement moléculaire ou atomique, qui donnerait naissance à une chaleur énorme, capable, très-probablement, de fondre la masse entière de la terre, de la réduire en vapeur et de la dissiper dans l'espace. Et cependant on conçoit que la toute-puissance divine,

en animant simultanément chaque molécule ou chaque atome d'un mouvement égal, mais de sens contraire à celui qui résulterait pour cet atome ou pour cette molécule de l'extinction instantanée du mouvement de translation de la terre, eût pu empêcher le dégagement de chaleur moléculaire ou atomique, et conjurer les redoutables conséquences de l'arrêt subit du globe terrestre sur son orbite. Mais dans le miracle de Josué, il s'agissait plutôt d'éteindre la vitesse de rotation de la terre, d'annuler l'effet de la force centrifuge qui, à son maximum, ferait parcourir à un mobile trois centimètres par seconde. Et en concevant que chaque objet à la surface de la terre eût été animé d'une vitesse égale et de sens contraire, l'équilibre se serait maintenu. Mais il est absurde de vouloir comparer la mode d'action de Dieu au mode d'action de l'homme. Nous n'avons pas assez la conscience de cette grande vérité révélée par saint Paul : « Nous sommes, nous vivons, nous nous mouvons en Dieu. « Le mouvement, qui est pour nous quelque chose à la fois de relatif et d'absolu, n'existe pas pour Dieu. » Il se fait en lui et par lui, comment n'en serait-il pas le modérateur suprême ? Toutes les énergies actuelles, virtuelles, potentielles du monde matériel ne sont que des manifestations de l'énergie infinie de l'être nécessaire !

Le miracle de Josué suppose deux ou même trois choses : la rondeur de la terre, sa rotation autour de son axe, sa translation dans son orbite autour du soleil. Nous n'avons pas la prétention d'affirmer que ces trois phénomènes soient enseignés, ou formellement énoncés dans les Livres saints ; mais nous sommes en mesure de prouver qu'ils sont plutôt affirmés que niés. En effet, l'un des mots hébreux par lesquels la terre est sans cesse désignée, signifie globe ou corps rond. Job dit que Dieu suspend la terre sur le néant ; qu'il la saisit par ses extrémités ou par ses pôles, et qu'il la secoue violemment pour rejeter les impies de sa surface, ce qui suppose encore un globe suspendu dans l'espace.

Le Sage invoque le temps où Dieu n'avait pas encore donné à la terre ses gonds. Isaïe nous montre Dieu prenant dans ses trois doigts la masse de la terre et la plaçant dans une balance pour la peser; s'asseyant sur son contour, sur sa rondeur; lui donnant sa forme et la façonnant au tour. Tout cela évidemment proclame la terre ronde. Beaucoup de SS. Pères l'avaient entendu ainsi. Saint Augustin dit que la terre est globuleuse et ronde, suspendue dans le vide des cieux. Raphaël, interprète spontané et fidèle de la tradition, dans ses magnifiques tableaux de la création des salles du Vatican, a toujours représenté la terre sous forme d'un globe rond; et dans la grande scène du repos du septième jour, il nous montre Dieu appuyant ses pieds sur une petite terre ronde. Par cela même que la tradition biblique, attestée par Raphaël, faisait la terre ronde, elle la supposait implicitement animée d'un mouvement sur un orbite, car il est de l'essence d'un corps rond de tourner et de rouler; il ne peut être conçu suspendu dans l'espace sans être animé d'un mouvement suffisamment rapide de translation. Aussi saint Augustin disait-il de la terre, qu'elle se balance dans le vide; et le cardinal de Cusa, mort en 1464, regardait comme manifeste que la terre, en réalité, se mouvait sur un orbite, quoique ce mouvement ne fût en aucune manière sensible.

La rondeur de la terre, sa rotation diurne, sa révolution annuelle sont donc équivalemment affirmés par la Bible! Et cependant l'Église catholique, représentée par son chef Urbain VIII et par des congrégations romaines, a condamné ces vérités aujourd'hui incontestables, et les a condamnées en les affirmant contraires à la sainte Écriture. C'est le douloureux épisode des deux condamnations de Galilée, que je discute dans tous ses détails essentiels.

La première condamnation fut celle du 24 février 1616; elle n'est visiblement qu'une censure du système de Copernic en tant qu'on l'érige en théorie contraire à la

sainte Écriture (car un second décret de 1620 permet de l'enseigner comme hypothèse) ; qu'un avertissement à la science de ne pas franchir les limites de son domaine, de ne pas dogmatiser au lieu et place de l'Église sur le sens véritable des textes de la sainte Écriture.

La seconde condamnation du 22 juin 1633, est beaucoup plus grave et sans excuse. Nous sommes forcé d'avouer que des représentants augustes de la religion et de l'Église, tombant par excès de zèle, et sous la pression de l'opinion publique, dans une grosse erreur, déclarèrent hérétique une vérité scientifique aujourd'hui démontrée jusqu'à l'évidence; qu'ils forcèrent le noble vieillard à une rétractation solennelle, l'amenèrent à renier les immortelles conséquences de ses découvertes, à déclarer faux ce qu'il savait être vrai, à faire serment de ne plus enseigner ce qu'il savait être la vérité. C'est triste et douloureux à l'excès ! Mais on ne saurait au moins se refuser à reconnaître que, dans ce fatal débat, la Foi ne fut en aucune manière compromise, parce qu'il ne peut pas être question d'un jugement rendu par l'Église infaillible. Il s'agissait, en effet, d'une question de science pure, entièrement étrangère au dogme, à la discipline et à la morale; or l'Église affirme que son infaillibilité ne s'étend qu'au dogme, à la discipline et à la morale, et nullement à la science. Galilée se trouvait en présence, non d'une de ces assemblées majestueuses et parlant au nom de l'Église universelle, mais d'une de ces congrégations de prélats parlant en leur propre nom, et n'ayant guère qu'un mandat disciplinaire. Dans les actes du procès, on trouve partout Urbain VIII, mais on ne trouve nulle part le pape parlant avec autorité, jugeant *ex cathedrâ*. On y voit le juge correctionnel, mais non le Pontife assis sur la Chaire de saint Pierre, et enseignant souverainement l'Église universelle. Le pape n'assiste à aucune des séances, c'est la congrégation seule du Saint-Office qui instrumente et prononce. La sentence de condamnation ne porte que la

signature des six cardinaux, sans aucune indication de confirmation par le pape. La condamnation ne représente donc que le jugement faillible des six cardinaux. Pour qu'une décision soit une décision *ex cathedrâ*, il faut : 1° que le point défini touche à la Foi; 2° que le pape notifie la définition à toute l'Église, en s'adressant directement à elle; 3° que les termes dont il se sert indiquent son intention d'exiger un acte de foi sur le point défini. Or il suffit de lire les décrets promulgués dans le procès de Galilée pour constater que toutes ces circonstances font défaut à la fois. Pas de bulle, pas d'encyclique, pas de bref du pape accompagnant les sentences du Saint-Office ou de la congrégation de l'Index, pas même de confirmation et de signature demandées au souverain Pontife et données. Ce sont des congrégations romaines qui peuvent se tromper, et qui se sont trompées, parce qu'elles sont sorties du domaine de la foi, pour entrer dans le domaine de la science pure. C'est trop, sans doute, mais quoi d'étonnant qu'à une époque de lutte et d'agitation, quand l'interprétation privée de la sainte Écriture était en train de produire de si grands maux, un excès de zèle ait entraîné dans l'erreur des tribunaux auxquels n'a été faite aucune promesse de sainteté et d'infaillibilité? Il s'agit d'un fait unique que Dieu a permis pour rendre l'autorité ecclésiastique plus attentive à faire mieux la part de la science et de la foi, pour la mieux avertir que dans les questions de science, son rôle doit surtout se borner à contrôler, à surveiller, à mettre les savants sur leurs gardes quand ils s'avisent d'énoncer comme vérités démontrées des assertions certainement contraires à la Révélation et par conséquent à la science. Il s'agit d'un fait unique déjà vieux de deux cent cinquante ans, et qui, cependant, n'a pas cessé d'être l'occasion d'attaques violentes et haineuses contre l'Église de Jésus-Christ. Il faut que nos ennemis soient bien pauvres, ou bien à bout d'arguments, pour dresser sans cesse contre elle la grande ombre de Galilée, mort pieusement dans son sein.

Il est prouvé d'ailleurs tantpar le témoignage authentique de tous les contemporains les plus dignes de foi, que par les lettres de Galilée lui-même et les procès-verbaux de 1633, que non-seulement il ne fut pas soumis à la torture, mais qu'à vrai dire il n'a jamais été emprisonné ou privé de sa liberté. Reste la torture morale, mais qui oserait dire qu'en abjurant lâchement toutes ses convictions, Galilée ne l'ait pas méritée ?

— *Le vase impossible.* Il est dit, dans le livre des Rois : « Salomon fit aussi la *grande mer d'airain* de *dix coudées* d'un bord jusqu'à l'autre bord, elle était toute ronde; sa hauteur avait cinq coudées et un cordon de *trente* coudées l'environnait tout autour. » Il s'agit ici en apparence d'un vase mathématiquement impossible, dont la circonférence serait égale à trois fois le diamètre. François Arago ne se scandalisait pas de ce rapport de trois à un, il y voyait non une erreur, mais une nécessité de langage, comme dans le *Soleil arrête-toi*, de Josué, nécessité résultant de l'incommensurabilité du rapport de la circonférence au diamètre. Mais en réalité, les dix coudées se rapportant au diamètre extérieur et les trente coudées à la circonférence intérieure d'un vase ayant une certaine épaisseur, l'impossibilité disparaît donc entièrement. Il y a plus, si l'épaisseur de la mer d'airain nous était donnée, nous pourrions déduire de ses dimensions le rapport de la circonférence au diamètre, tel qu'il est donné par la géométrie. L'étude de cette mer d'airain conduit en outre à des rapprochements vraiment mystérieux. La coudée de Moïse, qui est aussi la coudée de Salomon, est de même la coudée de la grande Pyramide ! La capacité de l'arche d'alliance est celle du coffre de la chambre du Roi de la grande Pyramide de Gizeh ! La capacité de la mer d'airain est cinquante fois celle de l'arche d'alliance et du coffre de la grande Pyramide ! La capacité de chacun des dix bassins d'airain, égale au cinquantième de la mer d'airain, est égale à celle de l'arche d'alliance et du coffre ! Tout cela est extraordinaire, mais cet extraordinaire, dans le cas d'une

œuvre inspirée, n'est-il pas tout naturel. Voici qu'un calcul rigoureux montre que la capacité de l'arche de Noé est cent mille fois celle du coffre de la grande pyramide, et par conséquent, celle de l'arche d'alliance! Des dimensions dictées par Dieu, peuvent-elles être arbitraires? Ne doivent-elles pas au contraire avoir une signification profonde?

— Les *ténèbres; la lumière propre de la lune*, etc. On reproche à la sainte Bible d'affirmer : 1° que la nuit et les ténèbres, le jour et la lumière existaient avant le soleil; que les ténèbres sont une substance comparable à la lumière; que la lune a sa lumière propre comme le soleil; qu'il y a au-dessus des cieux des eaux semblables à celles des mers. L'ignorance ou la fausse science peuvent seules formuler ces accusations. Tout le monde enseigne aujourd'hui que la lumière, le jour, la nuit, sont antérieurs au soleil, non pas peut-être à l'état de nébuleuse en voie de condensation, mais à l'état d'astre, arrivé au terme de sa formation, constitué à l'état de luminaire du monde planétaire.

La Genèse ne fait pas des ténèbres une substance; elle ne dit pas : *Fiant tenebræ*, comme elle dit : *Fiat lux*. Pour elle comme pour nous les ténèbres sont une négation. Séparer la lumière des ténèbres en créant des luminaires qui tantôt se montrent, tantôt se cachent, ce n'est nullement disjoindre deux substances et donner à chacune son lieu. Quand Job parle du lieu des ténèbres, il ne les matérialise pas davantage. En outre de la lumière et des ténèbres, il y a, d'ailleurs, les clairs et les ombres qui sont une véritable localisation. Quoi de plus localisé que la ligne centrale d'une éclipse de soleil?

Quand la sainte Bible dit : Autre est la lumière du soleil, autre la lumière de la lune, elle n'exclut pas l'origine commune de ces deux lumières; elle les différencie simplement par leurs intensités et leurs qualités particulières. Le spectroscope montre que, sans présenter des raies spécifiques, la lumière de la lune a ses

reflets et ses bandes propres. Un des prophètes fait en outre cette distinction admirable : *Le Soleil brille, la lune éclaire !*

Quant aux eaux supérieures, le spectroscope nous a fait découvrir de l'eau ou de la vapeur d'eau, en quantité énorme, même après la grande précipitation du déluge, dans les profondeurs des cieux, dans les atmosphères du soleil, des planètes et des étoiles !

Pour pouvoir imputer à la Révélation une monstrueuse hérésie, la demi-science n'a pas hésité à transformer en éclipse la grande offuscation du soleil qui plongea la terre dans les ténèbres pendant l'agonie de Jésus-Christ. Les offuscations du soleil sont cependant des phénomènes naturels et même historiques ! Mais la répulsion instinctive du surnaturel rend la fausse science aveugle volontaire et lui fait oublier tout ce qu'elle sait le mieux.

Un très-savant physicien est allé jusqu'à voir dans ce grand mot de la Genèse : *la lumière fut !* un anachronisme physiologique étrange, pour cette raison qu'il ne put y avoir de lumière qu'alors qu'il y eut un œil voyant. Il feignait d'ignorer que dans le langage classique le mot *lumière* signifie également l'impression reçue et l'agent physique qui cause la sensation.

— *L'étoile des mages* qui avance, s'arrête, disparaît, reparaît, est incontestablement un fait surnaturel et miraculeux. Mais il n'en est pas moins vrai qu'une étoile qui brille, s'approche ou s'éloigne, s'éteint, etc., est tout à fait dans les idées modernes, puisqu'il est sans cesse question, dans la science du jour, de météores lumineux, de bolides, d'astéroïdes, d'ètoiles filantes, tombantes, etc., d'aérolithes ou corps tombés du ciel. La sainte Bible et les chroniques de tous les peuples, parlaient, il y a quatre mille ans, de ces divers météores que la science s'est obstinée à regarder comme fabuleux ou imaginaires jusqu'au commencement de ce siècle !

— On a fait de l'épisode du *veau d'or*, contre la véracité des Livres saints, une objection formidable en apparence, mais vaine en réalité. Au fond, que résulte-t-il de ce récit

biblique? Qu'au temps de Moïse, on connaissait l'or, qu'on savait le brûler ou l'oxyder, c'est-à-dire le réduire en poudre impalpable! Par cela même que l'or se rencontre à l'état natif, et parce qu'il est fusible à une température relativement peu élevée, l'industrie de l'or a été la première des industries métallurgiques. L'armée anglaise a rapporté de sa campagne contre les Achantis, nation à demi sauvage, une immense quantité de vaisselle plate et de bijoux d'or. On a constaté par les monuments que les Égyptiens savaient produire avec des agents de combustion très-faibles les effets les plus considérables de la fonte des métaux.

— *L'eau qui jaillit du rocher d'Horeb* frappé par la verge de Moïse, est incontestablement miraculeuse; mais ce rocher, en lui-même, avec ses trous par lesquels l'eau a coulé, est un objet presque historique. Transformer la verge en sonde, la source miraculeuse en puits artésien, très-habilement creusé par Moïse, c'est une invention inconsidérée de la demi-science. Pour apaiser la soif d'une multitude altérée, pour étouffer ses murmures, conjurer sa révolte et ses violences, se mettre tranquillement à creuser un puits dans le roc, ce peut être une idée de savant abstrait et distrait, mais ce n'est pas une idée digne du conducteur divin et inspiré du peuple d'Israël.

Voir dans les *colonnes de feu et de fumée* qui précédaient ou suivaient l'armée des enfants d'Israël, pour guider leurs mouvements, non pas des phénomènes miraculeux, mais quelque chose de semblable au feu que les Perses portaient en tête de leurs armées, ou le réchaud encore en usage chez les Égyptiens modernes, serait une tentative enfantine.

— La *rétrogradation des aiguilles sur le cadran d'Achaz*, au commandement du prophète Isaïe, est un prodige de même ordre que le miracle de Josué. Il pourrait peut-être s'expliquer par un de ces effets de réfraction extraordinaire, si communs dans la nature, et qui, cette fois, se serait reproduit surnaturellement, au mo-

ment où il était demandé et commandé. Mais si tant est qu'on veuille lui chercher une interprétation physique, mieux vaut y voir l'effet du renversement du mouvement de rotation de la terre, qui n'a rien d'impossible à Dieu, comme nous le prouvons surabondamment.

— Rien ne s'oppose à ce que l'industrie du *verre* existât du temps de Salomon, puisqu'il est certain que le verre a été connu en Égypte dans l'antiquité la plus reculée. On a trouvé dans les fouilles du temple de Karnac, des vases en verre qui servaient aux sacrifices; le musée du Louvre possède un de ces vases.

— *Les interrogations de M. Draper*. Voulant, dans un livre plein de haine, résumer, en les exagérant, les causes de l'abîme infranchissable et toujours grandissant, qu'il prétend exister entre le catholicisme et l'esprit du siècle, un publiciste tapageur, M. le professeur Draper de New-York, s'écriait : « Comment les enfants de l'Église pourraient-ils regarder comme des illusions trompeuses la sphéricité de la terre, son mouvement de rotation sur son axe, sa révolution autour du soleil? Comment pourraient-ils nier qu'il existe des antipodes et d'autres mondes planétaires? Comment, enfin, pourraient-ils rester convaincus que l'univers a été créé de rien; le monde fait en une semaine, et, tout d'abord, tel qu'il est aujourd'hui, qu'aucun changement ne s'y est produit, mais que toutes ses parties ont fonctionné avec une telle indifférence, que l'intervention incessante de Dieu a été nécessaire pour la mettre en mouvement et la conserver? » Ces interrogations sont vraiment insensées. Nous croyons autant et plus que M. Draper, à la sphéricité de la terre, à son double mouvement de rotation et de translation, aux autres mondes planétaires, habitables ou non habitables, habités ou non habités, nous n'en savons rien, car nous n'y sommes pas allés voir, pas plus que M. Draper. Nous croyons à un être nécessaire, et par conséquent éternel, infini, tout-puissant; et nous refusons de croire avec M. Draper, à

la nécessité, à l'éternité impossible d'un protoplasme qui pouvait avoir mille formes, mille dimensions différentes, être animé de mille et mille mouvements divers, entre lesquels il n'a pas pu choisir avant d'exister. Notre être nécessaire a pu tout créer. L'être contingent, fini, le protoplasme de M. Draper n'a pu se faire ce qu'il est, et n'a pas pu évoluer. L'absurde est donc du côté de M. Draper. Rien, d'ailleurs ne nous force d'admettre, ce qui était possible au Dieu éternel et infini, et nous n'admettons pas que le monde ait été fait en une semaine, tel qu'il est aujourd'hui, et qu'aucun changement ne s'y est produit. Nous disons, au contraire, avec le roi prophète, et que ce langage grandiose fait pâlir le langage terre à terre de la fausse science : « Vous Seigneur, au commencement vous avez fondé la terre, et les cieux sont l'ouvrage de vos mains. Mais ils périront et vous subsisterez ; ils vieilliront comme un vêtement usé; vous les changerez comme on change une tente, mais vous serez toujours le même ; vos années ne passeront pas, et les enfants de vos enfants habiteront avec vous. » Quant à l'indifférence des parties de la terre les unes pour les autres, nous ne sommes nullement disposé à la remplacer par l'attraction universelle, par l'amour newtonien, qui n'est qu'un mot vide de sens, et une erreur monstrueuse de la science, erreur dont tout le monde rougit aujourd'hui ; mais nous abandonnons sans crainte le monde solaire et les mondes planétaires à l'action divine de la rotation et de l'impulsion, conséquence grandiose du *Fiat lux* solennellement prononcé par Dieu.

CHAPITRE ONZIÈME. — VÉRITÉ ABSOLUE DES LIVRES SAINTS (suite). — **Sciences géographiques et historiques**. — *Le jardin d'Eden.* Les rivières ou ruisseaux qui arrosaient le jardin d'Eden, ont pu être appelés des noms des quatre grands fleuves, Phison, Géhon ou Nil, Tigre, Euphrate, qui en étaient fort distants, en raison des qualités particulières qui les rendaient propres à embel-

lir et à féconder ce lieu de délices, et qui en faisaient comme des diminutifs de ces quatre grands fleuves. C'est un fait remarquable que Jérusalem nous présente encore aujourd'hui quatre rivières ou ruisseaux aptes à remplir les mêmes fonctions. Tous les quatre ont leur source presqu'au même point : deux vont se jeter dans la Méditerranée; les deux autres se jettent dans le Jourdain et la mer Morte : l'un de ceux-ci, le torrent de Cédron, n'a pas cessé de porter un nom qui, comme le nom d'Euphrate, exprime la végétation luxuriante et l'ombre épaisse de ses bords. Cette coïncidence, jointe à d'autres traditions, tendrait à placer le Paradis terrestre dans la région qu'occupe encore aujourd'hui Jérusalem ! Il en résulterait que l'homme a été racheté là où il avait péché; que l'esprit infernal a été vaincu au lieu même où il avait remporté sa fatale victoire; que le jardin des Oliviers, théâtre de l'agonie du divin Sauveur, avait été le témoin de la tentation; que la croix a été plantée sur l'emplacement même de l'arbre du bien et du mal, et en même temps sur le tombeau d'Adam ! Une dernière tradition fait aussi de Jérusalem, le théâtre de la dernière scène du monde, du jugement dernier, dans la vallée de Josaphat.

Le déluge de Noé. La narration de Moïse est simple, claire, méthodique. Moïse d'ailleurs, de l'aveu de tous, est un homme éminemment honorable, d'un très-grand mérite, profondément instruit. La vérité de son récit nous est attestée par un grand nombre d'écrivains sacrés qui se sont faits les échos fidèles de ce fait immense et miraculeux ! Il nous est ainsi attesté par une tradition imposante, et par le témoignage même du Sauveur des hommes. Josèphe et Philon, les historiens du peuple juif, le reproduisent de Moïse dans des conditions qui attestent une confiance absolue dans l'opinion publique, familiarisée avec le souvenir du déluge, et qui excluent jusqu'à l'idée d'une fable ou même d'une légende populaire. Tous les historiens, toutes les chroniques, toutes

les traditions des peuples sont unanimes dans leur affirmation d'un déluge et d'un déluge universel, qui a submergé toute la terre et fait périr tout le genre humain. Et, ce qu'il y a de vraiment frappant, c'est que toutes ou presque toutes ces traditions placent l'événement vers le même temps. Cet accord unanime des témoignages est si bien établi, qu'il n'a pas pu être récusé par des hommes tels que Bailly, Fréret, Boulanger, éminemment compétents et qui se faisaient gloire de leur incrédulité. Il est donc certain, absolument certain, qu'un déluge universel a détruit la race humaine tout entière, à l'exception de Noé avec sa famille ; et que ce déluge, survenu à l'époque fixée par la chronologie biblique, a été accompagné de toutes les circonstances dont l'entoure l'historien sacré.

Le déluge de Moïse a été miraculeux dans sa cause et dans sa raison d'être, la volonté de Dieu résolu à faire périr le genre humain; dans sa menace et son annonce formulées cent ans à l'avance ; dans son agent, une pluie extraordinaire qui a duré quarante jours et quarante nuits, etc. Dans ma conviction raisonnée, les fontaines du grand abîme et les cataractes du ciel sont des sources d'eau prises en dehors de celles que l'on trouve à la surface et dans l'intérieur de la terre. Car, ce que donnent les cataractes et les abîmes du ciel, c'est une pluie miraculeuse, divine, dont, à cette époque de la constitution de la terre, les éléments naturels, sous le nom d'eaux supérieures, existaient dans l'atmosphère et dans l'espace.

Dans ces paroles de Moïse : « Dieu amena l'esprit sur la terre et les eaux diminuèrent, » on peut voir une intervention surnaturelle de l'Esprit créateur ramenant en partie les eaux aux espaces célestes, à l'état, mystérieux pour nous, *d'eaux supérieures;* ou plus simplement un vent violent et brûlant que Dieu fit souffler au moment voulu pour faire évaporer les eaux. L'évaporation d'ailleurs était grandement facilitée par le pouvoir absorbant du sol. Des savants ne craignent pas

d'affirmer que la terre tout entière pourrait absorber cinquante océans comme les nôtres, et que, de fait, elle a déjà absorbé la cinquantième partie des eaux qui la recouvraient primitivement, en attendant que son pouvoir d'absorption, continuant à s'exercer incessamment, l'ait entièrement désséchée, comme il est déjà arrivé en partie de la planète Mars, et en totalité du satellite de la terre qui ne présente plus aucune trace d'eau à sa surface.

L'universalité absolue du déluge est hautement affirmée, 1° par le texte de la Genèse, qui nous montre les plus hautes montagnes couvertes d'eau *sous le ciel tout entier!* Que pourrait-on dire de plus ? 2° par la tradition ; 3° par l'incompatibilité d'un déluge particulier avec le récit biblique. Quelle nécessité de faire bâtr une arche, d'y enfermer les hommes et les animaux pou les soustraire à un déluge qui ne devait inonder qu'une petite partie de la terre? N'était-il pas plus raisonnable d'inviter les personnes qu'on voulait sauver, à émigrer vers les pays sur lesquels le déluge ne devait pas se déchaîner ; d'autant plus qu'elles étaient prévenues longtemps à l'avance, ou qu'elles avaient cent ans devant elles. Il est, d'ailleurs, tout à fait conforme aux lois de la mécanique que la terre ait pu être entièrement recouverte par une couche liquide, comme elle l'avait été, et avant son passage de l'état liquide à l'état solide, et avant la séparation des continents, quand les eaux envahissaient tout.

La seconde difficulté, prétendue insurmontable, que l'on oppose à l'universalité absolue du déluge, est qu'il semble impossible de concevoir une pluie assez abondante pour couvrir les sommets des montagnes de quatre à huit mille mètres de hauteur. Mais nous n'avons pas le secret des eaux supérieures du firmament ou des espaces célestes, que Dieu avait pu tenir en réserve dans des proportions dont nous n'avons aucune idée!

Enoutre, les partisans les plus convaincus de la théorie des soulèvements admettent que les énormes disloca-

tions, soulèvements ou tassements, qui ont fait naître les immenses chaînes de montagnes de l'Europe centrale, les Alpes, de l'Amérique centrale, les Andes, de l'Asie centrale, l'Himalaya, sont relativement récentes, contemporaines, ou à peu près, du déluge. M. Élie de Beaumont n'hésitait pas à dire que l'homme avait été témoin du soulèvement des Alpes et des Andes; il ajoutait même que ces soulèvements avaient pu être la cause du déluge, en ce sens que les eaux de la mer refoulées par la dépression du sol auraient tout inondé. « La dépression soudaine d'une étendue suffisante des continents, disait M. Tait, produirait un lac capable d'ensevelir les sommets des plus hautes montagnes. » Dans cette hypothèse, les eaux souterraines et les mers auraient joué, avec la pluie atmosphérique, un rôle considérable dans l'immense inondation. Il me semble plus naturel de faire servir l'immense inondation à l'explication des dislocations gigantesques que la science accepte comme contemporaines, ou à peu près, du déluge. Sous l'énorme pression d'une colonne d'eau de plusieurs centaines de mètres, la puissance d'absorption du sol a dû atteindre des proportions extraordinaires; et, au contact du feu central, la masse d'eau absorbée, se réduisant subitement en vapeur, a pu faire naître des explosions volcaniques, aussi extraordinaires dans leur genre que le déluge lui-même; ou bien encore, les eaux absorbées en si énorme quantité ont pu déterminer des éboulements souterrains et des tassements formidables. En résumé, les hauteurs de quatre à huit mille mètres que l'on constate maintenant n'existaient peut-être pas avant le déluge, les montagnes primitives de la terre n'avaient peut-être rien d'excessif; et la pluie torrentielle, aidée du miracle, a pu suffire à un déluge universel.

On ne peut pas non plus arguer contre la vérité d'un déluge universel, de la capacité insuffisante de l'arche. L'arche, en effet, est le plus grand des navires qui aient jamais existé, en y comprenant le *Great-Eastern*, le géant des marines modernes. Des calculs rigoureux démontrent

en effet, que la capacité de l'arche surpassait d'un cinquième la capacité du *Great-Eastern*. Or l'amiral Paris a constaté que le *Great-Eastern* aurait pu prendre à son bord dix mille hommes et les transporter en Chine à travers l'isthme de Suez! L'arche aurait donc pu contenir douze mille hommes, chiffre énorme, qui, rapproché du chiffre des espèces animales du globe, quatre mille six cent vingt espèces (chiffre de Linnée doublé), prouve, de la manière la plus évidente, que l'arche suffisait surabondamment à contenir le monde animal tout entier. L'argument tiré de l'insuffisance de l'arche, non-seulement perd ainsi toute sa valeur, mais il plaide invinciblement en faveur de l'universalité du déluge. Pour tout homme sensé, en effet, ces dimensions extraordinaires de l'arche seront une démonstration palpable de sa destination providentielle, de sa parfaite adaptation au but qu'elle devait faire atteindre, et de l'universalité du déluge. Ce n'est plus le trop grand nombre de genres et d'espèces qu'il faut invoquer pour affirmer l'impossibilité de l'arche et du déluge universel, c'est au contraire aux dimensions colossales de l'arche qu'il faut demander le secret de la multitude des genres et des espèces qui peuplaient le globe. Cet argument est d'autant plus écrasant, que, dans l'hypothèse d'un déluge restreint, l'arche, grande ou petite, n'aurait pas eu sa raison d'être. L'émigration eût été un moyen bien plus simple et bien plus sûr de sauver l'universalité des êtres. En affirmant résolu le problème de l'accommodation du *Great-Eastern* au transport de dix mille hommes dans une traversée de six mois, l'amiral Paris ne laisse plus place aux objections, et nous osons dire que, pour la première fois, les grandes questions du déluge et de l'arche sont éclairées d'une lumière toute nouvelle.

Mais comment Noé a-t-il pu réunir tant d'espèces répandues sur toute la surface de la terre? Le texte de Moïse est formel : Le Seigneur ne dit pas *rassemble*, mais *prends*, comme le berger prend au milieu du troupeau la brebis qu'il veut choisir, car le troupeau était

rassemblé par le Seigneur, comme au jour de la grande revue du règne animal passée dans le paradis terrestre. Philon, écho sans doute de la tradition, dit à son tour : « Aucun animal ne fit de résistance, les bêtes féroces s'adoucissant tout à coup, suivirent leur sauveur comme le troupeau suit son pasteur. »

Quoiqu'il soit certain que le déluge a été universel, l'Église n'a jamais défini, comme dogme de foi, que les eaux diluviennes aient submergé absolument toutes les parties du globe, même celles qui n'étaient pas habitées ; de sorte que, dans le cas où l'on ne verrait aucun autre moyen du résoudre les difficultés opposées au récit de Moïse, on pourrait admettre, par exemple, que la seule partie de l'Asie habitée était entourée de hautes montagnes, et que les eaux ont pu s'y accumuler assez pour faire périr tous les hommes et tous les animaux, tandis que les animaux qui vivaient sur les autres points de la terre, échappaient au déluge qui n'avait pas été déchaîné contre eux.

En résumé, le déluge, de Moïse, que les traditions judaïques nous font presque toucher, inondation surnaturelle dans son but, naturelle à la fois et miraculeuse dans ses agents physiques, qui a dû être et qui été générale ou qui a couvert toute la terre, mais qui à pu, à la rigueur, être limitée à la terre habitée et à ses plus hautes montagnes, lesquelles pouvaient d'ailleurs ne pas être très-élevées, n'est nulllement contredit par la science.

Faut-il aller plus loin, faut-il solliciter et attendre de la Géologie des preuves directes de la vérité du déluge ? Nous n'hésitons pas à dire que non. Le déluge est tout à fait en dehors de la Géologie, car la Géologie avait fini depuis longtemps quand le déluge est survenu. Si, comme cela nous semble certain, la grande inondation n'a pas détruit le règne végétal, si elle a laissé à peu près intacte la surface de la terre ; si, comme le dit le texte biblique, les eaux écoulées, les plantes sont réapparues vivantes, les géologues n'ont

rien à faire avec elle; nous aurions tort, grand tort, de leur en demander des traces, comme ils auraient tort, grand tort de nous opposer l'absence de dépôts diluviens, qui ne nous sont nullement nécessaires. Dans cet ordre de choses, en effet, les cadavres des hommes et des animaux noyés par le déluge seraient restés à la surface du sol. Les chairs abandonnées aux influences atmosphériques auraient été décomposées par l'action de l'air et de l'humidité; les os à leur tour, se seraient aussi délités et réduits en poussière. Peut-être même ces débris humains sont-ils restés enfouis sous les eaux? Nous renonçons donc absolument à invoquer, en preuve du déluge, tout ou presque tout ce que le célèbre géologue Buckland, dans un excès peut-être d'orthodoxie biblique, appelait les reliques du déluge, et nous sommes à jamais dispensés de chercher l'homme antédiluvien.

Je sais que d'autres écrivains catholiques sont d'un avis contraire, ou n'hésitent pas à admettre que la Géologie moderne donne la solution définitive de la grande question du déluge. Il existe, en effet, disent-ils, sur toute la terre un terrain de transport appelé *diluvium*, dont la formation ne saurait remonter au-delà de la période quaternaire. Le *diluvium* renferme les restes d'êtres organisés, identiques ou analogues aux espèces actuellement vivantes. Au sein de ce même *diluvium* gris, comme dans les cavernes à ossements, nous rencontrons sur divers points des silex taillés de main d'homme et des ossements humains. La coïncidence est complète et nous pouvons hardiment conclure que la grande inondation qui a dépose le *diluvium* gris est aussi celle qui a englouti l'homme antédiluvien. Rien de plus commode en apparence, en réalité rien de moins admissible et de plus dangereux. Dans ce système, en effet, il faudrait vieillir considérablement l'homme ou reculer indéfiniment son apparition sur la terre. « Il est impossible, disent en effet ses partisans, d'admettre pour la formation du *diluvium* et des terrains qui lui sont postérieurs, une période de temps aussi courte que celle que les chro-

nologistes ont indiquée. » En outre, s'il est quelque chose de certain, c'est que le déluge de Noé a été un, et que sa durée n'a pas dépassé une année. Or les partisans du système dont nous parlons, reconnaissent qu'il est impossible que les couches du *diluvium* aient été formées simultanément dans toutes les contrées du globe. Elles ont dû être déposées successivement, pendant toute la durée de la période quaternaire (plusieurs milliers d'années). Évidemment, cette inondation universelle dans ses effets, mais successive dans ses développements, n'est pas le déluge de Moïse, elle en est plutôt la négation. En outre, si l'homme des dépôts quaternaires, des cavernes à ossements, des cités lacustres, est l'homme antédiluvien, cet homme antédiluvien est préadamite ou adamite : s'il est préadamite, ce ne sera plus l'homme de la Genèse, l'homme dont les crimes ont provoqué le déluge ; s'il est adamite, il ne sera pas en tout cas noachique, ce ne sera plus l'homme de la dispersion ; la double unité de la race humaine, si clairemnet affirmée dans la sainte Écriture et dans la tradition chrétienne, ne subsistera plus. Le déluge géologique ne nous fait rien gagner, il nous fait au contraire tout perdre !

En résumé : 1° Moïse a pu et a dû être parfaitement au courant, non-seulement du fait fondamental du déluge, mais de ses circonstances. Abraham, en effet, a vécu deux cent quatre ans avec Sem, Isaac cent ans, et Jacob quarante. De Jacob à Moïse il n'y a eu que quatre générations ; et si Moïse n'a pas vu Jacob, son frère Amram l'a certainement vu. La tradition du déluge n'a donc eu à passer que par quatre bouches, au plus, pour arriver à Moïse. On pourrait même concevoir qu'elle n'ait passé que par deux bouches, celles de Jacob et d'Amram. 2° La parole de Moïse est précise, circonstanciée, d'une netteté qui exclut toute équivoque. Les dimensions de l'arche sont clairement désignées et la science moderne est venue nous affirmer que ces dimensions sont plus que suffisantes pour le but qu'il fallait atteindre. La construction de ce grand bâtiment était,

sans contredit, une entreprise considérable, et le serait même pour les hommes de nos jours, mais les voyageurs modernes ont constaté qu'une telle œuvre, quelque grandiose qu'elle soit, n'est pourtant pas comparable aux monuments gigantesques de l'époque de Noé, dont les échantillons sont encore sous nos yeux.

La mer Morte. D'après les textes sacrés : 1° la vallée de Siddim, appelée dans la Vulgate la *vallée sylvestre*, par les Septante la *vallée salée*, avoisinait les cinq villes, mais ne constituait pas leur territoire ; 2° cette vallée était déjà remplie de puits de bitume ; 3° elle est devenue ensuite la mer Morte; 4° par conséquent, la mer Morte est récente. M. Louis Lartet qui, sous la haute et savante direction de M. le duc de Luynes, a étudié le périmètre entier de la mer Morte, affirme comme probable ou possible que la mer Morte soit antérieure à l'époque de la destruction de la Pentapole ; que dans un âge très-reculé, qui a précédé de longs siècles l'apparition de l'homme sur la terre, elle était même plus étendue qu'elle ne l'est maintenant; que cette dépression continentale ne fut qu'un réservoir d'eaux atmosphériques, dont la salure, empruntée à des circonstances locales, s'est de plus en plus accrue sous l'influence d'une incessante évaporation. Mais en même temps M. Lartet admet, d'une part, que le problème à résoudre n'est ni sans difficultés ni sans mystères; de l'autre, que le double bassin de la mer Morte a eu ses phases successives; qu'il a été modifié par des phénomènes volcaniques dont la cause est encore en jeu. Rien n'empêche donc que le bassin de la mer Morte soit de formation très-ancienne, et que ce bassin ait été, à l'une de ses extrémités, profondément modifié par l'effondrement qui aurait englouti toute la vallée de Siddim. C'est la solution définitive à laquelle le savant et si consciencieux voyageur, M. Victor Guérin, a été conduit par une étude attentive des lieux. A l'époque d'Abraham, la mer Morte, déjà existante, comprenait seulement le grand et profond

bassin septentrional qui s'étend au nord de la presqu'île de Lisan ; et la Pentapole aurait embrassé dans ces limites cette presqu'île, la lagune méridionale, le canal qui la joint à la zone antérieure, ou le lac proprement dit, et peut-être aussi la Sebkah qui s'arrondit en plaine marécageuse autour de cette lagune. « En résumé, conclut M. Victor Guérin, la Pentapole arrosée jadis par le Jourdain, s'est effectivement abaissée plus tard, à la suite de l'embrasement des villes coupables, pour former, soit le bassin complet de la mer Morte, soit seulement la lagune méridionale. Et M. le duc de Luynes, comme conclusion de son exploration, n'hésite pas à dire : « La grande lagune qui forme l'extrémité de la mer Morte, au sud de la Lisan, occupe la place de la plaine de Siddim. Les villes maudites étaient situées au pied des montagnes, vers le Gor. Je cherche Sodome et Gomorrhe au pied du lac. »

M. L. Lartet semble vouloir que la mer Morte ne fût ni plus ni moins qu'un de ces lacs salés que l'on rencontre assez souvent dans l'intérieur des continents. Cette prétention est combattue et réfutée par la seule énumération des propriétés ou des qualités de la mer Morte, en si parfaite concordance avec les noms que la sainte Ecriture lui donne. 1° *Mer de sel.* La salure de ses eaux est extrême, incomparablement plus forte que celle de toutes les autres mers, sa densité varie entre 1,160 et 1,230. 2° *Mer Morte.* Saint Jérôme disait que de son temps on ne rencontrait jamais rien dans cette mer qui respirât ou qui pût se mouvoir. Le microscope lui-même n'a pas pu y faire découvrir la plus petite trace de vie ou de substance animale. M. Louis Lartet a constaté que les animaux déjà accoutumés à vivre dans une eau fortement salée, y meurent instantanément. A certaines époques, du moins, le séjour sur ses eaux est malsain et dangereux, il a coûté la vie à plusieurs voyageurs, entre autres à Dale et Molineux, officiers de marine. 3° *Mer Asphaltite ou d'asphalte.* Le lac, disait Strabon, est rempli d'asphalte qui, à des époques irré-

gulières, monte du fond, en même temps qu'il s'élève beaucoup de vapeurs, sorte de fumée transparente qui ternit les métaux polis ou brillants. Au dire des Arabes, l'apparition de l'asphalte serait précédée de commotions souterraines. M. L. Lartet dit à son tour : c'est sans doute des profondeurs du lac que sont sorties ces masses considérables de bitume de Judée que l'on a exportées au loin. Jésus-Christ a dit lui-même (S. Luc, ch. XVII, v. 29), que le jour où Loth sortit de Sodome, il tomba du ciel une pluie de feu et de soufre qui fit périr tous les habitants. Ainsi c'est le feu, un feu non sorti de la terre mais tombé du ciel qui fut l'agent destructeur des villes de la Pentapole. Et voici, en effet, que M. de Luynes repousse l'hypothèse qui attribue aux volcans la destruction de ces villes : « L'étude des lieux, dit-il, ne permet pas de l'admettre. » Un voyageur éminent et célèbre, Mgr Meslin, l'auteur des *Lieux saints*, dit, de son côté, que l'action du feu est encore visible dans tout le bassin de la mer Morte.

Lorsqu'en 1812, Burckard eut signalé la grande vallée de l'Arabah qui s'étend au sud de la mer Morte, dans la direction de la mer Rouge, on la considéra naturellement comme l'ancien chenal par lequel le Jourdain allait se jeter dans le golfe élamitique. Mais la profonde dépression de la mer Morte, et la ligne de faîte, élevée de deux cent quarante mètres, laquelle, formant un double versant, partage la vallée de l'Arabah en deux bassins indépendants, qui envoient leurs eaux, l'un dans la mer Morte, l'autre dans la mer Rouge, rendraient impossible l'écoulement du Jourdain dans le golfe élamitique. Il faudrait donc admettre que la ligne de faîte découverte par Burckard est le résultat d'un soulèvement du sol produit par une éruption volcanique. Coïncidence frappante ! Un phénomène semblable est clairement indiqué, dans le psaume CXIII : « Lorsqu'Israël sortit d'Égypte, la mer le vit et s'enfuit, le Jourdain retourna en arrière, les montagnes bondirent comme des béliers et les collines comme des agneaux. « Ne peut-

on pas admettre que l'ancien lit du Jourdain doit à ce soulèvement sa forme actuelle de deux vallées de pentes opposées, l'El-Arabah et l'El-Akabad, séparées par le seuil ou ligne de faîte de El-Sothe.

L'épisode de la femme de Loth n'a rien de scientifiquement impossible. Surpris par la lave liquide, mélange fondu de bitume enflammé et de sel, si abondant dans la contrée, le corps de la femme de Loth a pu être carbonisé à la fois et pétrifié, en conservant à peu près sa forme première. L'auteur du livre de la *Sagesse* invoque en témoignage de la destruction par le feu des villes de la Pentapole, la *configuration d'une masse de sel, souvenir d'une âme incrédule.* Beaucoup de saints Pères semblent affirmer que cette configuration subsistait encore sous forme d'une de ces colonnes de sel très-nombreuses sur la montagne de Sodome.

Le Passage de la mer Rouge. Dans le récit de l'Exode il s'agit évidemment d'un événement réel, avec désignation des lieux où il s'est passé et toutes ses circonstances essentielles ; d'un événement qui, comme tous les grands faits bibliques, consacré d'abord par le sublime cantique de Moïse, inspiration visiblement divine, a été rappelé d'âge en âge. On a fait mille efforts pour réduire à des proportions vulgaires ce grand fait, dont l'illustre voyageur Bruce disait : « Le passage de la mer Rouge nous est raconté par la sainte Écriture comme un fait miraculeux ; dès lors nous n'avons pas à lui chercher des causes naturelles. » Spinosa a imaginé que le passage à pied sec de la mer Rouge fut l'effet d'un vent violent qui souffla toute la nuit. Plusieurs auteurs anciens prétendent que les Hébreux n'avaient pas traversé réellement la mer Rouge, mais qu'ils avaient seulement côtoyé le rivage. Suivant M. Salvador, le flux permit aux Hébreux de franchir le détroit, le reflux aurait englouti les Égyptiens. D'autres veulent que Moïse, qui avait parcouru longtemps les bords de la mer Rouge, conduisit la multitude entière des Hébreux à un gué connu de lui. Ce sont là autant

d'assertions gratuites, qui donnent au récit des Livres saints autant de démentis arbitraires et insensés. M. Richard Owen fait disparaître la mer Rouge de la région où elle a dû être traversée par les Hébreux ; il veut que les deux mers aient été séparées par l'isthme consolidé de Suez dès les temps miocènes, et invoque en faveur de cette séparation, remontant à plusieurs mille ans, le prétendu fait qu'il n'y aurait aucune espèce animale commune aux deux mers, Rouge et Méditerranée. Mais, d'une part, M. de Lesseps et les ingénieurs du canal de Suez n'hésitent pas à affirmer que, à l'époque où les Israélites quittèrent l'Égypte sous la conduite de Moïse, la mer Rouge faisait sentir ses marées bien loin dans l'intérieur de l'isthme de Suez, et ils invoquent, en preuve de leur affirmation, l'énorme banc de sel des lacs amers. En second lieu, un des collègues de M. Richard Owen, M. Woodward, a signalé déjà près de cinquante espèces animales communes aux deux mers.

Un ingénieur distingué des constructions navales, M. Lecointre, a conclu d'une exploration très-approfondie de la contrée, que le passage de la mer Rouge par les Hébreux a eu lieu dans la partie de l'isthme de Suez qui constitua plus tard les lacs amers. Nous constatons que cette solution d'un problème intéressant et difficile est très-conforme au récit des Livres saints. On pourrait peut-être placer au moment solennel du passage le soulèvement dont il a été question plus haut, à l'occasion du Jourdain. Après s'être élevé pour donner passage aux Hébreux, le fond de la mer Rouge se serait dérobé sous les pieds des Égyptiens. Ce double mouvement ne nous semble pas assez indiqué par le texte sacré. Nous aimons mieux placer plus tard, peut-être, à la date des événements du Sinaï, le soulèvement du sol qui en élevant d'une part le seuil de Chalouf et du Sérapéum, dans l'isthme de Suez, aurait séparé les lacs amers de la mer Rouge, qui en élevant d'autre part la ligne de faîte de la vallée de l'Arabah aurait refoulé le Jourdain dans la mer Morte.

On a opposé au témoignage des Livres saints le silence des historiens profanes en général, et surtout des historiens de l'Égypte. Ce silence est loin d'être aussi absolu qu'on l'affirme ; on trouve, au contraire, dans une multitude de documents, des allusions défigurées, mais très-transparentes, aux rapports de Moïse et des Hébreux avec les rois et le peuple d'Égypte ; je cite quelques-unes des plus importantes. Ne pourrait-on pas aller plus loin, et admettre avec M. l'abbé Guérin du Rocher (*Hérodote, historien du peuple hébreu, sans le savoir*) que l'histoire ancienne des rois d'Égypte, n'est qu'une altération, systématique et grossière, de ce que les Livres saints renferment relativement à l'Égypte et aux Égyptiens ? Ces rapprochements amènent une fois de plus à se demander comment les ennemis de la révélation ont le triste courage de comparer et, ce qui est plus odieux encore, de préférer à Moïse, Hérodote, Manéthon, Diodore de Sicile, etc.

Le passage du Jourdain. Ne pas prendre à la lettre le texte de Moïse, vouloir que les Hébreux aient passé le Jourdain sur un pont ou par un gué qui auraient existé même au temps des plus grandes eaux, c'est attenter à la vérité du récit biblique, à la véracité des écrivains sacrés. Josué affirme que le passage eut lieu à la fois, et en avril et au temps de la moisson des orges ; or, dit Voltaire, la moisson, sur les bords du Jourdain, ne se faisait qu'en juin. C'est une grosse erreur ; les prémices de la moisson d'orge étaient offertes au Seigneur le lendemain de la fête de Pâques, et celles de la moisson de froment le jour de la Pentecôte, qui tombait souvent en mai. Le mois d'avril était donc le temps de la pleine moisson. M. Victor Guérin, témoin oculaire, affirme que dans la vallée du Jourdain la moisson se fait d'ordinaire à la fin d'avril. Voltaire accordait à peine quarante-cinq pieds à la largeur du Jourdain ; cette largeur est telle, qu'il faut, même en dehors des débordements, le bras d'un homme vigoureux pour lancer avec la fronde une pierre d'un bord à l'autre.

Les silex ou couteaux de pierre de Josué. La Vulgate affirme que, sur l'ordre de Dieu, Josué fit tailler à Galgal des couteaux de pierre pour circoncire les enfants d'Israël. Les Septante ajoutent que, en enterrant Josué, les Israélites jetèrent dans son tombeau des couteaux de pierre de la circoncision. A ma prière, M. l'abbé Richard, hydrogéologue célèbre, est allé chercher à Galgal et au tombeau de Josué les couteaux de pierre ou silex taillés qui devaient y être, et il les a trouvés en grand nombre.

Sciences historiques. — *Accord général des découvertes égyptiennes et de la Bible.* C'est Champollion lui-même qui écrivait : « Aucun monument égyptien n'est réellement antérieur à l'an 2200 avant notre ère... Cette antiquité n'offre rien de contraire aux traditions sacrées ; elle les confirme sur tous les points. Tous les rois d'Égypte nommés dans la Bible se retrouvent sur les monuments. La Bible écrit mieux leurs noms que ne l'ont fait les écrivains grecs. »

Reconnaissance générale des lieux de la Bible. Un des grands résultats de l'exploitation topographique de la Palestine par des officiers de l'état-major d'Angleterre a été l'identification des noms des lieux arabes avec les noms de lieux de la Bible. On y est parvenu à tel point, disait le lieutenant Couder, dans son dernier rapport, qu'il est à peine un des lieux de la Bible qui ne soit pas inscrit sur les cartes ; de sorte que désormais les récits de la sainte Écriture, éclairés par la connaissance parfaite des lieux, reprendront toute la vie d'annales contemporaines.

Roboam roi de Juda. Le livre des *Rois* nous apprenait que le roi égyptien *Sésac*, le *Sésonch* des monuments, avait pris Jérusalem et emmené captif le roi Roboam ; et voici que sur le mur méridional de la grande salle du Carnac, on voit Sésonch traîner aux pieds de ses dieux, parmi un très-grand nombre d'autres, un personnage humain, portant sur sa poitrine l'inscription : *Royaume de Juda.*

Chodorlahomor et Amraphal. La Genèse nomme ces deux rois parmi ceux qui déclarèrent la guerre aux rois de la Pentapole ; leurs noms ne figurent nulle part ailleurs dans la Bible. Or le célèbre assyriologue Georges Smyth a trouvé sur une brique cette inscription, en caractères cunéiformes : « Au dieu Hurki (la lune) son roi Kudur-Mabug (Chodor-Lahomor), conquérant de la Syrie, pour sa vie et pour la vie de Amar-Bellih (Amarphal), roi de Luisa (Senkerch, Sennaar), construisent le temple de Raba de Hurki. » Ces briques ont été faites et gravées par les ordres de Chodor-Lahomor et Amarphal, contemporains et rivaux d'Abraham, il y a quatre mille ans !

Allocution de Ramsès III. Sur le papyrus admirablement conservé de M. Harris, M. Eisenlhor de Heidelberg a lu une allocution dans laquelle Ramsès III rappelle qu'il est parvenu à comprimer une révolution religieuse, le monothéisme de Moïse, et fait allusion à la série des événements qui ont abouti à l'Exode des Israélites. C'est un témoignage trente fois séculaire rendu à la vérité des Livres saints : ce sont les propres paroles de M. Eisenlhor.

Les Rékabites. Le prophète Jérémie avait dit aux Rékabites : « Parce que vous avez obéi aux paroles de Jonadab votre père.., la race de Jonadab ne cessera pas de produire des hommes qui serviront toujours en la présence de Dieu. » C'était comme une promesse de durée indéfinie pour un peuple qui ne bâtissait jamais de villes, habitait des cavernes, cultivait les champs, nourrissait des troupeaux, n'usait jamais de vin ni de chair, et était toujours vêtu de noir. Or, le 30 novembre 1860, M. Pierrotti, l'auteur de *la Palestine actuelle dans ses rapports avec la Palestine ancienne*, a constaté, au sud de la mer Morte, l'existence de tribus nomades de Rékabites, au nombre de quarante mille, aussi fidèles que du temps de Jérémie aux prescriptions de Jonadab, leur père.

Les Ismaélites. La Genèse avait dit d'Ismaël : « Il

lèvera la main contre tous, et tous lèveront la main contre lui, et il dressera ses tentes devant tous ses frères. » Le même M. Pierrotti dit avoir rencontré à Tibériade quelques hommes de la tribu indépendante des Yaoudi-el-Bekir qui lui ont dit : « Nous sommes les enfants d'Ismaël, fils d'Abraham, nous ne sommes pas musulmans, notre nom signifie *Juifs*, grands et anciens, nous sommes environ dix mille. » Qu'un peuple intelligent, actif, entouré pendant des siècles de nations civilisées, soit jusqu'à présent demeuré errant, c'est, dit un voyageur anglais, Kic-Porter, un miracle subsistant, un des faits mystérieux qui établissent la vérité incontestable des prophéties.

Misah, roi de Moab, et Ochosias, roi des Juifs. M. Clermont-Ganneau, chancelier du consulat de Jérusalem, a eu la bonne fortune de découvrir aux environs de la mer Morte, dans l'ancien pays de Moab, un gros bloc ou stèle de basalte, portant une inscription en caractères hébraïques qu'il a pu faire estamper, et que M. de Vogüé a déchiffrée. On y lit : « Je suis Mesah, fils de Chamos, fils de Moab. J'ai combattu Israël. Chamos a humilié Jéhovah. » Cette stèle nous révèle donc après de longs siècles le nom et les actes de Mésah, présenté par la Bible comme roi de Moab, et nous révèle une campagne faite par les Moabites contre Israël, campagne que les Livres saints ne faisaient que laisser soupçonner.

Ézéchias et Sennachérib. Le livre des Rois raconte que, la quatorzième année du roi Ézéchias, Sennachérib, roi des Assyriens, s'empara d'un grand nombre de villes fortifiées de Juda, imposa à Ézéchias un lourd tribut, et, suivant la promesse faite à Ézéchias par Isaïe, s'en retourna sans avoir pris Jérusalem, effrayé du massacre dont son camp avait été le théâtre. Or MM. Oppert et Rawlinson ont lu, écrites en caractères cunéiformes sur des prismes, des inscriptions qui confirment pleinement le récit des Livres saints.

« Ézéchias le juif ne se soumit pas... Je l'enfermai dans Jérusalem, la ville de sa puissance, comme un

oiseau dans sa cage... Il envoya vers moi à Ninive, avec trente talents d'or et quatre cents talents d'argent. » Bérose, en outre, raconte, presque dans les mêmes termes que le quatrième livre des Rois, la manière honteuse dont Sennachérib perdit la couronne avec la vie. Après la guérison d'Ézéchias, la Bible dit que Baladan, roi de Babylone, lui écrivit pour le féliciter, et M. Rawlinson, a, en effet, constaté par les inscriptions que le roi Mérodach-Baladan envoya un ambassadeur à Ézéchias. Sennachérib et Baladan sont donc comme Ézéchias des personnages historiques.

Ruine de Babylone. Dieu par la bouche d'Isaïe avait dit de Babylone : « J'effacerai le nom de Babylone, j'anéantirai sa race, ses habitants, ses vestiges, je la donnerai au hérisson des ruines, je la couvrirai de marécages, je balayerai la dernière trace de ce séjour maudit. » Tous les voyageurs sont unanimes à dire qu'aujourd'hui Babylone semble frappée de malédiction, que son nom est un nom de terreur pour les habitants du désert, qu'elle est l'effroi des nations, que les caravanes s'éloignent d'elle avec précipitation pour éviter jusqu'à l'aspect de ses ruines.

Défaite et captivité de Manassès; défaite de Sennachérib; chute de Ninive. Confirmant pleinement le récit des Livres saints, d'autres monuments assyriens nous révèlent : 1° que Asserhaddon, roi d'Assyrie, vicaire de Babylone, s'empara de toute la Syrie et exila ses habitants ; ce qui explique comment Manassès put être envoyé à Babylone; 2° que Manassès fut en effet rétabli sur son trône comme délégué du roi d'Assyrie ; 3° que, comme l'avait prédit le prophète Nahum, Asserhaddon s'empara de la ville de Thèbes ; 4° que par suite, sans doute, de la défaite de Sennachérib et de l'extermination de l'armée assyrienne, Phaorte, roi des Mèdes, l'Arphaxad de la Bible, redoubla d'énergie et s'empara de Ninive; que, conformément aux prophéties, Ninive, la ville immense, aux sept lieues de long, aux dix-huit lieues de tour, disparut si complétement, qu'il semblait impossible de

découvrir même le lieu où elle avait été, et qu'on osait nier son existence et sa grandeur. M. Botta, consul de France à Mossoul, est enfin parvenu à mettre au jour les palais de Assarhaddon et de Nabuchodonosor, et à constater que Ninive, qui couvrait l'espace qui sépare Korsabad du Tigre, répondait par sa magnificence au récit des prophètes et aux souvenirs de l'Orient. Un autre consul, M. Victor Place, a retrouvé dans une chambre souterraine l'immense provision d'instruments de fer et d'acier qui avaient servi à l'érection de ces monuments splendides.

Animaux symboliques d'Ézéchiel. Les musées assyriens de Paris et de Londres offrent aujourd'hui aux regards étonnés des statues colossales, appelées *taureaux ailés,* qui semblent avoir été exhumées de leur oubli séculaire, pour devenir des témoins gigantesques de la vérité de nos Livres saints. Ce sont bien là les animaux dont Ézéchiel disait : Leur aspect est une ressemblance humaine.

Ruines de Tyr. « Le sort a frappé Tyr, dit M. de Volney, la reine des mers, le berceau du commerce qui civilisa le monde, le pêcheur indigent habite les caves voûtées où jadis s'entassaient les trésors du monde. Ses ruines semblent n'avoir été conservées que comme une preuve visible de l'accomplissement de la parole divine : « elle sera comme le sommet d'un rocher, et elle « servira à sécher les filets des pêcheurs. »

Ruines de Samarie. L'heure marquée pour la punition des crimes de Samarie avait sonné. Le livre des Rois raconte que dans la quatrième année du roi Ezéchias, Salmanazar, roi d'Assyrie, investit Samarie, et que ce ne fut pas Salmanazar, mais les Assyriens qui la prirent au bout de trois ans. Isaïe ajoute que le Tartan envoyé par le roi d'Assyrie contre Azoth et qui la prit s'appelait Sargon, dont il n'existe aucune autre mention dans la Bible. Tout est expliqué par une des plaques de marbre qui décoraient les salles du palais de Korsabad. « J'ai, dit Sargon, occupé la ville de Samarie et

réduit en captivité sept mille deux cent quatre-vingts personnes qui l'habitaient. » Désormais il ne saurait y avoir de doute, le nom du conquérant de Samarie est Sargon, le général révoqué de Salmanazar, qui détrôna son maître et s'empara de sa couronne. Son nom de général était probablement Enemessar que lui donne le texte grec du livre de Tobie. La vérité des Livres saints est pleinement confirmée.

Prophétie d'Abdias et d'Isaïe contre l'Idumée. Comme l'avaient annoncé les prophètes, l'Idumée est toute en ruine, plus de trente villes détruites sont absolument désertes, les scorpions y abondent, les cormorans y sont innombrables. Edom est renommée pour la multitude de ses corbeaux ; les chèvres sauvages (*pilosus* du prophète) se trouvent partout sur les montagnes.

Châtiment de l'Egypte. Volney et les autres voyageurs ne font que répéter le langage des prophètes lorsqu'ils disent : « l'Égypte a cessé d'appartenir à ses propriétaires naturels, elle a vu ses champs fertiles devenir successivement la proie des Perses, des Macédoniens, des Romains, des Grecs, des Arabes, des Géorgiens, et enfin de cette race de Tartares connus sous le nom de Turcs ottomans. Le système d'oppression est méthodique, tout ce que le voyageur voit ou entend lui rappelle qu'il est dans une terre d'esclavage et de tyrannie. En Égypte, il n'y a ni classe moyenne, ni noblesse, ni clergé, ni négociants, ni propriétaires !

Daniel et Nabuchodonosor. L'existence même de Nabuchodonosor était mise en doute par Voltaire, sous prétexte que Hérodote ne l'avait pas nommé. Une inscription déchiffrée par M. Oppert, nous apprend que la ruine aujourd'hui nommée Bar-Nemroud est le reste d'un édifice érigé par Nabuchodonosor ; et qu'au temps de ce roi, vers l'an 558 avant Jésus-Christ, on comptait quarante-deux vies humaines de cinquante-cinq ans, ou 2,730 ans. Or cet intervalle diffère de dix ans de celui que donnerait la chronologie biblique ! Ce rapprochement est vraiment extraordinaire. M. Oppert a aussi décou-

vert à Babylone une colline artificielle appelée Mokattah, carrée, orientée, bâtie en brique, et qui semble avoir été le piédestal de la statue colossale élevée par Nabuchodonosor. La Bible attribue la reconstruction de Babylone à Nabuchodonosor, Hérodote l'attribue à Sémiramis. Une autre inscription met cette déclaration dans la bouche de Nabuchodonosor : « J'ai construit le siége de mon royaume, j'ai bâti ce palais indestructible... J'ai relaté ma construction sur des cylindres revêtus de bitume et de briques. » Ce sont précisément ces cylindres que la science vraie est venue déchiffrer à la grande confusion de la fausse science. Enfin, faisant sans aucun doute allusion à son affreuse maladie mentale, Nabuchodonosor s'écrie dans l'inscription relative à la reconstruction de Babylone : « Accepte mon humiliation, accorde-moi la prolongation de ma vie jusqu'aux jours les plus reculés. »

Nous constatons enfin que M. Oppert a lu sur une brique, le nom du roi Balthasar, pour lequel son père invoque la protection de la grande divinité.

Daniel fut deux fois sauvé des lions, une première fois sous Nabuchodonosor, une seconde fois sous Darius qui l'avait chargé du gouvernement d'une province ; or voici que dans les ruines de Babylone et dans la ville de Suse, celle dont Daniel fut gouverneur, on a trouvé des monuments sur lesquels sont sculptés des hommes et des lions : des inscriptions cunéiformes nous apprendront peut-être bientôt que nous avons sous les yeux des monuments commémoratifs du miracle biblique.

Le livre d'Esther. La première conquête moderne relative à la vérité de l'histoire d'Esther a été l'identification faite par M. Oppert du nom de l'Assuérus de la Bible, avec le nom de Xerxès. Les Septante avaient traduit Ayagite par Macédonien, les inscriptions de Korsabad nous ont appris que le pays d'Ayag faisait partie de la Médie, que Aman, par conséquent, était non pas Perse mais Mède comme l'indique le livre d'Esther. L'existence des courriers montés sur des chevaux lancés à toute vitesse, est confirmée par Hérodote. On a retrouvé dans la langue

perse des caractères cunéiformes cinquante noms ou mots propres, mentionnés dans le livre d'Esther; etc.

Destruction du second temple de Jérusalem. Titus lui-même, dans sa fameuse déclaration : « J'adjure les dieux de Rome, la divinité de ce pays, les soldats qui m'entourent, les Juifs qui sont près de moi et vous-mêmes, que c'est vous seuls qui appelez la ruine sur ce temple, » proclame hautement qu'il n'a été que l'exécuteur des prophéties divines. Mais après le vaste incendie qui avait dévoré le temple, il restait encore pierre sur pierre! Pour que l'oracle reçût son plein accomplissement, il fallut que Julien l'Apostat eût l'étrange pensée de le relever de ses ruines. Ammien Marcellin, auteur contemporain, nous raconte que d'effroyables tourbillons de feu s'élançant des entrailles du sol, par jets continus, dévorèrent les travailleurs, et rendirent impossible l'accès des chantiers. L'élément destructeur semblait mettre une sorte d'opiniâtreté à repousser tous les efforts, et l'on fut obligé d'abandonner l'entreprise. Non-seulement il n'est pas resté pierre sur pierre du temple, mais ses derniers vestiges sont si complétement perdus, qu'aujourd'hui il est rigoureusement impossible de savoir exactement où il était.

Épisode du docteur Colenso. Il y a un petit nombre d'années un ministre anglican, professeur d'arithmétique dans une école obscure, fut nommé évêque de Natal. Il se trouva bientôt assez initié à la langue zouloue pour essayer de traduire la Bible dans cette langue. Il avoue lui-même que, dès le début, il s'embarrassa dans les difficultés de son travail. L'arithméticien s'était attaché au contrôle des chiffres fournis par la Bible, et, tout compte fait, il n'avait pas réussi à les concilier. En outre un chef zoulou, qu'il instruisait, l'avait accablé d'objections que l'évêque ne sut pas résoudre ; les rôles du missionnaire et du sauvage se trouvèrent ainsi intervertis ; l'autorité, l'ascendant, la raison, passèrent du côté du Zoulou. Le convertisseur devint le perverti. Ce fut

une apostasie véritable. Le livre dans lequel l'Évêque désarmé raconte sa mésaventure et développe ses objections, *Le Pentateuque et le Livre de Josué devant la critique*, fit grand bruit, et causa un véritable scandale. Il disait, non sans hypocrisie, « comment moi, serviteur du Dieu de vérité, aurais-je osé forcer un de mes frères à croire ce que je ne croyais pas moi-même? » Les objections de Colenso n'ont rien de scientifique, sa prétention vraiment étrange est de convaincre d'erreur le Pentateuque et le Livre de Josué, par de mesquines difficultés de détail, lesquelles, depuis deux mille ans, ont été remarquées de tout le monde et n'ont empêché la foi de personne, parce que ce sont des erreurs sur des chiffres particulièrement exposés aux distractions et aux caprices des copistes. C'est, comme le dit heureusement M. l'archidiacre Prat, une chasse aux ombres. Elle puisait tous ses dangers dans la position importante que le docteur Colenso occupait dans l'Église anglicane! Mais une protestation et une déclaration solennelles de deux cent dix savants, amis de la religion, rappelèrent bientôt au pauvre évêque que : « loin de s'appesantir sur les différences apparentes entre la science et les divines Écritures, tout esprit sage doit ne s'arrêter qu'aux points où toutes les deux sont d'accord, sans supposer, sans craindre jamais que la parole inspirée de Dieu et la science, dont le grand but doit être de célébrer la gloire de ses œuvres, puissent ne pas tenir toujours le même langage sur les matières qu'elles touchent en commun. Le triomphe du passé assure le triomphe de l'avenir. Chacune des découvertes si laborieusement accomplies dans toutes les branches des sciences humaines, est la confirmation la plus éclatante et la plus inattendue des textes les plus controversés de nos Livres saints! Il en est ainsi depuis Porphyre jusqu'à nos jours. Aussi la Bible est-elle debout, triomphante et immortelle. A mesure que la main des démolisseurs a creusé autour des fondements de l'édifice pour les déraciner, elle y a trouvé de nouvelles assises, toujours indestructibles. » « Rationalistes, s'écrie M. l'abbé

Darras, vous ne croyez pas aux miracles, et vous êtes vous-mêmes le plus étonnant des miracles, vous vous succédez depuis vingt siècles, légions intéressées contre légions, pour renverser un livre écrit jadis par quelques Hébreux. Toutes les passions humaines sont vos alliées dans cette guerre. On a tant détruit de livres et vous n'avez pas réussi à détruire celui-là, en vérité c'est un prodige! » Colenso a été faible jusqu'au ridicule!

— Un autre adversaire de l'Ancien et du Nouveau Testament, M. Jacolliot, pousse la haine jusqu'à l'extravagance. Il ose affirmer que les faits de l'Ancien Testament n'ont de réalité que dans l'Inde ; que Jésus-Christ n'a jamais existé, et que ses historiens n'ont fait qu'attribuer à un être imaginaire de miraculeuses aventures copiées par eux dans les livres sacrés de l'extrême Orient. Réfuter cette thèse impie, ce serait supposer qu'elle repose sur quelque fondement. Les faits de l'Ancien et du Nouveau Testament identifiés avec le sol de la Judée, monumentalisés mille fois, sont arrivés jusqu'à nous dans toute leur réalité et leur clarté, par une succession non interrompue. Supposer qu'on puisse leur disputer leur vérité de nature et d'origine, ce serait supposer qu'en plein jour on peut nier la réalité de la lumière et l'existence même du soleil. L'ère des Védas loin de remonter à douze ou quinze mille ans, remonte à peine à quelques siècles avant ou même après notre ère. Tout le monde sait que c'est à la supercherie des Pandous qu'il faut attribuer la plupart des similitudes entre les Védas et la Bible. Le nom lui-même du héros messianique de M. Jacolliot, *Christna*, est un attentat contre la philosophie des langues.

CHAPITRE DOUZIÈME. **La Science, auxiliaire de la Foi.** — Non-seulement la science véritable, la science des faits et des lois de la nature, n'est pas opposée à la foi, mais quelques-unes des sciences, pour ne pas dire presque toutes les sciences, nous fournissent des preuves directes et rigoureuses de la vérité de plusieurs dogmes

fondamentaux de la foi ou de plusieurs des faits de la Révélation.

L'Arithmétique. — Tout nombre, c'est-à-dire toute série d'unités réelles successives, est essentiellement fini; car, puisque chacun des nombres obtenus par des additions successives, ne diffère du précédent que par une unité, tous ces nombres successifs sont nécessairement finis à la fois, le second par le premier, le troisième par le second, etc. Tout nombre est nécessairement pair ou impair, premier ou non premier; s'il est pair, il ne contiendra pas tous les nombres impairs; s'il est premier, il ne sera pas le dernier des nombres premiers, car la série des nombres premiers est illimitée. En tout cas, qu'il soit pair ou impair, premier ou non premier, il ne contiendra pas son carré, son cube, sa quatrième puissance; il ne sera donc pas plus grand que tout nombre donné; il ne sera pas infini, mais fini. Tout nombre est essentiellement fini, donc le nombre des hommes qui ont existé sur la terre est fini, et il y a eu un premier homme; donc le nombre des révolutions de la terre autour du soleil est fini, et il y a eu une première révolution; et le soleil et la terre ont été, équivalemment, lancés dans leur orbite par une volonté souveraine. Donc dans tous et chacun des ordres de la nature il y a eu un prototype sans prédécesseurs, et les êtres ne se sont pas succédé éternellement. Voici donc que l'arithmétique, la plus élémentaire, la plus commune des sciences, fournit une preuve irréfutable de la fausseté de la thèse fondamentale de l'athéisme, l'existence nécessaire, et par conséquent éternelle, de l'univers et des éléments qui le composent. L'Arithmétique conclut à la nécessité, à la vérité d'une création dans le temps. Il importe de remarquer que c'est indépendamment de son origine, et en vertu des propriétés essentielles et connues des nombres, que tout nombre formé d'unités successivement ajoutées est essentiellement fini. Cette proposition une fois démontrée, il ne peut plus être question d'origine ou de première unité à une distance

infinie ; l'origine est nécessairement à distance finie. En d'autres termes, nombre actuellement fini et origine à distance finie sont une seule et même chose, et comme tout nombre est essentiellement fini, toute origine est elle-même à une distance finie. Un nombre qui aurait son dernier chiffre et qui n'aurait pas son premier chiffre, serait un bâton à un seul bout, et comment concevoir un bâton réel existant sans ses deux bouts ?

L'Algèbre. M. Fâa de Bruno, mathématicien très-distingué, nous met par l'algèbre en possession du premier bout du bâton, ou de la première unité du nombre des hommes qui se sont succédé à la surface de la terre. Partant du chiffre actuel des populations humaines, et admettant que l'augmentation annuelle de la population est d'un centième environ, chiffre moyen le plus probable, il déduit de la théorie des progressions cette proposition capitale : « il est impossible que la création de l'homme remonte beaucoup au-delà de cinq mille huit cent soixante-seize ans. »

Cette même théorie appliquée aux quatre mille deux cent cinq ans écoulés depuis le déluge, en prenant pour accroissement annuel de la population un deux-cent-dix-septième, donne pour le nombre d'hommes existant actuellement à la surface de la terre, un milliard trois cents millions, chiffre très-peu différent du chiffre réel.

Calculé par cette même formule le chiffre total des hommes qui ont vécu sur la terre, depuis le déluge, serait de deux cent quatre-vingt-seize milliards ; la France entière, en supposant cinq hommes par mètre carré, ne suffirait pas à contenir cette immense multitude.

Dans les calculs de M. Fâa de Bruno, il faut distinguer deux choses, les données numériques et la méthode. Les données numériques, la population totale du globe, le chiffre de son accroissement annuel, peuvent rester indécis, mais la méthode est absolument exacte ; le nombre d'années correspondant au chiffre actuel de

la population de la terre est nécessairement fini, et très-voisin de six mille ans.

La Physique. Il est incontestable que toute lumière, toute chaleur, tout mouvement et tout développement de la vie, dans l'intérieur et à la surface de la terre, ont leur origine et leur cause dans le soleil. S'il est donc vrai que le soleil n'a pas toujours éclairé et échauffé la terre, qu'il viendra un temps, après lequel l'activité solaire, en supposant qu'elle ait été continuellement en jeu, sera nécessairement et fatalement épuisée, force sera aussi d'admettre que la chaleur, la lumière, le mouvement et la vie ont eu un commencement et auront une fin, ainsi que l'affirment la sainte Écriture et la Révélation. Et, en effet, les données certaines des sciences physiques modernes, habilement maniées par l'un des physiciens contemporains les plus illustres, Sir William Thomson, professeur à l'Université de Glascow, assignent à la chaleur solaire un commencement et une fin. La vie donc a commencé à la surface de la terre, et elle finira ! L'origine éternelle des êtres est une vaine chimère ! Ces conclusions du grand physicien ont grandement irrité les évolutionnistes ; ils lui ont sévèrement reproché son invasion d'un domaine qui n'est pas le sien ; ils refusent à la physique le droit de donner des leçons à la géologie et à la physiologie ! Voici donc qu'une science despotique refuse à une autre science tout droit de contrôle ; tandis que toutes les sciences émancipées s'attribuent d'un commun accord le droit de censure de la théologie ou de la science du surnaturel !

Pour se faire pardonner, Sir William Thomson a admis plus tard que la vie avait pu être apportée à la terre par un fragment d'aérolithe. C'est une concession ridicule, puisqu'elle ne fait que reculer la difficulté. Il faudra trouver l'origine de la vie à la surface de l'astre dont s'est détaché le fragment qui a vivifié et fécondé la terre ! Mais constatons que Sir William Thomson a réparé sa faiblesse en proclamant :

« que nous voyons partout dans la nature l'influence d'une volonté libre, et que tous les êtres vivants sont sous la dépendance unique du Créateur et du régulateur souverain des mondes. »

— Dans son volume *La conservation de l'énergie*, M. Balfour-Stewart, professeur de philosophie naturelle au collége d'Owen, à Manchester, dit à son tour :

« Nous dépendons du soleil, centre de notre système, non-seulement pour l'énergie de nos corps, mais pour la délicatesse de notre constitution; l'avenir de notre race est attaché à l'avenir du soleil.... Nous avons vu que le soleil a eu un commencement et qu'il doit avoir une fin. Si nous généralisons, nous regarderons non-seulement notre propre système, mais tout l'univers matériel, considéré au point de vue de l'énergie utilisable, comme essentiellement transitoire. » La science formule donc, comme la foi, le terrible arrêt : *Cœlum et terra transibunt.*

— M. Paul de Saint-Robert conclut à son tour : « L'univers converge vers un état final où toutes les activités de la nature se seront arrêtées et fixées dans un repos relatif éternel. » Ces conséquences de cette partie de la physiqne appelée *thermodynamique.* sont d'autant plus remarquables, qu'à son berceau elle avait essayé bruyamment de faire de l'invariabilité de la somme des énergies de la nature, de leur unité d'origine et de leur convertibilité mutuelle, un argument contre la création et le Créateur.

— MM. Helmholtz et Tyndall, physiciens illustres mais émancipés de la Foi et libres penseurs, s'expriment ainsi : « A mesure que les siècles se succèdent, chaque planète devra tomber à son tour sur le soleil.... Si elle ne devient pas incandescente, comme une étoile filante, par le frottement dans son passage à travers l'atmosphère du soleil, le premier frôlement contre sa surface produira un immense développement de lumière et de chaleur. Puis, soit du premier coup, soit après plusieurs bonds, comme un boulet de canon ricochant sur la sur-

face de la terre ou de l'eau, toute sa masse sera broyée, fondue, réduite en vapeur, par un embrasement qui produira en un moment plusieurs millions de fois autant de chaleur qu'en produirait en brûlant une masse de charbon des mêmes dimensions. »

— M. Folie, de l'Académie des sciences de Belgique, dit enfin : « SI LE MONDE EXISTAIT DE TOUTE ÉTERNITÉ, IL Y A UNE ÉTERNITÉ DÉJA QU'IL AURAIT DU FINIR, PUISQUE LA TENDANCE A L'ANÉANTISSEMENT DE TOUT TRAVAIL ET A L'ÉQUILIBRE FINAL DE TEMPÉRATURE, AGISSANT DE TOUTE ÉTERNITÉ, AURAIT DU SE RÉALISER ENTIÈREMENT DEPUIS UNE ÉTERNITÉ DÉJA. On est pleinement en droit d'affirmer scientifiquement que l'univers n'existe que depuis un temps limité, quelque long d'ailleurs que ce temps puisse être. Et quelle cause l'a ainsi constitué dans le temps? Une volonté libre ! La création se trouve ainsi démontrée physiquement, j'allais dire mathématiquement. »

Voilà donc que ce qu'il y avait de plus mystérieux, de plus improbable, de plus impossible, humainement, dans la sainte Écriture : le commencement du monde par une création véritable et sa fin par le feu, est devenu un des dogmes fondamentaux de la science actuelle ! splendeur !

— *La Physique moléculaire.* Après la physique mathématique et la physique corpusculaire, écoutons la physique moléculaire. M. Clerk Maxwell, professeur de physique à l'Université de Cambridge, un des savants les plus renommés de l'Angleterre, d'une étude profonde, comme on n'en fit jamais, des molécules et des atomes, n'hésite pas à tirer cette conclusion grandiose : « Aucun des phénomènes de la nature, depuis son origine, n'a pu produire la moindre différence dans les propriétés des molécules, de sorte que l'existence ou l'identité de leurs propriétés ne peut être attribuée à aucune des causes que nous nommons... Les molécules présentent, ainsi que l'a dit sir John Herschell, le caractère essentiel d'*articles manufacturés, et excluent l'idée d'une existence éternelle, ou d'une*

entité subsistant par elle-même... Elles sont aujourd'hui ce qu'elles étaient lorsqu'elles ont été créées, achevées, quant à leurs dimensions, à leur poids et aux caractères indestructibles qu'elles présentent... *Nous en jouissons parce qu'ils sont le cachet de celui qui au commencement a créé* non-seulement le ciel et la terre, *mais les matières qui les composent.*

M. Tyndall dit à cette occasion : « Gassendi supposait la cause première comme un *postulatum.* Dans ses atomes manufacturés, Clerk Maxwell trouve la base d'une induction qui lui permet d'escalader les hauteurs philosophiques que Kant jugeait inaccessibles, et de s'élancer logiquement des molécules jusqu'à leur création. »

Une belle page de la philosophie naturelle de l'immortel Thomas Young, nous fait entrevoir comment le monde visible s'est constitué à l'aide de ces atomes primordiaux et comment ces mêmes atomes peuvent entrer en relation avec l'univers invisible !

A propos de l'univers invisible, nous signalons l'apparition d'un livre très-remarquable qui a pour soustitre : *Spéculations physiques sur la vie future*, par deux physiciens et mathématiciens de premier ordre, MM. Tait et Balfour-Stewart, livre dont voici la conclusion :

« La science ainsi développée (c'est-à-dire la science adulte, la science vraie), au lieu de se montrer en antagonisme avec les exigences du christianisme, est en réalité son plus efficace auxiliaire, et la charge de montrer que les premiers chrétiens avaient tort d'affirmer l'existence et la constitution d'un univers invisible, semblable à celui que la science proclame, est rejetée sur les épaules des adversaires du christianisme. La vérité est que la science et la Révélation ne sont pas et ne peuvent pas être deux champs de connaissances sans communication possible entre eux : une semblable hypothèse est simplement absurde. » Ce livre savant et bon, a fait en Angleterre une très-grande sensation, et il est arrivé déjà à sa quatrième édition.

SCIENCES PHYSIOLOGIQUES. La tendance actuelle de la fausse science est l'athéisme ; elle veut à tout prix que Dieu n'existe pas, et pour arriver à nier Dieu, elle nie la création, et cherche les origines de la vie dans une foule de systèmes ou de genèses plus insensées les unes que les autres, et aboutissant nécessairement, fatalement à la génération spontanée. Or la science vient de démontrer victorieusement, invinciblement, que la génération spontanée est une chimère. M. Tyndall lui-même, qui dans un élan d'ardeur matérialiste avait osé dire : « Je vois dans la MATIÈRE LA PROMESSE ET LA PUISSANCE D'ENGENDRER TOUTES LES FORMES DE LA VIE, » a été forcé de déclarer, peu après, ne pouvoir apporter aucune preuve satisfaisante du développement de la vie sans une vie antérieure démontrée.

Comment, en effet, admettre scientifiquement la génération spontanée après le mémorable rapport fait à l'Académie des sciences, dans sa séance du lundi 25 février 1865, par M. Balard, au nom d'une commission composée de MM. Flourens, Dumas, Brongniard, Milne-Edwards, Balard. Il s'agissait, au fond, de constater la vérité d'une expérience de M. Pasteur, expérience qui, de l'aveu des partisans de la génération spontanée, niait son existence et sa possibilité. Voici les conclusions du rapport :

« En résumé, les faits observés par M. Pasteur et contestés par MM. Pouchet, Joly et Musset, sont de la plus parfaite exactitude. Des liqueurs fermentescibles peuvent résister soit au contact de l'air confiné, soit au contact de l'air souvent renouvelé, sans s'altérer ; et quand, sous l'influence de ce fluide, il s'y développe des organismes vivants, ce n'est pas à ces éléments gazeux qu'il faut en attribuer le développement, mais à des particules solides (des germes vivants), dont on peut le dépouiller par des moyens divers, ainsi que M. Pasteur l'avait affirmé. »

Après avoir répété sa mémorable expérience, si simple, mais si nette et si concluante, dans une des bril-

lantes soirées scientifiques de la Sorbonne, M. Pasteur n'hésita pas à prononcer ces solennelles paroles couvertes d'applaudissements :

« En éloignant le germe, j'ai éloigné la vie, car la vie c'est le germe, et inversement le germe c'est la vie. Jamais la génération spontanée ne se relèvera du coup mortel que cette expérience lui a porté. Non, il n'y a pas une seule circonstance, aujourd'hui connue, où l'on ait vu des êtres venir au monde sans parents. Ceux qui l'affirment sont le jouet d'illusions ou de causes d'erreurs qu'ils n'ont pas su apercevoir ou qu'ils n'ont pas vues. »

Après un long temps écoulé, le 17 juillet 1876, M. Pasteur disait à l'Académie des sciences : « Voilà bientôt vingt années que je poursuis, sans la trouver, la recherche de la vie sans la vie antérieure semblable. Les conséquences d'une telle découverte seraient incalculables. Les sciences naturelles en général, et la philosophie en particulier, en recevraient une impulsion que nul ne saurait prévoir. Aussi, dès que j'apprends que j'ai été devancé, j'accours près de l'heureux investigateur. Il est vrai que j'accours vers lui plein de défiance. » C'était à l'occasion d'une nouvelle tentative du docteur Bastian, dont M. Tyndall a dit : « Tout ce qu'il allègue en faveur des générations spontanées s'obstine à ne pas se manifester ; » en même temps qu'il réclamait le concours de tous les esprits éclairés pour bannir de la science cette doctrine des générations spontanées qui ne s'appuie sur rien !!!

Constatons en outre que les savants de bonne foi qui affirment le plus énergiquement les générations spontanées, M. Pouchet en France, M. Bastian en Angleterre, reconnaissent et proclament hautement que si la matière est douée du pouvoir de s'organiser elle-même et d'engendrer la vie, c'est uniquement par communication de la puissance créatrice : « Les phénomènes physiques, chimiques et biologiques, dit M. Bastian, s'accordent à établir qu'il règne partout un ordre immuable, des lois fixes, et que rien dans la nature, malgré les apparences

contraires, n'est livré au hasard. Les mêmes forces qui agissent actuellement, au-dedans et au-dehors de nous, ont été et sont toujours actives dans l'univers entier : les forces qui produisent des résultats si beaux, si complexes et si variés, attestent l'existence d'une puissance suprême, dont ces résultats sont l'expression. »

— Citons encore deux autorités : d'abord celle d'un naturaliste très-distingué, M. Strauss-Durckheim : « Tous les êtres vivants, jusqu'aux derniers animalcules, doivent sans acception leur existence à des individus semblables à ceux qui les engendrent. » Puis celle de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg : « Les organismes les plus douteux, qui paraissent appartenir en même temps aux deux règnes organiques, sont renfermés dans leur propre cercle morphologique. »

Origine simienne de l'homme. M. Gratiolet, qui, plus que tout autre, et avec un talent hors ligne, a étudié l'anatomie comparée du singe et de l'homme, conclut ainsi : « ... Les faits me permettent d'affirmer avec une conviction fondée sur une étude personnelle et attentive, que l'anatomie ne donne aucune base à cette idée si violemment défendue de nos jours, d'une étroite parenté entre l'homme et le singe.... La divine majesté de l'homme sortira quelque jour consacrée par ce combat, et dès lors invincible et triomphante. »

M. Emmanuel Rousseau, chef des travaux anatomiques au Muséum d'histoire naturelle, a constaté mieux que ne l'avait fait Camper une différence essentielle entre le singe et l'homme. « Les mammifères sans exception sont pourvus de l'os intermaxillaire..... Cet os manque chez l'homme seul. »

Astronomie et chronologie indiennes et égyptiennes. — M. Biot a été amené invinciblement à cette conclusion : Plus on examine en détail, avec un sens pratique, les écrits astronomiques des Hindous, plus on se persuade que, dans ces livres, texte ou commentaires

sont fabriqués spéculativement, avec des pièces de rapport prises de toutes parts, sans qu'on y trouve aucun vestige d'observations anciennes qu'ils auraient faites eux-mêmes avec des instruments précis, pour un but de perfectionnement abstrait qui leur a toujours été étranger.

— M. l'abbé Guérin, missionnaire des Indes, a conclu mathématiquement d'une observation du Surya-Sidantha l'âge véritable de son auteur, auquel on attribuait une antiquité démesurée. L'observation a été faite il y a 1,484 ans, ce qui ferait vivre Surya en 345 après Jésus-Christ.

— M. Cooper, aidé de l'astronome royal M. Airy, a constaté qu'une éclipse mentionnée dans une inscription hiéroglyphique, comme étant arrivée sous le règne du pharaon arrière-petit-fils de Sheska I[er], qui prit Jérusalem, avait eu lieu l'an 851 avant Jésus-Christ, à 5 heures 10 minutes du soir. M. Cooper a été ainsi conduit à une chronologie très-différente de celle de Manéthon. On ne pourra donc plus opposer les chiffres de Manéthon à la chronologie biblique.

— En supposant que les faces de la grande Pyramide ont été inclinées de 52 degrés, pour que Sirius, le petit Chien ou Sothis, à son point culminant, dardât ses rayons perpendiculairement sur la face méridionale, on a pour l'âge du monument 3,300 ans avant Jésus-Christ. Je n'attache pas une grande importance à l'hypothèse de Mahmoud-Bey ; je crois avec M. Piazzi Smyth que l'étoile Sothis ou Sirius n'a pas joué dans l'astronomie égyptienne le rôle qu'on lui attribue ; mais il est au moins prouvé que, quel que soit le point de départ que l'on choisisse, on arrive toujours pour l'âge de la grande Pyramide à un chiffre qui s'accorde parfaitement avec la chronologie biblique.

La pluralité des mondes. La pluralité des mondes n'a rien qui, de près ou de loin, puisse contrarier nos dogmes chrétiens. Les bienfaits de l'Incarnation ont pu s'étendre à d'autres mondes ; saint Paul nous montre Jésus-

Christ pacifiant par son sang versé sur la croix ce qui est sur la terre ou dans les cieux; et une vieille hymne, *Pange lingua*, chante la gloire du sang précieux qui lave les crimes de la terre, des mers, des astres, du monde entier. Cependant on ne peut pas nier qu'il n'y eût pour la foi quelque chose d'irrévérencieux dans l'engouement avec lequel on se plaisait à peupler d'habitants tous les astres du firmament. Nous sommes donc heureux de constater que la science du jour est beaucoup moins prodigue. Voici les conclusions d'une longue dissertation sur les conditions astronomiques de la vie, insérée dans l'Annuaire du bureau des longitudes pour 1874, par M. Faye, de l'Institut : « Loin de pouvoir admettre *à priori* que les conditions de la vie se trouvent naturellement réalisées partout, c'est à peine si l'on peut citer, en dehors de la terre, deux planètes de notre système où elles soient seulement un peu probables, et le seul globe sur lequel il soit permis de se prononcer avec une entière certitude, la lune, n'en possède aucune. »

Analyse et mécanique analytique. — *L'alvéole des abeilles*. Lord Brougham a constaté par l'analyse, plus complétement qu'on ne l'avait fait avant lui, que l'alvéole des abeilles est un chef-d'œuvre de mathématique. « On ne saurait douter, dit-il, que l'abeille a résolu le problème du *minimum minimorum* de la surface du fond de son alvéole, dans des conditions qui n'avaient pas encore été examinées; et que leur architecture est plus parfaite que tout ce que l'on peut imaginer. Si l'on réfléchit que c'est le chef-d'œuvre de l'instinct, il sera impossible de dire avec Virgile : *In tenui labor*, sans ajouter : *At tenuis non gloria*...

« Ce que nous appelons l'instinct est l'action continuelle de Dieu, et ces spéculations tendent à sa gloire, ou du moins à nous faire remplir notre devoir en expliquant et éclaircissant ses œuvres. »

Des observations nouvelles que nous citons prouvent que cet instinct s'exerce spontanément, sans édu-

cation préalable, sans hésitation aucune, sans tâtonnement, sans calcul, sans étude des obstacles. Aussi M. Chevreul n'hésite pas à dire : « Les faits de l'instinct malgré tout ce qu'en ont dit les philosophes, qui les ont attribués à une sorte d'enseignement donné par les ascendants aux descendants de leur espèce, sont en contradiction évidente avec cette explication. Des faits précis, observés et expérimentés par Frédéric Cuvier, m'ont conduit à penser qu'ils sont inexplicables sans une cause providentielle. »

Simplicité et spiritualité de l'âme. M. Félix Lucas démontre par l'analyse : 1° que si la perception des sensations dérivait de l'ébranlement mécanique d'un *sensorium*, il faudrait absolument admettre, ce qui est absurde, qu'une formule d'analyse peut remplacer une force motrice réelle ; 2° que le centre des perceptions ne peut pas avoir des dimensions finies, qu'il doit être essentiellement un atome insécable, indécomposable, inaccessible au scalpel de l'anatomiste, un pur esprit. — M. Félix Breton trouve une démonstration de la simplicité de l'âme, non plus dans ses perceptions, mais dans son action sur le corps. La volonté agit elle-même sur un élément physique ou mécanique auquel elle imprime directement un mouvement... Nous sommes logiquement forcés de reconnaître la création à neuf d'un travail par la volonté... La volonté est autre chose que matière et autre chose que mouvement. Matière et mouvement ne sont pas tout, quoique dans la réalité simplement physique tout soit matière et mouvement.

La réversion. La formule de Laplace, l'équation du monde et des mondes. Laplace a dit dans son *Essai philosophique sur les probabilités* : « Une intelligence qui, pour un instant donné, connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée et les situations respectives des êtres, si d'ailleurs elle était assez vaste pour soumettre

ces données à l'analyse, embrasserait dans la même formule les mouvements des plus grands corps de l'univers, et ceux du plus léger atome. Rien ne serait incertain pour elle et l'avenir, comme le présent, serait présent à ses yeux. »

Il est possible que l'illustre géomètre ait prétendu comprendre dans sa gigantesque formule les êtres et les phénomènes des quatre règnes de la nature, minéral, végétal, animal, humain, d'autant plus que pour lui les causes finales sont des causes imaginaires, expression de notre ignorance. En tout cas, c'est ainsi que la formule de Laplace a été et est universellement entendue par la science émancipée de notre époque, par les Hæckel, les Huxley, les Du Bois-Reymond, etc., etc. De sorte qu'en réalité, cette théorie mécanique des mondes est la prétendue source et l'expression dernière des théories de l'Ecole positiviste et rationaliste du XIXe siècle, d'où ils concluent tous leurs dogmes insensés de l'éternité de la matière et de la vie, du transformisme ou de l'évolution, de la nécessité et de la fatalité des actes humains, etc. Or M. Philippe Breton a fait ressortir de la manière la plus piquante, l'absurdité de cette théorie. En effet, si elle était vraie, tout atome, toute molécule, tout être, considéré dans l'espace et dans le temps, décrirait équivalemment une courbe continue; or tout mouvement curviligne est essentiellement réversible, c'est-à-dire qu'on peut concevoir que l'atome, la molécule, l'être revienne sur ses pas, et parcoure, en sens contraire, le chemin suivi, ou que tous les phénomènes du monde et des mondes puissent et doivent se reproduire en sens converse, donnant ainsi naissance à un monde renversé ou à rebours ! Ce monde le plus étrange qu'on puisse imaginer devient à son tour une démonstration par l'absurde, extrêmement frappante, de la fausseté, de l'inanité des prémisses qui le rendent absolument nécessaire en théorie.

Citons un exemple de réversion : Dans le monde à rebours, les morts renaissent, sortent de terre à l'état

de cadavres, prennent vie et deviennent d'abord des corps malades, après quoi ils recouvrent la santé à tous les âges. Ils sortent de terre les uns vieillards, les autres adultes, les autres enfants ; ils rajeunissent à mesure que le temps s'écoule, et tous sans exception deviennent semblables à nos enfants naissants, puis disparaissent totalement dans le sein de leur mère. Au-delà de ce singulier genre de mort, il devient de plus en plus difficile de comprendre les effets de la réversion. » M. Félix Breton conclut avec raison qu'en dehors de ce qui est vraiment quantité ou de ce qui peut être conçu double, triple, quadruple, les mathématiques ne peuvent que conduire à l'erreur ou à de vrais non-sens.

Anthropologie. Le R. P. Monsabré a fait à Notre-Dame, pendant le Carême de 1875, sur la beauté, la grandeur, la vie divine de l'homme, trois savantes et éloquentes conférences qui forment à elles seules une brillante synthèse du chef-d'œuvre de la création. J'ai cru devoir en faire, avec les propres paroles de l'orateur, un résumé rapide, qui est un hymne magnifique chanté par trois des plus nobles parmi les sciences, la physiologie, la philosophie et la théologie, en l'honneur du Dieu créateur de l'homme et de la Révélation. Il me semble impossible que cet hymne glorieux ne frappe pas vivement et n'impressionne pas profondément tous ceux qui le liront. Ces vérités sublimes ne s'inventent pas; elles sont forcément révélées et divines.

Chimie et synthèse chimique. M. Béchamp, professeur de chimie à la Faculté de Montpellier, aujourd'hui doyen de la Faculté de médecine de l'Université catholique de Lille, a demandé à la science dans laquelle il est passé maître le secret divin de l'origine et de l'essence de la matière organique et inorganique, et sa réponse est un nouveau triomphe pour la Révélation. Citons-en quelques traits : « En vertu des relations admirables et si fécondes que la science a découvertes entre le règne minéral, le

règne végétal, le règne animal et l'homme, les végétaux devaient apparaître les premiers, puisqu'ils sont des appareils de synthèse, tandis qu'au point de vue chimique et physiologiqne les animaux ont dû venir après. Les végétaux sont en effet, ainsi que M. Dumas l'a établi avec une grande évidence, des appareils de combustion, c'est-à-dire des appareils d'analyse ; ils ne pouvaient pas créer la matière nécessaire à l'édification de leur être..... La science fixe donc, en quelque sorte, le moment de l'apparition de la vie sur le globe ; mais elle fixe, en outre, avec certitude, cet ordre de subordination : la matière minérale avant les végétaux, les végétaux avant les animaux. Elle constate de plus que l'homme est le dernier qui ait été posé sur cette terre, et que, comme pour les autres êtres, la matière de son organisme est minérale par essence. Oui, tout cela est absolument vrai et d'une évidence scientifique... » Il y a une autre évidence non moins certaine, scientifiquement et expérimentalement, c'est que les matériaux minéraux de l'air, de l'eau et de la terre, tout seuls, ne peuvent pas engendrer un atome de matière organique. Dans l'ordre purement chimique, il faut l'intervention d'une intelligence, celle d'un chimiste assez savant, d'un génie assez élevé, pour gouverner la matière en ses aptitudes. Dans l'ordre de la nature, il faut les végétaux, c'est-à-dire un ensemble d'appareils qui fonctionnent sans cesse pour opérer des synthèses organiques ayant en elles-mêmes le germe de leur propre reproduction et de leur multiplication... Le spiritualisme donne Dieu pour père à l'univers. Dieu, suivant cette doctrine, a créé la matière, et il a créé avec elle tous les mondes, tout ce qui vit, respire et pense sur la terre. Et le verbe *créer* signifie *tirer du néant*, faire de rien quelque chose. La doctrine spiritualiste est celle de la science, non pas de la science d'hier et du premier venu, mais de la science d'aujourd'hui, des véritables savants. » M. Béchamp termine par cette conclusion de M. Hirn, correspondant de l'Institut de France :

« La matière, la force, l'âme humaine ont seules pu

être créées dans le sens propre du terme (c'est-à-dire tirées du néant, faites de rien), avec leurs attributs, leurs propriétés, leurs facultés... Ici-bas, l'homme, certainement, n'aura jamais l'idée la plus éloignée de cet acte du Créateur; il ne peut qu'en constater la nécessité première ! »

La Téléologie ou la science des causes finales et du dessein dans la nature. Il est si évident que partout et toujours, dans la nature, l'indication d'un but à atteindre, l'accommodation des moyens à la fin, l'appropriation des organes aux fonctions à remplir, sont choses si palpables, que chercher à les démontrer ce serait supposer qu'elles peuvent être l'objet d'un doute et les amoindrir. D'ailleurs l'Ecole positiviste, la seule interprète sérieuse de la libre pensée, admet les causes finales. M. Littré dit en parlant de l'œil : « Il est naturel de conclure qu'une cause intelligente a eu devant soi l'effet particulier que chacune des parties devait produire, et l'effet commun qu'elles devaient produire toutes ensemble. En d'autres termes, que cette cause a eu un plan ou s'est proposé un but qu'elle a atteint. » Si, plus tard, à propos du virus de la rage et des entozoaires, M. Littré s'écrie : « Transporté dans l'ordre de la finalité, l'esprit se trouble nécessairement et chancelle... » « La science ne veut pas d'une finalité qui ne se vérifie ni ne s'expérimente, » c'est une boutade contre l'inconnu et le mystère qu'il faut absolument subir.

Un naturaliste célèbre, M. Van Bénéden a dit à l'occasion de ces mêmes entozoaires : « Plus nous avançons dans la connaissance de la nature, plus aussi est profonde notre conviction que la croyance en un créateur tout-puissant et en une sagesse divine qui a créé le ciel et la terre selon un plan préconçu et éternel, peut seule résoudre les énigmes de la nature, comme celles de la vie humaine. »

Auguste Comte avait aussi dit d'abord : « Il n'y a pas plus d'organe sans fonction que de fonction sans

organe, puisque le développement précis de la corrélation entre les idées d'organisation et les idées de vie constitue la loi caractéristique de toutes nos études biologiques..... La disposition d'esprit qui nous conduit à penser que par cela même que tel organe fait partie d'un être vivant, il concourt nécessairement, d'une manière déterminée, quoique peut-être inconnue, à l'ensemble des actes qui composent son existence, est donc éminemment philosophique et d'un usage indispensable. » Si, ailleurs, Auguste Comte proteste contre l'inutilité fondamentale du cristallin, c'est parce qu'il ignorait que cet organe exerce seul la fonction capitale d'accommoder l'œil aux distances... S'il dit, en parlant de la vessie, qu'elle n'a qu'une importance secondaire, et que son action perturbatrice accidentelle est fort loin d'être compensée par son utilité dans l'état normal, c'est encore une boutade inconsidérée, inspirée sans doute par le souvenir de douleurs causées par des lésions de la vessie !

Dieu sans aucun doute n'est pas tenu au plus parfait. La saine philosophie et la saine théologie condamnent également les théories optimistes de Leibnitz et de Mallebranche. A chacune de ses œuvres, le Créateur s'est contenté de déclarer qu'elle était bonne ! Mais la perfection des organismes vivants est un fait si constant, que la science et l'industrie ont toujours désespéré d'en approcher même de loin. Quel appareil humain de propulsion pouvons-nous comparer à la patte du cygne, à la queue et aux nageoires du saumon, aux jambes du cheval ou du cerf, aux ailes de l'aigle ou du pigeon?

— Le Cœur est un moteur merveilleux que le génie de l'homme n'aurait jamais conçu. Son travail élèverait, en une heure, son propre poids à 5 589 mètres, tandis que l'homme le plus robuste ne s'élève que de 3 000 mètres en une heure ; il est donc vingt fois plus énergique. La quantité totale du sang, de 35 à 45 kilogrammes, fait sa circulation complète dans 40 minutes, ce qui est énorme. Le cœur, dit M. Bouillaud, est une admirable pompe foulante qui ne réclame pas pour l'exercice de ses mou-

vements, comme les pompes créées par les mains de l'art, une force étrangère et extérieure ; elle est automotrice. Le jeu de ses valvules est plus admirable encore. Les valvules auriculo-ventriculaires sont disposées de manière à laisser le libre passage au sang qui vient des oreillettes pendant la diastole ventriculaire, et à empêcher son reflux pendant la systole ventriculaire. Pendant cette systole, les valvules ventriculo-artérielles s'abaissent pour permettre le passage du sang dans les artères, et elles se redressent pour s'opposer au reflux du sang pendant la diastole ventriculaire. Les mouvements et les repos des artères, comparés aux mouvements et aux repos du cœur, se font en des temps inverses les uns des autres; cette sorte d'inversion était nécessaire pour que le sang pût exécuter son mouvement circulatoire. Un centre nerveux, si mystérieusement dissimulé qu'on n'a pas pu encore le découvrir, préside à ces mouvements d'une régularité vraiment divine. Et que d'autres lois encore inconnues! Tout récemment M. le docteur Marcy constatait qu'on ne peut en un temps donné obtenir du cœnr qu'une même quantité de travail, et que si, par des excitants énergiques, on provoque une dépense anormale, un repos s'ensuit forcément, et le cœur, au bout d'un moment, se trouve n'avoir fait que son travail ordinaire.

— Si au lieu de considérer le cœur, nous considérons le Cerveau, nous y verrons, avec M. Thomas Huxley lui-même, le père de l'homme-singe, le plus extraordinaire, le plus délicat, le plus sensible des organes de perception, hymne admirable chanté à son tour à la louange du créateur et organisateur suprême des mondes. La merveille serait bien plus étonnante encore si, avec l'École positiviste, nous étions forcés de voir dans le cerveau un organe matériel sentant, pensant, voulant, se ressouvenant, alors que, de l'aveu des plus acharnés, le passage de l'impression à la sensation, au sentiment, à la volition, au souvenir, est absolument au-dessus de la portée de l'intelligence humaine ! *Ignoramus ! Igno-*

rabimus! « La toute-puissance divine, dit M. le docteur Edouard Fournié (l'un des savants qui ont le mieux étudié le cerveau), après qu'elle eut créé le monde avec l'immensité de ses phénomènes, a étendu sous la voûte crânienne de l'homme un organe doué d'une faculté inouïe, incomparable, qui le constitue à l'état de foyer conscient, vers lequel converge toute lumière, et d'où émane toute connaissance.... Quant à l'ordre admirable qui préside au classement de ces diverses connaissances, nous le devons à l'intelligence sublime qui a tout créé. Le cerveau est une tapisserie merveilleuse dont le Créateur a fourni le canevas et dont nous nous remplissons tous les jours les mailles. »

— Ce que nous avons dit du cerveau s'étend naturellement aux autres organes de perception qui tous accusent, de la manière la plus évidente, un dessein préconçu, un moyen sagement combiné pour atteindre un but nettement déterminé. Un jeune physiologiste, d'un talent très-original, a voulu déterminer *à priori* les conditions que devrait remplir l'organe destiné à recevoir l'impression des vibrations lumineuses, et sa rétine théorique s'est montrée une imitation ébauchée de la rétine naturelle. Cette thèse des causes finales est si invinciblement démontrée, que même un hétérogéniste, M. Jules Duval, s'est vu contraint de clore en ces termes une longue étude des ferments ou virus, qui intriguaient tant Auguste Comte et M. Littré : « Fatalité, diront les philosophes ! Non ! Cette étude nous montre que dans la nature, TOUT SE LIE, TOUT S'ENCHAINE ET SE CONFOND DANS LA MÊME HARMONIE. Quand on envisage les plus simples phénomènes qui se déroulent à la surface de la croûte terrestre, ou qu'on pénètre du regard le plan majestueux de l'univers tout entier, l'on arrive à cette conception, grandiose et vraie tout à la fois, que rien ici-bas n'est livré au caprice ou au hasard : L'homme, comme les autres êtres, a sa mission à remplir, et cette mission, il la tient de Dieu. Celle des infiniment petits n'a certainement pas d'autre mobile, elle n'a pas d'autre source que la source divine. »

Avouons-le donc, l'athée est un pauvre insensé, ou un malheureux forcené réduit à croire à UN MONDE SANS RAISON D'ÊTRE, A DES OEUVRES ADMIRABLES SANS OUVRIER, à DES EFFETS IMMENSES et CONTINUS SANS CAUSE.

Synthèse générale et classement des connaissances humaines. La classification naturelle des connaissances humaines, c'est-à-dire des propriétés des êtres et de leurs rapports mutuels, procédant directement du simple au composé, du général au particulier, dont je crois *devoir joindre ici le tableau*, constitue une magnifique synthèse, qui est en même temps la synthèse chrétienne et catholique. Qui oserait affirmer que les distinctions, si familières à notre esprit, d'être nécessaire, d'êtres contingents, d'être corporel, d'être mixte, d'être purement spirituel, d'esprits bons et mauvais, ne sont que des phénomènes subjectifs, des abstractions de notre intelligence ? Tous ces êtres sont présents à notre pensée, pourquoi ne seraient-ils pas aussi réels que nous ?

CHAPITRE DOUZIÈME. — LA SCIENCE ET LES SAVANTS, AUXILIAIRES DE LA FOI (Suite). — *Les savants.* Les savants viennent en aide à la foi par les témoignages qu'ils lui rendent, soit volontairement, ce sont les *savants amis ;* soit involontairement, tout en restant *ennemis.* Les savants ennemis sont encore auxiliaires de la foi par les erreurs souvent grossières dans lesquelles ils tombent quand ils se hasardent à l'attaquer.

I. Les savants amis. *Napoléon le Grand*, membre de l'Institut de France, à l'occasion de l'apostolat athée du célèbre astronome Lalande : « Mon premier devoir est d'empêcher qu'on n'empoisonne la morale de mon peuple, car l'athéisme est destructeur de toute morale, SINON DANS LES INDIVIDUS, DU MOINS CHEZ LES NATIONS. »

D'Homalius d'Halloy, géologue éminent. « La Bible, en parlant de l'image de Dieu, n'a pu faire allusion

à la partie matérielle et décomposable de l'homme, mais bien à sa partie spirituelle qui, pour être digne de Dieu, doit être douée de l'immortalité, c'est-à-dire de la propriété de conserver éternellement son individualité... » « Je n'hésite pas à dire qu'il n'existe, à mes yeux, aucune opposition réelle entre nos croyances religieuses et les démonstrations données par l'état actuel de nos connaissances... » « La théorie qui attribue l'origine de nos hautes montagnes à des soulèvements relativement récents, fait tomber les objections dirigées contre le séjour des eaux du déluge sur les matières qui forment les sommets des plateaux les plus élevés. »

Agassiz, un des plus grands naturalistes des temps modernes. Il a combattu jusqu'au dernier jour de sa vie la théorie du Darwinisne. « Notre science n'est pas assez avancée, disait-il, pour discuter à fond l'origine des êtres organisés. »

Faraday, le grand physicien. « Sa foi et sa piété, dit M. Samuel Martin, son panégyriste, portaient la joie dans son âme. Il avait une foi absolue à ce que nous reconnaissons comme l'essence du Christianisme. Sa foi n'a pas péri par défaut d'œuvres, bien loin de là, elle était vivifiée par une bienfaisance active, par un dévouement de chaque jour au soulagement de la souffrance, et par une confiance inaltérable dans la Divinité. M. Tyndall résume ainsi les convictions de Faraday : « Douter des vérités humaines, c'est ouvrir la porte aux découvertes ; en faire des articles de la foi, c'est la fermer. Douter des vérités divines, c'est livrer sa vie au hasard ; y croire, c'est lui donner son lest. »

M. Stokes, physicien et mathématicien profond : « Traçons sans crainte, l'enchaînement d'un anneau à un autre (dans la série des êtres), mais prenons garde, dans cette étude des causes secondes, d'oublier la CAUSE PREMIÈRE, et de fermer les yeux aux preuves merveilleu-

ses de sagesse que, surtout dans l'étude des êtres organisés, nous rencontrons à chaque pas. » — « Une vérité ne peut être contraire à une autre, quand même on y serait arrivé par des voies totalement différentes : dans un cas par une saine investigation scientifique, dans d'autres par la foi à des témoignages d'une authenticité certaine. » — « Quand des phénomènes de la vie nous passons à ceux de l'esprit, la science ne peut que nous éclairer sur la profondeur de notre ignorance et nous conduire à jeter les yeux vers un ordre plus élevé. »

M. Dumas, le grand chimiste. « La nature de la matière nous est-elle connue? Non ! Connaissons-nous la nature de la force qui règle le mouvement des corps célestes et celui des atomes? Non! Connaissons-nous la nature du principe de la vie? Non! Quelle différence y a-t-il donc entre le savant et l'ignorant? L'IGNORANT N'HÉSITERA PAS A TOUT NIER ! Le savant a le droit et le courage de tout croire. Non, la vie ne se commence pas et ne se termine pas sur cette terre. » — « La science est grande, son rôle est glorieux, mais son domaine circonscrit : elle commande à la matière, elle ne peut rien sur l'esprit. L'homme n'a pas eu besoin de la science pour plonger dans les profondeurs de l'âme humaine, et ce qu'il a découvert, en étudiant les forces physiques, n'a servi qu'à constater qu'entre elles et lui il n'y a rien de commun. »

M. Dumas a dit de M. de La Rive, physicien éminent : « L'esprit de tolérance de notre confrère lui faisait une loi d'éviter tout ce qui pouvait blesser les convictions d'autrui ; mais il arrive un moment, cependant, où se taire serait renier sa foi ; et il ne voulait pas laisser croire aux hommes que ceux qui prêchent le matérialisme au nom de la science, sont fiers de l'approbation ou de la complicité de tous les savants. Cela n'est pas, disait-il, et notre devoir est de le proclamer. »

M. Becquerel père, doyen de la section de physique

de l'Académie des sciences. Il a fait sienne dans une circonstance solennelle, cette grande parole du grand Berzélius : « Il faut admettre l'existence d'une puissance créatrice qui s'est manifestée à de certaines époques, et qui semble ne plus agir aujourd'hui que pour perpétuer les espèces vivantes... Tout ce qui tient à la nature organique prouve un but sage, et nous révèle un entendement supérieur. Plus d'une fois, le philosophe à vue courte a prétendu que tout était l'œuvre du hasard... Il n'a pas compris que ce qu'il désigne du nom de hasard est une chose physique impossible. »

Augustin Cauchy. Le premier mathématicien du monde, M. Biot, a dit de lui : « Qui pourra peindre le vrai chrétien, remplissant avec foi et amour tous les devoirs de loyauté, de probité, de charité affectueuse que la Religion nous prescrit envers nous-mêmes et envers les autres ? On l'a vu s'occuper à faire du bien autour de lui jusqu'à ses derniers moments; attendant et acceptant la mort avec une sécurité confiante, qu'une foi profonde peut seule inspirer. Heureux celui en qui Dieu, pour notre exemple, a voulu ainsi mêler les dons du génie et ceux du cœur ! »

Ces paroles prouvent que M. Biot, le savant des savants, était lui-même profondément chrétien ; on l'a vu plus d'une fois, à Saint-Etienne-du-Mont, recevoir la sainte communion des mains de son petit-fils, vicaire général du diocèse de Beauvais.

Augustin Cauchy n'hésitait pas à dire : « Cultivez avec ardeur les sciences abstraites et les sciences naturelles ; décomposez la matière ; dévoilez à nos regards surpris les merveilles de la nature ; explorez, s'il se peut, toutes les parties de cet univers ; fouillez ensuite les annales des nations, les histoires des anciens peuples ; consultez, sur toute la surface du globe, les vieux monuments des siècles passés. Loin d'être alarmé de vos recherches, je les provoquerai sans cesse, je les encouragerai de mes efforts et de mes vœux ; je ne craindrai pas que la vérité

se trouve en contradiction avec elle-même, ou que les faits et les documents par vous entassés puissent jamais être en désaccord avec les livres sacrés. »

M. Baumgartner, physicien célèbre, ancien ministre d'Autriche : « Quelques naturalistes de notre époque, voyant qu'aucun des phénomènes du monde matériel ne s'accomplissait sans qu'il se fît, en même temps, un mouvement quelconque, se sont crus autorisés à ramener tous les phénomènes du monde intellectuel à de simples mouvements de la matière... D'après eux, les fonctions intellectuelles ne seraient que les résultats de l'activité spécifique du cerveau, directement modifiée par la composition de la masse cérébrale et du sang ; l'esprit lui-même ne serait qu'une combinaison d'atomes cérébraux susceptibles, par suite de certains mouvements déterminés, de sentir, d'imaginer, de penser, de vouloir, etc., en un mot, le cerveau sécréterait la pensée, comme le foie sécrète la bile. Une doctrine pareille qui remue jusque dans leurs fondements les croyances auxquelles l'immense majorité du genre humain s'est rattachée depuis une longue suite de siècles, qui met en question la valeur morale de nos actions, qui, enfin, menace sérieusement l'existence de toute société humaine, ne devrait pas être énoncée sans qu'on fût bien sûr de l'appuyer de preuves convaincantes. » Ces prétendues preuves M. Baumgartner les discute, les réduit à néant, et il conclut ainsi : « que, cependant, on se garde de croire que les sciences naturelles, en elles-mêmes, conduisent fatalement au matérialisme... Non ! Cette étude sagement et consciencieusement dirigée, constitue la meilleure et la plus forte sauvegarde contre toute espèce d'erreurs ; et plus que toute autre branche des connaissances humaines, elle nous conduit à ne reconnaître dans l'immensité de la nature qu'un magnifique temple du Dieu tout-puissant. »

M. Chevreul, doyen illustre des chimistes du monde :

« Je me suis demandé si, à une époque où plus d'une fois on a dit que la science moderne mène au matérialisme, ce n'était pas un devoir pour un homme qui a passé sa vie au milieu de ses livres et dans son laboratoire de chimie, à la recherche de la vérité, de protester contre une opinion diamétralement opposée à la sienne, et tel est le motif pour lequel en disant qu'il n'a jamais été ni sceptique, ni matérialiste, il en expose les raisons. »

« La première opinion concerne la certitude que j'ai de l'existence de la matière hors de moi-même ; je n'ai donc jamais été sceptique... La seconde est une conviction de l'existence d'un être divin, créateur d'une double harmonie, l'harmonie qui régit le monde inanimé et que révèle d'abord la science de la mécanique céleste, puis la science des phénomènes moléculaires, et l'harmonie qui régit le monde organisé vivant. En voyant cette sagesse prévoyante qui préside à la constitution du monde,... ne serait-on pas tenté de se demander si, à certaines époques, ce spectacle admirable des choses inanimées et des êtres vivants, l'homme excepté, ne serait pas autant une leçon infligée à l'orgueil humain, que l'occasion à lui offerte, de comparer de temps en temps les harmonies sublimes qu'il n'a pas faites, avec le spectacle... de la société d'individus appartenant à la seule espèce perfectible, douée du libre arbitre, du raisonnement et du sens moral, en guerre constante avec elle-même,... de sorte que le plus grand ennemi de l'homme soit l'homme. Et pourtant, par une amère dérision, certaines bouches disent *humanité*, comme d'autres disent *la divinité.* »

M. Samuel Haughton, auteur des *Principes de mécanique animale :* « L'intelligence divine qui a formé le plan de toutes choses a présidé à l'évolution elle-même. Je ne vois pas pourquoi il ne pourrait pas y avoir dans la vie organique un procédé semblable d'évolution des formes inférieures de l'existence aux formes supérieures; mais ce serait une *évolution téléologique*, dans laquelle

chaque pas et chaque résultat ont dû être prévus à l'avance. »

M. Trousseau, professeur à la faculté de médecine de Paris : « Je crois que chez l'homme et les animaux il est un principe immatériel et libre. »

M. Strauss Durckheim, anatomiste célèbre : « Je suis bien forcément animiste, vitaliste, organicien, spiritualiste ; *animiste*, comme croyant à l'existence de l'âme ; *vitaliste*, comme reconnaissant que la vie n'est que l'action de l'âme sur le corps ; et *spiritualiste*, comme admettant forcément qu'il existe dans l'homme... un esprit, être immatériel et intellectuel, jouissant seul d'une volonté spontanée, et qui, lui seul, doit être responsable de la conduite que l'être qu'il dirige a tenue dans ce monde. »

M. Naudin, de l'Académie des sciences, botaniste éminent. « Dieu pouvait faire le monde d'une infinité de manières, et il est tout à fait indifférent à la théologie qu'il l'ait créé d'un seul coup, sans intervention des causes secondes, ou par la voie plus lente de l'évolution et de l'enchaînement des phénomènes. A quelque hypothèse que l'on se rattache, il a fallu que la vie commençât sur notre planète ; et tout commencement, tout ce qui émerge de l'invisible est inexplicable... Quelque autorité que l'on accorde à Moïse, qu'on le regarde ou non comme un prophète inspiré, sa théorie est une théorie évolutionniste, une théorie mieux combinée et plus conforme aux lois de la nature que celles des évolutionnistes modernes. »

M. Le Conte, président de l'Association américaine pour l'avancement des Sciences : « Les sauvages de l'Australie n'ont pas la conception de ce que peut être un dessin : montrez-leur la photographie exacte d'un homme ou d'un objet commun, ils ne le reconnaîtront

pas, et ne pourront établir aucun lien entre l'objet et son image. C'est là un sens qui leur manque. De même certains hommes, instruits du reste, sont indifférents en présence des chefs-d'œuvre de l'art, et n'en comprennent pas la beauté. C'est un sens qui leur manque ! Tel est l'état des hommes intelligents qui se refusent à admettre les vérités révélées de la religion, et qui ne comprennent pas l'harmonie supérieure préétablie dans l'univers, Loin de se gêner, la religion et la science se prêtent un mutuel appui... Il faut chercher à maintenir entre elles la paix, par la tolérance et la patience, la tolérance envers les déshérités qui, par un manque de facultés esthétiques, ne voient dans l'univers que de la matière et de l'énergie ; la patience, car l'entente sera longue à se faire. »

M. Dawson, vice-président de la section d'histoire naturelle de la Société américaine pour l'avancement des sciences : « La théorie de l'évolution repose .. sur un cercle vicieux... La vie n'est pas le produit des lois physiques de la nature, et le développement des corps organisés ne peut se comprendre qu'en admettant l'existence d'un pouvoir invisible, antérieur à l'existence de notre monde, à qui en est due la création et qui agit encore sans cesse pour la continuer d'une manière permanente et éternelle. C'est sur ce terrain que viennent se rencontrer en amies et en alliées, la science humaine de la nature et la théologie, sans que personne ait le droit de les séparer. »

J'aurais pu multiplier à l'infini ces exemples et ces citations de savants amis. En remontant dans l'histoire, j'aurais pu constater de nouveau que tous ou presque tous les grands génies ont été sincèrement religieux, en ce sens du moins qu'ils adoraient qu'ils invoquaient le Dieu des chrétiens, et qu'ils professaient le dogme capital de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme. Le fait est d'autant plus concluant, qu'il faut appliquer plus encore aux savants qu'au commun des hommes le dogme du

petit nombre des élus, ou croyants fidèles, NON MULTI SAPIENTES! et que les savants, en outre, par le fait même de leur science qui enfle, sont condamnés, comme fatalement, à l'aveuglement dont nous avons déjà parlé souvent.

Mais prétendre que la science vraie, que les savants véritables sont hostiles à la Révélation et à la foi, c'est faire preuve, tout ensemble, et d'impudence et d'ignorance grossière.

Les intransigeants qui se vantent dans leurs journaux et leurs professions de foi d'être pour la raison contre la foi, pour la science contre le miracle — c'est la formule reçue — n'ont absolument aucune science : ce sont tout au plus des magisters insurgés.

II. Les savants ennemis. Ils nous viennent en aide, tantôt par les aveux qui leur échappent, tantôt par leurs défaillances, leurs aberrations et, nous pouvons le dire, leurs extravagances.

M. Huxley, secrétaire perpétuel de la Société royale de Londres, l'auteur de la *Descendance simienne de l'homme*, nous a rendu le service de réduire à sa juste valeur, c'est-à-dire à néant, le chef du positivisme, Auguste Comte. « Auguste Comte avait osé écrire sur le frontispice de son temple : « Réorganiser sans Dieu, ni « roi, par le culte systématique de l'humanité! » Et cette INSCRIPTION INSENSÉE, CETTE PRÉTENTION FOLLE, au lieu de faire fuir, avait attiré un grand nombre de disciples!... Depuis seize ans, ç'a été pour moi une cause d'irritation continuelle de voir proclamer M. Comte le représentant de la pensée scientifique... Sa philosophie positive contient une foule de particularités contraires même à l'esprit de la science. »

M. Huxley dit ailleurs : « Dans toutes les questions pratiques, la victoire est à la doctrine qui proclame dans le monde et dans l'homme l'existence d'un élément libre doué de volonté. »

M. Hooker, président de la Société Royale de Londres, a dit dans son discours inaugural de la réunion à Norwich de l'Association britannique : « Je voudrais voir graver profondément dans les esprits... la conviction qu'il est grandement à désirer que la religion et la science se parlent le langage de la paix, marchant la main dans la main, dans les jours et les générations de l'avenir. » Il a fait siennes les paroles du poëte : « Mais parlons de celui qui nous a placés ici, qui tient les clefs d'où nous venons, où nous allons. La mort commune à tous, la vie renouvelée là-haut, sont toutes deux dans les desseins de cet amour qui encercle tout. »

M. John Tyndall. L'illustre physicien a poussé en apparence le matérialisme à ses dernières extrémités ; il a été jusqu'à dire en pleine réunion de l'Association britannique qu'il présidait à Belfast : « En remontant dans la pensée au-delà de toute démonstration expérimentale, j'aperçois dans la matière la promesse et la puissance d'engendrer toute vie. » Heureusement qu'il a fait quelques jours après cet aveu : « J'ai remarqué que ce n'est pas dans mes heures de clarté et de vigueur que cette doctrine s'impose à mon esprit. » Avant et après, à cette question : Comment les opérations physiques sont-elles associées au fait de la conscience ? il a répondu : « L'abîme entre ces deux classes de phénomènes restera toujours infranchissable. Les groupements moléculaires et les mouvements moléculaires n'expliquent rien.... Mais si le matérialisme est confondu et la science rendue muette, à qui appartiendra-t-il de donner la réponse ? A celui à qui le secret a été révélé. Inclinons nos têtes et reconnaissons notre ignorance, une fois pour toutes. »

Non-seulement il a fait cette profession de foi : « Les hommes véritablement scientifiqnes admettent franchement ne pouvoir apporter aucune preuve satisfaisante du développement de la vie sans une vie antérieure démontrée ! » ce qui est la négation formelle de la toute-puis-

sance de la matière ; mais il s'est fait le champion de l'orthodoxie, au point de réclamer, près de notre Académie des sciences, « le concours de tous les esprits éclairés pour bannir de la science cette doctrine des générations spontanées qui ne s'appuie sur rien. »

Ce qui prouve, mieux encore, combien la libre pensée aveugle et dérange les meilleurs esprits, c'est qu'un physicien aussi habile, observateur et expérimentateur tant exercé, soit arrivé à se faire l'écho et l'interprète de la formation spontanée des organes des sens et de leurs fonctions, par l'évolution lente des organismes les plus bas aux organismes les plus élevés. « Dans les organismes les plus bas il y a un sens tactile répandu à la surface du corps entier. Peu à peu, dans une longue période de temps, à force de recevoir des impressions et de leur correspondre, ou de s'y adapter, certaines parties de la surface deviennent plus impressionnables. Les sens sont à l'état naissant, ayant tous pour origine le sens du toucher... L'action chimique de la lumière se localise peu à peu dans des cellules pigmentaires, plus sensibles à son action que les tissus environnants. L'œil commence à se former... L'ajustement étant supposé toujours actif, un léger bulbe sort de l'épiderme et des glandes pigmentaires. Une lentille est en train de se former ; elle se dévelope par l'action sans cesse répétée de l'ajustement jusqu'à ce qu'elle atteigne la perfection qu'elle présente dans l'œil de l'aigle.... Il en a été de même des autres sens... Les adaptations entre l'organisme et son entourage s'étendent en *espace* et aussi en *temps*, en complexité et en spécialité,... JUSQU'AU DOMAINE DE LA RAISON. » Voilà ce que M. Tyndall a osé non-seulement écrire, mais faire descendre du haut de sa chaire de Président sur un auditoire de près de deux mille auditeurs. Il est donc trop vrai que les savants, comme le disait saint Paul, parce qu'ils n'ont pas voulu adorer le Dieu qui a formé l'œil et qui a planté l'oreille, se sont fatalement évanouis dans leurs pensées, et comment leurs volontés insensées se sont obscurcies!

— *M. Littré*, de l'Académie française, amené à faire, au sein d'une loge de francs-maçons, sa profession de foi sur Dieu, sur l'homme, sur les devoirs de l'homme envers Dieu, n'a trouvé à dire que des lieux communs, des abstractions, des abstentions, des négations,... qui sont une honte pour la philosophie positive. « La notion des dieux ou de Dieu est arrivée jusqu'à nous sous deux formes,... l'une historique, l'autre philosophique... Que faut-il penser de la forme historique ? Une révélation est un miracle ; or il n'est pas de science qui reçoive le miracle... AUCUNE SCIENCE NE LE NIE EN PRINCIPE, mais aucune science ne l'a jamais rencontré comme un fait !... Que faut-il penser de la notion de cause première, de causalité suprême ? Aucune science ne nie une cause première, n'ayant jamais rien rencontré qui la démentît ; mais aucune ne l'affirme, n'ayant jamais rien rencontré qui la lui montrât. »

M. du Bois-Reymond, physicien très-connu, professeur, ex-recteur de l'Université de Berlin. Exagérant jusqu'à la déraison la formule dans laquelle Laplace semblait résumer la théorie purement mécanique du monde et des mondes, il s'écrie : « L'intelligence conçue par Laplace, en discutant sa formule universelle, pourrait nous dire qui fut le Masque de fer, et comment périt Lapeyrouse..., le jour où la croix grecque reprendra sa place sur la coupole de Sainte-Sophie et celui où l'Angleterre brûlera son dernier morceau de charbon ; si un espace de temps fini ou infini nous sépare encore de cet état final d'immobilité glacée dont le théorême de Carnot menace l'univers ! ! ! Elle saurait le compte des cheveux de notre tête, et pas un passereau ne tomberait à terre à son insu. » La formule mathématique est Dieu ! Et M. du Bois-Reymond admet qu'on puisse mettre en équation le coup de peigne que je me donnerai, comme le coup de pied sous lequel j'écraserai des centaines de fourmis ! Il saura le nombre de cheveux détachés de ma tête et le nombre de fourmis immolées à mon caprice ! Grand homme ! Pauvre homme !

Il nous vient encore en aide par l'aveu forcé de son impuissance absolue : « Vis-à-vis des énigmes du monde matériel, le philosophe, depuis longtemps, est habitué à rendre avec une mâle énergie l'ancien verdict écossais : IGNORAMUS... Mais vis-à-vis de la question : Qu'est-ce que la force et la matière, et comment donnent-elles naissance à la pensée ? il faut qu'une fois pour toutes il se résigne à ce verdict beaucoup plus difficile à prononcer : IGNORABIMUS. »

Moleschott. Après avoir posé comme *majeure* cette affirmation sententieuse d'un prétendu sage de l'antiquité : *L'homme est la mesure des choses !* après avoir posé comme *mineure* : *Or la mesure des choses qui obéissent dans tous leurs changements à la fatalité, doit avoir elle-même des raisons d'être absolument nécessaires et immuables*, il accepte sans sourciller cette conclusion délétère : *Donc les sensations, les pensées, la conscience les volitions, et enfin les passions elles-mêmes sont liées par les mêmes lois de la nécessité naturelle qui gouvernent l'orbite des planètes, la formation des montagnes, le flot de la mer, la végétation des plantes et l'instinct des animaux !* Partir d'un non-sens pour arriver à nier la spontanéité, la liberté et la responsabilité humaines, n'est-ce pas une douloureuse abnégation de la raison ?

Carl Vogt, professeur à l'Académie de Genève, un autre oracle de la libre pensée : « Démontrer qu'il n'y a de place ni dans le monde organique, ni dans le monde inorganique, pour une force indépendante de la matière et pouvant façonner celle-ci suivant son gré ou son caprice,... c'est l'ESSENCE INTIME DU DARWINISME !.... L'important est que cette direction se trouve... dans l'air ; qu'elle s'imprime à tous les travaux, et qu'elle s'asseye même à côté de l'adversaire pour corriger ses épreuves avant qu'elles passent à la publicité ! » Quelle soif d'athéisme !... Il poursuit : « La conclusion qui me semble

bien certaine, c'est la disparition de notre personnalité après la mort... Elle fait crouler tout l'échafaudage des récompenses et des peines futures ; elle détruit toute espérance de revivre plus tard et de se souvenir avec bonheur, dans une forme plus parfaite, des imperfections de votre existence passée... il faut se résigner à mourir tout entier... L'ESPÉRANCE EST UN ESCLAVE, LE DÉSESPOIR EST UN HOMME LIBRE. » N'est-ce pas le langage d'un forcené ?

M. Charles Martins, professeur à la Faculté des sciences de Montpellier, correspondant de l'Académie des sciences. — J'expose plus en détail l'attentat contre la science, les monstrueuses fautes de calcul que la haine de la foi lui a fait commettre ; fautes qui donnent à la stalagmite de la caverne de Torquay trois cent soixante-quatre mille ans d'existence, au lieu de trente-six mille quatre cents ans ; il réclame pour la formation d'une autre stalagmite deux mille ans au lieu de huit ans. Quel homme ! Quel savant !

Le médecin matérialiste et athée. Un professeur de la Faculté de Paris, entouré de ses élèves, se trouvait en présence d'une malade atteinte d'une inflammation cancéreuse des deux seins... Conseiller à la pauvre malade de se tuer eût été l'expression naturelle des convictions athées et matérialistes du maître ; mais on aurait crié au scandale !.. Exprimer le désir de la voir recourir au suicide eût été fort logique, mais trop risqué ! Le maître se contenta d'exprimer le regret qu'une certaine rubrique religieuse empêchât sa malade d'échapper par la mort aux souffrances affreuses d'un mal certainement incurable. S'il n'y a pour le médecin, comme il s'en vante, ni âme immortelle, ni vie future ; si la fin, comme l'origine de l'homme, est celle de l'animal, il est absolument certain que pour lui aussi ce serait un droit, et un devoir, d'aider le malade incurable à mourir, et même de le faire mourir sans le consulter, comme on tue un cheval morveux ou qui s'est brisé la jambe !

La Statistique. Sous la plume de M. Quételet, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de Bruxelles, celle des sciences modernes qui semblait n'être née que pour nier ou maudire la Foi et la Révélation, le calcul philosophique des probabilités avec sa fille aînée, la statistique, est devenue une auxiliaire de la Foi. Il a constaté, en effet, que les qualités physiques de chaque série d'êtres vivants, et leurs qualités morales, quand il s'agit d'êtres intelligents, sont réglées dans leur développement, par une loi très-remarquable, la même partout, qui entraîne nécessairement l'unité d'origine et l'unité d'espèce !

Chapitre Treizième. **La Foi, sauvegarde de la Science.** — L'illustre Cauchy n'avait pas hésité à dire à tous les savants de son temps, ses confrères et ses rivaux : « Si le savant cherche vraiment la vérité, qu'il rejette sans hésiter toute hypothèse qui serait en contradiction avec les vérités révélées. Ce point est capital, je ne dirai pas dans l'intérêt de la Religion, mais dans l'intérêt des sciences. C'est pour avoir négligé cette vérité, que quelques savants ont eu le malheur de consumer en vains efforts un temps précieux qui aurait dû être employé à faire d'utiles découvertes. »

Nous avons démontré jusqu'à l'évidence que rien de ce qui, dans la sainte Bible, touche de près ou de loin à la science n'a reçu de démenti ; et cependant la science humaine a essayé des milliers de fois de se mettre en contradiction avec la Révélation ! Il faut donc, de toute nécessité, que la science soit tombée des milliers de fois dans l'erreur ; or l'erreur est toujours, plus ou moins, une faute et une honte.

Cette grande vérité que la foi est la sauvegarde, je dirais presque le garde-fou de la science, est partout en évidence dans mon livre ; prouvons-la encore cependant par quelques exemples.

La Lune et Laplace. La Genèse affirme de la manière la plus formelle que, entre les diverses fins de sa création,

la Lune a pour destination d'éclairer la terre. Le plus illustre de nos astronomes mathématiciens, a voulu donner un démenti à cette vérité plus éclatante que le jour. « Quelques partisans des causes finales, a dit Laplace, ont *imaginé* que la Lune avait été donnée à la Terre pour l'éclairer pendant la nuit. Dans ce cas, la nature n'aurait pas atteint le but qu'elle se serait proposé, puisque souvent nous sommes privés à la fois de la lumière du Soleil et de la lumière de la Lune... Pour faire de la Lune un luminaire de la terre, il eût suffi de mettre à l'origine la Lune en opposition avec le Soleil, dans le plan même de l'écliptique, à une distance de la Terre égale à la centième partie de la distance de la Terre au Soleil, et de donner à la Lune et à la Terre, des vitesses parallèles, proportionnelles à leurs distances à cet astre. Alors la Lune, sans cesse en opposition avec le Soleil, eût décrit autour de lui une ellipse semblable à celle de la Terre. Les deux astres se seraient succédé l'un à l'autre sur l'horizon, et comme à cette distance la Lune n'eût pas été éclipsée, sa lumière aurait complétement remplacé celle du Soleil. »

C'est à la fois et un démenti et une leçon donnés au Créateur! Mais le démenti et la leçon n'étaient en réalité qu'une distraction pour ne pas dire une extravagance. M. Liouville, élève illustre de Laplace, a rigoureusement démontré la proposition suivante : « Si la Lune avait occupé à l'origine la POSITION PARTICULIÈRE QUE LAPLACE INDIQUE, ELLE N'AURAIT PU S'Y MAINTENIR QUE PENDANT UN TEMPS TRÈS-COURT. » Quel coup de foudre! « Laplace, en outre, fermait la porte aux plus intéressants phénomènes, et violait les lois les plus essentielles de l'astronomie, même les lois de Kepler! Il supprimait la précession des équinoxes, la nutation, les éclipses de Soleil et de Lune, éclipses que Kepler appelait les pédagogues du ciel, etc. Enfin, faire briller la Lune dans le ciel durant toutes les nuits, c'était rendre l'astronomie impuissante, ou du moins amoindrir son domaine dans une proportion énorme. L'aberration d'esprit du grand astronome allait jusqu'au suicide! Me voici donc bien autorisé

à dire que la Révélation est le garde-fou de la science. On raconte que Laplace un jour osa dire au grand Napoléon qu'il avait *pu constituer et expliquer les Mondes sans même recourir à l'hypothèse de l'existence d'un Dieu.* Le mot est cruel, mais rien ne prouve qu'il ait été proféré ! Laplace, sur son lit de mort, a demandé et reçu les secours de la Religion.

Les zodiaques de Denderah et d'Esné. De la disposition des constellations sur ces deux zodiaques on avait conclu avec fracas que la création de l'homme, si tant est qu'il ait été créé, remontait à quinze ou vingt mille ans; et, pendant plusieurs années, la science athée, qui croit à tout excepté à la vérité, vécut de cette révélation antibiblique. Mais bientôt les astronomes et les archéologues arrivèrent à démontrer que ces deux monuments n'exprimaient en rien la précession des équinoxes, qu'ils étaient d'une date très-peu antérieure ou plutôt postérieure à l'ère chrétienne, même avant qu'on eût lu sur un de ces zodiaques le mot *autocrator* qui les ramenait à l'ère des empereurs romains ! En effet, Champollion le jeune avait conclu du caractère des sculptures des temples, toutes du plus nouveau style, qu'elles ne pouvaient pas remonter plus haut que Trajan et les Antonins. Et M. le vicomte de Rougé donne comme absolument certain que le zodiaque de Denderah ne peut pas être plus ancien que les Ptolémées ou même que les premiers Césars. Il a été démontré depuis, invinciblement, qu'un zodiaque presque identique à ceux de Denderah et d'Esné n'était qu'un monument astrologique, un thème de naissance, *signum natalitium.* Nous sommes donc pleinement en droit de répéter avec le grand Cuvier : « En voilà bien assez pour *dégoûter un esprit bien fait de chercher dans l'astronomie* la preuve de l'antiquité d'un peuple. »

Les tables de l'astronomie indienne. Silvain Bailly dans son *Traité de l'Astronomie indienne* n'avait pas hésité à dire : « Nous croyons que les Indiens sont inven-

teurs, que leurs découvertes sont originales et prises sur la nature. Richesse de la science, variété des méthodes, exactitude des déterminations, tout assure aux Indiens la possession de l'invention de leur astronomie. La chronologie indienne embrasse par une filiation suivie un intervalle de 7030 ans. » Bailly prenait soin de constater que cette durée s'accorde avec la chronologie des Septante. Mais ses conclusions n'étaient qu'un rêve. « Il a suffi, dit François Arago, de quelques lignes écrites de la plume de Laplace, lignes toujours marquées au coin de la raison et de l'expérience, pour faire évanouir tout cet échafaudage, et faire descendre l'infortuné Bailly du haut du piédestal qu'il s'était élevé à de si grands frais. » Ne rappelons qu'un des arguments de Laplace : « Les moyens mouvements que les tables indiennes assignent à la Lune et au Soleil, plus rapides que suivant Ptolémée, indiquent qu'elles sont postérieures à cet astronome, car on sait par la théorie de la pesanteur universelle que les mouvements s'accélèrent depuis un grand nombre de siècles ! »

M. Biot et surtout M. l'abbé Guérin ont achevé l'œuvre commencée par Laplace.

L'origine de la graisse et du lait chez les mammifères; l'origine de la cire et du miel chez les abeilles. Quoique ce soit me placer un peu en dehors de ma thèse, on me pardonnera de citer un quatrième exemple des égarements ou des défaillances de la science, quand elle ne tient pas assez compte des vérités de la théologie naturelle ou révélée. Perdant de vue le progrès qui caractérise les œuvres de la création, oubliant que l'organisme des animaux est incomparablement plus complexe et plus parfait que celui des plantes, quatre des plus illustres membres de notre Académie des sciences se coalisèrent, et vinrent déclarer avec solennité que les animaux ne produisent en aucune manière la graisse qu'ils nous prodiguent; que les abeilles puisent, tout formé dans la corolle des fleurs, le miel et la cire qu'elles

nous donnent... « *Les matières grasses* NE SE FORMENT QUE DANS LES PLANTES; ELLES PASSENT TOUTES FORMÉES DANS LES ANIMAUX. » C'était la conclusion de ce manifeste bruyant. J'assistais à la séance dans laquelle il fut lu, et je n'oublierai jamais l'effet d'étonnement qu'il produisit. Affirmer que la graisse, le beurre, la cire, sont enfermés en entier dans l'herbe, les racines ou les fleurs; que les graines mangées contiennent et fournissent toute la graisse du porc, de l'oie et du chapon, semblait un attentat au bon sens, Et bientôt en effet, un autre chimiste illustre, Liébig, démontra par des expériences positives que les *matières* grasses contenues dans les pommes de terre et le foin ne contribuent en rien à la formation du beurre, puisqu'on les retrouve dans les fèces de la vache. » Puis M. Persoz prouva, la balance à la main, que la quantité de graisse élaborée aux dépens de l'amidon et du sucre de maïs est plus que double de celle contenue primitivement dans le maïs. Le réveil ou retour au bon sens se fit, et tous admirent que les animaux ont la faculté de créer de la graisse au moyen des substances sucrées ou des hydro-carbures qu'elles trouvent dans les plantes.

Les mensonges et les aberrations de l'imagination et du microscope. Le trop célèbre Hæckel, l'oracle, en Allemagne, des sciences naturelles émancipées de la foi, a poussé de son côté l'extravagance jusqu'à dire : « Tous les êtres animés ou inanimés sont le résultat de l'activité matérielle, d'après les lois définies des forces appartenant à la nébuleuse primitive de l'Univers.... Le monde actuel existait virtuellement dans la vapeur cosmique; et une intelligence suffisante, connaissant les propriétés des molécules de cette vapeur, aurait pu prédire, par exemple, L'ÉTAT DE LA FAUNE DE LA GRANDE-BRETAGNE EN 1859, AVEC AUTANT DE CERTITUDE QU'ON PEUT DIRE CE QUE DEVIENDRA LA VAPEUR DE L'HALEINE DANS UN JOUR D'HIVER. » Quelle folle assertion !

En preuve de cette évolution continue qui aurait

donné naissance successivement à tous les êtres organisés et non organisés, Hæckel invoque le fait que, vus au microscope, les embryons, âgés de quatre semaines, de l'homme, du chien, de la tortue et du poulet se montrent identiques ou du moins presque identiques ! Et il ne s'aperçoit pas que cette prétendue identité est la négation de la doctrine de l'évolution. En effet, le premier être protiste ou protogène, monère ou éozon, ne serait devenu, tour à tour, diatomée, rhysopode, cyclope, ascidie, poisson, tortue, poulet, chien, homme, qu'à travers une série de transformations indéfinies ; et, par conséquent, les embryons de la tortue, du poulet, du chien, de l'homme, qui sont toute la tortue, tout le poulet, tout le chien, tout l'homme, doivent différer essentiellement les uns des autres ; de sorte que la seule pensée de constater l'identité d'embryons, produits nécessaires, d'après Hæckel, d'évolutions et de transformations innombrables, dans l'espace et dans le temps, est en elle-même une contradiction révoltante, une plaisanterie malhonnête. Si le microscope accuse cette identité impossible, c'est qu'on lui a demandé ce qu'il ne pouvait pas donner, ou qu'il a menti. Il ne pouvait accuser et il n'a dû accuser en réalité que l'unité de composition organique, ou la similitude du développement embryonnaire, doctrine admise par Geoffroy Saint-Hilaire, et qui n'est nullement, ni le transformisme, ni l'évolutionnisme, ni le darwinisme.

A propos du microscope dont l'école matérialiste a tant abusé, je rappelle cette rude leçon qu'un grand physicien, M. Tyndall, a donnée à son confrère M. Huxley : « J'espère que vous dont les mauvaises langues ont fait un biologiste (un coreligionnaire de Hæckel...), vous m'excuserez auprès de vos frères, si j'ose vous dire que quelques-uns se forment une idée très-imparfaite de la distance qui sépare la limite microscopique de la limite moléculaire ; et que, par une conséquence nécessaire, ils emploient quelquefois une PHYSIOLOGIE QU'ON DIRAIT CALCULÉE D'AVANCE DANS LE BUT DE

TROMPER, lorsque, par exemple, ils décrivent le contenu d'une cellule comme parfaitement homogène et absolument sans structure, parce que le microscope ne peut y distinguer aucune structure. Alors, je le crois, le MICROSCOPE COMMENCE A JOUER UN ROLE MALFAISANT. » Puis M. Tyndall prouve, par des expériences irrécusables : QU'ENTRE LA LIMITE MICROSCOPIQUE ET LA VRAIE LIMITE MOLÉCULAIRE, IL Y A PLACE POUR DES PERMUTATIONS et des combinaisons infinies !

La Foi, sauvegarde de l'histoire. La science de l'histoire a besoin, plus que toute autre science, d'être sauvegardée, pour ne pas forfaire à sa mission, l'exposé vrai de l'action de Dieu sur le monde, et des hommes les uns sur les autres. L'âme de l'histoire, c'est la vérité ! Or, dès que la foi ne domine plus l'intelligence et la volonté; plus encore, lorsque l'esprit s'est fait hostile à la foi, il est impossible à l'historien de ne pas tomber dans les plus odieuses erreurs, ou de ne pas se laisser aller à dénaturer les faits, ce qui est forfaire à sa mission sainte. Il est facile, en effet, de constater que le mensonge historique, volontaire ou involontaire, a pour principale cause la haine ou la peur de la vérité religieuse, et que, sous ce rapport, la foi peut et doit être pour la science de l'histoire une précieuse sauvegarde. Toutes les fois qu'un fait quelconque sera au désavantage et à la honte de l'Église, de ses actes, de ses doctrines ou de ses coutumes, on peut, on doit être certain, à l'avance, que ce fait est controuvé ou dénaturé. Je prouve cette vérité capitale par un nombre suffisant d'exemples empruntés à la DÉFENSE DE L'ÉGLISE *contre les erreurs historiques de MM. Guizot, Augustin et Amédée Thierry, Michelet, Ampère, Fauriel, Henri Martin*, etc., par M. l'abbé GORINI ; et aux ERREURS ET MENSONGES HISTORIQUES de M. Ch. BARTHÉLEMY. Je suivrai l'ordre chronologique.

L'indépendance de saint Paul. Michelet avait dit :

« Le voisinage des autres apôtres embarrassait saint Paul, il lui fallait, comme à un aigle, un horizon tout à lui. » Rêve et mensonge. Paul ne se montre pas plus embarrassé qu'indépendant. Il prêche de vive voix et par écrit, aux habitants de Damas, de Jérusalem, d'Antioche, de Rome, etc., convertis par d'autres apôtres.

La révolte de saint Irénée. « Irénée dit M. J.-J. Ampère, a écrit à un grand nombre d'évêques pour les exhorter à tenir bon et à maintenir l'indépendance de leurs Églises. » Rêve encore et méprise! Il s'agissait du jour de la célébration de la Pâque. Irénée voulait empêcher ce qu'il croyait être une précipitation de l'autorité. Comment aurait-il pu affirmer l'indépendance des Églises particulières, lui qui dans son livre sur les hérésies s'est écrié : « C'est avec cette Église très-grande, très-ancienne, connue de tous, fondée à Rome par les deux plus illustres apôtres saint Pierre et saint Paul, à cause de sa puissante primauté, qu'il est nécessaire que toute église s'accorde ; c'est par elle que les fidèles répandus en tous lieux ont conservé la tradition apostolique. »

La chute du pape Libère. Théodoret raconte que, sommé par l'empereur Constance de souscrire au jugement rendu contre saint Athanase par les évêques ariens d'Orient, ou de partir pour l'exil après trois jours de réflexion, Libère avait répondu : « l'espace de trois jours ou de trois mois ne changera pas ma résolution, envoyez-moi donc où il vous plaira. » Après deux ans, à la demande des dames romaines, Libère revint de l'exil, à la condition, posée par l'empereur, qu'il gouvernerait avec Félix, diacre, sacré évêque de Rome. Mais cette condition ne fut pas acceptée par le peuple qui criait tout d'une voix : un Dieu, un Christ, un Évêque! Félix alors alla habiter une autre ville, et Libère resta à Rome.

Ce récit d'un auteur presque contemporain, ne suppose aucune formule souscrite au gré de l'empereur, et confirme ce que saint Athanase avait dit de Libère qu'il

apprendrait à nos derniers neveux comment on doit combattre jusqu'à la mort pour la défense de la vérité. Le Martyrologe romain affirme que Libère revenu au milieu de son troupeau, plein pour lui d'un invincible attachement, le gouverna saintement et mourut. Saint Ambroise qui l'avait connu, ne l'appelle jamais que le saint pontife. Saint Basile le nomme le très-bienheureux. La chronique de saint Jérôme contient un passage qui semble autoriser la croyance à la chute de Libère; mais les Bollandistes ont constaté que ce passage manque dans les exemplaires les plus anciens, les plus autorisés, de cette chronique, et qu'il s'agit d'une interpolation posthume. La notice du *Liber pontificalis*, affirmant que Libère se soumit aux ordres de l'empereur, et qu'il promit de ne plus communiquer qu'avec les hérétiques, à la condition qu'on n'exigerait pas sa *rebaptisation*, est pleine d'erreurs et de contradictions, et l'on ne saurait douter qu'elle ne soit l'œuvre des ariens : la réserve de la rebaptisation est absurde, même alors qu'il ne s'agirait pas de celle de Libère ! Le prétendu concile de Rome qui aurait déposé Félix n'a jamais existé, et il est faux que Félix soit allé mourir en paix dans son *prædiolum* de la *via Portuensis,* puisqu'il a eu la tête tranchée dans la ville de Sora par ordre de Constance qu'il avait condamné, avec ses complices Ursace et Valens, comme le prouve l'inscription du sarcophage qui contenait son corps : CORPUS SANCTI FELICIS QUI DAMNAVIT CONSTANTIUM.

Les *Acta sancti Eusebii* qui nous montrent l'empereur Constance et Libère conjurés contre l'évêque Félix, ainsi que la notice du *Liber pontificalis*, sont contredits par la chronologie, l'histoire et les monuments. Ils placent l'entrevue d'Eusèbe, de Libère et de Constance en l'an 359 ; or il est certain que l'empereur ne remit plus les pieds dans Rome après le mois qu'il y passa en 358, et qu'il ne se trouva jamais à Rome avec Libère. Les Actes font aussi mourir Félix dans sa petite maison de campagne. Le prétendu concile réuni à Rome pour condam-

ner un pape mort est une fable odieuse, réfutée d'avance par un monument solennel, irrécusable, de la vénération que Damase professait pour Libère. On a fait grand bruit de trois prétendues lettres du pape Libère, dans lesquelles il annonce qu'il s'est mis en dehors du débat soulevé à l'occasion d'Athanase, et qu'il l'a condamné, lettres que Bossuet, qui les trouvait cependant fort *misérables*, a cru devoir admettre comme authentiques, dans les notes de sa Défense. Mais le célèbre Bollandiste Stirling, qui a retrouvé beaucoup de copies de ces prétendues lettres, a constaté qu'elles sont très-différentes entre elles, et que, par conséquent, il ne faut leur accorder aucune foi. Elles fourmillent d'ailleurs d'impossibilités manifestes : en effet, saint Athanase lui-même atteste dans un document authentique, que Libère ne l'a jamais condamné ; on ne trouve dans l'histoire aucune trace du concile de Campana que Libère aurait réuni pour condamner Athanase ; et l'affirmation de Libère qu'avant de partir pour l'exil, il aurait écrit à la catholicité des lettres portant condamnation d'Athanase, est contredite par le refus formel de rompre avec Athanase que Théodoret met dans la bouche de Libère. Il est donc tout naturel que la science *actuelle* ait cassé le jugement du XVIIe siècle et proclamé la parfaite innocence de Libère. Sa chute prétendue est un gros mensonge historique.

On a découvert récemment un sarcophage, exécuté certainement dans la seconde moitié du IVe siècle, à l'époque de la chute imaginaire de Libère, et qui semble être une protestation énergique contre les calomnies dont les ariens ont accablé sa mémoire. Le sculpteur représente Jésus-Christ donnant à Pierre la verge de Moïse, c'est-à-dire la plénitude de l'autorité administrative, judiciaire et dogmatique. On ne saurait mieux exprimer l'indéfectibilité et l'infaillibilité des successeurs de saint Pierre. Ce ne sont plus seulement les clefs, cet emblème évangélique que l'on aurait pu interpréter dans un sens purement spirituel, c'est la verge miraculeuse, que Pierre,

entouré des Apôtres, reçoit seul comme insigne d'une autorité qui n'a pas d'égale dans le monde.

Les crimes de sainte Clotilde. Saint Grégoire de Tours a dit de Clotilde : « La reine Clotilde se montra telle et si grande, qu'elle fut l'honneur de tous. Ni la royauté de ses fils, ni l'ambition du monde, ni la richesse ne purent l'entraîner par l'orgueil à sa perdition. Mais son humilité l'éleva par la grâce. » Et cependant ce même Grégoire de Tours, si enthousiaste de Clotilde, mettrait dans sa bouche un discours plein d'indignation et d'un désir ardent de voir ses enfants venger sur Sigismond, fils de Gondebaud, la mort de son père et de sa mère. Ce discours est bien certainement une interpolation faite au texte du grand historien, pour justifier les trois rois francs de l'invasion de la Burgondie. Grégoire de Tours n'avait que trop prévu ces interpolations quand, à la fin de son manuscrit, il disait aux Prêtres de Tours : « Que vous ne fassiez jamais récrire en dictant certaines parties, en omettant les autres. »

A son tour, Frédégaste cité par M. Henri Martin, veut que Clotilde revenant en France, avant de franchir la frontière, ait prié ses conducteurs de piller et de brûler deux lieues du pays de Burgondie de chaque côté de la route ; et se soit écriée après cette barbare exécution : « Dieu tout-puissant, je te rends grâces, je vois enfin commencer la vengeance de mes parents et de mes frères ! » Quelle satisfaction barbare ! Quelle singulière prière à la veille d'un mariage ! M. Henri Martin se réfute lui-même et donne le secret de cette accusation mensongère, en ajoutant : « Cette union et ses graves conséquences frappèrent l'imagination populaire, et le mariage devint le texte de ces récits romanesques qui allèrent s'ornant et s'embellissant de génération en génération. »

L'incendie de la Bibliothèque d'Alexandrie. J. J. Ampère s'est échappé à dire : « Omar a été déclaré

presque innocent de l'incendie des livres d'Alexandrie. On lui a du moins découvert des complices, qui l'ont devancé et qui ont fait beaucoup plus de mal que lui, César et le Christianisme... On peut *maintenir comme acquis à* l'histoire le fait que les deux grandes collections avaient été détruites l'une par César, l'autre par les chrétiens.... » M. Léon Lefort, professeur à l'École de médecine, est allé plus loin ; il innocente à son tour César, et laisse les chrétiens seuls coupables d'un grand crime. Il est vrai que la statue de Sérapis fut brisée et son temple détruit; mais on ne renversa pas les bâtiments dans lesquels se trouvait la Bibliothèque, et où les païens s'étaient fortifiés. Il y eut des menaces dont l'ordre de l'empereur suspendit l'exécution, mais non pas d'attaque, et la Bibliothèque n'eut nullement à souffrir d'un assaut qui n'eut pas lieu, comme le prouve le texte même de Rufin. Les bâtiments du Sérapéum furent si peu détruits dans cette occasion, que, en 492, la populace s'en rendit maîtresse et brûla vivants les soldats romains qui y étaient enfermés. Eumope, philosophe contemporain de ces faits et ennemi des chrétiens, parle d'une bataille livrée contre les statues et les richesses sacrées, mais il ne dit pas un mot des livres ou de la Bibliothèque. Orose parle de l'incendie de quatre cent mille volumes causé par les Romains (qu'il appelle les « Nôtres »), mais il ne dit pas un mot de l'incendie, par les chrétiens, d'une seconde grande bibliothèque. Les chrétiens reconnus innocents, défendra qui voudra Omar de la calomnie dirigée contre lui, non par des moines du moyen âge, mais par des historiens arabes très-estimés.

Ce même M. Léon Lefort avait osé affirmer qu'avant Hippocrate il n'y avait eu ni médecins, ni chirurgiens! Ignorance et mensonge. Je lui rappelle un très-grand nombre de textes de la sainte Écriture, écrits de longs siècles avant Hippocrate, et qui forment comme une législation du médecin et de la médecine.

Usurpation de Pépin le Bref consacrée par Zacha-

rie. A la question ainsi formulée par Bunhard, évêque de Wurtzbourg, et Fulrad, abbé de Saint-Denis : « A qui est-il plus juste de donner le nom de roi, à celui qui n'a plus rien de l'autorité royale que le nom, ou à celui qui la possède tout entière, sans le nom ? » Zacharie aurait répondu : « Il est juste et raisonnable que celui qui a toute la puissance royale ait aussi le nom de roi. » Est-ce là, comme on l'a voulu, une injustice, un empiétement sur le temporel des rois ? Non, dit Bossuet. On ne demandait pas au pontife qu'il ôtât ou donnât lui-même le royaume, mais qu'il déclarât si le royaume pouvait être ôté ou donné par ceux qu'on jugeait en avoir le droit. L'Église, dit de son côté Fénelon, ne destituait, ni n'instituait les princes laïques ; elle répondait seulement sur ce qui touche à la conscience, en fait de contrat et de serment... C'était une puissance seulement directrice des consciences, telle que l'approuve Gerson. Chateaubriand ajoute : « Traiter d'usurpation l'avénement de Pépin à la couronne, c'est un de ces vieux mensonges historiques qui deviennent des vérités à force d'être redits. Il n'y a pas d'usurpation là où la monarchie est élective. » En 1830, encore, les évêques de France demandèrent au souverain pontife s'ils pouvaient prêter serment de fidélité à Louis-Philippe, élu roi des Français.

Le *pape Zacharie et les Antipodes.* Dans une lettre à saint Boniface, le pape Zacharie aurait dit de Virgile, évêque accusé d'avoir admis les antipodes : « Chassez-le de l'Église, après l'avoir, au sein d'un concile, dépouillé de son caractère. » Il ne s'agissait réellement pas de simples antipodes, mais d'un autre monde, d'autres hommes situés sous la terre, et qui ne seraient pas descendus d'Adam. M. Tyndall, dans son discours de Belfast, accuse saint Augustin, qui cependant admettait la rotondité de la terre, d'avoir nié l'existence des antipodes ; or voici le texte même de saint Augustin : « Ce n'est pas assez que la terre soit un globe rond, pour qu'il y ait

des antipodes. Il ne suffirait même pas que, au-dessous de nous, la terre fût unie et solide, il faudrait, en outre, que les descendants de Noé eussent pu y arriver ou s'y transporter. Or il me paraît absurde de dire que quelques hommes, partis d'ici, aient pu, en naviguant à travers l'immensité de l'Océan, aborder les terres qui sont sous nos pieds. » Ce que saint Augustin nie, ce n'est donc pas la possibilité des antipodes, mais les progrès de la navigation.

La Mutilation de Léon III. A l'occasion du concile du Vatican et de la proclamation du dogme de l'infaillibilité, une presse impie a rappelé les horribles mutilations dont un saint pape fut l'objet, et qu'elle voulait avoir été le châtiment d'un crime infâme. Saint Léon III se distingua, dès sa jeunesse ecclésiastique, par son éloquence, la fermeté de son caractère, sa charité et ses abondantes aumônes. Il fut élu pape d'une voix unanime. Deux prêtres ambitieux dont son élection avait trompé les espérances, soudoyèrent une troupe de bandits qui s'efforcèrent de lui crever les yeux, de lui couper la langue, etc., etc., et le traînèrent aveugle dans une prison. A cette nouvelle, la ville fut remplie de trouble et d'horreur... Mais bientôt un miracle attesté par un grand nombre d'auteurs, rendit à Léon la vue et la parole. Bientôt, l'entrevue du Pontife avec Charlemagne le vengea noblement de ces outrages immérités. Ils s'embrassèrent l'un l'autre en versant des larmes d'attendrissement. Léon, d'une voix émue, entonna l'hymne des Anges, Charlemagne le conduisit en triomphe à l'église où on rendit de solennelles actions de grâces à Dieu... Ce n'était pas assez. L'année suivante, Charlemagne vint lui-même à Rome pour achever la pacification. Une grande assemblée d'évêques et de seigneurs se tint dans la basilique. L'humble et pieux pontife voulait se justifier des accusations calomnieuses de ses assassins, et demandait à être jugé ; mais l'assemblée s'écria d'une seule voix : « Nous sommes tous jugés par le siége et le pasteur qui y pré-

side, mais il n'est jugé par personne. » Le pape cependant monta sur l'ambon, et, tenant à la main le livre des Évangiles, il jura devant Dieu, de son propre mouvement, qu'il était innocent des actions qu'on lui avait imputées. Le jour de Noël 800, Charlemagne revint dans l'église de Saint-Pierre. Léon s'approcha de lui, déposa sur sa tête une couronne étincelante de pierreries, en le proclamant empereur des Romains. Cette alliance ainsi consacrée par Léon entre l'Église et l'État est un des grands motifs de la haine dont il est l'objet.

La papesse Jeanne. Elle aurait siégé entre les papes Léon IX, mort le 17 juillet 855, et Benoît XIII, élu le 1er septembre de la même année : Or Anastase le bibliothécaire dit en termes formels : « Après que le pape Léon fut soustrait de cette lumière, tout le clergé, les notables et le peuple de Rome ont arrêté d'élire Benoît; aussitôt, *illico*, ils ont été le trouver priant dans le titre de Saint-Calixte, puis, après l'avoir assis sur le trône pontifical et signé le décret de son élection, ils l'ont envoyé aux très-invincibles Augustes Lothaire et Louis. »

Bayle, Blondel, Jurieu ont protesté contre cette invention étrange.

Saint Grégoire VII. De quoi n'a-t-on pas accusé ce grand pape ? De s'être pris pour saint et, à ce titre, de s'être posé comme le maître du monde ; d'avoir cru à la sainteté de tous les pontifes romains, d'avoir voulu tout abaisser, de n'avoir vu dans l'histoire que l'Église, d'avoir été un ancêtre des Montagnards ; d'être mort en sceptique. Ce sont là autant de mensonges et de calomnies, que M. l'abbé Gorini repousse victorieusement, mais que réfute plus victorieusement encore la lettre si touchante écrite par ce grand pape à un pieux ami qu'il avait laissé à Cluny... « Quand je reviens à moi-même, je me trouve tellement accablé du poids de mes propres actions, qu'il ne me reste aucun espoir de salut que dans la seule miséricorde du Christ. Si je n'aspirais pas à une

vie meilleure, et à être utile à la sainte Église, non je ne resterais pas à Rome où, c'est forcé, Dieu m'en est témoin, que je demeure depuis vingt ans. Celui qui m'a lié de ces chaînes,... je l'attends, souvent je lui dis : Hâtez-vous, ne tardez pas, pressez-vous et sans retard délivrez-moi, pour l'amour de la bienheureuse Marie et de saint Pierre ! » C'est l'âme d'un grand saint qui s'épanche ainsi devant Dieu et devant les hommes.

Tout récemment et quoiqu'il se soit fait encore l'écho des préjugés vulgaires, M. Zeller, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, n'a pas hésité à reconnaître avec un écrivain allemand, M. Dreysen, que : « ce fut une pensée aussi morale que hardie, une œuvre de civilisation, aussi bien que de salut de l'Église, de revendiquer sur l'État, sur l'Empire, la liberté du sacerdoce asservi, corrompu par la féodalité. Cette entreprise extraordinaire donna à la vie chrétienne de l'Occident, un élan nouveau, une direction plus haute, une corporation plus sainte. »

Et puis, quelle splendeur de la foi dans le tableau si émouvant fait par M. Zeller de la célèbre entrevue du roi Henri et du pape Grégoire, dont voici le dénouement :

« Le 18 janvier, en chemise de laine, nu-pieds comme un pénitent, Henri se présenta devant la première enceinte du château de Canossa. C'était alors un homme dans la force de l'âge, d'une taille et d'une beauté dignes d'un empereur... Dans la nuit du troisième jour, seulement, le pape céda, et promit de donner l'absolution qu'on lui demandait, mais en prenant ses garanties pour conserver son intervention dans les choses publiques... Le roi s'engageait à se présenter à la Diète des Princes, pour y être reconnu innocent ou coupable ; à protéger le pape, dans sa vie, dans ses membres, dans son honneur, pour passer les Alpes, et, jusqu'au prononcé de la Diète, de s'astreindre à ne porter même aucune marque de sa dignité royale, et à s'abstenir de tout acte de gouvernement (*nihil regium, nihil publicum)!*

L'âme des femmes. On a répété depuis bien longtemps et l'on répète encore chaque jour, que « dans un concile de Mâcon, on avait mis en question si les femmes étaient une créature humaine, et qu'on n'avait décidé l'affirmative qu'après un long examen. » Or, dans le concile, il ne s'agissait nullement de l'âme des femmes, mais seulement de leur nom ! Un des évêques doutait que la femme pût être appelée « homme. » On rappela que dans l'Ancien Testament il est dit que Dieu créa l'homme mâle et femelle, et que le Seigneur est appelé Fils de l'homme parce qu'il est le fils de la Vierge Marie : tout doute disparut aussitôt.

Les massacres de Béziers. On veut que l'abbé Arnaud de Cîteaux, auquel, en lui apprenant que des catholiques se trouvaient dans la ville prise parmi les hérétiques, on demandait : « Que ferons-nous, seigneur? Nous ne pouvons distinguer les bons des méchants ! » ait répondu : « Frappez-les, car le Seigneur sait *quels sont les siens !* » M. Guizot met cette parole — ainsi modifiée : TUEZ-LES TOUS — dans la bouche de Milon, secrétaire du Pape et nonce du Saint-Siége. Mais cinq auteurs contemporains attestent que les Ribauds et les Truands exaspérés par une sortie des assiégés, entrèrent dans la ville avec les fuyards, sans même attendre l'ordre des chefs, et prirent d'eux-mêmes l'initiative du carnage, dont ils ont toute la responsabilité; de sorte qu'il n'y eut pas même place pour le dialogue avec Arnaud ou Milon et les assiégeants, Les prétendus cent mille habitants de Béziers se réduisent à douze ou quinze mille, et le nombre des malheureux qui périrent dans le massacre ne dépasse pas sept mille. C'est beaucoup trop, mais les révoltés n'auraient pas dû oublier qu'en semant le vent on récolte la tempête.

L'Inquisition et Torquemada. Il n'est pas de question plus enveloppée d'erreurs grossières, de mensonges envenimés, de déclamations passionnées et furi-

bondes, et que l'on ait jetés avec plus d'audace à la face de la sainte Église ! Et en même temps, il n'est pas de question plus simple, plus inoffensive, et même mieux résolue, par le simple bon sens, privé et public. En effet, dans les siècles chrétiens, le gouvernement qui prenait l'homme dans sa synthèse, tel qu'il nous est présenté par la nature, la raison et la foi, l'homme du temps et l'homme de l'éternité, l'homme matériel et l'homme spirituel, l'homme de la nature et l'homme de la grâce, l'homme aux besoins et aux intérêts matériels, moraux, religieux ou surnaturels, s'engageait par tout son pouvoir à régler et garantir ces intérêts divers et multiples, sacrés pour lui, au même degré. Dans cet ordre de gouvernement, la religion reconnue et acceptée comme seule vraie, seule divine, était loi de l'État. L'État pouvait et devait punir l'attentat extérieur contre la foi d'un individu, comme il punit l'attentat contre l'honneur et contre la bourse. Un pouvoir ou tribunal intermédiaire entre l'État et l'individu, institué pour connaître, juger et punir les attentats extérieurs à la foi religieuse, était tout aussi légitime que les tribunaux appelés à connaître des délits contre l'État ou contre les personnes. L'individu qui dénonçait celui qui n'avait pas craint de tendre un piége à sa foi, n'était pas plus indélicat que celui qui dénonçait l'attentat commis contre sa personne ou contre ses biens. Ces principes s'appliquaient évidemment aux Maures et aux Juifs d'Espagne, aux Albigeois et aux Huguenots de France, comme aux insurrectionnistes de juillet 1830, de février 1848, de juillet 1849, de mars 1871. Il suffit de les énoncer pour faire justice des accusations formulées contre l'Église et le gouvernement à l'occasion de l'Inquisition.

L'inquisition ecclésiastique fut opposée en 1204 aux Albigeois insurgés contre l'Église et contre l'État. Elle ne fut confiée aux Dominicains qu'en 1234, douze ans après la mort de saint Dominique, qui, lui, n'opposa aux hérétiques que l'arme de la prière, du saint rosaire et de la parole. L'inquisition politique fut instituée en 1478,

par Ferdinand le Catholique contre les Juifs qui par leurs richesses, leur influence, leurs alliances étaient devenus infiniment redoutables, et formaient comme une nation dans la nation. Un édit du 24 mars 1492 enjoignit à tout Juif qui refusait d'embrasser le Christianisme, de quitter l'Espagne avant le 30 juillet de la même année. Trente mille familles, cent mille individus acceptèrent l'exil. Le 12 février 1502, un autre édit royal mit les Maures dans l'alternative d'embrasser le Christianisme ou de partir pour l'exil.

Il faut avant tout, quand il s'agit de l'Inquisition, faire la part du gouvernement et celle de l'Église. Tout ce que le tribunal déploie de sévère et d'effrayant, les tortures, la peine de mort, appartient au gouvernement. Toute la clémence qui joue un si grand rôle dans les récits de l'Inquisition est l'action de l'Église, qui ne s'occupe des supplices que pour les supprimer ou les adoucir. Cette distinction était si bien dans les mœurs, que les Templiers demandaient instamment à être jugés par le tribunal de l'Inquisition, *sachant bien*, disent les historiens, que *s'ils obtenaient de tels juges, ils ne pourraient pas être condamnés à mort*. L'Église romaine seule, dans tout l'univers, protesta contre les édits excessifs de saint Louis et de Charles-Quint. C'était un proverbe allemand, qu'il était bon de vivre sous la crosse, ou dans les souverainetés ecclésiastiques. « Jamais, sous ces pacifiques gouvernements, dit M. de Maistre, il n'était question ni de persécution, ni de jugements capitaux contre les ennemis spirituels de la puissance qui y régnait. Rome est peut-être le seul lieu de l'Europe où le juif n'est ni maltraité, ni humilié; une autre phrase proverbiale appelle Rome le paradis des Juifs. » Les réformateurs du XVI[e] siècle ne surent pas, eux, se défendre de ces excès de sévérité. L'un des dogmes de Calvin était qu'on doit réprimer les hérétiques par le glaive ; et dans une petite ville d'Allemagne, Nordlinden, sur une population de six mille âmes, on brûla, en quatre ans, trente-cinq sorcières. A ce compte effrayant, le chiffre des sorcières

brûlées en Espagne, en quatre ans, aurait été de trente mille, chiffre supérieur de vingt mille au nombre total des justiciables de l'Inquisition qui, durant trois cent cinquante années, furent punis de mort.

M. le baron Dupin constatait à la tribune du Sénat que l'intolérance religieuse n'avait plus d'asile que dans les pays hérétiques, mais que là encore elle sévissait avec une rigueur d'autant plus injuste que les gouvernements catholiques se faisaient un crime d'user de réciprocité.

En réalité les victimes de l'Inquisition étaient les victimes de la loi. Le tribunal du saint-office n'abandonnait au bras séculier et au dernier supplice que *les gens dont la conscience était perdue*, coupables et convaincus des plus terribles impiétés. En outre, avant la fatale invention des gouvernements purement civils et des lois athées, l'Évangile était la grande loi des États et des individus, des souverains et des sujets. La foi était le seul bien sacré ; tous alors s'écriaient sans hésiter : Coupez, brûlez, broyez ici-bas, pourvu que vous pardonniez dans l'éternité.

L'Auto-da-fé ne se passait ni à mettre à mort ni à brûler, mais bien à prononcer la sentence d'acquittement des personnes faussement accusées, et à réconcilier avec l'Église les coupables repentants. La réconciliation faite, les hérétiques obstinés, ainsi que ceux dont les délits étaient en partie civils, étaient remis au bras séculier. *L'Auto-da-fé* était terminé et les inquisiteurs se retiraient. M. de Bourgoin, dans son tableau de l'Espagne moderne, n'a pas hésité à dire : « J'avouerai pour rendre hommage à la vérité, que l'Inquisition pourrait être citée de nos jours comme un modèle d'équité. »

Le *Sacco-bénito* ou *San-bénito* était simplement le costume de pénitence que revêtent encore aujourd'hui les confréries de pénitents du midi de la France. C'était si peu un vêtement d'éternelle infamie, que Llorente lui-

même nomme des condamnés qui contractèrent d'illustres alliances.

La torture adoptée par les lois grecques et romaines, était entrée dans les lois et dans les mœurs de toutes les nations modernes. Le saint-office l'avait laissé tomber en désuétude bien longtemps avant qu'elle fût rayée des codes ; il ne permettait pas qu'on y recourût plus d'une fois dans un même procès ; et il exigeait que le médecin fût présent pour constater l'instant où la question mettrait en péril la vie du patient... Les règlements prescrivaient de traiter l'accusé avec bienveillance, de le laisser constamment assis, de se défier de l'accusateur autant que du juge, etc.

L'arbre doit se juger par ses fruits. Voltaire constate lui-même que l'Espagne n'a échappé que par l'Inquisition aux horreurs qui ont déshonoré toutes les autres nations : la guerre de Trente ans, les excès des abanaptistes et des paysans, les guerres civiles de France, d'Angleterre, de Flandre, les massacres des Cévennes et de la Saint-Barthélemy, etc. Un vaisseau flotterait sur le sang que les novateurs ont versé ; l'Inquisition n'aurait fait couler que le leur!...

On reproche à l'Inquisition sa ténébreuse influence sur l'esprit humain, et le beau siècle de la littérature espagnole fut celui de Philippe II!!!

Torquemada. Quant à Thomas de Torquemada, le premier grand inquisiteur, les historiens espagnols le comptent parmi les hommes éminents de son siècle, les plus distingués par leur naissance, leur talent, leur piété et leur zèle pour la religion. Mais pour les esprits que n'éclaire plus la lumière de la foi, le saint-office restera une sanglante anomalie et Torquemada un monstre ! Cela doit être.

Les crimes d'Alexandre VI. Tout le monde convient qu'il n'a jamais failli dans la foi, du moins ostensiblement et avec scandale. Son bullaire a une très-grande

valeur, la liste de ses lettres et autres écrits, composés pendant un pontificat aussi court que troublé, est longue et très-variée, elle atteste son habileté, son énergie et son talent. C'est sa vie privée seulement dont on a voulu se faire une arme contre la sainteté de l'Église ! Mais puisque parmi les douze apôtres choisis par Jésus-Christ lui-même, il s'est trouvé un monstre, il ne serait nullement étonnant que parmi les deux cent soixante successeurs de saint Pierre, élus par des hommes, on comptât quelques pontifes scandaleux. Ce sera cependant une consolation que de savoir que ce pape éminent ne mérite pas l'odieuse réputation qu'on s'est efforcé de lui faire. Machiavel qui avait passé sa vie à conspirer et qui haïssait César Borgia; Guichardin, que Voltaire lui-même traite d'imposteur et qui demandait sur son lit de mort qu'on brûlât son histoire d'Italie; Paul Jove, écrivain vénal et passionné qui vendait cher ses mensonges; Thomaso-Thomasi, le courtisan flatteur de la duchesse de Florence et l'ennemi personnel des Borgia; Burchart dont le livre (il ne voulut pas qu'il vît le jour) a été édité et sans doute altéré par des protestants, puisque ses diverses éditions ne se ressemblent pas, etc., etc., ne méritent aucune confiance. En second lieu, le motif principal des accusations portées contre Alexandre VI est qu'il s'est servi de César Borgia pour défendre les États pontificaux contre les princes italiens et leurs alliés étrangers; plus encore, que c'est surtout depuis son pontificat que les papes ont commencé à figurer comme puissance séculière, comme rois.

Rien ne prouve qu'il ne fût pas légitimement marié à Julie Farnèse et que ses enfants ne fussent pas légitimes. Le tableau du règne de Charles VIII ne donne pas aux enfants de Borgia le nom de bâtards qu'il n'épargne pas aux autres princes du sang, quand il y a lieu de l'appliquer. Il eut d'ailleurs tous ces enfants avant son entrée dans les ordres sacrés.

L'accusation d'inceste ne mérite pas d'être discutée, d'autant plus que Lucrèce Borgia ne fut pas telle que des poëtes satiriques l'ont faite. Plusieurs historiens

contemporains cités par Roscoë l'appellent une femme accomplie, la princesse la plus ornée de toutes les vertus.

Alexandre VI n'acheta pas le souverain pontificat ; la distribution non de ses biens mais de ses dignités ou des dignités dont les titulaires étaient morts, explique tout naturellement ses largesses à l'égard de quelques cardinaux, sans qu'il soit nécessaire de faire intervenir la simonie. Jamais élection ne fut plus régulière et plus prompte. Il fut élu le premier jour du conclave par une majorité de quatorze voix indépendantes.

Alexandre VI ne fut ni perfide ni inconstant dans ses rapports avec Charles VIII, il n'appela pas les Français en Italie, il resta fidèle aux princes d'Aragon tant que ceux-ci ne le forcèrent pas de se tourner vers la France.

Alexandre VI n'a pas voulu empoisonner quelques vieux cardinaux pour enrichir son trésor de leurs dépouilles! C'est Voltaire lui-même qui repousse avec horreur l'accusation de Guichardin : « Vous prétendez qu'un vieux souverain dont les coffres étaient alors remplis d'un million de ducats d'or, voulut empoisonner quelques cardinaux pour s'emparer de leur mobilier si mince, qu'il était presque toujours enlevé par des valets de chambre... Comment voulez-vous qu'un pape si prudent ait voulu hasarder, pour un aussi petit gain, une action aussi infâme, une action qui demandait des complices et qui, tôt ou tard, eût été découverte. La cause est jugée, et nous sommes autorisés à dire avec M. de Maistre : « Un temps viendra où les papes contre lesquels on s'est le plus déchaîné, seront regardés dans tous les pays, » comme les amis, les tuteurs, les sauveurs du genre humain, les vénérables génies constituants de l'Europe.

La Saint-Barthélemy. Nous pourrions ne rien dire de cet événement exclusivement politique, dont il est impossible de faire peser la responsabilité sur la religion ou sur l'Église. Rétablissons cependant les faits. En 1569, le parti protestant était une nation dans la nation ; il traitait avec le roi sur le pied d'égalité. Bien plus, il le

menaçait de lui faire la guerre s'il ne se décidait pas à la faire à l'Espagne. Le chef hautement reconnu du parti était l'amiral de Coligny, qui avait poussé l'audace jusqu'à offrir au roi dix mille hommes de troupes pour porter la guerre en Hollande ; ce qui faisait dire à Tavannes : « Comment vous offre-t-il ce qui est à vous ? C'est signe qu'il les a gagnés et corrompus. Il a rendu siens dix mille de vos sujets pour les tourner contre vous. » La Saint-Barthélemy fut donc en réalité une proscription toute civile, conséquence inévitable d'une vengeance politique, depuis longtemps excitée et méditée, et qui éclate manifestement dans ce cri du roi Charles IX : « IL NE M'A PAS ÉTÉ POSSIBLE DE LE SUPPORTER PLUS LONGTEMPS ! La religion n'y prêta aucune aide. Ce ne furent ni le cardinal de Birague, ni le cardinal de Retz, mais le chancelier de Birague et le maréchal de Retz qui prirent part aux délibérations de la cour où le massacre fut préparé. Comment pourrait-on accuser la religion catholique d'avoir été conseil ou agent dans cette terrible exécution, quand il est prouvé, par une foule de documents authentiques, qu'elle ouvrit partout ses portes aux infortunés que la fureur du peuple poursuivait en criant : *ce sont ceux qui ont voulu tuer le roi !* A Toulouse et ailleurs, les couvents servirent d'asile aux calvinistes. Si, à la nouvelle du terrible coup d'État, on rendit à Dieu, dans Rome, de solennelles actions de grâces ; si Grégoire XIII alla processionnellement de l'église Saint-Marc à l'église Saint-Louis ; s'il fit frapper une médaille, c'est non à cause du massacre des huguenots, mais uniquement à cause de la découverte et de l'avortement de la conspiration dont le roi de France les accusait dans le message envoyé à toutes les cours de la chrétienté. Plus tard, la vérité fut connue dans tous ses détails, et le souverain Pontife, par ses discours et ses bulles, manifesta son horreur pour un pareil crime.

Quant au nombre des victimes, il est certain qu'il reste au-dessous de deux mille. C'est trop, hélas !

Il est absolument faux que Charles IX ait tiré sur les

huguenots du haut de la fenêtre de la reine, cette fenêtre n'existait pas alors. L'auteur d'un pamphlet publié en 1572, *Le Tocsin contre les massacreurs*, dit en termes exprès : « Le roi de son côté ne s'y épargnait point, NON PAS QU'IL Y MIT LES MAINS, mais parce qu'il commandait qu'on lui apportât les noms des occis ou des prisonniers, afin qu'on délibérât sur ceux qui étaient à garder ou à défaire. » Il est plus faux encore que Jean Goujon et Ambroise Paré aient été eux-mêmes désignés comme victimes. Ambroise Paré était catholique, fervent catholique. Et la reine Catherine de Médicis aurait, dit-on, fait prévenir Jean Goujon de ne pas sortir de chez lui dans la soirée ; l'illustre sculpteur, d'ailleurs, n'est pas mort dans la nuit de la Saint-Barthélemy.

La Révocation de l'édit de Nantes. Cet édit de 1598 accordait la liberté de conscience pour tous, l'exercice public de la religion réformée, la libre admission des protestants à tous les emplois du royaume, le payement des ministres; la garde par les réformés de toutes les places, villes et châteaux qu'ils occupaient, au nombre de cent vingt et un, le roi se chargeant d'en payer les garnisons. « Ce n'était rien moins, disait Henry IV à Sully, que la création au milieu de la France d'un état républicain comme les Pays-Bas. » Et l'édit fut à peine signé qu'on vit les réformés s'unir par serment, s'assembler sans permission, se soulever sans motifs, solliciter des secours étrangers, se liguer contre le roi, commettre mille ravages, etc., etc. La révocation de l'édit de Nantes fut de la part de Louis XIV un acte longtemps raisonné, dont la nécessité politique fut le principal, sinon l'unique fondement, dans lequel il fut encouragé par l'opinion publique, etc., etc. S'il est vrai qu'aujourd'hui une tendance odieuse entraîne à voir dans les incrédules, les mécréants, les révoltés de toute espèce, les meilleurs des citoyens, dans les siècles de foi, au contraire, toute déviation en matière religieuse était considérée comme un crime de lèse-majesté. Pour

être bon citoyen, il fallait professer la religion de l'État. Un article du traité de paix de Passau (1552) reconnaissait à toute puissance allemande le droit de mettre ses sujets dans l'alternative ou d'embrasser la religion du souverain, ou de sortir de ses États, après avoir payé une certaine somme d'argent! C'était justifier pleinement la conduite des rois d'Espagne envers les Juifs et les Maures, et celle de Louis XIV envers les huguenots, avec cette différence, toute en faveur des rois chrétiens, qu'ils imposaient non leur religion, mais la religion de l'Etat, non une secte, mais la religion de Jésus-Christ.

On veut que la révocation de l'édit de Nantes ait fait à la France un tort immense par le nombre considérable de sujets riches et intelligents qu'elle perdit, par les industries qui furent alors exportées, par les sommes énormes d'argent qui échappèrent à l'avoir de la France, par la diminution que subit notre commerce, enfin par les soldats qu'elle enleva à notre armée... Tout cela n'est que dans l'imagination des ennemis de la religion. Cinquante mille protestants, au plus, sortirent de France; ils n'ont pas emporté plus de 2 millions ; les pertes de notre industrie et de notre commerce furent inappréciables ; la perte de l'armée ne fut que de trois mille hommes, plutôt ennemis qu'amis.

En réalité, les déclamations contre l'Inquisition et la révocation de l'édit de Nantes sont une criante injustice et une odieuse hypocrisie, puisque les réformateurs en Allemagne au XVIe siècle, et les gouvernements de l'Allemagne, de la Suisse, de la Russie, de l'Italie au XIXe siècle font subir aux catholiques les traitements les plus cruels, quoique les catholiques n'aient jamais été un État dans l'État, et n'aient jamais songé à défendre leurs droits les armes à la main! Que sont les proscriptions de la France et de l'Espagne comparées aux persécutions, aux confiscations, aux condamnations qui atteignirent les catholiques de l'Angleterre et de l'Irlande sous Henri VIII, Elisabeth, Cromwell, etc.; aux bannissements,

aux massacres des prêtres, des nobles, des citoyens restés fidèles à leur Dieu et à leur roi, dans la France chrétienne? Et les milliers de Polonais, prêtres, nobles, paysans que le gouvernement orthodoxe de la Russie exporte et torture en Sibérie, parce qu'il n'a pas pu les faire apostasier? Et ces milliers de religieux, de religieuses, ayant toujours donné l'exemple de la fidélité à toutes les lois, que les gouvernements de la Prusse, de l'Italie, de la Suisse chassent de leurs couvents, de leurs propriétés séculaires, et condamnent à vivre isolés d'une pension vraiment dérisoire, etc., etc.?

Épilogue. — J'ai cru devoir donner pour épilogue à la démonstration victorieuse de ces deux propositions fondamentales : LA SCIENCE, AUXILIAIRE DE LA FOI ; LA FOI, SAUVEGARDE DE LA SCIENCE, le solennel élan de l'âme, de l'esprit, du cœur du grand Kepler et du grand Newton, arrivés au terme de leurs œuvres immortelles : *Les cinq livres de l'Harmonie des Mondes,* et les *Principes mathématiques de la Philosophie naturelle.*

KEPLER. — « Je te remercie, Créateur et Seigneur, de toutes les joies que j'ai éprouvées dans les extases où m'a jeté la contemplation de l'œuvre de tes mains... J'ai proclamé devant les hommes toute la grandeur de tes œuvres. Je me suis efforcé de m'élever jusqu'à la vérité. S'il m'était échappé quelque chose d'indigne de toi, reçois-moi dans ta clémence et ta miséricorde, accorde-moi cette grâce que l'œuvre que je viens d'achever contribue à ta glorification et au salut des âmes. »

NEWTON. — « Dieu est omnipotent et omniscient, c'est-à-dire qu'il dure depuis l'Éternité, il régit tout et connaît tout, ce qui arrive et peut arriver. Il n'est pas la durée en l'espace, mais il dure et il est présent, il dure toujours et il est présent partout, il constitue la durée et l'espace. Comme chaque parcelle de l'espace est *toujours*, et comme chaque moment de la durée est

partout, il est impossible que le Créateur et Seigneur souverain de toutes choses manque d'être en quelque moment, ou en quelque endroit... Dieu est un seul et même Dieu toujours et partout. Il est omniprésent non-seulement par sa puissance active, mais encore par sa substance même; car la puissance ne peut subsister sans la substance. Toutes choses sont contenues en lui et se meuvent en lui, sans que ni lui ni elles n'en éprouvent quelque impression; car il n'est point affecté par les mouvements des corps et les corps ne trouvent pas de résistance dans l'omniprésence de Dieu. C'est bien là un élan magnifique du genre humain ou de l'âme humaine naturellement chrétienne! »

Ces magnifiques hommages rendus par les deux immortels astronomes à Dieu et à la Révélation, ont trouvé naguère un glorieux écho sur les lèvres du plus illustre chimiste du XIXe siècle, M. Dumas. Dans son discours de réception à l'Académie française, il avait à faire l'éloge d'un autre grand homme, Guillaume Guizot, et le moment était venu d'apprécier l'éminent écrivain, l'homme d'État expérimenté, au point de vue de ses convictions religieuses si profondes.

A cette double question: Pourquoi la science de l'homme a-t-elle été complète dès les premiers âges? Pourquoi la science de la nature voit-elle l'objet qu'elle poursuit s'éloigner sans cesse? M. Dumas répond avec M. Guizot: « L'homme s'étudiant a bientôt reconnu qu'au-delà des organes il y a une volonté; au-delà des sens, un esprit; au-dessus de l'argile dont son corps est pétri, une âme dont il ignore la nature, l'origine et la destinée. Dès que l'homme pense, le sentiment de l'infini lui est révélé et l'infini se montre inaccessible, sa pensée s'arrête au bord de l'abîme de l'inconnu. En face de la nature observant les faits, et remontant vers leur cause première et souveraine, il avait besoin au contraire de ce travail de quarante siècles pour reconnaître que c'est encore l'infini qui se dérobe à ses yeux... »

« M. Guizot a défendu le christianisme contre le scepticisme spirituel et frondeur; il a laissé à d'autres, qui ne faibliront pas, la tâche de défendre la personnalité de l'âme humaine contre le flot grossissant de la philosophie de la nature. Naître sans droits, vivre sans but, mourir sans espérance, telle serait notre destinée, suffisante peut-être à la satisfaction de ces rares esprits qui traversent le monde soutenus par la curiosité ou par la satisfaction de la difficulté vaincue, par l'orgueil peut-être, mais dont l'ensemble des hommes ne se contenteront plus. La religion, la morale, la civilisation de l'Europe reposent sur cette base ferme du droit de tous les hommes à la justice, à la sympathie, à la liberté, œuvre du christianisme. Ceux qui possèdent ces grands biens les conserveront, ceux qui en sont encore privés en seront doués à leur tour. En même temps, la fièvre passagère de la pensée scientifique en travail d'enfantement qui menace ces fortes doctrines, et qui n'a rien pour en tenir lieu, s'apaisera comme elle s'est apaisée dans des temps éloignés. »

Quelques jours après le discours de M. Dumas, M. Leverrier présentait à l'Académie les derniers fascicules de ses *Recherches astronomiques*, comprenant les théories et les tables du Soleil, de Mercure, de Vénus, de Mars, de Jupiter, de Saturne, d'Uranus, de Neptune, et s'exprimait ainsi : « Durant cette longue entreprise poursuivie pendant cinq années, nous avons eu besoin d'être soutenu par le spectacle d'une des plus grandes des œuvres de la création, et par la pensée qu'elles affermissent en nous les vérités impérissables de la philosophie spiritualiste. C'est donc avec émotion que nous avons entendu dans la dernière séance de l'Académie française, notre illustre Secrétaire perpétuel affirmer les grands principes qui SONT LES SOURCES MÊMES DE LA SCIENCE LA PLUS PURE. Cette haute manifestation restera un honneur et une force pour la science française. Je suis heureux que l'occasion se soit présentée de la relever au sein

14

de notre Académie, et de lui donner une cordiale adhésion. »

Appendice A. — *Une Hypothèse sur le Déluge*, par M. l'abbé Gainet (auteur de *la Bible sans la Bible*). Le Déluge universel est dans le domaine de l'histoire. Au-dessus de ces témoignages historiques, l'Écriture sainte est comme une colonne lumineuse qui domine tous les autres documents par l'antiquité, la simplicité et la majesté de son récit. La géologie donne raison à l'histoire, et en reçoit de nouvelles lumières. La contemporanéité du déluge géologique et du déluge biblique est aussi constatée que possible. Cependant le déluge de M. l'abbé Gainet est par trop le déluge de M. Lambert, qui pour nous n'est pas le déluge de Moïse.

Appendice B. — *Le Procès original de Galilée, publié, pour la première fois*, par Dominique Berti. M. Berti a, certainement, publié ces documents dans une intention hostile. Il a voulu raviver les accusations envenimées que l'on répète encore chaque jour depuis plus de deux siècles. Dans ma conviction profonde, il a fait comme Balaam : venu pour maudire, il s'est répandu malgré lui en bénédictions, car ces documents originaux mettent parfaitement en évidence les faits suivants. 1° Galilée a été mis en cause uniquement en raison de sa lettre au R. P. Castelli, ou de son excursion dans le domaine de l'exégèse biblique et de la théologie. Galilée était tombé dans une grosse erreur qui a tout envenimé : il a regardé comme fausse, dans son sens propre, la parole de Josué : *Soleil, arrête-toi!* tandis que cette parole, en tant qu'ordre à donner à l'un des corps célestes, dans le but de prolonger la durée du jour, est vraie et nécessaire, même dans le système de Copernic : la preuve, c'est que tous les astronomes, aujourd'hui encore, disent et diront toujours : le soleil se lève, le soleil se couche, le soleil passe au méridien, le soleil s'arrête au solstice, etc. 2° Parce que Galilée avait longtemps équivoqué sur

l'injonction qui lui avait été faite en présence du cardinal Bellarmin de garder un silence complet sur le système de Copernic, et, sur le fait de la violation flagrante de la promesse faite par lui, on le menaça de l'examen rigoureux, ou de la torture ; mais, et M. Berti lui-même s'empresse de le reconnaître, les menaces ne furent pas exécutées : Galilée fut traité jusqu'au bout avec douceur et avec les plus grands égards. 3° Les droits de la science et de la vérité avaient été sauvegardés par le fait que l'opinion de Copernic était autorisée ou tolérée comme hypothèse scientifique complétement indépendante des livres saints. 4° Dans ses interrogatoires, Galilée a dit condamner et abjurer vraiment, sincèrement, le système de Copernic. 5° C'était la philosophie, c'est-à-dire la science du temps, qui affirmait l'immobilité du Soleil et la mobilité de la Terre, comme c'était aussi la science la plus avancée du temps, la science de Galilée, qui déclarait incompatible l'immobilité du Soleil et le commandement : *Soleil, arrête-toi !* 6° La condamnation de Galilée, dans les conditions où elle a été prononcée, était nécessaire, inévitable, éminemment raisonnable et raisonnée. Elle se comprend d'elle-même, mais ce qui ne se comprend pas, c'est l'acquiescement donné par Galilée à la sentence prononcée contre lui, ou son abjuration. 7° Le saint-office s'est trompé, mais il est resté au moins conséquent avec lui-même : ceux-là seuls peuvent se montrer inexorables qui ne savent plus que la foi est le plus nécessaire et le plus grand des biens, non-seulement de l'homme individuel, mais des sociétés humaines, et que dépasser le but, pour la sauvegarder, est un accident regrettable, mais honorable. Le pauvre savant, au contraire, s'est montré faible et inconséquent à l'excès, c'est une abdication désespérante. 8° Le texte de la sentence prouve aussi qu'elle est l'œuvre exclusive des douze cardinaux dont elle porte les noms, et qu'elle n'est nullement un jugement dogmatique de l'Église universelle, ou du souverain Pontife jugeant et parlant *ex cathedra*.

La véracité absolue des livres saints et l'infaillibilité de l'Eglise sont sauvées.

Appendice C. — *Étude critique sur le texte, les doctrines et l'auteur de l'Ecclésiaste*, par M. l'abbé Motais. Mon but, dans mes *Splendeurs* étant, principalement, de défendre la vérité scientifique des livres inspirés, je n'avais pas à m'occuper de leur authenticité et de leur moralité ; mais j'ai cru devoir faire une exception pour le livre de *l'Ecclésiaste*. — **L'auteur !** Il suffit d'énumérer les mille systèmes arbitraires inventés par les critiques allemands pour en faire justice ; ils se réfutent et ils se repoussent les uns les autres. L'Ecclésiaste, fils de David et roi de Jérusalem, désigné en tête du livre par le texte hébreu et les Septante est évidemment Salomon. — **L'œuvre !!!** Comment ce traité sublime, qui expose avec tant d'éloquence le néant des choses humaines, le gouvernement mystérieux de la Providence et la nécessité de la vertu, serait-il une œuvre imprégnée de scepticisme, de matérialisme et d'épicuréisme? Non-seulement l'Ecclésiaste ne nie nulle part, il affirme au contraire l'immortalité de l'âme. « L'esprit de l'homme monte vers le Ciel, l'esprit de la bête descend vers la terre ! La poussière retourne à la terre, où elle était, l'esprit à Dieu, qui l'a donné. » — **Le temps !** Salomon écrivit cet ouvrage sur la fin de sa vie.

Appendice D. — *Démonstration de l'existence de Dieu par l'œuvre des six jours.* Cet appendice est un résumé substantiel d'une série d'articles publiés par le R. P. Cornoldi dans la *Civiltà cattolica*, la savante revue des jésuites de Florence, de juin 1875 à mai 1877. L'auteur démontre invinciblement que, en dehors de l'existence de Dieu, on ne trouve dans la nature que des principes sans fondement, des effets sans cause efficiente, ou des effets non effectués, c'est-à-dire contradiction et néant.

L'œuvre du premier jour : **Les éléments.** Les éléments ou atomes des corps, sont évidemment des articles

manufacturés qui accusent un ouvrier éternel et tout-puissant.

L'œuvre du second jour : **La formation des corps inorganiques.** Leur matière et leur forme n'ont pas en elles-mêmes leur raison suffisante.

L'œuvre du troisième jour : **Les corps célestes. L'éther...** Séparés de l'existence de Dieu, la nature, les forces de la nature, les faits naturels, ne sont que des mots vides de sens sous lesquels se cache une ignorance profonde, ou une impiété déraisonnable. L'existence de l'éther, principe ou cause immédiate de l'attraction universelle, agent dernier de tous les phénomènes de la nature, lumière, chaleur, électricité, magnétisme, etc., est la preuve la plus évidente et la plus irrécusable de l'existence de Dieu.

L'œuvre du quatrième jour : **La création des plantes.** Il est impossible d'admettre qu'en vertu de combinaisons chimiques, la matière puisse jamais acquérir la forme substantielle ou le principe vital de la plante, ni la vertu qu'a la graine de la faire germer. La vie végétative n'a pu apparaître sur la terre que par l'action immédiate d'un être tout-puissant et sage... La thèse darwinienne appliquée aux plantes, n'est qu'une pure hypothèse, qui n'est appuyée par aucune preuve ou par aucun fait.

L'œuvre du cinquième jour : **La création des animaux.** Si les plantes doivent être produites immédiatement par Dieu dans les premiers individus de leur espèce, les animaux qui, par l'adjonction de la vie sensitive à la vie végétative, sont plus parfaits que les plantes, exigent à plus forte raison la création immédiate. Il y aurait folie à affirmer que la beauté, la variété, l'ordre des organismes animaux, sont le résultat fortuit d'une rencontre accidentelle de molécules ou d'atomes sans vie. Les instincts si étonnants qui guident l'animal dans tout ce qui concerne la nutrition, la génération, l'aménagement de sa demeure, la fabrication des armes ou des filets avec lesquels ils saisit sa proie, etc., accusent évi-

demment l'existence d'un moteur ou principe intermédiaire qui doit nécessairement procéder de Dieu. L'immortel Cuvier a précisé lui-même, à grands traits, et d'une manière admirable, la distinction entre l'animal et l'homme.

L'œuvre du sixième jour : 1° **La création de l'homme.** Tout ce qui a été dit des plantes et des animaux s'applique à bien plus forte raison à l'homme. L'âme humaine, substance unique, simple et spirituelle, a dû être créée dans sa totalité par une création immédiate. 2° *L'homme considéré dans sa nature physique.* S'il est impossible d'admettre qu'une mosaïque, par exemple celle de la transfiguration de Raphaël, se soit formée par la seule rencontre de petites pierres colorées, sans idée créatrice et sans puissance coordinatrice, il est incomparablement plus absurde d'admettre la transformation fantastique des êtres, partant de l'infime limite du règne minéral, et s'élevant graduellement jusqu'à atteindre la limite suprême du règne animal. 3° *Son essence psychique.* L'impression qui constitue notre intelligence à l'état d'intelligence agissante ou en acte, a une valeur absolue ; elle est la voix d'une vérité, d'une justice, d'une bonté universelles, laquelle n'avertit pas seulement chacun, mais commande à tous, et oblige tous ; elle est donc la voix de Celui qui est supérieur à toutes les créatures raisonnables ; elle ne peut être que la voix de Dieu. Donc Dieu existe. 4° *La vérité catholique sur l'homme.* La véritable définition de l'homme est : *Animal raisonnable.* L'homme a une vie intellective qui a son principe immatériel, substantiel, et subsistant en lui-même : son nom propre est l'âme. L'âme est la forme substantielle du corps, elle est à la fois intellective, sensitive et végétative ; elle est le principe par lequel nous sommes, nous vivons, nous sentons, nous comprenons. Le corps et l'âme unis ne font qu'une seule personne, un seul moi ; leur union est immédiate et universelle. L'âme est toute dans tout le corps et toute dans chacune de ses parties. Elle est présente dans chacune des par-

ties par la totalité de son essence, mais non par la totalité de sa puissance, qu'elle exerce diversement par les divers organes. L'âme ne peut avoir son origine et son principe que dans une création immédiate de Dieu ; chaque homme reçoit de Dieu son âme intellective propre; cette âme est créée au moment où elle est infusée dans le corps, c'est-à-dire, à la fin de la génération humaine. 5° *La volonté humaine.* Nous ne sommes pas libres de tendre ou de ne pas tendre à l'apaisement de notre volonté. Cette tendance naturelle et nécessaire ne peut diminuer en rien notre liberté; elle est, au contraire, sa raison d'être. Pour la satisfaire, il faut la vérité et la bonté infinies. C'est donc vers Dieu que l'homme tend nécessairement par ses deux facultés essentielles, l'intelligence et la volonté ; donc Dieu existe. 6° *La sociabilité humaine.* L'homme est fait essentiellement pour la société ; la société est pour l'homme le vœu et le but de la nature. Mais la société, comme l'entend la nature, est impossible sans Dieu ; donc la nature elle-même nous enseigne que Dieu est. 7° *La croyance universelle du genre humain.* C'est un fait constant et général que le genre humain tout entier a cru à un Dieu éternel, auteur et conservateur de l'univers, juge suprême des actions humaines. Quelle éloquence dans ces conclusions de M. de Quatrefages (*Espèce humaine*, 1877) : « J'ai cherché l'athéisme chez les races humaines les plus inférieures comme chez les plus élevées. L'athéisme n'est nulle part qu'à l'état erratique, et nulle race humaine n'est athée ! »

TOME QUATRIÈME.

La Foi et la Raison.

CHAPITRE PREMIER. — **État de la question. Méthode à suivre. Discussion et Exposition.** — Après avoir réconcilié parfaitement la Science avec la Révélation, il reste, pour réconcilier aussi parfaitement la Raison avec la Foi : 1° à démontrer invinciblement, par des arguments palpables et irrésistibles, la vérité de la Révélation divine, la divinité de Jésus-Christ et de la sainte Eglise catholique romaine ; 2° à dissiper tous les nuages, amoncelés depuis tant d'années, par des réponses victorieuses aux objections de l'impiété et de la libre pensée ; 3° à éclairer du plus grand jour possible les mystères dela Foi.

Quelle méthode suivre dans cette démonstration et cette réfutation ? La dialectique, la philosophie et la théologie scolastiques sont d'excellentes choses, mais elles sont à la portée d'un petit nombre d'esprits ; elles ne s'imposent pas à l'intelligence ; elles excitent la volonté plus qu'elles ne la subjuguent ; elles ne convertissent pas. Si l'intelligence était seule de la partie, il serait facile de l'éclairer, mais l'intelligence est sous l'influence ou mieux sous la puissance de la volonté ; et la volonté, toujours plus ou moins mauvaise, toujours plus ou moins insurgée contre la vérité surnaturelle, tend à rendre cette vérité inaccessible à l'intelligence. Celui qui fait le mal, a dit la Vérité même, hait et repousse la lumière ! Cette influence de la volonté sur l'intelligence mise en présence de la vérité, nulle ou presque nulle quand il s'agit d'une simple

exposition, se fait surtout sentir dès que commence la discussion et surtout la démonstration scolastique ou syllogistique, et il en résulte que jamais ou presque jamais la discussion ne détermine la conviction, et surtout la conversion. Je fais l'histoire de six conférences ou controverses célèbres sur des questions religieuses : 1° la conférence, ou colloque de Poissy, réunie par Catherine de Médicis. Aux arguments victorieux par lesquels le cardinal de Lorraine et le R. P. Lainez avaient établi le fait de la présence réelle, Théodore de Bèze opposa l'impossibilité du mystère ! On prouvait le mouvement en marchant, il persista à le déclarer impossible. 2° La conférence de Fontainebleau en présence de toute la cour. Duplessis de Mornay ne put défendre sa cause qu'en invoquant des textes tronqués ; le cardinal Duperron les rectifia sur-le-champ, mais, bien que démasqué, son adversaire ne convint de rien ; cependant, tous les assistants le déclarent battu. 3° La correspondance de Bossuet avec Leibnitz, sur un projet de réunion des catholiques et des protestants. Leibnitz, serré de près, se déroba bientôt dans des considérations indignes de lui, et sans rapport aucun avec les principes fondamentaux de la discussion. 4° L'entrevue de saint François de Sales et de Théodore de Bèze. Dès le début, Théodore de Bèze reconnut que l'Eglise catholique, Eglise mère, était la véritable Eglise de Jésus-Christ, et qu'on pouvait y faire son salut. Mais il maintint jusqu'au bout qu'on pouvait se sauver dans l'Eglise calviniste, et plus facilement, sur ce principe absurde en lui-même, et contradictoire aussi à l'Evangile et à la Tradition, que la foi sauve sans les œuvres. 5° La conférence de Bossuet et de Claude sur l'acte de foi, en présence de M[lle] de Duras. Bossuet avait pris l'engagement de faire admettre à Claude, aussi souvent qu'il le voudrait, que dans les doctrines du calvinisme, chaque chrétien peut mieux entendre l'Ecriture que les conciles universels, et que l'acte de foi est impossible sans un acte préalable d'infidélité et d'incrédulité. Ces deux monstruosités ne désar-

mèrent pas Claude. 6° La conférence entre des théologiens catholiques et protestants, sur la venue de saint Pierre à Rome. Je constate que, dans tous les cas, poussé dans ses derniers retranchements et mis dans l'impossibilité de répondre, l'adversaire de la vérité ne s'est jamais rendu à l'évidence.

Si j'avais fait de même l'histoire de celles des discussions académiques, politiques, judiciaires, passées ou contemporaines, qui ont eu le privilége de préoccuper et de passionner l'attention publique, j'aurais été réduit à constater de nouveau qu'aucune ou presque aucune ne s'est terminée par la défaite avouée de l'un des combattants; qu'aucun ou presque aucun des lutteurs n'a eu le courage de reconnaître que sa cause était mauvaise.

Un fait m'a vivement frappé dans l'Evangile, c'est le dédain, j'oserais presque dire l'aversion, que Jésus-Christ, la Sagesse infinie, témoigne pour la discussion. Il accepte l'objection et la réfute, mais par un mot, par un trait, et sans jamais discuter. Jésus-Christ n'argumentait pas; il allait même plus loin, il ne prouvait pas, à proprement parler; il ne démontrait pas, mais il montrait la vérité, il la rendait sensible et palpable par des paraboles et des figures. Qui n'admirerait ces apologues si naïfs, si saisissants qui créaient presque invinciblement l'évidence de la vérité chez les esprits les plus prévenus? Je me suis fait un devoir de rappeler, parce qu'elles sont pour nous des modèles à imiter, les paraboles du Semeur, du Figuier stérile, de la Veuve et du Juge, du Pharisien et du Publicain, du Serviteur infidèle, des Dix Vierges sages et folles, des Deux Fils, des Conviés au festin, des Vignerons révoltés, du Grain de sénevé, du Trésor découvert, de la Perle retrouvée, du Filet jeté à la mer, de l'Enfant prodigue, etc.

Ces figures et ces paraboles sorties de la bouche du divin Sauveur, qui venait éclairer le genre humain tout entier, sont un enseignement par trop oublié! Elles nous révèlent un des secrets les plus cachés de la raison humaine, dans les conditions où la chute originelle l'a

faite. Pour arriver à l'intelligence, pour lui faire accepter la vérité, surtout la vérité religieuse, il faut avant tout la dégager, l'isoler, la surprendre, en quelque sorte, dans son isolement de la volonté ; et alors, tout à coup, par une figure, une image, un fait simple et grandiose, etc., l'éclairer d'une lumière inattendue et très-vive, à laquelle elle ne puisse pas se dérober. Il y a un très-grand sens dans ce mot d'un moraliste français : NE DISCUTEZ PAS, VOUS NE CONVAINCREZ PERSONNE ; LES OPINIONS SONT COMME DES CLOUS : PLUS ON FRAPPE DESSUS, PLUS ELLES S'ENFONCENT.

Je ne discuterai donc pas, mais pour convaincre la raison de la divinité de la Foi, je ferai briller de toute sa simplicité, de toute sa pureté, de tout son éclat doux et bienfaisant, la lumière d'un certain nombre de paroles évangéliques, qui sont à la fois des prophéties, des miracles, et des faits immenses qui ont rempli le monde... Ce sont ces paroles évangéliques que j'appelle proprement LES SPLENDEURS DE LA FOI. Nous les possédions toutes dès les premiers siècles de l'Eglise, avant qu'elles fussent parfaitement accomplies, et il n'est nullement nécessaire, pour qu'elles aient toute leur valeur, qu'elles soient authentiquement sorties de la plume des évangélistes auxquels on les attribue. Les voici.

1. « Toutes les nations de la terre me proclameront bienheureuse. » (LUC, I, 48.)

2. « Mes yeux ont vu le sauveur qui vient de vous et que vous offrez à tous les peuples, la lumière qui éclairera les nations. » (LUC, II, 30, 31, 32.)

3. « Cet enfant est établi pour la ruine et la résurrection de beaucoup. » (LUC, II, 34.)

4. « Cet enfant sera en butte à la contradiction. » (LUC, II, 34,)

5. « Suivez-moi, et je ferai de vous des pêcheurs d'hommes. » (MATTH., IV, 9.)

6. « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » (MATTH., V, 48.)

7. « Les pauvres sont évangélisés. » (MATTH., XI, 5.)

8. « Vous serez en haine à tout le monde, à cause de mon nom. » (Luc, xxi, 17.)

9. « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. » (Matth., xvi, 18.)

10. « Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi. » (Jean, x, 32.)

11. « On reconnaîtra que vous êtes mes disciples, à ce signe que Vous vous aimerez les uns les autres. » (Jean, xiii, 35.)

12. « En vérité, en vérité je vous le dis, celui qui croit en moi fera les œuvres merveilleuses que je fais, et il en fera de plus grandes encore. » (Jean, xiv, 12.)

13. « Jérusalem, tes fils seront passés au fil de l'épée, et seront emmenés captifs chez toutes les nations... Jérusalem sera foulée aux pieds par les gentils... » (Luc, xi, 23 et 24.)

14. « Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit; apprenez-leur à garder mes commandements, et voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » (Matt., xxviii, 19 et 20.)

15. « J'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille pas; converti, confirme tes frères. » (Luc, xxii, 32.)

Ce sont autant d'oracles dont l'accomplissement était en dehors et au-dessus de toutes les forces humaines ! Et ils se sont accomplis ! Donc le doigt de Dieu est là.

Chapitre Deuxième. — **La divinité de notre foi démontrée par les prophéties.** — La prophétie est l'annonce, plus ou moins longtemps à l'avance, d'un fait contingent. Par fait contingent il faut entendre l'acte éventuel d'une volonté libre, un fait qui ne soit pas le produit nécessaire des causes physiques ou morales, qui puisse être ou ne pas être réalisé.

La prophétie, vision à distance, à travers le temps et l'espace, du fait d'une volonté libre, suppose nécessairement une intervention, une inspiration, une révélation

divine, consciente ou inconsciente. Il ne peut, en effet, y avoir de vision à distance d'un acte libre, que la vision de Dieu, être des êtres, qui a été, qui est, et qui sera, pour lequel il n'y a ni espace, ni temps, immense à la fois, éternel et tout-puissant, maître souverain des volontés qu'il incline à ses fins en les laissant, ou mieux en les faisant libres.

L'intervention divine est encore plus nécessaire, s'il est possible, lorsque la prophétie a pour objet des événements surnaturels et miraculeux : la puissance de prédire se confond alors avec la puissance de produire.

Le prophète, dans le sens propre du mot, est l'homme privilégié à qui et par qui Dieu révèle ou annonce des événements contingents, qui se réaliseront, le plus souvent, alors qu'il ne sera plus et là où il ne sera pas.

Ces principes posés, nous sommes en droit de dire : les grands objets de notre foi, Jésus-Christ et son Église, ont été l'objet de prophéties nombreuses, circonstanciées, éclatantes ! Tous les grands faits du christianisme, l'Incarnation, la Rédemption, etc., ont été promis, prédits, figurés et préparés bien des siècles à l'avance par un grand nombre d'hommes ; et ces hommes étaient évidemment inspirés, puisqu'ils voyaient à distance, dans le temps et dans l'espace ; donc Jésus-Christ est Dieu, la religion chrétienne et l'Eglise de Jésus-Christ sont divines.

Qui pourrait, en effet, ne pas voir Jésus-Christ dans le Messie, dont il est dit dans l'Ancien Testament par la bouche des prophètes : Il aura un précurseur. Il naîtra enfant dans la ville de Bethléem. Il naîtra de Juda et de David. Il se montrera particulièrement dans Jérusalem. Il aveuglera les sages et les savants. Il annoncera l'Evangile aux pauvres et aux petits. Il ouvrira les yeux des aveugles et rendra la santé aux infirmes. Il amènera à la lumière ceux qui languissent dans les ténèbres. Il enseignera la voie parfaite et sera le précepteur des gentils. Il sera victime pour les péchés du monde Il sera à la fois et la pierre angulaire et la pierre d'achoppement ou de

scandale, contre laquelle se brisera Jérusalem. Il doit être rejeté, méconnu, trahi, vendu, souffleté, moqué, affligé d'une multitude de manières, abreuvé de fiel. Il aura les pieds et les mains percés, on lui crachera au visage, il sera mis à mort, et ses vêtements seront tirés au sort. Il ressuscitera le troisième jour. Il montera au ciel et ira s'asseoir à la droite de Dieu. Il sera alors victorieux de ses ennemis. Les rois de la terre et tous les peuples l'adoreront. Les juifs continueront à former une nation; mais ils seront errants, sans roi, sans sacrifices, sans prophètes, attendant le salut et ne le trouvant pas. Il se donnera un grand peuple, élu et saint, qu'il conduira, qu'il nourrira, qu'il réconciliera avec Dieu, qu'il délivrera de la servitude du péché, auquel il donnera des lois qu'il gravera dans leur cœur, pour lequel, prêtre suivant l'ordre de Melchisédech, il offrira le pain et le vin consacrés. Il sera à la fois le docteur des juifs et des gentils. Il détruira les idoles et le culte impie qu'on leur rendait. Les nations les plus infidèles se soumettront à son joug et n'adoreront qu'un seul et même Dieu. Il viendra lorsque le sceptre ne sera plus dans la tribu de Juda; après la destruction de la troisième monarchie, celle des Grecs; pendant la durée de la quatrième monarchie, celle des Romains; soixante-dix semaines d'années ou quatre cent quatre-vingt-dix ans après la reconstruction de la ville de Jérusalem. Il viendra dans le temple rebâti au temps d'Aggée et de Malachie, et détruit par les Romains.

Les promesses faites dans l'Ancien Testament aux patriarches et aux prophètes, les caractères innombrables attribués au Messie, les particularités même minimes de sa vie et de sa mort, les résultats de sa mission ou la conversion des gentils, sont donc, incontestablement, autant de prophéties qui sont devenues des faits évangéliques réalisés en Jésus-Christ. Donc Jésus-Christ est Dieu et son Eglise est divine.

Ce n'était pas même assez de simples prédictions ou annonces faites un grand nombre de siècles à l'avance.

Les faits les plus saillants de la Rédemption ont été figurés par des événements et des personnages symboliques : Isaac, le Serpent d'airain, Jonas, etc., etc.

Ajoutons que ces annonces irrécusables de tant de faits, aussi éventuels qu'invraisemblables, sont consignées dans les livres les plus anciens du monde, fondement immuable de la Religion et du gouvernement d'une grande nation, fidèlement gardés par elle, quoiqu'elle eût tout intérêt à les dérober aux regards, ou même à les détruire, puisqu'ils sont pleins des témoignages de son infidélité, des reproches les plus violents, des menaces les plus terribles, etc. ; quoiqu'ils sojent, en un mot, le monument de sa condamnation et du triomphe du christianisme qu'elle abhorre.

Grâce aux prophéties, la religion chrétienne est aussi ancienne que le monde, puisque dans tous les temps l'homme a adoré le même Dieu comme son créateur, et le même Christ comme son sauveur. Elle a eu ses phases diverses, ses progrès et ses décadences, mais elle est restée une, à tous les âges de sa durée.

Constatons enfin qu'il est dans le monde un fait capital qui domine l'antiquité, qui illumine même les ténèbres du polythéisme, et qui prouve éloquemment que ces mystérieuses prophéties sont divines : c'est l'attente universelle d'un Dieu sauveur, cet écho des promesses que le genre humain nous renvoie par les bouches les plus lointaines : ET IL SERA L'ATTENTE DES NATIONS ! Toute la terre parle comme Moïse a parlé. Sur le premier versant de l'histoire, pendant quatre mille ans, le monde espère et attend ; sur le second versant le monde croit et adore. Oui, vers les temps de la venue de Jésus-Christ, tous les peuples attendaient, sur la foi d'oracles antiques, un envoyé du ciel qui devait les régénérer. Voltaire, Boulanger, Volney, etc., ont proclamé ce fait extraordinaire ; ils constatent qu'on appelait cet envoyé de Dieu : « grand médiateur, juge final, sauveur futur, Dieu, roi unique, législateur suprême, etc., qui ramènerait l'âge d'or sur la terre et délivrerait les hommes de l'empire du

mal. » Ils disent en propres termes : *qu'il était attendu, qu'il n'y a aucun peuple qui ne l'ait eu en expectative, et que le point du globe où il devait naître pourrait être appelé le Pôle de l'espérance de toutes les nations.* (*Etudes religieuses* de M. Nicolas, t. II, p. 134; t. IV, p. 190.) Les nations de la terre l'ont attendu pendant dix-huit siècles ! Depuis que Jésus-Christ a paru, elles n'attendent plus; donc Jésus-Christ est le Messie promis et envoyé de Dieu ! Enfin, toutes ces traditions partent nécessairement d'une source commune qui ne peut être que les écritures antiques et sacrées, *Antiquis sacerdotum litteris*, auxquelles Tacite les fait remonter. Cette universalité et cette perpétuité de la Religion de Jésus-Christ, sont donc des preuves palpables de sa divinité et de la divinité de sa sainte Eglise.

Chapitre Troisième. — **La divinité de notre foi prouvée par les miracles.** — Le miracle est une suspension du cours régulier des phénomènes naturels, une dérogation aux lois de la nature, produite par une volonté particulière et exceptionnelle de Dieu, agissant en dehors de la volonté générale qui régit l'univers et le constitue ce qu'il est. Ainsi il est constaté, par une expérience de six mille ans, que le soleil reste en moyenne douze heures au-dessus de l'horizon, c'est la loi de la nature. Si donc il arrive que, au commandement d'un homme inspiré, le soleil reste dix-huit ou vingt-quatre heures sur l'horizon, sans se coucher, ce sera une dérogation aux lois de la nature ou un miracle. Le miracle est donc l'action particulière ou exceptionnelle de Dieu, se substituant momentanément à l'action générale et régulière qui fait l'ordre de la nature. La première de ces actions ne suppose pas dans sa cause, la volonté de Dieu, plus de puissance que la seconde; elle est seulement caractérisée par sa singularité. Le fait naturel est l'ordre constant et habituel, on ne le remarque pas. Le fait exceptionnel et miraculeux, c'est l'ordre troublé, on le remarque et l'on s'en étonne. La multiplication du grain confié à la terre et la multipli-

cation des pains sont des faits de même ordre, l'un naturel, l'autre surnaturel ou miraculeux.

Avant d'être un fait surnaturel ou miraculeux, le fait de dérogation aux lois de la nature est un fait physique qui, comme tous les faits physiques, tombe sous le domaine des sens. On voit et l'on constate, de la même manière, que le soleil est resté douze heures ou vingt-quatre heures sur l'horizon. Le miracle peut, par conséquent, devenir métaphysiquement certain pour celui ou ceux qui en sont le sujet ou l'objet; physiquement certain pour ceux qui le voient; moralement certain pour ceux le tiennent de témoins oculaires dignes de foi.

Nier la possibilité du miracle, c'est en réalité nier la présence et l'action de Dieu dans la nature. Aucun miracle n'est comparable dans sa grandeur, aux faits immenses de la création et de la conservation des mondes. Tout homme qui reconnaît un Dieu créateur et conservateur de l'univers, n'est donc plus en droit d'affirmer l'impossibilité du miracle. En d'autres termes nier la possibilité du miracle, c'est en réalité se faire athée! Nier le miracle, c'est aussi enlever à Dieu sa voix, le seul moyen par lequel il puisse manifester ses volontés. C'est placer Dieu au-dessous de tous les êtres animés de la nature, pourvus chacun de la faculté d'exprimer leurs pensées, leurs désirs et leurs volontés. Le miracle, en effet, la dérogation aux lois de la nature, la production, à l'intérieur ou à l'extérieur, d'un phénomène sortant de l'ordre régulier des choses, est le seul moyen par lequel Dieu puisse entrer en communication avec ses créatures intelligentes et libres. Supprimez le miracle, vous réduisez Dieu à la condition des idoles qui ont des yeux et ne voient pas, des oreilles et n'entendent pas, des mains et ne palpent pas, des pieds et ne marchent pas. Encore les païens, par un sentiment inné et invincible, admettaient-ils que leurs dieux de pierre et de bois pouvaient faire des miracles! Ils les leur demandaient, et ils exprimaient leur reconnaissance par des *ex-voto*. En tout cas, le miracle est au moins la condition essentielle

de toute révélation faite ou de toute foi imposée par Dieu aux hommes, de sorte que Moïse, Jésus-Christ, les apôtres ont dû, de toute nécessité, faire des miracles.

Les miracles sont des faits extraordinaires, éclatants, mais qui se constatent, se voient, se touchent comme tous les faits du monde physique. C'est donc renverser toutes les lois de la logique, et se constituer soi-même à l'état de miracle de déraison, que de dire avec M. Renan, l'ennemi personnel de la divinité de Jésus-Christ (Préface de la treizième édition de la *Vie de Jésus-Christ*) : « Si le miracle a quelque réalité, mon livre est un tissu d'erreurs. Si, au contraire, le miracle est chose inadmissible, j'ai eu raison d'envisager les livres qui contiennent des récits miraculeux comme des légendes pleines d'inexactitudes et d'erreurs de parti pris. »

Nous le répétons encore, les faits de l'Evangile, avant d'être des faits miraculeux, sont simplement des faits perceptibles au même degré que les faits naturels; ceux qui les racontent sont aussi croyables quand ils affirment les avoir vus, que s'il s'agissait de faits d'ordre commun; des deux côtés c'est une question de témoignage; or quels témoins plus dignes de foi que l'Evangile et les évangélistes, dont Jean-Jacques Rousseau disait : « Comment récuser le témoignage d'un livre écrit par des témoins oculaires qui l'ont signé de leur sang, reçu en dépôt par d'autres témoins qui n'ont pas cessé de le publier à toute la terre, pour lequel sont morts plus de martyrs qu'il n'y a de lettres dans toutes ses pages... La sainteté de l'Evangile parle à mon cœur. Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si simple soit l'ouvrage des hommes? Oui, mille fois oui, les apôtres sont les témoins oculaires les plus dignes de foi; leurs personnes et leurs paroles sont empreintes d'un caractère irrésistible de sincérité et de vérité ? »

Dans le récit naïf des innombrables miracles faits au grand jour par Jésus-Christ, rien n'accuse, tout au contraire exclut l'idée de complot, d'artifice, de simulation, d'invention, de coaction. Ces miracles prouvent d'autant plus la divinité de Jésus-Christ et de sa sainte Eglise, que tous ou

presque tous ont eu directement ou indirectement pour but et pour effet de constater qu'il était le Messie envoyé de Dieu. Rappelons-les rapidement dans leur ordre chronologique.

1° *Les miracles de la naissance de Jésus-Christ.* — Le chant des anges, Gloire à Dieu, paix aux hommes! L'apparition aux bergers, l'étoile et l'adoration des mages, l'avis mystérieux qu'ils reçoivent de ne pas repasser par Jérusalem, etc., ont-ils pu être inventés?

2° *Baptême de Jésus-Christ.* — Jésus baptisé et sorti de l'eau priait, le ciel s'ouvrit, l'Esprit-Saint descendit sur lui, sous la forme d'une colombe. Une voix descendue du ciel disait : Voici mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances, écoutez-le! Jean-Baptiste ajoute : Il est le Fils de Dieu.

3° *L'eau changée en vin aux noces de Cana.* — Ils n'ont pas de vin, dit Marie mère de Jésus... Remplissez les urnes d'eau... Puisez maintenant et portez à l'intendant. L'eau était changée en vin... Ce fut le premier miracle de Jésus, il manifesta ainsi sa gloire, et ses disciples crurent en lui.

4° *La conversion de la Samaritaine.* — Appelez votre mari. Je n'ai point de mari. Vous dites vrai, car vous avez eu cinq maris et celui avec lequel vous vivez ne l'est pas... Je sais que le Messie doit venir... C'est moi qui le suis... Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait... Beaucoup crurent en lui... parce qu'en l'écoutant ils s'étaient assurés qu'il était vraiment le Sauveur du monde.

5° *Guérison du paralytique.* — Mon fils, vos péchés vous sont remis!... Qui peut pardonner les péchés si ce n'est Dieu seul?... Pour que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir de remettre les péchés, je dis à ce paralytique : Levez-vous; emportez votre lit et marchez! Cet homme s'en alla rendant gloire à Dieu.

6° *La transfiguration.* — Son visage devint brillant comme le soleil, ses vêtements étaient lumineux et blancs d'une blancheur que l'art ne peut pas imiter; Moïse et Elie environnés de majesté conversaient avec lui. Une

nuée lumineuse les couvrit, et voici qu'une voix en sortit disant : Celui-ci est mon fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances, écoutez-le. Quand le moment fut venu, saint Pierre parla de ce miracle en ces termes magnifiques, que l'humble batelier du lac de Génésareth n'a certainement pas inventés : « Ce n'est pas d'après des fables savantes que nous vous avons fait connaître la puissance et la vertu de l'avénement de Jésus-Christ, mais après avoir été les spectateurs de sa majesté ! Nous étions avec lui sur la montagne quand il reçut honneur et gloire. »

7° *L'aveugle-né.* — Ni lui ni ses parents n'ont péché, mais il en a été ainsi (il est né aveugle) pour que les œuvres de Dieu fussent manifestées en lui... Il faut que je fasse les œuvres de mon Père... Il fit tomber sur la terre un peu de salive, il en fit de la boue, et frotta avec cette boue les yeux de l'aveugle, en lui disant : Va te laver à la fontaine de Siloé. Celui-ci alla, se lava et revint voyant clair ! (Celui qui oserait dire que ce récit est fabriqué mentirait à sa conscience et au Saint-Esprit !) C'était un jour de sabbat... Cet homme n'est pas Dieu, puisqu'il n'observe pas le sabbat... Nous savons qu'il est un pécheur !... S'il est un pécheur je n'en sais rien. Mais je sais une chose : j'étais aveugle et je vois !.. Dieu a parlé à Moïse, mais celui-ci nous ne savons d'où il vient !... C'est bien étonnant que vous ne sachiez pas d'où il vient... S'il n'était pas Dieu, il ne pourrait pas faire ces choses.. Tu es né tout entier dans le péché, et tu te fais docteur !... Et ils le chassèrent de la Synagogue... Jésus le rencontrant, lui dit : Crois-tu au Fils de Dieu ?... Quel est-il, Seigneur, pour que je croie en lui ?... C'est lui qui te parle... Je crois, Seigneur ! Et se prosternant, il l'adora.

8° *La résurrection de Lazare.* — Celui que vous aimez est malade... Cette infirmité a pour but la gloire de Dieu... Lazare est mort, allons vers lui... Si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort... Votre frère ressuscitera... Je suis la résurrection et la vie... Oui,

Seigneur, je sais que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, venu dans ce monde... Où l'avez-vous porté ?.. Venez et voyez, Seigneur... Enlevez la pierre!.. Il sent déjà mauvais. Ne vous ai-je pas dit que si vous croyez vous verrez la gloire de Dieu... Mon Père, je vous rends grâce de ce que vous m'avez entendu... C'est pour le peuple qui m'entoure, afin qu'il croie en vous qui m'avez envoyé. Lazare, sortez! Et soudain Lazare sortit... Et beaucoup crurent en lui.

9° *La multiplication des pains.* — Jésus s'en alla de l'autre côté de la mer de Galilée. Une grande multitude le suivait, parce qu'ils voyaient les miracles qu'il faisait... J'ai pitié de cette foule!.. Où achèterons-nous assez de pains pour que tous ceux-ci mangent?... Il y a ici un petit garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons... Jésus-Christ prit les pains et les fit distribuer à tous ceux qui étaient assis, de même que les poissons... Tous en mangèrent autant qu'ils voulurent. Lorsqu'ils furent rassasiés, on ramassa les morceaux restés, et ils remplirent douze paniers. Ces hommes, au nombre d'environ cinq mille, disaient: Celui-ci est vraiment le prophète qui doit venir dans le monde.

10° *Jésus marche sur les eaux.* — La mer, sous la pression d'un vent violent, se soulevait beaucoup.. Vers la quatrième veille de la nuit, Jésus vint à eux marchant sur la mer,.. ils furent saisis de terreur... Pierre lui dit: Si c'est vous, ordonnez-moi de venir à vous sur les eaux... Pierre marchait sur les eaux.., mais il eut peur et commençait à enfoncer. Seigneur, sauvez-moi! Et aussitôt Jésus lui tendant la main, le saisit... Lorsqu'ils furent montés, le vent cessa... Ceux qui étaient dans la barque vinrent l'adorer et lui dirent : Vous êtes vraiment le Fils de Dieu.»

11° *Les miracles de la mort de Jésus-Christ.* — L'offuscation du soleil, les ténèbres épaisses qui couvrent toute la terre, le sol qui tremble, les rochers qui se fendent, le voile du temple qui se déchire, les morts qui ressuscitent, le centurion qui descend du calvaire en se

frappant la poitrine et s'écriant : Celui-là était vraiment le Fils de Dieu, etc., etc. ! Rien de tout cela n'a pu être inventé... Denys l'Aréopagite, témoin de cette offuscation du soleil, s'écria : Ou le Dieu de la nature souffre, ou la nature va retomber dans le néant !

12° *La résurrection de Jésus-Christ.* — Par quel signe nous prouveras-tu que tu as le droit de faire ces choses ?... Détruisez le temple, et je le relèverai en trois jours... Comme Jonas fut trois jours et trois nuits dans le sein de la baleine, le Fils de Dieu sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre. Il ressuscitera le troisième jour... Le matin du troisième jour, il se fit un grand tremblement de terre... L'ange du Seigneur descendit du ciel et roula la pierre... Les gardes épouvantés tombèrent comme morts... Ce fut le moment de la résurrection. Avant le jour, Marie-Madeleine et l'autre Marie vinrent au tombeau et le trouvèrent vide. L'ange leur dit : Vous cherchez Jésus qui a été crucifié, il n'est pas ici, il est ressuscité... Puis Jésus se montra à Pierre, aux disciples d'Emmaüs, à tous les apôtres, et d'une manière toute particulière à saint Thomas : Mets ton doigt dans les trous de mes mains, mets ta main dans la plaie de mon côté, et ne sois plus incrédule mais fidèle... Mon Seigneur et mon Dieu !... Et Pierre, le jour de la Pentecôte, osait dire à tous les Juifs assemblés : Jésus de Nazareth que Dieu a autorisé parmi vous par les miracles, les prodiges et les merveilles, que vous avez fait mourir, Dieu l'a ressuscité, et nous en sommes tous témoins.

13° *L'ascension de Jésus-Christ.* — Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus... Je vais à mon Père... Vous serez mes témoins dans Jérusalem, dans toute la Judée, dans la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre... Quand le moment fut venu, Jésus emmena ses apôtres et ses disciples vers Béthanie, et, lorsqu'il eut achevé ses discours, il leva ses mains, les bénit, et, les quittant, monta au ciel.

14° *Descente du Saint-Esprit.* — Ils étaient tous ensemble dans le même lieu.... Il se fit soudain un grand

bruit... qui remplit toute la maison où ils demeuraient. Alors apparurent comme des langues de feu qui se partagèrent et se reposèrent sur chacun d'eux... Et ils furent tous remplis de l'Esprit-Saint, et ils commencèrent à parler diverses langues. La multitude s'assembla et demeura confondue, parce que chacun entendait les disciples parler en sa langue.

15° *Le boiteux de la porte du temple.* — Jésus-Christ avait dit à ses apôtres : Celui qui croit en moi fera lui-même les miracles que j'ai faits, et de plus grands encore. Voici qu'en effet les Actes des Apôtres nous disent : « Les apôtres partis prêchèrent en tous lieux, le Seigneur coopérant avec eux, et confirmant leur parole par les miracles qui l'accompagnaient... On apportait les malades dans les places publiques, on les posait sur des lits et des grabats, afin que l'ombre au moins de Pierre couvrît quelques-uns d'entre eux et les guérît de leurs infirmités... » Saint Paul dans plusieurs de ses épîtres parle de ce que Jésus-Christ a fait par lui, pour la conversion des Gentils, de miracles et de prodiges. Un jour, Pierre et Jean montaient au temple ; on portait un homme qui était boiteux dès le sein de sa mère, et qui leur demanda l'aumône. Pierre dit : De l'argent et de l'or, je n'en ai point. Mais ce que j'ai, je te le donne. Au nom de Jésus-Christ de Nazareth, lève-toi et marche. Aussitôt les jambes et les pieds du boiteux s'affermirent, et, s'élançant, il se dressa debout et marcha, sautant et louant Dieu.

Disons-le encore, il faut vraiment un miracle d'aveuglement ou de déraison pour imaginer et affirmer que ces récits ont été inventés, que ces faits éclatants sont des illusions ou des mensonges.

Dans les lieux et les temps où Jésus-Christ et les apôtres avaient vécu, et lorsque Jérusalem pouvait compter autant de témoins de leurs œuvres que d'habitants, des milliers de personnes de toutes conditions se sont montrées tellement convaincues, qu'elles l'ont adoré comme leur Dieu. La sainte Eglise de Jésus-Christ, monument immense, qui n'a eu pour fondement que les

miracles du divin Sauveur et des apôtres, est encore debout après dix-huit siècles. Toutes les forces de la terre ont voulu l'ébranler, la science de tous les siècles s'est efforcée de le miner, et il se dresse encore entre le ciel et la terre! C'est un autre miracle fondé sur le miracle! Si vous ne le voyez pas, que verrez-vous? Les scribes, les prêtres et les pharisiens, ennemis de Jésus-Christ, n'ont jamais nié ses miracles, ils essayaient seulement de les expliquer par la puissance des démons. Aucun écrivain juif, dans les premiers siècles du christianisme, n'a osé démentir les évangélistes. Les deux Talmuds de Babylone et de Jérusalem, se bornent à dire très-gravement que Jésus-Christ avait dérobé le nom ineffable de Dieu, nom qu'il suffit de prononcer pour opérer les plus grands prodiges. Si l'on en juge par les plus savants apologistes, saint Justin, Tertullien, Origène, etc., etc., ni les idolâtres, ni les philosophes n'osaient encore contredire ouvertement les miracles de Jésus-Christ et les conséquences que les chrétiens en tiraient. Celse lui-même les avoue expressément, et les attribue à la magie. C'est qu'alors tous croyaient à Dieu ou aux dieux, et nul ne songeait à nier la possibilité du miracle, du merveilleux, du surnaturel qui fait le fond de l'âme humaine. L'athéisme avoué ou déguisé du XIXe siècle a pu seul inventer la thèse, impie autant qu'insensée, de l'impossibilité du miracle, et inspirer à M. Renan cette explication odieuse des miracles de Jésus-Christ : « Il est donc vrai que Jésus-Christ ne fut thaumaturge et exorciste que malgré lui. Ses miracles furent une violence que lui fit son siècle, une concession que lui arracha la nécessité passagère. Aussi le thaumaturge et l'exorciste sont tombés, mais le réformateur religieux vivra éternellement. » (*Vie de Jésus-Christ*, 1re édition, p. 268.) Mais quel titre pourrait avoir à vivre éternellement le misérable réformateur qui se laissait entraîner malgré lui à faire DES MIRACLES IMPOSSIBLES, et qui allait répétant sans cesse qu'il faisait ses miracles au nom de son Père dont il partageait la toute-puissance? Cette affirmation auda-

cieuse et blasphématoire de M. Renan est une éclatante splendeur de la Foi.

Les miracles sont plus rares aujourd'hui pour une raison que saint Grégoire le Grand exposait en termes admirables : « Les miracles sont indispensables au début, quand la majorité est encore infidèle, et ils se multiplient alors sous les pas des apôtres de l'Evangile ! ils sont superflus, quand la majorité est devenue croyante et fidèle : *Miracula infidelibus, non fidelibus !* »

Mais il n'en est pas moins vrai que, dans l'Eglise catholique, et dans l'Eglise catholique seule, à l'exclusion de toutes les Eglises chrétiennes (ce qui est pour elle nn caractère saisissant de divinité), les miracles n'ont pas cessé de se produire, dans tous les siècles, et qu'aujourd'hui encore ils sont nombreux ; témoin les lieux de pèlerinage de la sainte Vierge et des saints ; témoin plus encore, les enquêtes juridiques relatives aux miracles opérés par les saints dont l'Église proclame la béatification ou la canonisation

CHAPITRE QUATRIÈME. — **Les notes ou signes caractéristiques de la véritable Église de Jésus-Christ.** — L'Eglise est la société des chrétiens unis par la profession d'une même foi, par la participation aux mêmes sacrements, par la soumission à un seul et même pasteur légitime, représentant de Jésus-Christ. Que Jésus-Christ ait constitué une Eglise, et que cette Eglise subsiste encore aujourd'hui, personne nioserait songer à le nier ! Après que Pierre eut fait sa profession solennelle de foi, « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant, » Jésus lui dit : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle ! » Dans les Actes des Apôtres, comme dans toutes les épîtres cauoniques, il est sans cesse question de l'Eglise fondée par Jésus-Christ, acquise par lui au prix de son sang, qu'il faut écouter sous peine d'être compté au nombre des païens ou des publicains. Jésus-Christ, qui l'appelle son royaume, le royaume de Dieu, son héritage,

son bercail hors duquel il n'y a pas de salut, nous a donné des marques ou signes auxquels nous la reconnaîtrons. Ces signes ou les NOTES de l'Eglise sont, dans l'ordre le plus logique : la visibilité, l'apostolicité, l'unité, la sainteté, la catholicité et l'infaillibilité. Or ces notes sont propres surtout, quelques-unes même exclusivement, à l'Eglise catholique, dont le chef est le souverain Pontife romain, et elles la montrent entre toutes, comme étant la véritable Eglise de Jésus-Christ.

Visibilité. — L'Église devait être une cité située sur le sommet d'une haute montagne, une lampe placée sur le chandelier afin qu'elle brille à tous les yeux. Or l'Eglise visible par excellence est l'Eglise catholique Elle domine toutes les autres par le nombre et la qualité de ses membres ; elle marche triomphante à travers le temps et l'espace ; elle se montre avec éclat dans son chef, ses membres, ses sanctuaires innombrables, ses lieux bénis de pèlerinage. Elle se montre plus encore dans la haine qu'on lui porte. Les autres sectes et les impies sont pour elle comme des meutes acharnées à sa poursuite, et l'acclamant à grand bruit par leurs aboiements. Le 3 juillet 1877, la catholicité célébrait le cinquantième anniversaire de l'épiscopat de Pie IX, et le monde entier s'est ébranlé : les regards et les cœurs se sont tournés vers Rome ; les bateaux à vapeur et les wagons des chemins de fer se sont remplis de pèlerins accourant comme autrefois les Mages, chargés des plus riches présents, or, myrrhe, encens, et s'écriant à leur tour : nous avons vu son signe, et du nord comme du midi, de l'orient comme de l'occident, nous sommes venus l'adorer !

Apostolicité. — Jésus-Christ a confié exclusivement à ses apôtres la mission de fonder son Eglise, de la gouverner et de la perpétuer ; et il a promis d'être avec eux jusqu'à la fin des siècles. Les apôtres ont mis à leur place des pasteurs choisis, ordonnés par eux, et saint Paul veut qu'on les considère comme établis de Dieu, comme des gardiens fidèles de la doctrine et des traditions de l'Eglise de Jésus-Christ. Or la seule Eglise apos-

tolique est l'Eglise romaine, dont saint Irénée disait déjà de son temps : « Nous citons entre toutes, l'Eglise très-grande, très-ancienne, connue de tous, fondée à Rome par les deux plus illustres apôtres, Pierre et Paul. La tradition qu'elle tient des apôtres et la foi annoncée aux hommes, est parvenue jusqu'à nous par la succession de ses Evêques. Nous les nommons, et en les nommant nous confondons tous ceux qui recueillent ailleurs les articles de leur symbole. C'est par cette Eglise que les fidèles répandus en tous lieux ont conservé la tradition apostolique. » Oui, la seule série des souverains Pontifes, de Pierre à Pie IX, est un sceau palpable et glorieux d'apostolicité. L'apostolicité n'est nulle part ailleurs ! Pour confondre toutes les autres sectes chrétiennes, il suffit de leur rappeler le nom de leurs fondateurs, Arius, Nestorius, Eutychès, Photius, Socin, Luther, Calvin, Henri VIII, Jansénius, etc., etc.

Unité. — Il n'est pas de société sans unité, sans programme universellement adopté, sans constitution librement consentie. Jésus-Christ demande que ses disciples soient uns, comme son Père et lui sont uns, il veut qu'il n'y ait qu'un bercail et qu'un pasteur. Cette unité est nécessairement et essentiellement triple : unité dans la foi, unité dans la participation aux mêmes sacrements, unité dans la subordination à un même pasteur : *un seul corps et un seul esprit; un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême*, disait saint Paul. Cette triple unité est complète et absolue dans l'Eglise catholique. Elle n'existe pas, elle ne peut pas exister dans les autres églises, ou plutôt dans les autres sectes chrétiennes, qui prennent pour dogme fondamental le principe même de la division intestine, la liberté d'examen, l'interprétation privée de la sainte Ecriture, l'inspiration personnelle, etc. C'est en vain que pour se concilier une sorte d'unité, elles inventent la distinction entre les dogmes fondamentaux et les dogmes secondaires ; car Jésus-Christ a réprouvé à l'avance cette distinction sacrilége; il ne veut pas qu'on omette un seul *iota* ou un seul

point de sa doctrine comme de ses commandements. Et d'ailleurs, s'il s'agit des Eglises protestantes de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la France, la division est devenue si profonde, dans ces dernières années, qu'elle s'étend jusqu'au dogme capital de la divinité de Jésus-Christ.

Sainteté. — Jésus-Christ, dit saint Paul, s'est livré pour son Église afin de la sanctifier, et qu'elle soit pure et sans tache. Il somme tous ses membres d'être saints et parfaits comme son Père céleste est parfait; il lui a promis d'être avec elle jusqu'à la fin des siècles, dans la sainteté et la justice. Or l'Eglise catholique a toujours compté et compte toujours dans son sein un très-grand nombre de saints; elle a seule le privilége et le secret des vertus héroïques; elle exerce seule le droit de béatification ou de canonisation. Dans les autres Eglises, on n'aspire même pas à la sainteté, et surtout aux vertus héroïques, on ne donne à personne le nom de saint, on ne béatifie pas, on ne canonise pas! L'Eglise catholique est donc seule sainte, dans la signification vraie du mot.

Catholicité. — La catholicité est l'universalité dans l'unité. Jésus-Christ a envoyé ses apôtres enseigner toutes les nations, avec ordre de leur apprendre à garder fidèlement sa doctrine et ses commandements. Et, de fait, les apôtres sont allés partout, prêchant partout les mêmes dogmes et la même morale, administrant partout les mêmes sacrements, soumettant partout les chrétiens à la même autorité, etc.; de sorte que, par un miracle vraiment extraordinaire, l'Eglise fut catholique en naissant. L'Eglise romaine est éminemment catholique; elle compte non-seulement des membres, mais des Eglises et des Évêchés dans le monde entier. Assis sur la chaire de Pierre à Rome, centre de son unité, son Chef suprême, quelque part et quelque loin qu'il jette les yeux, voit partout des peuples soumis à son autorité. C'est vraiment à elle que Dieu a donné toutes les nations pour héritage. C'est par elle, et par elle seule, que s'accomplit la prophétie grandiose de Malachie : « Du lever du soleil à son

coucher, mon nom est grand devant les nations, dit le Seigneur ; en tous lieux on sacrifie et l'on m'offre une victime pure. » La plus éloquente manifestation de la visibilité, de l'apostolicité, de l'unité, de la sainteté, de la catholicité de l'Église, est le saint sacrifice de la messe célébré à toutes les heures, presque à toutes les minutes, sur la surface entière du globe.

Indéfectibilité et infaillibilité. — Jésus-Christ a promis d'être avec son Eglise jusqu'à la fin des siècles. Il lui a envoyé son Paraclet, l'Esprit de vérité qui doit demeurer avec elle toujours. Il lui a dit : Celui qui vous écoute, m'écoute. Cette indéfectibilité, l'Eglise catholique se l'attribue seule. Seule, en effet, elle l'a possédée, elle l'a exercée depuis son origine, forte des promesses formelles de Jésus-Christ, se fondant sur ce principe que Dieu n'aurait pas suffisamment assuré le dépôt de la foi, s'il n'avait pas constitué un juge suprême qui prononce en dernier ressort et qui décide infailliblement. Aucune autre Église n'aspire à l'infaillibilité; toutes se contentent de présenter à leurs adeptes, dans les saintes Ecritures, un code qu'ils interprètent avec l'assistance du Saint-Esprit qu'ils ne voient pas, sans juge infaillible du fait et du droit.

En outre de cette indéfectibilité promise à l'Eglise représentée par le souverain Pontife et les Evêques, juges de la Foi, en outre de l'infaillibilité propre aux conciles inspirés par l'Esprit-Saint, l'Eglise catholique s'est souvenue d'une autre infaillibilité promise à Pierre, chargé par Jésus-Christ de paître les agneaux et les brebis. Et, quand le moment fut venu, assemblée en concile œcuménique au Vatican, elle a proclamé dogme de foi l'infaillibilité du souverain Pontife romain, parlant *ex cathedrâ*, ou prononçant, en matière de dogme, de morale, de discipline, comme juge suprême, et s'adressant à l'Eglise entière.

Infaillible en elle-même et dans son chef, l'Eglise catholique romaine devient plus que toute autre la ville bâtie sur la montagne, et qui ne peut se dérober à aucun

des regards. C'est un phare, aux feux brillants, aux rayons duquel échappent seuls les aveugles volontaires.

En résumé, l'Église catholique, apostolique et romaine peut seule invoquer en sa faveur les prophéties, les miracles, la visibilité, l'apostolicité, l'unité, la catholicité, la sainteté, l'indéfectibilité, l'infaillibilité ; donc elle est divine et seule divine.

Sa divinité ressortira plus encore des Splendeurs de la Foi.

CHAPITRE CINQUIÈME. — **Première Splendeur de la Foi.** — *Toutes les nations de la terre me diront bienheureuse.* (SAINT LUC, chap. I, v. 48.) Une jeune fille est née dans la Judée du mariage, longtemps stérile, de Joachim et d'Anne. Présentée au temple à l'âge de trois ans, elle a été élevée sous les yeux des prêtres dans une profonde solitude. Elle sort du temple, vers l'âge de quatorze ans, pour épouser Joseph, issu comme elle des rois de Juda, modèle accompli de toutes les vertus, mais humble et pauvre ouvrier charpentier. Elle est venue habiter à Nazareth une très-modeste demeure que nous pouvons voir encore aujourd'hui à Lorette, ville d'Italie.

Un jour qu'elle priait avec ferveur, l'archange Gabriel la salua de ces paroles extraordinaires : *Je vous salue pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes.* Marie toute troublée, tremble et se demande ce que peut signifier cette salutation mystérieuse. L'ange lui dit : *Ne craignez point, vous avez trouvé grâce devant Dieu. Vous concevrez et vous enfanterez un fils ; ce fils sera appelé le Fils du Très-Haut. Il s'assoira sur le trône de David, et son règne n'aura pas de fin.* Marie, plus étonnée et plus interdite encore, affirme que cette conception et cet enfantement sont impossibles parce qu'elle a fait vœu d'une virginité inviolable. L'Ange l'arrête en lui disant : *L'Esprit-Saint surviendra en vous, la vertu du Tout-Puissant vous couvrira de son ombre. Le fils qui naîtra de vous sera le Fils de Dieu.* Marie courbe la tête en

disant : *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait suivant votre parole.* ET LE VERBE ÉTERNEL S'EST FAIT CHAIR, ET IL A HABITÉ PARMI NOUS ! ! !

A peine l'ange est remonté aux cieux, que Marie, transportée par une charité ardente, court offrir ses bons soins à sa cousine Elisabeth, dont elle a appris par l'ange la grossesse miraculeuse. Elle entre dans la maison de Zacharie et salue Elisabeth. Tout aussitôt, Elisabeth sent tressaillir dans son sein l'enfant qu'elle portait, et s'écrie inspirée par l'Esprit-Saint : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes et le fruit de vos entrailles est béni ! D'où me vient cet excès de bonheur que la mère de mon Dieu daigne venir à moi ?* Marie, inspirée et transportée à son tour, s'écrie : « Mon âme glorifie le Seigneur ; mon esprit tressaille d'allégresse en Dieu mon Sauveur ; parce que le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. Il a abaissé ses regards sur l'humilité de sa servante, et VOICI QUE TOUTES LES NATIONS, A PARTIR DE CE JOUR, ME PROCLAMERONT BIENHEUREUSE ! ! !

Quelques mois plus tard, Marie met au monde, aux portes de Bethléem, dans une étable abandonnée, le Fils annoncé par l'ange ; elle le dépose dans une crèche vermoulue ; et tout à coup les anges en grand nombre font retentir les airs de ce chant de triomphe et d'amour : *Gloire à Dieu, au plus haut des cieux, et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté !*

J'ai cru devoir refaire en abrégé ce récit évangélique ; mais faisons maintenant abstraction de ce qu'il contient de merveilleux pour ne garder que ces simples paroles : TOUTES LES NATIONS, A PARTIR DE CE JOUR, ME PROCLAMERONT BIENHEUREUSE ! Lorsqu'elles furent écrites par saint Luc, le compagnon fidèle de l'apostolat de saint Paul, Marie vivait encore à Éphèse près de Jean, le disciple bien-aimé, qui l'avait acceptée pour mère. Plus tard, revenue à Jérusalem, ville pleine des souvenirs de la vie et des souffrances de son divin Fils, elle mourut consumée par l'amour. Saint Denis l'Aréopagite raconte que les apôtres déjà dispersés, avertis par des voix célestes,

se retrouvèrent au pied du lit sur lequel Marie s'endormait dans le Seigneur, lui rendirent de touchants hommages, et la proclamèrent de nouveau bienheureuse. Toujours est-il que dans le concile de Jérusalem, le premier des conciles, en formulant le symbole auguste qui porte leur nom, ils apprirent au monde entier à faire ce solennel acte de foi : *Je crois en Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, né de la Vierge Marie.* C'est le point de départ du culte particulier d'hyperdulie dont Marie sera désormais l'objet dans le monde chrétien.

Une pieuse combinaison des paroles de l'ange, du salut d'Elisabeth, des invocations échappées aux lèvres des premiers dévots envers Marie, avait fait naître de très-bonne heure la délicieuse prière *Ave, Maria. Je vous salue, Marie.* Entrée dans les habitudes de l'Eglise, récitée le matin, le soir, plusieurs fois dans la journée, par les fidèles de tous les pays, la Salutation angélique est à elle seule le plus merveilleux accomplissement de l'oracle sorti de la bouche de Marie : *Toutes les nations me proclameront bienheureuse.*

Dès les premiers siècles de l'Eglise, des chapelles furent consacrées à Marie dans la grotte de Gethsémani, et sur le mont Carmel. Le temple de la Fortune d'Éphèse devint le sanctuaire de la *Panagia*, de la toute sainte Marie, comme le Panthéon de Rome devint Sainte-Marie de tous les Martyrs. Et déjà du temps de Constantin, sur un emplacement désigné miraculeusement, on vit s'élever la magnifique basilique de Notre-Dame des Neiges ou de Sainte-Marie Majeure, glorieuse reine de toutes les églises consacrées à Marie. On croit communément que saint Luc, peintre habile, choisi par les artistes chrétiens pour leur patron, fit plusieurs fois le portrait de Marie, et que quelques-unes de ses madones sont encore vénérées aujourd'hui dans les églises de Rome : la plus célèbre est le principal ornement de Sainte-Marie Majeure. En tout cas, on a retrouvé sur les murs des catacombes des images de Marie qui remontent au troisième, au second et même au premier siècle de l'Eglise. Dans l'une la

Vierge est assise, tenant le divin Enfant sur ses genoux et étendant ses bras pour prier; le peintre a dessiné à droite et à gauche le monogramme du Christ. Dans un grand nombre d'autres peintures, Marie est représentée dans cette même attitude de prière, mais seule, avec cette inscription écrasante pour les incrédules : *Maria Virgo, Ministere du templo Gerosale.*

Les Pères de l'Eglise et les écrivains ecclésiastiques proclamèrent à l'envi Marie Bienheureuse. Depuis saint Clément pape, second successeur de saint Pierre, jusqu'à saint Bernard et saint François de Sales, c'est un concert unanime de louanges enthousiastes et de supplications ardentes. Elles remplissent quatre gros volumes de la *Summa Aurea de Laudibus Beatæ Virginis.* Migne, 1862.

Le nom, la commémoraison, l'invocation de Marie ont pris place dans toutes les liturgies, à partir de celle de saint Jacques, la plus ancienne de toutes. Ne se contentant pas de l'invoquer dans la célébration des saints mystères, aux moments les plus solennels, avant et après la consécration, l'Eglise a commencé de très-bonne heure à célébrer, par des fêtes particulières, les mystères et les circonstances glorieuses de sa vie : ses épousailles, sa purification, l'attente de son enfantement, son annonciation, sa compassion, sa visitation, son assomption, sa nativité, ses sept douleurs, sa conception immaculée. Ces solennités si nombreuses ne suffisaient pas, l'Eglise a voulu que tous les samedis libres de l'année fussent des fêtes de Marie. Ce n'était pas assez encore, le calendrier de Marie a été s'augmentant chaque jour, de siècle en siècle. On a fêté tour à tour : Notre-Dame de Lorette, Notre-Dame du Mont-Carmel, Notre-Dame Auxiliatrice ou Secours des chrétiens, Notre-Dame du saint Rosaire, le saint Nom de Marie, les Prodiges de Marie, etc., etc. Et toutes ces fêtes récentes rappellent des événements grandioses qui sont pour Marie d'éclatants triomphes proclamés par l'Eglise universelle : la bataille de Lépante, la levée du siége de Vienne, la

défaite des Albigeois, la prise de La Rochelle, le retour de Pie VI et de Pie VII à Rome, etc., etc.

En outre, des invocations liturgiques et de ses fêtes, l'Eglise a composé en l'honneur de Marie des antiennes et des hymnes plus admirables, plus touchantes les unes que les autres, et qui la proclament bienheureuse sous toutes les formes possibles. (Chacune de ces hymnes ou antiennes a inspiré une délicieuse mélodie, que l'on chante depuis des siècles avec une émotion toujours nouvelle. La plupart de ces prières, comme aussi les dévotions particulières envers Marie, le Scapulaire, le Chapelet, l'Angélus, etc., rappellent d'ailleurs des événements miraculeux, de grands bienfaits de la bienheureuse Mère de Dieu. Au XIII[e] siècle, de puissantes sectes manichéennes, les paturons, les vaudois, les albigeois, etc., faisaient à la France et à l'Eglise une guerre implacable. Saint Dominique leur opposa la dévotion du Chapelet ou du saint Rosaire, et ils furent vaincus, alors qu'ils se croyaient le plus sûrs de la victoire. Quand l'Occident tout entier s'arracha en quelque sorte de ses fondements pour se jeter sur l'Orient, et marcher à la conquête des lieux saints, les papes Urbain II, Jean XXII, Calixte III ordonnèrent que l'*Ave Maria* serait récité trois fois au son de la cloche, le matin, à midi et le soir, par tout le monde, et à genoux. Aujourd'hui encore après plusieurs siècles, l'Angélus retentit trois fois chaque jour, de sorte qu'il n'est pas une minute du jour ou de la nuit dans laquelle Marie ne soit pas proclamée bienheureuse, visiblement et solennellement.

Les hérétiques ne pouvaient pas attaquer Jésus-Christ sans attaquer sa divine Mère. Ils s'insurgèrent donc contre Marie : Arius nia que le Fils de Dieu, consubstantiel à son Père dans sa divinité, fût consubstantiel à Marie dans son humanité. Nestorius disputa à Marie sa maternité divine. Jovinien osa blasphémer contre sa triple virginité, etc., etc. Ces attaques violentes furent pour Marie l'occasion des plus éclatants triomphes. Les Pères de l'Eglise, les souverains Pon-

tifes, les Conciles, particuliers et généraux, prirent sa défense avec une énergie vraiment divine ; ils la proclamèrent avec plus de solennité bienheureuse et glorieuse ! Quand le peuple d'Ephèse apprit la condamnation de Nestorius, il poussa de grands cris de joie, il combla de bénédictions les Pères du concile, et les accompagna aux flambeaux jusqu'à leurs demeures. L'atmosphère de la ville fut embaumée tout à coup de parfums brûlés en l'honneur de Marie Mère de Dieu, l'enthousiasme était à son comble, des larmes coulaient de tous les yeux.

Marie a été surtout proclamée bienheureuse dans les sanctuaires bénis des lieux de pèlerinage, qui sur toute la surface de la terre vont se multipliant sans cesse depuis les premiers âges du christianisme jusqu'à nos jours. Tous, au nombre de plus de douze cents, ont eu pour origine un événement surnaturel, une apparition céleste, une grâce insigne obtenue, un prodige opéré, etc., etc. Toutes ont leur statue miraculeuse aux pieds de laquelle des milliers de pèlerins, venus souvent de bien loin, ont prié et prient avec une ferveur toujours ancienne et toujours nouvelle.

Au moyen âge, la dévotion envers Marie prit un élan vraiment magnifique : toutes les illustrations de l'époque, saint François d'Assise, saint Bonaventure, Alexandre de Halle, Albert le Grand, saint Bernard, etc., furent des dévots enthousiastes de Marie. (Pour les savants et les écrivains de ces âges de foi, Marie était comme un miroir divin dans lequel toutes les vérités théologiques ou spéculatives, tous les faits de l'histoire de la Religion et de la nature venaient se réfléchir.) Quand le génie croyant eut inventé l'architecture gothique avec son ogive élancée, symbole de la pensée chrétienne aspirant au ciel, il éleva ses plus beaux monuments à la gloire de Marie. En France, seulement, trente-six de nos cathédrales, sur quatre-vingt-trois, sont dédiées à Marie.

A partir du moyen âge les lettres, les arts, les beaux-arts célèbrent à l'envi les gloires de Marie. Les peintres,

Bellini, Cimabué, Fra Angelico, Memling, Albert Durer, lui consacrèrent leurs plus belles toiles. Même après que la Renaissance eut en quelque sorte paganisé le pinceau, les maîtres les plus illustres, le Pérugin, Raphaël, le Guide, le Tintoret, les Carrache, Murillo, Mignard, Rubens, etc., n'ont jamais été mieux inspirés que lorsqu'ils ont reproduit la ravissante image de Marie mère de Dieu. Les sculpteurs à leur tour, Michel-Ange, Luca della Robia, Donatello, Bouchardon, Canova, Bonnassieu, ont sculpté admirablement les gloires de Marie. Les musiciens Haydn, Weber, Pergolèse, Beethoven, Mozart, Haendel, Rossini, Gounod, etc., l'ont chantée en flots d'harmonie ; leurs *Ave Maria*, leurs *Regina cœli*, leurs *Stabat* comptent au nombre de leurs chefs-d'œuvre. Les poëtes, enfin, depuis Sédulius jusqu'à Santeuil, depuis les Trouvères jusqu'à Lamartine et Victor Hugo, ont chanté ses louanges.

Un sentiment profond de respect et de vénération avait rendu les premiers chrétiens timides, peut-être à l'excès ; ils avaient à peine osé donner à leurs enfants le nom auguste et suave de Marie. Mais peu à peu, à mesure que la dévotion envers la Mère de Dieu et des hommes alla grandissant, ils s'enhardirent, et le nom de Marie devint de plus en plus universel. Aujourd'hui, le plus grand nombre des enfants est heureux et fier de le porter. Et c'est une des plus gracieuses glorifications de Marie, que cette multitude empressée qui, la veille de la fête de l'Assomption, parcourt en tous sens nos grandes villes, portant à la main les bouquets de fleurs qu'elle va offrir à nos innombrables Maries.

Et que dire de ce nombre merveilleux de familles religieuses, d'ordres de chevalerie, de congrégations ou d'associations pieuses, d'hommes, de femmes, de jeunes gens, de jeunes filles, d'enfants, qui se sont groupés dans tous les siècles sous l'étendard de Marie, accomplissant ainsi l'oracle du Prophète : « Des milliers de vierges après elle feront cortége au roi, elles viendront à lui fières de marcher sur ses traces : après les pères

et les mères, ce seront les enfants. » (*Ps. XLI*, ℣℣ 14 et 15.)

Depuis le commencement du second siècle de l'Eglise jusqu'au dix-neuvième, l'oracle s'était accompli: toutes les nations de la terre avaient proclamé Marie bienheureuse ! Mais il fallait, pour que le miracle fût à son comble, que la prophétie se réalisât avec plus d'éclat encore au dix-neuvième siècle, et que notre siècle fût plus que tout autre le siècle de Marie. Son début fut signalé par une dévotion nouvelle, douce et touchante entre toutes : ce ne fut plus un jour, ce fut un mois entier, le beau mois de mai, avec ses fleurs, ses parfums et ses chants, dont on fit une longue fête à Marie, et que l'on célèbre aujourd'hui dans le monde entier. Après le mois de Marie vint, en 1830, la médaille miraculeuse, révélée à une pieuse fille de la charité, avec sa pressante invocation : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous, » médaille qui brille aujourd'hui sur des milliers et des millions de poitrines bénies. Bientôt, en 1836, naquit l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires à laquelle se sont déjà associés 174,441 diocèses ou paroisses. Le nombre des cierges qui brûlent à chaque instant devant son autel privilégié, est de plus de 100 ; la quantité de cire consommée chaque année, dépasse 100,000 francs. A la fin de mars dernier, le nombre des *ex-voto* suspendus aux murs était de 1,871 ; à l'office du soir, le dimanche, les recommandations venues du monde entier atteignent le chiffre énorme de 25,000, 100,000 chaque mois, 1,200,000 chaque année. Nulle part ailleurs, et dans aucun siècle, Marie ne fut proclamée bienheureuse avec plus d'enthousiasme !

Et les apparitions de la Salette, 19 décembre 1846; de Lourdes, février 1855; de Pontmain, 17 février 1871, avec leurs sources miraculeuses, leurs sanctuaires magnifiques, leurs multitudes de pèlerins venus de toutes les parties du monde, les innombrables miracles qui s'y opèrent chaque année ! Et la manifestation toute récente

de Marie à de petits enfants dans la forêt de Marpingen, qui a tant irrité l'ennemi personnel de l'Eglise et de la France !

Il y a quelques jours, le pèlerinage annuel du Salut avait le noble courage de porter à Lourdes DEUX CENTS MALADES, dont l'état était si grave, que plusieurs furent sur le point de mourir en route. Tous ont été soulagés ou consolés ! Vingt ont été miraculeusement guéris. Jamais Marie ne s'était montrée plus glorieuse, plus pleine de tendresse pour la France. En même temps, vingt-cinq mille pèlerins, la reine mère de Bavière en tête, entouraient la forêt de Marpingen, comme jetant un défi au persécuteur qui frémissait de rage. C'est qu'en effet, au moment donné, Notre-Dame de Lourdes et de Marpingen, forte comme une armée rangée en bataille, assurera le triomphe de la France et réparera toutes ses pertes !

Il est donc vrai, d'une vérité absolue et éclatante, qu'aujourd'hui, comme au moyen âge, plus qu'aux premiers siècles de l'Église, dans l'univers entier, la gloire de Marie est comme le soleil dans le firmament. Il faut se faire aveugle, pour se soustraire à l'éclat de ses rayons évidemment divins.

Entre Marie immaculée dans sa conception et trois fois vierge, avant son enfantement, dans son enfantement, après son enfantement; entre Marie Mère de Dieu et Marie proclamée bienheureuse par l'univers entier, par les rois et par les peuples, par toutes les puissances du monde, la sainteté, le génie, l'éloquence, la poésie, l'architecture, la peinture, la sculpture, la gravure, le dessin, la musique, etc., etc., il y a la proportion de l'effet à la cause, et de la cause à l'effet, c'est le miracle engendrant le miracle. Entre Marie, femme commune, épouse vulgaire, mère de plusieurs enfants, dont l'un fut un sage quelque peu imposteur (d'après M. Renan et la libre pensée) puisqu'il se proclamait Dieu, il y a un abîme infranchissable ! Ce serait un édifice colossal, fondé sur le vide ! En dépouillant Marie de ses prérogatives, de ses

priviléges, de son prestige, M. Renan a centuplé l'éclat du miracle ! Il a fait l'absurde surnaturel et divin !

Et que serait-ce si nous faisions le tableau vraiment admirable et divin de l'influence du culte de Marie sur la condition de la femme, sur la vie des individus, des familles, des sociétés. Marie est, à proprement parler, l'âme du monde chrétien ; c'est elle surtout qui fait les saints, et tous les saints ont eu pour elle une dévotion tendre. Chaque jour se vérifie cette promesse divine : Israël sera votre héritage, jetez vos racines dans le cœur des élus.

Ecrions-nous donc en finissant : Marie avait annoncé et prédit que toutes les nations la proclameraient bienheureuse, l'oracle s'est accompli dans des conditions merveilleuses. C'est à la fois une prophétie grandiose et un miracle éclatant ! Donc Marie est Mère de Dieu ! Donc la foi chrétienne est divine ! Donc, parmi toutes les églises l'Eglise catholique, apostolique, romaine, resplendit divine, puisqu'elle est par excellence l'Eglise de Marie, et resplendit seule divine, puisque c'est dans son sein seul que le culte de Marie a pris son plein développement ; puisque c'est elle qui, plus que toutes les autres ensemble, proclame Marie bienheureuse !

CHAPITRE SIXIÈME. — **Seconde Splendeur de la Foi.** — *Mes yeux ont vu le Sauveur qui vient de vous, que vous avez préparé en face de tous les peuples, la lumière qui se révélera aux nations.* (SAINT LUC, chap. II, ℣℣ 30, 31, 32.)

Quand les jours de la purification et de la présentation furent venus, Joseph et Marie portèrent l'enfant à Jérusalem, et le présentèrent au Seigneur dans le temple ; ils portaient en même temps les deux petits de colombe, qu'ils devaient offrir pour le racheter. Or il y avait à Jérusalem un homme appelé Siméon, juste et craignant Dieu, rempli de l'Esprit-Saint, et qui attendait la consolation d'Israël. Conduit par une inspiration intérieure, il vint dans le temple, prit le petit Enfant Jésus

dans ses bras et s'écria : « Maintenant, Seigneur, suivant votre parole, laissez votre serviteur mourir en paix, puisque mes yeux ont vu le *Sauveur qui vient de vous, que vous avez préparé en face de tous les peuples, pour être la lumière qui éclairera toutes les nations.* »

Le saint vieillard inspiré proclame donc à haute voix que le petit enfant pour lequel Joseph et Marie ont payé la rançon des pauvres, est : 1° le salut envoyé de Dieu et offert à tous les peuples ; 2° la lumière qui se révélera aux nations. Voilà l'oracle, la prophétie claire, solennelle, éclatante ! Quand saint Luc l'écrivait, les apôtres n'étaient encore qu'au début de leur apostolat. L'oracle s'est-il accompli ? Evidemment ! Le monde est plein du salut de Dieu et inondé de la lumière de Jésus-Christ. L'accomplissement de l'oracle, devenu à son tour un miracle patent, incomparable, est l'établissement de la Religion chrétienne ; donc la Religion chrétienne est divine. Et parce que Jésus-Christ n'est nulle part autant et plus le salut du monde, la lumière des nations que dans le sein de l'Eglise catholique, apostolique, romaine, cette Eglise est la véritable Eglise de Dieu.

1° *Jésus-Christ est et a été le salut de Dieu !* En effet, tout peuple sauvé a été sauvé par Jésus-Christ ; tout peuple que Jésus-Christ n'a pas sauvé est resté enseveli dans la mort et perdu ; tout peuple qui s'est séparé de Jésus-Christ a couru de nouveau à sa perte !

C'est là le plus saillant de tous les faits ; c'est l'enseignement le plus certain de l'histoire passée et présente. Saint Pierre avait dit : « Jésus est devenu la pierre angulaire et fondamentale ; il n'y a de salut qu'en lui, car il n'a été donné aux hommes aucun autre nom par lequel nous puissions être sauvés ! » Saint Paul a dit après saint Pierre, en félicitant les Romains de leur foi en Jésus-Christ : *Là où le péché avait abondé, la grâce a été surabondante. Comme le péché a régné et par le péché la mort, la grâce règne à son tour et avec la grâce la justice et la vie éternelle.* Il n'est pas de plus

éloquent résumé de l'histoire des peuples, grec, romain, juif, que celui de l'Apôtre des Gentils dans cette même Epître aux Romains. « Ils sont inexcusables parce que, ayant pu connaître et ayant connu Dieu dans ses œuvres, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu... Mais ils se sont perdus dans leurs pensées; et leur cœur s'est obscurci... Quoiqu'ils se disent sages, ils sont devenus fous... Ils ont remplacé le Dieu incorruptible par l'image d'hommes corruptibles, d'oiseaux, de quadrupèdes. Aussi Dieu les a livrés aux désirs impurs de leurs cœurs, en sorte qu'ils ont déshonoré leur propre chair. Parce qu'ils ont transformé la vérité de Dieu en mensonge, qu'ils ont adoré et servi la créature, Dieu les a livrés à leurs passions d'ignominie... Les hommes et les femmes ont commis des crimes contre nature. La femme a brûlé d'ardeur pour la femme, l'homme pour l'homme, abandonnés qu'ils étaient à un sens réprouvé.., remplis de toute iniquité, de malice, de fornication, d'avarice, d'envie, de meurtre! Ils sont méchants, querelleurs, délateurs, détracteurs, violents, arrogants, calomniateurs, désobéissants, dissolus, insensés, sans affection, sans miséricorde!... » Voilà écrite par un grand génie et un grand saint l'histoire du monde ou du moins de la partie du monde la plus civilisée. Saint Jean, l'apôtre de la chasteté et de la charité, a résumé ce tableau dans un seul mot : *Le monde tout entier est enseveli dans le mal. Nous que Jésus-Christ a sauvés, nous sommes de Dieu et nous ne péchons point.*

Jésus-Christ a sauvé le monde de tous les vices et des vices les plus honteux... Cicéron lui-même, qui a si bien parlé des dieux et de la vertu, se disait autorisé par les anciens à pratiquer la sodomie et l'inceste.

Jésus-Christ a sauvé le monde de l'idolâtrie et d'une idolâtrie systématiquement corruptrice, puisque les passions les plus contraires à la raison et à la nature avaient leurs dieux, leurs temples, leurs autels, leurs prêtres, leurs cultes, et souvent leurs mystères secrets et infâmes.

Jésus-Christ a sauvé le monde de la barbarie et de la civilisation pourrie, pire encore que la barbarie, pire du moins que l'état sauvage.

Jésus-Christ a sauvé l'homme de l'esclavage, non pas de l'esclavage réglé, modéré, adouci que le christianisme a pu tolérer, provisoirement au moins; mais de l'esclavage sacrilége, affreux, abominable, tyrannique, établi et glorifié par le paganisme, chez toutes les nations, et, avec plus de raffinement et de cruauté, chez les peuples les plus éclairés et les plus civilisés. Chez les Grecs et chez les Romains, les esclaves étaient non plus des hommes, mais des choses; on les achetait, on les vendait, ou on les faisait mourir quand ils n'étaient plus bons à rien ; on les jetait même en pâture aux bêtes féroces du cirque où aux murènes engraissées dans les étangs des riches patriciens. Leur nombre était immense! Athènes comptait quatre cent mille esclaves et vingt mille citoyens! Rome, au temps de Cicéron, comptait à peine deux mille propriétaires sur une population de quinze cent mille prolétaires. On a retrouvé récemment dans Rome l'emplacement des vastes prisons où, le travail du jour fini, on entassait les esclaves, au nombre de vingt et trente mille. Voilà l'esclavage dont Jésus-Christ a sauvé le monde! Voilà les infortunés dont il a, sinon brisé, du moins fait tomber les fers!

Jésus-Christ a sauvé la femme d'une servitude plus dure peut-être et plus humiliante que l'esclavage. Par lui la femme a été élevée à la dignité de compagne de l'homme; elle a trouvé enfin, dans les prévenances et les égards dont elle est entourée, la récompense de sa soumission et de son dévouement. Avec la femme chrétienne l'enfant a pris sa place au foyer domestique ; il devient le trait d'union des deux époux : l'autorité a remplacé le despotisme brutal.

Jésus-Christ a sauvé les peuples de la tyrannie des pouvoirs publics. Les gouvernements modernes, dit Jean-Jacques Rousseau (*Emile*, livre V), doivent incontestablement au catholicisme leur plus solide autorité

et leurs révolutions moins fréquentes ; il les a rendus moins sanguinaires ; cela se prouve par le fait, en les comparant aux gouvernements anciens. Ce changement n'est point l'ouvrage des lettrés ; les cruautés des Athéniens, des dictateurs, des empereurs romains en font foi ! » Un protestant célèbre, lord Fitz-William, dans ses admirables *Lettres d'Atticus*, n'hésite pas à dire « qu'il est impossible de former un système de gouvernement quelconque qui puisse être permanent et avantageux, à moins qu'il ne soit appuyé sur la Religion catholique romaine. »

Sauveur de l'homme de la terre et du temps, de l'individu, de la famille, de la société, Jésus-Christ est bien plus le Sauveur de l'homme de l'éternité. Les victimes humaines ne pouvaient pas apaiser la justice de Dieu, il a dit : Je viens ; et il s'est constitué victime de propitiation pour les péchés du monde ; il l'a racheté par son sang ; il a fermé l'enfer sous nos pas ; il a ouvert le ciel sur nos têtes ; il nous a enrichis de tant de grâces, que, quelles que puissent être les révoltes des passions, il est en droit de nous dire comme à saint Paul : « Ma grâce te suffit, d'autant plus que ma toute-puissance éclate mieux dans l'infirmité. » Le salut de Dieu a fait plus encore ; il a fait surgir une multitude de vertus héroïques et vraiment divines, il a multiplié les Saints, assez rares sous l'Ancien Testament, dans une proportion immense. Voltaire a dit lui-même : « Toutes les vertus humaines peuvent se trouver chez les anciens, les vertus divines ne sont que chez les chrétiens, » et chez les chrétiens catholiques, apostoliques, romains !

Il est donc accompli de la manière la plus évidente et la plus extraordinaire, l'oracle de Siméon : *Mes yeux ont vu le Sauveur qui vient de vous !* Le monde tout entier dit bien haut : Partout et toujours le salut est venu ou vient par Jésus-Christ ! Partout et toujours le salut s'en est allé et s'en va avec Jésus-Christ ! Et le délit surabonde de nouveau !

Si Jésus-Christ est Dieu, le Verbe éternel de Dieu fait

chair, cet effet immense de salut s'explique tout naturellement. Si comme le veut Renan, Jésus-Christ n'est qu'un réformateur humain, assez faible, assez lâche pour se laisser forcer à simuler des miracles, à se constituer imposteur, le salut du monde est un effet sans cause, une monstrueuse absurdité. Et parce que c'est surtout dans et par l'Eglise catholique, apostolique et romaine, que Jésus-Christ est Sauveur du monde, l'Eglise catholique, apostolique et romaine est divine.

2° *La lumière qui se révélera aux nations.* L'histoire du christianisme se résume tout entière dans ces quelques mots que l'apôtre saint Matthieu donne pour exorde à son Evangile : « Le peuple qui était assis dans les ténèbres a vu une grande lumière ; la lumière s'est levée pour ceux qui étaient assis dans la région de l'ombre de la mort. »

Cette parole inouïe de Jésus-Christ : « Je suis la lumière du monde ; celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura la LUMIÈRE DE LA VIE ! » est devenue à son tour un événement immense.

Que le monde avant Jésus-Christ fût plongé dans les plus profondes ténèbres, dans les ténèbres de la mort ; qu'il fût livré aux plus monstrueuses erreurs, personne n'a tenté encore de le révoquer en doute. Oui, partout la notion du vrai Dieu s'était obscurcie, la nuit s'était faite autour des connaissances fondamentales de nos origines, de notre nature, de nos devoirs, de nos destinées. Pendant que le peuple se repaissait en tous lieux de traditions défigurées, et se plongeait dans une idolâtrie monstrueuse, la science antique s'efforçait de ressaisir la vérité que les passions avaient obscurcie ; elle essayait de se faire un Dieu ; mais ce Dieu c'est un mélange confus de tous les êtres ; un embrassement ridicule de toutes les contradictions ! un principe impuissant qui partage avec le mal le souverain empire des choses ; un monarque égoïste qui s'enferme pour jouir, dans le palais de sa gloire, laissant le monde aller aux caprices du hasard !... un destin impitoyable qui étouffe la liberté et ferme l'oreille aux supplications de la

misérable humanité ! C'est l'être de raison qu'on appelle Nature ! C'est la matière infinie, éternelle, subsistant par elle-même, et tirant de son vaste sein toutes les existences.

D'où venons-nous ? Qui le savait ? Les fables donnaient à l'homme un père dans les dieux eux-mêmes ! Dieu est un océan infini qui porte en soi les germes de toutes choses. Le tourbillon éternel, amas d'atomes, au sein desquels le hasard opère d'heureuses rencontres.

Qui sommes-nous ? Ici des brutes ; là des parcelles de l'infini ! tantôt sans âme, tantôt avec une âme, tantôt avec deux ou trois âmes. Pour l'un l'âme est un esprit, pour l'autre un agrégat d'atomes ! Pour beaucoup le genre humain se compose de castes distinctes et jalouses qui ne doivent pas se mêler.

Que devons-nous faire ? Contempler le beau, nous laisser aller aux volontés du destin, mettre de l'ordre dans nos sensations, mesurer le plaisir à la force de notre tempérament, faire consister toute la morale dans la volupté, imiter les Dieux que la passion a fabriqués, ou exagérer l'honneur de la vertu au profit de l'orgueil.

Où allons-nous ? Nous perdre sans souvenir et sans conscience de nous-mêmes dans l'infini ! Rouler sans fin d'un corps dans un autre ! Prendre possession d'un paradis sensuel ! Nous éteindre dans l'abîme du néant !

Et tout cela, *peut-être !!!* Car l'erreur antique et moderne n'affirme rien ! Car Socrate, Platon, Aristote, Cicéron, Sénèque, après avoir écrit, tour à tour le pour et le contre, sont restés dans un scepticisme absolu ! Voltaire lui-même a dit : « Je voudrais que, pour notre plaisir, pour notre instruction, tous les grands philosophes de l'Antiquité, les Zoroastre, les Mercure Trismégiste, les Numa même, revinssent aujourd'hui sur la terre, et qu'ils conversassent avec Pascal, que dis-je ? avec les hommes les moins savants de nos jours qui ne sont pas les moins sensés ; je demande pardon à l'Antiquité, mais je crois qu'ils feraient une triste figure. Les pauvres charlatans ! Ils ne vendraient pas cher leurs drogues sur le Pont-Neuf ! »

Au contraire, Jésus-Christ lumière du monde nous a enseigné par ses exemples, par ses leçons, par son Saint-Esprit TOUTE VÉRITÉ. L'abrégé de la foi que nous avons placé en tête de ce livre, prouve surabondamment qu'un enfant chrétien en sait plus sur Dieu, sur le prochain, sur lui-même, que les philosophes les plus vantés !

Mais ce n'est pas seulement dans l'ordre religieux et moral que Jésus-Christ a été la lumière du monde ! Il fallut beaucoup de temps au Christianisme pour corriger les mœurs, éclairer les intelligences, convertir les nations, organiser la société moderne. Le moyen âge était encore trop préoccupé des intérêts surnaturels et éternels de l'homme, pour cultiver avec ardeur et avec succès les sciences humaines. Cependant il les abordait courageusement quand la Renaissance vint arrêter l'élan chrétien, et recommencer la lutte de la chair contre l'esprit. Il n'en est pas moins évident que la lumière scientifique n'est qu'un épanouissement de la lumière évangélique, et qu'en réalité, toutes les conquêtes et tous les progrès des sciences, de l'industrie, des beaux-arts, des arts, sont le fruit du christianisme. La preuve, c'est que les seules nations savantes et industrielles sont les nations chrétiennes ; que la science et l'industrie ne naissent pas, ou se réduisent à une routine mécanique, au sein des nations que le Christianisme n'a pas éclairées, comme la Chine ou le Japon ; que le progrès, l'invention, les découvertes sont l'apanage des peuples qu'éclaire plus ou moins la lumière de Jésus-Christ ; qu'on ne les voit apparaître, très-tard, chez les nations qui ne sont pas ou qui ne sont plus chrétiennes, que par simple importation ou imitation.

Eclairée par la foi, l'intelligence se dilate, la volonté se fortifie ; c'est alors seulement que l'homme aspire à dominer les sens et la nature.

En enseignant à l'homme par autorité des vérités dont la recherche autrefois épuisait ses forces, la foi l'a délivré du découragement ou du scepticisme, et lui a donné une base fixe ; elle fait plus, par la diffusion et la commu-

nauté des lumières, elle crée pour lui un contre-poids de sens commun qui le défend efficacement de ses écarts individuels, et un levier puissant qui centuple ses forces, en mettant celles de tous à la disposition de chacun. Enfin, par la communion intime entre l'âme et son auteur, entre la vérité et la vertu, la foi a mis dans l'homme un principe de vie qui est à l'esprit ce que l'esprit est lui-même au corps, qui concentre, discipline, inspire ses mouvements, défend ses trésors de la rouille ou de la corruption. La foi en Jésus-Christ devient, suivant l'heureuse expression de Bacon, L'AROME DE LA SCIENCE, *Fides aroma scientiarum*. Voilà comment, fort du secours de la foi, l'esprit humain qui était demeuré pendant quatre mille ans assoupi et comme à l'état d'enfance, s'est dressé à une hauteur qu'on ne lui avait jamais connue. Il a marché de progrès en progrès ! « Quand vous voyez, disait encore Voltaire, dans une de ses phases d'aveux, la raison faire des progrès si prodigieux, mais seulement au moment de la prédication de l'Evangile, regardez la foi comme une alliée qui doit venir à votre secours, et non comme une ennemie qu'il faut attaquer; osez la chérir et non la craindre. »

La preuve encore que la lumière de la foi est la lumière de la science, c'est que les plus nobles représentants de la raison, de la science, du progrès sous toutes ses formes, les conducteurs de l'humanité ont été apôtres ou disciples de Jésus-Christ. « On pourrait produire aisément, dit Dalembert, la liste des grands hommes qui ont regardé la Religion comme l'ouvrage de Dieu ; liste capable d'ébranler, même avant l'examen, les meilleurs esprits, suffisante au moins pour imposer silence à une foule de conjurés, ennemis impuissants des vérités nécessaires aux hommes, que Pascal a défendues, que Newton croyait, que Descartes a respectées !!! »

Nous l'avons déjà rappelé cent fois : dans le passé comme dans le présent, à la tête de toutes les branches des sciences, et parmi les génies spécialistes qui font l'honneur de l'humanité, on compte des chrétiens sincères, des catho-

liques fervents : M. Auguste Nicolas fait remarquer que sur soixante-neuf savants dont Fontenelle a fait l'éloge, il n'en est peut-être pas trois qui ne brillent autant par la piété que par le savoir, de sorte que le livre de ses éloges est au fond une histoire édifiante. En plein XIXe siècle, au temps fatal, où la foi, hélas ! est devenue si rare, chacune des sections de notre Académie des sciences, Astronomie, Géométrie, Mécanique, Géographie et Navigation, Physique, Chimie, Histoire naturelle, Minéralogie et Géologie, Botanique, Médecine et Chirurgie, a encore son savant, non pas seulement ami du christianisme et de l'Eglise catholique, mais croyant et pieux.

Le catholicisme a toujours marché et marchera toujours en tête de la science et du progrès, parce qu'il y a, dit Balmès, « dans la civilisation européenne basée sur le christianisme, un désir ardent de perfection dans toutes les branches... un esprit cosmopolite d'universalité et de propagande, un fonds inépuisable de ressources pour se rajeunir, une impatience généreuse qui veut devancer l'avenir, et d'où il résulte une agitation, un mouvement incessant, » etc. En France, avant la Révolution, la science était toute chrétienne et catholique : elle comptait dans son sein quatorze grandes universités et trente observatoires astronomiques. Si dans les cinquante premières années de ce siècle, l'Eglise catholique a marché au second rang, c'est parce qu'on avait versé le plus noble et le plus pur de son sang, qu'on l'avait dépouillée de toutes ses richesses, lui laissant à peine de quoi vivre, et qu'il lui a fallu un long temps pour sortir de ses ruines. Mais la voilà debout, et dans son premier élan elle aspire à ressusciter l'enseignement supérieur qui languissait sans elle ; elle veut cultiver avec ardeur les sciences humaines ; elle déploie de nouveau le drapeau de Jésus, lumière du monde ! Ses ennemis savent si bien, comme nous l'avons surabondamment démontré, que la science vraie est forcément chrétienne et catholique, qu'ils poussent contre elle des cris de rage et qu'ils voudraient comme Julien l'Apostat lui retirer

violemment la demi-liberté qui lui a été accordée. Mais que nos adversaires le sachent bien : si dans le naufrage dont les doctrines impies menacent la société, les sciences humaines ne périssent pas, elles seront défendues et sauvées par le clergé catholique romain ! Ses Universités ne sont que d'hier, et quelques-unes au moins sont déjà assurées d'un brillant avenir. On pourrait dire de Pie IX qu'il est le Pontife le plus apostolique, le plus catholique, le plus romain qui se soit assis sur le siége de Pierre, et la seule énumération de ce que ce glorieux Pape a fait pour la science serait vraiment étonnante.

Oui Jésus-Christ est la lumière du monde non-seulement religieux, moral et social, mais du monde savant. Sa foi est la sauvegarde nécessaire de la science et de la civilisation. Dans l'avenir, comme dans le passé, les nations et les peuples qui l'abandonneront tomberont dans la barbarie.

Résumons-nous. Le vieillard Siméon avait dit du tout petit enfant pauvre présenté dans le temple, qu'il serait un Étendard dressé en face des nations, le Salut du monde, envoyé de Dieu, la Lumière qui éclairerait toutes les nations ! Et le triple oracle s'est accompli. C'est à la fois une prophétie évidente et un miracle éclatant : miracle tout naturel, si cet enfant est Dieu ; miracle impossible, si cet enfant n'est qu'un homme. Donc Jésus-Christ est Dieu, et parce que c'est surtout en face et dans le sein de l'Eglise catholique, apostolique, romaine que Jésus-Christ est étendard, salut, lumière, l'Eglise catholique apostolique, romaine est divine.

CHAPITRE SEPTIÈME. — **Troisième splendeur de la Foi.** — *Celui-ci a été établi pour être la ruine et la résurrection de beaucoup.* (LUC, chap. II, ℣ 34.) Après avoir rendu à Marie sa mère le petit Enfant Jésus, que rien ne distingue à l'extérieur des autres enfants de son âge, qui ne porte aucun signe de force ou de puissance, qui ne bégaye même pas encore, qui ne parle que par son

sourire, le vieillard Siméon, la bénissant, lui adresse cette parole prophétique vraiment étrange, inouïe, et d'une portée immense : CELUI-CI EST ÉTABLI POUR LA RUINE ET LA RÉSURRECTION DE BEAUCOUP ! C'est-à-dire qu'il sera comme le maître souverain et l'arbitre unique du genre humain, que de lui seul dépendra la perte ou le salut, l'élévation ou la ruine des Etats et des hommes, que sur lui seul reposeront désormais les destinées de l'univers !

Si cet enfant n'est pas Dieu, cet oracle est une folie ! Et cependant il s'est accompli à la lettre ! Sur toute la surface de la terre, et dans toute la suite des générations, depuis le jour où elle fut prononcée jusqu'à nos jours, cette parole est le résumé le plus fidèle et le plus saisissant de toute l'histoire. Le sort de beaucoup de ceux qui résistent avec opiniâtreté à Jésus-Christ est de périr, même en ce monde ; la destinée de beaucoup de ceux qui combattent sous son étendard, est de vaincre.

La ruine de beaucoup. — *Le peuple juif.* — Non content de méconnaître celui que Dieu avait envoyé, la nation juive le persécute et le met à mort, aussi est-elle la première dont Jésus-Christ fut la ruine. Dans le siége à jamais mémorable de Jérusalem, par une complication de maux sans exemple, les tremblements de terre, la famine, la contagion, la guerre étrangère et intestine, on vit périr dans l'espace de quelques mois, jusqu'à onze cent mille hommes ! De la ville immense et du temple si magnifique de Jérusalem, il ne resta pas pierre sur pierre. Dispersés par toute la terre, les restes de ce malheureux peuple semblent avoir pour mission de donner en spectacle à tout l'univers le cadavre mutilé et toujours vivant d'une nation réprouvée, s'adjugeant la terre et se déshéritant du ciel.

Rome païenne. — Elle fut, après la nation juive, la plus implacable ennemie du nom chrétien ; elle sera la seconde victime immolée à la gloire du Dieu de l'Evangile... Cette ville orgueilleuse était encore au plus haut point de sa splendeur et de sa puissance, quand Jean l'Evangéliste proclamait, trois siècles à l'avance, ses

humiliations et sa chute; il désignait les futurs vainqueurs du peuple tant de fois invincible, et les représentait d'abord alliés, puis ennemis. On croit voir les Goths, les Huns, les Hérules.... On discerne les fureurs d'un Alaric et celles d'un Totila, qui consommèrent enfin la désolation de l'ancienne Rome, la grande ville, bâtie sur sept collines, qui règne sur les rois, la mère des fornications de la terre, enivrée du sang des saints et des martyrs de Jésus!

Les déicides. — *Judas.* — Il jeta ses trente pièces d'argent dans le temple, s'en alla et se pendit. Son corps s'ouvrit par le milieu et ses entrailles se répandirent sur le sol.

Pilate. — Il trouva au tribunal de Caligula, successeur de Tibère, un juge digne de lui. Exilé à Vienne, capitale des Allobroges, il se donna lui-même la mort.

Caïphe, qui avait déchiré sa robe de grand prêtre, en s'écriant que Jésus avait blasphémé, dépouillé de la pourpre par un proconsul romain, tomba dans le désespoir et mit fin à ses jours.

Anne, père de Caïphe, finit lui-même par le suicide.

Les tyrans et les persécuteurs des chrétiens. — *Hérode Agrippa.* — Premier des persécuteurs, il fit mourir saint Jacques le Mineur et emprisonna saint Pierre. Venu à Césarée pour présider des fêtes en l'honneur de César, il éblouissait par l'éclat de ses vêtements, et le peuple criait : « Jusqu'ici nous vous regardions comme un homme, aujourd'hui nous reconnaissons que vous dominez la nature! » Au même moment un ange lui apparut, et il comprit que c'était le messager des vengeance divines. Pris de douleurs très-vives d'entrailles, il se tourne vers ses flatteurs et leur dit : « Voici que Dieu me condamne à quitter cette terre. » Transporté dans son palais, et voyant de son lit le peuple prosterné sur la place, il pleure, et meurt cinq jours après dans des douleurs insupportables.

Néron. — Déclaré par le Sénat ennemi du bien public, et condamné au supplice de la roche Tar-

péienne, il est gardé à vue sur le mont Palatin. Gagnés à prix d'argent, les soldats quittent leur corps de garde et vont se promener dans les faubourgs de Rome. Néron resté seul, va se donner un coup de couteau dans une cave qu'un de ses affranchis a bien voulu lui prêter pour mourir.

Domitien. — Il a été si cruel, il est devenu si odieux, que ses affranchis, ses officiers et sa femme conspirent contre lui et le tuent.

Galère-Maxime.. — Il se préparait à célébrer, par des cruautés nouvelles contre les chrétiens, la vingtième année de son règne, lorsqu'un ulcère affreux envahit toute la partie inférieure de son corps. Un sang noir corrompu s'en échappe incessamment avec des vers toujours renaissants. Ses souffrances sont intolérables, il voudrait n'avoir jamais persécuté les chrétiens, mais il est trop tard, et il meurt désespéré.

Maximin II-Daïa. — Il a avalé du poison, mais la dose est trop faible ou trop forte. Il est en proie à un délire furieux accompagné de douleurs horribles, causées surtout par un feu intérieur avant-coureur du feu de l'enfer. Il croit voir Jésus-Christ armé de la foudre, venant venger ses serviteurs égorgés, et meurt remplissant son palais de ses hurlements sinistres.

Julien l'Apostat. — Il est entré en Perse à la tête d'une armée immense, et suivi d'une flotte considérable. Son arrière-garde est brusquement attaquée par les soldats de Sapor ; il vole à son secours sans avoir eu le temps d'endosser sa cuirasse ; un dard lancé par une main inconnue lui perce le flanc et pénètre profondément dans le foie. Théodoret raconte que portant la main à sa blessure, il la remplissait de sang qu'il lançait vers le ciel, en s'écriant : « Tu as vaincu, Galiléen ! »

Valérien. — Poussé par Macrien un de ses généraux, il persécuta violemment tous les chrétiens de son empire. Fait prisonnier par Sapor, il se vit en butte aux traitements les plus indignes et les plus cruels. Le roi le faisait servir de marchepied lorsqu'il montait à

cheval; il le fit écorcher vif, et quand il fut mort, il fit apprêter sa peau pour servir de tapis.

Dioclétien. — Constantin, son vainqueur, avait fait abattre ses statues : il en conçut un tel chagrin, qu'il résolut de mourir. Il errait de côté et d'autre, agité de continuelles inquiétudes, sans prendre ni nourriture ni repos ; ne faisant que gémir et répandre des larmes. Méprisé, maltraité, réduit à haïr la vie, il se laissa mourir de faim et de désespoir.

Ruine des ennemis de l'Église et des Papes. — C'est un des grands enseignements de l'histoire, dit M. de Maistre : tout prince qui ose porter la main sur le souverain Pontife, ou l'affliger sans mesure, peut compter sur un châtiment temporel et visible : mort violente ou honteuse, mauvais renom pendant la vie, et mémoire flétrie après la mort !

Adolphe et Didier, rois des Lombards. — Ils font la guerre aux papes Etienne II, Etienne III, Adrien Ier; Pépin et Charlemagne marchent contre eux, mettent fin à l'empire lombard et donnent l'exarchat de Ravenne au Pape.

Henri IV, empereur d'Allemagne. — Trop célèbre pas ses luttes impies et violentes contre les papes Grégoire VII, Victor III, Urbain Ier, il meurt misérablement à Liége, solennellement déposé, chassé honteusement par ses sujets conjurés contre lui, implorant en vain l'intervention du souverain Pontife et des Évêques.

Henri V, empereur d'Allemagne. — Marchant sur les traces de son père, il ne cesse pas de persécuter le pape et l'Église ; il meurt excommunié et sans laisser de postérité.

Henri VI, empereur d'Allemagne. — Excommunié par Célestin III, à qui il a enlevé le duché de Bénévent, il meurt peu après, âgé seulement de trente-deux ans.

Othon IV, empereur d'Allemagne. — Infidèle à ses engagements, excommunié et déposé par Innocent III, il meurt dans un oubli profond.

Frédéric II, empereur d'Allemagne. — Excommu-

nié par le Concile de Lyon, pour avoir voulu dépouiller le Saint-Siége de son pouvoir temporel; déclaré déchu de sa dignité, il meurt dans un coin ignoré de l'Italie. Son fils ne lui survit que de quelques mois; son petit-fils meurt sur l'échafaud; son fils naturel, Mainfroid, probablement son assassin, usurpateur de la Sicile, à son tour, et excommunié, est tué à la bataille de Bénévent, son corps fut jeté dans un fossé, sa femme, ses enfants, ses trésors furent livrés au vainqueur.

Philippe le Bel, roi de France. — Irrité de l'excommunication lancée contre lui par le pape Boniface III, il envoie en Italie un député chargé en apparence de notifier son appel au futur Concile, mais en réalité de se saisir de la personne du Pape, que cette violence fit mourir de chagrin. Philippe périt d'une chute de cheval, âgé seulement de quarante-six ans.

Louis XIV, roi de France. — L'attitude ferme du Saint-Siége, dans les affaires de la Régale, du droit de franchise des ambassadeurs, de la déclaration du clergé de France, l'indisposa fortement; il fit des menaces et s'empara du comtat d'Avignon. A partir de cette fatale époque, l'éclat du Roi-Soleil marcha rapidement vers son déclin. La gloire de son drapeau pâlit, il étonna l'Europe par ses revers. Dieu appesantit visiblement son bras sur lui, et l'attaqua par les endroits les plus sensibles. Il se fit l'esclave des volontés, heureusement bonnes, de Mme de Maintenon, qui le fit mourir en chrétien fervent et résigné.

Le Directoire de la République française. — Après avoir fait signifier à Pie VI, que le peuple romain reprenait sa souveraineté et ne le reconnaissait plus pour son chef temporel, il le fit enlever malgré ses très-graves infirmités et le fit enfermer dans la citadelle de Valence où il mourut. On se glorifiait de voir les vieilles idoles brisées, ainsi que le voulaient la liberté et la politique! Trois mois après, aux risées de la France, le Directoire s'inclinait devant l'épée d'un jeune général et disparaissait de la scène.

Napoléon Ier, empereur des Français. — Vainqueur de l'Europe entière, à l'apogée d'une gloire qui surpasse celle d'Alexandre le Grand, l'empereur tomba à son tour sur la pierre angulaire et fut brisé. Excommunié par Pie VII, après l'envahissement de Rome, il fait enlever de force l'auguste vieillard, le tient prisonnier dans le palais de Fontainebleau, l'abreuve d'ennuis et de vexations, le sépare de ses conseillers, etc. Il espérait toujours qu'il l'amènerait à ses fins, l'abandon du pouvoir temporel et la cession des États pontificaux. « C'est vraiment étrange, dit un jour Napoléon, au noble et saint vieillard, tous les princes de l'Europe obéissent à mes ordres, tous les peuples s'inclinent devant mes armes triomphantes, seul, un vieillard mon prisonnier, refuse mon amitié... — Votre amitié me serait douce, mais ce que vous demandez est injuste ! — Puisque vous repoussez mon amitié, éprouvez ma haine ! — Majesté, je mets vos menaces aux pieds du crucifix, j'abandonne à Dieu le soin de ma cause. — Sotte exaltation ! — Empereur, taisez-vous, l'ancien Dieu vit encore ! Il vous brisera quand la mesure sera pleine ! » Douze ans plus tard, Napoléon prisonnier à Sainte-Hélène, disait à un jeune page témoin de la terrible scène de Fontainebleau : « Te rappelles-tu Pie VII, sa prédiction, sa parole ? — Oui, Sire ! l'ancien Dieu vit encore ! il vous brisera ! Le Pape n'a pas été faux prophète. Mon sceptre ne fut pas brisé par les hommes, mais par Dieu ! »

Louis-Philippe, roi des Français. — Il voyait dans la religion un moyen de gouvernement : la loi devait être athée, c'est-à-dire indifférente à tous les cultes. Libéral, il conseilla mal Pie IX au début de son pontificat. Lors de son dernier entretien avec Mgr Affre, qui avait osé dire que l'Eglise demandait la liberté et non la protection, qui maintenait le droit qu'avaient les Evêques de se réunir pour traiter des intérêts de leurs diocèses, qui refusait de lui dire quelle concession un délégué des évêques était allé demander au souverain Pontife, Louis-Philippe se leva, prit l'archevêque

par le bras, et lui dit : « Souvenez-vous qu'on a brisé plus d'une mitre ! » L'Archevêque se levant à son tour, lui dit : « Cela est vrai ! mais que Dieu conserve au roi sa couronne, car on a brisé aussi bien des couronnes ! » Le 24 février, le roi, déjà abattu par la mort tragique du duc d'Orléans, montait précipitamment dans un fiacre avec la reine, sans escorte, sans argent, sans provisions de voyage, et se faisait conduire à Versailles d'abord, puis à Dreux, déguisé, à travers mille terreurs d'être reconnu, arrêté, jugé. De Dreux, il atteignait les côtes de la Manche, et monté sur une frêle chaloupe, par une mer très-agitée, il débarquait enfin en Angleterre, et mourait après un exil assez court.

Charles-Albert, roi de Piémont. — Il flatta la Révolution même dans ses persécutions contre le catholicisme. Il laissa violer les saints asiles des religieux et des prêtres, piller les maisons de Jésuites, et envahir les palais épiscopaux de plusieurs prélats très-recommandables. Vaincu à la bataille de Novare, il abdique le même jour la couronne, et va mourir de chagrin et de honte à Oporto, dans une cabane de pêcheur.

Napoléon III, empereur des Français. — Les premières années de son règne furent heureuses. Il avait voulu que Pie IX fût le parrain du Prince impérial. Mais il était depuis longtemps hostile au pouvoir temporel des papes ! On le pressa vivement de ne pas signer le traité de Septembre, par lequel il s'engageait à retirer ses troupes de Rome dans deux ans ! On lui rappela les destinées de son grand oncle ! Tout fut inutile. Les Etats pontificaux furent envahis ! Rome devint la capitale du royaume d'Italie. En même temps au château de Bellevue, Napoléon III vaincu, écrasé, humilié, rendait son épée au roi Guillaume, et partait pour le lieu de sa prison. Moins de deux ans après, il mourait dans l'exil, dépouillé de tout son prestige, dans le modeste manoir de Chislehurst, heureusement réconcilié avec Dieu.

Ruine des impies, des hérétiques, des schismatiques. — *Simon le magicien.* — Il se disait Fils de Dieu, et se vantait de monter au ciel. Il promit à Néron une ascension solennelle en sa présence. Il s'éleva en effet dans les airs sous les yeux de l'empereur, mais à la prière de saint Pierre, il tomba, se rompit les jambes et mourut.

Arius. — Au moment où il faisait son entrée triomphante dans l'Eglise de Constantinople, saisi d'un violent mal d'entrailles, il se retira dans un lieu secret et mourut subitement.

Nestorius. — Expulsé par Théodose de tout l'empire d'Orient, il fut pris par des nomades. Rapatrié, il fut encore exilé trois fois, et mourut, le corps en décomposition, la langue rongée par les vers.

Luther. — Assis à la table somptueuse des comtes de Mansfield, tout en vidant de larges coupes de vins précieux, il épanche sa bonne humeur en sarcasmes contre le Pape, l'empereur, les moines, et le diable aussi. Puis se levant, il détache de la muraille un morceau de craie et écrit ce vers fameux : *Pestis eram, vivens, moriens tua mors ero, Papa,* — vivant, j'étais ta peste, ô Pape ! mourant je serai ta mort ! — Tout aussitôt il se sent frappé d'une tristesse invincible qui ne le quitta plus. Dans la nuit du 17 au 18 février 1545, de mortelles angoisses torturent son âme, il entre en agonie et meurt, après avoir protesté dans une prière sacrilége qu'il a confessé, prêché le Christ, mais le Christ que le Pape déshonore, persécute et blasphème !

Calvin. — Un de ses disciples raconte ainsi sa mort : « Calvin mourut en désespéré, torturé et consumé par cette maladie très-honteuse et très-cruelle, dont Dieu afflige les rebelles et les maudits... J'ai vu de mes yeux sa fin, sa ruine et son supplice. »

Henri VIII, roi d'Angleterre. — Ses débauches habituelles lui avaient donné une corpulence telle, qu'il ne pouvait se mouvoir qu'à l'aide de mécaniques inventées pour lui. Mais il n'avait rien perdu de sa férocité et de sa passion pour le sang. Il était déjà

étendu sur son lit de mort, sans que personne osât l'avertir de son état; car la mort la plus prompte et la plus violente n'aurait pas manqué de suivre cet avertissement. Il mourut donc avant de savoir qu'il arrivait au terme de sa vie, et sans avoir pu signer un grand nombre d'arrêts de condamnation qu'il avait résolus. On affirme que dans sa dernière agonie, regardant ceux qui entouraient son lit, il leur aurait dit : « Messieurs, nous avons tout perdu, l'Etat, l'Eglise, la conscience et le ciel! »

Elisabeth, reine d'Angleterre. — Capable de tous les crimes, elle n'avait pas réussi à étouffer les remords que la conscience de leurs forfaits impose à l'âme des tyrans. Dans sa dernière maladie, épouvantée de l'abomination de sa vie, elle disait aux médecins empressés de lui prodiguer leurs soins : « Laissez-moi, je veux mourir, la vie m'est insupportable. » Les grands de la cour et l'archevêque de Cantorbéry se jetèrent à ses pieds, la suppliant de prendre quelques remèdes, ils ne purent rien obtenir! Elle était résolue de mourir, se tuant ainsi elle-même.

Thomas Cromwell. — Ce fut lui qui amena Henri VIII à se déclarer chef de l'Eglise d'Angleterre, et qui persécuta le clergé pour le forcer à se soumettre. Après l'abjuration solennelle du roi, il fut nommé son vice-roi et son vicaire général pour le spirituel. Dégoûté d'Anne de Clèves que Cromwell lui avait fait épouser, Henri VIII résolut de le perdre et le fit condamner à mort par son parlement comme hérétique et ennemi de l'Etat. Il eut la tête tranchée et tous ses biens furent confisqués.

Olivier Cromwell. — Il était devenu l'âme de la conspiration impie qui avait juré d'anéantir le papisme et le Pape. Il mourut dans son lit. Mais après quelles angoisses! Poursuivi par la conscience de ses crimes, il se croyait sans cesse menacé du glaive de la vengeance divine. Sans amis, sans serviteurs fidèles, n'osant se fier à personne, tremblant à chaque pas d'être assassiné, il ne couchait jamais deux nuits dans le même apparte-

ment, et il avait ménagé dans chacune des chambres où il couchait, une trappe par laquelle il pût s'échapper.

Voltaire. — On raconte qu'entré jeune encore dans un couvent de Récollets, apostrophant le grand Crucifix qui se dressait au centre du cloître, il aurait dit : « Tu es grand, toi, et moi je suis petit ! Mais quand je serai grand, je te ferai petit ! » Il tint parole et se fit l'ennemi personnel de Jésus-Christ et de sa sainte Eglise, les appelant INFAMES et les combattant par toutes les armes possibles, ECRASEZ L'INFAME ! C'était son cri de guerre infernal, qu'il répétait sans cesse ! En février 1778, il avait reçu l'autorisation de revenir à Paris, il y fut reçu en triomphateur ; on couronna son buste devant lui dans le foyer de la Comédie française. Le soir, épuisé d'émotions, saturé de flatteries, il fut pris d'une fièvre violente, Il fit appeler l'abbé Gautier, prêtre de la communauté de Saint-Sulpice, signa en présence de témoins la rétractation qui lui était demandée ; et reçut les derniers sacrements ! C'était un dernier acte d'hypocrisie. Sa chambre se remplit de nouveau des encyclopédistes qui ne le quittèrent plus. Il plaisanta avec eux de ce qu'il appelait sa fantaisie de pénitence. Au mois de mai, il fit une rechute grave. Il voulut encore appeler l'abbé Gautier, mais on ne le laissa approcher que lorsque le délire du moribond eut rendu son ministère impossible. Il mourut dans un désespoir hideux, faisant à ses disciples de sanglants reproches ; invoquant Dieu tour à tour, et le blasphémant. Tantôt d'une voix lamentable, le plus souvent dans des accès de fureur, il criait : « Jésus-Christ ! Jésus-Christ ! » Il se tordait sur sa couche et se déchirait la poitrine avec les ongles... « Je sens, criait-il, une main qui m'entraîne au tribunal de Dieu... Le diable est là ! Il veut me saisir, je le vois, je vois l'enfer, cachez-moi ! »

Dans un accès de soif ardente, il porta son vase de nuit à ses lèvres, le vida d'un seul trait, poussa un dernier cri, et mourut noyé dans ses ordures et dans le sang qui lui sortait à flots de la bouche et des narines.

« Je ne me rappelle pas ce spectacle sans horreur! écrivait le célèbre docteur Tronchet à Bonnet de Genève. Dès qu'il vit que tout ce qui avait été tenté pour augmenter ses forces avait produit un effet contraire, la mort fut toujours devant ses yeux et grandit sans cesse la rage dans son âme. » Ruine! Ruine!

Condorcet. — Il avait de très-grandes qualités, du génie, une douceur de manières qui contrastait avec son effervescence révolutionnaire. D'Alembert le comparait à un volcan couvert de neige, et l'appelait un mouton enragé. Ne reconnaissant dans ce monde que la matière, mais la matière douée d'une force de progrès éternel et d'une énergie divine, destinée à s'épurer et à s'agrandir elle-même, il fut comme le père de l'athéisme scientifique moderne. A l'exemple de tant d'imprudents novateurs, il semait les vents sans assez prévoir la tempête dont il devait être victime. Mis hors la loi, il se vit réduit à se cacher dans des carrières abandonnées où il passa plusieurs nuits. La faim l'obligea d'en sortir, il fut reconnu, arrêté, enfermé dans un cachot. Quand le geôlier revint après vingt-quatre heures, il le trouva mort d'un poison violent qu'il portait depuis quelque temps sur lui, pour échapper au supplice qui le menaçait.

Les coryphées de la grande Révolution française. — Chaumette, l'organisateur de la fête de la Raison; Hébert, chef des athées; Robespierre, l'inventeur et le pontife de l'Être suprême; Péthion, le complice des 2 et 3 septembre; Cloots, qui se déclarait l'ennemi personnel de Jésus-Christ; Danton, l'organisateur de la boucherie des Carmes; Fouquier-Tinville, le féroce accusateur public; Carrier, le ministre des mariages républicains; Lebon, prêtre apostat et bête féroce altérée de sang; Schneider, le nouveau Néron, etc., ont tous péri de mort tragique et violente! Et il arriva le plus souvent que leur arrêt de mort fut écrit sur des actes d'accusation imprimés à l'avance et laissés par eux en blanc. Ruines! Ruines!

Les coryphées de l'unité italienne. Le comte de

Cavour. — Dans son esprit, nos divines croyances auraient été un fléau, et retardaient le développement régulier et progressif du génie humain. Ce fut lui qui proclama Rome capitale de l'italie. Il est parvenu au sommet de la gloire, mais voici que son intelligence s'obscurcit, sa main tremble. Il meurt d'une fièvre pernicieuse le jour même où l'on célébrait par une grande fête nationale l'anniversaire de l'Unité. — Armellini, qui prononça en 1848 la déchéance du Pape Souverain temporel, à qui sa femme reprochait sans cesse la violation du serment qu'il avait prêté comme avocat consistorial, meurt à Bruxelles, méprisé de tous les honnêtes gens. — Farini, qui dans sa jeunesse à Bologne, montrant son bras nu, criait qu'il le plongerait jusqu'au coude dans le sang des prêtres, est mort fou! Refusant de prendre aucune nourriture, les yeux hagards, poursuivi par l'ombre d'une victime innocente qu'il avait livrée aux mains d'une populace furibonde ; faisant horreur à ses gardiens, il plonge son bras jusqu'au coude dans ses propres ordures et meurt.

De Lamennais. — Peu d'hommes, hélas! même parmi les hérétiques ont fini plus misérablement : Arius fut comme foudroyé dans un lieu immonde, mais il ne s'est pas exécuté lui-même, il ne s'est pas condamné à l'abandon de tous, à l'enfouissement civil, au corbillard des pauvres, à la fosse commune, au silence universe, sur une tombe qui aurait dû être si illustre. Tout cella dit Lacordaire, fait un spectre qui me poursuit. Ruine!

Il a été placé pour la résurrection de beaucoup! — Le triomphe de beaucoup, des sociétés, des princes et des particuliers qui se sont attachés fidèlement à Jésus-Christ et à sa sainte Eglise, et ont mis en lui seul leur confiance, est à son tour un grand fait historique, certain et palpable.

Nations et Souverains. — *Israël*. — Il semblait qu'avec la réprobation du peuple juif, les promesses faites aux patriarches et les espérances de l'univers fussent à

jamais compromises. Mais tout renaît avec l'Eglise chrétienne et cette résurrection est admirable ! Jésus-Christ s'est réservé de toute la nation juive douze hommes humbles et ignorants. Il les sème dans le monde comme une graine féconde, et aussitôt une moisson abondante d'adorateurs en esprit et en vérité surgit de toutes parts.

Constantin. — Au début de sa glorieuse carrière, il lit dans le ciel même, au pied d'une croix lumineuse, la promesse de ses futurs succès, *In hoc signo vinces !* Il fait graver ces mots sur la bannière de ses soldats, et la déploie comme étendard en tête de ses légions. Dès lors il ne compte plus ses années que par ses victoires ; il abat cinq empereurs idolâtres, qui lui opposent leurs armées ; il devient maître du monde romain, auquel il fait adorer le divin Crucifié ; il fonde un second empire plus florissant que le premier et meurt dans une paisible vieillesse, après avoir régné trente ans.

Clovis. — Au plus fort du danger il s'écrie : « Dieu que Clotilde adore, secourez-moi ! Si vous me rendez victorieux je n'aurai pas d'autre Dieu que vous ! ! Il a vaincu, et il a tenu parole. Le jour de Noël, il reçoit le baptême avec trois mille Francs, sans compter les femmes et les enfants. Quelle gloire pour lui d'être devenu le premier des rois chrétiens de ce beau pays de France par lesquels Dieu a fait tant et de si grandes choses !

Charlemagne. — Il monta sur le trône fort jeune encore, mais il n'avait de la jeunesse que la vigueur et l'activité, et il n'employa sa puissance qu'à étendre le royaume de Jésus-Christ. Aussi jamais gloire ne fut comparable à la sienne. Il marchait de victoire en victoire, de triomphe en triomphe. Sa majesté et sa bonté désarmaient les rebelles que ses mains n'avaient pas vaincus. Quel beau jour que celui où à Rome, dans la basilique de Saint-Pierre, le jour de Noël, le souverain pontife Léon III posa sur sa tête la couronne impériale, en même temps que le peuple romain répétait à grands cris : Vie et victoire à Charles très-pieux, cou-

ronné de Dieu, grand et pacifique empereur! Le monde le compte au nombre de ses héros, et la Religion au nombre de ses saints! Résurrection !

Les convertis illustres. — Mais la plus magnifique réalisation de l'oracle de Siméon, éclate surtout dans l'histoire des grands convertis. La conversion est un miracle de résurrection des âmes, plus étonnant, en réalité, que le miracle de résurrection des corps. Le corps mort, en effet, n'oppose à sa résurrection qu'une résistance passive, tandis que l'âme morte par le péché oppose à sa résurrection une résistance active et souvent très-opiniâtre. La conversion prouve donc invinciblement la divinité de la Religion au sein de laquelle elle s'opère, et parce qu'elle est propre de la Religion catholique, apostolique, romaine, exclusivement à toute autre secte chrétienne ; parce que ce sont les meilleurs affiliés de l'hérésie ou du schisme qui l'abandonnent pour se faire catholiques, vaincus par une conversion sincère, tandis que ce sont les mauvais catholiques qui passent à l'hérésie ou au schisme, par une perversion véritable! L'Église catholique, apostolique, romaine, est seule divine.

Nous esquissons l'histoire de quelques-uns de ces convertis illustres.

Marie-Madeleine. — L'Évangile l'appelle la pécheresse de la ville! Elle est possédée de sept démons! Simon le Pharisien s'étonne que Jésus-Christ la souffre à ses pieds! Mais elle se repent et elle aime! Ses péchés lui sont remis, et sa vie ne sera plus qu'un long acte d'amour! Renan en fait une folle; Jésus-Christ en a fait une grande sainte dont le monde entier célébrera les louanges jusqu'à la fin des siècles! L'oracle s'est accompli! Résurrection!

Saint Paul. — C'est Benjamin, loup ravissant, qui le matin dévore sa proie, et le soir devient lui-même un agneau! « Je tourmentais, dit-il, les saints dans les synagogues. Ma fureur s'augmentait chaque jour à l'excès. J'étais aux portes de Damas. Je vis une lumière

plus éclatante que le soleil. Je tombai à terre... J'entendis une voix qui me disait : Saül, Saul, pourquoi me persécutez-vous? Je répondis : Qui êtes-vous, Seigneur? Le Seigneur me dit : Je suis Jésus que tu persécutes !.. Je t'envoie aux Gentils afin qu'ils se convertissent des ténèbres à la lumière, de Satan à Dieu ! » En même temps que les compagnons de saint Paul, le prenant par la main, l'introduisaient dans Damas, Dieu apparaissait à Ananie et lui disait : Lève-toi ! Va dans la maison de Judas et demande Saul de Tarse. Mais, Seigneur, il vient pour charger de chaînes ceux qui invoquent votre nom !.. Il prie, reprend le Seigneur, et je l'ai choisi pour prêcher mon nom aux Gentils, aux rois et aux enfants d'Israël. Ananie alla, imposa les mains à Saul ; tout aussitôt des écailles tombèrent de ses yeux et il recouvra la vue ! Et il prêchait dans les synagogues que Jésus est le Fils de Dieu !... Son élan fut celui d'un géant. Il atteignit d'un seul bond l'héroïsme de toutes les vertus, l'amour de Dieu, l'amour de Jésus-Christ, l'amour de ses frères, amis et ennemis ! Et son ministère fut souverainement efficace ! Le plus savant des philosophes, Aristote, le plus éloquent, Platon, le plus illustre, Socrate, etc., honorèrent la Grèce de leurs enseignements et des exemples de leur vie. Ils ne furent que des airains sonnants ou des cymbales retentissantes ! Corinthe, malgré la présence des Sept Sages, resta la ville la plus corrompue du monde : dans un seul temple de Vénus, on ne comptait pas moins de mille courtisanes ! Paul, l'associé d'un juif qu'il aidait dans la fabrication des tentes, prêcha à cette ville impudique la mortification des sens et le mépris des richesses, et il la convertit !... Arrivé au terme de son divin apostolat, Paul disait à Dieu dans la simplicité de son âme : J'ai consommé ma course ; j'ai combattu le bon combat ; j'ai gardé la foi ! Reste la couronne de justice qui m'est réservée et que le juste juge ne me fera pas attendre... Sa noble et sainte tête est tombée sous le glaive du bourreau, mais son tombeau, plus

glorieux que celui des conquérants, des empereurs, des philosophes les plus vantés, est abrité par une immense et magnifique basilique, où viennent prier les pèlerins du monde entier. Saint Jean Chrysostome que son génie, son éloquence et son zèle ardent pour le salut des âmes ont fait appeler *Bouche d'or*, a rendu à Paul ce sublime hommage : « Quand je te contemple, je suis dans la stupéfaction ! » M. Renan, de sa plume sceptique et acierée, résume sa sacrilége *Etude de saint Paul* dans ces mots cruels, mais qui sont une splendeur de la foi : « Le Christ qui lui fait des révélations personnelles est son propre fantôme, c'est lui-même qu'il écoute en croyant entendre Jésus. »

Jésus imposteur ! Paul halluciné ! Et le monde converti ! Résurrection !

Saint Denis l'Aréopagite. — Un jour il voit entrer dans l'Aréopage d'Athènes un homme au front vaste, au regard profond, au visage inspiré : c'était saint Paul. Il écoute, il est touché, il est converti, et il devient un écrivain inspiré. Sous sa plume savante, l'enseignement de saint Paul se déploie dans une harmonie mystérieuse, qui monte de la terre au ciel. Il devient apôtre à son tour, il évangélise la Gaule, il fonde l'Eglise de Paris ; il meurt martyr, illustrant à jamais la bienheureuse colline arrosée de son sang. La splendide basilique de Saint-Denis rendra son nom à jamais immortel, tandis que celui de ses collègues de l'Aréopage reste enseveli dans un profond oubli. Résurrection !

Saint Justin. — Il avait étudié tour à tour les doctrines de Zénon, d'Aristote, de Platon, et son esprit était resté troublé, et son cœur était de plus en plus inquiet. Un jour qu'il se promenait sur le bord de la mer, un vieillard inconnu, d'un extérieur vénérable, lui apprend que la vérité ne se trouve que dans les oracles des prophètes et les miracles de l'Evangile. Il se fait chrétien, reçoit la prêtrise, tout en conservant son manteau de philosophe, et forme, dans la première école

18

ecclésiastique, des disciples illustres. Sa foi ardente se traduisit par des œuvres éclatantes; sa première apologie désarma l'empereur Adrien, la seconde fit une impression profonde sur l'esprit de Marc-Aurèle. Qu'il était éloquent quand il disait aux Romains : « J'ai été autrefois ce que vous êtes, soyez aujourd'hui ce que je suis. La force de la religion chrétienne m'a éclairé, elle a délivré mon âme de la servitude des passions; elle y a fait régner la sérénité et la paix. L'âme ainsi éclairée est sûre de se réunir un jour à son créateur. Païen, Justin serait resté un philosophe ignoré! Chrétien, Justin brille et brillera à jamais d'un éclat pur, vif et vivifiant. Résurrection !

Saint Augustin. — Ame ardente et sensible, esprit vif et pénétrant, cœur aimant à l'excès, il suit trop facilement la pente des plaisirs et de l'erreur. Mais une mère incomparable, sainte Monique, veille sur lui avec tendresse, et prie pour lui avec ferveur. La grâce le poursuit incessamment. Un jour, il tombe à genoux et s'écrie : « Jusqu'à quand, Seigneur, dirai-je demain, demain? Pourquoi pas aujourd'hui, à l'instant même? » Il entend une voix intérieure qui lui dit : « Prends et lis! » Un volume des *Epîtres* de saint Paul était à ses pieds. Il le prend et lit: « Marchons honnêtement, non dans les excès de la table et de l'ivresse, non dans la dissolution et l'impudicité, non dans la contention et la rivalité! Revêtons-nous du Seigneur Jésus et ne tenons aucun compte de la chair. » Aussitôt sa vie d'erreur et de plaisir lui apparaît dans toute son horreur, une lumière surnaturelle éclaire son intelligence, les charmes de la vertu ravissent son cœur. Il est converti! Il se retire avec sa mère dans une solitude voisine de Milan, et ne la quitte que pour recevoir le baptême des mains de saint Ambroise. Il retourne en Afrique, sans Monique, hélas! qui est morte à Ostie, et continue près de Tagaste sa vie solitaire et laborieuse. Il accepte bien malgré lui les fonctions de coadjuteur de Valère, évêque d'Hippone. et lui succède plus tard, ne vivant plus que des œuvres

de la Religion, ne rêvant plus que gloire de l'Eglise, et le bonheur de sa patrie, et meurt à soixante-seize ans, tué par la seule perspective des malheurs que le siége, dont elle est menacée, présage à sa chère ville d'Hippone; laissant à la postérité des monuments impérissables de son génie, de son érudition, de son zèle. Possidonius, l'un de ses contemporains, évalue le nombre de ses ouvrages à mille trente, en y comprenant les sermons et les lettres. Non ressuscité par Jésus-Christ, Augustin serait resté un rhéteur habile, mais depuis bien longtemps oublié; une ruine morale! Auteur d'une des quatre grandes règles de la vie religieuse, fondateur des clercs réguliers, père d'une multitude innombrable de religieux augustins et de religieuses augustines qu'il forme à la justice, il brillera comme une étoile dans les perpétuelles éternités. Résurrection!

Saint Ignace de Loyola. — Gentilhomme espagnol, il avait choisi la carrière des armes et menait la vie dissipée des camps. Si Dieu ne l'avait pas ressuscité, il serait resté vulgaire et inconnu. Blessé au siége de Pampelune et condamné à un repos forcé, il demanda un livre pour se distraire. Il n'y avait au château qu'une *Vie des Saints!* Cette lecture le touche profondément et le convertit; il prend aussitôt la résolution de se consacrer tout entier à la défense de la sainte Eglise et à la plus grande gloire de Dieu. Chevalier de Jésus-Christ et de sa divine Mère, il fait sa première veille d'armes dans la chapelle de Notre-Dame de Montserrat, et court se cacher dans la grotte de Manrèze, où Dieu semble lui avoir révélé ses *Exercices spirituels*, avec lesquels il fera la conquête des premiers compagnons de son apostolat, qui lui inspireront plus tard ses constitutions tant admirées et le feront père de l'immense famille d'apôtres qui sera l'édification de l'univers. Conduit à Rome par un attrait irrésistible, un jour qu'il priait dans une chapelle en ruine, il vit le Père éternel, qui le présenta à son divin Fils Jésus-Christ, chargé d'une lourde croix et lui promit de lui être propice. En effet, par une

bulle du 27 septembre 1540, le souverain Pontife approuva, sous le nom de Compagnie de Jésus, son nouvel ordre, spécialement dévoué à la personne du Souverain Pontife, à la sanctification des âmes et à l'éducation de la jeunesse. Se prodiguant sans réserve, il fonda tour à tour à Rome, en outre de sa savante congrégation, une maison de retraite pour les juifs convertis, un refuge pour les courtisanes repenties, des asiles pour les pauvres petits orphelins et les jeunes filles en danger de perdre leur innocence. Enfin, modèle accompli de toutes les vertus, et riche de mérites, après avoir reçu du souverain Pontife une bénédiction spéciale, *in articulo mortis*, levant les yeux et les mains au ciel, il prononça le nom sacré de Jésus et expira tranquillement le 31 juillet 1556. Sa vie se résume dans sa fameuse devise : *Ad majorem Dei gloriam*, et aussi dans les deux belles prières qu'il récitait sans cesse : *Suscipe !* et *Anima Christi!* La gloire la plus pure de saint Ignace et de sa Compagnie, est d'avoir été avec Jésus-Christ l'objet spécial des contradictions de l'enfer et de ses suppôts : *signum cui contradicetur*. On les a contredites partout, toujours et en tout. Splendeur !

Le Bouthilier de Rancé. — Jeune et fêté de tous, l'abbé de Rancé essayait de concilier ensemble le plaisir et la morale. « Je prêche le matin, disait-il, comme un ange, et je chasse le soir comme un diable. » Le Seigneur le rappela insensiblement à lui par plusieurs accidents successifs qui lui firent prendre la résolution de se consacrer entièrement à Dieu. Il se retira dans son château de Véret, en Touraine ; mais bientôt choqué de la magnificence et de la volupté que tout y respirait, il le vendit, avec sa vaisselle d'or et d'argent, en donna le prix aux pauvres, congédia ses domestiques, se démit de tous ses bénéfices, à l'exception de l'abbaye de la Trappe, où il s'établit en qualité d'abbé régulier, avec la volonté forte d'y rétablir la stricte observance. Inébranlable dans sa résolution, sans jamais se lasser de cette vie austère, toujours ardent dans la pratique de son éminente et

ardente piété, il mourut, pénitent sublime, sur la paille et sur la cendre, à la grande édification de la cour de Louis XIV. Quelle gloire pour le gentilhomme autrefois si léger, que d'être devenu le père, très-grave et très-vénéré, de ces familles nombreuses de trappistes qui réjouissent le ciel, étonnent la terre et font frémir l'enfer par l'héroïsme d'une vie mortifiée à l'excès !

Le R. P. Lacordaire. — Il avait bu en province à la source même de l'incrédulité, et quoique, à son arrivée à Paris, il se fût mis en relation avec de fervents chrétiens, il ne songeait guère à devenir croyant. Voici comment il raconte sa conversion : « Aucune lumière ne me vint des hommes. Je vivais solitaire et pauvre, abandonné au travail de mes vingt ans, sans jouissances intérieures, sans relations agréables, sans attrait pour le monde, sans enivrement du théâtre, sans passions du dehors dont j'eusse conscience, si ce n'est un vague et faible tourment de la renommée. C'est dans cet état d'isolement et de mélancolie intérieure que Dieu vint me chercher. Il m'est impossible de dire à quel jour, à quelle heure, et comment ma foi, perdue depuis des années, réapparut dans mon cœur comme un flambeau qui n'était pas éteint. La théologie nous apprend qu'il y a une autre lumière que celle de la raison, une autre impulsion que celle de la nature, que cette lumière et cette impulsion émanées de Dieu, agissent sans qu'on sache d'où elles viennent et où elles vont. » Le R. P. Lacordaire a eu deux grandes gloires : celle de créer un genre d'éloquence neuve et à sa manière inspirée, qui a éclairé beaucoup d'esprits et touché bien des cœurs ; celle de restaurer en France l'ordre illustre des Frères Prêcheurs et de devenir le père d'une génération d'orateurs qui continuent avec éclat et avec succès sa sainte mission.

Le R. P. Libermann. — Son père, rabbin très influent, le destinait aux honneurs de la synagogue, et lui avait inspiré de bonne heure la haine que les juifs portent aux catholiques. La vue d'une croix le faisait

fuir, la présence d'un prêtre lui arrachait des cris. Ses études, exclusivement rabbiniques, eurent pour résultat une horreur pour les chrétiens poussée jusqu'au fanatisme. — Mais la grâce attendait le nouveau Saul! Il lui ouvrit largement son cœur, et reçut le baptême dans des sentiments de calme et de foi vraiment admirables. Ce n'était pas seulement un chrétien que Dieu donnait à son Eglise, c'était un prêtre, un fondateur de Congrégation religieuse et un apôtre. Echappé aux étreintes d'une maladie cruelle, l'épilepsie, qui devait le réduire à une impuissance absolue, à peine eut-il reçu le sacerdoce qu'il devint comme le fondateur et le supérieur général des Congrégations réunies du Saint-Esprit et du Cœur immaculé de Marie pour l'apostolat des nègres. Consumé en peu d'années, il a parcouru une immense carrière, il a brillé de vertus héroïques, et l'on instruit déjà la cause de sa béatification. Résurrection!

On pourrait multiplier à l'infini cette glorieuse liste des ressuscités de Jésus-Christ, conquêtes glorieuses de sa grâce, miracles vivants de sa toute-puissance toujours subsistants.

Mgr Roess, le savant et pieux évêque de Strasbourg, a eu l'heureuse idée d'écrire l'histoire des principaux convertis de l'Allemagne depuis la Réformation jusqu'à nos jours. Ses douze volumes, dans lesquels figurent et resplendissent plusieurs milliers de ressuscités de Jésus-Christ, sont un monument incomparable élevé à la gloire de la sainte Église catholique, apostolique, romaine. Ah! si l'on écrivait de même l'histoire des pervertis, quelque peu connus, qui ont passé au schisme ou à l'hérésie, que le contraste serait éloquent! Là c'était la résurrection avec toutes ses gloires; ici ce serait la ruine avec ses tristesses et ses ignominies.

Les Saints et les Saintes. — Les ressuscités de Jésus-Christ sont enfin cette multitude innombrable de saints et de saintes, généreux vainqueurs du monde, de l'enfer et d'eux-mêmes, qui, portant des palmes dans leurs mains et des couronnes sur leurs têtes, tout resplendissants

d'une lumière divine et enivrés de délices immortelles, célèbrent par des hymnes d'actions de grâces la gloire de leur triomphe et les ineffables bienfaits de leur Sauveur. Qu'ils sont grands ! qu'ils font honneur à Jésus-Christ et à sa sainte Eglise, ces apôtres qui parcoururent le monde entier subjuguant par la force de la Vérité, par l'ascendant d'un pouvoir évidemment surnaturel les savants et les ignorants, les philosophes et leurs disciples, les peuples et les Césars ! qu'ils sont grands, ces prophètes inspirés du ciel qui prédirent plusieurs siècles à l'avance, cette étonnante révolution ! Qu'ils sont grands, ces martyrs dont rien ne put abattre le courage ; ces confesseurs aux vertus héroïques et à la charité ardente ; ces Vierges, lis radieux surgissant du sein des épines de tous les vices, etc., tous ces saints, en un mot, qui, bien mieux que le firmament, chantent la gloire de Dieu ! qui, dans la langue énergique de saint Paul, ont vaincu par la foi les royaumes, pratiqué la justice, conquis les promesses, fermé la gueule aux lions, éteint l'impétuosité des flammes, échappé au tranchant du glaive, triomphé de l'infirmité, prenant leur force dans la faiblesse, et mettant sens dessus dessous le camp des infidèles, etc. Résurrection !

CHAPITRE HUITIÈME. — **Quatrième splendeur de la foi.** — *Cet enfant sera en butte à la contradiction.* (LUC, ch. II, ỳ 34.) L'enfant, si beau, si doux, dont le vieillard Siméon a dit qu'il sera en butte à la contradiction, *signum cui contradicetur*, est celui dont les anges signalaient la naissance en chantant : PAX HOMINIBUS BONÆ VOLUNTATIS. Il résumera ses enseignements dans cette seule parole : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* Et sa vie s'écrira dans ces deux mots : *Il a passé en faisant le bien.* Sa voix ne retentissait pas bruyante dans les places publiques, il n'achevait pas de briser le roseau à moitié rompu ; il n'éteignait pas la mèche qui fumait encore ! Les enfants se pressaient autour de lui, et la foule le suivait bien loin dans le désert.

attirée par le charme de sa conversation, la sublimité de sa doctrine et l'éclat de ses miracles ! Sauveur envoyé de Dieu, lumière qui se révélera aux nations, agneau immolé pour les péchés du monde, il devrait être adoré, aimé, béni de tous, et voici que Siméon prédit qu'il sera en butte à la contradiction, dans toute l'énergie de ce mot terrible, à la contradiction universelle, incessante, acharnée, excessive ! Voilà la prophétie, l'oracle ! Et son accomplissement remplit aussi le monde, le temps et l'espace. Splendeur !

A l'heure de sa naissance, il n'y a pas de place pour lui dans les hôtelleries de Bethléem ; il naît dans une étable abandonnée. Averti tard de sa naissance, Hérode a résolu de le faire mourir, et le voilà condamné à fuir en Égypte. Au retour de l'exil, Archélaüs menace encore ses jours, il ira vivre à Nazareth, dans l'obscurité, la pauvreté et le travail. Pendant sa vie publique, il souffre de la faim, de la soif, de la fatigue, et n'a pas où reposer sa tête. Il sera sans cesse contredit ! S'il chasse les démons, c'est au nom de Belzébuth ; s'il fait des miracles, c'est par une intervention satanique, puisqu'il est pécheur ! On lui tend des piéges, on conspire contre lui, on prépare sa mort en disant qu'il est bon qu'un homme meure pour le peuple ; on prononce contre lui la grande excommunication, et on le chasse de la synagogue ; il est réduit à ne plus marcher en public, à se cacher, à fuir dans le désert. L'heure des dernières contradictions a sonné ! Ses ennemis ont résolu de l'arrêter ; ils conviennent avec Judas du prix de sa trahison ; Judas le livre par un baiser ; il est pris, garrotté, traîné à Jérusalem, accusé, déclaré blasphémateur, insulté, frappé, conspué, abandonné de ses apôtres, renié par Pierre, moqué et revêtu de la robe des fous, flagellé, couronné d'épines, bafoué comme un roi de théâtre, mis en parallèle avec Barrabas et rejeté, condamné à mort, chargé de sa croix, traîné au supplice, crucifié, outragé, blasphémé, maudit. Il meurt en poussant un grand cri ! Un soldat romain perce son cœur du fer de sa lance, et des gardes sont apposés

à son tombeau pour que ses disciples ne puissent pas enlever son corps et faire croire à sa résurrection. Contradiction!

Ressuscité et monté au ciel, il sera plus que jamais en butte à la contradiction, non dans sa personne matériellement inviolable, mais dans la personne des siens. Il leur avait promis qu'ils seraient haïs à cause de son nom, et en effet la haine se déchaîne tout d'abord contre les Apôtres et les premiers chrétiens, chassés à leur tour des synagogues, jetés en prison, martyrisés, comme Etienne, Jacques le Mineur, etc. Quand, désespérés et privés de toute puissance, les Juifs seront dans l'impossibilité d'assouvir leur haine contre les chrétiens, les empereurs romains deviendront les instruments implacables de la contradiction. Néron, Domitien, Trajan, Marc-Aurèle, Sévère, Maximin, Dèce, Aurélien, Dioclétien, Julien l'Apostat ordonnèrent des persécutions générales dans lesquelles périrent des millions de chrétiens. C'était bien Jésus-Christ que l'on contredisait dans ses martyrs, puisque la première sommation qui leur était faite était de le renier, de fouler aux pieds sa croix, et de sacrifier aux idoles que la prédication de l'Evangile a renversées.

Lorsque les persécuteurs auront disparu, tous, ou presque tous, victimes mémorables de la justice divine, les exécuteurs de l'oracle sacré de la contradiction seront les hérétiques et les schismatiques! Ils disputeront à Jésus-Christ tout son être : sa divinité qu'il a comme anéantie par amour pour nous, son humanité sainte dont il s'est revêtu pour se faire notre victime, son âme qui fut triste jusqu'à la mort, sa volonté qu'il a sacrifiée à celle de son Père, sa liberté qu'il a abdiquée, son corps qu'il a livré au supplice pour nous, etc., etc.

Arius contredit la divinité du Verbe, en soutenant que le Fils de Dieu n'est ni égal en tout, ni consubstantiel à son Père. Macédonius, en niant la divinité du Saint-Esprit, contredit l'Incarnation du Verbe divin dans Marie par la vertu de l'Esprit-Saint. Pélage en niant le péché

originel, contredit la nécessité de la grâce et de la Rédemption par Jésus-Christ. Les semi-pélagiens contredisent aussi le divin Rédempteur, en affirmant que l'homme peut mériter la grâce par un commencement de foi et par un bon mouvement de la nature. Nestorius contredit la divinité du Fils de l'Homme, en affirmant que Marie, sa Mère, ne peut pas être appelée Mère de Dieu, en distinguant ainsi la personne de Jésus-Christ de la personne du Verbe divin. Eutychès contredit Jésus-Christ en niant l'unité des personnes et la dualité des natures, en affirmant qu'après l'Incarnation il n'y a en Jésus-Christ qu'une seule nature. Les monothéistes contredisent Jésus-Christ en lui refusant deux volontés et deux opérations, divine et humaine. Les iconoclastes contredisent Jésus-Christ en faisant la guerre à ses images, aux images de sa divine Mère et de ses saints. Photius contredit Jésus-Christ en niant que l'Esprit-Saint procède du Père et du Fils, et en se séparant de sa sainte Eglise. Bérenger dispute à Jésus-Christ sa présence réelle dans la sainte Eucharistie, en niant la transsubstantiation. Wiclef attaque Jésus-Christ dans l'autorité du souverain Pontife romain, qu'il nie être le chef de son Eglise. Luther contredit les doctrines de la Révélation sur le péché originel, la justification, les sacrements, les indulgences, la primauté du Saint-Siége, le Purgatoire, le libre arbitre, le mérite des bonnes œuvres, etc., et bouleverse toute l'Église de Jésus-Christ, etc. Calvin, enchérissant sur Luther, ne veut ni invocation des saints, ni pape, ni évêques, ni prêtres, ni fêtes, ni cérémonies sacrées. Henri VIII contredit Jésus-Christ en se faisant le chef de l'Église, et passant bien vite du schisme à l'hérésie protestante. Baius contredit Jésus-Christ par de nombreuses et grosses erreurs sur la grâce, le libre arbitre, la justification, le péché originel. Jansénius ose affirmer que Jésus-Christ n'est pas mort pour tous les hommes; que Dieu refuse la grâce non-seulement aux pécheurs, mais même aux justes; que les sacrements ne doivent être administrés qu'aux saints.

Après les réformateurs qui disposèrent les esprits à l'insubordination et à l'incrédulité, viennent les sociniens, qui rejettent de leur symbole tous les dogmes et tous les mystères inaccessibles à la raison : la sainte Trinité, la divinité de Jésus-Christ, l'Incarnation, la satisfaction du divin Sauveur, les effets des sacrements, l'opération de la Grâce, etc., qui affirment en un mot que la Rédemption consiste tout entière en ce que Jésus-Christ nous a donné des leçons et des exemples de sainteté, et qu'il est mort pour confirmer sa doctrine.

Après les négations du socinianisme vinrent les déchaînements enragés de la philosophie du XVIIIe siècle, matérialiste et athée. Le chef du parti, Voltaire, avait depuis longtemps déjà fait serment de consacrer sa vie à la ruine de l'Eglise et de toute religion révélée. S'obstinant à voir dans le christianisme une invention humaine, proposée par les prêtres, imposée par les rois, il arrive à l'avoir en horreur ; il la désigne du nom d'infâme, et désormais son affreux cri de guerre sera : « Ecrasez l'infâme ! Ce qui m'intéresse le plus, c'est l'avilissement de l'infâme... Engagez tous les frères à poursuivre l'infâme, de vive voix et par écrit, sans lui donner une minute de relâche... » C'était une armée qu'il avait organisée contre Jésus-Christ et l'Eglise... « Faites un corps, ameutez-vous, et vous serez les maîtres... » Et cette meute remplit de ses aboiements infernaux l'*Encyclopédie universelle*, immense monument de fausse philosophie, de demi-science insurgée contre la foi, d'histoire menteuse, etc., etc.

Après la philosophie et amenée par elle, vint la Révolution française, qui passa des paroles aux actes, des menaces aux coups. Aprés avoir jeté le trouble et la division dans l'Eglise, supprimé tous les ordres religieux, laïcisé et asservi le clergé, elle proscrivit la religion chrétienne, et proclama le culte de la Raison. Jésus-Christ fut chassé de son tabernacle et de son temple ! Et de viles courtisanes se faisant appeler les reines du Dieu-Raison, reçurent l'encens de la multitude. La contradic-

tion fut comme une mer immense; elle avait tout englouti.

Jusque-là, cependant, on avait laissé à Jésus-Christ son être, sa réalité historique. Mais voici venir la critique moderne qui lui disputera les actions de sa vie, les paroles de sa bouche, sa personnalité, son existence, en un mot. Dans sa *Vie de Jésus*, qui a eu un si fatal retentissement, le docteur Strauss va jusqu'à dire : « Le sujet des attributs que l'Evangile et l'Eglise accordent à Jésus-Christ, est, NON PAS UN INDIVIDU, MAIS UNE IDÉE! Dans un individu, dans un Dieu-Homme, ces attributs se contredisent. Dans l'idée ou dans l'espèce, elles concordent. *L'humanité est la réunion de deux natures, le Dieu fait homme, l'infini descendu à la condition finie et l'esprit fini qui se souvient de son infinité. Elle est l'enfant du Père invisible et de la mère visible, de l'esprit et de la nature... Elle est le thaumaturge... Elle est l'impérissable.. Elle est Celui qui meurt, ressuscite et monte au ciel.* CHRIST C'EST L'HUMANITÉ. » Et cette abstraction sacrilége, insensée, a trouvé de l'écho dans un grand nombre d'esprits contradicteurs de Jésus-Christ.

La contradiction de M. Renan est plus révoltante encore. Il prend plaisir à dépouiller le divin Sauveur de tout son éclat réel, de tout son prestige surnaturel et divin, pour en faire un personnage commun à l'excès,. ou plutôt le « ver de terre des prophéties ! » L'origine de sa famille est inconnue... Son père et sa mère étaient de médiocre condition... Il était l'aîné d'une nombreuse famille, mais ses frères et ses sœurs le détestèrent toujours... Il était en révolte contre l'autorité paternelle... Il foula aux pieds tout ce qui est le plus cher à l'homme, le sang, l'amour, la patrie... Avec une douzaine de pêcheurs et quelques femmes qui se disputaient l'honneur de le soigner, entre autres Marie de Magdala, personne fort exaltée et atteinte de maladie nerveuse, il parcourut la Galilée... Il ne fuyait pas la joie et allait aux divertissements des mariages... Sa vie était une fête

perpétuelle... Il affectait de s'entourer de personnes de vie équivoque, risquant de rencontrer la mauvaise société dans des maisons mal famées... Rien de scandaleux, mais une profonde horreur pour les dévots... Comme principe social, le communisme avec ses accessoires, la haine du riche, la destruction de la propriété... Rien de précisément nouveau dans sa doctrine... Ses affirmations continuelles de lui-même avaient quelque chose de fastidieux... Il ne fit jamais de miracles... C'était un exorciste expert dans tous les secrets de l'art, un peu sorcier, un peu magnétiseur, un peu spirite... On lui imposa sa réputation de thaumaturge... Les actes d'illusion et de folie tenaient une grande place dans sa vie. Provincial admiré des provinciaux, il fut mal accueilli de l'aristocratie de Jérusalem... Il se dit hautement le Fils de Dieu ; mais c'est là un équivoque... Il était panthéiste, mais ce fut sans le savoir... A la dernière période de sa vie, il dépassa toute mesure... Il fit croire que c'était lui qu'on mangeait, lui qu'on buvait... Géant tombé, il voulait qu'on n'existât que pour lui, qu'on n'aimât que lui... Voyant dans sa propre mort un moyen de fonder son royaume, il conçut de propos délibéré le dessein de se faire tuer... Désespéré, poussé à bout, ne s'appartenant plus, il se prêta à une misérable scène (la résurrection feinte de Lazare) qui le conduisit au supplice... Tout se passa très-loyalement... Un grand sentiment d'ordre et de police conservatrice présida à toutes les mesures... Jésus fut attaché à la croix... On chercha à établir la foi à la résurrection... La forte imagination de Marie de Magdala joua dans cette circonstance un rôle capital. Pouvoir divin de l'amour, moments sacrés où la passion d'une hallucinée donne au monde un Dieu ressuscité !

Voilà le Christ de M. Renan... Non plus un roi, mais un personnage de théâtre. Et *procidentes adoraverunt eum.* Ce sont là non plus des procédés humains, mais des procédés vraiment sataniques. Nous sommes en plein surnaturel, et rien ne démontre mieux la divinité de Jésus-Christ. SPLENDEUR !

La contradiction cependant ne s'est pas encore arrêtée là. De la haine hypocrite, elle devait passer à la moquerie et au dédain. Un littérateur connu, membre de l'Assemblée législative, a chanté ce noël abominable... « C'était vraiment un étonnant rêveur... Ne distinguant pas trop entre le mien et le tien... Ne travaillant pas pour vivre... Mendiant, un admirable vagabond... Malheureusement, Dieu, le père inconnu, l'avait doué de la périlleuse faculté d'indignation... Le fils divin commit de terribles inconvenances contre les choses et les gens établis... Cela alla si loin, que la sacristie, la bourse..., le gouvernement..., le prirent au collet comme un simple journaliste et le tuèrent... Les petits enfants peuvent bien célébrer la naissance d'un tel naïf. Considérez la suite... La foi est morte, l'hypocrisie s'étale... Pudeur de Tartuffe devant la vérité nue !...Compromis, mensonges, perversion de l'entendement, gangrène du caractère ! En place de Jésus les Jésuites... Dix-huit cents ans de perdus... N'est-ce pas qu'une bonne fluxion de poitrine eût dû frapper ce Sauveur, sur la paille de son étable, et sauver ainsi le monde ? Pauvre grand cœur, s'il avait pu prévoir ce qu'on allait faire de lui, avec quelle hâte, plutôt que d'ouvrir la bouche, il se fût jeté au Jourdain une pierre au cou ! » Henri Rochefort est encore allé plus loin dans l'expression froide du dédain : « Si ce garçon-là avait voulu s'appliquer quelque peu, il aurait admirablement réussi dans la charpente ; mais ses parents ne pouvaient pas le tenir ; il était toujours dehors ; quand il arrivait à faire sa demi-journée, c'était tout le bout du monde ; on le renvoyait de tous les ateliers. Et pourtant, ce n'était pas l'intelligence qui lui manquait pour son état... Quand on lui a présenté la croix où il allait mourir, il s'est écrié au premier coup d'œil : « Que c'est mal raboté ! cela doit venir de chez un tel.... »

L'abîme appelle l'abîme. Voici enfin la contradiction poussée à l'horrible ! Dans le royaume très-chrétien, le 1er septembre, un journal a pu dire impunément, à propos du procès fait à M. Gambetta :

« ... Il y a de cela dix-huit siècles, un révolutionnaire du nom de Jésus-Christ eut maille à partir avec la justice!... au point que l'infortuné thaumaturge périt sur le gibet d'infamie... Depuis, il est passé Dieu, grâce au casier judiciaire qui lui avait coûté si cher en tant qu'homme !...»

Le jour de la mi-carême (15 mars 1877), la ligue de cabarets-gueux, organisée en procession carnavalesque, promena dans les rues, pendant plusieurs heures, sous la protection de l'autorité municipale, une image du Sacré Cœur, avec cette inscription : « Voilà celui qui a tant aimé les filles ! »

Répétons-le donc encore : L'accomplissement de l'oracle du vieillard Siméon a pris des proportions gigantesques. Humainement, raisonnablement parlant, cette contradiction immense et impitoyable semblait incroyable et impossible, puisque Celui qui devait en être l'objet se présentait au monde comme son salut, sa lumière, sa voie, sa vérité, sa vie, le législateur suprême du vrai, du bon, du beau! Elle nous place donc en face du surnaturel et du divin à sa suprême puissance. L'esprit que cette splendeur de la foi n'éblouira pas et ne terrassera pas, sera à son tour un prodige d'aveuglement.

CET ENFANT SERA UN SIGNE DE CONTRADICTION !

CHAPITRE NEUVIÈME. — **Cinquième splendeur de la foi.** — *Venez après moi, je ferai de vous des pêcheurs d'hommes.* (Saint MATHIEU, ch. IV, ℣ 18.) Jésus passant le long de la mer de Galilée, vit Simon et André son frère qui jetaient leurs filets à la mer, car ils étaient pêcheurs; et il leur dit : Venez après moi, je vous ferai pêcheurs d'hommes... Et laissant leurs filets ils le suivirent. JE VOUS FERAI PÊCHEURS D'HOMMES ! C'est-à-dire pêcheurs d'âmes ! Quelle étrange parole adressée à de pauvres bateliers! Jamais l'univers n'avait entendu rien de semblable ! *Je vous ferai pêcheurs d'hommes!* Qui, s'il n'était Dieu, aurait pu avoir cette prétention extraordinaire, prendre

cet engagement solennel? C'est un oracle éclatant, une prophétie merveilleuse! L'oracle est devenu une réalité immense! La prophétie s'est accomplie! L'engagement a été tenu! Depuis le jour où cette parole mystérieuse a été prononcée, le monde a été notoirement plein de pêcheurs d'hommes! Les apôtres et les successeurs des apôtres sont par profession des pêcheurs d'hommes! Le fait qu'ils ont pris dans leurs filets des multitudes d'hommes et de peuples, est patent. Nous voici donc encore en présence et d'une prophétie et d'un miracle splendides.

Avant de monter au ciel, Jésus-Christ dit à ses apôtres: Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit; apprenez-leur à garder mes commandements! Et aussitôt, mais après qu'ils eurent été remplis de l'Esprit-Saint, ces pêcheurs d'hommes sont allés partout prêchant et convertissant, c'est-à-dire faisant partout des pêches miraculeuses d'hommes. Le jour même de la Pentecôte et le lendemain, Pierre pêcha huit mille gros poissons-hommes. Puis les apôtres se partagèrent le monde et l'enveloppèrent tout entier de leurs filets divins. Simon Pierre pêcha dans le Pont, la Bithynie, la Cappadoce, l'Asie Mineure, à Antioche, à Rome; André, chez les Scythes, en Grèce et dans l'Epire; Jacques le Majeur, en Judée et probablement dans les Gaules et l'Espagne; saint Jean, dans l'Asie Mineure; Philippe dans la haute Asie; Barthélemy, dans la haute Arménie; Matthieu, dans la Colchide; Thomas, chez les Parthes, dans l'Inde et peut-être la Chine; Jacques le Mineur, dans Jérusalem; Simon, dans la Libye; Jude, dans la Mésopotamie, etc. Paul, adjoint aux apôtres par une vocation directe, a jeté son filet dans soixante-dix-sept contrées ou villes; la simple énumération des lieux de son apostolat est une confirmation éclatante du divin oracle: JE FERAI DE VOUS DES PÊCHEURS D'HOMMES!

La pêche des âmes se fait en premier lieu directement par les missions apostoliques proprement dites; en

second lieu dans la chaire chrétienne par la prédication; en troisième lieu dans le tribunal de la pénitence par la confession, tous sont autorisés à dire à ces peuples comme saint Paul aux Corinthiens : Vous êtes le sceau de mon apostolat; c'est moi qui vous ai engendrés, vous êtes mon œuvre, ma gloire, ma consolation, ma joie.

I. Les missions apostoliques. — C'est Jésus sauveur du monde continué à travers l'espace et le temps; c'est le royaume de Dieu s'établissant sur toute la terre par la conquête des âmes à la béatitude éternelle. L'histoire de l'Église n'est pas autre chose que l'histoire des missions; elles n'ont pas cessé et ne cesseront pas jusqu'à la fin des temps. La liste par ordre chronologique et par ordre alphabétique des principales missions, remplit vingt-six grandes colonnes de la Table des matières de *l'Histoire universelle de l'Église catholique*, de M. l'abbé Rohrbacher, septième édition, 1877. Depuis dix-huit siècles, le monde tout entier n'a pas cessé d'être sillonné en tous sens par de glorieux pêcheurs et chasseurs d'hommes ou d'âmes. Et ce ne sont pas des pêcheurs d'hommes isolés, ce sont des familles entières, des générations de pêcheurs d'hommes, qui se succèdent et s'élancent sans cesse à la conquête des âmes. Chaque année, de nombreux missionnaires partent de l'Italie, de la France, de la Belgique, de l'Irlande, de Rome, de Gênes, de Milan, de Londres, des maisons des Jésuites, des Franciscains, des Dominicains, des Lazaristes, des Picputiens, des Maristes, des Pères du Saint-Esprit, des Oblats, etc., etc. Ils vont! En Afrique : dans l'Algérie, le Sahara, le Maroc, la Tunisie, le Fezzan, le Sénégal, la Guinée, la haute et la basse Égypte, l'Abyssinie, le pays des Gallas et des Sahos, le Zanzibar, la Sénégambie, la Nigritie, etc. Ils vont! En Asie : dans la Syrie, l'Arménie, la Mésopotamie, le Kurdestan, sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, sur les pentes du Liban, du Caucase, du Thibet, de l'Himalaya, dans la Cochinchine, la Chine, le Japon, la Corée, la Birmanie, le royaume de Siam, le Tonkin, le Cam-

bodge, l'Inde transgangétique et l'Inde cisgangétique, l'Océanie, l'Australie, etc., etc. Ils vont! En Amérique, depuis la Californie jusqu'au Labrador, etc., etc.

Et dans quelles conditions vraiment surhumaines, surnaturelles, divines, exercent-ils leur ministère évangélique? Conditions de désintéressement! Comme saint Paul, le modèle des apôtres, ils étaient et ils sont pleinement autorisés à dire : « Je n'ai convoité ni l'or ni l'argent de personne; à l'égard des choses dont moi et ceux qui sont avec moi avions besoin, ces mains y ont pourvu; je vous ai montré en tout que c'est en travaillant ainsi qu'il faut soutenir les indigents, et se souvenir de la parole de celui qui a dit : il est plus heureux de donner que de recevoir ! » Conditions d'intrépidité ! « Je m'en vais ignorant ce qui doit m'arriver, si ce n'est que l'Esprit-Saint m'atteste que des chaînes et des tribulations m'attendent; je ne crains rien de ces choses, et je ne regarde pas ma vie comme plus précieuse que moi, pourvu que j'accomplisse ma course et le ministère que j'ai reçu du Seigneur Jésus, de rendre témoignage à l'Evangile de la grâce de Dieu! » Conditions de dévouement sans limites! « Libre à l'égard de tous, je me suis fait l'esclave de tous pour en gagner un plus grand nombre. Je me suis fait comme juif avec les juifs pour gagner les juifs;.. comme si j'eusse été sans loi avec ceux qui étaient sans loi, afin de gagner ceux qui étaient sans la loi;... faible avec les faibles pour gagner les faibles;... tout à tous pour les gagner tous! » Voilà vraiment le pêcheur d'hommes évangélique, primitif et moderne, se pliant à toutes les nécessités, affrontant tous les dangers, prenant toutes les formes, usant de toutes les ruses saintes, à l'exemple du pêcheur et du chasseur qui aspire ardemment à s'emparer de sa proie! Mais à la plus grande gloire de Dieu et pour le seul salut des âmes!

Pas plus que les glaces du pôle, les feux des tropiques ne sauraient l'arrêter. Il vit avec les Esquimaux et les Groënlandais dans leur outre de peau de vache marine,

emporté dans des traîneaux sur les glaces éternelles par des rennes ou des chiens, disant son bréviaire à la lueur des aurores boréales, se nourrissant d'huile de baleine. Il parcourt la solitude monté sur le dromadaire de l'Arabe, ou suit le Cafre à pied dans les déserts embrasés. Dans l'Inde, au Maduré, il se condamnera à la vie mortifiée et monotone des bonzes ; il se fera paria, proscrit, maudit, s'interdisant pendant de longues années tout commerce, même secret, avec ceux de ses confrères qui évangélisent les castes nobles ! En Chine, il prendra l'habit des lettrés, il donnera des leçons de géométrie ; il se fera président du tribunal des mathématiques ; il s'armera du télescope et du compas ; il déroulera les cartes, il fera tourner les globes terrestre et céleste ; il initiera les mandarins au cours véritable des astres, pour leur apprendre en même temps le nom véritable de celui qui les dirige dans leurs orbites, leur inspirant tout à la fois une vénération profonde pour son Dieu et une haute estime pour la France ! Au Paraguay et dans le Brésil, il remonte les grands fleuves et pénètre dans les bois, son bréviaire sous le bras gauche, une grande croix de bois dans la main droite, sans autres provisions que sa confiance en Dieu ; perçant les forêts vierges, marchant dans des terrains marécageux, où il a de l'eau jusqu'à la ceinture, gravissant des rocs escarpés ; fouillant dans les antres et les précipices, au risque d'y trouver au lieu d'hommes des serpents ou des bêtes féroces ! Quand il ne réussit pas à atteindre le sauvage qui fuit toujours, le chasseur d'hommes plante sa croix dans un lieu découvert, et va se cacher dans un fourré ; les Indiens s'approchent peu à peu ; alors, sortant tout à coup de son embuscade, et profitant de leur surprise, il les engage à quitter une vie misérable pour jouir des douceurs de la société. Souvent, s'embarquant sur une pirogue avec ses jeunes catéchumènes, il sillonne les fleuves, chantant des cantiques, que les néophytes répètent, comme des oiseaux privés pour attirer les oiseaux sauvages. Les Indiens se laissent enfin prendre à ce

doux piége, ils descendent de leurs montagnes jusque sur la rive; pour mieux écouter, plusieurs d'entre eux se jettent dans le fleuve et suivent la barque enchantée. Les pêcheurs d'hommes arriveront ainsi à constituer en peu d'années trente villages ou Réductions, sortes de républiques chrétiennes, dont les habitants sont cultivateurs sans esclavage et guerriers sans férocité. « Au sein de ces peuplades nombreuses composées d'Indiens enclins à tous les vices, il régnait, dit un témoin oculaire, l'Évêque de Buenos-Ayres, une si grande innocence, que je ne crois pas qu'il s'y commît un seul péché mortel... » C'était le christianisme au maximum du bonheur! A la Guyane, le missionnaire s'enfonçait dans les marais malsains; il se rendait aimable aux Indiens à force de se dévouer à leurs douleurs; il parvenait à obtenir d'eux quelques enfants qu'il élevait dans la religion chrétienne; de retour dans les forêts, ces jeunes apôtres improvisés prêchaient l'Evangile à leurs vieux parents qui se laissaient facilement toucher. Le moment de fonder une bourgade avec chapelle venait bientôt! « Un matin, dit Chateaubriand, dans une forêt solitaire du Canada, je cheminais lentement; j'aperçus venant à moi un grand vieillard à barbe blanche, vêtu d'une longue robe, lisant attentivement dans un livre, et marchant appuyé sur un bâton. Voilà la vie que menait le missionnaire. Tantôt il suivait les sauvages dans des chasses qui duraient plusieurs années..., tantôt il errait au gré du caprice de ses néophytes, qui, comme des enfants, ne savaient jamais résister à un mouvement de leur imagination et de leurs désirs..., s'estimant très-amplement récompensé s'il avait, par ses longues souffrances, conquis une âme à Dieu, ouvert le ciel à un enfant, soulagé un malade, essuyé une larme. Le ciel, touché de ses vertus, lui accordait quelquefois la palme du martyre qu'il avait tant désirée. » Dans les mers du Levant, le missionnaire se laissait enfermer dans la cale des sultanes, pour entendre toute la nuit les confessions des galériens, leur dire la messe et les communier de grand

matin. Beaucoup étaient atteints par la peste, et plusieurs mouraient avant qu'il fût sorti ! Un jésuite qui, il y a quelqnes années à peine, avait sollicité l'honneur de se dévouer au service spirituel des forçats, sous le climat meurtrier de la Guyane française, écrivait à son supérieur: « Le poste que j'occupe depuis quatre ans est véritablement écrasant, et je me sens quelquefois abruti par le travail. Avoir toujours sous les yeux un millier de grands criminels à humaniser, à éclairer, à convertir, est un fardeau qui m'accable! Mais ma mission est si belle ! Sur les huit cents hommes de mon pénitencier, six cent trente ont fait leurs pâques en dépit des injures et des sarcasmes des endurcis ! »

J'esquisse ici la vie de quelques-uns des pêcheurs d'hommes les plus populaires. Saint Patrice, apôtre de l'Irlande; saint Augustin, apôtre de l'Angleterre; saint Éloi, apôtre des Flamands et des Frisons; saint Boniface, apôtre de l'Allemagne; saint Anschaire, apôtre de la Suède, du Groënland et de l'Islande; saint Adalbert, apôtre de la Pologne et de la Prusse; saint Étienne, roi et apôtre de la Hongrie; saint Dominique, apôtre des Albigeois, fondateur de l'ordre des Frères prêcheurs; sainte Catherine de Sienne, la grande convertisseuse, dont les papes firent leur légat; saint Vincent Ferrier, qui entraînait des foules immenses sur ses pas; saint François Xavier, apôtre des Indes et du Japon, qui porta la foi à cinquante-deux royaumes et arbora la croix sur trois mille lieues de pays, qui baptisa de ses mains près d'un million tant de musulmans que d'idolâtres, qui procura à l'Église plus de nouveaux sujets que les célèbres hérétiques de son temps n'avaient fait de déserteurs ! Saint François de Sales, l'apôtre du Chablais, qui fut doux et humble de cœur, dont le cardinal Duperron disait : « Je suis sûr de convaincre les calvinistes ; mais, pour les convertir, c'est un talent que Dieu a réservé à M. de Genève. » Saint Jean-François Régis, apôtre du Velay, que rien ne pouvait arrêter dans ses courses évangéliques, qui, mourant en pleine mission, sur son champ

de bataille, disait à son compagnon : « Ah ! mon frère, quel bonheur ! Que je meurs content ! » Pierre Claver, apôtre, le père, ou mieux l'esclave des esclaves, l'esclave des nègres, qu'il servit quarante ans, et auxquels, à force de tendresse et d'affectueuses leçons, il apprenait à être purs, chastes et sobres. Le père Anchiéta, l'apôtre du Brésil, qu'on appela le nouvel Adam, à cause de l'innocence de sa vie, et du pouvoir merveilleux qu'il exerça sur les éléments et sur les animaux. Le révérend père Maunoir, apôtre de la basse Bretagne, qui donna en moyenne dix missions par an, pendant quarante ans, et fonda ces maisons bénies de retraites annuelles qui perpétuent efficacement son apostolat.....

Les pêcheurs d'hommes sont avant tout les missionnaires ; or qui dit missionnaire, dit mission, mission légitimement donnée, mission reçue, mission remplie. La foi, disait saint Paul, naît de l'ouïe, *fides ex auditu*, mais comment ouïra-t-on sans prédicateur de l'Evangile, *quomodo audient sine prædicante ?* Et de quel droit prêchera-t-on si l'on n'est pas envoyé, *quomodo prædicabunt nisi mittantur ?* Or celui qui envoie, qui est, par conséquent, le pêcheur d'hommes par excellence, c'est le Souverain Pontife, successeur de Pierre. C'est le Pape, en effet, qui, aujourd'hui encore, comme il y a dix-huit cents ans, tend incessamment ses filets évangéliques sur tous les peuples, du nord au midi, de l'orient à l'occident. Comme modèle de ces pêcheurs suprêmes d'âmes, je rappelle saint Grégoire le Grand.

II. La chaire et la prédication évangéliques. — Les pêcheurs d'hommes sont en second lieu les prédicateurs, les orateurs chrétiens. Socrate établissait en principe que l'art de persuader, ou l'éloquence, ne doit servir qu'à porter au bien, à détourner du mal, et au cas où l'on a commis le mal, à faire qu'on s'en accuse au juge, afin d'en recevoir la punition. Ce qui n'était chez Socrate qu'un idéal est devenu au sein du catholicisme une réalité palpable, de tous les temps et de tous les lieux. La chaire catholique est non pas la tribune,

mais le trône d'où tombe incessamment la parole de Dieu vivante, efficace, plus pénétrante que le glaive à deux tranchants, atteignant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, jusqu'aux joints et à la moelle des os, qui me à nu les pensées et les désirs du cœur. Aussi l'histoire de l'Eglise est pleine du souvenir des merveilleux effets de salut produits par la parole des grands maîtres de la chaire chrétienne, les Léon le Grand, les Grégoire le Grand, les Basile, les Grégoire de Nazianze, les Jean Chrysostome, les Ambroise, les Augustin, les Pierre Chrysologue, les Thomas d'Aquin, les Bonaventure, les Lejeune, les Bossuet, les Bourdaloue, les Massillon, les Fléchier, les Bridaine, les Beauregard, les Maccarthy, les Lacordaire, les Ravignan, les Félix, les Monsabré, etc. C'est du haut de la chaire catholique que la vérité brille, que la vertu plaît, que la grâce émeut profondément! Lumière, amour, conversion! Ce sont les grands buts de l'éloquence inspirée de Dieu. J'esquisse ici la vie de quelques orateurs illustres entre tous : saint Jean Chrysostome ou Bouche d'or, Bossuet, Bourdaloue, Bridaine, le père de Beauregard, le père de Maccarthy, le père de Ravignan.

III. Le confessionnal. — Après les missionnaires et les prédicateurs viennent les confesseurs, qui sont à proprement parler les pêcheurs d'hommes pratiques et définitifs. C'est par la confession que la pêche s'achève. Le confessionnal est vraiment la guérite du chasseur, la hutte du pêcheur d'hommes. Chacun des millions de confessionnaux de l'Eglise catholique est donc un témoin visible, éloquent, du solennel oracle : Venez après moi, je ferai de vous des pêcheurs d'hommes! Et parce que c'est seulement dans l'Eglise catholique que le confessionnal est dressé, l'Eglise catholique est seule l'Eglise du Dieu sauveur qui a constitué ses apôtres pêcheurs d'hommes. La confession est, d'ailleurs, un joug si insupportable à la fois aux fidèles et au prêtre, que, si elle n'avait pas été divine ou instituée par Jésus-Christ, il aurait été impossible de la faire

accepter. Que l'on se représente, en effet, le confesseur aux approches de Pâques, de Noël ou de quelque autre grande fête, pendant une mission ou même une retraite, à la veille d'une communion générale, etc. ! Il est obligé de rester à son poste le jour tout entier, et une partie de la nuit, sans pouvoir presque remuer, dans une attitude gênante, l'oreille toujours tendue, et tremblant de ne pas entendre, etc. ! Le froid le saisit souvent, le sommeil le tue, les exhalaisons mauvaises, physiques et morales, lui deviennent insupportables ! Oui, quel martyr que l'infortuné qui peut à peine sortir du confessionnal pour prendre un peu de repos ou de nourriture, et remplir les autres fonctions également pénibles du saint ministère ! Ah ! s'il ne sentait pas que c'est Dieu qui l'y a mis, que Jésus-Christ l'y a cloué pour ramener au bercail les brebis égarées de son bercail, il se découragerait mille fois. Quels admirables pêcheurs d'hommes que ces nobles et saints vieillards, assistants tous deux du Général de la Compagnie de Jésus, qui dans l'Église du Gesù à Rome, entendaient chacun, chaque année, douze mille confessions de pénitents venus de toutes les parties du monde ! Et que de gros poissons venaient mordre à ces lignes dormantes toujours tendues, ou s'engager dans ces filets sans cesse déployés ! On vit un jour sortir du confessionnal du père de Rozaven le plus illustre des chimistes, et le plus éminent des physiologistes de notre Académie des sciences ! Et ces deux saints jésuites, aujourd'hui âgés de soixante-seize ans, qui à Paris entendent, l'un quatorze mille, l'autre vingt-quatre mille confessions par an ! Tous les deux, mais le second surtout est tellement familiarisé avec les pêches miraculeuses des âmes, qu'il me disait naïvement : « Qu'un pécheur, bien portant ou malade, consente à me donner son petit doigt, et je le conduirai au Ciel. » Et le vénérable Jean-Baptiste Viannay, curé d'Ars, homme simple, bon et sans artifice, confesseur incomparable, pêcheur d'âmes comme on n'en vit jamais, vers lequel accouraient, de tous les vents de l'horizon,

une multitude avide des bienfaits dont il était le dispensateur. Quelque matin qu'il se levât, avant trois heures, les pénitents l'attendaient à la porte de son église. Quelques-uns même y passaient la nuit pour être assurés d'arriver jusqu'à son confessionnal. Quand il entrait ou sortait de son église ou qu'il traversait la place, chacun se précipitait vers lui, pour entendre sa voix ou du moins pour toucher son humble soutane. Ah! quelle émotion cause encore aujourd'hui la vue de ce confessionnal grossier et incommode, où tant de pécheurs se sont agenouillés, où tant de larmes ont coulé, où tant de joies, de lumières et de consolations ont éclaté !

Pêcheur d'hommes dans ses missions, dans ses prédications, dans le confessionnal, l'apôtre catholique est encore pêcheur d'hommes dans l'administration des autres sacrements, le baptême, la confirmation, la sainte Eucharistie, l'ordre, le mariage, l'extrême-onction.

Mais tandis que l'Eglise catholique compte dans son sein tant de pêcheurs d'hommes, le pêcheur d'hommes est inconnu au sein du schisme ou de l'hérésie. Les missions protestantes datent d'hier, des premières années de ce siècle, et l'on peut dire que si la Réforme, qui se dit cependant évangélique, songea si tard à porter l'Evangile aux nations idolâtres, ce fut plus par haine du catholicisme que par zèle ou par charité. Une fois résolue, cette propagande, ou plutôt cette exportation du christianisme évangélique, s'est faite à grand fracas de sociétés nombreuses, sous la protection des gouvernements, avec force directeurs, secrétaires, correspondants, missionnaires ou plutôt émissaires, commis voyageurs en Bibles qui ne sont plus la parole de Dieu immaculée, et en *tracts* ou petits traités de morale secs ou sans onction. Ces sociétés bibliques malgré leur revenu annuel énorme, de 25 millions de livres, leur armée de cinq mille missionnaires, le million de Bibles ou de *tracts* qu'elles distribuent chaque année, et dont on fait dans les Indes des statues de dieux, en Chine des semelles de souliers, sont absolument stériles ! Les annonces de conversions

sont une exception rare, très-rare, et encore sont-elles démenties par des confrères jaloux ou plus sincères. Le missionnaire ou plutôt le commissionnaire biblique n'est pas pêcheur d'âmes, parce qu'il n'est pas envoyé, qu'il n'a ni caractère ni mission divine, qu'il ne va pas à la façon des apôtres, selon l'ordre de Jésus-Christ, sans bâton, sans sac, sans provisions, sans argent. Il reçoit 6,000 francs pour lui, 1,000 francs pour Madame, 500 francs pour chaque enfant ; il profite de sa position pour faire un commerce avantageux ; il se fait allouer ou il achète à vil prix des terres qu'il exploite ou qu'il vend très-cher. Les gros millions des sociétés bibliques sont l'or du pharisien qui donne par ostentation, et qui a sa récompense ici-bas. Les petits millions de l'Association pour la propagation de la foi sont le sou du pauvre, qui se multiplie au centuple. Les missions protestantes sont le maximum de la puissance humaine avec le minimum d'effet divin. Les missions catholiques sont le minimum de la puissance humaine avec le maximum d'effet divin.

Le ministre évangélique n'est pas pêcheur d'hommes dans la chaire chrétienne ; toujours parce qu'il n'est pas envoyé, ou qu'il est envoyé par une autorité humaine et usurpée. Sa parole aussi n'a pas de raison d'être ; les fidèles sont en droit de la discuter et de la récuser, en invoquant le principe fondamental de la Réforme qui les fait interprètes de la sainte Ecriture et juges suprêmes dans la foi. Député par César ou par le peuple, il n'est plus indépendant ; il a des intérêts de famille à ménager. Il est simplement un homme habillé de noir qui monte en chaire chaque dimanche pour parler de choses raisonnables. Sa parole n'a ni autorité, ni caractère sacramentel. Le protestantisme, en outre, a dégradé l'éloquence chrétienne par le langage bas, trivial, de mauvais goût, que durent affecter les premiers réformateurs pour se faire mieux accepter du peuple.

Le ministre évangélique enfin n'est pas pêcheur d'âmes dans l'administration des sacrements. Le baptême n'est guère pour lui qu'une pure cérémonie, une simple

aspersion d'eau lustrale ; la confession est abolie ; la communion est rare, et l'eucharistie n'est plus qu'un symbole ; l'ordination est très-probablement ou mieux certainement nulle ; le mariage enfin n'est qu'un contrat naturel. Pour lui la seule condition de salut est la foi, même sans le mérite des bonnes œuvres; sa religion est au fond le socinianisme ; il ne croit plus à la divinité de Jésus-Christ; il ne peut donc y avoir par lui ni rédemption ni conversion.

En résumé : Jésus avait pris l'engagement solennel de faire des apôtres et de leurs successeurs de vrais pêcheurs d'hommes ! L'engagement a été tenu en face de l'univers entier ! Le vrai type des pêcheurs d'hommes existe en très-grand nombre ! il existe au sein de l'Eglise catholique, apostolique, romaine, et nulle part ailleurs ! Donc puisque l'oracle, si incroyable, si étrange, est devenu une immense réalité, Jésus-Christ est Dieu et l'Eglise catholique est divine !

Signalons un fait qui n'a pas été assez remarqué : en France et partout, le pêcheur d'hommes a souvent laissé son nom au centre de son apostolat, ou au lieu de son martyre, de sorte que l'accomplissement de l'oracle divin est mille fois monumentalisé ! VENEZ APRÈS MOI, JE FERAI DE VOUS DES PÊCHEURS D'HOMMES.

CHAPITRE DIXIÈME. — **Sixième splendeur de la Foi.** — *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.* (MATTH. V, 48.) En même temps qu'elles sont un commandement ou un conseil, ces paroles sont aussi une prophétie. Jésus-Christ, en effet, ne ferait pas à ses disciples des commandements, ou ne leur donnerait pas des conseils évangéliques, si ces commandements et ces conseils ne devaient pas être mis en pratique par un plus ou moins grand nombre d'entre eux. Elles signifient donc que la religion de Jésus-Christ formera une grande multitude d'hommes parfaits, marchant sur les traces de leur divin Maître. Or cette annonce est devenue à son tour une réalité immense qui remplit l'univers. L'Eglise

catholique, romaine, seule entre toutes les Eglises chrétiennes, a toujours compté, compte encore, et comptera toujours dans son sein un grand nombre d'âmes parfaites, de saints et de saintes aux vertus surnaturelles, donc elle est divine et seule divine. Déjà, dans l'Ancien Testament, il avait été dit aux élus d'Israël : « Vous serez saints parce que votre Dieu est saint. » Et en effet, par la foi au Messie à venir, par la grâce qu'il devait conquérir par son sang, un certain nombre de personnages de la Bible ont été remarquables par leur sainteté ! Saint Paul, dans son épître aux Hébreux, exalte la foi et la vertu d'Abel, d'Enoch, de Noé, d'Abraham, de tous ceux qui, sans avoir vu l'accomplissement des promesses les ont saluées de loin avec le sentiment profond qu'ils étaient étrangers et voyageurs sur la terre. Commentant cette apothéose de saint Paul, saint Ambroise prend soin de faire remarquer que la philosophie païenne n'a engendré aucun héros que l'on puisse comparer aux patriarches, aux prophètes de l'ancienne loi, sanctifiés à l'avance par la foi en Jésus-Christ. Mais, ce n'est qu'après la venue, les exemples, les leçons, la mort du divin Sauveur que la terre devait donner aux anges et aux hommes le spectacle non-seulement d'actes, en très-grand nombre, de vertus héroïques, mais de l'habitude des vertus héroïques que l'Eglise catholique exige de ceux qu'elle place sur les autels. Les vertus héroïques sont caractérisées et définies dans l'admirable chapitre cinquième de saint Matthieu qui se termine par l'appel à la perfection, et qui est en même temps le Sermon fait sur la montagne. Bienheureux les pauvres d'esprit ; bienheureux ceux qui sont doux ; bienheureux ceux qui pleurent ; bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice ; bienheureux les miséricordieux ; bienheureux ceux qui ont le cœur pur ; bienheureux les pacifiques ; bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice. Vous êtes bienheureux lorsque les hommes vous maudissent et disent faussement tout mal de vous à cause de moi. Réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse, parce que votre récompense

sera grande dans les cieux, c'est ainsi qu'ils ont persécuté les prophètes qui ont été avant vous. Vous êtes (remarquons qu'il s'agit ici d'une affirmation et non plus d'une simple invitation) le sel de la terre... Vous êtes la lumière du monde... Que votre lumière luise donc devant les hommes, afin qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux... Si votre justice n'est pas plus abondante que celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux... Il a été dit aux anciens : « Tu ne tueras pas, » moi, je vous dis que celui qui se met en colère contre son frère, qui lui dit « raca, » qui l'appelle fou, subira le jugement et passera par le feu... Si, sur le point de présenter ton offrande à l'autel, tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi, laisse ton présent devant l'autel, va te réconcilier avec ton frère, et revenant, tu présenteras ton offrande... Il a été dit aux anciens : « Tu ne commettras pas d'adultère. » Moi, je vous dis que quiconque regarde une femme avec convoitise, a déjà commis l'adultère dans son cœur... Que si ton œil droit te scandalise, arrache-le... Que si ta main droite te scandalise, coupe-la et jette-la loin de toi... Il a été dit aux anciens : « Tu ne parjureras pas, tu tiendras au Seigneur tes serments. » Et moi, je vous dis de ne jurer en aucune façon, ni par le ciel, ni par la terre, ni même sur votre tête. Que votre langage soit : oui, oui; non, non. Car, ce qui est de plus est mauvais. Il a été dit : « œil pour œil, dent pour dent. » Et moi, je vous dis de ne pas rendre mauvais traitement pour mauvais traitement. Mais, si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, tendez encore l'autre joue... Donne à qui te demande et ne te détourne pas de celui qui veut emprunter de toi ! Il a été dit : « Tu haïras ton ennemi et tu aimeras ton prochain. » Moi, je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient, afin que vous soyez les bénis de mon Père qui est aux cieux. Si vous aimez ceux qui vous aiment, quel mérite aurez-vous ? Les Publicains le font aussi. Quand vous

aimez vos frères, vous ne faites que ce que font les païens. Soyez donc parfaits, comme votre Père céleste est parfait. — Ce langage sublime de simplicité et de sainteté est à lui seul une splendeur éclatante de la foi. Il caractérise le Verbe incarné Fils du Dieu vivant. Une intelligence humaine eût été impuissante à concevoir cet idéal divin. Eh bien! tout ce que Jésus-Christ demande de plus parfait, des millions de héros catholiques le lui ont habituellement accordé. L'Eglise ne béatifie pas ceux qui, à partir du jour où ils sont entrés dans la voie de la sainteté, cèdent encore à quelques faiblesses humaines. Elle a eu bien de la peine à pardonner au Père Claver un mouvement d'impatience contre ses nègres bien-aimés qui, quoique souvent avertis, dansaient encore leurs danses indécentes. Les vertus dont les décrets de béatification supposent l'habitude sont: les vertus théologales, la Foi, l'Espérance, la Charité; les vertus cardinales, la Prudence, la Justice, la Tempérance, la Force; les vertus religieuses, le Zèle de la gloire de Dieu, l'Humilité, la Soumission à la volonté de Dieu, la Douceur, la Patience, le Mépris du monde, la Mortification, la Pauvreté, la Chasteté, l'Obéissance. Or l'histoire ecclésiastique de tous les âges prouve d'une manière éclatante que toutes ces vertus ont été poussées jusqu'à l'héroïsme, par une multitude de saints parfaits comme Jésus-Christ voulait qu'ils fussent parfaits. Il est impossible de penser à l'une quelconque de ces vertus évangéliques, sans la rattacher au nom populaire de l'un des saints dont nous célébrons les fêtes.

Quel beau monument que la série des décrets de béatification et de canonisation des saints des quatre derniers siècles! Quelle glorieuse liste de noms et de vertus évangéliques! Quels types admirables de perfection de tous les âges, de tous les sexes, de toutes les conditions de la vie, ayant fidèlement reproduit en eux les traits du divin auteur et consommateur de notre foi, miroir, modèle, règle, sceau de la sainteté! Rappelons-en quelques-uns.

Saint Joseph. — Il est juste, c'est-à-dire modèle accompli de toutes les vertus. La grossesse miraculeuse de Marie, son épouse, l'inquiète, le trouble ; il veut la quitter sans bruit, en secret. L'ange le rassure d'un mot. Il croit à cette parole du ciel et adore l'Enfant-Dieu. On lui ordonne de partir la nuit et d'emmener l'enfant avec sa mère : il part. Il est pauvre, et il porte avec joie les livrées de la pauvreté. Pendant trois jours, les yeux pleins de larmes, il cherche le divin Enfant perdu dans le temple. Il aime la solitude laborieuse de Nazareth. Jésus et Marie reçoivent son dernier soupir.

Saint Jean-Baptiste. — Quelle foi ! « Celui qui est venu après moi a été fait avant moi... Voici l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde ! » Quelle humilité ! « Je suis la voix qui crie dans le désert... Je ne suis pas digne de délier les cordons de ses souliers. » Quelle austérité ! Il a pour vêtement un manteau de poil de chèvre, pour ceinture une lanière de cuir, pour nourriture le miel sauvage de la forêt et la sauterelle des champs. Quel amour parfait ! « Il faut que Lui croisse ; moi, il faut que je diminue. » Quelle force ! Il n'hésite pas à reprocher à Hérode le scandale qu'il donne, et courbe docilement la tête sous le fer du bourreau.

Saint Jean l'Evangéliste. — Sa virginité en a fait le disciple bien-aimé. Dans la dernière Cène, il pose sa tête sur le cœur de Jésus, il est le confident de ses secrets. Jésus mourant lui confie sa mère et le donne comme fils à Marie... C'est l'aigle qui monte au sommet des cieux et qui en raconte les merveilles... C'est l'apôtre inspiré de la divinité et de la charité de Jésus-Christ. Il n'y a dans son cœur que de l'amour... Il n'a plus sur ses lèvres que cette parole bénie : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. »

Un enfant. Saint Cyrille. — Il avait sans cesse à la bouche le nom de Jésus. Furieux de ce qu'il ne veut pas adorer les idoles, son père le chasse de sa maison, et le dénonce comme chrétien. Le juge le presse de

céder aux volontés de son père et de rentrer ainsi dans son héritage. « Je serai bien mieux, dit-il, avec mon père qui est au ciel : je ne crains pas la mort, elle sera pour moi le commencement d'une nouvelle vie. » On le mène au lieu du supplice ; on lui fait voir le bûcher, le glaive, tous les instruments de la mort. Il demeure inébranlable. « Je ne crains ni le fer ni le feu ; hâtez-vous de me faire mourir, afin que j'aille plus promptement au ciel. » Les assistants pleurent ; il les conjure de se réjouir avec lui et de l'encourager. Il meurt en héros... Vos louanges, Seigneur, sont sorties glorieu ses des lèvres de ce saint enfant !

Une jeune fille. Sainte Agnès. — Elle avait treize ans. Sa beauté et ses richesses la firent demander en mariage par plusieurs jeunes gens des premières familles de Rome. Mais elle ne veut pas avoir d'autre époux que Jésus-Christ. Ils insistent, elle reste inflexible. Irrités, ils appellent à leur aide les menaces du juge et la vue des instruments de supplice... On allume un grand feu, on apporte les chevalets et les ongles de fer ; Agnès n'éprouve aucun moment de faiblesse. On la traîne devant les idoles pour la forcer de leur offrir de l'encens ; elle lève la main, mais pour faire le signe de la croix. On l'enferme dans un lieu de débauche. « Je ne crains rien, dit-elle au juge : Jésus-Christ est trop jaloux de la chasteté de ses épouses, pour souffrir que je sois violée. » Vaincus par sa beauté tout angélique, les libertins la respectent. Un seul, plus téméraire, ose lever sur elle des regards effrontés. Il est frappé de cécité. Rendu plus furieux, le juge la fait décapiter. Agnès, dit saint Ambroise, marcha au supplice avec plus de joie qu'une autre au lit nuptial.

Une jeune Epouse. Sainte Cécile. — Elle était d'une famille illustre et chrétienne. Sa vie était toute consacrée à la prière et à la charité. C'était l'abeille toujours active et bourdonnante qui remplissait sa ruche du miel de toutes les vertus. Elle fut mariée à un jeune patricien appelé Valérien. Le lit nuptial fut dressé, mais Cécile

avait adressé à Dieu cette prière : « Faites que mon cœur et mon corps, restés immaculés, conservent intacte la fleur de la virginité. » Elle fut exaucée. Valérien ouvrit les yeux à la vraie foi et devint chrétien. Il en fut de même de Tiburce, son frère, et d'un jeune officier du prétoire, nommé Maxime. Ces trois jeunes gens moururent martyrs de leur constance à défendre leur religion. Cécile, après avoir assuré leur salut éternel, obtint à son tour la gloire du martyre. Elle eut la tête tranchée.

Une Mère et ses enfants martyrs. Sainte Félicité, dame romaine, aussi distinguée par ses vertus que par sa naissance, eut sept enfants qu'elle éleva dans la crainte du Seigneur et dans la piété. Devenue veuve, elle consacra tous ses loisirs à Dieu et à la conversion des idolâtres. Dénoncée comme chrétienne par les prêtres païens, elle comparut devant le tribunal de Publius. Sommée de sacrifier aux idoles, elle refuse et s'écrie : « Avec la vertu de l'Esprit de Dieu qui combattra en moi. je sortirai victorieuse du combat. » Mais, vos enfants ! Vous me forcerez à leur ravir la vie ! — Mes enfants, ils vivront éternellement avec Jésus-Christ, s'ils lui sont fidèles. — Quoi, vous n'avez aucune pitié d'eux ? Ils sont à la fleur de l'âge et peuvent espérer les plus hautes dignités ! » — Votre pitié est une impiété ! Mes enfants, regardez le ciel où Jésus-Christ vous attend avec ses saints. Publius fit alors souffleter Félicité, et il interrogea séparément les sept enfants. Aucun ne fut ébranlé par ses menaces ou ses promesses. Ils moururent tous dans des supplices différents, sous les yeux de leur mère, qui cueillit la dernière la couronne du martyre. Elle craignait plus, dit saint Grégoire le Grand, de laisser sur la terre ses sept enfants, que les autres mères ne craignent de survivre aux leurs. Elle fut huit fois martyre, puisqu'elle souffrit ce que souffrit chacun de ses sept enfants.

Un martyr dans la force de l'âge. Saint Laurent. — Les vertus extraordinaires dont il donna l'exemple dans sa jeunesse, lui conquirent l'affection de saint Sixte

qui l'établit le premier des diacres, gardien des richesses de l'Eglise et chargé d'en distribuer les revenus aux pauvres. Quand le saint Pape marcha au supplice, Laurent attristé lui cria : « Où allez-vous, Pontife, sans votre Diacre ? — Je ne vous abandonne pas, mon fils..., des épreuves plus grandes et une victoire plus glorieuse vous attendent ! Vous me suivrez dans trois jours. En attendant, donnez aux pauvres les trésors dont vous êtes dépositaire. » Laurent obéit. Et quand, plus tard, le préfet de Rome exigea qu'il lui remît son dépôt, Laurent lui dit, en lui faisant voir une grande multitude de pauvres : « Voilà ceux à qui les richesses de l'Eglise ont été distribuées ! » Le juge, fortement irrité, s'écria : « Je sais que tu désires la mort, tu l'auras; mais ne crois pas qu'elle soit prompte, je te ferai mourir par degrés. On dresse un gril de fer sur des charbons à demi allumés, Laurent est placé dessus. Son visage se montre aux regards des chrétiens, entouré d'une auréole de gloire. Il était comme insensible aux ardeurs du feu matériel. « Vous pouvez retourner mon corps, dit-il aux bourreaux après quelque temps, il est assez rôti de ce côté. » Puis, et peu après : « Ma chair est assez cuite, vous pouvez en manger. » Il priait avec ferveur, demandant à Dieu la conversion de Rome. Sa prière achevée, il leva les yeux au ciel et rendit l'esprit. Sa fin fut celle de l'idolâtrie qui disparut peu à peu, jusqu'au jour où le sénat lui-même vénéra les tombeaux des apôtres et des martyrs.

Un Vieillard martyr. Saint Polycarpe eut le bonheur de converser avec ceux qui avaient vu le Sauveur, et de puiser l'esprit de Jésus-Christ dans les instructions des apôtres eux-mêmes. Saint Jean, auquel il s'attacha plus particulièrement, le fit évêque de Smyrne. Un jour, à Rome, il rencontra Marcion, l'ennemi de la divinité de Jésus-Christ, qui osa lui demander s'il le reconnaissait. « Oui, dit-il, je te reconnais pour le fils aîné du diable. » Il subit le martyre sous l'empereur Marc-Aurèle. On l'amena dans l'amphithéâtre, le juge le

menaça de le faire jeter aux bêtes ou dans un bûcher. « Je ne crains qu'une chose, dit Polycarpe avec calme, c'est le feu éternel! — Qu'on le livre aux flammes! » s'écrie le peuple. A l'instant même, le bois est entassé autour d'une colonne à laquelle le saint vieillard est attaché. Il fait à Dieu cette prière : « Seigneur Jésus, Dieu du ciel et de la terre, je vous remercie de ce qu'elle soit arrivée l'heure où j'ai le bonheur d'être associé aux martyrs. » La flamme l'environne aussitôt, mais elle respecte son corps. Le bourreau le tue d'un coup de poignard. Ainsi mourut glorieusement, pour le nom de Jésus, ce vénérable Pontife, à l'âge de quatre-vingt-six ans.

Un Mendiant. Saint Joseph Labre. — Pauvre, humilié, méprisé, vagabond sur la terre, vêtu de haillons, il ne vivait que d'aumônes qu'il ne demandait jamais, et qu'il partageait avec de plus pauvres que lui, quand elles excédaient ses besoins. Il passait le jour dans sa chère église de Notre-Dame-des-Monts, et la nuit à l'hôpital. Lorsqu'il eut rendu le dernier soupir, un cri s'échappa de toutes les bouches: « Le saint est mort ! » Dieu a manifesté sa gloire par de nombreux miracles. L'Eglise l'a placé au rang des saints, et l'on doit dire que sa canonisation a été l'un des actes les plus glorieux du souverain Pontificat de Pie IX.

Une Bergère. Sainte Geneviève. — Elle avait à peine sept ans que déjà un saint évêque, Germain d'Auxerre, annonçait sa sainteté future. Il la consacra à Dieu dont elle devint la fidèle épouse. Sa mortification était extrême, son humilité profonde, sa foi vive, sa charité ardente. On la traitait de visionnaire et d'hypocrite. La colère augmenta quand elle eut osé prédire que Paris échapperait au glaive d'Attila qui venait d'envahir les Gaules. Mais quand on vit les Huns changer le plan de leur marche, la persécution dirigée contre la sainte fit place à l'admiration. Geneviève fit longtemps encore d'autres prodiges éclatants. Elle mourut à quatre-vingt-dix ans. Et depuis des siècles elle est honorée solennelle-

ment et invoquée avec une ferveur toujours nouvelle comme la patronne de Paris. Ses cendres ont été jetées au vent, mais la pierre de son tombeau parle victoires !

Un Laboureur. Saint Isidore. — Il fit de très-bonne heure éclater sa sainteté par sa patience à supporter les injures, par sa douceur à l'égard de ceux qui lui portaient envie, par sa fidélité à ses maîtres. Il faisait de son travail un acte de religion. Pendant que sa main conduisait la charrue, son cœur conversait avec les anges et avec Dieu. Plein de charité pour les pauvres, il partageait avec eux son salaire. Il inspira si bien à sa femme les sentiments de sa foi profonde, qu'elle mérita d'être inscrite au nombre des saintes que l'Espagne honore. Le pieux laboureur se prépara dignement à la mort par un redoublement de ferveur; il fut l'admiration de tous ceux qui assistèrent à son heure dernière. Sa sainteté éminente, quoique cachée, l'a fait l'objet d'une admiration universelle. L'Espagne et la ville de Madrid le comptent au nombre de leurs plus glorieux patrons.

Un Portier. Alphonse Rodriguez. — Il fut d'abord marchand, mais ayant essuyé plusieurs revers de fortune, il adora la main de Dieu, se livra tout entier aux œuvres de la sanctification chrétienne, et entra dans la Compagnie de Jésus. Ses supérieurs lui confièrent la charge de portier du collége de Majorque, et il remplit ces fonctions jusqu'à la fin de sa vie. C'est dans cet humble poste qu'il s'éleva à la plus haute sainteté, marchant sans cesse en la présence de Dieu. Sa mortification était extrême. Son obéissance et son humilité n'avaient point de bornes. A l'égard de tout le monde, il était affable et prévenant. On le voyait bien souvent en extase; mais les dons de Dieu n'enflaient point son cœur, il se regardait comme le plus grand des pécheurs. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans, et devint l'objet d'une vénération profonde.

Une Servante. Sainte Zite. — Elle naquit de parents pauvres. A l'âge de douze ans, elle se mit au service

d'un riche habitant de Lucques, et y resta jusqu'à sa mort. Elle partageait avec les pauvres le peu qu'elle avait. Sa couchette ordinaire était une planche, ou la terre nue. Douce, humble, soumise envers tout le monde, elle se montrait d'un courage intrépide en face des libertins. Sa virginité était la récompense d'une vie mortifiée et d'une prière continuelle. Son service ne souffrait pas de ses exercices de piété. Aussi ses maîtres finirent-ils par la traiter avec bonté, et même avec vénération. Dans sa vieillesse, elle fut considérée non comme une domestique, mais bien comme la servante de Dieu. Sa mort fut sans agonie, elle expira doucement, les yeux levés au ciel. Au même moment, une étoile brillante apparut au zénith de la ville, et les enfants s'écrièrent : « Courons à l'église Sainte-Frédegonde, car Zite la sainte est morte. » Des miracles nombreux attestèrent sa sainteté. La République et la cité de Lucques l'ont choisie pour leur patronne !

Un Fugitif. Saint Alexis. — Fils unique d'un riche sénateur de Rome, il reçut une éducation conforme à son rang, et se distingua de bonne heure par sa bienfaisance pour les pauvres. Plus il avançait en âge, et moins il pouvait se distraire de la pensée de Dieu et de l'éternité. Ses parents voulurent absolument le marier. Mais, par une inspiration extraordinaire, le jour même des noces, usant de la liberté que la sainte Eglise accorde d'embrasser un état plus parfait, avant la consommation du mariage, il s'enfuit et alla se cacher dans une petite cabane voisine d'une église dédiée à Marie. Ses vertus attirèrent l'attention; tout aussi dans sa personne décelait une origine noble. Il changea de résidence, revint à Rome déguisé en pèlerin, et demanda l'hospitalité dans la maison paternelle. On lui accorda un petit réduit où il passa le reste de ses jours, ignoré des membres de sa famille. Ce ne fut qu'à l'heure de la mort qu'il se fit reconnaître. On lui fit de magnifiques funérailles. Son corps retrouvé au XIIIe siècle, repose aujourd'hui dans une église élevée en son honneur. Son nom se trouve dans tous les martyrologes grecs et latins.

L'Avocat des pauvres. Saint Yves. — Issu d'une famille illustre et pieuse, il fit, dans les universités les plus renommées, de brillantes études de philosophie, de théologie et de droit canon. La sainte gravité de sa conduite imposait aux plus libertins, et finissait par les toucher. Sa vie était partagée entre la prière, l'étude et la charité. Sa mortification était excessive : il couchait sur la dure, avec un livre ou une pierre pour oreiller. Il se décida librement à embrasser l'état ecclésiastique. Le jour de son ordination et de sa première messe, il versa des larmes de joie et d'amour. Nommé official, c'est-à-dire juge ecclésiastique, du diocèse de Vannes d'abord, de Tréguier ensuite, il s'acquitta de cet emploi avec une sagesse et une habileté incomparables. Les orphelins, les veuves, les pauvres, les délaissés trouvaient en lui un défenseur infatigable. Les plus illustres jurisconsultes admiraient sa science et sa connaissance du droit, en même temps qu'ils étaient sous le charme de son éloquence. Il avait fait bâtir auprès de son presbytère un hôpital pour les pauvres et les malades. Dans les derniers temps de sa vie, on le voyait, soutenu par deux personnes, prêcher et répondre à tous ceux qui venaient de loin le consulter. Il succomba à tant de fatigues, et fut obligé de se mettre au lit. Ayant reçu les derniers sacrements, il ne s'entretint plus qu'avec Dieu jusqu'à son dernier soupir. Il avait pratiqué la vertu à un degré héroïque dans les fonctions si périlleuses de juge, d'avocat, de curé, fonctions qui ont donné à l'Eglise bien peu de saints.

Un Ermite. Saint Paul. — Natif de la basse Thébaïde, il n'avait encore que quinze ans et vivait paisiblement dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes, lorsque l'empereur Dèce ouvrit la persécution contre les chrétiens. Le jeune Paul, pour mettre sa foi en sûreté, crut d'abord devoir se cacher; puis il se sentit inspiré de vivre tout à fait dans la retraite. Il trouva une caverne auprès de laquelle était une fontaine et un palmier qui lui donnaient le vêtement et la nourriture. Il avait déjà cent

treize ans, quand saint Antoine fut conduit dans sa solitude par une révélation du ciel. Les deux saints se reconnurent sans s'être jamais vus. Ils conversèrent tout le jour des choses de Dieu et passèrent la nuit en prières. Le lendemain matin, Paul pria Antoine d'aller chercher le manteau de saint Athanase et de le lui apporter, pour qu'il pût s'en revêtir un instant avant de mourir. A son retour, Antoine trouva le saint à genoux sans mouvement et sans vie. Deux lions venus du désert, creusèrent une fosse où Antoine put ensevelir le serviteur de Dieu.

Un Patriarche. Saint Athanase. — Elevé à l'âge de trente ans sur le siége patriarcal d'Alexandrie, il fut tout entier à ses devoirs de pasteur des âmes. Il gouvernait avec douceur et fermeté le troupeau confié à ses soins, lorsqu'apparut sur l'horizon l'audacieux contempteur de la divinité du Christ. L'impie Arius a levé tout à coup le masque ; il groupe autour de lui de nombreux partisans, et se croit assuré du triomphe... Mais Athanase est là, debout sur la brèche, comme une sentinelle avancée et forte. Il terrasse, il foudroie de son éloquence véhémente et pleine de charité le nouveau Cérinthe. Vaincu sur le terrain de la doctrine, Arius attaque Athanase par la calomnie, il cherche à le rendre abominable aux yeux de la chrétienté. Le saint et courageux docteur est sommé de comparaître devant un conciliabule où siégent des évêques, plutôt dignitaires de l'Empire que défenseurs de l'enseignement de l'Eglise. Athanase déconcerte ces juges prévaricateurs par la majesté de son attitude et la précision de ses réponses. Sa cause est gagnée, son innocence est manifeste ; mais ici, comme trop souvent, hélas ! la force l'emporta sur le droit. L'intrépide évêque dut prendre le chemin de l'exil. Cinq fois il sera ainsi éloigné de son cher troupeau. Qu'importe ! L'inextinguible étincelle de l'amour de Jésus-Christ brûle ardente et pure dans sa noble poitrine. Inébranlable témoin de la vérité, il attendra dans la prière, les veilles et le jeûne, l'heure du calme et du retour. La tempête finit par s'apaiser, et Athanase vint terminer ses

jours au milieu de ce peuple fidèle d'Alexandrie qu'il n'avait cessé d'édifier par sa patience héroïque, son humilité profonde, son austérité sans bornes et son invincible attachement à la doctrine de l'Eglise.

Une Impératrice. Sainte Hélène. — Elle fut mariée à Constance Chlore, lorsqu'il n'était encore qu'officier, et celui-ci se vit forcé de la répudier dès qu'il fut associé à l'Empire. C'était là une des conditions de son élévation. L'honneur d'avoir donné le jour au grand Constantin eût vite consolé Hélène de cet affront, si elle en eût prévu les suites heureuses, surtout pour son salut. Elle n'embrassa la foi chrétienne qu'après son fils; mais elle sut rattraper le temps perdu dans l'idolâtrie. Elle se distingua surtout par une piété humble et sincère, qui lui faisait oublier sa dignité, et se confondre avec le peuple dans les assemblées saintes, par un amour tendre et généreux envers les pauvres, dont elle était la mère; par un zèle et une libéralité sans bornes pour la construction des églises. Hélène avait quatre-vingts ans lorsque son fils la pria de vouloir bien veiller à la construction d'un temple qu'il voulait élever sur le Calvaire. Hélène partit pour les Lieux saints, brûlant du désir de retrouver la croix sur laquelle Jésus-Christ était mort. Ses vœux furent exaucés; la vraie Croix apparut au grand jour. Hélène témoigna à Dieu sa reconnaissance par une infinité de bonnes œuvres. De retour à Rome, elle rendit bientôt sa sainte âme à Dieu, bénissant tendrement sa famille agenouillée au pied de son lit.

Un Docteur. Saint Ambroise. — Il était gouverneur de Milan, lorsqu'il fut appelé, comme par inspiration, au siége épiscopal de cette grande ville. Sa conduite ne tarda pas à justifier ce choix. On vit briller en lui toutes les qualités qui font les grands et saints évêques. Son zèle à instruire le peuple était infatigable, son désintéressement exemplaire, sa charité sans bornes, sa douceur à l'égard des âmes égarées incomparable. C'est à lui que l'Eglise doit la conversion de saint Augustin. Il se montra inflexible contre les entreprises de l'impéra-

trice Justine, et refusa énergiquement l'entrée de l'église à l'empereur Théodose, souillé du meurtre des habitants de Thessalonique.

Une Mère. Sainte Monique. — Elevée par une sage gouvernante, elle apprit de bonne heure à dompter ses passions naissantes et à réprimer les saillies de son caractère. Elle épousa un bourgeois de Tagaste nommé Patrice, homme d'honneur, mais encore païen. Elle eut beaucoup à souffrir de son humeur violente et emportée, mais elle ne se départit jamais de la soumission que la religion commande aux femmes chrétiennes. Cette modération adoucit peu à peu le caractère impétueux de Patrice. Il finit par renoncer à l'idolâtrie et fit une sainte mort. Il laissait un fils qui devait prolonger encore longtemps les chagrins de cette digne veuve, avant de lui donner à son tour de bien douces consolations. Ce fils était le grand Augustin, alors engagé dans l'erreur et esclave de ses passions. Toutes les remontrances de Monique paraissaient inutiles; mais les prières et les larmes qu'elle ne cessait de répandre devant le Seigneur avançaient en secret l'heure d'une conversion si miraculeuse. Elle arriva enfin, et cette bonne mère n'ayant plus rien à désirer sur la terre, alla recevoir dans le ciel la récompense de tant de mérites. Elle mourut au port d'Ostie, entre les bras de son cher Augustin.

Un Evêque. Saint Nicolas. — Ce grand saint, devenu si populaire à travers les âges, vivait au IVe siècle et était évêque de Myre, en Lycie. La grande vénération qu'on a toujours eue pour lui dans l'Eglise et la multitude de temples bâtis en son honneur, sont des témoignages éclatants de son éminente sainteté. Il est regardé comme le patron des enfants. Et c'est à juste titre, car dès son enfance, il fut un modèle d'innocence et de vertu. Il avait un plaisir extrême à former cet âge tendre à la piété, et plusieurs fois il délivra des jeunes filles en danger de perdre leur innocence. Il opéra plusieurs miracles parfaitement constatés.

Un Docteur. Saint Thomas d'Aquin. — Né en 1226,

d'une des premières familles du royaume de Naples, il montra tout jeune, de grandes dispositions pour l'étude et la vertu. Vers l'âge de dix-sept ans, il prit l'habit de Saint-Dominique. Ses parents en furent au désespoir, et le firent enfermer dans un château fort, où on ne négligea rien pour ébranler sa résolution, où son innocence aussi courut les plus grands dangers. Le saint novice triompha de toutes ces difficultés, parvint à s'échapper et finit par prononcer ses vœux. Il étudia sous Albert le Grand. La supériorité de son esprit, jointe à un travail opiniâtre, le rendit bientôt capable d'instruire ses maîtres eux-mêmes, et de composer ces beaux ouvrages de Théologie, qui lui ont fait donner le surnom d'Ange de l'école. L'étude ne servit qu'à augmenter son zèle pour la perfection et sa fidélité aux pratiques de la dévotion, particulièrement envers Jésus dans le Saint Sacrement. Il a écrit ses plus beaux traités au pied du crucifix et il mérita d'entendre de la bouche du divin Sauveur ces douces paroles : « Tu as bien écrit de moi, Thomas ! »

Une Malade. Sainte Lidwine. — Native de Hollande, Lidwine aima Dieu dès ses plus tendres années ; à douze ans elle fait le vœu de virginité. Elle fut affligée d'une horrible complication de maux qui l'obligèrent à garder le lit les trente dernières années de sa vie. Elle se vit pendant sept ans privée de l'usage de presque tous ses membres. A ces souffrances physiques s'ajoutaient de grandes peines intérieures. Mais jamais, par un miracle de la grâce, le désespoir ne s'empara de cette âme épurée au creuset de la souffrance. Elle méditait habituellement sur la passion du Sauveur, c'est là qu'elle puisait la force d'ajouter à ses propres douleurs d'autres mortifications volontaires. Cette patience héroïque accompagnée d'une douceur et d'une humilité rares, d'un vif amour des pauvres, lui mérita le don des miracles et des révélations. Saintement et joyeusement crucifiée sur la terre avec son divin Maître, elle alla partager enfin avec lui la couronne promise aux fidèles amantes du Calvaire.

Un Roi. Saint Louis. — La reine Blanche, sa mère,

l'éleva avec grand soin. « Mon fils, lui disait-elle souvent, j'aimerais mieux vous voir tomber mort à mes pieds que de vous voir commettre un péché mortel. » Ces paroles se gravèrent profondément dans le cœur du jeune Louis. Il les méditait souvent, étant devenu roi de France. Il se montra aussi grand prince que fervent chrétien, et sut allier toutes les vertus des saints avec les qualités d'un héros et d'un sage législateur. Après avoir réglé et pacifié l'intérieur de ses Etats, il prit la croix et partit pour la Palestine. Tombé au pouvoir des musulmans, il ne perdit rien de la tranquillité de son esprit ni de la dignité de son caractère. Les Barbares eux-mêmes, touchés de tant de grandeur d'âme, disaient que c'était le plus fier chrétien qu'ils eussent jamais connu. Une seconde croisade n'eut pas plus de succès, mais elle procura au saint Roi l'avantage de mourir soldat de Dieu et de sa religion sainte. La peste l'enleva sous les murs de Tunis. Voltaire lui-même a rendu un solennel et touchant hommage à la grande sainteté de ce modèle incomparable des souverains, plus père encore que roi.

Un Pape. Saint Pie V. — Dès l'âge de quinze ans, il prit l'habit de Saint-Dominique et se fit une règle de tendre toujours à une perfection plus élevée. Après avoir enseigné avec beaucoup de succès la philosophie et la théologie, il devint successivement maître des novices, prieur, etc., et fut plus tard promu au cardinalat. Sous le pape Pie IV, il montra une si grande aptitude pour la direction des affaires de l'Eglise, qu'à la mort de ce pontife, il fût appelé par acclamation à lui succéder. Il fit tout ce qu'il put pour éloigner de lui ce fardeau, mais il dut obéir. Pie V montra plus d'ardeur encore pour l'oraison et la mortification ; c'était là toute sa force. Il publia les décrets du concile de Trente, et travailla de toutes ses forces à les faire exécuter. Ce fut à sa prodigieuse activité et à ses instantes prières qu'on dut la mémorable victoire remportée sur les Turcs en 1571. Pie V fut un grand pape et un prand saint.

Un grand du monde. Saint François de Borgia. — Il

passa ses premières années à la cour de Charles-Quint, qui le traita toujours avec une grande considération. Il épousa Eléonore de Castro dont il eut cinq enfants. Ayant été chargé de conduire le corps de l'impératrice Isabelle à Grenade, François effrayé de l'état du cadavre de cette princesse en conçut un tel mépris pour les choses de ce monde, qu'il résolut dès lors d'embrasser une vie plus parfaite. Veuf à l'âge de trente-six ans, vice-roi de Catalogne, quatrième duc de Candie, il renonça à toutes les grandeurs humaines et entra dans la Compagnie de Jésus. Saint Ignace l'envoya prêcher dans les différentes provinces de l'Espagne, et l'établit supérieur de toutes les maisons de son ordre dans ce royaume. Son humilité extraordinaire et ses autres vertus, auxquelles sa naissance donnait un nouvel éclat, lui concilièrent le respect des grands et des petits. Son ministère fut béni. Il fut le troisième général de la Compagnie. Trois choses, disait-il, assureront la prospérité de la Compagnie : 1° l'esprit de prière et l'usage fréquent des sacrements; 2° l'opposition du monde et les persécutions ; 3° la pratique de la plus parfaite obéissance.

Un grand Chancelier. Saint Thomas de Cantorbéry. — Chancelier du royaume d'Angleterre sous Henri II, et archevêque de Cantorbéry, il exerça ces lourdes fonctions avec un zèle et un talent qui furent d'abord appréciés du roi. Thomas était le modèle de son clergé, le père des pauvres, le défenseur ardent des droits de l'Eglise. Cette fermeté inébranlable lui valut l'inimitié du monarque. Personne, disait le roi, n'aura donc le courage de me défaire de ce prêtre qui me donne plus de peine que tout le reste de mes sujets ! » Thomas assassiné dans son église, au pied de l'autel, mourut en héros chrétien.

Un Fondateur. Saint Jean de Matha. — Il naquit à Faucon, en Provence, vers le milieu du XIIe siècle, et étudia d'abord à Aix, ensuite à Paris, où il reçut la prêtrise. Pendant qu'il disait sa première messe, il eut une vision qui lui donna à entendre ce que le ciel demandait

de lui. Mais afin de s'en assurer davantage, il alla trouver dans le désert un saint ermite, Félix de Valois, avec lequel il arrêta la fondation d'un ordre religieux, destiné au rachat des chrétiens captifs chez les mahométans. Le souverain Pontife, après avoir consulté Dieu dans la prière, approuva le nouvel institut qui prit le nom d'Ordre de la Trinité. Jean fit deux voyages à Tunis, où il eut beaucoup à souffrir. Des milliers de captifs furent rachetés. Exténué de fatigues, de jeûnes et de mortifications, il vint mourir à Rome, en odeur de sainteté, vers l'an 1213.

Une Fondatrice. Sainte Thérèse. — Elle naquit à Avila en 1515. Dès l'âge le plus tendre, embrasée par les pieuses lectures qu'on faisait dans sa famille, elle brûlait du désir d'affronter le martyre, et se portait avec une ardeur incroyable à toutes les pratiques de la piété. Ce premier élan s'affaiblit néanmoins par la lecture de quelques romans, et par les liaisons qu'elle contracta avec des personnes trop mondaines. Elle se serait même entièrement relâchée, si un mouvement pressant de la grâce ne lui eût inspiré la pensée d'entrer en religion. Elle choisit l'ordre du Carmel. Là encore elle eut à lutter contre la faiblesse humaine. Mais enfin, par un nouvel et glorieux élan, elle se donna toute à Dieu et marcha à grands pas dans les héroïques sentiers de la perfection. Elle reçut du ciel des faveurs extraordinaires par lesquelles Dieu la préparait au grand œuvre de la réforme du Carmel. Elle arriva laborieusement à ses fins. Mille traverses, mille contradictions vinrent l'assaillir ! Thérèse n'en était que plus confiante en Dieu. Sa devise était : *ou souffrir ou mourir*, et après avoir bien souffert, bien combattu tous les combats de Dieu, elle put enfin aller voir face à face le divin époux de son âme, l'an 1581.

Je pourrais multiplier à l'infini cette glorieuse liste de modèles des vertus héroïques, mais force est de s'arrêter.

Et quels sont ceux auxquels Jésus-Christ commandait la sainteté et la perfection, qui ont été vraiment saints parfaits ? Ce sont des hommes comme nous dont le Sage

a dit : « L'être humain dans ses sens, dans ses sentiments, dans son cœur, est enclin au mal dès sa plus tendre jeunesse! » Chez qui la fascination de la frivolité obscurcit le bien, et l'inconstance de la concupiscence fait naître comme invinciblement la malice... C'est cette nature humaine qui faisait crier à Job : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous fait contraire à vous? Qui inspirait à saint Paul ces accents de désespoir : « Infortuné, je ne fais pas le bien que j'aime, et je fais le mal que je hais ! » Ces saints, ces parfaits ce sont ces apôtres et ces disciples auxquels Jésus-Christ disait souvent : « Veillez et priez sans cesse, car l'esprit est prompt et la chair est faible... Insensés et lents à croire, combien de temps vous souffrirai-je près de moi ? » Ce sont ces mêmes apôtres, ces mêmes disciples qui, au jour de sa passion, n'avaient pas eu le courage de veiller et de prier une heure avec lui, et qui tous s'étaient enfuis. Oui, voilà ceux dont le Christ a fait des saints et même des parfaits. Un grand nombre de saints en effet, comme sainte Thérèse, sainte Françoise de Chantal, saint François de Borgia, saint André Avellin, etc., etc., ont fait le vœu de tendre sans cesse à la perfection, de faire à chaque instant ce qu'ils verraient être plus excellent. Suivant les expressions si éloquentes des saintes Ecritures, ils couraient dans le chemin de la vertu avec la rapidité de l'étincelle qui envahit une vaste étendue de roseaux secs ; ils avaient dressé des degrés dans leur cœur et ils les gravissaient avec intrépidité; ils étaient comme la lumière de l'aurore, faible d'abord à son lever, mais qui monte et croît sans cesse jusqu'à ce qu'elle atteigne la splendeur du midi. Et, répétons-le encore, ces transformations, ces transfigurations sont propres exclusivement à l'Eglise catholique, apostolique, romaine, qui est la seule sainte qui, seule, a fait, fait encore et fera toujours des saints et des parfaits.

Un impie de sang-froid et trop célèbre, Proudhon, à l'invitation divine : « soyez saints parce que je suis saint, » répondait par ces abominables blasphèmes qu'on

dirait sortir de la bouche de Satan, mais qui n'en sont pas moins, par leurs excès, une Splendeur de la foi : « Esprit menteur, Dieu imbécile, ton règne est fini, cherche parmi les bêtes d'autres victimes. Je sais que je ne suis ni ne puis jamais devenir saint. Et comment le seras-tu, toi, si je te ressemble?... Dieu, c'est sottise et lâcheté; Dieu, c'est hypocrisie et mensonge; Dieu, c'est tyrannie et misère; Dieu, c'est le mal! Tant que l'humanité s'inclinera devant un autel, tant que l'homme sera esclave des rois et des prêtres, elle sera réprouvée... la paix et l'amour seront bannis d'entre les mortels. » Eh bien, ce même Proudhon vaincu par l'évidence des faits et le témoignage éclatant de l'histoire, a dit de la religion catholique : « C'est elle qui cimenta les fondements de la société, qui donna l'unité et la personnalité aux nations, qui servit de sanction aux premiers législateurs, anima d'un souffle divin les poëtes et les artistes, et, plaçant dans le ciel la raison des choses et le terme de notre espérance, répandit à flots sur un monde de douleurs la sérénité et l'enthousiasme... Comme elle sait ennoblir le travail, rendre la douleur légère, humilier l'orgueil du riche, et relever la dignité du pauvre! Que de courage elle échauffa de ses larmes! Que de vertus elle fit éclore! Que de dévouements elle suscita! Quel torrent d'amour elle versa au cœur des Thérèse, des François de Sales, des Vincent de Paul, des Fénelon, et de quel lien fraternel elle embrassa les peuples, en confondant dans ses traditions et dans ses prières, les temps, les langues et les races... La Religion a créé des types auxquels la science n'ajoutera rien, heureux si nous apprenons de la science à réaliser en nous l'idéal que la religion nous a montré. » Splendeur! Splendeur!

Jésus-Christ avait dit : « Soyez parfaits comme votre père céleste est parfait, ou mieux, beaucoup de vous seront parfaits comme votre père céleste est parfait! » L'oracle divin s'est accompli et son accomplissement est un miracle évident de la toute-puissance divine.

CHAPITRE ONZIÈME.—**Septième splendeur de la Foi.**— *Les pauvres sont évangélisés.* (Saint MATTHIEU, XI, 52.) Les disciples de Jean hésitaient encore à se ranger sous la direction de celui que leur maître avait appelé « l'Agneau de Dieu. » Le précurseur était toujours en prison. Hérode avait résisté jusque-là aux sollicitations d'une épouse ambitieuse et cruelle. L'illustre captif profita des derniers instants que lui laissait la modération ou la pusillanimité du Téthrarque. Il fit venir deux de ses plus fidèles disciples et les adressa directement à Jésus.. « Jean-Baptiste, dirent-ils au Sauveur, vous pose cette question : Etes-vous Celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre? » En ce moment, Jésus était environné d'une grande multitude de peuple. Devant les disciples de Jean, il guérit les malades de leurs infirmités et de leurs plaies, délivre les démoniaques et rend la vue aux aveugles. Puis, prenant la parole, il répondit aux envoyés : « Allez, dites à Jean ce que vous avez vu. Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, L'ÉVANGILE EST ANNONCÉ AUX PAUVRES. » C'est donc Jésus-Christ lui-même qui a classé l'Evangile annoncé aux pauvres au rang des miracles qui démontrent sa divinité et la divinité de sa sainte Eglise, et qui en a fait une splendeur de la Foi ! Les pauvres sont évangélisés, c'est-à-dire réhabilités, respectés, aimés, secourus, enseignés ! C'est encore un oracle; une prophétie ! et un oracle qui s'est accompli et s'accomplit tous les jours. Partout dans le christianisme, théoriquement du moins, mais partout dans le sein de l'Eglise catholique, romaine, dogmatiquement et pratiquement, le pauvre est évangélisé de la manière la plus parfaite, et cette évangélisation du pauvre est encore un grand fait qui remplit le monde. Donc l'Eglise catholique est divine. Jésus-Christ avait déjà appelé l'attention sur ce but capital de sa mission. Dans une circonstance mémorable, un jour qu'il enseignait dans la synagogue de Nazareth, sa ville natale, on lui présenta le livre du prophète Isaïe, il

l'ouvrit et il lut : « l'esprit du Seigneur est sur moi et m'a consacré par son onction sainte, il m'a envoyé pour évangéliser les pauvres. » L'Evangile annoncé aux pauvres, but capital de la mission du divin Maître, est donc aussi une prophétie de l'Ancien Testament, dont l'accomplissement est vraiment merveilleux.

A peine le Messie est-il né, pauvre au milieu des pauvres, que l'ange apparaît à de pauvres bergers, et leur dit : « Je vous annonce une bonne nouvelle, une grande joie. Voici qu'il vous est né un Sauveur, le Sauveur des pauvres ! Allez, vous trouverez un enfant couché dans une crèche, enveloppé de langes. » Et tout aussitôt une multitude d'esprits célestes entonne l'hymne du salut « Gloire à Dieu !.. Paix aux hommes de bonne volonté !» Les bergers coururent à Bethléem, trouvèrent l'enfant couché dans la crèche, crurent en lui et l'adorèrent; puis ils se firent les échos de la bonne nouvelle. Les premiers attirés au berceau du Sauveur furent donc les pauvres. Il fondera son Eglise sur des pauvres. Ses apôtres seront des pauvres, le chef de son apostolat sera un pauvre. Quand il commencera sa prédication, la première des béatitudes sera : « Heureux les pauvres ! » Jusque-là, dans tous les temps, dans toutes les sociétés, dans l'antiquité païenne et chez les peuples dont on a le plus vanté la civilisation, les Grecs et les Romains, non seulement aucune pauvreté, aucune misère n'était respectée, l'histoire entière nous l'atteste, mais toutes les misères étaient barbarement outragées. Là l'indigence était une vraie dégradation sociale qui plaçait le pauvre hors de la famille et de l'humanité. Là l'enfant pauvre, lâchement trahi par la société, était abandonné sans défense aux caprices inhumains d'un père qui pouvait à son gré, le jeter comme une immondice sur la place puplique ou l'étouffer de sa propre main. Là, à côté d'une poignée d'hommes qui jouissaient exclusivement de la vie comme d'un monopole, végétaient entre le supplice de la faim et le supplice plus dur encore du mépris, des milliers d'esclaves, sortes de troupeaux à figure humaine

usés le jour aux plus rudes travaux, et la nuit parqués comme de vils animaux dans d'infects souterrains, race privilégiée pour la douleur et pour l'opprobre. Tout cela se passait sous le règne de la raison humaine sans qu'elle ait jamais protesté en faveur de la dignité de l'homme. Non-seulement la philosophie restait sans larmes en présence de tant d'infortunes, sans voix contre tant d'oppression, mais elle proclamait par la bouche de Sénèque, de Marc-Aurèle et de ses autres sages, que la pitié n'est qu'une faiblesse : « Garde-toi de pleurer avec ceux qui pleurent ! » Mais voici que, tout à coup, apparaissent au monde la douceur et l'humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ criant au monde : « Mon Père m'envoie pour évangéliser les pauvres ! Heureux les pauvres, heureux ceux qui gémissent ! Pleurez avec ceux qui souffrent, affligez-vous avec ceux qui sont affligés. Et, pour opérer cette révolution immense, Jésus-Christ a trouvé dans son cœur humble et doux un secret incroyable et divin au-delà de ce que nous pouvons dire. Il veut que le pauvre désormais soit honoré à l'égal de lui-même: il veut lui créer non plus seulement des titres à la considération et au respect, mais des titres à une sorte de culte et d'adoration. Et pour cela, il fera de leur condition comme un sacrement ineffable dans lequel il se révèle sensiblement à nous jusqu'à la fin des temps. Il s'incarne dans le pauvre ; il s'identifie avec le pauvre : « En vérité, en vérité je vous le dis, ce que vous ferez au plus petit des miens, vous me le ferez à moi-même... Celui qui le touche, me touche à la pupille de l'œil. » Le pauvre pleure, c'est Jésus-Christ qui pleure ! Le pauvre a faim, c'est Jésus-Christ qui a faim ! Le pauvre mendie, c'est Jésus-Christ qui mendie ! Le pauvre a l'apparence de l'homme, mais la réalité a disparu ; à sa place il n'y a plus que Jésus-Christ. Et, de peur que cette transformation ne restât une idée stérile, Jésus-Christ en a tiré lui-même la conséquence pratique. Après avoir revêtu le pauvre de sa dignité, il l'a revêtu de sa toute-puissance, il l'a fait le trésorier du ciel. Ce que Jésus-

Christ donne, le pauvre le donne. Il donne la vérité, la grâce, le ciel; car la foi, la grâce, le salut éternel, tout cela n'est promis qu'aux pauvres. « Venez les bénis de mon Père... J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger... J'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire... Retirez-vous, maudits, allez au feu éternel ! » Voilà donc le pauvre vraiment divinisé ! Le voilà assuré des hommages de l'univers. Il faudra de toute nécessité, sous peine de mort éternelle, que l'homme aille à lui avec respect. Les droits de Jésus-Christ sont les droits du pauvre, et cette délégation était absolument nécessaire, pour que l'indigence ne fût pas laissée sans ressource, et que l'humanité fût vraiment une famille de frères, pour que le père commun qui est au ciel assurât à chacun le pain quotidien. Jésus-Christ dans le pauvre, c'est l'obligation de l'aumône, c'est la dette de la reconnaissance due à un amour infini ! C'est aussi la règle de l'amour qui doit se mesurer, non sur les besoins du pauvre, mais sur les droits de Jésus-Christ, aux dimensions de la Croix. Et la croix c'est l'infini dans l'amour. C'est encore la consolation et la gloire dans l'aumône ! C'est enfin la réfutation de toutes les objections que le monde ne cesse d'opposer à l'aumône !

Il importe de constater que Jésus-Christ pour mieux affirmer la béatitude du pauvre, lui a opposé le malheur du riche : « Malheur à vous, riches ! Je vous le dis en vérité, il est difficile qu'un riche entre dans le royaume des cieux !.. Je vous le répète, il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le ciel. »

Quelque chose de plus extraordinaire que ces doctrines étranges sur la pauvreté et la richesse, scandale pour le juif, folie pour les gentils, sagesse et vertu de Dieu pour les élus, c'est qu'elles soient entrées si avant dans la société humaine qu'elles en ont changé toutes les idées, tous les sentiments, tous les rapports. C'est que le pauvre est en droit de secouer la poussière de son opprobre, de relever sa tête inclinée par le malheur et

plus encore par le mépris. Les abaissements du pauvre sont finis! Ce sont maintenant les jours de sa grandeur et de sa gloire! Il peut sans rougir tendre la main et la fermer sur l'aumône du riche, car cette aumône n'est plus un secours jeté á la misère, mais un tribut payé à la royauté de Jésus-Christ qu'il représente. Or un tribut ne fait jamais honte à la royauté qui le réclame et qui l'accepte! Quel dessein sublime que celui de mettre le pauvre au-dessus de tout par le seul fait et au seul nom de sa pauvreté! Quelle conscience de sa propre force pour tenter une telle révolution! Quelle puissance pour la faire accepter! A défaut d'autre splendeur, celle-ci suffit pour faire tomber à genoux devant Jésus-Christ et sa sainte Eglise catholique, apostolique, romaine! Car vraiment tant de puissance, tant de grandeur et tant de charité ne peuvent appartenir qu'à un Dieu.

Avant d'être civilisée par la Croix, la société ne connaissait pas d'autres monuments que les arcs de triomphe, les théâtres et les temples des idoles, c'est-à-dire, les tristes monuments de l'erreur, de l'orgueil et de la volupté! Maintenant elle s'étonne de voir s'élever des édifices nouveaux, charitables et glorieux, dont la seule iuscription révèle le génie qui les enfanta : « A Jésus-Christ dans ses pauvres! » Mais l'Eglise fait plus encore! Avec cette puissance de création que lui a léguée son divin fondateur, elle suscite de tous côtés des institutions religieuses se partageant entre elles toutes les misères à recueillir et à soulager. A sa voix et sous son influence, parmi les secousses mêmes des révolutions et les ténèbres de la barbarie, surgissent de généreuses associations rivalisant entre elles de dévouement, se disputant à l'envi la palme du sacrifice, dont les lois sont la vraie charte de la bienfaisance, dont la constitution restera à jamais l'organisation vivante de la charité. Aucune des misères innombrables n'échappe à la sainte conspiration de leur zèle dont l'exercice est une nouvelle splendeur de la Foi. « On reconnaîtra que vous êtes mes disciples à ce signe, que vous vous aimerez les uns les autres. »

Il ne sera question ici que de l'évangélisation qui s'exerce par l'instruction, l'enseignement des pauvres et des petits. C'est encore un fait plus éclatant que le jour, que, au sein du christianisme en général et de l'Eglise catholique, apostolique, romaine en particulier, l'enseignement a pris des proportions énormes; que les écoles qui remontent aux siècles apostoliques ont été se multipliant sans cesse jusqu'à atteindre un chiffre prodigieux; 2° que chez les nations restées idolâtres, même chez celles dont la civilisation est très-ancienne et très-avancée, comme la Chine et le Japon, l'instruction se réduit à fort peu de chose, à l'explication de quelques textes de Confucius; 3° que parmi les nations qui ont abandonné le christianisme, l'instruction des classes inférieures de la société est devenue presque nulle. De sorte que l'enseignement, l'instruction du pauvre est bien évidemment une brillante splendeur de la foi.

Dès le premier siècle, saint Jean établit à Ephèse une école dans laquelle il instruisait des jeunes gens. Saint Polycarpe, son disciple, fit de même à Smyrne. Dès le IIe et le IIIe siècle, nous voyons des écoles et des bibliothèques placées à côté des églises. Au premier rang de ces écoles il faut placer celles des catéchumènes, dont l'instruction et l'éducation duraient ordinairement deux ans. Constatons ici que le catéchisme, ce petit livre, qui, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, sert de texte à l'instruction religiense des catéchumènes et des enfants, est à lui seul une splendeur éclatante de la foi. « Lisez-le, ce petit livre, dit Jouffroy, un des chefs les moins suspects de l'école de Philosophie éclectique, vous y trouverez une solution de toutes les questions que j'ai posées, à toutes sans exception. Demandez au chrétien d'où vient l'espèce humaine, il le sait; où elle va, il le sait. Demandez au pauvre enfant, qui de sa vie n'y a jamais songé, pourquoi il est ici-bas, et ce qu'il deviendra après la mort? Il vous fera une réponse sublime qu'il ne comprendra pas, mais qui n'en est pas moins admirable! Demandez-lui pourquoi, demandez-lui comment le

monde a été créé, et pour quelle fin? Pourquoi Dieu y a mis des animaux et des plantes? Comment la terre a été peuplée? Si c'est par une seule famille ou par plusieurs? Pourquoi les hommes parlent plusieurs langues? Pourquoi ils souffrent, pourquoi ils se battent, et quand tout cela finira? Il le sait. Origine du monde, origine de l'espèce, origine des races, destinée de l'homme dans cette vie ou dans l'autre, rapports de l'homme envers Dieu, devoirs de l'homme dans ses rapports avec ses semblables, droits de l'homme sur la création, il n'ignore rien. Et quand il sera grand, il n'hésitera pas davantage sur le droit naturel, sur le droit politique, sur le droit des gens. Tout cela sort ou tout cela découle avec clarté et comme de soi-même, du christianisme et du catéchisme!... » L'école d'Alexandrie et celle de Constantinople, où Julien l'Apostat eut pour condisciples saint Basile et saint Grégoire de Nazianze, étaient de véritables universités. La bibliothèque annexée à l'école d'Alexandrie comprenait cent mille volumes. Ces écoles et ces bibliothèques s'étendaient à la littérature profane, témoin le décret hypocrite de Julien l'Apostat qui défendit aux chrétiens d'interpréter Homère, Hésiode, etc., sous le prétexte qu'il est criminel d'expliquer des auteurs dont on condamne la doctrine, que l'on accuse d'erreur, de folie et d'impiété. C'est même un fait certain que les trésors littéraires de l'antiquité grecque et romaine furent conservés dans les couvents. Parmi les livres qu'apportèrent en Angleterre les moines chargés par Grégoire le Grand de convertir la Grande-Bretagne, on admirait un très-beau manuscrit d'Homère.

Mais la mission d'évangéliser les nations devait surtout s'exercer par des écoles élémentaires. Dès 680, le sixième concile de Constantinople ordonnait d'établir des écoles gratuites jusque dans les villages, et recommandait aux prêtres d'en avoir soin. Au VIIIe siècle, divers conciles ordonnent aux évêques et aux curés de vaquer à l'instruction des jeunes gens, surtout de ceux qui se destinaient à l'état ecclésiastique. Au IXe siècle, Charlemagne, aidé

par Alcuin, fonda l'Université de Paris et donna un immense élan aux écoles ecclésiastiques et laïques. En même temps, Alfred le Grand fondait l'université d'Oxford. Au xe siècle, quand Louis le Gros eut émancipé les serfs, il voulut que l'un des principaux soins des évêques fût leur instruction. On vit alors se former plusieurs Congrégations de l'un et de l'autre sexe, vouées non plus seulement à l'enseignement des hautes sciences, mais surtout à l'enseignement des premiers éléments des lettres et de la religion. Dans une série d'articles sur les bibliothèques du moyen âge, insérés dans les *Annales de philosophie chrétienne*, 1839, le R. P. Cahier prouve jusqu'à l'évidence qu'à cette époque tant calomniée, grâce à l'action puissante de l'Eglise, l'instruction des rois et des seigneurs, de la bourgeoisie, des femmes même, était beaucoup plus étendue qu'on ne saurait le croire. Il donne la liste, étonnante par le nombre, des écoles de la France, de l'Allemagne, de l'Angleterre, de l'Irlande. Il réfute la sotte calomnie que les nobles se faisaient gloire de ne pas signer leur nom, et explique l'absence des signatures de la noblesse sur les actes publics, par la tyrannie de l'étiquette qui était de ne pas signer. Saint Louis, roi de France, qui signait ses lettres, ne signait pas ses diplômes, et un écrivain a reproché à Charles V d'avoir signé de sa propre main tous les actes émanés de son autorité. On sait d'ailleurs que la plupart des troubadours et des trouvères du moyen âge étaient presque tous des gentilshommes. Anne de Volvire, appelée la sainte de Néant, à laquelle un pieux usage breton avait donné pour parrain et pour marraine deux bons pauvres, était déjà à quatorze ans marraine de quatre enfants pauvres, et faisait elle-même dans son château la classe aux petites filles indigentes. Au xvie siècle, on vit naître coup sur coup une foule de congrégations ou ordres de religieux et de religieuses, uniquement ou principalement voués à l'instruction et à l'éducation des enfants et des pauvres. Les Ursulines, fondées par Angèle de Mérici ; les Jésuites, par saint Ignace de Loyola ; les prêtres de l'Ora-

toire, par saint Philippe de Néri ; la Congrégation de Notre-Dame, par le bienheureux Pierre Fourier; l'Ordre de la doctrine chrétienne, par saint Hippolyte Galande ; les Somasques, par saint Jérôme Emilien ; les Religieux des écoles pies, par saint Joseph Calazanz; l'Ordre de la Visitation, par saint François de Sales et sainte Jeanne de Chantal ; la Congrégation de l'Oratoire, par le cardinal de Bérulle; les prêtres de la Congrégation de la Mission et les Filles de la charité, par saint Vincent de Paul et Louise de Marillac; les Eudistes, par le P. Eudes ; la Congrégation de saint Charles, fondée en Lorraine; les Sœurs de la doctrine chrétienne, les Sœurs de la Providence, les Frères; des Ecoles chrétiennes, par J.-B. de la Salle; les Frères de la Charité, fondés par l'abbé Rosmini ; les Frères de l'Instruction chrétienne, les Frères de la sainte Famille, etc., etc. J'esquisse rapidement la vie de quelques-uns de ces pieux fondateurs.

Jérôme Emilien. — Il était de Venise, d'une famille noble. Après avoir servi avec distinction dans les armées de la République, il fut fait prisonnier et chargé de fers. Ayant obtenu sa délivrance par l'intercession de la sainte Vierge, il se dévoua à la pratique de toutes les vertus chrétiennes, spécialement aux exercices de la charité. Le soulagement des pauvres et des malades, le soin des orphelins, l'instruction des enfants et des jeunes ecclésiastiques, furent tour à tour l'objet de sa sollicitude. Le désir de perpétuer ces bonnes œuvres le conduisit à fonder la Congrégation des Somasques. Ce nom est tiré du village où se réunirent pour la première fois les membres du nouvel institut. Jérôme mourut d'une maladie contagieuse, gagnée en soignant les malades.

Joseph Calazanz. — Il vint au monde le 11 novembre 1556, à Petralta, en Aragon. Dès son enfance, il se fit remarquer par sa piété. Prêtre, il prêche, confesse, visite les malades, les infirmes, en un mot, il se livre à toutes les œuvres de la charité et de l'apostolat. Sa mortification était excessive, ses prières étaient incessantes; les pauvres, les malades, les prisonniers étaient

l'objet constant de sa tendresse et de ses aumônes. Quand la peste ravagea Rome, il allait de malade à malade et portait même sur ses épaules les corps des victimes de la contagion. La vue d'une troupe d'enfants désœuvrés et livrés à la plus honteuse ignorance touche son cœur. Il veut porter remède à ce triste état de choses. Il ne peut suffire seul à la tâche; il se donne des coopérateurs, en fondant, avec l'approbation du Pape, la Congrégation des Ecoles pies qui rendirent d'immenses services à l'Eglise dans la personne des enfants du peuple.

Jean-Baptiste de la Salle. — Né à Reims, d'une famille chrétienne et honorable, il eut dès sa jeunesse le désir de se consacrer à Dieu. Ordonné prêtre, il reçut le bonnet de docteur à Paris. Nommé chanoine de Reims, il abandonna bien vite ces fonctions, trop peu actives pour son zèle, et se consacra à l'éducation des enfants. En 1679, il établit à Reims des écoles gratuites, forme des maîtres qu'il loge chez lui, et leur donne de sages règlements. Ainsi prit naissance l'Institut des Frères des Ecoles chrétiennes qui ne fit que se développer à travers les siècles, malgré les persécutions et les calomnies de tout genre. Ce vénérable et modeste serviteur des pauvres quitta en paix cette terre d'exil, à l'âge de soixante-huit ans, en l'année 1719.

Jean de Lamennais. — Frère du trop célèbre auteur de l'*Essai sur l'indifférence*, Jean de Lamennais naquit sur le vieux sol catholique de la Bretagne. Elevé dans les sentiments d'une piété sincère et solide et ayant embrassé la carrière ecclésiastique, Jean se fit remarquer par sa foi ardente et son goût pour l'étude. En 1825, à Ploërmel, il jeta les fondements de l'Institut des Frères de la charité, destiné à élever les enfants pauvres. Les débuts furent humbles; mais le grain de sénevé germa, et la moisson devint de plus en plus abondante avec le temps. Aujourd'hui, l'œuvre chère au cœur de ce prêtre simple et droit est tout à fait florissante. Il n'y a pas longtemps encore que cet humble évangéliste des pauvres rendit sa belle âme à Dieu dans les sentiments de la plus

grande piété et d'une douce confiance dans la miséricorde divine. Il fut regretté de tous ceux qui le connaissaient. Son cher Institut des Frères de la charité a rendu et continuera à rendre de grands services partout où il sera appelé.

A la fin du XVIII[e] siècle, le nombre des écoles de charité à Paris et dans les diocèses de France était immense! Bergier constatait que ce n'était ni la philosophie, ni la politique, ni la philanthropie, mais la religion seule qui, marchant à la tête de ces grandes œuvres, avait fondé tous ces établissements d'instruction pour les classes riches et pauvres. La Révolution française rompit violemment avec toutes les traditions du passé, supprima les établissements religieux, et dispersa la sainte légion des évangélistes des pauvres. Elle fit, en un mot, table rase de tout ce qui avait existé. Elle voulut ensuite réorganiser, mais elle n'aboutit qu'à un despotisme ridicule et barbare. Le Directoire ne fut pas plus heureux. Ses écoles centrales elles-mêmes restèrent désertes. Il fut alors démontré jusqu'à l'évidence que la démagogie athée si puissante à détruire, est complétement impuissante pour édifier, que l'Eglise, qui a seule mission divine d'enseigner les nations, peut seule créer, construire et conserver.

La France, encore, qui, avant la Révolution, comptait une multitude innombrable de colléges et d'universités florissantes, n'eut plus que des écoles centrales sans élèves, des Facultés sans auditeurs, des colléges communaux vides, des lycées que peuplent seulement les boursiers de l'État, un seul observatoire qui n'a encore attaché son nom à aucun grand ensemble d'observations. Avec l'Empire et la Restauration, les congrégations religieuses enseignantes ont pu renaître. Elles se sont même multipliées dans une proportion vraiment énorme. Le *Pauperes evangelizantur* est devenu de nouveau une immense réalité. Et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que les colléges du clergé, les institutions ecclésiastiques, les écoles préparatoires aux carrières publiques, tenues par des religieux et des prêtres, l'emportent de beaucoup par le nombre, la distinction des

élèves, et les succès obtenus dans les concours pour l'Ecole polytechnique, pour l'Ecole militaire, les certificats de capacité, les bourses aux écoles spéciales, etc. Les Universités catholiques ne sont encore qu'à leur début, et tout annonce déjà que pour le droit et la médecine, elles feront une concurrence redoutable aux Facultés de l'État. Elles prouveront du moins que la science la plus avancée n'inspire à l'Eglise aucune terreur, que la Foi considère la science comme une sœur bien-aimée ayant mission d'évangéliser avec elle dans une harmonie parfaite. Aussi la haine fait entendre des grondements lointains encore, mais qui se rapprochent de plus en plus. On entend l'expression des regrets ulcérés et bruyants qu'inspire le peu de liberté accordée à l'Eglise, surtout pour l'enseignement supérieur. On voit se dresser menaçant le drapeau de la ligue de l'enseignement, le spectre de l'instruction gratuite, obligatoire et laïque. C'est toujours, et plus acharnée que jamais, la haine de Dieu qu'il faut à tout prix chasser du cœur des enfants et surtout du cœur des pauvres. Ce qui est plus horrible, c'est que cette haine, qui ne peut pas simuler l'amour de la science et du progrès, puisque les succès sont dans le camp opposé, prépare, sans avoir l'air de s'en douter, le châtiment cruel des sociétés qui se laissent follement gouverner par une odieuse minorité. La religion s'est retirée devant les préjugés sauvages qui lui interdisent l'exercice de sa grande mission d'évangéliser les pauvres. Qu'est-il arrivé? Voici que toutes les misères se lèvent rugissantes et désormais libres du seul frein qui les retenait, en les consolant. C'est le flot du paupérisme qui, vainement contenu par la loi, monte, monte encore et menace la propriété. La richesse effrayée jette le cri d'alarme, la société en détresse se couvre la tête d'un voile... Où s'arrêtera le flot toujours mugissant? Dieu le sait! Mais, ce que nous savons, c'est que là où le catholicisme est debout, où les pauvres sont évangélisés par lui, le désespoir est un crime. Que la Religion revienne donc! Qu'elle s'avance, qu'elle plante sa croix

devant les flots, qu'elle leur dise : «Jusqu'ici, et pas plus loin ! » Et les flots viendront mourir à ses pieds, l'espérance va renaître et le monde est sauvé !

Chapitre Douzième. — **Huitième splendeur de la Foi.** *Vous serez en haine à tous à cause de mon nom.* (Matth., x, 22.) Jésus-Christ était au début de sa vie publique. Il parcourait les villes et les villages, prêchant l'Evangile, guérissant toute maladie, toute infirmité. Voyant la multitude qui le suivait, il eut compassion de ces brebis sans pasteur, se tournant vers ses disciples, il leur dit : « La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers. Priez le maître d'envoyer des ouvriers à sa moisson. » Prenant ensuite à part les douze, après leur avoir donné le pouvoir de chasser les démons et de guérir tous les maux, il leur dit : « Allez, prêchez que le royaume de Dieu est proche. Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups... Les hommes vous feront comparaître dans leurs assemblées et vous flagelleront dans leurs synagogues... Vous serez conduits à cause de moi devant les gouverneurs et devant les rois... Lorsqu'on vous livrera, ne vous inquiétez pas de ce que vous aurez à répondre... L'esprit de votre Père vous suggérera ce que vous aurez à dire et parlera en vous... *Vous serez en haine à tous à cause de mon nom !* Le disciple n'est pas au-dessus du maître... Ils ont appelé le Père de famille Béelzébuth, ils diront pis encore de ceux de sa maison. Mais ne craignez pas ceux qui tuent le corps et ne peuvent pas tuer l'âme... »

C'est le récit évangélique dans toute sa simplicité. Une autre fois, Jésus-Christ dit encore aux douze : « On vous livrera aux tribulations et à la mort, et vous serez en haine à toutes les nations à cause de mon nom. (Math., xxiv, 9)... Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a eu en haine avant vous. Si vous aviez été du monde, le monde vous aimerait, car il aime ce qui est à lui. Mais, parce que vous n'êtes pas du monde, et que je vous ai choisis du milieu du monde, c'est pour cela que le monde

vous hait. Le serviteur n'est pas au-dessus de son maître, ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront à cause de mon nom, parce qu'ils ne reconnaissent pas comme leur Dieu Celui qui m'a envoyé. » Résumant la parole du Maître, saint Paul a dit : « Tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ, souffriront persécution. » (*Ep. à Timothée*, II, ch. III, 12.)

Vous serez partout et toujours un objet de haine, vous, mes apôtres et mes disciples, mes prêtres et mes fidèles serviteurs, vous que j'envoie et qui serez réellement des agneaux au milieu des loups ! Voilà l'oracle, et puisqu'il s'accomplit tous les jours, voilà le miracle ! Agneaux et haine ! Association absurde, monstrueuse et divine cependant, réalité immense qui, elle aussi, a rempli l'espace et le temps ! C'est qu'il s'agit d'une haine surnaturelle et divine qui s'attaque à Dieu. Et puisque l'objet unique de cette haine implacable est le prêtre et le fidèle catholique, apostolique, romain, à l'exclusion de tout autre, la Religion catholique, apostolique, romaine est la seule Religion de Jésus-Christ ; elle est seule divine.

En réalité, pour tout ce que la Vérité même a appelé *le Monde*, pour tous ceux qui ne fléchissent le genou ni devant Dieu ni devant Jésus-Christ pour tout ce qui, par une conséquence nécessaire, est entièrement sous l'empire du malin esprit, le prêtre et le fidèle catholique sont l'objet incessant d'une haine concentrée. Qu'un ministre d'une religion quelconque, un marabout, un derviche, un bonze, un lama, un ministre protestant, un pope, un muphti, etc., vienne à passer devant un groupe de libres penseurs, le sentiment qu'il excitera sera un sentiment de curiosité et de respect ! Que le passant soit un prêtre catholique ou un frère des écoles chrétiennes, il sera l'objet d'une haine contenue peut-être, mais mal déguisée. C'est l'histoire du temps passé et présent, ce sera l'histoire de l'avenir ! « Vous serez en butte à la haine à cause de mon nom, et parce qu'ils n'ont pas connu mon Père qui m'a envoyé ! » Le dis-

ciple de Jésus-Christ n'a pas été seulement un objet de haine, il l'a été dans des conditions miraculeuses aussi et divines que le Maître énonçait en ces termes : « Vous êtes heureux lorsque les hommes vous maudissent, vous persécutent et disent faussement toute sorte de mal de vous. Réjouissez-vous et tressaillez de joie, car c'est ainsi qu'ils ont traité les prophètes qui vous ont précédé. » La haine! La haine! La joie et le bonheur en face de la haine! C'est la prophétie et c'est l'histoire!

1° La haine s'allume d'abord dans le cœur des Juifs. Les Apôtres commençaient à peine à prêcher Jésus-Christ dans Jérusalem, que les princes des prêtres mettent la main sur eux et les jettent en prison. Un ange leur en ouvre les portes et les en fait sortir. Ils enseignent de nouveau dans le temple, les magistrats reparaissent à l'instant et les traînent devant le Conseil qui, après les avoir déchirés de coups, les renvoie en leur défendant, sous des peines plus sévères encore, de parler de Jésus-Christ. Les Apôtres sortent du Conseil pleins de joie de ce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir les outrages pour le nom de Jésus. Etienne, l'un des premiers diacres de l'Eglise naissante, jeune homme plein de grâce et d'intelligence, étonne les Juifs par ses réponses. L'Esprit-Saint parle vraiment par sa bouche. Ils frémissent de rage dans leur cœur et grincent des dents contre lui. Ils l'entraînent hors de la ville et le lapident tandis qu'il priait et disait : « Seigneur Jésus, recevez mon esprit, ne leur imputez pas ce péché. » C'est toujours la haine et la joie dans la haine que saint Paul célèbre en ces termes plus éloquents encore : « Cinq fois j'ai reçu des Juifs quarante coups de fouet moins un; j'ai été trois fois déchiré de verges. Périls du côté de ma race, périls du côté des Gentils, périls du côté des faux frères. Dieu nous a offert, nous le dernier des Apôtres, en spectacle au monde, aux anges et aux hommes, comme destiné à la mort! Vous, vous êtes sages; nous, nous sommes insensé à cause du Christ! Vous êtes forts, nous sommes faible! Vous êtes honorés, nous sommes méprisé! Nous

souffrons la faim et la soif! Nous sommes nu et déchiré de coups! nous n'avons pas de demeure stable! Nous nous fatiguons à travailler de nos mains! On nous maudit et nous bénissons! On nous persécute et nous pardonnons! On nous blasphème et nous prions! Nous sommes devenu comme l'*ordure*, comme la *balayure* du monde rejetée de tous! » Ce qu'il disait de lui, saint Paul le disait de ses frères dans la foi. « Les uns ont été torturés, les autres ont subi les moqueries, les verges, les prisons; ils ont été lapidés, mis à la question. Ils sont morts frappés par le glaive. Ils ont erré çà et là vêtus de peaux de mouton ou de chèvre, dans le besoin, dans l'angoisse, dans l'affliction. Eux, dont ce monde n'était pas digne, ils étaient réduits à se cacher dans les déserts, dans les anfractuosités des montagnes, dans les antres et les cavernes de la terre! » Haine, ordure et balayure du monde, saint Paul l'était; les premiers chrétiens l'étaient; les chrétiens de tous les siècles et de tous les lieux l'ont été! Nous, catholiques romains, nous devions l'être et nous le sommes encore de la part d'une multitude de loups.

2° Du cœur des Juifs la haine passe dans le cœur des Romains et s'exercé par le martyre, dans des proportions évidemment surnaturelles et sataniques. Néron, dit Tacite, fit mourir des hommes détestés que le vulgaire nommait chrétiens, moins convaincus d'avoir mis le feu à Rome que d'être *haïs du genre humain!* L'excès divin de cette haine ressort des circonstances suivantes: 1° *le nombre des martyrs.* Tacite les nomme *une multitude.* Pline le Jeune dit dans sa lettre à Trajan, que si l'on continue à punir les chrétiens, une infinité de personnes de tout âge, de tout sexe, de toute condition, se trouveront en danger de mort, puisqu'on les lui dénonce en très-grand nombre. Saint Clément de Rome affirme que saint Pierre et saint Paul ont été suivis par une grande multitude d'élus qui ont souffert les outrages et les tourments, nous donnant l'exemple. Plusieurs auteurs ont évalué à *dix-huit millions* le nombre des victimes des dix

persécutions générales des empereurs romains ! 2° *La qualité des victimes, innocentes et modèles de toutes les vertus !* Pline affirmait, non-seulement qu'on ne les accusait d'aucun crime, mais qu'ils s'obligeaient par serment à ne commettre ni larcin ni adultère, à ne point manquer à leur parole, à ne point nier le dépôt confié, etc. C'étaient des enfants, des adolescents, des jeunes vierges, des femmes s'élevant au-dessus des faiblesses de leur nature, des magistrats intègres avec leurs justiciables, des maîtres avec leurs esclaves, des nobles et des plébéiens, des personnages illustres et des citoyens obscurs, de toutes les nations civilisées et barbares. 3°. *Le motif de la haine et du martyre.* Les persécuteurs ont fait aux chrétiens un crime, celui de ne pas vouloir adorer les dieux et sacrifier aux idoles, d'être opiniâtrément attachés à la nouvelle religion, de ne pas consentir à abjurer la foi en Jésus-Christ. Maximien veut forcer la légion Thébéenne à prendre part au sacrifice solennel qu'il faisait aux dieux avant d'entrer dans les Gaules. Elle refuse ! Il la fait décimer une première, une seconde fois. Elle refuse encore. Maurice répond au nom de ses compagnons d'armes : « Nous confessons un Dieu créateur de toutes choses et Jésus-Christ son Fils. Nous avons des armes, mais nous ne nous en servirons pas. Nous aimons mieux mourir innocents que de vivre coupables. » Ils étaient six mille ! Et ils se laissèrent égorger comme des agneaux. 4° *La multiplicité et de la cruauté des tourments.* Tacite disait déjà qu'on avait inventé contre les chrétiens des tortures très-raffinées, et dont la seule énumération fait frémir. Ils sont étendus sur le chevalet, battus de verges, écorchés vifs, déchirés avec des ongles de fer ou d'airain, consumés par le feu, attachés à la croix ; mis en pièces et dévorés par des chiens, des ours, des lions ; couverts de lames rougies au feu ; assis sur des chaises ardentes ; plongés dans l'huile bouillante ; brûlés à petit feu ; broyés sous des meules ; submergés dans les flots ; couchés nus sur des étangs glacés ; enterrés vivants ; coupés par morceaux,

empalés, décapités par le glaive ou la hache, etc., etc. Toute pitié est éteinte pour eux jusque dans le cœur des femmes et des enfants qui se font leurs bourreaux, dans le cœur aussi de la foule que le supplice des plus grands criminels émeut presque toujours, et qui applaudissait aux tourments des chrétiens par des cris d'allégresse. La mort même ne mettait pas les martyrs à l'abri de la rage des persécuteurs; on s'acharnait sur les restes mutilés de leurs corps; ils étaient réduits en cendres qu'on jetait aux vents. 5° *La constance des victimes.* Ce n'était pas le fanatisme des Indiens qui se précipitent sous les roues du char de leurs dieux, des pèlerins de la Mecque qui se font fouler aux pieds par le cheval blanc du prophète, des femmes indiennes qui se font brûler sur le corps de leurs maris. Les martyrs étaient calmes ! Tant qu'on ne leur commandait pas l'apostasie, ils gardaient le silence. Mais, quand on les sommait de renier Jésus-Christ, ils s'avançaient fermes et invincibles. Jésus-Christ leur avait promis une sagesse et une force d'âme à laquelle leurs ennemis ne pourraient pas résister; confiants dans cette promesse et ne comptant point sur eux-mêmes, ils se préparaient au combat par la pénitence, la prière et le jeûne. En fait, cette constance héroïque a été accordée à tous les martyrs, à des vierges délicates et timides, à de tendres enfants qui ont vaincu leurs bourreaux par leur énergie modeste et calme. 6° *Les fruits du martyre.* Souvent des conversions extraordinaires, des miracles éclatants ont arraché aux plus incrédules l'aveu que l'héroïsme du martyr venait du ciel. Mais le plus grand des prodiges, c'est que le christianisme n'ait pas été noyé dans le sang surabondamment vierge, qu'au contraire la mort, ce principe de destruction, ait multiplié de plus en plus le nombre des chrétiens, à ce point que le sang des martyrs soit devenu la semence de générations nouvelles de disciples de Jésus-Christ, et qu'après trois siècles de massacres affreux, l'univers soit devenu chrétien.

III. Du cœur des empereurs romains, la haine a passé

au cœur d'une multitude d'autres persécuteurs païens, hérétiques, schismatiques, etc., etc., les rois de Perse, les rois des Goths et des Visigoths, les souverains de la Chine, du Japon, du Tonkin, de Siam, de la Corée, de l'Ethiopie, etc. Les musulmans, les empereurs d'Allemagne, les rois d'Angleterre ont haï à leur tour l'Eglise de Jésus-Christ et fait un très-grand nombre de martyrs. Il n'est pas un siècle, il n'est pas une année qui n'ait vu couler le sang de chrétiens catholiques. Pour eux, la haine et le martyre sont la règle, tandis que pour toutes les autres sectes chrétiennes, elles sont la très-rare exception. Chaque schisme, chaque hérésie amène une explosion nouvelle de haine et de cruauté. Les ariens, les vaudois, les albigeois, les calvinistes, les luthériens, les anglicans ont exercé les plus cruelles violences contre les catholiques. Ils ont brûlé les églises, détruit les monastères, massacré les prêtres et les religieux, etc. Un corsaire calviniste nommé Souris, s'empare du navire qui transporte au Brésil le père Ignace Azevedo avec les vingt-neuf compagnons de son apostolat, et tout aussitôt il les immole aux mânes de Calvin.

IV. Du cœur des coryphées du schisme et de l'hérésie, la haine contre les catholiques passe au cœur des philosophes du XVIIIe siècle et de Voltaire leur chef. Elle déborde en torrents, non plus de sang, mais en torrents de blasphèmes, de sarcasmes, d'injures, de calomnies odieuses, de mensonges effrontés, etc. Jésus-Christ, la sainte Eglise, les fidèles, c'est l' « Infâme » qu'il faut détruire à tout prix. L'odieux patriarche de Ferney ira jusqu'à émettre le vœu horrible de voir étrangler le dernier des jésuites avec les boyaux du dernier des rois. « Quel dommage, s'écrie-t-il, que les philosophes ne soient encore ni assez nombreux ni assez zélés pour détruire par le fer et par le feu les ennemis du genre humain et la secte abominable qui a produit tant d'horreurs.» C'est là encore la haine, non pas humaine, mais satanique, qui imprime au front de la religion catholique un caractère éclatant de divinité. Elle est plus significative

encore cette haine, lorsqu'elle traîne Jeanne d'Arc, la sainte héroïne, dans la fange d'un poëme où l'obscénité la plus ordurière le dispute à l'impiété la plus exécrable. Et cette haine, partagée par une légion de coopérateurs, a inondé la capitale et les provinces de mauvais livres, à l'usage de tous les âges, de tous les sexes, de toutes les conditions. Ils ont corrompu profondément l'esprit public; ils ont fait d'une nation noble et généreuse, une société incrédule, immorale, intéressée, altérée de la soif du plaisir et de l'or.

V. Du cœur des philosophes, la haine passe enfin au cœur des révolutionnaires qui décrètent tour à tour la confiscation des biens du clergé, la constitution civile de l'Église de France, la suppression des vœux monastiques, la déportation des prêtres non assermentés, les massacres du 2 septembre à Paris, à Versailles, à Reims et ailleurs. Ils commandent les fêtes impudiques de la déesse Raison, l'abjuration solennelle de leur sacerdoce par les prêtres assermentés, la réforme du calendrier chrétien, la suppression des fêtes, le travail forcé du dimanche, la fermeture des temples, le renversement des croix, la déportation des prêtres à Cayenne, leur entassement sur les pontons, leur mise à mort, le martyre d'un grand nombre de religieux et de religieuses, etc., etc. C'est la haine à son paroxysme le plus violent, la haine vraiment infernale ! « Vous serez en haine à cause de mon nom.»

Honteuse de ses excès, la haine philosophique et révolutionnaire, a résolu de se cacher pour frapper de nouveaux coups et elle a organisé les sociétés secrètes, au premier rang desquelles est la Franc-Maçonnerie qui, comme un immense réseau, couvre non-seulement l'Europe, mais le monde entier. Le nombre des loges est de plus de cinq mille ! Celui des compagnons de huit millions au moins pour tous les pays, de seize cent mille pour la France seule. De l'aveu de Proudhon, la Franc-Maçonnerie est la négation directe de l'élément surnaturel. Ennemie jurée de Dieu et de la religion, elle a pour but final de les exclure de l'éducation, des mœurs privées et

publiques, de la vie humaine et de la mort. Elle initie à ses secrets jusqu'aux femmes et aux jeunes filles, et ne craint pas de leur dire quand le moment est venu : « La première de vos obligations sera d'aigrir le peuple contre les prêtres et contre les rois; travaillez partout dans cette intention sacro-sainte! » La Franç-Maçonnerie ne rêve pas autre chose que l'anéantissement de toute autorité divine.

La haine! Une haine vraiment satanique, je l'ai vue à l'œuvre sous tous les gouvernements qui se sont succédé depuis soixante ans.

Sous la Restauration : Force de loi donnée à la déclaration du clergé de France en 1682. — Violente colère suscitée par les lois du sacrilége et du repos du dimanche. — Le déchaînement de la presse libérale. — Ridicule jeté incessamment sur le roi Charles X ; écoutez ces chansons perfides du plus populaire des poëtes contemporains :

Aux pieds de prélats cousus d'or
Charles dit son *Confiteor*,
On l'habille, on le baise, on l'huile,
Puis au bruit des hymnes sacrés
Il met la main sur l'Evangile,
Son confesseur lui dit : « Jurez;
Oiseaux, oiseaux votre maître a des maîtres
Gardez bien, gardez bien votre liberté.

***

Combien d'imperceptibles êtres!
De petits Jésuites bilieux!
De milliers d'autres petits prêtres
Qui portent de petits bons dieux!
Béni par eux, tout dégénère,
Par eux la plus vieille des cours
N'est plus qu'un petit séminaire,
Mais les barbons règnent toujours.

Les refrains impies de la rue. — L'effervescence impie de la jeunesse des écoles. — Insultes aux soutanes qui se montraient dans les cours et les salles de la Sorbonne. — Injures grossières prodiguées au clergé; colère furieuse contre la Congrégation,

pieuse association de jeunes gens s'encourageant mutuellement au bien. — Décret de fermeture des colléges des Jésuites arraché au Roi très-chrétien, qui expiera sa faiblesse par l'exil et la mort dans l'exil.

Sous la monarchie de Juillet : Le noble et pieux archevêque de Paris, Mgr de Quélen, réduit à fuir et à se cacher pour échapper à la mort. — Le sac odieux et sacrilége de Saint-Germain-l'Auxerrois. — Le pillage et la destruction de l'Archevêché. — L'église de Sainte-Geneviève enlevée au culte et redevenue le Panthéon des grands hommes de la France. — Projet de suppression des écoles des frères prétendus ignorantins. — Défense de célébrer d'autres fêtes que les fêtes du Concordat. — Mariages protestants des filles du roi. — Autorisation accordée au Primat des Gaules d'ouvrir son Eglise française. — Immense développement des sociétés secrètes.

Sous le second Empire : Haine mieux dissimulée mais non moins active. — La persécution contre la presse religieuse. — L'hostilité contre les ordres religieux enseignants. — Les attaques des organes du pouvoir contre le clergé et contre les hommes fidèles avant tout à leur conscience et à l'Eglise. — La dispersion du Conseil supérieur de l'œuvre de Saint-Vincent-de-Paul. — La violation de l'engagement solennel de faire respecter le pouvoir temporel du Pape. — Les Français enrôlés au service du Pape menacés dans leur nationalité. — Le denier de Saint-Pierre dénoncé comme une œuvre mauvaise. — Les destinées de la papauté traitées entre la France et le Piémont sans le Pape. — La mission de défendre le Chef de l'Eglise confiée à son spoliateur. — La déchéance du pouvoir temporel du Pape réalisée par la fourberie et le mensonge. — Désaveux hypocrites bientôt suivis de la reconnaissance des faits accomplis par une politique déloyale et contraire aux intérêts de la France. — Le progrès matériel encouragé sans limites. — Le luxe atteignant dans toutes les classes de la société de folles proportions. — L'immoralité hautement enseignée dans les théâtres. — Le drame

envenimé de Galilée. — Scandale des fêtes païennes et des bals décolletés du palais des Tuileries.

Sous le gouvernement de la Commune. — Excitée par l'accueil trop empressé que le clergé avait fait à l'Empire et à l'Empereur, la haine reprit son cours, et s'élança d'un seul bond aux excès les plus révoltants. Elle débuta par des professions de foi athées : « Dieu est l'hypothèse, nous lui signifions son congé... La génération nouvelle ne doit connaître ni Dieu, qui est le tyran, ni le prêtre, qui est le bourreau... Je hais Dieu, le misérable Dieu du prêtre, et je voudrais comme les Titans escalader le ciel pour aller le poignarder. » Viennent ensuite les arrêts de proscription et de confiscation. — L'Eglise est séparée de l'Etat. — Le budget du culte est supprimé. — Les biens des congrégations religieuses sont déclarés propriétés nationales. — L'arrestation des prêtres est décrétée. — Les églises sont transformées en clubs. Enfin, viennent les exécutions capitales. Les nobles victimes, parmi lesquelles Mgr Darboy et l'abbé Deguerry, sont transportées de la prison de Mazas à la prison de la Roquette dans des fourgons de chemin de fer, et sur le parcours on entendait les cris sauvages : A bas les calotins ! Coupons-les ici en morceaux ! Il y a dix-huit siècles que ces gueux-là nous embêtent ! etc., etc. Quarante-sept victimes, dont dix prêtres ou religieux, sont conduits de la Roquette à la rue Haxo. A cheval, une vivandière vêtue de rouge, battant le tambour, appuyée d'une fanfare de clairons, déversait l'ivresse du bruit sur ces têtes déjà affolées par l'ivresse de l'alcool et du sang. La foule armée poussait les otages, des femmes leur donnaient, aux prêtres surtout, des coups de poing... On criait : Ici, ici, il faut les tuer ici ! Pas un qui ne voulût les frapper à son tour, japper une injure, lancer sa pierre. On chantait, on dansait, on hurlait... Il n'y avait plus là que des jouets humains que l'on allait torturer et des fous furieux devenus incapables de distinguer le bien du mal. La barrière de la cité de Vincennes, rue Haxo, 85, était

fermée : on se pousse, on se presse, la barrière tombe; d'un seul mouvement les otages furent entraînés au pied d'un petit mur inachevé. La cantinière descendue de cheval courut vers eux et porta le premier coup. Ils furent aussitôt assaillis à coups de fusil, de révolver et de sabres. Des fédérés perchés sur une muraille voisine chantaient à tue-tête et faisaient un feu plongeant. Le massacre ne suffisait pas. On força ces malheureux de sauter par-dessus le mur. On les tirait au vol. Cela faisait rire. Les prêtres refusèrent de sauter. Un fédéré les saisissait à bras-le-corps et les jetait par-dessus la muraille. Une dernière victime s'était évanouie; on la prit par les jambes et par les bras; on la balança un instant, et elle fut lancée sur les autres malheureux. C'est alors qu'on fit à ces douces victimes du nom de Jésus l'honneur d'une décharge générale. Haine! Haine satanique!

Sous le ciel de plomb de l'heure présente. — La haine promise et prédite est cruellement déchaînée partout. En France, des hommes d'Etat qui se vantent de leur modération ne craignent pas de s'écrier publiquement : « L'ennemi, c'est le cléricalisme, l'ultramontanisme. Le grand vaincu des élections, c'est le cléricalisme! » Or, puisque de l'aveu de nos ennemis eux-mêmes, il n'y a plus en France de gallican, c'est donc le catholicisme, le grand prédestiné à la haine, qui se trouve la cible permanente de leurs attaques. Et cependant le gouvernement est le premier à répéter qu'il ne subit en aucune manière l'influence des cléricaux et des curés ! ! ! En même temps, les sociétés secrètes et leurs organes recommencent leurs cris de mort : « On vous oubliait presque, mais vous nous avez trop prouvé que vous avez la vie dure comme la vipère qui, coupée en morceaux, s'agite encore : on saura bien vous empêcher de siffler et de mordre. Vous avez voulu le combat, eh bien! nous sommes prêts. »

En Italie, le Pape dépouillé de tout ce qu'il possédait, enfermé au Vatican sous la protection d'une loi de garanties, sacrilége et dérisoire, se trouve livré pieds et

poings liés aux insultes et aux menaces des ennemis de l'Eglise. Les églises sont confisquées, les Congrégations religieuses chassées de leurs couvents et dépouillées de leurs biens... En un mot, partout une persécution non avouée, mais réelle et ardente.

En Allemagne, la haine est plus froide, plus systématique, plus philosophique, si l'on peut s'exprimer ainsi, mais plus profonde et plus envenimée. Elle repose sur les principes de 1789 arrangés de telle façon qu'entre l'Eglise et l'Etat moderne, ce soit un combat à mort. « L'Eglise veut faire de l'Etat son gendarme, l'Etat veut et doit faire de l'Eglise sa pupille. » « Aucun membre de l'Etat ne peut se soustraire à l'obéissance aux lois, en faisant appel aux dogmes et aux constitutions de l'Eglise ou à sa conscience. L'Etat doit donc travailler incessamment à dominer l'autorité de l'Eglise, surtout de l'Eglise catholique, institution éminemment dangereuse ; il doit en outre travailler sans cesse à consolider sa propre puissance. » Tel est le but de la lutte religieuse en Allemagne. Les moyens mis en œuvre pour arriver à cette fin sont d'une violence extrême : séparation de l'Eglise et de l'Etat ; mariage civil obligatoire ; registres civils ; lois pénales contre l'abus de la chaire ; surveillance de l'éducation du clergé ; haute police de l'Etat sur l'administration des biens ecclésiastiques ; défense de porter des peines ecclésiastiques ayant un effet civil ; présentation des ordonnances ecclésiastiques au visa de l'Etat ; suppression et expulsion de l'ordre des Jésuites et des autres ordres religieux non autorisés ; appel d'abus contre l'autorité ecclésiastique ; émancipation intérieure de l'Eglise ; émancipation extérieure des puissances étrangères. C'est au fond imposer l'abjuration du dogme fondamental : « Je crois à l'Eglise catholique. » C'est une profession équivalente d'athéisme ! Aussi la persécution marche-t-elle son train. Exil, emprisonnement, amendes, destitutions, tout est mis en œuvre pour réaliser ce plan infernal.

En Russie, la haine s'est manifestée et se manifeste

encore par les mauvais traitements exercés contre les Grecs unis ou Uniates de Pologne. Des populations entières de 10, 20, 40,50 mille âmes sont arrachées à leurs foyers et envoyées sur la terre d'exil, sans ressources, sans abri. Les prêtres orthodoxes sont déportés en Sibérie et condamnés à une misère horrible. Et le souverain qui laisse ainsi torturer des milliers de sujets innocents et fidèles, va, à la tête de ses armées, demander à la Turquie l'émancipation des populations chrétiennes schismatiques! Quel accomplissement éclatant de la prophétie incroyable : *Vous serez en haine à cause de mon nom!* Haine aux catholiques parce qu'ils sont seuls les disciples avoués de Jésus-Christ!

En Angleterre, c'est la même haine, la même conjuration des hommes d'Etat et des journaux contre l'autorité de l'Eglise catholique et du Saint-Siége, seul obstacle invincible au développement de la Réforme et de la Révolution.

En Suisse, sur la vieille terre de l'honneur et de la liberté, les églises catholiques avec leurs presbytères, les ornements nécessaires au culte, en un un mot avec tout ce qui constituait autrefois la propriété absolue et sacrée de cent mille catholiques du Jura et du canton de Genève, sont donnés à une poignée de sectaires ou plutôt d'intrus sans aucun sentiment religieux. Les curés légitimes sont chassés, exilés, traqués comme des criminels, et remplacés, après des semblants odieux d'élection populaire, par de misérables prêtres apostats italiens, allemands ou français que la vindicte publique poursuit de tous les côtés. Haine, haine satanique ou infernale et en même temps, splendeur, splendeur!

En Belgique, c'est la haine ouverte, bruyante de la Franc-Maçonnerie, de la Presse libérale, des Universités; mais avec un raffinement qui est le chef-d'œuvre de Satan. La Belgique a enfanté le SOLIDAIRE, c'est-à-dire l'impie qui rompt ouvertement, publiquement avec l'Eglise de Jésus-Christ, qui s'engage par serment à ne pas faire baptiser ses enfants, à ne jamais mettre le

pied dans un temple élevé à Dieu, à se marier civilement, à refuser les derniers sacrements. Le solidarisme n'est autre chose qu'une profession ouverte de matérialisme et d'athéisme grossier, ou d'un déisme désintéressé de toute pratique religieuse. C'est la haine à sa dernière étape. « On ne détruit pas l'Eglise en la persécutant ou en discutant avec elle témoins : Dioclétien et Voltaire. Mais quand personne ou presque personne ne voudra de son ministère, il faudra bien que l'Eglise disparaisse. La religion chrétienne repose sur deux fantômes dont les simples sont effrayés, le Jugement et l'Enfer. Le seul moyen de se débarrasser de cet épouvantail est de repousser le prêtre, son pardon et son goupillon. » Tel est le langage du solidaire. Et qu'on n'essaye pas de le rappeler aux sentiments de la famille et des convenances que la famille impose. Avant d'être père, époux, frère, il est solidaire ! Il a donné sa foi, son baptême, son âme, la religion de sa mère, le salut éternel de ses enfants ! C'est plus que la haine, c'est la rage du damné. Et en effet, celui qui ne croit plus au Fils de Dieu est déjà jugé ! Il ne verra pas la vie, la colère de Dieu repose sur lui !

La haine avait été solennellement prédite sous toutes ses formes et nous l'avons trouvée partout, dans tous les temps, et à l'heure présente plus exaspérée que jamais. La haine dans celui qui la couve et l'exprime, c'est le sceau de la bête; dans l'Eglise catholique et pour ses enfants, c'est le sceau de Dieu. Les fous furieux qui nous haïssent proclament l'origine divine de l'Eglise et la foi non moins divine des haïs. Il est cependant une condition indispensable à remplir pour que la haine soit vraiment pour l'Eglise le gage de la victoire, et pour nous le sceau des élus. C'est que nous ne cessions pas d'être des agneaux. « Aussi longtemps que nous serons des agneaux, disait saint Jean Chrysostome, cette bouche d'or de l'Eglise, nous vaincrons. Alors même que nous aurions autour de nous des milliers et des milliers de loups, nous serons vainqueurs. Mais, si nous venions à

mordre ceux qui nous mordront, nos ennemis l'emporteraient sur nous, parce qu'alors nous n'aurions plus le secours du berger qui fait paître non les loups, mais les agneaux.

« Vous serez l'objet de la haine. » Et nous avons été l'objet de la haine ! « Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups, » et nous avons été des agneaux au milieu des loups ! Splendeur ! Splendeur !

Qu'elles sont belles et consolantes ces paroles du Prince des apôtres, et qu'elles sont surtout applicables aux temps actuels ! « Mes bien-aimés, ne soyez pas surpris du feu ardent qui sert à vous éprouver, comme si ce qui vous arrive était quelque chose d'extraordinaire. Rendus participants des souffrances du Christ, réjouissez-vous, afin qu'au jour de la Révélation de sa gloire, vous soyez aussi transportés d'allégresse. Si on vous outrage pour le nom du Christ, soyez bienheureux, parce qu'alors la gloire, la vertu et l'esprit de Dieu reposent sur vous. Si l'on vous faisait souffrir comme voleurs, médisants ou avides du bien d'autrui, vous auriez à rougir. Mais, quand on vous fait souffrir comme chrétien, loin de rougir, bénissez et glorifiez Dieu. » Splendeur !

CHAPITRE TREIZIÈME. — **Neuvième splendeur de la Foi.** — *Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* (Saint MATTHIEU, XVI, 18.) Jésus vint aux environs de Césarée de Philippe, et il interrogeait ses disciples disant : Quel est en vérité celui qu'ils disent être le Fils de l'homme? Ceux-ci répondirent : les uns veulent que ce soit Jean-Baptiste, d'autres Elie, d'autres enfin l'un des prophètes. Et vous, qui dites-vous que je suis? Prenant la parole, Simon-Pierre dit : VOUS ÊTES LE CHRIST, FILS DU DIEU VIVANT ! Et Jésus s'adressant à Pierre, lui dit : « Tu es bienheureux Simon, fils de Jean, car ce n'est ni la chair ni le sang qui t'ont révélé ce mystère, mais mon Père qui est dans les cieux. Aussi moi je te dis : Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon

Eglise et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Je te donnerai les clefs du royaume des cieux ; tout ce que tu lieras sur la terre sera lié aussi dans le ciel; et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié aussi dans le ciel. « Une autre fois, sur les bords de la mer de Tibériade, Jésus ressuscité après avoir exigé de Pierre une triple profession non plus de foi mais d'amour, lui dit : Pierre, m'aimes-tu ? Pais mes agneaux ! Pais mes brebis ! C'est-à-dire qu'il l'établit chef suprême de son bercail, de son royaume, de son Eglise... Ainsi donc : Jésus-Christ déclare ouvertement qu'il bâtira une église, que le fondement et le chef suprême de cette Eglise, royaume de Dieu, son royaume, son bercail, sera Simon-Pierre ; et que contre cette Église ainsi bâtie, les portes de l'enfer, c'est-à-dire le royaume et le roi de l'enfer, quoique indéfiniment conjurés contre elle, ne prévaudront jamais. Voilà la prophétie ! L'oracle ! S'est-il accompli? Jésus-Christ a-t-il bâti une Eglise dont le chef est Pierre? Incontestablement ! L'enfer s'est-il incessamment déchaîné contre cette Eglise de Pierre, catholique, apostolique, romaine, par la synagogue, par les tyrans, par les hérétiques, par l'islamisme, par la renaissance et le relâchement des mœurs, par le schisme, par la réforme, par la philosophie, par la Révolution, etc., etc.? Incontestablement ! C'est l'histoire tout entière de l'Eglise. L'enfer a-t-il prévalu? Non, évidemment ! L'Eglise est sortie triomphante de toutes les conjurations qui auraient dû l'anéantir si elle n'avait pas été divine, si, en même temps que Jésus disait à ses apôtres : « Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, apprenez-leur à pratiquer tout ce que je vous ai recommandé, » il n'avait pas ajouté : « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » Je suis avec vous, enseignant, avec vous baptisant, avec vous apprenant à garder les commandements, avec vous exerçant un ministère extérieur visible, avec vous et avec ceux qui vous succéderont; avec la société assemblée sous leur conduite, avec

mon Eglise jusqu'à ce que le monde finisse, tous les jours, sans interruption. Voilà donc la prophétie, voici le miracle de son accomplissement.

Première Tempête. — *Conjuration de la synagogue et des juifs rebelles.* — Cinquante jours s'étaient écoulés depuis que chargé des malédictions de tout un peuple, Jésus avait expiré dans les tourments, que son corps avait été enfermé dans le sépulcre, et la pierre qui le couvrait scellée du sceau de l'autorité publique. Ses timides disciples cachés dans le Cénacle n'osaient se montrer ; son nom n'était plus prononcé ; on n'entendait plus d'autre voix dans Jérusalem que celle de ses ennemis, et il n'y avait de puissance que la leur. Tout à coup un cri de résurrection retentit dans la ville déicide; des langues de feu ont paru ; les apôtres sont sortis de leur retraite comme des hommes possédés d'un esprit divin. Ils parlent toutes les langues à la fois, ils prêchent que le crucifié est vivant, qu'il est le Messie annoncé par les prophètes. Des miracles éclatent, autorisant leurs discours, ils sont crus; les meurtriers du Sauveur se convertissent par milliers; le peuple se précipite en foule sur les pas des nouveaux prédicateurs ; la première église chrétienne s'établit dans Jérusalem, en vue du Calvaire ; il s'en établit d'autres dans toute la Judée; la synagogue frémit en vain; troublée, éperdue, elle se débat quelque temps, et bientôt elle tombe ; la ville et le temple tombent avec elle; le peuple juif est dispersé par toute la terre! Quelle victoire! Y en eut-il jamais de plus prompte et de plus merveilleuse?

Deuxième Tempête. — *Conspiration des tyrans!* Tout le monde romain est conjuré contre douze pêcheurs de Génésareth qui ont osé entreprendre de soumettre l'univers à la loi de leur divin Maître. Toute la puissance des Césars; toute l'autorité du sénat, des pontifes et des magistrats; tous les prestiges des faux dieux; tout l'art des écrivains et des sophistes, la force des armées, la haine aveugle des peuples, la cruauté des bourreaux, l'horreur des supplices et des tortures, tout est employé,

tout est épuisé, pendant plus de trois cents ans, pour étouffer la religion naissante et assurer le triomphe de l'idolâtrie. Enfin, après de si longs et de si cruels efforts, une dernière persécution plus furieuse que toutes les autres, semble avoir accompli le vœu des persécuteurs ; on se flatte d'avoir éteint le christianisme dans les flots de sang qu'on a versés, et l'on proclame solennellement que ce culte abhorré a disparu de la terre ! Voyez les fastueux monuments qu'on s'empresse d'ériger pour éterniser le souvenir d'un si mémorable événement. Lisez ces inscriptions orgueilleuses : « A Dioclétien, le nouveau Jupiter, et à Maximin le nouvel Hercule ! pour avoir enfin aboli le nom chrétien, et détruit dans le monde entier la superstition du Christ : *Nomine christianorum deleto..., superstitione Christi ubique deleta.* A peine ces monuments sont-ils achevés que le jeune Constantin, encore païen lui-même, averti par un ange mystérieux et par un signe céleste, déploie l'étendard de la croix, entre vainqueur dans Rome et y arbore le signe du salut ! L'univers étonné est malgré lui chrétien ! Là périt le paganisme et son empire que l'impie Julien s'efforcera de relever. Rome païenne, la merveille des nations et le centre de l'idolâtrie, périra elle-même un siècle plus tard, et fera place à Rome chrétienne qui sera jusqu'à la fin des temps le siége de la vraie religion et la capitale du monde catholique.

TROISIÈME TEMPÊTE.— *Conspiration des hérésies et des schismes.*—A quelle extrémité l'Eglise ne fut-elle pas réduite, lorsque, sous les empereurs chrétiens, divisées entre elles mais unies et animées d'une même haine contre elle, les hérésies vinrent déchirer son sein et lui arracher ses entrailles ! Nestoriens, donatistes, pélagiens, manichéens, iconoclastes, etc., etc. ! Quelle effroyable tempête ils déchaînèrent ! Quel trouble et quel bouleversement dans le royaume de Jésus-Christ ! Partout autel contre autel, chaire contre chaire, pasteur contre pasteur, troupeau contre troupeau ; l'erreur soutenue par la puissance publique parlant plus haut que la vérité ;

des conciles orthodoxes et des conciliabules ennemis de la vraie foi ; l'Orient et l'Occident divisés; le peuple fidèle marchant incertain dans cette lumière mêlée de tant de ténèbres. Le monde exposé à se coucher chrétien et à se réveiller arien. Qui rendra à la vérité son éclat obscurci? Qui fera sortir encore une fois du sein des eaux la terre presque submergée et engloutie? Dieu qui a promis à son Église que les portes de l'enfer ne prévaudraient point contre elle ! En effet, à la voix de Dieu, les ombres épaisses du mensonge se dissipent ; les schismes et les hérésies passent, s'écoulent comme des torrents, disparaissent ! L'Eglise, toujours inébranlable sur le roc où elle a été fondée, domine, du haut de la montagne sainte, l'océan des passions et des erreurs humaines, et voit perpétuellement venir se briser à ses pieds, les flots qui mugissent vainement contre elle.

Quatrième Tempête. — *Conspiration du Mahométisme.* — Mahomet reprend l'œuvre d'Arius. Lui aussi s'attaque à la divinité de Jésus-Christ, en lui refusant d'autre titre à la vénération des peuples que celui de Grand Prophète. Il se donne comme l'envoyé de Dieu, et jure de convertir l'univers à sa doctrine, mélange de fanatisme austère et de mysticisme voluptueux, dont l'attrait est impuissant à réaliser le rêve ambitieux de ce fils ombrageux d'Ismaël. Il aura donc recours à la force brutale. L'Islamisme attaque de tous côtés à la fois la chrétienté surprise de tant d'audace, mais nullement inquiète du résultat final. Les Mahométans infectèrent la Méditerranée par des flottes de corsaires ; ils envahirent successivement la Sardaigne, la Corse, la Sicile, la Calabre, l'Espagne, la France méridionale, la Hongrie, la Bohême, l'Autriche. Mais, quand le péril devenait extrême, le successeur de Pierre faisait appel aux généreux sentiments de l'Europe catholique et des héros chrétiens. Charles Martel, don Juan d'Autriche, Sobieski, vainqueurs des célèbres batailles de Tolède, de Tours, de Lépante, de Vienne, arrêtaient ces furieux ennemis au moment où ils semblaient le plus près de

subjuguer l'Europe pour la replonger dans la Barbarie. Les croisades d'une part, de l'autre les conquêtes des Portugais, qui ont ôté à cette puissance formidable les ressources du commerce et de la richesse de l'Orient, l'ont enfin réduite au degré de faiblesse où nous la voyons aujourd'hui, jusqu'à ce qu'elle soit enfin rejetée au-delà des Balkans ou qu'elle s'écroule sur elle-même.

Cinquième Tempête. — *Conspiration et invasion des Barbares.* — Dans le xe siècle, l'Eglise eut beaucoup à souffrir de la férocité des peuples du Nord qui occupèrent successivement toutes les provinces de l'Europe d'Occident. Les Normands, les Hongrois et d'autres peuples sauvages parcoururent le fer à la main l'Allemagne, l'Angleterre, la France, l'Italie et l'Espagne, et causèrent partout des maux infinis. Les villes furent réduites en cendres, les monastères furent pillés et renversés, les études et les arts presque oubliés. L'Eglise a eu assez de force non-seulement pour guérir les plaies qu'elle avait reçues de la main des Barbares, mais pour convertir et s'assimiler ses nouveaux persécuteurs. Il a fallu du temps pour dompter les excès de leur sauvagerie originaire, et pour dissiper l'ignorance qu'ils avaient traînée à leur suite; mais enfin Dieu a fait triompher l'Eglise de la barbarie et de l'ignorance, comme elle avait triomphé des persécutions et des hérésies.

Sixième Tempête. — *Les scandales de l'âge de fer.* — Les troubles et l'ignorance amenés par l'invasion des Barbares, produisirent l'affaiblissement de la discipline et la corruption des mœurs; les scandales se multipliaient, les plus saintes lois étaient publiquement violées; le concubinage et la simonie étaient à l'ordre du jour; le mal avait gagné jusqu'aux premiers pasteurs, et Rome même n'en était pas exempte. L'Eglise gémissait de ces désordres, et cette épreuve était mille fois plus douloureuse pour elle que les persécutions. Ces scandales, au lieu d'ébranler notre foi, doivent au contraire l'affermir; car jamais il ne parut plus sensible que c'est la main de Dieu qui soutient l'Église et non celle des

hommes. Au milieu de tant de désordres, la foi se maintint toujours pure ; Dieu ne permit pas que l'on donnât dans l'enseignement la moindre atteinte aux dogmes chrétiens, ni à la croyance catholique. L'Église n'a jamais cessé de réclamer contre les excès et les abus ; elle renouvelait dans tous les Conciles les lois de la discipline et s'efforçait d'en rétablir l'observation. La divine Providence a suscité des saints illustres qui se sont opposés avec un zèle indomptable au torrent des iniquités. Les sciences et les arts trouvèrent un asile dans le clergé et les monastères : les maisons épiscopales et religieuses redevinrent des écoles publiques. Les clercs et les moines s'occupèrent à transcrire les ouvrages anciens qu'ils avaient arrachés des mains des Barbares. Non-seulement la tradition constante et suivie des vérités qui règlent notre foi et nos mœurs, mais encore la renaissance des lettres, des sciences et des beaux-arts dans l'Europe sont l'œuvre propre de l'Eglise catholique.

SEPTIÈME TEMPÊTE. — *Le grand schisme d'Occident.* — Au XIVe siècle, découragés par les guerres intestines qui désolaient l'Italie, les souverains Pontifes avaient cru devoir s'éloigner de Rome, et venir se fixer à Avignon. On ne doutait pas que ce déplacement ne fût très-fatal à l'Eglise; cependant elle restait apostolique, une, visible, catholique... Mais à la mort du pape Grégoire XI, les cardinaux résidant à Rome, au nombre de seize, se crurent en droit de se réunir en conclave et élurent pape Urbain VI, Italien de naissance, prélat aussi distingué par ses vertus que par sa science. En même temps, les cardinaux d'Avignon choisissaient pour pape un Français, Clément VII, qui fixa son siége à Avignon. Quel était le chef légitime de l'Eglise de Dieu ? Nul ne le savait d'une manière certaine; le doute, au contraire, était devenu si grand, que l'on vit de saints et savants personnages se ranger les uns sous l'obédience d'Urbain, les autres sous l'obédience de Clément. Ce fut pour la barque de Pierre une cruelle tempête, et le Seigneur semblait encore dormir. Urbain et Clément eurent plu-

sieurs successeurs, tous convaincus de la légitimité de leur élection, et voyant dans leur rival un antipape. Ce déchirement cruel dura trente ans. En vain le concile de Pise avait-il déposé les deux concurrents de Rome et d'Avignon; en vain procéda-t-il à l'élection d'Alexandre V; le schisme continua. L'obstination des élus, la jalousie des cardinaux des deux obédiences, les intérêts contraires des couronnes, étaient des obstacles invincibles au retour à l'unité! Mais l'Eglise a des promesses, et Dieu ne l'abandonna pas dans ce péril extrême. En dépit de toutes les passions humaines, l'union se fit dans le Concile général de Constance; les prétendants à la papauté abdiquèrent ou furent déposés, et Martin V, le nouvel élu, fut universellement reconnu pour unique et légitime successeur de saint Pierre.

HUITIÈME TEMPÊTE. — *Les violences de la Réforme protestante.* — Malgré tant de défaites déjà, l'esprit de ténèbres ne se tint pas pour battu. Il jeta dans l'âme d'un moine orgueilleux et libertin le souffle de la révolte. Luther brûla les bulles du Pape sur la place publique, en protestant violemment contre l'autorité du souverain Pontife, et proclama la doctrine du libre examen. C'était plus que la négation de tel ou tel dogme; c'était la négation du principe même de l'autorité, base de tous les dogmes. Cette émancipation de la raison trouva de l'écho dans une multitude d'âmes depuis longtemps impatientes du joug, et la nouvelle religion, plus ou moins profondément modifiée, fit des progrès si rapides, qu'en peu d'années elle envahit une grande partie de l'Europe. L'Angleterre, le Danemark, la Suède, presque toute l'Allemagne et la Suisse brisèrent les liens qui les rattachaient à Rome. Les nouvelles sectes ne respectaient pas plus les lois humaines que les lois divines. Luther avait osé dire à son propre souverain : « S'il m'est permis par amour pour la liberté chrétienne de fouler aux pieds les décrets du Pape et les canons des Conciles, pensez-vous que je respecte assez vos ordres pour les considérer comme des lois? » Voilà comment la réforme

s'est montrée partout violente et sanguinaire. En Allemagne, les luthériens s'attroupèrent, levèrent des armées, portèrent le ravage dans les provinces, brûlèrent les églises, détruisirent les châteaux et les monastères, massacrèrent les prêtres et les religieuses. En Angleterre, que de spoliations et de massacres ! Que de sang répandu aussi dans notre pauvre France déchirée pendant trois longs règnes par des factions insurgées, par des guerres civiles, par de nombreuses batailles ! Un disciple de Luther, Œcolampade, disait quelques années seulement après que son maître eut commencé à prêcher : « L'Elbe, avec tous ses flots, ne saurait fournir assez de larmes pour pleurer les maux que la réforme a faits. » Ces maux énormes, ils ont surtout atteint la sainte Église contre laquelle toutes ces sectes, unies ou divisées, amies ou ennemies, se sont conjurées ; et cependant elle est restée debout. Elle a gardé six grands royaumes, la France, l'Italie, l'Espagne, le Portugal, l'Autriche, la Pologne ; elle compte un grand nombre d'enfants fidèles, jusque dans les royaumes les plus infectés par l'hérésie ; elle reprend chaque jour, par des conversions nombreuses, en Angleterre surtout, beaucoup du terrain qu'elle a perdu. Les conquêtes de ses nouveaux apôtres lui donnent en Chine, au Japon, dans les Indes, presque autant d'âmes que la réforme lui en avait fait perdre. Deux grands événements, enfin, l'heureuse terminaison du Concile de Trente, malgré tous les obstacles suscités par l'esprit d'erreur et de révolte ; et l'élan vraiment merveilleux du nouvel ordre religieux, la Compagnie de Jésus, fondé par saint Ignace dans le but particulier de relever l'autorité du souverain Pontife romain, achevèrent d'apaiser les flots.

NEUVIÈME TEMPÊTE. — *Le déchaînement de la Philosophie du* XVIIIe *siècle.* — L'incrédulité du XVIIIe siècle, si fière de ses lumières et de ses forces ameutées contre l'Église de Jésus-Christ, déploya toutes ses phalanges, déistes, athées, sceptiques, matérialistes, impies de tous les systèmes, de tous les pays, de toutes les sectes ; elle

les rangea sous un même drapeau, le drapeau de la haine implacable contre le nom catholique. Elle en forma une armée innombrable avec ce seul cri de guerre : *Écrasez l'infâme!* Rien ne l'arrêta; tout moyen lui sembla légitime pour détruire une religion qui ose se dire seule vraie et seule divine : la vérité et le mensonge, la violence et la perfidie, les respects hypocrites et les mépris insultants, les maximes de la tolérance et les fureurs de la persécution. Elle prophétisa bien haut que la dernière heure du catholicisme était venue; que l'impérissable Eglise allait tomber inévitablement sous ses coups. Elle entraîna la foule, non en persuadant les esprits, mais en corrompant les cœurs, en flattant toutes les passions, en favorisant tous les vices. Elle désola l'Eglise par de nombreuses défections; mais sa fécondité lui donnera de nouveaux enfants qui essuieront ses larmes. Les complots et les excès de la philosophie ont laissé debout l'Eglise catholique qu'elle prétendait anéantir, mais ils ont miné la société civile dont elle affectait de défendre les intérêts. Elle a amené la Révolution française, elle a fait verser des flots de sang, et elle s'y est noyée elle-même, tandis que l'Eglise catholique est sortie de sa double lutte contre l'incrédulité et la Révolution plus triomphante que jamais.

DIXIÈME TEMPÊTE. — *Les excès de la Révolution française.* — Une génération corrompue par la philosophie crut que, une fois le joug de la Religion chrétienne et catholique brisé, et la raison de l'homme une fois reconnue pour la seule divinité de la terre, on verrait renaître l'âge d'or des nations éclairées et affranchies. La religion fut proscrite, son culte et ses lois abolis, ses ministres poursuivis et exterminés comme des ennemis publics; Dieu n'eut plus d'autels, et la raison en délire eut ses temples. Aussitôt le divorce prononcé entre le ciel et la terre, on vit arriver dans l'ordre moral quelque chose de semblable à ce qui arriverait dans l'ordre de la nature, si le flambeau du jour venait à s'éteindre, et les éléments à se confondre. La France, parvenue après

quinze siècles de christianisme, au faîte de la civilisation, tomba tout à coup au fond du gouffre de la barbarie; il n'y eut plus ni décence, ni règles, ni humanité, ni forme de société quelconque. Elle n'offrait plus que l'image du chaos et de l'enfer, lorsque les impies, épouvantés de leur propre ouvrage, voyant que l'abîme creusé allait les dévorer eux-mêmes, désespérant d'arrêter les ravages du torrent dont ils avaient rompu les digues, appelèrent à leur secours cette même religion catholique qu'ils s'étaient efforcés d'anéantir, rouvrirent de leurs mains les temples de leur Dieu, et rendirent quelque liberté à son culte. Dès lors les maux diminuèrent, et les plus incrédules sentirent bien que l'unique moyen de salut était dans la réconciliation de la France avec l'Eglise. Aussi, lorsqu'un homme sorti de leurs rangs, et depuis devenu si fameux, fut monté au souverain pouvoir, il jugea impossible de donner aux lois et à l'autorité un solide fondement sans recourir au Saint-Siége apostolique, pour relever les chaires légitimes des Evêques, rendre des pasteurs catholiques aux peuples, et appuyer l'ordre public sur la morale de l'Evangile. Quel hommage rendu à cette Eglise opprimée ! Quelle rétractation solennelle de tant de calomnies ! Quel aveu de l'impuissance absolue de conserver sans elle les mœurs, les vertus sociales et la vie même du corps politique ! Et, ce que l'on ne saurait encore nier, c'est que le retour à la religion de nos pères a été l'époque précise de la résurrection des sciences, des lettres, du commerce, de l'industrie, des arts, pour lesquels on témoigne aujourd'hui tant de zèle, et qui avaient péri avec tout le reste sous la domination de l'athéisme !

A un autre point de vue encore, la Révolution française fut pour la sainte Eglise de Jésus-Christ l'occasion d'un triomphe éclatant. Ce que l'histoire racontait des cruelles persécutions d'autrefois et de l'héroïsme des premiers fidèles, était relégué par un monde incrédule parmi les exagérations et les fables. Et voici que, lorsque l'Eglise, dans sa prétendue vieillesse, fut appelée à sou-

tenir le plus violent des assauts, on put constater avec éclat que le feu sacré qui enflammait les martyrs n'était nullement éteint. On voulut imposer au clergé français des lois qui altéraient sa constitution divine et contredisaient sa foi. Il fallait prêter serment ou s'exposer à tous les effets de la plus implacable vengeance. Délibère-t-il un instant? Trente évêques et quarante mille prêtres, par le refus unanime du parjure, se dévouent sans hésiter à tous les sacrifices, à tous les périls et aux massacres. Dans les prisons, sur les pontons, ces tombeaux flottants, où ils souffrent des supplices, presque pires que la mort, dans les bagnes de Cayenne, sur les échafauds, etc., pas un ne laisse échapper un murmure ou une plainte. Il n'y en eut pas un seul à qui la vue de la mort ait arraché un signe de faiblesse, qui, en expirant, n'aït pas renouvelé ses serments de fidélité à son Dieu et à la sainte Eglise de Jésus-Christ. Triomphe et splendeur !

Onzième Tempête. — *Les attentats du Directoire et de l'empereur Napoléon contre le Saint-Siége.* — Deux fois, au commencement de ce siècle, l'enfer dirigea tous ses efforts contre le siége impérissable de Pierre, se flatta de l'avoir abattu, et osa chanter sa victoire contre le Christ. Mais que sa joie fut courte, et par quels miracles de sa droite, Dieu releva ce trône apostolique qu'on croyait brisé et réduit en poussière! Ce fut Dieu évidemment qui renversa en un moment le colosse de puissance qui pesait sur le monde entier, s'affermissant de plus en plus tous les jours, et devant lequel s'étaient abaissés les sceptres et les couronnes. Ce fut Dieu qui frappa tout d'un coup le capitaine fameux dont les entreprises, jusqu'alors habilement concertées, avaient toujours été couronnées de succès. Quel autre que Dieu vainquit par les seuls éléments naturels des armées jugées invincibles, et dispersa par le souffle de l'aquilon, comme des feuilles légères, ces innombrables légions qui semblaient appelées à la conquête de l'univers? Quel autre que Dieu réunissant, dans un même but et dans un sentiment commun de conservation, les sou-

verains d'Etats si séparés de vues, d'intérêts, de politique, de religion, des rois, des princes, venus de tous les points de la terre, même schismatiques et hérétiques, au secours du chef de l'Eglise, brisa par leurs mains ses fers, et le reporta pour ainsi dire sur leurs bras, dans cette Rome dont ils combattaient l'autorité et les droits?

Douzième Tempête. — *Les prétentions et les audaces de la fausse science et de la demi-science.* — Au XVIIIe siècle et dans les premières années du XIXe siècle, on vit se former une vaste coalition de savants dans le but de convaincre les écrivains inspirés d'ignorance ou d'imposture. Des hommes présomptueux se partagèrent le domaine entier des sciences, et se livrèrent à des travaux gigantesques. Ils interrogèrent à la fois les annales des nations, les lois de la nature, le cours des astres du firmament, les révolutions du globe, sa surface et ses entrailles, les mouvements des mers et des fleuves ; ils firent appel à tous les êtres animés ou inanimés, au ciel, à la terre, à l'Océan, à l'homme avec sa raison et ses sens, à la philosophie avec ses subtilités et ses abstractions, à l'histoire avec ses faits, ses dates et ses monuments, etc., contre la vérité de nos livres saints; annonçant, chaque jour, des découvertes nouvelles, des titres nouveaux de conviction contre la révélation divine, des démonstrations toujours plus évidentes de son incompatibilité avec les faits de l'histoire les plus incontestables. L'Egypte nous apportait ses constellations gravées sur la pierre; l'Inde, ses tables chronologiques et astronomiques, pour donner des démentis authentiques à l'histoire sacrée. L'édifice de la foi semblait tomber pièce à pièce et s'écrouler sur ses fondements. On s'étonna que le monde eût pu prendre si longtemps pour des vérités révélées de si palpables erreurs; on ne tarissait pas sur le mérite des hommes extraordinaires dont le génie et le savoir allaient enfin désabuser le genre humain et tirer la raison de sa longue enfance. Mais qu'est-il arrivé ? Les mêmes recherches continuées, les mêmes études plus approfondies, ont fait reconnaître que les

grands hommes eux-mêmes avaient été dupes des plus grossières illusions; leurs inventions et leurs systèmes se sont évanouis comme des rêves et des fantômes; leurs difficultés mieux examinées se sont tournées en preuves de la religion qu'ils prétendaient détruire. Les monuments transportés de si loin et à si grands frais pour rendre témoignage contre elle, ont déposé en sa faveur; enfin des calculs plus justes et des observations plus exactes ont ramené forcément à l'Ecriture sainte, à ses origines, à ses dates, à son irréfragable autorité qu'on se flattait d'avoir livrée à la dérision pour toujours. Quelle confusion pour la fausse science! quel triomphe pour l'Eglise! Elle est bien en droit après cela de s'écrier avec le grand apôtre : O savants, ô littérateurs, ô chercheurs du siècle, qu'êtes-vous devenus? *Sapiens, ubi, scriba, ubi, conquisitor hujus sæculi!* Dieu a perdu la sagesse des sages; il a réprouvé la science des plus savants!

Cet oracle si clair : *Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle*, s'est donc accompli de la manière la plus éclatante. Il est à lui seul toute l'histoire, et il est devenu un nouveau fait immense qui remplit le monde. Donc l'Eglise de Jésus-Christ est divine! Et puisqu'elle est divine, puisqu'elle a été jusqu'ici de triomphe en triomphe, elle triomphera jusqu'à la fin. L'oracle qui s'est accompli d'une manière si frappante dans le passé, s'accomplira d'une manière plus frappante encore dans l'avenir. Au moment présent, les puissances de l'enfer sont plus déchaînées que jamais contre l'Eglise de Pierre. L'Italie a exécuté leurs volontés, elle tient le Souverain Pontife captif dans le palais du Vatican, après l'avoir dépouillé de toutes ses ressources matérielles, morales et spirituelles! En Angleterre on l'a dénoncé comme l'ennemie implacable des souverainetés temporelles! La France, ou du moins la majorité législative de la France crie au cléricalisme, à l'ultramontanisme, comme à l'adversaire mortel de la Patrie! L'Autriche montre au grand jour ses défiances, plus perfides peut-être qu'une hostilité

ouverte ! La Prusse exhale sa haine par toutes ses voix ! Son mauvais Génie, plus fort et non moins rusé que Julien l'Apostat, qui a déjà vaincu le Danemark, l'Autriche et la France, se déclare sûr de vaincre Rome à son tour ! Il compte les heures de la papauté ! Il n'attend plus pour la rayer de l'histoire que la mort de Pie IX, succombant sous le poids des années ! Prusse et Italie, resserrez les traités qui vous unissent, concertez habilement vos desseins, ourdissez des trames profondes, prenez d'infaillibles mesures, prophétisez bien haut que l'Eglise impérissable de Pierre va tomber inévitablement sous vos coups ! Vous serez vaincues ! Les portes de l'Enfer ne prévaudront pas contre elle. Jésus-Christ, l'agneau-lion, sera avec elle jusqu'à la consommation des siècles ! Et, à la consommation des siècles, l'éternelle séparation des élus et des réprouvés, le bonheur éternel des bons, le malheur éternel des méchants, seront pour elle le triomphe des triomphes, car tous les élus seront ses enfants, tous les réprouvés furent ses ennemis, et elle sera la Jérusalem céleste, la vision béatifique de la paix. Pie IX est mort et Léon XIII règne !

CHAPITRE QUATORZIÈME. — **Dixième splendeur de la Foi.** — *Et moi, quand j'aurai été exalté de terre, j'attirerai tout à moi.* (Saint JEAN, XII, 32.) Presque au début de sa vie publique, dans l'entretien mystérieux qu'il eut avec Nicodème, prince des juifs, Jésus-Christ lui fit cette révélation extraordinaire : « De même que Moïse a élevé le serpent d'airain dans le désert, de même il faut que le fils de l'homme soit élevé et offert à tous les regards, afin que tout homme qui croira en lui ne périsse pas, mais possède la vie éternelle. Car Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son fils unique, afin qu'aucun de ceux qui croient en lui ne périsse, mais qu'il ait la vie éternelle... Celui qui croit en lui ne sera pas jugé !... Celui au contraire qui ne croit pas en lui est déjà jugé, il ne verra pas la vie, la colère de Dieu repose sur lui ! ! ! »

Dans une circonstance solennelle, au jour de son entrée triomphante à Jérusalem, en présence de la foule, Jésus faisait à son Père cette prière : « MON PÈRE, GLORIFIEZ VOTRE FILS ! » Une voix descendant du ciel, et que la multitude prit pour un coup de tonnerre, fit entendre ces mots : « JE L'AI GLORIFIÉ, ET JE LE GLORIFIERAI ENCORE ! » Alors, Jésus-Christ s'écria : « ET MOI, QUAND JE SERAI EXALTÉ DE TERRE, J'ATTIRERAI TOUT A MOI. » Jean l'Évangéliste ajoute : « Il disait cela, faisant allusion au genre de sa mort ! » Le divin Sauveur affirme très-clairement que, comme le serpent d'airain, il devait, pour le salut du peuple, être attaché à la croix, suspendu entre le ciel et la terre, et qu'ainsi il attirerait tout à lui ! Il disait équivalemment : « Moi, homme mortel et mort; moi, le divin pendu, j'attirerai tout à moi ! Tandis que la puissance des empereurs les plus illustres, des conquérants les plus intrépides s'éteint dans le tombeau ! » C'est lorsqu'il aura subi sur la croix le supplice des esclaves, que Jésus-Christ prétend exercer une attraction universelle et irrésistible. Voilà la prophétie ! Voici le miracle. Un regard, une parole de Jésus, c'était assez pour toucher profondément, pour subjuguer, pour enchaîner ses premiers disciples et ses apôtres. Il a attiré à lui Zachée, Madeleine, tant d'autres ! Sur la croix il attira le bon larron, qui fut avec lui ce jour-là dans le paradis. Il était si bien l'âme de la nature entière, que lorsqu'il rendit le dernier soupir, le soleil perdit sa clarté, la terre trembla, les rochers se fendirent, des morts sortirent du tombeau; le voile du temple se déchira, les sépulcres s'ouvrirent, et beaucoup de saints qui s'étaient endormis se levèrent. Le centurion et ceux qui étaient avec lui disaient : Celui-là était vraiment le fils de Dieu ; Jésus-Christ les avait attirés à lui ! Encore dans le tombeau, il descendit aux Limbes, et il en sortit entraînant après lui les âmes des patriarches et des justes, qu'il fit entrer au ciel. Ressuscité, Jésus-Christ a attiré à lui le genre humain tout entier, les nations, les peuples, les royaumes, les empires de tout l'univers. Il a balayé d'un souffle les idoles,

épuré la religion publique des erreurs et des infamies qui la déshonoraient; et après avoir chassé les peuples des temples qu'il renversait, il les a amenés dans des temples nouveaux, au pied de ses autels, et il s'est emparé des adorations de l'humanité. Du temple il a pénétré dans la société, il en a renouvelé les institutions ou plutôt il en a reconstitué les éléments, il a pénétré tout le corps social de sa propre vie, et fait entrer dans ses entrailles les principes, avant lui ignorés, du droit, de la justice et de la liberté. Il a appelé d'abord les petits; et les peuples sont venus se consoler en priant et en espérant à ses pieds. Il a appelé ensuite les savants; et le génie, désertant les écoles des sophistes et des rhéteurs, est venu penser, écrire, prêcher pour sa cause. Il a appelé enfin les Césars; et les empereurs lui cédant le trône, se sont écriés à la face de l'univers : « Il n'y a qu'un Seigneur et qu'un Maître, c'est Jésus-Christ. *Christus regit, regnat, imperat!* » L'univers était devenu et est encore chrétien, mais forcément partagé en deux camps, le camp des amis de Jésus-Christ et le camp de ses ennemis. Restauration des uns et ruine des autres, il s'est imposé à tous. Oui, c'est uniquement grâce à l'attraction exercée par Jésus-Christ que le monde a été sauvé, éclairé, civilisé, rendu à la liberté, vivifié par la charité. Oui, cette attraction est tellement la vie des sociétés modernes, que si elles pouvaient s'en isoler brusquement, elles deviendraient des astres errants, bientôt éteints par le vide et le froid des espaces célestes, ce seraient des terres sans soleil! Elles perdraient rapidement toute civilisation, toute liberté, toute charité; témoin les saturnales de la Révolution française en 1793, et de la Commune de Paris en 1871.

Jésus-Christ a attiré à lui l'homme individuel, la personnalité humaine! Il a fait sienne son intelligence et sa volonté; il a fait sien son cœur et jusqu'à son corps, tout son être en un mot.

Son intelligence. En effet, par la foi en Jésus-Christ, l'homme abdique sa raison propre et la fond dans la

raison supérieure du Verbe divin. Il brise le moule personnel plus ou moins faux et étroit, pour entrer dans le moule large et profond d'où est sorti l'Évangile. Nul autre sur la terre ne l'a obtenue cette suprême dictature de l'intelligence humaine. Les tyrans ont opprimé la pensée en l'empêchant de se manifester, en punissant sa manifestation, mais ils ne l'ont pas gouvernée, conquise, attirée à eux.

SA VOLONTÉ. Depuis dix-huit cents ans, des millions d'hommes ne veulent que ce que veut Jésus-Christ. Ils ont pour unique volonté, la volonté propre de Jésus-Christ, et pour loi unique de leur vie sa loi sainte et les divins enseignements de son exemple. Ils se font avec lui doux et humbles de cœur; ils prennent volontairement son joug, en proclamant devant l'univers entier qu'il est bon et léger. Et pour être entièrement à lui, ils quittent leurs maisons, leur père, leur mère, leurs frères, leurs sœurs, leurs femmes, leurs enfants, leur patrie, etc. Ils font abnégation entière d'eux-mêmes; ils crucifient leur chair avec ses vices et ses convoitises, ils châtient leur corps et le réduisent en servitude. Afin d'assurer leur union éternelle avec Jésus-Christ, et en même temps procurer le salut de leurs frères, ils accomplissent dans leur chair ce qui manque à la passion du Sauveur. Ils sont en un mot tellement attirés par Jésus-Christ, qu'ils n'hésitent pas à dire avec saint Paul : « Je suis cloué à la croix avec Jésus-Christ; je vis, mais ce n'est plus moi qui vis, Jésus vit en moi. » Cette fusion en Jésus-Christ de l'être entier de l'homme se consomme ici-bas dans le sacrement de l'Eucharistie, où Jésus se fait notre aliment et notre breuvage, alors que sa chair est confondue avec notre chair, que son sang est mêlé à notre sang, que son cœur bat contre notre cœur, que notre âme est animée par son âme. Que cette fusion avec Jésus-Christ, que ce revêtement entier de Jésus-Christ, auquel le grand apôtre conviait les premiers fidèles : *Induimini Dominum Jesum Christum!* est admirablement formulé dans ces deux belles prières inspirées à saint Ignace dans la

grotte de Manrèse : « 1° Recevez, Seigneur, ma liberté tout entière; recevez ma mémoire, mon intelligence et ma volonté ; c'est vous qui m'avez donné tout ce que j'ai et tout ce que je possède; je vous le rends sans retour, et j'en laisse l'entière disposition à votre volonté. Donnez-moi seulement votre amour avec votre grâce, je serai riche assez, et je ne vous demande rien davantage. 2° Ame de Jésus-Christ, sanctifiez-moi; corps de Jésus-Christ, sauvez-moi; sang de Jésus-Christ, enivrez-moi : passion de Jésus-Christ, fortifiez-moi; ô bon Jésus, exaucez-moi; cachez-moi dans vos plaies; ne permettez pas que je sois séparé de vous; défendez-moi des méchants; à l'heure de ma mort appelez-moi, commandez-moi de venir à vous, afin que je sois heureux avec vous dans les siècles des siècles. »

Son cœur. Jésus-Christ a attiré le cœur de l'homme. Il a conquis son affection et son amour... L'amour a gardé sa tombe. Son sépulcre n'est pas seulement glorieux, il est aimé. Chaque jour, il renaît dans la pensée d'une multitude innombrable de ses disciples. Il est visité dans son berceau par les bergers et par les rois qui lui apportent à l'envi, l'or, la myrrhe et l'encens comme à leur roi, comme à leur Rédempteur, comme à leur Dieu. Une portion considérable de l'humanité reprend sa route et suit ses pas dans tous les lieux de son antique pèlerinage, sur les genoux de sa mère, au bord des lacs, au sommet des montagnes, dans les sentiers de la vallée, sous l'ombre des oliviers, sur le Thabor, etc. On épie son sommeil et son réveil; on est suspendu à ses lèvres; chaque mot qu'il a dit vibre encore et produit plus que de l'amour, des vertus fructifiant dans l'amour. Des millions d'adorateurs se détachent chaque jour en esprit de la croix, trône de son supplice et de son triomphe, se mettent à genoux devant lui, se prosternent le plus bas qu'ils peuvent sans en rougir, et là, baisent avec une indicible ferveur ses pieds sanglants. Une passion inénarrable le ressuscite de la mort et de l'infamie pour le placer dans la gloire d'un amour qui ne défaille jamais, qui trouve

en lui la paix, la joie et jusqu'à l'extase. Il demande à chaque génération qui se lève des apôtres et des martyrs, et chaque génération répond à son appel. Et cet amour, obtenu après sa mort de millions d'hommes qui ne l'ont jamais vu, est vieux de dix-neuf cents ans; et il ne brûle pas en un seul lieu, mais sous toutes les zones du globe terrestre, rendant tous les temps, tous les hommes tributaires avec lui d'un amour qui ne s'éteindra jamais. Jésus-Christ est roi du cœur comme il est roi des intelligences.

Son corps. Parce que le corps, la chair, avec ses concupiscences, ses convoitises, la corruption qu'elle engendre, est l'obstacle ou la résistance invincible opposée à l'exercice de la divine attraction, les attirés de Jésus-Christ se sont faits les ennemis acharnés, les bourreaux de leur corps. Ils ont inventé contre lui, comme les tyrans contre les martyrs, mille instruments ou modes de supplice, les disciplines et les cilices, les croix armées de clous, les abstinences, les jeûnes prolongés, etc., etc. Ils ne se sont arrêtés dans leur sainte cruauté que lorsque le corps a été complétement réduit en servitude, suivant le langage énergique de saint Paul. Et ce qui est plus extraordinaire, plus divin, c'est que les chairs les plus haïes et les plus crucifiées sont les plus tendres et les plus pures. Telles sont les chairs des Louis de Gonzague, des Rose de Lima, etc., etc. Napoléon le Grand a fait sur ce sujet un commentaire qui est à la fois et un trait de génie et une inspiration surnaturelle. « On admire les conquêtes d'Alexandre le Grand, mais que sont-elles comparées à celles du Christ? Bien qu'Alexandre ait conquis l'univers, ses conquêtes étaient passagères. Jésus, au contraire, conquiert et s'attache, non pas une nation, mais la race humaine tout entière. Ses conquêtes s'étendent sur dix-huit siècles et suivant toute apparence, elles s'étendront sur la fin des siècles. Et que prend Jésus à chaque homme? Ce qui se gagne le plus difficilement! Le cœur! l'amour! Jésus-Christ le conquiert par millions depuis dix-huit siècles. Alexandre,

César, Annibal, n'ont jamais su conquérir un cœur d'homme ! Et le Christ ! Les cœurs de millions d'individus lui appartiennent. Depuis dix-huit siècles, des millions d'hommes se sont laissé martyriser pour lui ; des millions acceptent son joug, supportent pour lui les plus dures privations ! Où sont mes amis ? Deux ou trois immortels partagent mon exil ! Quel abîme entre ma misère et le règne éternel du Christ qui est annoncé, prêché, aimé, adoré par toute le terre. Il vivra pendant des siècles dans des millions de cœurs. » Ce règne merveilleux du Christ prouve surabondamment sa divinité. Mais, si le Christ est Dieu, son Eglise est divine, manifestement divine.

Cette attraction, exercée par Jésus-Christ sur les âmes est également merveilleuse et toute-puissante, soit qu'il s'agisse d'une âme infidèle, soit qu'il s'agisse d'une âme fidèle et surtout d'une de ces âmes d'élite qu'il daigne appeler ses épouses bien-aimées. Il se tient incessamment au seuil de l'âme égarée, et il ne se lasse pas de frapper. Il l'agite, il l'ébranle, il la détache des sens et du monde, il la subjugue. Secouée en tous sens par la main divine, la pauvre âme aura beau se raidir et tendre tous ses ressorts, il ne lui sera pas possible de continuer le sommeil qui la charmait. Jésus a le pouvoir de réveiller et de troubler les âmes. Quand il les a réveillées et troublées, il a le pouvoir d'y pénétrer, quand il lui plaît, sans leur enlever leur liberté, en les laissant, ou mieux en les faisant libres. Souvent la conversion est instantanée ! Un coup de foudre, une voix qui éclate dans la nue terrasse Saul, et change le lion en agneau, le persécuteur en apôtre. Jésus se retourne et regarde Pierre qui vient de le renier trois fois. Pierre converti, va pleurer amèrement dans les ténèbres, et ses larmes quotidiennes creusèrent deux sillons sur ses joues. Il est attiré pour toujours ! Et quand le divin Maître lui demandera s'il l'aime, il n'hésitera pas à lui répondre : « Seigneur, vous savez que je vous aime. »

Quelle divine attraction que celle qui arrache chaque jour, aux étreintes de la famille, ces vierges bénies, ap-

pelées à suivre l'agneau partout où il ira, jusqu'au Calvaire, jusqu'au ciel ! Elles s'arracheront toutes jeunes et charmantes aux embrassements d'un père et d'une mère bien-aimés, à toutes les espérances et à toutes les illusions de la vie, pour aller se cacher dans la solitude du cloître... Quelques mois après, l'heure de la prise d'habit a sonné. Elles reparaissent radieuses à la grille du chœur, vêtues comme de jeunes mariées, parées de bijoux et de dentelles, qu'après quelques minutes elles arracheront et fouleront aux pieds, portant sur leur front le reflet d'une joie divine que leur donne une connaissance entière de Celui auquel leur cœur s'est donné. Quand après une ou deux années d'épreuves définitives, elles viennent une dernière fois à la grille pour prononcer des vœux irrévocables; quand leur voix s'élève dans le silence de l'assemblée sainte, pour dire : Mon bien-aimé est à moi, je suis à lui ! ce n'est plus seulement la joie, c'est l'enthousiasme qui fait battre leur cœur, et qui trahit dans l'émotion de leur voix, la passion qui les transporte. Et c'est Jésus-Christ mort sur la croix qui exerce cette attraction miraculeuse. Oui, Jésus-Christ exalté de terre, attire tout à lui.

Dans ces tristes siècles où l'indifférence universelle demandait une grâce toute-puissante qui réveillât et vivifiât les âmes; où l'impiété partout frémissante faisait sentir le besoin d'un lien nouveau qui rattachât Jésus-Christ aux hommes, où les violences déchaînées de l'hérésie désolaient l'Eglise et lui arrachaient des milliers d'enfants ; où les crimes qui montaient vers le ciel appelaient une grande expiation et une grande réparation, Jésus apparut à Marguerite-Marie Alacoque, qu'il a appelée d'abord sa fiancée, puis son épouse. Et lui découvrant son divin Cœur, il lui dit : « Voici ce cœur qui a tant aimé les hommes, qui n'a rien épargné, jusqu'à s'épuiser et se consumer, pour leur témoigner son amour... Je te demande que le premier vendredi de l'octave du Saint-Sacrement soit dédié à une fête particulière pour honorer mon cœur en lui

faisant réparation et amende honorable des outrages qu'il a reçus dans le sacrement de mon amour... Je te promets que mon cœur se dilatera pour répandre avec abondance les influences de son divin amour sur ceux qui lui rendent cet honneur. » Voici qu'enfin, sous le glorieux pontificat de Pie IX, la voix de l'humble vierge de Paray-le-Monial a été pleinement entendue. Le monde célèbre avec pompe la fête du Sacré-Cœur. L'Eglise catholique, dans son ensemble, l'Eglise de France en général, chaque diocèse de la France en particulier, la ville de Paris, d'une manière toute spéciale, ont été solennellement consacrés au Sacré Cœur de Jésus. Marguerite-Marie a été élevée sur les autels ; son tombeau, devenu glorieux, attire des milliers de pèlerins qui prient avec la ferveur des premiers chrétiens ; et voici que, au sein de la grande Babylone moderne, du sommet de la sainte colline des martyrs, anciens et modernes, va s'élancer l'immense basilique du Sacré-Cœur, du haut de laquelle Jésus-Christ reconnaissant attirera de nouveau à lui les cœurs de notre belle Patrie.

Il est donc vrai que la prophétie, que le miracle, que l'impossible sont devenus d'immenses réalités. Exalté de la terre, Jésus-Christ a tout attiré à lui ! Jésus-Christ toujours vivant dans sa mort, s'est imposé au monde ! En cessant de vivre, il a commencé à régner ! Du fond de sa tombe, ou plutôt du haut des cieux, il remue le monde, et subjugue l'humanité! Donc il est Dieu, et sa religion est divine! Splendeur!!!

CHAPITRE QUINZIÈME. — **Onzième Splendeur de la Foi.** — *C'est en cela que tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres.* (JEAN, XIV, 34.) Le divin Sauveur fait la dernière Cène avec ses apôtres ; il s'est levé de table, il a déposé ses vêtements, il a ceint ses reins d'un linge, et il a lavé les pieds aux douze ! Même à Judas ! Il leur a donné la preuve dernière de son amour infini, son corps à manger et son sang à boire.. ! L'esprit troublé, le cœur plein

d'angoisses, il leur annonce que l'un d'entre eux va le trahir. Cette révélation a fait sortir Judas, et Jésus, resté seul avec les onze, leur dit : « Mes petits enfants, je vous donne un commandement nouveau, c'est que vous vous aimiez les uns les autres.., comme je vous ai aimés. Tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples à ce signe, que vous vous aimerez les uns les autres. » Un peu plus tard, dans l'adorable discours de la Cène, Jésus-Christ dira à son Père : « Que ceux que vous m'avez donnés soient un, comme nous sommes un; qu'ils soient consommés dans l'unité, afin que le monde connaisse que c'est vous qui m'avez envoyé. C'est ainsi Jésus-Christ lui-même qui a, par deux fois, fait de la charité envers le prochain une SPLENDEUR DE LA FOI.

L'apôtre saint Pierre a été plus explicite encore, car il a dit : « La volonté de Dieu est que vous fermiez la bouche aux objections des ignorants et des insensés en faisant le bien à toute créature ! »

L'oracle est donc que l'Eglise de Jésus-Christ devait resplendir par une charité sans bornes, par une fusion entière des cœurs et des âmes ! Et en effet, on reconnaissait les premiers chrétiens à ce signe, qu'ils étaient un seul cœur et une seule âme. Cette charité devait embrasser toutes les misères et toutes les douleurs ; or c'est, en effet, dans le sein de l'Eglise catholique, apostolique, romaine, que la charité a été surabondante, et a pris, dans ses excès, toutes les formes imaginables. Donc l'Eglise catholique, apostolique, romaine, est la véritable Eglise de Jésus-Christ. Saint Paul disait déjà : « Qui souffre sans que je souffre avec lui ? » Disons d'abord ce que cette charité devait être en énumérant ses règles, ses œuvres, ses qualités, sa perfection, son couronnement.

1° Règles de la charité évangélique.

Première règle : *Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.*

Deuxième règle : *Faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fît.*

Troisième règle: *Vous aimerez le prochain comme vous-mêmes.* (MATTH., XXII, 39.) L'amour que nous avons pour nous, est réel, actif, efficace; nous voudrions le communiquer à tous, ou que tous nous aimassent aussi cordialement que nous nous aimons nous-mêmes. L'amour que nous avons pour nous est tendre: il nous rend sensibles à tous nos maux et nous fait croire qu'ils ne sont jamais petits; il nous cache nos propres défauts et nous persuade qu'ils ne sont jamais grands. Notre amour pour le prochain doit donc aussi nous rendre sensibles à ses plus petites peines, et nous fermer les yeux sur ses plus grands défauts : règle vraiment divine dont les sages de l'antiquité n'eurent jamais l'idée. Un prince païen très-éclairé, à qui on la révélait pour la première fois, n'hésita pas à proclamer divine la religion qui l'enseignait et qui, par miracle, la pratiquait.

Quatrième règle : *Aimez vos ennemis ; faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient.* (MATH., V, 44.)

Cinquième règle : *Aimez le prochain* ou du moins efforcez-vous d'aimer le prochain *comme Jésus-Christ vous a aimés.* « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés ! » Règle sublime dont la pratique constitue une perfection éminente, l'héroïsme de la charité. C'est là, à proprement parler, le commandement nouveau qu'un Dieu seul pouvait apporter au monde, dont un Dieu seul pouvait nous donner l'exemple, exemple qu'un Dieu seul, par sa grâce, peut nous faire imiter. Car Jésus-Christ nous a aimés : 1° sans aucun intérêt de sa part et sans aucun motif de la nôtre, non-seulement quand, pécheurs, nous n'étions nullement aimables, mais quand nous étions souverainement haïssables. Il nous a aimés plus que lui-même, puisqu'il s'est comme anéanti pour nous, et qu'il a répandu son sang jusqu'à la dernière goutte. Donc, disait saint Jean (I[re] Épître, III, 16) : « Puisque Jésus nous a témoigné son amour en donnant sa vie pour nous, nous devons correspondre à cet

amour en donnant notre vie pour nos frères. » L'apôtre de la charité ajoutait : « Mes petits enfants, aimons-nous les uns les autres, n'aimons pas de la parole et de la langue, mais en œuvres et en vérité. C'est par là que nous reconnaîtrons et que l'on reconnaîtra que nous sommes de la vérité... Nous savons que nous avons été transportés de la mort à la vie parce que nous aimions nos frères... Celui qui aime, accomplit la loi... Si vous vous aimez, cela suffit... »

Jésus-Christ a encore recommandé la charité à ses disciples sous une autre forme : « Soyez miséricordieux comme votre père céleste est miséricordieux. » La miséricorde, pitié du cœur pour la misère du prochain, et les œuvres de la miséricorde sont recommandées dans ces paroles de la dernière sentence : « Venez les bénis de mon Père, possédez le royaume que je vous ai préparé depuis le commencement. Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'étais sans asile et vous m'avez recueilli ; j'étais nu et vous m'avez vêtu ; j'étais malade et vous m'avez visité: j'étais prisonnier et vous êtes venu me voir. » Les œuvres de charité et de miséricorde sont de deux sortes : corporelles et spirituelles. Les premières au nombre de sept, sont : 1° visiter les malades; 2° donner à manger à ceux qui ont faim; 3° donner à boire à ceux qui ont soif; 4° habiller ceux qui sont sans vêtements ; 5° donner l'hospitalité à ceux qui sont sans asile ; 6° visiter et soulager les prisonniers; 7° ensevelir les morts. Les secondes, aussi au nombre de sept, sont: 1° enseigner les ignorants; 2° donner des conseils à ceux qui en ont besoin; 3° éclairer ceux qui sont dans l'erreur ; 4° pardonner les injures ; 5° consoler ceux qui sont tristes ; 6° supporter les défauts du prochain; 7° prier Dieu pour les vivants et les morts.

La charité chrétienne doit revêtir en outre des qualités, ou remplir des conditions que saint Paul énumère avec une complaisance inspirée dans ce passage sublime :

« Quand je parlerais toutes les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je ne suis qu'un airain sonnant et une cymbale bruyante. Quand j'aurais le don de prophétie, quand je pénétrerais tous les mystères, quand je posséderais toutes les sciences; quand j'aurais toute la foi possible jusqu'à transporter les montagnes.., quand je distribuerais tous mes biens aux pauvres, quand je livrerais mon corps pour être brûlé.., si je n'ai pas la charité, tout cela ne me sert de rien! La charité est patiente; elle est douce et bienfaisante; elle n'est point envieuse, elle n'est point téméraire et précipitée; elle ne s'enfle pas d'orgueil; elle n'est point jalouse; elle ne cherche pas ses propres intérêts; elle ne s'aigrit pas; elle ne pense pas le mal; elle ne se réjouit pas de l'injustice et du mensonge, mais elle se réjouit de la justice et de la vérité. Elle supporte tout, elle croit tout, elle espère tout, elle souffre tout. Les prophéties s'évanouiront, les langues cesseront, la science sera abolie, la Charité ne finira jamais. La Foi, l'Espérance et la Charité sont trois choses excellentes, mais la plus excellente est la Charité! La Foi passera, l'Espérance passera, mais la Charité seule demeurera.. »

Enfin Jésus-Christ a résumé toute sa doctrine dans cette parole ineffable : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » La douceur, c'est la perfection, le vernis, la fleur, le duvet de la charité. L'humilité, c'est le fondement, le moyen, la sauvegarde de la charité. Sous toutes ses formes et à tous ses degrés de perfection, la charité est la vertu surnaturelle par laquelle nous aimons le prochain pour l'amour de Dieu, de sorte que, au sentiment de saint Thomas, l'amour de Dieu et l'amour du prochain ne font qu'une seule et même habitude ou disposition de l'âme, capable d'actes différents. Interrogé sur les commandements de la loi, le divin Sauveur répondit : « Le premier et le plus grand des commandements est : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout « ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces, de tout « ton esprit. » Le second est semblable au premier : « Tu

« aimeras ton prochain comme toi-même. » Le motif ou raison du premier commandement, est Dieu lui-même ! Le motif du second est Jésus-Christ, Dieu incarné dans l'humanité, dans l'homme, mais incarné d'une manière particulière daus le pauvre. « J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire... Ce que vous avez fait au plus petit des miens, vous me l'avez fait à moi-même. »

Ce n'est pas tout encore et voici le couronnement indispensable de la charité évangélique. Il faut qu'elle soit sans cesse agissante, mais il faut aussi qu'elle se cache. « Gardez-vous, dit Jésus-Christ, de faire vos bonnes œuvres devant les hommes pour attirer sur vous leurs regards, sans quoi vous perdrez votre récompense. Quand vous faites l'aumône, que votre main gauche ignore ce que fait votre main droite » afin que votre aumône demeure dans le secret, et que votre Père qui voit dans le secret, vous la rende. » Voilà la charité évangélique dans toute sa splendeur divine, ses règles, ses œuvres, ses qualités exquises, ses motifs, sa perfection ou son couronnement.

Et, en effet, le signe auquel, dès les premiers âges de l'Eglise, on reconnaît les chrétiens, c'est à leur charité fraternelle. C'est par leurs bonnes œuvres que, selon la volonté de Dieu, ils ferment la bouche à ceux qui blasphèment ce qu'ils ignorent. On les montre du doigt en disant : « Voyez comme ils s'aiment. » Ils n'étaient qu'un cœur et une âme ! Voyez combien est grande leur sollicitude pour les pauvres ! Saint Pacome, fondateur de la vie cénobitique, encore soldat, de passage dans une ville chrétienne, fut frappé d'étonnement à la vue des dons volontaires qu'un grand nombre d'habitants faisaient aux pauvres. Il demanda quels étaient ces anges de charité, on lui répondit que c'étaient des chrétiens. Tout aussitôt, il élève les mains vers le ciel et fait serment d'embrasser le christianisme. La veuve et l'orphelin, le vieillard sans appui et l'infortuné vêtu de haillons sont l'objet non-seulement de la compassion et

de l'amour du chrétien, mais de son respect et de sa vénération. C'est l'Eglise qui a appris aux princes et aux rois à laver et à baiser les pieds des pauvres, dont elle a été de tout temps la nourrice et la mère. Tant qu'elle eut des trésors, elle en fut prodigue en leur faveur ; elle construisait pour eux de magnifiques hospices et elle instituait des ordres religieux des deux sexes pour les nourrir, les soulager dans leurs besoins, les soigner dans leurs maladies, les consoler dans leurs douleurs. Aujourd'hui, indigente et pauvre elle-même, elle sollicite au moins la pitié publique en faveur de ses enfants qui souffrent ; elle gémit ; elle fait entendre le cri puissant des entrailles maternelles ; armée de tous ses moyens d'autorité et de persuasion, elle ne cesse, du haut de ses chaires, de menacer les riches avares et insensibles, d'inviter à de nouveaux efforts, à de nouveaux sacrifices, les riches charitables et compatissants...

En résumé, depuis les premiers jours du Christianisme, et c'est un des faits les plus éclatants de l'histoire, on a vu surgir une multitude de héros de l'humanité régénérée, qui, à l'envi, ont fidèlement observé toutes les règles de la charité évangélique, pratiqué toutes les œuvres de miséricorde corporelle et spirituelle avec le luxe divin des qualités délicates que saint Paul énumère si complaisamment, en la scellant de ce cachet d'humilité et de douceur dont le divin Sauveur nous a donné l'exemple, en lui faisant exhaler ce doux parfum de modestie timide qui se cache à elle-même le bien qu'elle fait. Et, ce ne sont pas seulement des héros de la charité que le Catholicisme a faits, ce sont des générations de héros qui succèdent incessamment à leur saint fondateur, et qui continuent le glorieux apostolat de sa charité sans bornes.

Après l'avoir admirée en théorie, voyons comment quelques-uns de ses plus beaux modèles l'ont pratiquée dans un degré héroïque.

Saint Paul. — Zélateur ardent de la secte des Pharisiens, il ne connaissait d'amis que ceux de son parti et

de sa race ; il poursuivait avec fureur tout ce qui rompait avec les traditions de ses pères. Mais, quand il a adoré Jésus-Christ, voyez comme son cœur s'élargit ! « Il n'y a plus, s'écrie-t-il, de distinction de Juif et de Gentil, de circoncis et d'incirconcis, de Grec, de Barbare, de Scythe, d'hommes esclaves et d'hommes libres, il n'y a plus que Jésus-Christ, il est tout en tous, et tous ne sont qu'un en lui. Je me dois pour son amour non à un peuple, non à une secte, mais à tous les peuples civilisés et sauvages, à tous les hommes savants et ignorants, sages et insensés. La charité de Jésus-Christ me presse. Je porte dans mon sein et dans mes entrailles tout ce qui a été racheté de son sang. Je verserais volontiers tout le mien pour l'habitant le plus inconnu de la région la plus reculée de l'univers. De libre que j'étais, je me suis fait esclave de tous ; je parcours toute la terre pour servir mes semblables, pleurant avec ceux qui pleurent, me réjouissant avec ceux qui se réjouissent, souffrant sans me plaindre la faim, la soif, la nudité, les fatigues extrêmes et les persécutions les plus cruelles, m'oubliant moi-même et me faisant tout à tous, pour tout réunir sous la douce loi du Dieu de miséricorde et d'amour ! »

Saint Jean l'Évangéliste. — Il avait puisé la charité sur la poitrine de Jésus-Christ qui le fit doux et humble de cœur comme lui. Comme il est admirable quand il nous dit dans sa première épître : « Mes bien-aimés, aimons-nous les uns les autres, parce que la charité est de Dieu. Quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu. Celui qui n'aime point ne connaît pas Dieu, car Dieu est amour ! Si quelqu'un dit : J'aime Dieu et qu'il haïsse son frère, il ment, CAR COMMENT CELUI QUI N'AIME PAS SON FRÈRE QU'IL VOIT, AIMERAIT-IL DIEU QU'IL NE VOIT PAS ? Arrêt divin mais terrible, qui s'explique par cette parole solennelle de Jésus-Christ : « Ce que vous ferez au plus petit des miens, vous me le ferez à moi-même ! » Dans ses dernières années, porté à l'église par les bras des fidèles, impuissant à leur adresser de longues exhortations, il se contentait de leur dire : Mes

petits enfants aimez-vous les uns les autres. Et quand on lui faisait un doux reproche de n'avoir plus que ces mots dans le cœur et sur les lèvres, il répondait : « C'est le précepte du Seigneur, si vous l'accomplissez, cela suffit ! » A l'âge de quatre-vingts ans, il apprit qu'un jeune néophyte confié par lui à la sollicitude paternelle de l'évêque d'Ephèse était arrivé d'excès en excès à se faire chef d'une troupe de brigands, vivant avec eux de rapines et de meurtres, sur une montagne escarpée et couverte de forêts. Tout aussitôt, Jean monte à cheval, prend un guide et se dirige à la hâte vers le repaire des brigands. Arrivé au but, il descend de cheval, renvoie ceux qui l'accompagnaient, et s'engage seul dans les profondeurs du fourré. Bientôt arrêté par les sentinelles avancées, il demande qu'on le conduise au chef de la bande. Dès qu'il eut reconnu Jean, celui-ci prit la fuite, mais Jean le poursuivit en lui criant : «Pourquoi fuyez-vous votre père envoyé pour chercher la brebis égarée et la ramener au bercail ? » Ne pouvant résister à des instances si pressantes, le jeune homme s'arrête, embrasse en pleurant le saint vieillard, qui le presse avec amour sur son cœur, l'emmène et le réconcilie avec Dieu.

Saint Nicolas, évêque de Myre. — Il a mérité, par l'innocence de sa vie, par sa piété, par sa tendre compassion pour les pauvres, d'être le modèle et le patron de l'enfance et de la jeunesse chrétiennes. La mort prématurée de son père et de sa mère l'avait fait maître absolu de son sort, et possesseur d'un héritage immense. Il en fit le trésor des pauvres. Il recherchait les besoins cachés, les misères timides, et les soulageait en secret. Rien de plus touchant que les saintes adresses, les aimables industries dont il usait pour dérober, non-seulement aux regards étrangers, mais aux objets mêmes de ses largesses, la source d'où elles se répandaient sur eux, pour qu'on ne pût rendre grâces qu'à Dieu, dont il se faisait le ministre invisible. Deux sœurs vertueuses que n'avait pu doter un père autrefois riche mais réduit, par une suite de malheurs, à une grande indigence, avaient reçu de cette

main inconnue des sommes qui leur procurèrent des établissements honorables. Une troisième sœur, non moins digne d'intérêt que ses aînées, conçut l'espoir d'être aussi favorablement traitée à son tour. On attendit une troisième bourse jetée à l'improviste par la fenêtre ouverte. Elle ne se fit pas attendre! Mais, cette fois, le mystérieux bienfaiteur fut aperçu, et il ne put plus échapper à la reconnaissance qu'il avait éludée si longtemps. On sut, dès lors, à qui attribuer cent autres libéralités secrètes dont on avait cherché en vain à découvrir l'auteur.

Saint Paulin, évêque de Nole. — Saint Augustin a dit de lui : « Allez dans la Campanie, voyez Paulin, cet homme si grand par sa naissance, par son génie, par ses richesses ! Voyez avec quelle générosité ce serviteur de Dieu s'est dépouillé de tout pour ne posséder que Dieu ! Voyez comment il a renoncé à l'orgueil du monde pour embrasser l'humilité de la croix ! Voyez comment il emploie présentement à louer Dieu ces trésors de science qui sont perdus quand on ne les consacre pas à celui qui les a confiés ! » Un jour, n'ayant plus rien à donner, il se vendit lui-même pour rendre la liberté au fils d'une pauvre veuve ! Fait prisonnier par les Goths, il disait à Dieu avec simplicité : « Ne permettez pas que l'on me tourmente pour de l'or et de l'argent ; vous savez où j'ai mis tout ce que vous m'aviez donné. »

Saint Jean l'Aumônier, évêque d'Alexandrie. — A peine intronisé, il assemble les économes de son Eglise et leur dit : « Allez par toute la ville, et inscrivez avec soin les noms de tous nos seigneurs et maîtres ! » Ils lui demandèrent avec étonnement quels étaient ces seigneurs et maîtres. « Ce sont ceux, dit-il, que vous appelez les PAUVRES ! » Il s'en trouva plus de sept mille, auxquels il fit donner l'aumône tous les jours. Voici son testament : « Je vous rends grâces, ô mon Dieu, de ce que vous avez exaucé ma prière et qu'il ne me reste plus qu'un tiers de sou, quoique, à mon ordination, j'aie trouvé dans la maison épiscopale d'Alexandrie quatre

mille livres d'or, outre les sommes innombrables que j'ai reçues des AMIS DU CHRIST !... »

Saint Jean Gualbert. — Un jour de vendredi saint, rencontrant dans un passage étroit le meurtrier de son frère, il met l'épée à la main et veut la lui passer au travers du corps. Mais celui-ci s'est jeté à ses pieds, et, les bras en croix, le conjure au nom de Jésus-Christ de ne ne pas lui ôter la vie. Frappé de ce qu'il voyait, Jean tend la main au meurtrier et lui dit : « Je ne puis vous refuser ce que vous me demandez au nom du Dieu Sauveur ; je vous accorde non-seulement la vie, mais mon amitié, » et il l'embrassa tendrement. Devenu fondateur de l'ordre de Vallombreuse, Jean fit sa principale vertu de la charité envers les pauvres ; il n'en renvoyait aucun sans lui donner l'aumône ; et souvent il lui arriva de vider les magasins de ses monastères pour soulager les indigents. Dieu permit que dans une grande cherté il multipliât miraculeusement les provisions du couvent de Rozzuolo, où les pauvres accouraient de toutes parts.

Sainte Elisabeth de Hongrie. — Le château de Marbourg qu'elle habitait, était bâti sur un rocher escarpé, et les infirmes ne pouvaient pas l'atteindre. Elle fit bâtir au pied deux hôpitaux où tous les malades et les pauvres étaient accueillis. Elle les visitait souvent, elle leur rendait les services les plus humiliants et les plus tendres. Tous les jours, on distribuait à sa porte des aumônes abondantes, en argent et en provisions, à neuf cents indigents, de sorte que son revenu était véritablement le patrimoine des pauvres. Prudente dans sa charité excessive, elle faisait travailler ceux qui le pouvaient, d'une manière proportionnée à leur force et à leur adresse. Dépouillée de ses Etats et de sa fortune, réduite elle-même à manquer du nécessaire, elle tendit la main sans honte et vécut d'aumônes. Quand, plus tard, son spoliateur, son bourreau, revenu à des sentiments de justice et de bonté, la supplia de lui pardonner le mal qu'il lui avait fait, pour toute réponse elle se jeta dans ses bras, en l'arrosant de ses larmes, en

s'écriant : « Je ne veux ni de vos châteaux, ni de vos villes; donnez-moi seulement sur ce qui m'est dû de quoi pourvoir aux besoins des pauvres. » Dès qu'elle reçut les cinq cents marcs d'argent que le duc Henry lui envoyait, elle les fit distribuer aux pauvres, en une seule fois et le même jour. Elle avait fait publier partout, à vingt-cinq lieues autour de Marbourg, que tous les pauvres eussent à se réunir au jour fixé dans une plaine, près de Wherda. Au jour indiqué, plusieurs milliers de mendiants, de vagabonds, d'estropiés, d'aveugles, d'infirmes, se trouvèrent réunis. Elisabeth présida elle-même à la répartition de son douaire, passant de rang en rang, servant chaque pauvre, les reins ceints d'un linge, comme elle aurait servi Jésus-Christ. Vers le soir, apprenant que les plus faibles devaient passer la nuit en plein air, elle ordonna qu'après avoir allumé de grands feux, on leur lavât les pieds, et qu'on les parfumât. Comme ils chantaient, joyeux de tant de prévenances, elle s'écria : « Je vous l'avais bien dit, il faut rendre les hommes aussi heureux que possible. » Et elle accourut pour prendre part à leur joie!

Saint Jean de Dieu, fondateur des Frères de la Charité. — Converti par Jean d'Avila, il se mit à courir les rues de Grenade, s'arrachant les cheveux, dans un tel désespoir, que la populace, le croyant fou, le poursuivit à coups de pierres et de bâton. Rentré chez lui, couvert de sang et de boue, il donna aux pauvres tout ce qu'il avait, et se réduisit à un dénûment absolu. Appelé par le saint religieux, dont la voix avait touché son cœur, à la pratique de la charité, il se procura quelques ressources dans le commerce du bois, et loua tout aussitôt une maison pour recevoir les pauvres malades. Il pourvoyait à tous leurs besoins, passait le jour au chevet de leur lit, et employait les nuits à transporter de nouveaux infirmes. Un jour que le feu prit à son hôpital, vivement alarmé du danger que couraient ses chers malades, il les prit tour à tour sur son dos et les emporta à travers les flammes! Elles semblaient éteintes au contact de la

charité ardente qui embrasait son cœur, et ni lui ni les malades n'en furent atteints. Sa charité ne se concentrait pas dans son hôpital : pénétré de douleur à la seule pensée que des infortunés n'avaient pas le nécessaire, il fit faire une recherche exacte de tous les pauvres de la province, et pourvut à leurs besoins, soit en leur envoyant des vivres à domicile, soit en leur procurant du travail. Un jour que l'archevêque de Grenade lui reprochait d'avoir reçu dans son hôpital des vagabonds et des hommes de mauvaise vie, il répondit avec une candeur admirable : « Je ne connais dans mon hôpital d'autres pécheurs que moi, qui suis indigne de manger le pain des pauvres ! » Ses religieux, qui vont de porte en porte demandant l'aumône en disant : *Mes frères, faites-vous du bien, pour l'amour de Dieu*, sont connus en Italie sous le nom de *Fate ben Fratelli!*

Saint Thomas de Villeneuve. — Tout petit, il donnait son déjeuner aux enfants pauvres, et ses vêtements à ceux qui avaient froid. Il revint plus d'une fois à la maison sans habit, sans gilet, sans chapeau et sans souliers. Si on l'avait écouté, il aurait donné ses repas pour se contenter de pain sec. A la mort de son père, il donna tout son héritage aux pauvres, fit de sa maison un hôpital, et entra dans l'ordre des Ermites de Saint-Augustin. Nommé archevêque de Valence, il fit le chemin à pied, avec son habit de moine tout usé. Le chapitre, qui connaissait sa pauvreté, lui fit présent de quatre mille ducats pour son ameublement; il les reçut, mais pour les donner à l'hôpital qui était surchargé de pauvres. Il garda son habit monastique et il le raccommodait lui-même, comme le voulait la règle. Des dix-huit mille ducats que rapportait l'évêché de Valence, il en consacrait treize à des œuvres de charité. On voyait tous les jours à sa porte cinq cents pauvres, et tous recevaient, avec une portion de pain et de vin, une pièce de monnaie. Il contribuait à la dot des jeunes filles à marier. Mais sa tendresse particulière était pour les orphelins; il récompensait ceux qui les lui appor-

taient. Avant de mourir, il voulut qu'on donnât aux pauvres tout ce qui lui restait d'argent et ses meubles ! Et parce que, après avoir donné largement à tous, ses serviteurs lui rapportaient encore quinze cents ducats, il leur reprocha de retarder sa bienheureuse mort. « Allez, leur dit-il, achevez la besogne, afin que je ne vive pas plus longtemps. » Quand ils revinrent, il s'écria : « Maintenant, je marcherai joyeux au combat, n'ayant plus rien par quoi l'ennemi puisse me retenir. » Apprenant au même moment qu'un pauvre père de famille, concierge de prison, n'avait pas eu sa part dans la distribution de ses meubles, il le fit venir, lui demanda pardon de cet oubli, lui donna le lit sur lequel il était couché, et fit signe qu'on le mît à terre, pour qu'il pût l'emporter. Comme personne ne voulut lui obéir, le saint se tourna vres le père de famille et le pria, au nom de Jésus-Christ, de lui accorder l'usage du lit jusqu'à sa mort. Splendeur !

Saint Louis de Gonzague. — Ce jeune saint appartenait plus au ciel qu'à la terre, il fallait toute la sainte rigueur de l'obéissance pour l'arracher à ses entretiens intimes avec Dieu, et cependant il a mérité que le Pape Benoît XIII lui rendît ce glorieux témoignage : « Il faudrait employer les plus magnifiques paroles pour louer dignement la charité de Louis de Gonzague, car elle atteignait le plus haut degré où l'on puisse parvenir. Elle éclata surtout lorsque, à la suite de la disette, la peste se déclara dans la ville de Rome, et y fit de si nombreuses victimes. Bien que ce saint jeune homme eût peine à se tenir debout, tant les mortifications qu'il pratiquait l'avaient affaibli, il demanda et obtint de ses supérieurs la permission de visiter les pestiférés dans les hospices publics, de les y porter sur ses épaules, de leur laver les pieds, de les encourager, d'aller mendier de porte en porte pour les affamés, etc. Frappé lui-même de la contagion dans ce ministère de charité, il mourut à peine âgé de vingt-trois ans !

Saint Vincent de Paul. — Une piété rare, la pureté sans tache de ses mœurs, la solidité et la pénétration de

son esprit, la candeur de son âme, une tendresse pour les pauvres qui allait jusqu'à partager avec eux ce qui suffisait à peine à ses propres besoins, un amour ardent pour la maison du Seigneur, un zèle prématuré pour sa gloire décelèrent les vues secrètes de la divine Providence sur lui, et, sous les haillons du jeune berger, cachaient le bon pasteur... Jamais cœur ne fut plus sensible que le sien aux misères humaines ; il avait le génie de la bienfaisance, et il sut le communiquer aux autres.

Partout où Vincent passera, l'infortune et la douleur seront comme forcées de s'enfuir... Dieu, qui l'a établi d'une manière toute spéciale le ministre de sa charité et le dépositaire de ses dons ici-bas, lui a donné autorité sur tous les cœurs, droit et action, pour ainsi dire, sur toutes les fortunes, de sorte qu'il est impossible de lui rien refuser de ce qu'il demande, en qualité de pourvoyeur et d'économe des pauvres... On dirait vraiment que tout est à l'homme de Dieu, et qu'il a reçu comme le haut domaine sur tous les biens... Aussi que pourra-t-il? Ce que ne pourrait aucun souverain! Nourrir la population entière de quatre grandes provinces! Lutter contre les fléaux réunis de la guerre, de la contagion, de la famine, et les vaincre! Pourvoir, pendant vingt années consécutives, à tous les besoins de vingt-cinq villes et d'un nombre décuple de bourgs et de villages! Faire distribuer journellement, à quatre-vingts lieues de sa résidence, des vivres, des remèdes et des vêtements à tout un peuple nu, malade et affamé! Être, en un mot, aux habitants d'une notable partie de la France ce que la divine Providence est à l'univers! Que serait-ce si nous comptions les hôpitaux, les refuges, les asiles, etc., qu'il a ouverts à tous les âges, à toutes les infirmités humaines? Si nous le montrions résolvant avec un plein succès, vers la fin de ses jours, le problème, insoluble, pour tous les gouvernements, de l'abolition de la mendicité? Et prouvant ainsi que la religion peut seule ce qui sera toujours impossible à la puissance humaine, parce que celle-ci emploie le zèle mercenaire qui

cherche à s'enrichir, et celle-là la charité généreuse qui cherche à se dépouiller.

La Fille de la Charité. — C'est le chef-d'œuvre de saint Vincent de Paul, qui, à l'imitation de Dieu, prit le limon de la terre, le façonna et l'insuffla de son esprit. Il lui apprit tout d'un coup les tendres soins que réclament les douleurs et les ennuis de la maladie; les douces insinuations qui consolent et rassurent les mourants; la sollicitude attentive qui devine les besoins; l'empressement qui prévient les désirs, le zèle qui triomphe des dégoûts; la patience que ne rebutent ni l'ingratitude ni les murmures injustes; l'art si utile de préparer de leurs mains les remèdes, de les appliquer avec discernement, de panser délicatement les blessures, de guérir les infirmités.... ; l'art de bégayer avec l'enfance pour la former à la science et à la vertu; d'inspirer la foi aux pauvres en soulageant leurs misères; de faire ainsi tout à la fois une double aumône à l'âme et au corps, etc. Ecole d'un genre nouveau, où la charité elle-même engendre des mères pour les orphelins, des institutrices pour les filles pauvres, des médecins pour les malades, des ménagères pour l'indigence, des consolatrices pour toutes les douleurs, etc. Et, après deux siècles, cet enseignement de saint Vincent de Paul est aussi vivant, plus vivant qu'au premier jour! La philosophie, l'hérésie, le schisme n'auraient jamais réussi à faire une seule fille de la charité. Et la Sainte Eglise catholique, apostolique, romaine en compte dans son sein VINGT MILLE, une armée, qui étonnent et défient le monde. Partout estimées, partout aimées, vouées partout à la chasteté, à la pauvreté, à l'obéissance et, s'il le faut, à la mort.

A Paris, pendant le siége, quarante-sept filles de charité soignaient à Bicêtre les soldats atteints de la petite vérole. Onze frappées par le fléau succombent en quelques jours! Épuisées de fatigue, à moitié empoisonnées par l'air pestilentiel qu'elles respirent, les trente-six sœurs restantes ne peuvent plus suffire au service de

l'ambulance! On en demande onze nouvelles, il s'en présente trente-deux.

La Sœur Rosalie. — Elle avait à peine quinze ans, et elle était d'une beauté resplendissante, lorsqu'elle entra au noviciat des Filles de la Charité! Morte à soixante-dix ans, elle a donc consacré exclusivement à Dieu et aux pauvres cinquante-cinq années de sa vie. Son noviciat terminé, elle fut envoyée à la Petite-Maison de la rue de l'Epée-de-Bois, faubourg Saint-Marceau, quartier de Paris le plus pauvre, le plus grossier, le plus livré à toutes les suggestions des passions mauvaises, et elle ne la quitta jamais! S'il arrivait qu'on lui parlât des vices qui rongeaient ces populations malheureuses, elle répondait: « Ce sont mes enfants, et si je n'étais pas soutenue par la grâce, je serais pire qu'eux! » Elle exerçait sur tout ce qui l'approchait une puissance extraordinaire, la puissance d'un esprit supérieur et d'un cœur animé de l'ardent amour de Dieu et des pauvres. Les incrédules eux-mêmes ne lui résistaient pas, pourvu qu'ils fussent disposés à donner: elle les mettait en présence de nécessités si grandes, si redoutables, si cruelles, que leur bourse s'élargissait chaque jour davantage, jusqu'à ce que, à l'heure marquée, ils se trouvassent inondés de foi, de connaissance et d'amour de Dieu. Combien d'âmes elle a ainsi ouvertes à la grâce, en obtenant d'abord l'ouverture des bourses! Elle ne se contentait pas du concours des aumônes, elle demandait et obtenait le concours des cœurs. Elle s'était donné de très-nombreux auxiliaires, dames, jeunes gens, hommes mûrs. Elle avait un talent extraordinaire pour exciter le zèle des plus indifférents. L'autorité qu'elle prenait au nom des pauvres sur tous ceux qui l'approchaient, lui créait d'immense ressources; aussi sa charité embrassait-elle toutes les misères qui s'adressaient à elle; et elle parvenait à les soulager. Rien ne l'effrayait; elle savait toujours trouver le moyen de vaincre les obstacles qui s'opposaient au bien. Dans les grandes crises elle déployait une puissance inconcevable. Toujours calme, froide même en apparence, elle réussissait, comme on le

vit pendant les choléras de 1832 et de 1849; comme pendant les journées de 1848, à organiser des moyens de secours au niveau des plus grandes détresses. Il serait difficile d'énumérer les prodiges de charité et de miséricorde qu'elle a faits! Mais, pour en donner une idée, il suffit de rappeler que, d'une activité prodigieuse, elle passa toutes ses journées, uniquement occupée du prochain, sans autre repos que le temps consacré à la prière! Et ce n'était pas celui où elle travaillait le moins efficacement à sa mission quotidienne d'ardente charité. Splendeur!

Les Petites-Sœurs des pauvres. — Un humble vicaire de Saint-Servan, petite ville de Bretagne, en face de Saint-Malo, M. l'abbé Lepailleur, pris d'une tendre compassion pour les vieillards pauvres, fatalement condamnés à la mendicité ou plutôt au vagabondage, avait eu la pensée de fonder un asile qui leur assurât à la fois les secours temporels et spirituels. Comme il n'avait aucune des ressources indispensables pour cette création, il dut se borner à exprimer son désir à deux jeunes filles, ses pénitentes, dans lesquelles il avait découvert les mêmes aspirations. Il les invita à s'unir et à se tenir prêtes à répondre à l'appel de Dieu. Le règlement qu'il rédigea pour elles contenait cette petite phrase qui fut le point de départ d'une des plus belles créations de la charité catholique: *Nous aimerons surtout à agir avec bonté envers les pauvres vieillards, infirmes et malades, nous ne leur refuserons pas nos soins.* Quand le moment fut venu, la bonne Providence mit sur le chemin des deux jeunes filles deux autres anges de charité, Jeanne Jugan et Fanchon Aubert, qui leur donnèrent asile dans la petite mansarde qu'elles habitaient, ainsi qu'à une vieille aveugle qu'elles avaient adoptée. Ce fut le berceau de l'œuvre incomparable qui a comme envahi le monde. Dans le conseil de la mansarde on prit tout aussitôt la résolution de recueillir un plus grand nombre de vieillards. Les quatre associées ne pouvaient plus penser à gagner la vie de leurs pauvres par le tra-

vail; les soins que réclamaient leur âge et leurs infirmités absorbaient tout leur temps. Faire mendier les vieillards eux-mêmes, c'eût été les exposer de nouveau au danger de leurs mauvaises habitudes. Le Père leur proposa de se faire mendiantes pour eux, à la plus grande gloire de Dieu. Qui aurait pensé que ce serait là pour l'institut naissant une ressource inépuisable? Et cependant à partir de ce jour, elles ont pourvu à toutes les nécessités de leurs pauvres, par cette noble et sainte mendicité. On les montrait du doigt, on les bafouait, il se faisait autour d'elles comme un cercle de ridicule et d'opprobre.....

Le nombre de leurs vieillards, qui augmentait sans cesse, exigeait impérieusement de nouvelles *Petites-Sœurs des pauvres;* c'est le nom aussi humble qu'aimable qu'elles reçurent, après avoir ajouté aux trois vœux ordinaires, de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, le vœu particulier d'hospitalité... Elles avaient une si grande certitude que leur exemple serait largement suivi, qu'elles nesongeaient qu'à fonder de nouvelles maisons. On touchait en effet au moment où l'œuvre allait prendre une extension miraculeuse. Le pieux fondateur avait peine à croire en ses yeux, quand il voyait avec quelle rapidité se formaient les sujets aptes à diriger des maisons nouvelles et à en remplir les principaux emplois. C'étaient toujours ou presque toujours de pauvres ouvrières ou de simples servantes, transformées par l'amour de Dieu et du prochain; elles abondaient de plus en plus; les noviciats se multipliaient et se perfectionnaient; les Petites-Sœurs des pauvres se façonnaient comme par enchantement. Aujourd'hui leur Congrégation, si jeune encore, se compose d'environ DEUX MILLE HUIT CENTS membres, et ces 2,800 membres se chargent de nourrir à elles seules, de consoler, de soulager, plus efficacement que ne sauraient le faire toutes les administrations, VINGT MILLE PAUVRES VIEILLARDS!

Un seul lit fondé dans un hôpital coûte DIX MILLE francs! Les 105 maisons, les 20,000 lits des Petites-Sœurs des

pauvres représenteraient donc DEUX CENTS MILLIONS, et ils n'ont rien coûté. C'est un monde sorti du néant par la toute-puissance divine. Ces maisons bénies sont, au fond, l'assemblage de toutes les misères imaginables! Mais du sein de cette pauvreté à fendre l'âme, de ces infirmités repoussantes, sort comme un rayonnement de dignité, de bonheur, de contentement! Les âmes sont heureuses, elles voient et elles goûtent Dieu. Les sœurs l'honorent et l'aiment dans leurs pauvres, les pauvres le bénissent et l'aiment dans leurs petites-sœurs, et rien n'est suave et touchant comme l'épanouissement de tous ces pauvres cœurs heureux, reposés, consolés, pleins de reconnaissance et d'espoir. On les traite comme des enfants, ils en prennent le caractère, la franchise des rires, la gaieté, la gaieté surtout! Et que de conversions miraculeuses produites par ce spectacle touchant à l'excès! Que de fois cet aveu spontané s'est échappé du cœur : Tenez, ma mère, avec vos pauvres vous m'ouvrez la porte du ciel : avant de vous connaître, j'étais un mauvais chrétien, je n'aimais pas les pauvres; maintenant, j'aime les pauvres et le bon Dieu!

Oui, une seule fille de la Charité telle qu'elle est sortie du cœur de saint Vincent de Paul, avec sa cornette (sa coiffe empesée), son collet (sa guimpe), sa chemisette (son corsage), sa cotte (sa jupe), son tablier et son chapelet, sa petite croix et sa tête de mort; une seule petite-sœur des pauvres telle qu'elle nous est apparue dans la personne de Jeanne Jugan, avec son manteau, son petit bonnet, sa robe à la Vierge, son cordon, c'est une splendeur éclatante de la Foi! Que dire donc des vingt mille Sœurs de la Charité, des deux mille huit cents Petites-Sœurs des pauvres! Armée glorieuse de témoins éclatants de la divinité de la sainte Église catholique, apostolique, romaine. Ah! qu'elles sont célestes, quand elles se lèvent de la table sainte, portant dans leur chaste poitrine le divin époux qu'elles adorent, qu'elles servent, qu'elles aiment dans les enfants et les vieillards de leur adoption!

Dans tous les siècles, et dans le dix-neuvième plus encore que dans tous les autres, cette sainte Église a pu jeter au monde le fier défi de saint Paul : Qui est infirme, sans que je le sois avec lui? Quel est celui que le feu de la douleur a atteint sans me brûler au cœur ! Oui, dans la trop longue série des misères humaines, misères du corps et misères de l'esprit, il n'en n'est pas une seule à laquelle elle n'ait apporté le soulagement et ouvert un asile. Suivons en effet rapidement l'homme, du sein de sa mère au seuil de l'éternité, et constatons que par ELLE le remède est toujours placé près du mal.

A sa naissance. — Hospices de maternité. Sociétés de maternité. Sœurs de Notre-Dame de l'Assistance des accouchées. Œuvre des layettes. Tours. Hospices des enfants trouvés. Œuvre des nourrices. Œuvre de la Sainte-Enfance pour le rachat, le baptême et l'éducation des petits Chinois.

Du berceau à l'école. — Salles d'asile. Œuvre des dames patronnesses des salles d'asile. Œuvre de l'adoption. Œuvre des petits orphelins. Vestiaire de l'Enfant-Jésus. Œuvre des tutelles des enfants trouvés et abandonnés. Orphelinats agricoles. Œuvre des enfants délaissés. Œuvre de la campagne pour les enfants pauvres. Œuvre du rapatriement des enfants délaissés.

De l'école à l'apprentissage. — Ecoles primaires de toutes sortes. Bourses pour les écoles primaires. Œuvre de la première communion. Œuvre des catéchismes et des paroisses pour l'habillement des premiers communiants et des premières communiantes. Sociétés de placement, d'éducation, d'apprentissage des enfants. Œuvre de la première communion et de la persévérance des jeunes fumistes et ramoneurs. Sociétés d'éducation et d'enseignement.

De l'apprentissage à l'atelier. — Œuvre des apprentis et des jeunes ouvriers. Œuvre de patronage des apprentis convalescents. Orphelinats et ouvroirs de filles pauvres, à la ville et à la campagne. Ecoles professionnelles.

A l'atelier et en ménage. — Associations des jeunes gens et des demoiselles de commerce. Ecoles du soir. Association des institutrices. Œuvre des domestiques et des servantes. Refuges pour les jeunes filles et les femmes sans asile. Sociétés pour le renvoi dans leur famille des jeunes filles sans place et des femmes délaissées par leurs maris. Œuvre de Saint-Vincent-de-Paul. Bureaux de bienfaisance. Dames de la Charité des paroisses. Dames de la Charité des arrondissements. Sociétés philanthropiques, dispensaires et fourneaux. Caisses des loyers. Assistance judiciaire. Œuvre du secrétariat des pauvres. Œuvre du rachat des effets déposés au mont-de-piété. Asiles de la bonne nuit. Société de Saint-François-Régis, pour la réhabilitation des mariages civils et religieux. Société de patronage pour les prévenus acquittés.

Infirmes. — Asiles des petits et des petites incurables. Hôpitaux de Berck-sur-Mer et de Forges-les-Bains pour les enfants scrofuleux. Asiles et écoles des sourds-muets et des sourdes-muettes. Asiles et écoles des jeunes aveugles. Asiles des Quinze-Vingts pour les aveugles. Société pour l'enseignement simultané des sourds-muets et des parlants. Ecoles des bègues. Asile de Saint-Vincent-de-Paul pour les épileptiques.

Malades. — Hôpitaux et hospices généraux. Hôpitaux et hospices spèciaux. Fondations Monthyon pour les convalescents. Asiles pour les convalescents. Œuvres des pauvres malades. Œuvre de la visite des pauvres malades dans les hôpitaux. Sœurs gardes-malades au domicile des riches et des pauvres. Secours aux noyés et aux asphyxiés. Secours d'hospice. Consultations gratuites. Dispensaires. Hospices et asiles des fous.

Vieillards. — Hôpitaux et Hospices de la vieillesse. Asile Sainte-Anne. Hospices des petits ménages. Maison de retraite et asiles pour les vieillards des deux sexes. Maisons des petites-sœurs des pauvres.

Criminels. — Sociétés de patronage pour les prévenus acquittés. Sociétés de patronage pour les jeunes détenus

et les jeunes libérés. Colonies et pénitenciers agricoles pour les jeunes condamnés. Ouvroirs des jeunes filles victimes d'une première faute. Maisons et œuvres du Bon-Pasteur. Œuvres des dames et des messieurs visitant les prisons. Congrégations de frères et de sœurs pour le service des prisons. Trinitaires et prêtres de la Merci pour la délivrance des captifs en pays infidèles. Des documents authentiques prouvent que le nombre total des infortunés arrachés à l'esclavage, de 1218 à 1632, atteignit le chiffre énorme de *un million quatre cent mille*, et que ce rachat ne coûta pas moins de *huit milliards quatre cents millions!* (*Vie de saint Jean de Matha*, par le R. P. Calixte de la Providence, pages 345 et 346.) Quelle splendeur de la Foi!

Mourants et morts. — Prêtres des dernières prières. Congrégations des frères du bien-mourir, pour l'assistance des agonisants. Aumônier des condamnés à mort. Ordres et congrégations de pénitents pour l'assistance des condamnés à mort. Frères ensevelisseurs. Archiconfrérie de la bonne mort. Confrérie de Notre-Dame de Pitié pour les morts. Dames auxiliatrices des âmes du Purgatoire.

Et combien d'œuvres spécialement consacrées à satisfaire les besoins religieux et moraux des populations. Œuvres des faubourgs. Œuvres des églises de campagne. Œuvre des tabernacles. Œuvre des lampes. Œuvre de l'adoration du Saint Sacrement. Œuvre du repos du dimanche. Œuvres de la sainte famille. Œuvre de la doctrine chrétienne. Œuvres des étudiants. Œuvre des nouvelles converties. Œuvres de la jeunesse. Œuvre des petits-clercs de Saint-Sulpice. Œuvre des écoles apostoliques. Œuvre et sociétés des bons livres. Bibliothèques paroissiales. Œuvre des Bretons, des Allemands, des Alsaciens, des Flamands, des Anglais, des Italiens. Congrégations et confréries d'hommes et de femmes, etc.

Voyageurs, Pèlerins, etc. Qui n'admire le dévouement des Pères du Saint-Bernard condamnés volontairement à respirer un air raréfié et froid qui dévore leur vie ? Qui ne sait l'origine et l'histoire de la chapelle

de Notre-Dame des Anges dans la forêt de Bondy, de l'abbaye de Notre-Dame des Ermites, à Einsiedeln; des nombreux monastères érigés dans les lieux les plus sauvages des Abruzzes; des couvents fortifiés du mont Liban; des ordres de chevaliers de la Terre sainte, etc., institutions inspirées dans le seul but de défendre la vie des voyageurs des avalanches ou des attaques des brigands, et les caravanes de pèlerins des déprédations des Arabes, etc., etc.

Les centres d'action que nous venons d'énumérer sont, dans notre seule France, au nombre de plus de VINGT MILLE. Chaque centre d'action compte en moyenne dix coopérateurs. C'est donc un total de deux cent mille agents actifs de la charité catholique, prêtant une oreille attentive et fidèle à la voix du Dieu qui a dit : Aimez le prochain comme vous-même. Efforcez-vous de l'aimer comme je vous ai aimés! Ce que vous ferez au plus petit des miens, vous me le ferez à moi-même ! Celui qui n'aime pas son prochain qu'il voit, comment aimerait-il Dieu qu'il ne voit pas?

N'est-on pas saisi de respect à la vue de ces innombrables monuments de la charité catholique, où toutes les infirmités sont guéries, ou du moins soulagées; où les douleurs sans espoir sont adoucies; où la vieillesse indigente trouve le calme et le repos; où l'orphelin retrouve une famille; où sont prodigués au malheureux privés de raison, des soins qu'il ne sait pas reconnaître? Providence visible de Dieu sur la terre, l'Eglise catholique pouvait seule adoucir de la sorte les maux de l'humanité souffrante. Splendeur!

CHAPITRE SEIZIÈME. — **Douzième Splendeur de la Foi.**— *En vérité, en vérité, je vous le dis: Celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais et il en fera de plus grandes encore!* (JEAN, XIV, 12.) Jésus vient de célébrer la Pâque légale! Après avoir aimé tendrement les siens, il a voulu leur laisser une preuve dernière et excessive de son amour. Il leur a donné lui-même son corps à

manger, son sang à boire, avec des droits désormais sacrés à l'immortalité, à la résurrection bienheureuse, à la vision intuitive, au bonheur éternel. Il épanche ensuite son cœur dans leur cœur : « Je vais dans la maison de mon Père, et je vais vous y préparer une place. Quand cette place sera prête, je reviendrai et je vous prendrai avec moi, afin que là où je suis vous y soyez aussi... Je suis la voie, la vérité et la vie. Personne ne vient à mon Père que par moi. Je suis dans mon Père et mon Père est en moi... Qui me voit, voit mon Père... Si vous ne croyez pas à ma parole, croyez au moins à mes œuvres. En vérité, en vérité, je vous le dis : Celui qui croit en moi, fera lui-même les œuvres que je fais, et il en fera de plus grandes encore, parce que je vais à mon Père... Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom vous sera accordé. » Jésus-Christ promet donc à ses apôtres une puissance égale et même supérieure à la sienne; et il leur indique le but de cette toute-puissance. Elle consiste à faire ses miracles ! Quels miracles a faits Jésus-Christ? Les aveugles voyaient, les boiteux marchaient, les lépreux étaient guéris, les sourds entendaient, les morts ressuscitaient, les pauvres étaient évangélisés, les démons s'enfuyaient, une vertu s'échappait de son corps et guérissait tous les maux. Il faudra donc que les apôtres et les successeurs des apôtres fassent les mêmes miracles et de plus grands encore! Voilà la prophétie, voilà l'oracle! clair, éclatant, surnaturel, divin ! S'est-il accompli ? Evidemment! A la lettre! Les miracles des apôtres, des miracles plus grands que ceux mêmes de Jésus-Christ, ont rempli et remplissent le monde. Ces miracles, en outre, sont propres exclusivement de l'Eglise catholique, romaine. Aucune autre Eglise ne songe même à les revendiquer; aucune n'a la prétention du miracle ! Donc l'Eglise catholique est divine et seule divine.

Jésus-Christ a été plus explicite encore au jour de sa divine Ascension : « Allez, dit-il à ses apôtres, dans tout l'univers et prêchez l'Évangile à toute créature ! Or, voici

les prodiges qui accompagneront ceux qui auront cru : Ils chasseront les démons et parleront des langues nouvelles ; ils prendront impunément les serpents ; ils boiront des poisons mortels, sans qu'ils leur nuisent; ils imposeront les mains aux malades et les malades seront guéris. » L'oracle fut immédiatement accompli, car saint Marc ajoute : « Eux, partis, prêchèrent partout, le Seigneur coopérant avec eux, et confirmant leur parole par les miracles qui l'accompagnaient. » Cet oracle de Jésus-Christ : les apôtres feront les miracles qu'il a faits et de plus grands encore, quand on le rapproche de l'affirmation par laquelle saint Jean termine son Évangile, est vraiment écrasant. Voici les paroles de l'apôtre : « Il y a encore beaucoup de choses que Jésus a faites, et si elles étaient écrites en détail, le monde ne pourrait contenir les livres qu'il faudrait pour les écrire. » On peut voir quelque exagération dans le langage hyperbolique du disciple bien-aimé ; mais il est rigoureusement vrai que les apôtres ont fait les miracles de Jésus-Christ et de plus grands encore. Dès le début de leur apostolat, après le bruit qui a éclaté dans le Cénacle, la multitude s'assemble autour d'eux et demeure confondue, parce que chacun les entend parler sa langue : « Tous ceux-ci sont galiléens, et cependant chacun d'eux parle la langue dans laquelle nous sommes nés ! » Parler toutes les langues ensemble, se faire entendre à la fois des peuples les plus divers, c'est là un miracle extraordinaire ! Nous ne lisons pas que Jésus-Christ l'ait fait. Et que de fois ce miracle s'est renouvelé ! Paul à Ephèse baptise douze disciples du divin précurseur ; ils ne savaient pas encore s'il y avait un Saint-Esprit ! il leur impose les mains ! Tout aussitôt, remplis de l'Esprit-Saint, ils prophétisent et parlent plusieurs langues ! Et ces dons, ces grâces diverses et merveilleuses, que saint Paul dit encore être l'œuvre de Dieu : l'esprit de la parole, la sagesse de la science, le don de guérir, le don des miracles, le discernement des esprits, etc., si communs dans la primitive Eglise ! Il sortait de Jésus-Christ une vertu

qui guérissait tous les maux..! Mais suivez saint Pierre dans sa marche triomphale. On apportait les malades sur les places publiques, on les étendait sur des grabats, et l'ombre de Pierre les guérissait... Saphire et sa femme ont surpris la bonne foi de Pierre. Ils n'ont déposé à ses pieds qu'une partie du prix de leur champ vendu... « Pourquoi ce mensonge et cette fraude? dit saint Pierre à Saphire. Tu as menti à Dieu et non pas aux hommes! » Aussitôt Saphire tombe et meurt! La femme de Saphire ment à son tour et consomme la fraude. « Pourquoi, lui dit Pierre, vous êtes-vous concertés ensemble pour tenter l'Esprit-Saint? Voici que les pieds de ceux qui ont enseveli votre mari sont à la porte, et ils vous emporteront! » Tout à coup, elle chancelle et expire! C'étaient des péchés de sang-froid. Ils furent sévèrement punis! Mais quel grand miracle comparé même à ceux de Jésus-Christ! Il ressuscita Lazare, mais il ne fit mourir aucun pécheur par le seul glaive de sa parole. C'est surtout dans le grand œuvre de la prédication de l'Évangile que les miracles des apôtres surpassèrent ceux de Jésus-Christ. Dès le premier discours de saint Pierre, trois mille hommes se convertissent! Au second, cinq mille! Au moment de l'Ascension du divin Sauveur, le nombre des disciples enfermés dans le Cénacle était de cent vingt! On comptait en outre, çà et là, quelques disciples cachés, mais en petit nombre. Quand Paul, revenu à Jérusalem chez Jacques, eut raconté aux anciens assemblés ce que Dieu avait fait pour les Gentils, par son ministère, ceux-ci, glorifiant Dieu, lui disaient : « Tu vois, frère, combien de milliers de Juifs ont cru! Et cependant ils étaient tous fort zélés pour la loi. » Des milliers de juifs zélés pour la loi, convertis, quel miracle!... Et le paganisme de Grèce et de Rome évanoui! Et l'Evangile reçu dans le monde entier! Les beaux pieds de chacun de ces admirables pêcheurs d'âmes, de ces évangélistes de la paix, de ces évangélistes du bien, courant toujours, semaient partout des miracles. Le monde tout entier a retenti de prodiges

semblables ou plus grands que ceux du divin Sauveur, L'accomplissement de la prophétie remplit donc aussi le monde. Jamais dans l'Eglise de Jésus-Christ les miracles n'ont manqué à l'exercice de l'apostolat. Mais il est des saints auxquels la multitude de leurs miracles ont valu le nom glorieux de Thaumaturges. Ils sont à eux seuls des témoins plus solennels, plus éclatants de la vérité de la parole de Jésus-Christ, de l'accomplissement de l'incroyable prophétie. Nous tenons à faire passer sous les yeux du lecteur quelques-unes de ces grandes et immortelles figures.

Saint Martin de Tours. — Né en Pannonie, d'une famille idolâtre, vers l'an 316, il fut forcé par son père d'embrasser la carrière des armes. Il était encore catéchumène, quand Jésus-Christ lui apparut en vision, et le remercia d'avoir donné la moitié de son manteau à un pauvre. Il quitte l'état militaire, se fait baptiser et va trouver Hilaire, évêque de Poitiers, qui le fait exorciste. Encore lévite, il fonde le monastère de Ligugé, et c'est là qu'il fait son premier miracle. Une affaire urgente avait obligé Martin de quitter sa cellule. Pendant son absence, un novice qui n'était pas encore baptisé, meurt subitement. Les moines sont consternés. Martin revient... on lui apprend l'accident. Il se rend à la cellule du mort, renvoie tout le monde, fait une fervente prière, et rappelle à la vie celui qui n'était déjà plus qu'un cadavre. Nommé évêque de Tours, le saint thaumaturge continue sa vie pénitente et mortifiée. Il prêche partout; les miracles accompagnent sa parole. A Trèves, il guérit une jeune fille paralytique et près de mourir... A Paris, il délivre un lépreux du mal qui le ronge, en l'embrassant et lui donnant sa bénédiction. Dans un village du diocèse de Chartres, il ressuscite un enfant, miracle qui amène aussitôt la conversion d'une multitude d'âmes... Il rend la vue à Paulin de Nôle, en touchant ses yeux atteints d'une cataracte... Il pressait un jour des idolâtres d'abattre un arbre, objet d'un culte païen; ses instances sont acceptées, mais à la condition que l'évêque se met-

tra du côté où l'arbre doit tomber. Le saint accepte. On veut l'attacher avec des cordes... Il se laisse faire, confiant dans la puissance de Dieu... L'arbre va tomber... Il penche du côte de Martin... un terrible craquement se fait entendre... le saint va périr inévitablement... mais non! Il fait le signe de la croix... l'arbre se relève et tombe avec fracas du côté opposé! Les païens émerveillés battent des mains avec enthousiasme, et demandent avec instance qu'on les baptise. Sulpice Sévère, témoin digne de foi, raconte encore beaucoup d'autres prodiges opérés par ce grand et humble serviteur de Dieu. Chargé d'années et de travaux, le grand évêque de Tours est averti par Dieu de sa fin prochaine. Il tressaille de joie à cette bonne nouvelle, s'offrant cependant à rester encore sur la terre pour travailler au salut des âmes et des corps. Mais sa couronne immortelle est prête; elle l'attend au ciel! Le démon tente alors de l'effrayer. « Que viens-tu chercher ici, bête cruelle? lui dit le saint. Tu ne trouveras rien en moi qui t'appartienne; le sein d'Abraham est ouvert pour me recevoir. » Ce furent ses derniéres paroles. Il expira tranquillement à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Voilà, certes, des miracles aussi grands et plus grands que ceux opérés par Jésus-Christ.

Saint Grégoire. — Lui aussi, il naquit dans l'idolâtrie. Mais son âme était droite, son cœur pur, son intelligence active et ardente. Il ne tarde pas à concevoir des doutes sur les superstitions du paganisme. Le grand Origène l'initie aux mystères de la foi, et, dès lors, il marche à grands pas dans le chemin de la vertu. Il reçoit le baptême ; et peu après, malgré sa résistance, il est sacré évêque de Néocésarée. Il convertit sa mère ; son père seul demeura sourd à ses exhortations... La force de Dieu réside en Grégoire. Les païens remplissent son diocèse ; on n'y compte que dix-sept chrétiens! A sa mort, il n'y aura que dix-sept païens! Il brillera surtout par son pouvoir extraordinaire d'opérer des miracles. Il n'a qu'à parler et son désir est exaucé. Un jour, il entre pour se mettre à l'abri dans un temple consacré aux

idoles. Après avoir fait plusieurs fois le signe de la croix il passe la nuit en prière... Le lendemain, le prêtre du temple arrive ; les démons lui déclarent qu'ils ne peuvent plus résider dans un lieu d'où les a chassés l'homme qui est venu la nuit dernière. Le prêtre est furieux... il court après Grégoire... Le saint lui dit tranquillement qu'il a reçu de Dieu le pouvoir de chasser et de rappeler Satan à volonté. Le prêtre est saisi d'admiration. Il le conjure de rappeler les démons. Grégoire accepte et lui remet ce mot : « Grégoire à Satan, rentre ! » La sommation est à peine déposée sur l'autel, que les démons reviennent et rendent leurs oracles ! Le prêtre païen se sent pressé de se convertir. Cependant il demande un autre miracle plus éclatant encore... Une très-grosse pierre encombre le chemin ; il exprime le désir de la voir changer de place... Grégoire commande.., et la pierre se rend au lieu indiqué !... Cette fois, tout doute a disparu de l'esprit du païen, qui devient fervent disciple de Jésus. Une autre fois, il a une vision, sa chambre est inondée de clarté.., la Vierge lui apparaît... elle est accompagnés du disciple bien-aimé... Grégoire se prosterne... Saint Jean lui dit de se mettre à sa table et d'écrire ce qu'il va lui dire... Et Grégoire entend de la bouche même du saint Evangéliste, l'explication des divines Ecritures !... A Néocésarée, on lui apporte chaque jour beaucoup de malades, souvent incurables, il leur donne sa bénédiction et ils recouvrent la santé... Il fait bâtir une vaste église pour contenir les fidèles dont le nombre augmente chaque jour... Un tremblement de terre renverse presque tous les édifices de la ville ; pas une pierre de l'église élevée par l'ordre de Grégoire n'a été ébranlée !... Le Lycus, fleuve très-impétueux, débordait souvent et causait chaque fois d'affreux ravages..; c'était l'effroi et la désolation des habitants ! Grégoire est ému de cette calamité. Il s'approche du fleuve, plante son bâton sur la rive, et ordonne avec calme et confiance aux eaux du fleuve d'obéir à la volonté de Dieu, de n'aller jamais au-delà de son bâton... Les eaux se sont

retirées dociles, et les inondations ont cessé pour toujours... Le bâton de Grégoire a pris racine et devient un grand arbre... C'est Grégoire de Nysse qui raconte ce double prodige vraiment incroyable. Deux frères se querellaient, au sujet d'un lac faisant partie de l'héritage paternel.., à qui appartiendrait le lac? Terrible est la discussion. Les deux frères sont loin d'être d'accord... Ils recourent à Grégoire, lui exposent l'état de la question et attendent sa réponse... L'affaire ne s'arrange point... Les deux plaignants sont sur le point d'en venir aux mains, espérant chacun se procurer par la voie des armes la solution dernière de leur différend... Le jour de la lutte est fixé... Grégoire est prévenu; il a horreur du sang versé inutilement... Il passe la nuit en prière au bord du lac... Le lendemain, le lac est desséché !... Une autre fois, le saint thaumaturge, à la prière des habitants, a fait reculer une montagne, autant que l'exigeaient les travaux de construction d'une église. C'est le *nec-plus-ultra* de la foi, au jugement du divin Maître, et le miracle des miracles !

Saint François d'Assise. — La vie de cet humble et glorieux serviteur du Christ fut un miracle continuel. Sa mère le mit au monde dans une étable, sur de la paille, d'après le conseil d'un étranger mystérieux. Un inconnu, un ange peut-être, revêtu de la forme humaine, lui sert de parrain. Un autre personnage, d'une origine non moins céleste, demande à voir cet enfant de bénédiction ; il le prend dans ses bras ; il le contemple avec amour, et le marque sur l'épaule du signe de la croix. Aussi tous ceux qui furent témoins de ces prodiges s'écrièrent : « Cet enfant sera grand devant Dieu ! » Jamais prédiction ne s'est mieux réalisée. François, après quelques années de légèreté mondaine, renonce aux espérances d'ici-bas, et s'élance à pas de géant dans le chemin royal de la croix. Il devient le familier de Dieu. Pauvre des biens de ce monde, il est riche de la puissance divine. Il commande aux éléments ; les animaux sauvages lui sont soumis ; il règne en maître

sur toute la nature. D'un geste, d'un signe, il guérit les malades et les infirmes; il rend la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets! La mort elle-même dépose sa terrible tyrannie aux pieds du fidèle disciple de Jésus; François lui arrache ses victimes; Dans la vallée de Spolète, il voit venir à lui un pauvre mendiant dont le visage est rongé par un chancre, et qui, prosterné, baise avec foi ses pieds. Le saint lui ordonne avec bonté de se relever; il le serre sur son cœur; il l'embrasse avec effusion, et le chancre disparait..! A Terni, un enfant est écrasé sous les décombres d'un mur renversé; on porte son petit corps à François; le serviteur de Dieu fait une prière, tend la main à l'enfant, et le rend à sa famille, en parfaite santé! A Narni, un homme se noie, on n'a pas pu le retrouver... François prie... et, tout aussitôt, indique l'endroit précis où s'est arrêté son cadavre. On le lui apporte... Il le bénit, lui ordonne au nom de Jésus-Christ de revenir à la vie, et le mort ressuscite!... L'Église de la Portioncule et la petite retraite du mont Alverne furent les témoins privilégiés des faveurs célestes accordées à François. Les anges l'environnaient; il conversait avec la Vierge immaculée; Jésus se montrait à lui sous une forme visible; l'adorable Trinité se révélait à son âme douce et aimante, dans tout l'éclat de sa majesté. Un ange le marqua des sacrés stigmates de la passion du Sauveur. Et, après sa mort, on vit parfaitement dessinées sur son corps ces traces miraculeuses de l'amour divin.

Dans un sentiment de dévotion tendre pour mon saint Patron, je tiens à rappeler ici un de ses miracles les plus touchants, que l'imagination la plus vive n'aurait certainement pas inventé. Il prêchait un jour dans une ville d'Italie, sur la place publique, et une foule immense accourait pour l'entendre. Deux jeunes époux liés d'affection avec le saint, et qui avaient reçu de lui la promesse qu'après le sermon il partagerait leur modeste repas, avaient laissé leur petit enfant aux soins d'une

servante qu'ils savaient digne de toute leur confiance, en lui recommandant bien de pas le quitter un instant. Ils avaient compté, hélas ! sans la renommée du saint qui attirait tout à lui. La servante ne peut résister au désir d'entendre le séraphique saint François; l'enfant resté seul tombe dans une chaudière bouillante, et perd la vie. Combien grand fut le désespoir de la servante, et plus encore le désespoir des parents, qui rentrèrent quelques instants après elle! Mais le saint allait venir, et sa venue était une faveur incomparable. Si on lui apprend la triste nouvelle, il sera impossible de le retenir. Pour la lui cacher, on enferme le corps du petit enfant dans un coffre, et chacun dissimule de son mieux la douleur cuisante qui l'oppresse. François arrive, se met à table, comme s'il ignorait tout, et se montre plein de tendresse pour ses hôtes bien-aimés. Mais au dessert, il exprime un désir étrange, il veut qu'on lui serve des pommes! Ce n'était plus la saison, les parents s'excusent de leur mieux, en invoquant une impossibilité absolue. Le saint fait de nouvelles instances qui troublent et attristent ses hôtes déjà si consternés. Tout à coup, jetant sur le coffre où l'on avait caché le corps du petit enfant, un regard inspiré et vraiment céleste, le saint s'écrie : « Ouvrez ce coffre, et vous trouverez les pommes que je désire si ardemment. » Quel coup de poignard pour le cœur du père et de la mère! Mais il fallait obéir. Ils ouvrent le coffre fatal, et meurent presque de joie en voyant leur cher enfant vivant, tenant dans ses petites mains les pommes qu'attend impatiemment l'incomparable serviteur de Dieu. Il est donc vrai que Dieu fait la volonté de ceux qui le craignent, et que les disciples du Sauveur ont fait des miracles aussi grands, ou plus grands que les siens! Qu'on rie de ma simplicité, de ma folie, si l'on veut! mais après cinquante années consacrées à approfondir les mystères de la science, je crois à ce miracle, si extraordinaire qu'il soit, ou du moins à sa possibilité, aussi sincèrement, aussi vivement qu'aux beaux jours de mon noviciat religieux, quand je

le lus pour la première fois, dans la *Vie de saint François*, par le R. P. Chalippe.

Saint François de Paule. — Le pieux fondateur des Minimes appartenait à une bonne famille de la Calabre; et dès son enfance, il apparaît à tous comme l'élu du Seigneur. Vers l'âge de quinze ans, il se retire dans une affreuse solitude pour se livrer à tous les exercices d'une vie austère et mortifiée. L'enfer se déchaîne contre lui, mais le jeune et courageux athlète sort vainqueur de la lutte. Sa foi est inébranlable; son amour sans bornes. Plus tard, honoré de l'estime et de l'affection des papes et des rois, il se regardait comme la balayure du monde et la plus indigne de toutes les créatures; à l'entendre, il n'était qu'un misérable pécheur. Il voulut que ses disciples portassent le nom de Minimes, pour indiquer qu'ils devaient se considérer comme les derniers dans la maison du Seigneur. En échange de son humilité, il reçoit une participation vraiment extraordinaire à la toute-puissance divine. Il se joue des éléments les plus terribles. Il lit dans les cœurs: il lit dans l'avenir. Dieu semble s'être fait l'exécuteur de toutes ses volontés. Toujours affable, toujours aimable, sa charité pour le prochain ne se rebute jamais. Il opère des merveilles et il se considère comme le plus petit des serviteurs de Dieu. Rappelons les principaux prodiges accomplis par ce grand thaumaturge. Un pauvre homme était atteint d'une lèpre hideuse. Les nerfs des pieds et des mains s'étaient rétractés; il n'avait plus de voix pour ainsi dire... On le mène à François... « Donnez-moi la main, » dit-il au lépreux, aussitôt le malade se lève plein de fraîcheur et de force!.. Il rend de même la vue à une fille aveugle, et la parole à un muet de naissance. La sœur du saint, désespérée de la mort de son fils unique, vient le trouver : François fait porter le corps dans sa cellule, se met en prière, et, quelques minutes après, la mère voit reparaître son fils plein de vie. Pendant qu'il fait bâtir un monastère, deux ouvriers sont ensevelis dans un éboulement de terre. On les

croit morts, François commande de déblayer le terrain; les deux ouvriers apparaissent pleins de vie, sans avoir reçu la plus petite égratignure !... Dans la ville de Palerme, plusieurs gentilshommes trouvent un homme mort enseveli sous la neige ; ils l'apportent au saint homme qui lui crie : « Lève-toi, et marche. » A ces mots, le cadavre se dresse, la mort a abandonné sa proie... Pendant la construction d'une maison de l'Ordre, un four à chaux, quoique très-ardent, ne fonctionnait pas, et faisait craindre une explosion. On va chercher François, qui entre sans hésiter dans le four incandescent, fait les réparations nécessaires et sort sain et sauf!... Un prédicateur renommé pour son talent et ses vertus osa reprocher à François de promettre la santé aux malades, et le blâmer de ce qu'il appelait sa présomption : le saint l'écoute avec patience, puis s'approchant de la cheminée, prend des charbons ardents et les garde serrés dans sa main sans se brûler. « Toutes les créatures, dit-il simplement, obéissent ainsi à ceux qui servent Dieu d'un cœur parfait. »

Saint François Xavier. — Aussi distingué par la noblesse de son origine que par la supériorité de son intelligence, le futur apôtre des Indes aspirait aux honneurs les plus élevés, aux emplois les plus recherchés... Ignace de Loyola fait pénétrer la grâce du ciel dans cette âme ardente et généreuse..: Il transforme Xavier..., il en fait un apôtre... Sous un pareil maître, François atteint bientôt le plus haut degré de la perfection évangélique. Il brûle du noble désir de sauver les hommes ses frères; il veut conquérir des âmes à Jésus-Christ... Son vœu est exaucé... Les Indes seront le théâtre de son apostolat; c'est là que Dieu fera éclater en son illustre serviteur sa puissance infinie. Ce n'est pas par le raisonnement qu'on peut arracher au démon des âmes aussi esclaves des puissances des ténèbres... Il faut des miracles incessants pour ouvrir à la lumière de l'Evangile les yeux aveugles de ces pauvres idolâtres... Ce pouvoir surnaturel accompagnera partout la prédication de l'infa-

tigable apôtre... Des centaines de personnes lui demandent à la fois de venir les voir, et de les guérir... Impossible de les satisfaire toutes en même temps..... Xavier prend des jeunes enfants, leur donne des chapelets et des médailles... Et voilà que ces petits chrétiens chassent les démons et opèrent des guérisons miraculeuses!... Un de ses catéchistes, Antonio Miranda, est mordu par une vipère, et meurt. Xavier l'apprend..! Il a besoin de son auxiliaire pour l'instruction du peuple.., il accourt... « Antonio, dit-il d'une voix forte et vibrante, au nom de Jésus-Christ, levez-vous! » Et Antonio se lève, plein de vie!... Une jeune fille est emportée par une fièvre maligne... Xavier la ressuscite! Un enfant a perdu la vie, noyé dans un puits... On invoque l'apôtre..., les païens sont là..., ils attendent avec incrédulité.., Xavier connaît le fond de leur cœur.., il rend l'enfant à la vie... Des milliers d'idolâtres se convertissent..., ils appellent François *le grand Maître de la nature*... Il parle plusieurs langues sans les avoir apprises... Il sépare deux armées prêtes à en venir aux mains en leur enjoignant simplement de se séparer... Un jour, il annonce la parole de Dieu à un auditoire mal disposé..., on l'écoute en souriant..., il se recueille et d'une voix inspirée il s'écrie: « Vous ne croyez pas à ma parole, croyez au moins aux œuvres qu'elle fait accomplir. » Un indien était mort depuis plusieurs jours, le grand thaumaturge fait ouvrir la tombe.., le cadavre est exhumé.., Il sent déja mauvais!... « Placez-le là, » dit le Père inspiré... On dépose le corps infect à ses pieds... « Au nom du Dieu vivant, en preuve des vérités que je prêche, je t'ordonne de te lever! » Le mort se lève docile à la voix de l'apôtre. Toute la multitude proclame sa croyance au Dieu de Xavier!.. On porte un jeune homme en terre.., la famille est en larmes.., le saint est touché d'une si grande douleur..., et rend le mort aux siens. Le vice-roi d'Espagne est sur le point de s'embarquer; il a donné l'ordre d'équiper le navire qui doit l'emporter... Ne montez pas sur ce vaisseau, lui dit Xavier, il pé-

rira dans la traversée... La prédiction se vérifia... Plusieurs fois il s'interrompit dans ses brûlants discours au peuple pour annoncer la mort d'un personnage connu... « Un tel vient de périr en mer, priez pour son âme !... » Il commandait aux flots irrités, il se montre visible au même moment sur deux navires séparés par une grande distance. Il sauve d'un naufrage inévitable un navire pris entre deux bancs de sables... « Grand Dieu, s'écria-t-il, Père, Fils et Saint-Esprit, sauvez-nous!... » Et le navire reprend sa course sur la mer obéissante à la voix de l'apôtre !... Un enfant est tombé à la mer... le père est au désespoir... il est musulman..! Xavier va le trouver, le console, et lui fait promettre de se convertir si Dieu lui rend son fils... Quelques jours après, l'enfant reparaît sur le rivage, il est dans les bras de son père qui demande le baptême... Une sécheresse désole la terre qu'il évangélise... Xavier supplie le Seigneur d'avoir pitié de ces pauvres néophytes et la pluie tombe en abondance!... Il annonce à plusieurs âmes l'heure de leur conversion.., il reproche à d'autres leur rechute ignorée dans le mal...

Celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais et de plus grandes encore ! Splendeur!!!

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME. — **Treizième Splendeur de la Foi.** — *Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit; leur apprenant à garder tous mes commandements, et voici que je suis avec vous, tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles.* (S. MATTH., XXVIII, 10 et 18.) Ces paroles ont été prononcées dans la circonstance la plus solennelle de la vie de Jésus-Christ. Les onze apôtres sont venus en Galilée sur la montagne assignée comme lieu de rendez-vous. Jésus-Christ paraît à son tour, et, le voyant, les apôtres l'adorent! Il s'approche d'eux et leur dit : « Toute puissance m'a été donnée sur la terre et dans le ciel; comme mon Père m'a envoyé je vous envoie. Allez donc, enseignez toutes les nations, les

baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit; leur apprenant à garder tous mes commandements. Et voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. »

Ce que Jésus-Christ commande à ses apôtres: « Allez, enseignez, baptisez, apprenez à garder mes commandements, » c'est évidemment la conversion du monde entier. Cette conversion, il l'avait prédite ou annoncée dans le cours de sa vie sous des images diverses. C'est d'abord une moisson : « Levez les yeux et voyez les champs, comme ils blanchissent déjà pour la récolte! La moisson est grande, mais les ouvriers sont en petit nombre. Priez donc le Maître d'envoyer des ouvriers à sa moisson. » Une autre fois, c'est le royaume de Dieu qui approche ; et ce royaume de Dieu, il compare son accroissement à celui de la plus petite des semences devenue bientôt un arbuste et même un grand arbre, sous les branches duquel s'abriteront les oiseaux du ciel. Ailleurs, c'est une petite quantité de levain, laquelle ajoutée à une grande masse de pâte la fait fermenter tout entière! Quelle graine minuscule en effet, quel minime ferment que cette petite troupe d'apôtres que Jésus-Christ envoie à toutes les cités, et chez toutes les nations du monde! Mais le divin Maître s'explique plus clairement encore. Il annonce que beaucoup d'étrangers viendront de l'Orient et de l'Occident prendre place dans le royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob;... que son Evangile sera prêché partout;... que, quand il sera élevé de terre, il attirera tout à lui!!!

Jésus-Christ prédit en outre la manière dont s'accomplirait le grand miracle de la conversion du monde. Il ne cache pas à ses apôtres les oppositions violentes qu'ils susciteront, les haines ardentes dont ils seront l'objet, les persécutions sanglantes qu'ils subiront, le martyre et la mort qui les attendent. Il les encourage, il les rassure en leur déclarant qu'il a vaincu le monde dont ils auront tant à souffrir, et leur promet qu'ils seront éclairés et fortifiés par la vertu de l'Esprit d'en haut, etc., etc.

Ainsi donc, la conversion du monde, les circons-

tances de cette conversion, les moyens par lesquels elle doit s'opérer, Jésus-Christ a tout prédit. Son affirmation est encore plus solennelle, lorsqu'il dit à ses apôtres, au moment de les quitter: *Vous recevrez la vertu de l'Esprit-Saint qui viendra sur vous, et vous serez témoins pour moi, à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre.* (Actes des Apôtres I 8.) La prédiction est extraordinaire, éclatante, et elle s'est merveilleusement accomplie! L'Evangéliste saint Marc le constate dans ces termes d'une simplicité grandiose, ou plutôt divine : *Or ceux-ci sont partis, et ils ont prêché partout, le Seigneur coopérant avec eux, et confirmant leur parole par les miracles qui l'accompagnent.* Ce langage n'a rien d'humain! *Eux:* PIERRE, leur chef, qui s'était tant scandalisé, tant révolté à la seule pensée du supplice de la croix, qui s'était attiré ces paroles écrasantes de Jésus : « Retire-toi, Satan, tu m'es un sujet de scandale, parce que tu n'as point de goût pour les choses de Dieu, mais pour celles des hommes. » Pierre, qui dans la nuit de l'agonie, ne put même pas veiller et prier pendant une heure avec son divin Maître, qui le renia trois fois... Mais Pierre qui, confirmé dans le bien, s'écriait avec enthousiasme : « Seigneur, vous savez que je vous aime! *Eux! LES DIX!* auxquels Jésus-Christ froissé de leur incrédulité, n'hésita pas à dire: « Race incrédule, jusqu'à quand resterai-je avec vous? Jusqu'à quand vous supporterai-je? » *Les dix!* qui, dans la marche funèbre au jardin des Oliviers, se disputaient encore à qui serait le plus grand! *Les dix!* insensés et lents de cœur à croire à l'accomplissement des prophéties! *Les dix!* qui, dès que leur maître fut saisi par les soldats, s'enfuirent tous lâchement! *Les dix!* qui, même sur le Thabor, quelques heures avant l'ascension de leur Maître, doutent encore de sa résurrection, et méritent qu'on leur reproche sévèrement leur incrédulité et la dureté de leur cœur! Mais, *les dix!* qui, remplis de l'Esprit-Saint, sont enfin transformés en *pêcheurs intrépides des âmes!*

Ils sont partis ! L'Evangile ne dit pas « ils partiront, ils partent, mais ils sont partis ! » Comme des héros, comme César ! et chacun d'eux a dit à son tour comme César : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu ! »

Et ils ont prêché ! Dans tous les idiomes, parce que l'esprit a délié leur langue ! Ils ont prêché partout, dans la Judée, dans la Samarie, dans l'Asie Mineure, dans la Grèce, dans la Mésopotamie, dans l'Arménie, dans la Perse, dans les Indes, en Chine probablement, à Rome, en Italie, dans les Gaules, en Espagne, etc., etc. *Partout !*

Avec la coopération du Seigneur qui les a envoyés ! Ils ont semé, ils ont planté, ils ont arrosé ! Dieu a fait croître les plantes, et les arbres bénis !

Le Seigneur confirmant et fécondant leur parole par les miracles qui l'accompagnent ! En effet, ainsi qu'il leur avait été promis, ils ont fait les miracles de Jésus-Christ et de plus grands encore. Ils sont allés, ils ont si bien enseigné, si bien baptisé, ils ont si bien appris à garder les commandements, que Paul, leur contemporain et leur coapôtre, disait, dans son Épître aux Romains : *Leur voix a retenti par toute la terre, rendez grâces à Dieu de ce que votre foi est annoncée dans tout l'univers ;* dans son Epître aux Colossiens : « L'Evangile qui est parvenu jusqu'à vous, est aussi annoncé dans le monde entier, où il croît et fructifie ainsi qu'en vous. »

Ils sont partis ! Comme leur divin Maître voulait qu'ils partissent : sans bourse, sans chaussures, portant partout la paix, acceptant l'hospitalité qu'on leur offre, mangeant et buvant ce qu'on leur sert, guérissant les malades, et répétant sans cesse : le royaume de Dieu est proche... Agneaux au milieu des loups, objets d'une haine universelle, prédestinés à être égorgés, et tous, de fait, martyrs en témoignage de la foi qu'ils prêchaient. Tout cela est admirable, surnaturel, divin ! Le monde converti est un miracle immense par le seul fait de sa prédiction. Mais cette conversion est un second miracle, plus immense encore en raison des circonstances extraordinaires dans lesquelles elle s'est opérée.

La difficulté de l'entreprise. — Ici, évidemment, aucune proportion entre la cause et l'effet. L'effet, c'est le monde converti, conquis. La cause, c'est la voix, la parole des apôtres, *Fides ex auditu.* Ou cette parole est restée une parole humaine, la parole des humbles et grossiers bateliers du lac de Génésareth, et c'est alors un peu de vain bruit qui se dissipe dans l'air, une cause nulle, absolument nulle ! Ou cette parole confirmée par le miracle, comme l'affirme le saint Evangile, est devenue la parole même de Dieu ; la cause, alors, est divine, et l'effet, le monde converti, le royaume de Dieu, l'Eglise catholique, apostolique et romaine, est divin. Cause nulle, effet infini ! Ou cause divine et effet divin. Force est de choisir.

La grandeur de l'entreprise. — Se représentant les apôtres sortant de Jérusalem pour se répandre dans le monde entier, saint Jean Chrysostome les arrête, et leur dit : « Que prétendez-vous faire? Convertir l'univers? à qui ? à Jésus-Christ ? Quoi, vous allez convertir l'Univers plongé dans toute sorte d'excès, et le convertir à un homme qui vient de mourir sur une croix, il y a peu de jours ! Et ne voyez-vous pas le soulèvement général que vous allez exciter contre vous ? La superstition du peuple, l'acharnement des anciennes erreurs, l'orgueil des philosophes, le libertinage des impies, la puissance des Césars, la cruauté des tyrans, la rage des bourreaux, toutes les forces de la terre et de l'enfer conjurées vont se déchaîner contre vous ! — Jésus crucifié nous envoie ! Nous ne savons qu'obéir ! Et nous vaincrons ! » Bilan de la cause, zéro ! Bilan de l'effet, infini !

Les héros de l'entreprise. — C'est encore saint Jean Chrysostome qui parle : « Mais pour réussir dans votre projet, avez-vous des ressources ? Avez-vous des trésors pour gagner les peuples par l'appât des richesses ? Avez-vous de la science pour confondre les maîtres des nations ? Connaissez-vous la Politique, pour en faire jouer les ressorts? Avez-vous du moins des armées et des soldats pour subjuguer l'univers par la force des armes ? — Nous

n'avons rien de tout cela! Nous avons même le contraire de tout cela! Nos troupes? Nous sommes douze! Nos richesses, c'est le dépouillement de tout! Notre politique, la simplicité de la colombe, avec la prudence du serpent! Notre sagesse, la folie de la croix! » Bilan de la cause, zéro, moins que zéro. Bilan de l'effet, infini!

Issue de l'entreprise. — Ainsi, d'une part, l'infini! Les sages, les philosophes, les génies, les empereurs, les magistrats, les armées, l'univers entier. De l'autre, zéro, moins que zéro! Douze juifs, haïs et méprisés de toutes les nations; douze pêcheurs sans lettres, sans talents acquis, jusqu'ici grossiers, timides, lâches, sans défense, sans appui! Qui l'emportera? Les apôtres paraissent, ils annoncent l'Evangile! La terre étonnée se tait devant eux... Ils parlent..., leurs paroles sont des traits de feu! Ils marchent..., leurs pas sont des pas de géants. Leurs actes sont autant de prodiges. Ces agneaux timides qui vont à la boucherie sans se plaindre, sont autant de lions ardents qui affrontent tous les dangers, autant de conquérants qui parcourent tout l'univers en vainqueurs. Les miracles les précèdent dans leur marche, les vertus les suivent en foule, les vices consternés et alarmés s'enfuient. L'idolâtrie est renversée, et, sur ses ruines, l'Eglise triomphante de Jésus-Christ établit son empire. Bilan de la cause, moins que zéro! Bilan de l'effet, infini! Par ses agneaux, le lion de la tribu de Juda a vaincu!

Rapidité de l'entreprise. — Infinie aussi! Saint Paul, presque au début de son apostolat, bénissait Dieu de ce que l'Evangile éclairait toute la terre. Toutes les nations, disait saint Justin, au second siècle, tous les peuples : Grecs, Romains, Scythes, Barbares..., sont soumis aux lois de l'Evangile. « Empire romain, disait Tertullien après Justin, cesse de nous vanter tes victoires et tes conquêtes. Nos apôtres sont allés plus loin que tous tes généraux, et jamais Rome, dans ses plus beaux jours, n'a porté si loin son drapeau, que l'Eglise sa croix! Voyez

notre multitude! Nous ne sommes que d'hier et nous remplissons vos provinces, vos villes, vos camps, vos campagnes, tout, excepté vos temples et vos théâtres. Vous nous persécutez, et si nous voulions nous venger de vos colères, nous n'aurions qu'à vous abandonner! Votre empire serait désert! » Bilan de la cause, zéro! Bilan de l'effet, infini!

Conséquences de l'entreprise. — La transformation du genre humain, des individus et des peuples! Transformation de cette multitude innombrable de personnes de tout âge, de tout sexe, de toute condition, qui après avoir gémi si longtemps à l'ombre de la mort, dans les ténèbres infectes de l'idolâtrie, ont enfin ouvert les yeux à la lumière! Transformation de cette multitude d'âmes mondaines qui s'arrachant aux délices périssables du siècle, sont allées s'ensevelir dans les déserts, dans les couvents, dans les cloîtres, pour ne plus méditer que les vérités éternelles! Transformation des bonnes âmes changées en une multitude d'âmes saintes, héroïques, parfaites, comme leur père céleste est parfait! Transformation même des âmes les plus scélérates et les plus impies! « Donnez-moi, disait Lactance, des hommes orgueilleux, avares, colères, sensuels; confiez-les à la religion, elle les métamorphosera en hommes nouveaux. L'orgueilleux humilié sous la main de Dieu; l'avare répandant ses trésors dans le sein des pauvres; le colère montrant la douceur de l'agneau; le sensuel embrassant la croix...!» Transformation enfin en martyrs d'une foule innombrable de païens! Au quatrième siècle, saint Jérôme en comptait déjà onze cent mille! devenus autant de glorieux athlètes de la foi, modèles incomparables d'une constance au-dessus des forces humaines! Constance héroïque! Ils affrontaient la mort, bravaient les tyrans, montaient sur les échafauds en vainqueurs! Constance si universelle, qu'elle semblait innée aux chrétiens! Hommes, femmes, enfants, vieillards! tout sexe, tout âge était mûr pour le martyre. Leur vie n'était qu'un apprentissage au martyre; leur ambition était de mourir; leur sang ne semblait couler

dans leurs veines que pour être versé sur l'autel de la Religion. Constance si extraordinaire, qu'elle faisait l'admiration des tyrans, et opérait quelquefois leur conversion. Constance divinement contagieuse et féconde! Plus on égorgeait de chrétiens, et plus ils se multipliaient. Le sang des martyrs était littéralement une semence de croyants. De telle sorte qu'après tous les efforts réunis de l'enfer, après trois cents ans de persécution sanglante, les tyrans lassés, enivrés, rassasiés de sang, désespérant d'éteindre le christianisme, se sont eux-mêmes faits chrétiens. Les loups changés en agneaux sont à leur tour entrés dans la bergerie, couronnant ainsi le triomphe de la religion de Jésus-Christ. Bilan de la cause, moins que zèro! Bilan de l'effet, infini!

Perpétuité de l'entreprise.—Ce qui est plus extraordinaire encore, c'est qu'après dix-huit cents ans les successeurs directs des apôtres prêchent partout, enseignent toutes les nations, les baptisent, et leur apprennent à garder les commandements de Dieu. D'un grand nombre de pépinières saintes, des Pêcheurs d'âmes, de jeunes apôtres s'élancent chaque année vers les quatre points de l'horizon, le Japon, la Chine, la Corée, les Indes, la Cochinchine, le royaume de Siam, Madagascar, les îles Sandwich, les îles de l'Océanie, le Sénégal, l'Afrique méridionale et centrale, Saint-Domingue, les Montagnes Rocheuses, le Labrador, etc., etc. Et voyez comment ils partent! *La cérémonie des adieux* n'est-elle pas aussi une splendeur de la foi? Après la prière du soir, les voyageurs du lendemain sont introduits dans la chapelle. Ils s'agenouillent sur les marches de l'autel, au pied du tabernacle. Derrière eux se rangent leurs confrères, leurs directeurs, leurs parents et amis, accourus pour les voir une dernière fois. On fait la prière du soir, on lit le sujet de la méditation que les séminaristes devront faire le lendemain. La lecture terminée, les assistants s'assoient. les missionnaires partants restent debout au pied de l'autel. L'un des directeurs de la maison, ancien missionnaire lui-même, leur adresse une pieuse allocution. Puis,

les jeunes apôtres montent les marches du sanctuaire; et là, debout contre le tabernacle, ils se tournent vers leurs frères. Ceux-ci et après eux tous les assistants sortent de leur place et viennent baiser à genoux les pieds bénis de ces envoyés du Seigneur, tandis que le chœur chante la belle antienne: QU'ILS SONT BEAUX LES PIEDS DE CEUX QUI ÉVANGÉLISENT LA PAIX, QUI ÉVANGÉLISENT LE BIEN! Dès que leurs frères ont déposé sur leurs pieds le baiser du respect, les missionnaires les relèvent et déposent à leur tour sur leur front le baiser de la paternité. Et quand tous les cœurs se sont ainsi fondus les uns dans les autres, on entonne le chant du départ, dont un grand artiste, Gounod, a voulu composer la musique. Voici le refrain: « Partez, amis, adieu pour cette vie, portez au loin le nom de notre Dieu. Nous nous retrouverons un jour dans la patrie. Adieu, frères, adieu! » Assistant un soir, dit M. Louis Veuillot, à pareille cérémonie, dans la chapelle du séminaire des Missions-Etrangères, je fus témoin du fait suivant: « Un vieillard s'avance, marchant avec peine, un des directeurs le soutient. Arrivé à l'autel, il baise successivement les pieds des quatre premiers missionnaires. Quand il fut aux pieds du cinquième, il se prosterna, il imprima ses lèvres sur les pieds du jeune homme qui pâlissait, il y pressa son front et ses cheveux blancs, et enfin il laissa échapper un soupir qui retentit dans tous les cœurs, que je ne me rappelle pas sans me sentir pâlir, comme je vis en ce moment pâlir son fils. Ce fils est le second que cet Abraham sanctifié donnait ainsi à Dieu. Et il ne lui en restait point d'autre! » Splendeur! Jésus-Christ avait dit à ses apôtres: « Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, apprenez-leur à garder mes commandements. Et voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » Telle est la prophétie! Jésus-Christ avait voulu qu'elle fût plus explicite encore. « Vous recevrez la vertu de l'Esprit qui viendra sur vous *et vous serez* mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre. « C'était

L'ORACLE ! C'était aussi L'IMPOSSIBLE, HUMAINEMENT ! Ce devait être et ce fut le MIRACLE. Vous recevrez la vertu de l'Esprit d'en haut ! Or l'oracle et le miracle sont devenus un fait immense ! Le monde est converti et chrétien ! Les apôtres sont allés, ils ont enseigné, ils ont baptisé, ils ont appris à garder les commandements, ils ont été témoins jusqu'aux extrémités de la terre ! Donc Jésus-Christ est Dieu, donc la Religion catholique, apostolique, romaine est divine ! Splendeur ! Splendeur !!!

CHAPITRE DIX-HUITIÈME. — **Quatorzième Splendeur de la Foi.** — *Jérusalem, les jours viendront où tes enfants tomberont sous le tranchant du glaive, et seront emmenés captifs chez toutes les nations... Jérusalem sera foulée aux pieds par les Gentils, jusqu'à ce que le temps des Gentils soit accompli...* (LUC, XXI, 24.) Jésus-Christ approchait de Jérusalem où il voulait faire son entrée triomphale. Envoyant la ville du sommet des collines qui l'entouraient, il pleura sur elle et dit : « Ah ! si tu connaissais, au moins en ce jour qui t'est encore donné, comment tu pourrais t'assurer la paix ! Maintenant, hélas ! ces choses restent cachées à tes yeux. Aussi des jours viendront où tes ennemis t'entoureront de tranchées, t'environneront, te serreront de toutes parts. Ils te renverseront par terre, toi et tes enfants ; ils ne laisseront pas de toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée ! » Une autre fois, Jésus-Christ disait aux Juifs : « Je suis venu au nom de mon Père et vous ne m'avez pas reçu ! Un autre viendra en son propre nom (Tibère ou Titus) et vous serez forcés de le subir ! » Enfin dans une prédiction des circonstances de la ruine de Jérusalem non moins claire, non moins explicite, Jésus-Christ dit : « Quand vous verrez Jérusalem investie par une armée, sachez que la désolation est proche. Malheur aux femmes enceintes et à celles qui nourriront ! En ces jours-là, il y aura une détresse affreuse dans le pays et une grande colère contre le peuple... Ils tomberont sous le tranchant

du glaive et seront emmenés captifs chez toutes les nations... Jérusalem sera foulée aux pieds par les Gentils jusqu'à ce que le temps des Gentils soit accompli. » Jésus-Christ a donc clairement prédit la destruction de la ville de Jérusalem et du temple, le massacre des Juifs, leur dispersion, la malédiction dont ils ne cesseront pas d'être accablés, et qu'ils ont eux-mêmes appelée sur leur tête, lorsque, dans un excès de fureur satanique, à cette déclaration de Pilate : « Je suis innocent du sang de ce juste, c'est votre affaire, » ils répondirent : « Que son sang soit sur nous et sur nos enfants ! » Scène épouvantable ! Le peuple tout entier prophétisait comme l'avait fait Caïphe ! Le flambeau de toutes les prophéties l'éclairait d'un jour funèbre !... Ces oracles se sont-ils accomplis? Oui, et d'une manière vraiment épouvantable. Jérusalem a été assiégée, entourée, prise d'assaut, saccagée, détruite ! Il n'est pas resté pierre sur pierre du temple dont les fondements mêmes ont été arrachés... Le peuple juif, dispersé par toute la terre, est partout détesté, maudit, tenu en défiance ! Vit-on jamais rien de plus lamentable que le tableau tracé par Josèphe des malheurs qui assaillirent les juifs déicides dans leur patrie, dans tout l'Orient et jusque dans l'Occident. Tibère et Claude les chassent de Rome ; à Césarée, on les égorge par milliers. Néron leur ôte le droit de cité dans la capitale de la Syrie. Dans Alexandrie, aux plus cruels traitements on ajoute l'outrage ; on les chasse de leurs maisons ; leurs femmes sont publiquement insultées ; on les tue à coups de pierres et à coups de bâton ; on prend plaisir à les voir lentement consumés par la flamme des bûchers. A la suite d'un soulèvement provoqué par de nouvelles vexations, Alexandre, Juif de nation, abandonne ses compatriotes à la fureur des soldats et du peuple. Il y eut un carnage horrible... On trouva plus de cinquante mille cadavres entassés dans le Delta du Nil, où ces malheureux avaient essayé de se retrancher. Toutes les cités de la Syrie virent se renouveler ces mêmes horreurs, qui se répétaient jusque dans

la Mésopotamie. La Palestine à son tour est ravagée par les Romains et par des bandes insurgées qui, sous le nom avoué d'assassins, sèment partout le pillage, l'incendie et la mort. A Jérusalem, Florus agace les habitants par la tyrannie de ses caprices, et quand ils viennent se plaindre au préteur, il lance ses satellites sur ces infortunés comme sur des bêtes fauves. Plus barbare encore, Jean de Giscala appelle au secours de ses zélateurs vingt mille Iduméens qui par leurs férocités mettent le comble à la désolation! Nulle trêve, nulle fin, c'est la plus effroyable anarchie qu'on vit jamais! Tout regorge de sang jusque sur les degrés du sanctuaire!

Ce n'est pas seulement l'événement principal du châtiment effroyable des Juifs qui avait été prédit par Jésus-Christ. Les circonstances qui devaient l'accompagner ou le précéder étaient, elles aussi, annoncées à l'avance.

1° Jésus-Christ avait dit à ses apôtres: « Avant tous ces maux, ils mettront la main sur vous; ils vous traduiront devant les synagogues, les rois et les gouverneurs ; ils vous jetteront en prison; ils vous tueront. » Qui a fait le premier martyr de l'Evangile? Qui a immolé le premier évêque de Jérusalem? Qui a jeté Pierre en prison, livré Paul au proconsul romain? Ce sont les Juifs qui l'ont poursuivi partout de leurs fureurs, à Jérusalem, à Rome, à Damas, à Césarée; et qui ont été les instruments, en dernier lieu, de la persécution de Néron.

2° Jésus-Christ avait dit en second lieu que l'Evangile de son règne serait prêché dans l'univers entier avant la chute de Jérusalem. En effet, la voix des apôtres avait retenti jusqu'aux extrémités de la terre, leur sang fécond avait coulé sur tous les rivages, mêlé au sang d'innombrables fidèles. L'Eglise était fondée et régnait par la croix! C'était la Jérusalem nouvelle chantée par Isaïe! L'antique Jérusalem pouvait alors périr!

3° Jésus-Christ avait dit : « En vérité, en vérité je vous le dis, la génération présente ne passera pas avant que tous ces malheurs arrivent! Et il avait invité les filles de Jérusalem à pleurer sur elles et sur leurs

enfants. Ces paroles, entendues sans doute de plusieurs de ceux qui devaient être les témoins ou les victimes de ce suprême désastre, ont été pleinement vérifiées par l'événement. Le païen Phlégon et toute la tradition ecclésiastique racontent que lorsqu'on traînait au supplice les deux apôtres saint Pierre et saint Paul, ces deux fidèles témoins de Jésus-Christ dénoncèrent aux Juifs qui les entouraient la ruine imminente de leur patrie. Lactance nous a conservé ces révélations: « Jérusalem va être renversée de fond en comble, ses habitants, réduits à se manger les uns les autres, périront de faim et de désespoir. Ceux qui échapperont à la mort tomberont entre les mains de leurs ennemis; ils verront écraser leurs enfants, ravager tout par le fer et le feu; ils seront à jamais bannis de la terre donnée à leurs pères. Et tous ces maux fondront sur eux pour avoir insulté avec tant de cruelles railleries le bien-aimé Fils de Dieu! » Les deux apôtres étaient martyrisés le 29 juin, en l'an 66, et au commencement d'avril de l'an 67, Titus, à la tête d'environ soixante-dix mille hommes, venait camper presque en vue de Jérusalem. Bientôt, pour achever d'affamer la ville, il l'entoura de la vaste muraille annoncée par Jésus-Christ. Le 8 septembre, il fit attaquer la ville haute; au premier assaut, la muraille est ouverte; les Romains s'y précipitent; tout fut massacré; le sol ne se montrait plus, tant il était couvert de sang; la ville entière fut démolie. Il y eut quatre-vingt dix-sept mille prisonniers! Onze cent mille hommes avaient péri! Désastre inouï et tel qu'on n'en vit jamais sur la terre; aveuglement insensé, punition d'un crime affreux; massacre, famine; abomination de la désolation dans le temple, sacrifice offert à Jupiter par les soldats devant la porte orientale; circonvallation immense; ville prise d'assaut et mise à feu et à sang, ruine complète par les Gentils, etc., etc. Voilà bien l'accomplissement entier de l'oracle, couronné par la cérémonie solennelle du triomphe de Titus que Josèphe a décrite avec un accent d'inexprimable douleur. Parmi les dépouilles on remarque surtout le livre de la loi

mosaïque! et sept cents prisonniers qui marchaient chargés de chaînes, les yeux baissés et remplis de larmes, devant le char du triomphateur. Déjà la charrue, suivant l'usage romain, avait passé sur les débris encore fumants du temple. » Ce n'était pas assez; la folle prétention de Julien l'Apostat de faire mentir le Nazaréen en rebâtissant le temple, fera creuser les fondements de telle sorte, qu'il ne reste plus, en effet, pierre sur pierre de ces bâtiments superbes condamnés par Jésus-Christ.

Le prophète Osée avait dit : « Les enfants d'Israël seront longtemps sans roi, sans prince, sans sacrifice, sans autel, sans éphode et sans téraphim. » Il semble impossible de préciser mieux, et en moins de mots, la condition réelle des Juifs dispersés et foulés aux pieds par les nations : 1° sans roi et sans prince! Mille fois les Juifs ont essayé de se constituer en république indépendante et de se donner un chef; mille fois ils se sont ralliés au premier aventurier qui flattait leur ambition patriotique. Tous leurs efforts ont échoué et leur sort n'a point changé. C'est toujours et partout la race proscrite, errante, réprouvée, portant au front le cachet de la malédiction divine et de sa grandeur déchue, mystérieuse empreinte que l'opulence n'effacera jamais ! Ils avaient dit : « Nous n'avons pas d'autre roi que César! » C'est César en effet, c'est toujours César, aux temps de Rome comme dans toute la série des siècles, c'est-à-dire le pouvoir politique, qui les abandonne aux fureurs populaires, provoquées par le préjugé, ou soulevées par les crimes. 2° Ils seront sans culte et sans sacrifices. Il n'y avait qu'un lieu dans l'univers où l'on pût offrir à Dieu le sacrifice d'agréable odeur, et ce lieu n'est plus ! Il est donc tout naturel que les réjouissances de la fête des Tabernacles, les rites mystérieux de la Pâque, les pompes augustes de la Pentecôte aient cessé. Qui, d'ailleurs, immolerait désormais les victimes d'Israël et les présenterait au Seigneur ? Ce ministère était réservé aux prêtres ; et Israël n'a plus de prêtres! Le prêtre devait être pris dans la tribu de Lévi, et la tribu de Lévi est con-

fondue avec toutes les autres! Le rabbin qui a succédé au Pontife est un simple docteur, sans onction sainte, sans caractère, sans mission! 3° Ils seront sans éphode : l'éphode est l'insigne sacerdotal. Jusqu'au temps de Théodose le Jeune, les Juifs, quoique dispersés, avaient encore un pontife appelé patriarche; cet empereur supprima la dignité du patriarcat, et depuis cette époque ils n'ont plus eu l'ombre de hiérarchie! 4° Sans téraphim! Sans pontife et sans voyant rendant les oracles divins dans l'Arche sainte! L'Arche sainte, en effet, a disparu dans l'incendie du temple, et il n'y a plus eu ni saint des saints, ni oracles, Dieu est muet pour eux! Nul pasteur pour les conduire, nul vrai maître pour les éclairer, nulle main pour soulever le voile des divins mystères! La dispersion avec les caractères les plus marqués d'une réprobation définitive et sans appel! Leur obstination à refuser le pardon; l'amas de crimes accumulés sur leur tête et dont chaque jour ils travaillent à combler la mesure; l'absence absolue de sacerdoce et de nationalité; la haine invincible dont ils sont l'objet, etc.; tout dit bien haut qu'il n'y a plus pour eux de grâce...

Contraste étrange! ils sont les rois de la terre par les richesses énormes qu'ils possèdent, par l'influence incalculable qu'exerce chez toutes les grandes nations la presse quotidienne, passée dans leurs mains, et cependant ils sont l'objet d'un mépris universel! M. Renan lui-même, l'ennemi personnel de Jésus-Christ, a dit : « Insociable, étranger partout, sans patrie, sans autre intérêt que ceux de sa secte, le juif talmudiste a souvent été un fléau pour les pays où le sort l'a porté ! » Michelet le prêtrophobe a dit plus durement encore : « Le juif c'est l'homme immonde qui ne peut toucher une denrée ou une femme sans qu'on la brûle, c'est l'homme d'outrage sur lequel tout le monde crache ! » (*Histoire de France*, t. III.) M. Desmousseaux termine son livre *Le Juif, le Judaïsme, et la Judaïsation des peuples chrétiens*, si instructif et si effrayant! par la révélation du complot satanique ourdi par les Juifs contre les sociétés

chrétiennes, par cette sanglante apostrophe, expression formidable de la vérité: « Marche, marche, âme errante, juif errant, toujours inquiet, toujours agité, toujours souffleté, toujours implacable, toujours immuable au milieu de tes changements.... Toute nation te reste étrangère; toute nation pourtant te connaît et tu les connais toutes ! Mais ton cœur de pierre ne s'attache à aucun homme et nul ne s'attache à toi... On te reconnaît partout, et partout hommes, climats et fléaux, s'ils ne te ménagent l'insulte, épargnent ta vie ! Un signe semblable à celui qui marqua Caïn te marquerait-il donc? Tu es maudit !.. oui maudit !.. Et les prophètes de ton ancienne loi te crient que nulle bénédiction n'égalera la tienne le jour où régénéré par le sang du Fils de David, tu voudras faire de ta personne le véritable enfant d'Abraham ! » La conversion des juifs est, en effet, une opinion assez commune fondée principalement sur les prophéties d'Isaïe et de saint Paul. « Il viendra de Sion Celui qui doit la délivrer et qui doit bannir l'impiété de Jacob. » (ISAIE, LXIX, 25)... Saint Paul (*Epître aux Romains*, XI, ℣. 25 et suiv.,) semble dire que le peuple juif se tournant, à la fin des temps, vers son Messie, trop longtemps méconnu et que les Gentils auront aussi à leur tour oublié, fléchira le genou devant lui, et implorera son pardon. Alors, l'ancienne et la nouvelle alliance, réconciliées en une seule, s'embrasseront comme deux sœurs réunies dans le même amour, sur la poitrine adorable de cet unique et véritable Sauveur, dont la mort racheta sans distinction tous les peuples, tous les pays, tous les âges. Beaucoup d'interprètes appliquent aux Juifs cet oracle d'Ezéchiel : « Je vous retirerai de tous les peuples... Je vous emmènerai dans votre terre que j'ai donnée à vos pères... Vous serez mon peuple et je serai votre Dieu. Lorsque je vous aurai purifié de toutes vos iniquités, que j'aurai repeuplé vos villes et rétabli les lieux ruinés.., tout ce qui restera des peuples qui vous environneront, reconnaîtra que c'est moi qui suis le Seigneur. » Ne pourrait-

on pas expliquer ainsi la tendance extraordinaire d'un très-grand nombre de juifs de toutes les parties du monde à venir vivre et mourir à Jérusalem ? Chaque vendredi, sauf celui qui fait partie de la fête des Tabernacles, les plus dévots se rendent dans l'après-midi, vers quatre heures en été, vers trois heures et demie en hiver, au mur ouest de l'enceinte de la mosquée d'Omar, pour prier et pleurer leurs péchés, pour demander la fin des maux qui les accablent, depuis plus de dix-neuf siècles. Rien de plus triste que leur chant dialogué : « *Le rabbin:* A cause du temple qui a été détruit, à cause des murs qui sont abattus, à cause de nos grands hommes qui ont péri. — *Le peuple;* Nous sommes assis solitairement et nous pleurons. — *Le rabbin:* Nous vous en supplions, ayez pitié de Sion ! »

Quel accomplissement frappant de la prophétie de Jérémie (XXX, 15) : « Pourquoi pleurez-vous de vous voir brisés de coups ? Votre douleur est incurable, c'est à cause de la multitude de vos péchés que je vous ai traités de la sorte ! » Splendeur !!!

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME. — **Quinzième Splendeur de la Foi.** — *Et toi, converti, confirme tes frères.* (S. LUC, XXII, 32.) C'était après la cène, Judas est sorti, l'âme du divin Sauveur est triste jusqu'à la mort, mais elle est infiniment aimante, douce et résignée. « Mes petits enfants, dit-il, je vous donne un commandement nouveau: C'est de vous aimer, comme je vous ai aimés. » Puis, se tournant vers Pierre, il lui dit: « Simon, Simon, Satan demande à te cribler comme on crible le froment; mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas, et, converti, confirme tes frères ! » Confirme tes frères! Jésus-Christ parle ainsi au chef de son Eglise ; la prière qu'il vient de faire l'a rendu invincible, les puissances de l'enfer ne prévaudront pas contre lui ! Il fléchira un instant, mais il se relèvera, confirmé dans le bien ; et, converti, il devra affermir ses frères dans la foi. C'est un ordre, mais c'est en même temps un oracle,

une prophétie. Tu seras le jouet de Satan, mais tu te convertiras, et, converti, tu convertiras tes frères.

L'oracle s'est accompli, Pierre est tombé! Il a méconnu et renié son divin maître, l'homme, le Galiléen, le Nazaréen.....! mais il n'a pas renié le Dieu. Jésus-Christ a laissé tomber sur lui un regard de miséricorde et d'amour! Il est converti! Il s'est caché dans les ténèbres, il a pleuré amèrement, et chaque jour jusqu'à la fin de sa vie, le chant du coq fera couler sur ses joues un sillon de larmes. Et, converti, Pierre a confirmé ses frères dans la foi, de la manière la plus divine.

De toutes les splendeurs la plus éclatante peut-être est l'histoire de saint Pierre résumée dans ces deux mots, d'une grandeur et d'une simplicité merveilleuses: « Pierre, converti, confirme tes frères! » Pierre avant sa conversion, c'est l'homme avec toutes les faiblesses de l'humanité; c'est le roseau agité par le vent. Pierre converti, c'est le chêne vigoureux qui défie la tempête. Ecoutons son histoire tracée par les saints évangélistes.

André a amené son frère Pierre à Jésus, en lui disant : Nous avons trouvé le Messie! Jésus regarde Pierre, et lui dit: « Simon, fils de Jonas (fils de la colombe et colombe) tu seras appelé Céphas! c'est-à-dire la Pierre, le rocher immuable, sur lequel je bâtirai mon Eglise. » Quel admirable début !

Jésus passant le long des bords de la mer de Galilée, vit Simon et André son frère jeter leur filet à la mer, car ils étaient pêcheurs, il leur dit: « Venez, suivez-moi, je vous ferai pêcheurs d'hommes! » Et laissant leur filet, ils le suivirent. Quelle divine attraction! Quelle mission divine! Pêcheur d'hommes!

Jésus-Christ assis dans la barque de Pierre lui dit: « Prends le large, et jette tes filets. — Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre! Cependant sur votre parole je jetterai le filet... » Ils prirent une si grande quantité de poissons, que le filet se rompait. Ils firent signe à leurs compagnons de venir les aider; ceux-ci vinrent; et ils remplirent de poissons les deux barques, à ce point qu'elles menacèrent de couler à fond.

Ce que voyant, Simon-Pierre tomba aux pieds de Jésus en s'écriant: « Retirez-vous de moi, Seigneur! parce que je suis pécheur! La pêche miraculeuse les plongeait tous dans la stupeur! Jésus dit à Simon: « Ne crains point! Plus tard, tu pêcheras des hommes. » Quel miracle! Quel acte de foi divine! Quelle prophétie étrange!

Vers la quatrième heure de la nuit, Jésus vint à ses disciples, marchant sur la mer, et semblant vouloir les dépasser. Ils crurent que c'était un fantôme. Pierre s'écrie: Seigneur, si c'est vous, ordonnez-moi de venir à vous sur les eaux. Et descendant de la barque, Pierre marchant sur les eaux allait vers Jésus. Mais il faisait un grand vent, Pierre eut peur, et comme il commençait à enfoncer, il cria: Seigneur, sauvez-moi! Jésus étendant la main, le saisit et le fait rentrer dans la barque en lui disant: « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté? » Voilà le miracle encore, voilà aussi l'homme, le roseau.

« Et vous, Pierre, qui dites-vous que je suis? — Seigneur, vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant! — Tu es bienheureux Simon, fils de Jonas, parce que ce n'est ni la chair, ni le sang qui t'ont révélé ce mystère, mais mon Père qui est dans les cieux. Et moi je te le dis: Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les puissances de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Je te donnerai les clefs du royaume des cieux: tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel. » Quel magnifique acte de foi! Quelle louange! Quelle promesse! Quelle puissance étonnante accordée à Pierre! Puissance toujours exercée et qui s'exercera toujours.

Jésus annonçait à ses disciples qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem, qu'il y souffrirait beaucoup, qu'il serait mis à mort, et que le troisième jour il ressusciterait! Pierre le prend à part et lui fait de vifs reproches: à Dieu ne plaise qu'il vous arrive de pareilles choses! c'est impossible! Jésus, regardant ses disciples, menace Pierre et lui dit: « Retire-toi de moi, Satan! Tu es un sujet de scandale pour moi! Tu ne comprends pas ce qui est de

Dieu, mais ce qui est des hommes! Tu n'as pas de goût pour les choses du ciel, mais seulement pour les choses de la terre!» Voilà l'homme! Voilà le roseau! Voilà Pierre avant d'être revêtu de la vertu d'en Haut!

Jésus se lève de table, dépose sa robe, se ceint les reins d'un tablier, met de l'eau dans un bassin, et va d'abord à Pierre..., pour lui laver les pieds. «Quoi! Seigneur, vous me laveriez les pieds! Je ne le permettrai jamais! — Si je ne te lave pas les pieds, tu n'auras pas part avec moi! — Seigneur! pas seulement les pieds, mais les mains et la tête! — Celui qui est pur a seulement besoin qu'on lui lave les pieds: or vous êtes purs.» Voilà encore l'homme, la nature humaine avec ses extrêmes! Et quelle scène divine!

«Simon, Simon, voici que Satan demande à vous cribler comme on crible le froment! — Seigneur, dit Pierre, je suis prêt à aller avec vous à la prison, à la mort. — Tous, cette nuit, vous vous scandaliserez à cause de moi. — Quand tous les autres se scandaliseraient, moi, jamais je ne me scandaliserai, je donnerai ma vie pour vous! — Tu donneras ta vie pour moi! En vérité, en vérité, je te le dis: Aujourd'hui, avant que le coq ait chanté, tu me renieras trois fois! — Non, quand il me faudrait mourir, je ne vous renierai pas.»

Pierre a été introduit dans le Prétoire par un disciple qui connaissait le grand prêtre. — La servante qui gardait la porte lui dit: «N'êtes-vous pas un des disciples de cet homme? — Non,» répond Pierre. On avait allumé un grand feu, Pierre avait pris place autour du foyer. Une servante le regardant attentivement, lui dit: «Vous étiez avec Jésus le Galiléen. — Je ne sais ce que vous voulez dire, je ne connais pas cet homme!» Pierre voulut sortir, le coq chanta. Comme il franchissait la porte, une autre servante dit: «Celui-ci était avec Jésus de Nazareth!» Pierre niait, mais la servante insista. «Vous êtes de ces gens-là, votre langage vous trahit.» Pierre protesta et jura avec serment qu'il n'y avait rien de commun entre Jésus et lui. — Mais ne t'ai-je pas vu avec lui dans le

jardin?» dit un parent du serviteur dont Pierre avait coupé l'oreille. Pierre persista dans sa négation.

Le coq chanta pour la seconde fois! Et Jésus qui passait, traîné par les soldats, jeta un regard sur Pierre, qui courut se cacher dans les ténèbres, et pleura amèrement. Voilà la chute et la conversion!

Jésus ressuscité se montre debout sur le rivage. Le disciple que Jésus aimait, dit à Pierre: « C'est le Seigneur!» Pierre se revêt de sa tunique, car il était nu, et il se jette à la mer! Après un modeste repas, Jésus dit à Pierre: « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu? — Oui Seigneur, vous savez que je vous aime! — Pais mes agneaux. — Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu? — Oui Seigneur, vous savez que je vous aime. — Pais mes agneaux. — Pierre, m'aimes-tu? — Seigneur, vous qui savez tout, vous savez que je vous aime! — Pais mes brebis. Quand tu étais jeune, tu ceignais tes reins, et tu allais où tu voulais aller! Quand tu seras vieux, tu donneras tes mains, on les garrottera, un autre te ceindra, et te conduira où tu ne voudrais pas aller. » En parlant ainsi Jésus-Christ indiquait à Pierre le genre de mort par lequel il devait glorifier Dieu.

C'est la touchante et divine histoire de Pierre.

Voici comment il confirma ses frères.

Descendu de la montagne des Oliviers, Pierre entré dans le cénacle avec les apôtres et les disciples, fait procéder à l'élection de Matthias en remplacement de Judas. Puis, après dix jours de prière commune et fervente, Pierre avec les apôtres est rempli de l'Esprit-Saint, et sort du cénacle, parlant toutes les langues. Il venge tout d'abord ses compagnons de l'accusation d'ivresse dont on veut les flétrir, et montre en eux l'accomplissement de la prophétie d'Isaïe: «Je répandrai mon esprit sur vos fils, et ils prophétiseront.» Puis interpellant la foule, il lui dit: « Jésus que vous avez crucifié n'a pas subi la corruption du tombeau, il est ressuscité et nous sommes les témoins de sa résurrection. Elevé à la droite de son Père, il a répandu sur nous son esprit qui

procède de son Père, et cet esprit fait en nous ce que vous voyez, ce que vous entendez. Croyez en lui, acceptez son baptême. » Trois mille environ crurent, et s'unirent aux apôtres, dans la fraction du pain et la prière. Le lendemain la prédication recommence, et cinq mille hommes sont convertis. La synagogue s'indigne, elle jette Pierre et Jean en prison ; elle les cite devant son tribunal et leur défend avec menaces de parler et d'enseigner désormais au nom de ce Jésus ; mais ils répondent avec une énergie divine : « Nous ne pouvons pas ne pas obéir à Dieu qui nous fait un devoir de dire ce que nous avons vu et entendu. » Et, dans une prière fervente, les apôtres réunis demandent à Dieu de leur donner la force d'annoncer sa parole sainte en toute confiance, et d'étendre sa main pour que les guérisons, les miracles, les prodiges faits au nom de Jésus-Christ accompagnent partout leurs pas. Et voici qu'en effet l'ombre seule de Pierre guérit les malades et délivre les possédés venus de toutes parts se grouper sur son passage. Hérode pour plaire aux juifs fait arrêter Pierre, avec la volonté de le faire mourir, comme Jacques le Majeur ; mais un ange lui ouvre les portes de la prison. Dans la grande discussion survenue à l'occasion des observations légales à imposer aux Gentils convertis, Pierre fait cette simple observation : « Pourquoi imposerez-vous aux disciples un joug que ni nos pères ni nous n'avons pu porter? » Tous étaient confirmés dans la vérité, et fixés sur la conduite à tenir.

Mais c'est surtout, quand, après avoir fixé son siége à Rome, il sera devenu le chef visible et suprême de l'Eglise, que Pierre accomplira avec plus de solennité le commandement ou l'oracle du divin Maître.

Les fidèles de Rome, dit saint Ambroise, alarmés des dangers que la cruauté de Néron faisait courir à Pierre, le pressaient de céder à l'orage et de s'éloigner de la ville. Il s'y refusa longtemps, mais leurs instances furent si pressantes, qu'enfin il se décida à partir. Il se mit en route pendant la nuit, et déjà il approchait du mur d'enceinte, lorsqu'il vit Jésus-Christ franchir la porte et

venir à sa rencontre. « Où allez-vous, Seigneur? lui demande l'apôtre. — Je vais à Rome pour y être de nouveau crucifié! » Pierre a compris! Il est rentré dans Rome. Averti du supplice qui l'attend, il n'a plus qu'une pensée; celle de CONFIRMER par une exhortation immortelle le courage, la foi et l'espérance des chrétiens. C'est son testament, et il l'adresse aux fidèles de l'univers, à tous ceux qui partagent avec lui la foi en Jésus-Christ Notre-Seigneur! « Servez Dieu, en joignant la vertu à la foi; la science à la vertu, le désintéressement à la science, la patience au désintéressement, la piété à la patience; l'amour de vos frères à la piété, et à l'amour de vos frères, la charité qui enferme tout!!!... Quiconque perd de vue ces grandes choses est un aveugle marchant à tâtons dans la vie, un ingrat qui oublie la faveur dont il fut l'objet, quand il reçut, par le baptême, la rémission de ses anciens péchés... Je n'hésite pas à vous tenir ce langage, quoique vous sachiez déjà ces vérités et que vous les teniez fermes dans vos cœurs. Tant que j'habite encore ce tabernacle mortel, je vous dois *mes encouragements et mes exhortations.* (*Confirma fratres tuos!*) J'ai d'ailleurs la certitude que la déposition du temple de mon âme est prochaine. Notre-Seigneur Jésus-Christ me l'a révélé! Mais j'aurai soin qu'après ma mort ces instructions vous soient souvent renouvelées! » Par les successeurs de Pierre!...

« Je veux vous affirmer encore qu'en vous annonçant l'avénement et la puissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je n'étais nullement l'écho de FABLES SAVANTES! Je fus moi-même le témoin de ses grandeurs, et des gloires dont Dieu le Père l'a investi. J'étais là, quand une voix descendue du ciel, au milieu d'une auréole éblouissante, lui rendait ce témoignage: « Celui-ci est « mon Fils bien-aimé en qui j'ai placé mes complaisances, « écoutez-le. » Cette voix céleste, je l'ai entendue, alors que nous étions avec lui sur la montagne sainte. Nous avons d'ailleurs un témoignage non moins authentique dans les oracles des prophètes. Vous les étudiez avec

attention, je le sais, et vous faites bien. Les prophéties sont la lampe allumée dans l'obscurité, en attendant que le jour paraisse, et que l'étoile du matin brille dans vos cœurs. Rappelez-vous, pourtant, que les paroles de l'Ecriture NE DOIVENT PAS ÊTRE SOUMISES A UNE INTERPRÉTATION PRIVÉE. Elles sont indépendantes de la volonté et de l'intelligence, par leur origine même, PUISQUE LES SAINTS qui nous les ont transmises les avaient reçues de l'inspiration de l'Esprit. » Qui ne sent ici le souffle de Dieu ?

« Comme il y a eu des faux prophètes au sein du peuple d'Israël, de même il se rencontrera des maîtres en imposture. Ils introduiront parmi vous des sectes de perdition. Ils apostasieront la foi du Seigneur qui les a rachetés. Des MULTITUDES LES SUIVRONT dans leurs égarements! Dans leur avarice sordide, ils font trafic de leurs discours séducteurs et des malheureux qui en sont les victimes. Leur condamnation est écrite dès l'origine de l'histoire du monde ; le Dieu vengeur ne s'endort pas. Il n'a point pardonné aux anges rebelles... Il n'a point épargné le monde antédiluvien. Aux flots du déluge universel qui engloutirent les impies, Noé et sept autres personnes échappèrent seules ! Les cités de Sodome et de Gomorrhe réduites en cendres, attestent encore aujourd'hui la réalité des châtiments que Dieu réserve aux impies. Loth le juste fut arraché par le Seigneur aux outrages de ces infâmes..... Dieu sait, quand il lui plaît, arracher les justes à la persécution. Sa Providence réserve les impies pour le jugement final et pour les supplices éternels. Sa vengeance éclatera surtout contre les pervers qui s'abandonneront aux ignominies des concupiscences charnelles, affectant le mépris de toute autorité, se complaisant dans les audaces de l'orgueil, poursuivant de leurs blasphèmes tous les représentants du pouvoir. Les anges, plus grands et plus puissants que les princes de ce monde, les épargnent pourtant et laissent à Dieu le soin de les juger... Les insensés, livrés comme des bêtes sans raison à toutes les perversités de la nature, se préci-

pitent à leur perte. Ils blasphèment ce qu'ils ignorent et ils périront dans la corruption. Leurs yeux sont pleins d'adultères, et ils séduisent les âmes innocentes..... Fontaines sans eau, nuages emportés par des tourbillons, et qui vont se perdre dans les ténèbres de la nuit, ils attisent les flammes des passions impures pour envelopper de nouveau les chrétiens à peine échappés à l'erreur. Ils promettent la liberté, ces esclaves de la corruption! Oui, esclaves! car on l'est dès qu'on se laisse vaincre; oui, car après avoir cherché un refuge contre les souillures du monde dans la connaissance de Jésus-Christ, ils ont subi de nouveau le joug honteux de la chair. Mieux eût valu pour eux ne connaître jamais la voie de la justice; et c'est à eux que s'appliquent dans toute leur réalité ces cruels proverbes: Le chien retourne à son vomissement! Le porc sortant de l'eau va se vautrer dans la fange!

« Au dernier jour on verra surgir des artisans de déception, des séducteurs livrés à toutes les convoitises de la chair..... Où est, diront-ils, la promesse faite par Jésus...., de son second avénement? Nos pères sont morts, rien n'est changé dans l'ordre de la création, la nature est éternelle! Or la vérité, qu'ils l'ignorent ou non, est que le Verbe de Dieu a créé les cieux d'abord; ensuite la terre, de l'eau et par l'eau, et qui y fut replongée par le déluge. En ce moment, les cieux et la terre ne subsistent que par le Verbe de Dieu. C'est lui qui les maintient à l'état actuel jusqu'au jour du jugement et de la catastrophe finale où les impies périront par le feu. Pour vous, mes bien-aimés, ne cherchez point à supputer les temps. Sachez qu'aux yeux du Seigneur un jour est comme mille ans, et mille ans comme un jour!..... Sa providence est patiente! Par amour pour nous, il ne veut la perte de personne, il veut au contraire nous appeler tous à la pénitence..... Le jour du Seigneur surprendra à l'improviste comme surprend un voleur! Dans un choc terrible les cieux passeront; les éléments embrasés seront dissipés; la terre, avec tout

ce qu'elle renferme, sera consumée par le feu. Si donc tout l'univers est destiné à périr, quelle ne doit pas être la piété, la sainteté de votre vie, vous qui attendez le jugement du Seigneur, qui courez à cet événement formidable, où les cieux embrasés seront dissous, ou les éléments entreront en fusion sous l'ardeur des flammes! Selon la promesse de Dieu nous attendrons de nouveaux cieux et une terre nouvelle, patrie de la justice! Dans une telle expectative, mes bien-aimés, employez donc tous vos soins à vous maintenir, purs et sans tache, dans la paix d'une conscience inviolable; redoublez de zèle dans la confiance que la longanimité de Notre-Seigneur est un moyen de salut pour nos âmes. Notre bien-aimé frère Paul vous a déjà écrit ces choses, selon la sagesse divine qui l'inspire..... Je sais qu'il se trouve dans ses épîtres des passages difficiles à comprendre, et qu'un certain nombre d'hommes, ignorants et légers, cherchent à en dépraver le sens. Mais il n'est pas un seul livre des Ecritures que l'esprit de mensonge et de ruine n'ait prétendu altérer de la sorte. Vous du moins, mes frères, tenez-vous pour avertis, gardez-vous de céder à des suggestions perfides, soyez fermes dans la foi, croissez de plus en plus dans la grâce et la connaissance de notre Dieu et Seigneur. A lui la gloire, maintenant et dans l'éternité! »

Quelle admirable profession de foi! Quelle majestueuse condamnation des hérésies de tous les âges jusques et y compris le protestantisme et le libéralisme. Et quel événement extraordinaire que celui de voir tomber la double théorie véritable de la formation neptunienne de la terre et de la fin du monde par le feu, de la bouche de celui dont la synagogue elle-même admirait d'autant plus la fermeté inébranlable qu'elle le savait sans lettres et ignorant, *sine litteris et idiotæ!* mais que saint Denis l'Aréopagite, étonné de la sublimité de son langage, n'hésitait pas à appeler « la gloire sans rivale, l'ornement céleste, le chef suprême, la base, la colonne la plus unique et la plus forte de la divine théologie. »

La première épître de saint Pierre, plus morale que dogmatique, n'en est pas moins un merveilleux accomplissement de la prophétie : CONVERTI, CONFIRME TES FRÈRES ! Ses frères, cette fois, ce sont les juifs de la dispersion réservés au salut qui doit être révélé à la fin des temps... « Ce n'est point au prix de l'or et de l'argent, matières corruptibles, que vous avez acquis la rédemption des vaines erreurs de vos traditions paternelles, mais par le sang de Jésus-Christ, agneau sans tache, connu avant la création du monde, et manifesté dans ces derniers temps à cause de vous. C'est par lui que vous croyez en Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts, et l'a couronné de gloire, aussi votre foi et votre espérance sont en Dieu.

« Maintenez donc vos âmes chastes dans les liens de la charité et de la tendresse fraternelle. Aimez-vous de plus en plus respectueusement les uns les autres, dans la simplicité de vos cœurs..., régénérés que vous êtes dans le Verbe de Dieu vivant et éternel..... Déposez tout esprit de fraude, de dissimulation, d'envie et de médisance. Comme l'enfant nouveau-né, ayez soif du lait spirituel et pur qui vous fera grandir dans le salut. Goûtez de plus en plus combien le Seigneur est doux. Approchez-vous de cette pierre vivante, rejetée des hommes, mais élue et glorifiée par Dieu, pour que vous lui soyez superposés vous-mêmes, comme les autres pierres de ses édifices spirituels, temples saints où l'on offre des hosties agréables à Dieu, par Jésus-Christ..... Honneur à vous qui avez cru ! Pour les incrédules, au contraire, la pierre angulaire, rejetée par les architectes aveugles, est devenue une pierre d'achoppement et de scandale, contre laquelle ils viennent se briser... Vous, mes bien-aimés, race choisie, sacerdoce royal, nation sainte, peuples de la divine acquisition..., voyageurs et pèlerins que vous êtes, dégagez-vous des convoitises charnelles qui luttent contre l'âme, établissez votre vie parmi les nations dans la route du bien. On nous traite de malfaiteurs, forcez la calomnie à reconnaître vos

bonnes œuvres..... SOYEZ SOUMIS, EN VUE DE DIEU, A TOUTE AUTORITÉ HUMAINE : au prince, comme source du pouvoir; aux gouverneurs envoyés de lui, comme à ses représentants, pour la répression des coupables et la rémunération des hommes de bien. Telle est la volonté de Dieu..... Vous êtes libres, non pour faire de votre liberté le voile d'une malice perverse, mais pour vous montrer les serviteurs de Dieu. Respectueux pour tous, aimez les hommes d'un amour fraternel, craignez Dieu, honorez le prince. » — « Esclaves, soyez soumis en toute crainte à vos maîtres, non pas seulement à ceux qui se montrent bons et modérés, mais à ceux dont le caractère est le plus difficile. Car c'est le triomphe de la grâce de supporter patiemment, en vue de Dieu, les traitements injustes. Jésus-Christ a souffert ainsi pour nous, et il nous a laissé son exemple afin que nous le suivions. Il n'avait pas péché, le mensonge n'effleura jamais ses lèvres; on le maudissait, il gardait le silence ; il souffrait les tortures de sa passion, sans qu'une menace tombât de sa bouche sur ses bourreaux.» — «Que les femmes soient soumises à leurs maris..... Qu'elles les amènent à la foi par leur conduite chaste, jointe à une crainte respectueuse. Qu'elles n'étalent pas au dehors une chevelure habilement contournée, et des parures d'or, ou de trop riches vêtements ; mais qu'elles brillent au dedans par l'incorruptibilité d'un esprit calme et modeste, qui est d'un grand prix aux yeux de Dieu. C'est ainsi qu'autrefois les saintes femmes s'ornaient dans un esprit de soumission et de fidélité à leur propre époux.» — « Vous, maris, vivez INTELLIGEMMENT et sagement avec vos femmes, les traitant avec délicatesse comme des êtres plus faibles, cohéritières avec vous de la grâce de Jésus-Christ. Alors, les prières que vous ferez ensemble seront exaucées. » — Tous enfin, ne faites qu'un seul cœur, compatissants, vous aimant en frères, miséricordieux, modestes, humbles. Ne rendant pas le mal pour le mal, la malédiction pour la malédiction, mais, au contraire, le bien pour le mal, la bénédiction pour la malédiction. Avant tout, ayez les

uns pour les autres une charité constante, car la charité couvre la multitude des péchés. Mettez au service les uns des autres les dons que vous avez reçus, vous constituant ainsi les bons dispensateurs des dons multiples de Dieu..... Mes bien-aimés, si on vous outrage pour le nom du Christ, regardez-vous comme bienheureux, parce que l'honneur, la gloire, la vertu de Dieu et son esprit reposent sur vous. Défendez-vous efficacement, qu'on vous outrage comme homicide, voleur, médisant, avide du bien d'autrui. Mais si l'on vous outrage comme chrétiens, gardez-vous bien de rougir, mais glorifiez Dieu... Evêques, je vous en conjure, évêque moi-même et témoin des souffrances du Christ, paissez le troupeau de Dieu confié à vos soins, et remplissez les fonctions de l'épiscopat non pas dans un esprit de rigueur, mais avec une tendre affection; non pas en vue d'un lucre honteux, mais dans le sentiment d'une charité désintéressée; non pour dominer tyranniquement sur le clergé, mais pour vous faire vous-même de cœur le modèle du troupeau... Vous jeunes élèves, soyez soumis aux anciens; exercez-vous les uns les autres à l'humilité, car Dieu résiste aux superbes et il donne sa grâce aux humbles. Humiliez-vous sous la main de Dieu pour qu'il vous exalte au temps de sa venue; rejetant sur lui toute votre sollicitude parce qu'il a soin de vous. Soyez sobres, et veillez, car votre adversaire le diable rôde autour de vous comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer... Résistez-lui, forts dans la foi... Que le Dieu de toute grâce, qui nous a appelés par Jésus-Christ à son éternelle gloire, après que vous aurez souffert un peu de temps, vous perfectionne, vous fortifie et vous affermisse. A lui la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il! »

Ce langage est évidemment surnaturel, inspiré et divin.

Quand tu seras converti, confirme tes frères! C'est, dit Bossuet, sous une autre forme: « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise et les portes de l'enfer

ne prévaudront pas contre elle, » c'est-à-dire qu'elle sera affermie contre tous les efforts de Satan, jusqu'à être inébranlable, confirmée dans son immobilité ! Et voici en effet que, chaque jour, le souverain Pontife, chef de l'Eglise, successeur de Pierre, par la convocation des conciles, par les allocutions consistoriales, par ses bulles, par ses brefs apostoliques scellés du sceau du divin pêcheur, continue la glorieuse mission de confirmer ses frères dans la foi. Quels que soient les tempêtes qui surgissent, les doutes qui s'élèvent, les erreurs qui éclatent, Pierre commande aux flots et aux vents, et ils s'apaisent ; Rome parle, et la cause est définitivement jugée. *Roma locuta est, causa finita est !* Pie IX avait confirmé jusqu'au bout, autant et plus que ses prédécesseurs ; il avait confirmé surtout par son incomparable *Syllabus*, par ses protestations énergiques contre tous les envahissements de la révolution et contre toutes les audaces de l'erreur. Sa fermeté inébranlable lui avait mérité l'insigne honneur d'être le premier Pape proclamé infaillible. Léon XIII lui avait à peine succédé, que, dans sa lettre encyclique de prise de possession du souverain pontificat, il se faisait l'écho fidèle et intrépide de toutes les confirmations de Pie IX, qui avaient été celles de Pierre ! SPLENDEUR !

CHAPITRE VINGTIÈME. — **La portée des Splendeurs de la Foi.** — Une seule de ces quinze splendeurs de la foi, qui sont, dans leur énoncé, des prophéties lumineuses, dans leur réalisation, des miracles éclatants, suffit à démontrer invinciblement, à faire toucher du doigt, la divinité de Jésus-Christ auteur de ces prophéties et de ces miracles, la divinité de la sainte Eglise catholique, apostolique, romaine, objet et fruit de ces miracles éclatants. Réunies, s'ajoutant l'une à l'autre, elles se fortifient dans une proportion croissante, et en quelque sorte indéfinie. Jamais encore, à ma connaissance du moins, on ne les avait groupées sous leur double aspect, sous leur double portée, de prophéties claires comme le JOUR, de faits ou

de miracles gros comme le MONDE, ou plutôt de faits qui sont LE MONDE LUI-MÊME TRANSFORMÉ *et en quelque sorte divinisé.*

En effet : 1° *Toutes les nations me proclameront bienheureuse !* C'est le MONDE retentissant partout des louanges de Marie ; parsemé des lieux de pèlerinage et des sanctuaires de Marie, redisant partout les miracles de Marie !

2° *Mes yeux ont vu votre salut, le salut de tous les peuples, la lumière qui éclairera les nations !* C'est le MONDE sauvé, illuminé, civilisé par le Christianisme !

3° *Cet enfant sera la ruine et la résurrection de plusieurs !* C'est le MONDE voyant disparaître tour à tour les nations, juive, grecque, romaine, etc., conjurées contre la religion de Jésus-Christ. C'est le MONDE témoin solennel de la mort funeste de beaucoup de persécuteurs, d'hérétiques, d'impies, ennemis de Jésus-Christ, de sa sainte Église et de la papauté. C'est le MONDE glorieux d'applaudir à l'héroïsme de la sainteté, à la gloire sans nuages des grands convertis ou ressuscités de Jésus-Christ !

4° *Cet enfant sera en butte à la contradiction !* C'est le MONDE, de tous les temps et de tous les lieux, déchaîné, acharné, aboyant sans cesse contre Jésus-Christ, et lui disputant violemment tout son être !

5° *Venez à moi, je ferai de vous des pêcheurs d'hommes !* C'est le MONDE sillonné en tous sens par les beaux pas des évangélistes de la paix, chasseurs et pêcheurs d'hommes, jetant incessamment leurs lignes et leurs filets ! Partout des missions, partout des chaires, partout des confessionnaux !

6° *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait !* C'est le MONDE, partout et toujours édifié, étonné, embelli des vertus héroïques des saints, aspirant à la perfection, et s'engageant par vœu à l'atteindre.

7° *Les pauvres sont évangélisés !* C'est le MONDE surpris, scandalisé de voir la pauvreté libérée, honorée, aimée, embrassée librement, comme une profession bénie !

les pauvres évangélisés, instruits, soulagés et consolés de toutes leurs misères ; tandis que le riche, comme maudit, est réduit à ne pouvoir être sauvé que par le pauvre.

8° *Vous serez en haine à tous à cause de moi !* C'est le MONDE écho sempiternel des aboiements impitoyables de meutes acharnées contre les chrétiens catholiques ardents à la curée des infâmes autrefois, des cléricaux aujourd'hui !

9° *Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* C'est le MONDE théâtre de la fureur impuissante de l'idolâtrie, de l'hérésie, du schisme, de la philosophie, de la Révolution, conjurés tour à tour contre l'Église, toujours debout sur son roc éternel ! Forts ont été les empereurs, forts les ariens, forts les barbares, forts Luther et Calvin, forts Voltaire et les encyclopédistes, forts Robespierre et la Révolution française, forts les empereurs d'Allemagne, fort Napoléon le Grand, forte la Franc-Maçonnerie, fort le héros du *Culturkampf !* Et toutes ces forces, tous ces flots sont venus ou viendront se briser contre la pierre du Vatican !

10° *Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi.* C'est le MONDE devenu chrétien, dominé par la croix de Jésus-Christ ; le monde poussant le grand cri de gloire et de victoire du moyen âge : LE CHRIST RÈGNE, LE CHRIST GOUVERNE, LE CHRIST COMMANDE AUX INTELLIGENCES, AUX VOLONTÉS, AUX CŒURS, AUX CORPS !

11° *On reconnaîtra que vous êtes mes disciples à ce signe que vous vous aimerez les uns les autres !* C'est le MONDE passant de l'égoïsme le plus brutal à la charité la plus ardente ; enfantant partout des héros de la charité.

12° *En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croira en moi fera les œuvres merveilleuses que j'ai faites et de plus grandes encore !* C'est le MONDE converti par les miracles des apôtres ; c'est le MONDE émerveillé des prodiges opérés par la très-sainte Vierge Marie et les saints.

13° *Jérusalem tu seras foulée aux pieds par les gentils!* C'est le MONDE montrant partout du doigt les juifs dispersés, errants, maudits, obstinés dans leur endurcissement, sans autels, sans prêtres, et sans sacrifices!

14° *Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, apprenez-leur à garder mes commandements!* C'est le MONDE baptisé, en effet, enseigné, soumis à la loi de Jésus-Christ, chantant, dans sa reconnaissance, partout et toujours, la sainte doxologie : Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit!

15° *Et toi, converti, confirme tes frères!* C'est le MONDE écoutant autrefois comme aujourd'hui la voix qui descend de la chaire de Saint-Pierre à Rome, secouant follement, sans pouvoir s'en défaire, le joug cependant si doux du représentant de Jésus-Christ. C'est le monde effrayé de l'audace de Pie IX, énonçant et condamnant les erreurs modernes dans son divin *Syllabus*, continué par Léon XIII!

Ces quinze prophéties sont quinze phares, ou mieux quinze soleils éblouissants ; ces quinze miracles sont le monde prenant autant de formes nouvelles et surnaturelles. Impossible de ne pas voir les unes, impossible de ne pas palper ou sentir les autres. Réunis ils placent la divinité de Jésus-Christ et de son Église sous un jour si évident que l'incrédulité est un crime, que le doute même devient inexcusable. Les faux sages et les demi-savants du monde, éblouis de leurs propres lumières, et qui se font plus hauts que le ciel, peuvent seuls ne pas voir le jour de ces oracles lumineux, ne pas toucher ces mondes miraculeusement transformés! Qu'il est sublime et terrible cet élan de Jésus-Christ remerciant son père d'avoir permis que la révélation accessible aux plus petits se dérobe aux regards des superbes!

Et qu'on le remarque bien: ces oracles et ces miracles ne cessent pas de s'accomplir au sein de l'Église catholique, apostolique, romaine. Ils s'accomplissent, il est vrai, dans des proportions ou avec un éclat moindre,

parce que la foi devient fatalement de plus en plus rare sur la terre. Mais cet éclat amoindri a été lui-même l'objet de prédictions très-claires, et devient à son tour un miracle d'aveuglement volontaire! » Quand l'heure du dernier jugement aura sonné, et que le Fils de l'homme viendra, croyez-vous qu'il trouve encore de la foi sur la terre? » Le divin Sauveur ajoutait même : « La vie matérielle dominera de plus en plus sur la terre; la grande occupation des hommes sera de manger, de boire, de se marier, de courir de fête en fête; puis viendront des jours de séduction si grande, que, si Dieu n'en abrégeait pas le cours, les élus eux-mêmes, si cela était possible, seraient séduits. » Saint Pierre aussi, dans sa seconde épître, nous montre la concupiscence des derniers jours et la mise en jeu des tromperies habiles amenant des défections innombrables. Saint Paul enfin signale dans le lointain un temps où les hommes ne supporteraient plus la saine doctrine et se laisseraient endormir par des fables. TOUT EST SPLENDEUR DANS LA FOI CHRÉTIENNE, JUSQU'A L'ABANDON QU'ELLE DEVRA SUBIR UN JOUR!

Jésus-Christ est Dieu, l'Église est divine, donc tout ce que Jésus-Christ nous a révélé et ce que l'Église nous enseigne est vrai, bon et beau, comme toutes les manifestations divines. Les objections que cette révélation et cet enseignement soulèvent, peuvent avoir quelque valeur apparente, mais elles n'ont aucune valeur réelle! C'est un droit et un devoir de les rejeter, sans même les discuter. Mais si j'usais de ce droit, si j'accomplissais trop rigoureusement ce devoir, beaucoup d'intelligences ne seraient pas satisfaites; j'aurais à craindre de voir surgir des bas-fonds de la raison subjuguée par les sens des nuages épais d'hésitations, de doutes, d'inquiétudes, qui obscurciraient le beau ciel de la révélation. Je ferai donc un pas de plus, avec la confiance, j'oserai dire, avec la certitude, de ne laisser aucune place aux objections.

La Religion chrétienne, catholique, apostolique, romaine nous propose comme dogmes de foi des mystères et des vérités qui effrayent l'intelligence, ou qui con-

trarient la volonté. Dieu, son existence, sa notion, ses attributs! La très-sainte Trinité. La Création. L'Incarnation. La Rédemption! Le péché originel, l'existence du mal dans le monde! La Providence divine. Le miracle. La prière. La liberté humaine en présence du concours divin de l'Action toute-puissante de la grâce et de la Prédestination! La présence réelle de Jésus-Christ sous les espèces eucharistiques! L'existence des esprits ou anges bons et mauvais et leurs rapports avec l'homme! Les sacrements! Les fins de l'homme; la mort, le jugement particulier, la résurrection des corps, le jugement général! La vie future, le paradis, l'enfer, l'éternité des récompenses et des peines! Les rapports de l'Église et de l'État! Le pouvoir temporel des Papes.

Sur tous ces points, le mystère et le surnaturel, dans ce siècle de préoccupations matérielles plus grandes, de foi plus rare et moins vive, excitent dans beaucoup d'esprits une répulsion plus ou moins violente!

Pour concilier pleinement la raison avec la foi, il y a bien des préjugés à étouffer, des répugnances à vaincre, des incertitudes à dissiper. Fidèle à mon plan, je ne discuterai pas, je ne raisonnerai même pas syllogistiquement, mais j'éclairerai! Par la question préalable, par des fins de non-recevoir qu'il sera impossible de récuser; par des considérations très-courtes et très-simples, accessibles à toutes les intelligences sous la seule condition qu'elles seront dégagées de l'influence d'une volonté mauvaise, je ferai tomber les objections, en leur enlevant toute valeur apparente ou réelle.

CHAPITRE VINGT-UNIÈME. — **Les Mystères en général.** — Dans le chapitre septième du premier volume, j'ai démontré jusqu'à l'évidence que la foi subjective, l'adhésion de l'intelligence aux vérités révélées est éminemment raisonnable, parce que la foi n'est en réalité que l'auxiliaire nécessaire et bienfaisant de l'âme humaine, le télescope béni de sa raison et de son cœur.

J'ai en même temps rappelé les principes qui forcent

à admettre la nécessité absolue et l'existence réelle des mystères, c'est-à-dire des vérités, faits ou dogmes, inaccessibles à l'intelligence humaine, mais que tout homme raisonnable doit accepter quand ils lui sont révélés et imposés par une autorité compétente et indiscutable. Notre intelligence est essentiellement finie; la vérité, au contraire, physique, métaphysique ou morale, est essentiellement infinie ou indéfinie. Notre intelligence est le petit trou creusé par l'enfant. Le mystère, lui, c'est la Méditerranée ou l'Océan ! Fou celui qui voudrait faire entrer l'Océan dans le petit trou ! Plus fou encore, celui qui partirait de cette impossibilité pour nier l'existence de l'Océan !

L'inaccessible, l'inconnu, c'est le mystère ! Le connu, le palpable, c'est la révélation manifestée par les splendeurs de la Foi ! Opposer l'inconnu, le mystère, au connu, à la révélation, ce serait faire acte de déraison ! Accepter, au contraire, l'inconnu, le mystère, sous la pression du connu, de la révélation, c'est faire acte de raison éclairée ! Nous l'avons dit aussi, les mystères de la religion sont bien moins nombreux et moins effrayants que les mystères de la science. En réalité, nous ne savons rien, ou bien peu de chose ! Et le peu que nous savons, nous le savons fort peu ! Nous n'avons le dernier mot de rien ! A quoi aboutissent, en dernière analyse, les progrès des sciences ? A la multiplication des inconnues ! Quand il est sincère, le vrai savant n'hésite pas à dire avec Salomon : « Je m'étais proposé dans mon esprit de chercher et de rechercher l'origine de tout ce qui existe sous le soleil ! J'ignorais, hélas ! que c'est la pire des occupations auxquelles Dieu ait pu livrer l'homme. » Et ailleurs : « Quel fruit l'homme retire-t-il de son travail ? » On voit poindre partout l'affliction d'esprit, le mystère, l'inconnu, dont Dieu l'enveloppe comme d'un vêtement ! Lui, Dieu ! il a bien fait toutes choses, dans le temps et dans l'espace. Mais ce bien, il l'a fait comme *inaccessible à l'homme !* Il a au contraire livré l'homme à des disputes éternelles,

comme s'il avait voulu le mettre dans l'impossibilité de trouver le secret d'une seule de ses œuvres, depuis le commencement jusqu'à la fin !... Et ailleurs encore : *J'ai reconnu que, de toutes les œuvres de Dieu qui s'accomplissent sous le soleil, l'homme ne peut trouver aucune raison* (dernière ou définitive) ; *que plus il s'évertue à chercher, moins il trouve. Le savant vainement se flatterait d'avoir cette connaissance, il ne l'atteindra jamais !* Oui, toutes les sciences humaines, celles dont l'homme est le plus fier, sciences dont, cependant, l'objet n'est que l'œuvre visible de Dieu, aboutissent à des inconnues redoutables, à des mystères désespérants ! Et l'on s'étonne, et l'on s'indigne de ce que la religion dont l'objet est Dieu lui-même, l'auteur de toutes choses, l'Infini ! nous propose et nous impose des mystères ?

Esprit, matière, éther, espace, temps, attraction, affinité, lumière, chaleur, électricité, magnétisme, atomes, molécules, etc., nous en ignorons l'essence ! Et nous voudrions savoir Dieu !!! L'inconséquence est d'autant plus fatale que les mystères de la Religion, parfaitement dignes de Dieu, parfaitement dignes de l'homme, sont, comme nous le prouverons, d'admirables conquêtes scientifiques, qui élèvent l'intelligence, qui dilatent le cœur, qui sont pour nous la source de grâces et de félicités que nous n'aurions jamais osé espérer.

Au contraire, les mystères de la science humaine, beaucoup plus proches de nous, sont des murailles escarpées contre lesquelles force est de venir se briser. A ce point que, en dehors des faits ou des phénomènes, la science humaine est comme une noire prison sur la porte de laquelle on lit ce triste arrêt : *O vous tous qui entrez, laissez ici toute espérance !* Prison que nous sommes condamnés à habiter tant que la vision de la foi n'aura pas fait place à la vision intuitive. Car c'est alors, seulement, qu'émancipés par la croyance fidèle aux mystères de Dieu nous verrons la lumière dans sa lumière ! Pour prouver que nous n'exagérons rien en affirmant que

les mystères de la science sont en réalité désespérants, pour ne pas dire révoltants, énumérons-en quelques-uns.

La terre, que nous sentons absolument immobile, est animée de trois mouvements très-rapides : de rotation autour de son axe, de révolution autour du soleil, de translation dans l'espace sur l'immense orbite que le soleil lui-même décrit autour de l'étoile Alcyon des Pléiades, peut-être de beaucoup d'autres mouvements encore, car Alcyon et toutes les étoiles qu'on a appelées fixes, comme par antithèse, font elles-mêmes dans l'espace des courses vertigineuses ! — Chacune de ces petites taches blanchâtres ou nébulosités que nous ne découvrons qu'avec peine dans le ciel, comme aussi l'immense zone circulaire que nous appelons Voie lactée, est un amas de soleils plus immenses et plus brillants que notre soleil, *qui n'est lui, en réalité, qu'une étoile de sixième grandeur !* — Chacune des ondes lumineuses parties du soleil franchit en une seconde, *le temps de dire* UN, trois cent mille kilomètres ! — Ce courrier qui fait trois cent mille kilomètres par seconde, met plusieurs années pour venir de l'étoile la plus voisine jusqu'à nous, et nous rend aujourd'hui témoins d'une éruption stellaire, survenue il y a douze ans, cent ans, mille ans peut-être ! — Les milliards de milliards de rayons lumineux, calorifiques, sonores, lancés par les astres visibles et invisibles du firmament, se croisent et s'entrecroisent, sans jamais se perdre ou s'éteindre, emportant avec eux et en eux la trace indélébile des événements survenus depuis l'origine des temps !

Une goutte d'eau microscopique, d'un millième de millimètre de diamètre, renferme vingt-cinq millions de *molécules* formées chacune de millions d'*atomes !* — Dans chaque millimètre de l'air que nous respirons, il y a, suivant M. Stoney, savant très-autorisé, un milliard de milliards de molécules, dont il reste encore un million de milliards, dans un millimètre cube du vide le plus parfait que nous puissions obtenir avec nos machines

pneumatiques perfectionnées. — Les molécules ou atomes du fluide lumineux, l'éther, dont les distances mutuelles sont tout au plus de trois millionièmes de millimètre, exécutent au moins, par seconde, quatre cents millions de vibrations! Les amplitudes de ces vibrations varient de quatre à six millionièmes de millimètre. Et cependant ces vibrations, infiniment petites, engendrent tous les phénomènes de l'attraction, de l'affinité, de la lumière, de la chaleur, de l'électricité, du magnétisme! — Au sein de ce flacon plein de gaz, et hermétiquement fermé, où semble régner un repos absolu, les molécules sont incessamment projetées en tous sens, avec des vitesses excessives de six cents à deux mille mètres par seconde, de manière à causer huit millions de collisions ou chocs mutuels dans ce même temps presque indivisible. — Un gaz, l'hydrogène, mis en présence, à une température relativement basse, du palladium, un des métaux les plus denses, le pénètre, lui fait absorber cinq à six cents fois son volume, et forme avec lui un seul et même solide, ce qui suppose une pression ou compression intérieure *de quarante à cinquante mille atmosphères* dont nous n'avons aucune idée. — Deux gaz inoffensifs, l'oxygène et l'hydrogène, s'unissant sous l'action d'une petite étincelle électrique, en quantité suffisante pour former un litre d'eau, dégagent 34,000 calories ou unités de chaleur, c'est-à-dire l'équivalent d'une force mécanique auprès de laquelle toutes les forces du monde visible s'annulent, bien supérieure à l'effort épouvantable d'une masse de granit de plusieurs milliers de kilogrammes tombant du sommet du mont Blanc! — Si l'on arrêtait subitement la terre sur l'orbite qu'elle décrit autour du soleil, la chaleur produite par la transformation subite du mouvement de masse en mouvement moléculaire, engendrerait une chaleur si grande, que le globe terrestre serait non-seulement fondu, mais volatilisé! etc., etc.

Prolongées indéfiniment, une courbe et son asymptote distantes à l'origine d'un centimètre ou même d'un

millionième de millimètre, se rapprochent toujours sans se rencontrer jamais.

Quoi de plus intime pour nous que notre corps et notre âme ! Notre corps et notre âme, c'est nous ! Notre âme se voit de la plus parfaite des visions, la vision intuitive ! L'âme habite, informe, anime, sent son corps, elle en fait ce qu'elle veut ! et, cependant, le corps et l'âme, séparés ou unis, sont pour notre intelligence deux inconnues désolantes, deux énigmes insolentes qui arrachent à la science la plus audacieuse, à la science la plus libre penseuse, ce cri de désespoir : *ignoramus, ignorabimus*, qui a excité tant de colères, et que tous sont condamnés à répéter, bon gré, mal gré ! Qu'est-ce que cette substance qui sent, agit, délibère, souffre en nous ? *Ignoramus ! Ignorabimus !* Quel est le lieu où la mémoire rassemble et garde en dépôt les trésors du passé, c'est-à-dire un amas énorme d'idées, de faits, de souvenirs, qu'elle tient sans cesse à notre disposition, sans que nous puissions voir où elle les prend pour nous les présenter ? Et la volonté ? Et l'intelligence ou la faculté de comprendre ou de raisonner ? Et l'imagination ? Et cette succession indéfinie d'idées, de réflexions, de sentiments, de désirs, de rêves, *modifications mobiles à l'excès d'une âme simple et indivisible*, qui, tour à tour, nous occupent, nous amusent, nous affligent, nous étonnent, nous déconcertent, etc. Qu'est-ce ? *Ignoramus ! Ignorabimus !* Et la vie, ce que nous sentons le plus intimement en nous ? Et nos sens ? Et nos organes ? Et ce pouvoir si absolu que nous avons sur nos membres ? Et tous ces ressorts si admirablement distribués dans toutes les parties de notre corps, qui le font mouvoir avec tant de facilité, et de tant de manières différentes ? Comment, sans les avoir vus, sans connaître ni leur position, ni leur nombre, ni leur jeu si compliqué, ni leurs combinaisons si multiples, nous en faisons-nous servir ponctuellement ? Comment trouvez-vous à point nommé chacun d'eux pour lui imprimer l'action qu'il vous plaît ? *Ignoramus ! Ignorabimus !*

Ce n'est là qu'un très-faible aperçu des mystères écrasants de la nature, que la science est forcée d'accepter par milliers, parce que leur existence lui est démontrée, sans qu'elle puisse y rien comprendre. Si nous écoutons le dernier mot de la science, même expérimentale, il n'y a en réalité dans la nature que des myriades de myriades de monades simples ou inétendues, identiques entre elles! Et c'est avec ces monades inétendues qu'il a fallu constituer tous les corps : gazeux, liquides, solides, inorganiques, et organiques du règne minéral, du règne végétal, du règne animal, et engendrer toutes les forces, tous les phénomènes de la nature!

Le mystère de la matière, par suite des progrès incessants des sciences d'observation, est devenu un abîme si profond, que sa vue donne le vertige aux plus forts. Un des physiciens les plus illustres de l'Angleterre, nous l'avons déjà constaté, hélas! a été jusqu'à faire dans son discours inaugural des sciences de l'Association britannique pour l'avancement des sciences, cette délirante profession de foi : « Je discerne dans cette matière que, dans notre ignorance, nous avons jusqu'ici couverte d'opprobre, la puissance d'engendrer toutes les formes de la vie... La nature de la matière est de développer tout ce que nous voyons autour de nous, comme tout ce que nous sentons en nous ; tout ce qui a été, comme tout ce qui sera, par le jeu des forces moléculaires. Nous vivons parce que la matière vit : nous sentons et nous pensons, parce que c'est la force des combinaisons matérielles dont nous sommes formés, de sentir et de penser! » Pour le savant sans Dieu, cette synthèse de l'univers, par la seule matière, est évidemment l'impossibilité absolue, l'absurde à sa suprême puissance. Au contraire, pour le savant chrétien qui croit au Dieu éternel, tout-puissant, créateur et conservateur des mondes, cette synthèse atomique est un hymne admirable, qu'il chante de grand cœur, et qui le fait tomber en extase, parce qu'ainsi tout est ramené à l'unité. L'inconnu, le mystère de la science reste,

mais il passe en réalité du fini à l'infini, du monde à Dieu. Il restera toujours vrai qu'il est en dehors de nous des êtres que nous ne pourrons pas atteindre, des vérités que nous ne pourrons pas comprendre; mais ces êtres et ces vérités ont leur source et leur raison d'être dans l'être infini qui les a créés et qui nous les révèle. Je me prosterne à ses pieds, et j'adore.

Pour le savant athée, cette même synthèse est l'impossible et le désespoir ; il ne lui échapperait que s'il pouvait, comme il le prétend et l'espère en vain, rentrer dans le néant.

Pour le savant chrétien, le mystère est éminemment raisonnable et consolant, parce que c'est la manifestation par le miroir et l'énigme de l'éternelle vérité, qu'il verra un jour face à face. *In lumine tuo videbimus lumen.*

En résumé, la science a ses mystères, impénétrables, effrayants, désespérants, quoique le champ de ses observations soit le monde du fini, le monde de la matière et de l'âme ! Ces mystères sont des faits qu'elle accepte parce qu'elle a démontré leur existence, quoiqu'elle ne connaisse ni leur cause ni leur nature intime! Elle en est fière parce qu'ils constituent le progrès, et sont la conquête du temps et des hommes! *Multi transibunt, et Scientia augebitur!* Elle les propose, elle les impose, même à ceux qui sont le moins en état de les saisir, et alors qu'ils n'ont encore reçu aucune application qui en fasse apprécier l'utilité !

Ce n'est pas tout encore. En ce siècle positiviste, où l'on se vante d'avoir abandonné la voie, dans l'étude des sciences, du raisonnement et des théories *à priori*, pour s'attacher uniquement à l'observation et à l'expérience, force est d'accepter les faits les plus invraisemblables de la science sans qu'il soit permis de remonter à leurs origines ou à leurs causes, etc. Et l'on s'étonnerait que la religion dont le champ est l'infini, dont l'objet est Dieu, ait, elle aussi, des mystères, faits grandioses qu'elle accepte sur l'autorité de la vérité même, faits qui sont pour l'esprit humain des conquêtes inattendues et glorieuses,

faits qu'elle sera fière de proposer et d'imposer d'autant plus que tous sont pour l'humanité une source de bonheur, inespéré, éternel, et en quelque sorte infini !!! S'incliner devant le mystère alors qu'il n'est guère qu'une abstraction, dans un champ de recherches où il semble absurde qu'il existe, et rejeter le mystère dans un ordre de conceptions où il est une nécessité naturelle et impérieuse, alors qu'il a pour résultat de nous montrer DIEU, la vérité, la bonté, la beauté infinies, s'épanchant tout entier en quelque sorte, suivant le langage inspiré de saint Thomas, pour notre bonheur, comme si l'homme était le Dieu de Dieu même! N'est-ce pas le comble de la déraison et de l'injustice?

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME. — **Dieu!** — *L'idée de Dieu.* Rien n'est plus naturel, plus familier à l'homme que la pensée, que l'idée de Dieu. Quand nous considérons le ciel, disait déjà Cicéron, pouvons-nous ne pas reconnaître avec évidence qu'il est une intelligence souveraine qui le dirige? Saint Paul a dit à son tour : « Les perfections invisibles de Dieu, rendues compréhensibles par les choses qui ont été faites, sont devenues visibles aussi bien que sa puissance éternelle et sa divinité, de sorte qu'ils sont (les philosophes) inexcusables, parce que, ayant connu Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu, et ne lui ont pas rendu grâces, mais ils se sont évanouis dans leurs pensées. Leur cœur insensé a obscurci leur intelligence !

Par cela même que, toujours dans le langage du grand Apôtre, nous sommes en Dieu, nous nous mouvons en Dieu, nous vivons en Dieu, nous sommes du genre de Dieu, en ce sens que nous avons l'être avec Dieu et par Dieu, l'âme humaine est naturellement croyante à Dieu. Tout en elle acclame Dieu. Un philosophe célèbre, Hemsterhuys, n'a pas hésité à dire: UN SEUL SOUPIR VERS LE FUTUR ET LE MEILLEUR EST UNE DÉMONSTRATION PLUS QUE GÉOMÉTRIQUE DE LA DIVINITÉ !

Parce que *Dieu a créé l'homme à son image, qu'il lui a donné la plénitude de l'intelligence pour pen-*

ser, qu'il a créé en lui la science de l'esprit, qu'il a même daigné accorder à ses oreilles l'honneur d'entendre sa voix mystérieuse (Eccl. XVII, 4-11), l'homme a été dès l'origine initié à l'idée et au sentiment de Dieu. Voilà pourquoi, toujours et partout, l'homme dans son esprit, dans son cœur, dans son langage, dans son culte, a été constamment en rapport avec Dieu. « Obligé, par mon enseignement, a dit M. de Quatrefages, dans son livre *de l'Espèce humaine*, de passer en revue toutes les races humaines, j'ai cherché l'athéisme chez les races les plus inférieures comme chez les plus élevées. Je ne l'ai rencontré nulle part, si ce n'est à l'état individuel, ou à l'état d'écoles plus ou moins restreintes, comme on le vit et Europe au siècle dernier, comme on le voit encore aujourd'hui. »

Cela est si vrai, que nous avons vu un hétérogéniste, positiviste à l'excès, invoquer l'absence prétendue de toute idée de Dieu, comme caractère distinctif des races humaines, autres que la race adamique.

L'Existence de Dieu. — Nous avons multiplié dans cet ouvrage les preuves certaines de l'existence de Dieu. Les plus palpables sont celles qui résultent de la constatation de ces grands dogmes scientifiques.

Le nombre actuellement infini est impossible : il y a eu une première révolution de chacun des astres ; un premier homme, et dans chaque catégorie d'êtres un premier parent.

La vie n'a pas toujours existé à la surface de la terre.

La génération spontanée ou le développement de la vie sans une autre vie antérieure est impossible.

L'univers sans Dieu, la théorie purement dynamique du monde ou des mondes, conduit à des absurdités monstrueuses.

La causalité est un premier principe de la raison ; la finalité est une loi de la nature. La finalité, le dessein, les causes finales éclatent partout et proclament une intelligence infinie.

L'instinct des animaux est inexplicable sans Dieu.

Les atomes et les molécules sont des produits manufacturés, des œuvres de Dieu.

Chacune des œuvres des six jours a exigé impérieusement l'intervention divine.

L'existence de Dieu est plus invinciblement démontrée encore par chacune des quinze splendeurs de la Foi, qui sont tout ensemble des prophéties éclatantes et des miracles de la toute-puissance divine.

Dieu resplendit à chacune des pages des divines écritures ; l'ensemble des textes dans lesquels les écrivains sacrés énumèrent les noms et célèbrent les attributs du Dieu d'Adam, d'Abraham, de Jacob, de l'Evangile, noms et attributs qui n'ont pas pu être inventés par l'esprit humain, sont à eux seuls une manifestation sublime du dogme fondamental de notre foi, car elles dépassent infiniment l'intelligence humaine.

Instituée divine par son divin fondateur, l'Eglise catholique croit et professe qu'il y a un seul Dieu, vrai et vivant, tout-puissant, éternel, immense, incompréhensible, infini en intelligence, en volonté, en toutes perfections ; Puissance spirituelle, une, singulière, absolument simple et immuable. (*Constitution dogmatique du concile du Vatican.*)

La définition et les attributs de Dieu. — Au moment où il va lui confier la mission de délivrer les enfants d'Israël de la servitude, Dieu dit à Moïse : « Viens et je t'enverrai à Pharaon ! — Qui suis-je pour que j'aille à Pharaon, et que je tire de l'Egypte les enfants d'Israël? — Je serai avec toi. — Je dirai aux enfants d'Israël : Le Seigneur Dieu de vos pères m'envoie vers vous. Mais s'ils me demandent quel est son nom, que leur dirai-je? Tu leur diras : JE SUIS CELUI QUI SUIS. CELUI QUI EST M'ENVOIE VERS VOUS. Il eût été impossible de concevoir et d'énoncer une définition aussi nette et aussi magnifique. Elle convient admirablement à l'être défini, Dieu ! Et elle ne convient qu'à lui ! Elle le caractérise par

son genre prochain, l'ÊTRE, JE SUIS ; et par sa différence très-prochaine, CELUI QUI SUIS ! CELUI QUI EST ! De cette définition incomparable, découlent immédiatement tous les attributs divins.

Son intelligence. Il se connaît ! Il s'affirme.

Sa personnalité. Il se manifeste à Moïse ; il lui parle, il lui commande, il lui dit : JE SUIS, JE T'ENVOIE.

Son unité. Il est celui qui est ! S'il y avait deux ou plusieurs dieux, il ne serait plus celui qui est, il ne serait qu'une partie de ce qui est. Une autre fois, d'ailleurs, il a mis dans la bouche de Moïse cette déclaration formelle : VOYEZ QUE JE SUIS SEUL, ET QU'IL N'Y A PAS D'AUTRE DIEU QUE MOI !

Sa simplicité. Si Dieu était composé, il y aurait en lui de l'être et du non-être, il ne serait plus celui qui est. S'il était étendu, on pourrait concevoir sa moitié, son quart. Le JE, le MOI, est nécessairement simple et indivisible.

Son éternité. Celui qui est, est essentiellement le présent : il n'y a pour lui ni passé ni avenir. S'il n'était pas éternel il n'aurait pas toujours été, et il ne serait pas celui qui est ! Il ajoute d'ailleurs : *celui qui est*, c'est mon nom DE TOUTE ÉTERNITÉ. Il est ! C'est l'éternel présent !

Son immensité. Il est ! Il est partout, comme il est toujours ! Partout c'est lui ! De même que son éternité comprend éminemment et virtuellement le passé et l'avenir, son immensité comprend virtuellement l'espace et le lieu, qui n'existeront que lorsqu'il aura créé des êtres finis.

Sa nécessité. Il est, donc il est nécessairement. Et pour l'ÊTRE NÉCESSAIRE il n'est ni temps ni lieu. Le temps et le lieu ne sont que pour les êtres contingents, qui ont reçu leur être de l'être des êtres.

Son immutabilité. Celui qui est, est nécessairement ce qu'il est, tout ce qu'il peut être. Il est immuable dans son essence, dans ses perfections divines qui sont son essence ; dans ses actes intérieurs, ou *ad*

intra, qui sont lui-même ; mais non pas dans ses actes extérieurs, *ad extra*, qui sont de lui, en lui, par lui mais qui ne sont pas lui. La cause première de toutes choses essentiellement une, simple, indivise, immuable, peut par un seul acte, éternel comme elle-même, produire au dehors des êtres successifs et changeants, sans changer elle-même. Les êtres créés de Dieu changent, mais Dieu reste toujours le même, ce qu'il est! Ils périssent, mais Dieu demeure.

Sa vérité, sa bonté, sa beauté. L'être créé peut être et est vrai, bon, beau! Donc l'être infini, celui qui est, est infiniment vrai, infiniment bon, infiniment beau! la vérité, la bonté, la beauté infinies! Que m'interrogez-vous sur le BON? dirait Jesus-Christ. Dieu seul est bon, la bonté même, comme il est la vérité même, la beauté même. Le vrai, le bon, le beau, sont l'être sous diverses dénominations. *Bonum et ens convertuntur!* C'est toujours l'Être.

Sa force ou puissance, sa science. Tous ces attributs sont des perfections de l'être créé, donc ils sont à plus forte raison des perfections de l'être essentiel, de celui qui est, de l'être des êtres.

L'être infini est donc tout-puissant, omniscient! Dieu peut tout, Dieu sait tout ou, mieux, Dieu voit tout d'une vision intuitive ; car il voit tout dans son être, qui est l'être des êtres, d'une vision essentielle, éternelle! Par cela même qu'il n'y a pas pour Dieu d'avenir, il n'y a pas, à proprement parler, pour Dieu de prévision ou de prescience; mais seulement science et vision!

Sa liberté. La liberté est une qualité essentielle des intelligences finies, et une qualité ou perfection perfectionnante : donc l'intelligence infinie est infiniment libre. Non pas dans ses actes intérieurs qui sont elle-même, mais dans les actes extérieurs ou relatifs à la création. Dieu a créé le monde librement, il l'a créé librement tel qu'il est; il le gouverne librement comme il le veut.

Dieu est libre, en ce sens, que par un seul et même acte éternel il a décrété librement tout ce qui devait exister

hors de lui; mais non pas en ce sens qu'il puisse changer de résolution ou de volonté. Il est tout à la fois libre et immuable! Et par cela même que ces deux perfections coexistent dans Dieu, elles sont compatibles, quoique nous puissions ne pas voir le comment de cet accord mystérieux.

Dieu dans la création, comme dans le gouvernement du monde, a pu et dû fixer son choix sur l'imparfait, ou le moins parfait, parce que le plus parfait ne peut exister qu'en Dieu; et que d'ailleurs l'imparfait de l'être fini n'atteint en aucune manière l'être infini. Il suffit que toute œuvre de Dieu soit bonne. Et en effet chacune des périodes de la création a pour couronnement cette constatation d'une simplicité sublime: DIEU A VU QUE C'ÉTAIT BON.

Sa sagesse et sa justice. Ce sont encore des qualités ou perfections perfectionnantes des esprits finis, donc elles sont à un degré infini dans l'être des êtres, Celui qui est. La sagesse consiste dans la proportion et l'harmonie parfaite entre la fin ou le but à atteindre et les moyens qui le font atteindre. Or Dieu embrasse avec force son œuvre d'une extrémité à l'autre, et dispose tout avec une douceur irrésistible. Dieu est infiniment juste, c'est-à-dire infiniment fidèle à lui-même, à ses décrets et à ses promesses. Il récompense la vertu et punit le vice. Libre de ses dons, il n'exige pas de ses créatures ce qu'il ne leur a pas donné; s'il punit essentiellement le péché, il ne le punit pas nécessairement en ce monde, il est patient, parce qu'il est éternel.

En résumé, l'intelligence, la personnalité, l'unité, la simplicité, l'éternité, l'immensité, la nécessité, l'immutabilité, la vérité, la bonté, la beauté, la toute-puissance, l'omniscience, la liberté, la sagesse et la justice infinies de Dieu, sont une conséquence nécessaire et immédiate de la définition révélée à Moïse: JE SUIS CELUI QUI SUIS! Ces grands mots, ces attributs mystérieux, devenus familiers aux intelligences humaines, n'ont pas pu être inventés par elles. Ils sont donc essentiellement des réalités subjectives, et le sentiment que nous en avons ne

peut être que LE RÉSULTAT DE L'ILLUMINATION DE NOS AMES, FAITES A L'IMAGE ET A LA RESSEMBLANCE DE DIEU, PAR LE VERBE DIVIN, A LEUR ENTRÉE DANS LE MONDE.

Personnalité divine. — Ce qui répugne le plus à la libre pensée, c'est que Dieu soit, autant et plus que tous les autres êtres, une nature distincte et infinie, subsistante en elle-même; le plus haut, le plus accentué, le mieux caractérisé de tous les MOI! qui agit, qui fait, qui commande, qui s'impose à tous les êtres, lesquels n'ont de raison d'être qu'en lui, que par lui, que pour lui! Et cependant Platon, à la lumière de sa raison païenne, écrivait cet arrêt solennel : « Au grand jamais on ne nous persuadera qu'il n'y a rien sous le nom de Dieu! Que celui qui *est absolument* n'a ni le mouvement, ni la vie, ni l'âme, ni la pensée, qu'il est inerte, qu'il est privé de l'auguste et sainte intelligence. Dirons-nous qu'il a l'intelligence, mais qu'il n'a pas la vie? Dironsnous qu'il a l'une et l'autre, mais qu'il n'a pas la personnalité. Dirons-nous qu'il est personnel, intelligent, vivant, mais qu'il est inactif! Tout cela est absurde. »

Mais, dira-t-on, la personnalité diminue Dieu, et en le diminuant elle le supprime! C'est une affirmation gratuite et fausse, un blasphème, une folie. L'être qui ne subsiste pas en lui-même, qui n'est pas une personne, qui ne dit pas moi, *ego*, qui n'est pas lui, n'a de réalité que hors de lui et n'est rien.

Mais, ajoute-t-on, si Dieu était distinct de son œuvre, il ne serait pas son œuvre, il ne serait pas l'être où l'infini. Oui si toute la réalité de l'œuvre ne venait pas de l'ouvrier! si tout l'être des créatures n'était pas éminemment en Dieu! si toute créature n'était pas, ne se mouvait pas, ne vivait pas en Dieu! si en supprimant Celui qui est, on ne supprimait pas par là même tous les êtres, l'œuvre entière de Dieu! L'œuvre honore, exalte l'ouvrier et ne le supprime pas! L'œuvre sans l'ouvrier est une chimère; Raphaël sans ses chefs-d'œuvre ne serait pas Raphaël, il ne serait rien. La puissance de l'œuvre ou

des œuvres accuse le génie de la personnalité. Dieu est dans ses œuvres par sa puissance qui les a tirées du néant, par sa présence qui les fait subsister, par son essence qui leur donne l'être, le mouvement, la vie.

Quant à la prétention du panthéisme moderne que l'être infini, universel, parfait, immuable, supérieur au temps et à l'espace, ne peut être QU'UN ÊTRE IDÉAL ! que lui accorder de la réalité ce serait nier son infinité ! en ce sens que perfection et réalité impliquent contradiction ! que la perfection n'existe pas ou ne peut exister que dans l'idée ! que le Dieu réel, par conséquent, ne peut être que l'ensemble des êtres qui le manifestent, le COSMOS, avec ses imperfections et ses lacunes ! qu'en un mot, Dieu est l'idée du monde, et le monde la réalité de Dieu ! (VACHEROT, *Métaphysique*), c'est un sophisme absurde, un cliquetis de mots incohérents ! Il est meilleur évidemment d'exister que d'être simplement imaginé par un autre être, puisque l'être qui existe en soi a, en même temps, son idéalité et sa réalité. L'idéal n'est qu'une simple modification de l'esprit qui le conçoit, et il est moindre forcément, que l'esprit qui le conçoit. L'esprit qui engendre l'idéal Dieu, sera-t-il infini ou fini. S'il est infini, il sera une réalité infinie, sa conception sera elle-même une réalité infinie, subsistante en elle-même ! Dieu sera réellement et non plus idéalement. S'il est fini, sa conception elle-même sera finie, et ne sera pas la perfection idéale infinie. Dieu idéal infini n'est plus qu'une vaine chimère ! Dieu *Nature* ou *Cosmos* n'a de réalité que dans l'esprit fini qui le conçoit, et périt avec lui ! Ce n'est plus du panthéisme, c'est le matérialisme brutal avec toutes ses conséquences !

En réponse au raisonnement de l'impie : le parfait, Dieu, n'est qu'une idée de l'esprit s'élevant de l'imparfait qu'il voit à une perfection qui n'a de réalité que dans la pensée, Bossuet invoquait son âme ! « Dis-moi, mon âme, comment entends-tu le néant sinon par l'être ; la privation, si ce n'est par le bien dont elle prive ; l'imperfection, si ce n'est par la qualité dont elle déchoit ;

l'erreur, si ce n'est par la négation de la vérité; le doute et l'obscurité, si ce n'est par défaut de lumière et de savoir; le désordre, si ce n'est par la violation de l'ordre... Il y a donc antérieurement à tout, un être, une vérité, une règle, un ordre, en un mot, une perfection avant toute perfection, un parfait qui est le premier! Voilà Dieu!» Rien de plus absurde, en effet, que d'admettre que la négation précède l'affirmation, que le fini précède l'infini. Le fini ajouté au fini ne fera jamais qu'un être idéal, l'indéfini! qui est forcément la négation de l'infini, de l'être, de ce qui est!

Reste donc le matérialisme grossier qui décrète sans sourciller et sans tenir aucun compte de l'observation, de l'expérience, de la raison, etc., que la matière est éternelle; que tous les êtres de la nature ne sont que des modifications, des évolutions de la matière; que toutes les opérations physiques, psychologiques, psychiques, dont l'homme ignore absolument le mécanisme : la vie, l'instinct, les idées, les jugements, les raisonnements, les sentiments, le vouloir, sont des phénomènes dus au jeu des forces atomiques ou moléculaires de la matière.

Ils sont tellement aveugles, qu'ils ne voient pas qu'en faisant la matière éternelle ils la font nécessaire, qu'en la faisant nécessaire ils la font illimitée, qu'en la faisant illimitée ils la font infinie, qu'en la faisant infinie et cause de tout ce qui existe, ils la font toute-puissante, qu'ils la font Dieu, éternel, nécessaire, infini, tout-puissant!

Un amas d'atomes existe en nombre nécessairement fini, puisque le nombre actuellement infini (qui ne peut être à la fois pair et impair) est impossible! Infini ce qui est essentiellement nombre et limite, tandis que l'infini ne se conçoit qu'en excluant à la fois la limite et le nombre! Parfait, ce même nombre fini d'atomes, qui par là même qu'il est fini, peut être conçu plus ou moins grand, que l'on peut imaginer plus ou moins changé ou transformé, qui est toujours en effort ou en devenir; etc.! Ah! ce ne sont plus là des mystères, ce sont des absurdités monstrueuses.

En résumé, Celui qui est, l'être par essence, nécessaire, éternel, infini, immense, immuable, tout-puissant, etc., Dieu est un mystère, mais un mystère grandiose, magnifique, qui en s'imposant à l'intelligence l'élève et l'exalte à son tour. Quelle admirable donnée pour la raison humaine, que celle de la nécessité absolue d'un premier être! et combien, en même temps, si l'on peut s'exprimer ainsi, combien cette donnée est naturelle et conforme à la raison! En effet, si à un instant donné aucun être n'avait existé, jamais aucun être n'aurait existé, puisque le néant ne peut rien engendrer. Aussi l'athée n'hésite pas à faire la matière éternelle, chaque atome de la matière éternel! La matière et l'atome sont finis, et le fini, c'est l'indéterminé, quant à sa nature, quant à sa forme, quant au temps, quant au lieu, quant au mouvement, quant aux qualités, etc., etc. Or, nécessaire et limité, éternel et indéterminé, c'est à la fois l'affirmation et la négation! C'est l'impossible à sa suprême puissance! Tandis que l'être, celui qui est, et l'être nécessaire, éternel, infini, immense, immuable, tout-puissant, omniscient, sont une seule et même affirmation splendide.

Et ce premier mystère, qui s'harmonise si bien avec la raison, une fois admis, tous les autres mystères s'harmonisent à leur tour, parce qu'ils ont leur raison d'être en Dieu, et qu'ils nous sont révélés par Dieu. Pour le matérialiste, au contraire, l'abîme appelle un autre abîme, il tombe de cataracte en cataracte jusqu'à ce qu'il soit englouti dans les flots de la déraison et du désespoir.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME. — **Les Mystères de la Très-Sainte Trinité.** — Dieu est un! La raison suffit à nous le démontrer. Mais ce qu'aucune intelligence contingente et finie n'aurait pu soupçonner, si Dieu lui-même n'avait daigné nous le révéler, dans cette unité infinie, il est une mystérieuse triplicité; en cette nature essentiellement une il est trois personnes distinctes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Déjà, dans le récit de la création, on constate un mélange imprévu de singulier et de pluriel, qui caractérise la multiplicité dans l'unité divine. FAISONS l'homme à NOTRE image et à NOTRE ressemblance ! Et DIEU CRÉA l'homme. Plus tard, assis sous le chêne de Mambré, le père des croyants vit passer devant lui comme un symbole ou une ombre de la très-sainte Trinité. Dieu se montra à Abraham sous trois formes humaines, auxquelles il parla au singulier, comme si elles faisaient un, *ne transeas, Domine;* et qui lui répondent comme si elles elles étaient UN, *revertar*. Il vit TROIS, dit un saint Père, et il adora UN. Puis viennent les Prophètes qui célèbrent dans leurs chants, mais encore vaguement, le Père, le Verbe et l'Esprit; jusqu'à ce qu'enfin Jésus-Christ vienne déchirer le voile. Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Echo fidèle de la Révélation divine, saint Jean l'Evangéliste dit à son tour : TROIS rendent témoignage au ciel, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et ces TROIS sont UN ! Enfin les apôtres, dans leur divin Symbole, font cette solennelle profession de foi : « Je crois en Dieu, le Père Tout-Puissant,... en Jésus-Christ, son Fils unique, et au Saint-Esprit. » Saint Athanase, dans le Symbole de la Foi qui porte son nom et qui est accepté de l'Eglise entière, définit avec une précision admirable ce dogme sublime de la Très-Sainte Trinité : La Foi catholique veut que nous adorions un seul Dieu dans la Trinité, et LA Trinité dans l'Unité. Ne confondant pas les Personnes et ne séparant pas la substance. Car autre est la personne du Père, autre la personne du Fils, autre la personne du Saint-Esprit. Mais le Père, le Fils et le Saint-Esprit ont une même divinité, une gloire égale, une majesté coéternelle. Quel est le Père, tel est le Fils, tel est le Saint-Esprit. Incréé le Père, incréé le Fils, incréé le Saint-Esprit. Immense le Père, immense le Fils, immense le Saint-Esprit. Eternel le Père, éternel le Fils, éternel le Saint-Esprit. Et cependant, ce ne sont pas trois incréés, trois

immenses, trois éternels, mais un seul incréé, un seul immense, un seul éternel. Tout-puissant, Dieu, Seigneur, est le Père ; tout-puissant, Dieu, Seigneur, est le Fils ; tout-puissant, Dieu, Seigneur, est le Saint-Esprit. Et ce ne sont pas trois tout-puissants, trois dieux, trois seigneurs, mais un seul Tout-Puissant, un seul Dieu, un seul Seigneur. Le Père n'a été fait par aucun, ni créé, ni engendré. Le Fils est du Père, non pas fait, non pas créé, mais engendré. L'Esprit-Saint est du Père et du Fils, non pas fait, non pas créé, non pas engendré, mais procédant. Un Père donc, et non trois pères, un Fils et non trois fils, un Esprit-Saint et non trois esprits-saints. Et dans cette Trinité, il n'y a ni antérieur, ni postérieur, ni plus grand, ni plus petit! Ces trois personnes sont coéternelles et coégales, de sorte qu'il faut, en tout, adorer l'Unité dans la Trinité, et la Trinité dans l'Unité. Un en trois, trois en un ! mais trois personnes en une seule substance ou nature, et une seule nature en trois personnes !

La foi n'enseigne pas que trois dieux ne font qu'un seul Dieu, qu'une seule substance fait trois substances, ce qui serait contradictoire en soi, et contraire à la raison : mais qu'une seule et même nature est en trois personnes, et que ces trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, ne font qu'un seul Dieu ! Ce qui reste un mystère au-dessus de la raison, un mystère ineffable, mais un mystère glorieux, dont notre raison éclairée par la foi peut, jusqu'à un certain point, concevoir la souveraine convenance ou même la nécessité absolue, l'existence par conséquent !

L'âme humaine, dont Dieu a dit qu'il la faisait à son image et à sa ressemblance, a sa trinité dans son unité ! Elle est, elle connaît, elle veut ou aime. L'idée ou la connaissance est quelque chose de distinct de l'être ; la volonté est quelque chose de distinct de l'être et de l'idée.

Mais par cela même que mon âme est susceptible de subir et subit de fait mille modifications diverses, en

moi l'être, l'idée, la volonté sont de simples accidents, des modes ou manières d'exister, qui ne subsistent pas en elles-mêmes, mais dans l'âme, non pas trois personnes, mais une seule personne, comme une seule nature. Dans la nature divine, au contraire, où l'on ne peut concevoir ni accident, ni modes, parce qu'elle est infinie, qu'elle est tout : l'être, la connaissance, l'amour : Dieu étant, Dieu se connaissant ou engendrant son Verbe, Dieu aimant son Verbe et aimé de son Verbe, constituent trois personnes, dans une même nature, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. L'aigle de Meaux a dit dans son langage inspiré : « Si j'étais comme Dieu une nature infinie, incapable de tout accident survenu à sa substance, et qu'il fallût que tout fût substantiel en elle, ma puissance (mon être), mon intelligence et mon amour seraient quelque chose de subsistant ! et je serais TROIS PERSONNES SUBSISTANT DANS UNE SEULE NATURE. » C'est le dernier mot du génie humain sur le mystère de la très-sainte Trinité !

L'unité de personne dans l'âme humaine résulte si bien de sa nature finie, que quand une de ses facultés prédomine extraordinairement, on voit naître une tendance invincible à la personnifier, à lui donner une subsistance distincte. C'est ainsi qu'on a fait du génie de Socrate un démon, de la sagesse de Numa une Égérie, etc.

A un autre point de vue, saint Augustin disait : « Nous trouvons véritablement en nous une image de Dieu, c'est-à-dire de cette souveraine Trinité, et, bien qu'elle ne soit pas égale à lui, ou, pour mieux dire, qu'elle en soit très-éloignée, il n'est rien néanmoins entre ses ouvrages qui approche de plus près de sa nature. En effet, nous sommes, nous connaissons que nous sommes, nous aimons notre être et la connaissance que nous en avons. Être, Connaissance, Amour ! Nous avons dit pourquoi dans l'âme humaine ces trois choses ne sont qu'une nature et une personne !

Parce que Dieu se connaît nécessairement et éternellement, il engendre de toute éternité son Fils ou

Verbe. Parce que le Père aime éternellement son Fils, et que le Fils aime éternellement son Père, le Saint-Esprit, amour mutuel du Père et du Fils, procède éternellement du Père et du Fils. Et parce que c'est toujours Dieu, Dieu être, Dieu intelligence, Dieu amour, force est d'affirmer une seule et même nature en trois personnes consubstantielles et coéternelles, un seul Dieu, à qui est dû un seul culte, une seule adoration, un seul amour.

« Sans la très-sainte Trinité, disait encore Bossuet, Dieu, dans lequel toute paternité prend sa source, *à quo omnis paternitas nominatur*, Dieu, qui est plus père que tous les pères, n'aurait pas de Fils. Or pourquoi la nature divine manquerait-elle de cette parfaite fécondité qu'il donne à ses créatures ? Le nom de père est-il donc si déshonorant, et si indigne du premier être, qu'il ne lui puisse convenir suivant sa propriété naturelle ? « Moi qui fais enfanter les autres, ne pourrais-je enfanter moi-même ? » (Isaie, LXVI, 9.) Et s'il est si beau de se faire des enfants par adoption, n'est-il pas encore plus beau et plus grand d'en engendrer par soi-même ?... De produire par abondance, par plénitude, par l'effet d'une inépuisable communication, en un mot, par la fécondité et la richesse d'une nature heureuse et parfaite ?... Dieu de Dieu, lumière de lumière, Fils parfait d'un père parfait, qui est père dès qu'il est, qui conçoit en lui-même son fils coéternel. » Rien donc de plus raisonnable que le mystère de la très-sainte Trinité, qui donne à Dieu son Fils unique qu'il aime infiniment et dont il est infiniment aimé, en même temps que de cet amour mutuel procède éternellement le Saint-Esprit.

Si, pour l'âme éclairée par la Foi, le mystère de la très-sainte Trinité est éminemment raisonnable, s'il est en Dieu une merveilleuse et glorieuse nécessité de sa nature infinie, il est pour l'humanité régénérée un mystère d'amour infini. Parce qu'il nous a aimés d'un amour éternel, Dieu le Père nous a tirés du néant ! Et, dans sa miséricorde, il a tant aimé le monde, qu'il lui a donné son

Fils! Le Fils nous a aimés, et il s'est fait chair, et il s'est livré pour nous. Le Père et le Fils nous ont tant aimés, qu'ils nous ont envoyé l'Esprit-Saint, Esprit de consolation, Esprit d'amour, l'Esprit-Saint qui fait son temple de nos âmes et de nos corps sanctifiés par sa grâce, ses vertus et ses dons, qui prie incessamment en nous par des gémissements inénarrables!

Nous avons trouvé la sainte Trinité dans la Révélation, dans la raison éclairée par la Foi, dans l'âme humaine faite à l'image de Dieu, nous la trouvons encore dans la tradition dont elle illumine les ténèbres, et dans la synthèse des sciences où l'unité dans la trinité tient une place vraiment extraordinaire.

La tradition. — ARISTOTE : Que pense Dieu? Il se pense lui-même ! Sa pensée est la pensée de sa pensée, et ce nombre TROIS est la loi de la nature : nous l'appliquons à nos dévotions envers les Dieux.

PLATON : Le premier bien est Dieu ; l'intelligence est le fils de ce premier bien qui l'a engendré semblable à lui, et l'âme (l'esprit) du monde est le terme entre le Père et le Fils. — Sur une inscription grecque célèbre on lisait: Le Grand Dieu, l'Engendré de Dieu, le tout brillant,

μεγας Θεος, Θεογενετος, πανφεγγος.

— En Egypte, l'oracle fameux de Sérapis disait : D'abord Dieu, puis le Verbe, puis l'Esprit, trois Dieux engendrés ensemble et se réunissant dans un seul.

— L'Oupneckat des Indiens dit que Dieu est *Trabat*, c'est-à-dire TROIS ne faisant qu'UN.

Les Thibétains invoquent Dieu sous trois noms : OM, le bras ou la puissance ; HU, la parole ou le Verbe; HUM, le cœur ou l'amour.

On trouve dans le Laotzeu des Chinois ce texte étrange : On sait communément que trois sont trois, mais on ne sait pas que trois sont un. La première personne se considérant elle-même engendre la seconde; la première et la seconde s'aimant mutuellement respirent la troisième.

Ajoutons enfin que nous voyons apparaître partout, dans la nature et dans la science, dans le monde abstrait et dans le monde concret, ce dogme ou symbole ineffable de l'Unité dans la Trinité, de la Trinité dans l'Unité. On trouve cette thèse admirablement développée dans l'excellent ouvrage, *la Science sacrée*, de M. l'abbé Berseaux, tome II, pages 302 et suivantes. Esquissons seulement quelques traits de ce magnifique tableau.

Dans la société spirituelle : Jésus-Christ, l'Eglise, les fidèles.

Dans l'âme humaine : l'*être*, l'*intelligence*, l'*amour*. Nous sommes, nous connaissons, nous aimons.

Le fond de notre âme agissante comprend : une première idée, l'*idée de l'être* ; une première volonté, la volonté de posséder l'être, le *désir de la béatitude* ; un premier sentiment, le *sentiment de notre corps*.

Les opérations de l'intelligence sont au nombre de trois : l'*idée*, le *jugement*, le *raisonnement*.

L'idée comprend : un *sujet* percevant, un *objet* à percevoir, la *perception* ou l'objet perçu.

Le jugement suppose le *sujet*, le *verbe* et l'*attribut*.

Le raisonnement comprend trois propositions : la première *majeure* engendre la seconde *mineure*, la troisième *conclusion* naît de la majeure et de la mineure.

L'être en lui-même est *purement spirituel*, *purement matériel*, ou *mixte*.

Les trois mondes, *spirituel*, *matériel*, *mixte*, ne font *qu'un seul univers*.

Tout être a sa *substance*, sa *forme* ou *espèce*, son *ordre*.

Tout être créé ou incréé se montre à nous sous trois qualités : *bon*, dont le type est le Père ; *vrai*, dont le type est le Fils ou le Verbe ; *beau*, dont le type est l'Esprit-Saint.

Le monde matériel comprend trois sortes d'êtres, les *minéraux* qui sont, les *végétaux* qui sont et qui vivent, les *animaux* qui sont, vivent et sentent.

Les esprits célestes se divisent en trois classes ou grandes hiérarchies ; chaque hiérarchie se divise en trois ordres.

L'être considéré relativement est ou *cause*, ou *moyen*, ou *effet*.

Considéré comme successif, l'être est *passé*, *présent* ou *avenir*.

Dans la grammaire, il y a trois pronoms : *je*, *toi*, *il*; *mon*, *ton*, *son*; *moi*, *toi*, *lui*; *mien*, *tien*, *sien* ; *nous*, *vous*, *eux*.

Il y a trois termes : *substantif*, *adjectif*, *verbe*.

Le substantif est *masculin*, *féminin* ou *neutre*.

L'adjectif est *positif*, *comparatif* ou *surperlatif*.

Le verbe est *actif*, *passif* ou *neutre*.

Dans les Sciences mathématiques. L'Arithmétique comprend trois opérations fondamentales : la *numération*, l'*addition*, la *soustraction*.

Tout corps a trois dimensions : *longueur*, *largeur*, *profondeur*. Les grandeurs géométriques sont au nombre de trois : la *ligne*, *la surface*, *le volume*.

La ligne a son *commencement* ou point de départ, son *milieu*, sa *fin* ou son point d'arrivée.

La ligne est *droite*, *brisée* ou *courbe*.

La droite est *horizontale*, *verticale*, *normale* ou *inclinée*.

Deux lignes forment trois angles, *aigu*, *droit* ou *obtus*.

Un *triangle* a trois *angles*, trois *côtés*, trois *sommets*. Tout polygone est divisible en triangles, comme tout nombre est décomposable en nombres triangulaires.

Tout cercle a son *centre* ou foyer, son *rayon* et sa *circonférence*.

La mécanique comprend trois grandes divisions : la *statique* ou science de l'équilibre, la *cinématique* ou science du mouvement, la *dynamique* ou science des forces causes du mouvement.

Les lois du monde planétaire sont au nombre de

trois, la *loi du mouvement elliptique autour d'un centre d'attraction*, la *loi des aires*, la *loi des temps de révolution*.

La chimie est régie par trois lois correspondantes à l'action de Dieu, qui a tout fait avec *nombre*, *poids* et *mesure*; la *loi des proportions multiples*, la *loi des équivalents*, la *loi des volumes*.

Tous les corps objets de la physique ou de la chimie sont *solides*, *fluides* ou *gazeux*.

En cristallographie, toutes les formes cristallines se ramènent à trois types: le *tétraèdre*, le *cube* et le *rhombe*.

En acoustique, un son quelconque est caractérisé par trois éléments : le *ton*, l'*intensité* et le *timbre*.

Il y a trois notes fondamentales : la *dominante*, la *tierce* et la *quinte*, formant l'accord parfait.

Les instruments de musique sont à *vent*, à *cordes* ou à *percussion*.

En physiologie et psychologie, trois grands objets d'étude : le *corps*, l'*âme*, l'*union de l'âme et du corps*.

La vie dépend de trois organes, que Bichat appelle étapes de la vie : l'*estomac*, organe de la puissance ; le *cerveau*, organe de l'intelligence ; le *cœur*, organe de l'affection ou amour.

Trois organes principaux sont présents dans toutes les parties du corps, l'*estomac* par les vaisseaux chilifites, le *cerveau* par les nerfs, le *cœur* par les artères et les veines.

La famille est constituée par le *père*, la *mère* et l'*enfant*. L'homme, le *père*, créé indépendant, debout dans sa force, représente le Père éternel. La *femme*, créée de l'homme, son image, sa gloire, sa beauté, chair de sa chair, sang de son sang, os de ses os, figure le Verbe divin, engendré du Père ; l'enfant procédant du père et de la mère, de leur amour mutuel, est l'image du Saint-Esprit.

La société civile est constituée par trois choses : le *pouvoir*, le *ministre* et le *sujet*.

Nous pourrions multiplier à l'infini ces rapprochements, et constater ainsi que la Trinité dans l'Unité est la loi essentielle de la nature. Un auteur, animé des meilleures intentions, M. P. Bouverat, dans un petit volume intitulé *Speculum Trinitatis*, ou résumé *de l'universalité des choses dans lesquelles la Sainte Trinité a imprimé son sceau divin* (Haton, Paris, 1871), a multiplié à l'infini les manifestations singulières de la Trinité sainte, dans le monde physique, moral et métaphysique!...

Il est donc vrai, absolument vrai que, même sur le plus profond, le plus inaccessible des mystères, les témoignages du Seigneur sont devenus parfaitement croyables... La trinité des personnes dans l'unité de la nature divine est, en Dieu, un fait, non-seulement essentiel et nécessaire, mais fécond et vivifiant; et, dans ses rapports avec l'humanité, une source infinie de grandeur, de sainteté, de divinité.

Adorons donc, et répétons incessamment, avec la sainte Eglise catholique, l'antique et chère doxologie: GLOIRE AU PÈRE, AU FILS, ET AU SAINT-ESPRIT, *comme il était au commencement, qu'il est maintenant et qu'il sera dans les siècles des siècles!* Répétons-la surtout à notre dernier soupir, quand, appelant sur nous la miséricorde de Dieu, son ministre dira: « Il a beaucoup péché, mais il n'a pas nié le PÈRE, le FILS et le SAINT-ESPRIT. IL A CRU, ET IL SERA SAUVÉ! «

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME. — **Dieu créateur.** — Le livre inspiré de la Genèse débute par cette affirmation solennelle et inattendue, que l'esprit humain n'aurait certes pas inventée: « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. » Ce grand dogme de la création reparaît ensuite, presque à chaque page, dans les divines Écritures; il constitue une tradition humanitaire que la mère des Machabées résume admirablement dans cette exhortation sublime adressée au plus jeune de ses enfants: « Je t'en conjure, mon fils, regarde le ciel et la terre et toutes

les choses qui y sont, et comprends bien que de rien Dieu a fait toutes choses et le genre humain! »

Le fait de la création était si connu, si universellement adopté et cru, que Jésus-Christ a pu le passer sous silence tout en le supposant partout! Mais il reparaît dans l'enseignement des apôtres, ils prêchent celui qui a créé toutes choses, et leur symbole commence par cet acte de foi : « Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre. » Le quatrième concile de Latran, voulant formuler de nouveau ce dogme capital, exige que tout catholique confesse qu'il n'y a qu'un seul Dieu, principe de toutes choses, créateur des êtres visibles et invisibles, qui, par sa vertu toute-puissante, a, au commencement des temps, FAIT DE RIEN l'une et l'autre substance, la substance spirituelle et la substance matérielle, le monde angélique et le monde matériel; puis ensuite la substance humaine, commune en quelque sorte au deux mondes, constituée par un esprit et par un corps.

Enfin le concile œcuménique du Vatican a renouvelé en ces termes l'enseignement du concile de Latran : « C'est par sa bonté et sa vertu toute-puissante, non pour augmenter son bonheur ou en acquérir un nouveau, mais pour manifester sa perfection, par les biens qu'il procure à ses créatures, que ce seul vrai Dieu, par le conseil le plus libre, forma de rien, tout ensemble, au commencement des temps, les deux sortes de créatures, spirituelle et corporelle, à savoir, les anges et le monde, et ensuite les hommes, dont la nature, spirituelle à la fois et corporelle, participe de toute la création. »

Les canons du concile du Vatican et les anathèmes qu'il prononce, définissent encore mieux le mystère de Dieu créateur.

« 1° Si quelqu'un nie un vrai Dieu créateur des choses visibles et invisibles, qu'il soit anathème!

« 2° Si quelqu'un ne rougit point d'affirmer qu'en dehors de la matière, il n'existe rien, qu'il soit anathème!

« 3° Si quelqu'un dit qu'il n'y a qu'une seule sub-

stance ou essence de Dieu et de toutes choses, qu'il soit anathème !

« 4° Si quelqu'un dit que les choses, tant corporelles que spirituelles, sont des émanations de la substance divine, qu'il soit anathème !

« Ou que la divine essence par ses émanations ou évolutions devient toutes choses !

« Ou enfin que Dieu est l'être universel et indéfini, qui, par sa détermination, constitue l'universalité des créatures distinctes en genres, espèces, individus, qu'il soit anathème !

« 5° Si quelqu'un ne confesse pas que le monde et toutes les choses qui sont dans le monde, tant les matérielles que les spirituelles, ont été, quant à toute leur substance, produites par Dieu, qu'il soit anathème !

« 6° Si quelqu'un dit : Dieu a créé, non par une volonté exempte de toute nécessité ; mais il a créé aussi nécessairement qu'il s'aime lui-même nécessairement, qu'il soit anathème !

« 7° Si quelqu'un nie que le monde ait été créé pour la gloire de Dieu, qu'il soit anathème !

Les preuves si multipliées que nous avons données de l'existence de Dieu sont en même temps des preuves de l'existence du Dieu créateur, ou de la réalité de la création. Et nous pouvons dire sans hésiter que toutes les sciences, la mécanique, l'astronomie, la physique, la chimie, la géologie, la biologie, etc., etc., démontrent invinciblement la vérité du dogme chrétien de la création.

Dieu est ! le monde est ! il est parce que Dieu l'a créé ! Ce sont trois grandes vérités parfaitement certaines, affirmées tout à la fois, par la révélation, par la raison, par la science. L'inconnu, c'est le comment de la création. Comment l'immutabilité infinie et essentielle de Dieu s'accorde-t-elle avec l'acte des créations successives ? Comment l'être des créatures a-t-il pu être réalisé par Dieu, et rendu subsistant en lui-même ? En un mot, comment les êtres créés sont-ils en

Dieu et hors de Dieu? C'est la grande et grosse question qu'il faut éclairer de quelque jour.

L'être des créatures ne peut pas être quelque chose d'ajouté à l'être divin, de sorte que l'être des créatures joint à l'être divin soit quelque chose de plus que Dieu ; car, si cela était, Dieu ne serait ni celui qui est, ni l'infini. Après la création, il n'y a donc pas plus d'être, au singulier, *plus entis*, mais *plus d'êtres*, au pluriel, *plura entia, plura habentia ens*. L'être des créatures ne peut donc être qu'une sorte de participation à l'être, de copossession de l'être ; quelque chose que la créature possède avec l'être des êtres, avec Dieu, mais d'une manière différente.

« C'est, dit saint Augustin (*De Diversis Quæstionibus LXXIII*, quæst. XLVI, n° 2), leur participation actuelle à l'être de Dieu, qui fait que les choses sont ce qu'elles sont et comme elles sont. »

Saint Augustin dit encore (*De Genesi ad litteram, 515*) : « Toutes les choses qui ont été faites étaient avant leur création dans la pensée du Créateur; et certainement elles sont meilleures là où elles sont plus vraies. Car Dieu ne les aurait pas faites s'il ne les avait pas connues, il ne les aurait pas connues s'il ne les avait pas vues, il ne les aurait pas vues s'il ne les avait pas EUES. »

« Chaque nature, dit saint Thomas, a son essence propre, dans ce par quoi elle participe en quelque manière à la ressemblance divine. » (*Summa*, pars prima, quæst. 16 ad j^{um}.) Le P. Monsabré, commentant saint Thomas, dit : « Les idées sont l'essence divine elle-même, en tant qu'elle est participable et qu'elle peut être imitée par les créatures. » La créature participe à l'être dans des limites finies; en Dieu l'être est sans limites. On peut, on doit appliquer à l'être ce que saint Augustin dit du bien : *Etre celui-ci, être celui-là, enlevez celui-ci et celui-là, et contemplez, si vous le pouvez, l'être lui-même* (CELUI QUI EST !) *être non pas d'un autre être, mais être de tout être.* Ce que le cardinal Gerdil interprète ainsi : « Il n'y a qu'à rentrer

en soi-même, et consulter l'idée de Dieu, pour être pleinement convaincu que l'être sans restriction, celui qui est, doit comprendre toute réalité à laquelle le nom d'être peut s'étendre ; car, s'il y avait quelque réalité hors de Dieu qui ne fût pas dans Dieu, il est évident que Dieu ne serait pas la plénitude de l'être ; il serait une sorte de l'être, et non l'être lui-même. Or la réalité des êtres finis ne peut pas être formellement en Dieu, telle qu'elle est dans les êtres finis, c'est-à-dire accompagnée de défauts et de négations, car en Dieu il n'y a certainement aucun défaut, aucune négation de réalité, puisque c'est une contradiction que dans l'être même, il y ait négation de l'être ; il faut donc que la réalité des êtres finis se trouve en Dieu sans défauts et sans imperfections. » (Cardinal GERDIL, *Défense de Mallebranche.*) Citons enfin Suarez : « Les créatures peuvent être considérées sous deux points de vue : D'une manière, suivant l'être qu'elles ont en Dieu, être qui est formellement en Dieu, Dieu lui-même : en raison de cet être, la créature est dite être éminemment en Dieu, et de cette manière la créature n'est pas créature, mais l'essence créatrice elle-même, suivant cette parole de saint Jean : Ce qui a été fait était vie en lui (dans le Verbe divin). En second lieu, les créatures peuvent être considérées dans leurs propres essences, en tenant compte, non-seulement de la perfection qu'elles ont en Dieu, mais de celle qu'elles ont elles-mêmes, mêlée d'imperfections, c'est-à-dire avec limites, et avec distinction l'une de l'autre. » En résumé, l'être est participable à tel degré, c'est l'ordre des possibles ; l'être est participé à tel degré, c'est l'ordre des existences. Mais comment cette participation peut-elle se réaliser ? Comment se faire une idée de la création ?

Concevons une intelligence finie, un génie humain, un poëte, un orateur, un peintre, un sculpteur, un ingénieur mécanicien. Il a conçu l'idée d'un poëme, l'*Iliade* ; d'un discours, *Pro Milone ;* d'un tableau, *la Transfiguration ;* d'une statue, *Moïse ;* d'un mécanisme,

la Machine à calculs, etc., etc. Sa conception se dresse dans son esprit, il la voit, il la contemple, vivante, animée! Il voudrait la réaliser hors de lui, en faire sa création subsistante en elle-même, la faire admirer de tous. Mais impossible. Sa création est un mode d'existence de son âme! Pour la faire exister hors de lui, il faudrait se séparer de soi, ou se réduire soi-même au néant. Et comment la ferait-elle subsister hors de lui? il n'est pas, il n'est rien, là où il voudrait la placer. Si vous lui donnez une plume, de l'encre et du papier; une toile, un pinceau et des couleurs; un marbre avec un ciseau et un marteau; du métal et du feu, il réalisera jusqu'à un certain point son idée. Mais ce sera une réalisation morte, abstraite, qui exigera, pour être comprise, d'autres esprits que le sien. Ce ne sera nullement une création. La création véritable, l'être engendré de rien est resté dans son génie, dans son âme, elle est lui!

Mais ce que ne peut pas une intelligence finie, pourquoi une intelligence infinie ne le pourrait-elle pas? En Dieu les raisons propres des choses, les types divins de toute perfection créée sont éternellement et invariablement. Il voit, c'est le langage de Bossuet, toutes les participations différentes qu'il peut faire! Et les idées divines ne sont pas des modes de son être infini! elles sont lui-même! Et il est partout, il fut toujours là où il lui plaira de les réaliser! S'il ne pouvait faire exister hors de lui, et dans ses propres limites, l'être qui, en lui, est son essence infinie, il serait moins que le poëte, l'orateur, le peintre, le sculpteur, qui donne une certaine existence hors de lui à son œuvre, quand il lui a trouvé un support. LE SUPPORT DE LA CRÉATURE, C'EST LE CRÉATEUR! La multiplicité trouve sa raison d'être dans la Simplicité de Dieu, comme le temps dans son Eternité, comme le lieu dans son Immensité!

Encore une fois, l'être de la créature est à la fois, et dans l'être créé avec limites, et dans Dieu sans limites. Il n'ajoute rien à l'être infini de Dieu. PLUS D'ÊTRES, *mais pas* PLUS D'ÊTRE!

Une seconde comparaison fera mieux ressortir encore la possibilité, et jettera quelque jour sur le comment de la création, sans que ce comment cesse d'être un mystère impénétrable.

Un roi gouvernait son royaume, et y exerçait toute autorité. Il était à la fois général d'armée, juge, etc., etc.; ou, plutôt, il n'y avait encore ni général d'armée, ni juge, etc. Ce n'est pas que l'autorité qui constitue et distingue le général, le juge, etc., ne fût déjà; elle était dans l'autorité du roi, qui en contenait toute la réalité, mais elle y était sans la forme, sans les limites, qui définissent ou caractérisent le général, le juge, etc.

Un jour, il plut au souverain de diviser son empire en départements, arrondissements, cantons, communes, etc., et de faire participer à son autorité un certain nombre de ses sujets, en créant les uns généraux, les autres juges, les autres préfets, les autres maires, etc. Il serait faux de dire, après ces créations, qu'il y eut alors dans le royaume plus *d'autorité*, car rien ne fut par là ajouté à l'autorité du roi ; il y eut seulement plus *d'autorités*, plus d'hommes ayant l'autorité, en participation ou en copossession de l'autorité, mais n'y participant pas de la même manière. Le général est l'autorité du roi limitée au commandement de tel corps d'armée; le juge est l'autorité du roi limitée à l'exercice de la justice; le préfet, c'est l'autorité du roi limitée à l'administration de tel département, etc. Otez les limites qui séparent ces autorités les unes des autres. Que la commune devienne le département et le département le royaume, que l'administration, au lieu de se borner à l'ordre civil, s'étende à l'ordre militaire, judiciaire, etc., vous retrouverez l'autorité du roi. Et remarquons encore que l'autorité du général, du préfet, du juge, etc., ne sont point une partie aliquote, la moitié, le quart de l'autorité du roi ; chacune d'elles est seulement l'autorité du roi limitée de telle manière, participée à tel degré. Si l'on substitue à l'autorité du roi l'être divin ou simplement l'ÊTRE, aux autorités partielles du général, du

préfet, du juge, etc., les divers êtres qui composent la création, nous retrouvons tout ce que nous avons dit des rapports des êtres contingents avec l'être nécessaire. Cette comparaison, boiteuse comme toutes les comparaisons, diffère surtout de la vérité en ce que dans la participation à l'autorité, il s'agit de la copossession d'un être abstrait ou moral, l'autorité, tandis que dans la création, il s'agit de la participation à l'être réel physique, concret. Mais c'est un premier principe qu'il faut affirmer de l'être nécessaire, infini, toutes les perfections vraiment perfectionnantes des êtres contingents finis. Et, parce que c'est pour l'autorité une perfection perfectionnante que de se faire participer, que de pouvoir se déléguer, et d'autant plus qu'elle est plus étendue ou plus souveraine, l'être des êtres, l'être par essence, dans le libre exercice de sa toute-puissance, doit pouvoir se communiquer indéfiniment, mais non infiniment, c'est-à-dire que Dieu peut appeler librement une multitude de créatures à posséder avec lui, par lui, en lui, mais d'une manière finie, l'être illimité et infini qui est son essence. Il doit y avoir, en un mot, copossession réelle de L'ÊTRE, comme il y a participation morale à l'être simple et abstrait que signifie le mot AUTORITÉ.

Loin d'impliquer les monstrueuses erreurs du spinosisme et du panthéisme, la doctrine que nous venons d'exposer en est la négation et la réfutation la plus formelle. En effet : 1° de même qu'il est absurde de dire que l'autorité du roi n'est que la somme, l'ensemble des autorités des généraux, des préfets, des juges, etc., de son royaume, il serait absurde et impie de dire que l'être divin n'est que la somme, l'ensemble de tous les êtres de la nature. Au contraire, de même que l'autorité du roi est une réalité distincte de celle des autorités qui gouvernent en elle, par elle, avec elle ; réalité qui a dû précéder, qui a précédé de fait ces autorités subordonnées, et leur a donné l'existence ; de même l'être divin, essentiellement et absolument distinct de l'ensemble des créatures, est

l'être nécessaire, éternel, infini, qui a précédé de toute éternité les créatures existantes ; et ces créatures n'existent que parce que Dieu les a appelées à la copossession de l'être.

2° Comme il serait absurde de dire que tout dans le royaume est roi, parce que les généraux, les préfets, les juges, etc., participent d'une manière finie à l'autorité illimitée du roi, ainsi les créatures ne sont pas Dieu, précisément parce qu'elles ne participent que d'une manière finie à l'être infini qui est Dieu.

3° Comme il est inexact et absurde de dire que l'autorité du général, du préfet, du juge, sont une émanation naturelle et spontanée, une évolution nécessaire, un développement régulier, une détermination de l'autorité indéterminée du roi ; comme force est de dire au contraire que toutes ces autorités n'existent que par le libre exercice de la volonté du souverain, par une participation, une délégation libre de son autorité propre et indéfinie, de même il serait impie d'affirmer, comme le défend, sous peine d'anathème, le concile du Vatican, que l'être des créatures est une émanation, une évolution, un développement nécessaire, une détermination de l'être divin. La limitation de l'autorité se trouve non dans l'autorité du Roi, mais dans chaque autorité individuelle ! De même, c'est dans la créature et non dans le Créateur que l'être est limité, déterminé, etc. Et nous croyons fortement que quand saint Paul a dit : Nous avons en Dieu la vie, le mouvement et l'être, il veut nous apprendre que Dieu est intimement présent dans chaque être pour CAUSER en lui l'être, l'action et la vie ; mais qu'il ne dit pas que les êtres soient comme une portion de Dieu, que Dieu leur fait partager sa substance et sa vie par émanation, par effusion, par limitation, par détermination de son être. Dieu est présent en toutes choses, parce qu'il est la CAUSE nécessaire de tout ce qui est.

Il est utile de constater que cette doctrine jette un grand jour sur toutes les questions de la philosophie et de la théologie naturelle. 1° Toutes les créatures sont

de Dieu et à Dieu, Dieu exerce sur elles un domaine tellement essentiel et souverain, qu'il cesserait d'être Dieu si elles cessaient d'être siennes; comme un roi cesserait d'être roi, si un général, un préfet, un maire, un juge, cessaient d'administrer en son nom, et se déclaraient indépendants. 2° Dieu doit nécessairement exiger de tous les êtres qu'ils aient pour fin dernière sa gloire, et, en particulier, des êtres raisonnables, qu'ils le connaissent, l'aiment et le servent, parce que l'être divin qui se communique à la créature s'aime essentiellement et cherche essentiellement sa gloire. 3° Le pécheur qui préfère une participation de l'être à l'être infini, qui tourne contre Dieu l'être qu'il a reçu de Dieu, qui le force virtuellement, et autant qu'il le peut, à se nier, est infiniment plus coupable que le général, le préfet, le juge qui tourneraient contre le roi l'autorité dont il les a revêtus. 4° La créature qui se complairait en elle-même, en tant que créature, qui ne mettrait pas toute sa gloire et toute sa grandeur dans sa participation finie à l'Être, ressemblerait à un maire assez insensé pour se glorifier, non de ce qu'il participe dans un certain degré à l'autorité du roi, mais de ce que son autorité est limitée à l'administration d'une commune, ou qui se glorifierait d'une négation. 5° Dieu n'est pas plus l'auteur du mal, Dieu n'est pas plus responsable du péché de la créature, qu'un roi n'est responsable des abus d'autorité de ceux qui le représentent; abus qui résultent nécessairement de ce qu'il partage son autorité avec des êtres libres et imparfaits, abus qui ne le nécessitent pas forcément à conserver pour lui seul l'autorité, sans en faire participer qui que ce soit, abus qu'il lui faut subir et qu'il lui suffit de réprimer en les punissant par des châtiments proportionnés à leur gravité.

Ces rapprochements, enfin, nous font mieux comprendre : Comment Dieu est un roi bienveillant et sage, qui ne multiplie ses représentants, en leur communiquant son autorité, que pour s'offrir sous diverses formes aux hommages et à l'amour de ses sujets, pour veiller dans les

plus petits détails à leurs besoins, pour se dépenser entièrement dans leur intérêt. *Totus in nostros usus expansus!*

Ajoutons, pour compléter cette comparaison, toute insuffisante qu'elle soit, entre l'autorité du roi et l'être de Dieu, cette dernière conséquence. De même qu'après la constitution du général, du préfet, du juge, etc., le roi est resté ce qu'il est, sauf l'acte de sa volonté survenu dans le temps, et qui a été un mode contingent de son âme ; de même que tout ce que ces délégations ont amené de changements est en dehors du roi, etc.; de même il n'y a rien de changé en Dieu, et Dieu a gardé son immutabilité infinie dans la création, effet d'une volonté éternelle comme lui. La succession et le changement sont entièrement en dehors de Dieu, qui reste un, simple, indivisible, immuable ! Dieu a voulu de toute éternité les lois qui, dans le temps, présideront aux successions et aux évolutions de ses créatures, tandis qu'il demeure et reste toujours le même.

Plus hardi que la plupart des apologistes de la religion chrétienne, j'ai essayé de donner une idée du COMMENT effrayant de la création, dans le but surtout de mieux fermer la porte au panthéisme. S'il est arrivé que quelques-unes de mes expressions ne rompent pas encore assez avec cette monstrueuse erreur, je les rétracte d'avance et de grand cœur.

Un savant très-illustre, sire Charles Babbage, a éclairé d'un grand jour la conciliation de l'immutabilité divine avec la mobilité incessante de la création, en faisant intervenir la machine à calculs analytiques, étonnante création de son génie, qu'il n'avait pu construire, hélas! que sur une très-petite échelle! Le modèle qui excita tant d'admiration, ne montrait que quinze chiffres, et il en aurait voulu trente ! Mue par un poids, la machine faisait apparaître automatiquement dans ses lucarnes des séries de nombres, se succédant suivant une certaine loi : la série des nombres naturels, la série de leurs carrés, de leurs cubes, etc., la série des nombres triangulaires, pyramidaux, etc., etc. Après avoir vu une même

série de nombres se succéder pendant des milliers et des milliers de tours, et alors qu'il s'attendait à la voir se continuer indéfiniment, comme la succession des phénomènes de la nature, l'œil était tout surpris de constater par un saut, brusque dans le résultat mais non dans la machine, l'apparition du premier nombre d'une série toute différente de la première. Rien n'est changé dans la machine, elle reste ce que l'avait faite, à sa naissance, le génie de son créateur ; le changement est tout en dehors de la machine, dans les nombres des lucarnes, qui sont le produit naturel et comme spontané, de son action, action sortie éternellement (s'il pouvait être éternel) de la pensée de son auteur. Il faudrait lire en entier dans l'ouvrage même de sire Ch. Babbage : *Neuvième Traité* Bridgewater, le second chapitre : *Argument en faveur du dessein, déduit du changement de loi dans les phénomènes naturels :* ce court extrait suffira pour montrer la portée de ses considérations toutes neuves.

« A la vue de résultats obtenus si simplement, il est impossible de ne pas saisir l'application que l'on peut en faire à l'ensemble plus grandiose et plus complexe des phénomènes de la création. Appeler à l'existence toutes les variétés des formes végétales, à mesure qu'elles sont aptes à exister, par l'adaptation successive de la terre qui les nourrit, est indubitablement l'exercice du pouvoir créateur. Lorsqu'une riche végétation a couvert le globe, créer des animaux appropriés à ce séjour, lesquels, se nourrissant de ces plantes luxuriantes, embellissent la face de la nature, n'est pas un exercice moins élevé et moins bienveillant de la puissance créatrice. Changer, d'époque en époque, aprés des périodes plus ou moins longues, les races existantes, à mesure que l'altération des circonstances physiques rend leur séjour moins conforme à leurs habitudes ; en permettant l'extinction naturelle de quelques races, pour faire naître, par une nouvelle création, d'autres races mieux appropriées à la place préalablement abandonnée, est toujours

l'exercice bienveillant du pouvoir créateur. Causer une altération de ces circonstances physiques, pour ajouter au confortable des animaux nouvellement créés, etc., etc., tous ces actes impliquent un pouvoir du même ordre, une surintendance bienveillante, attentive à prendre avantage des modifications de climats, dans le but de procurer un bonheur plus grand. — Mais avoir vu, au moment de la création de la nature, qu'il arrivera une période où, entrant dans des conditions meilleures et prévues, elle sera susceptible de devenir le support de formes végétales ; que celles-ci, après un temps suffisant, pourront servir d'aliment à des existences animales ; que des formes gigantesques ou microscopiques devront, à des périodes marquées d'avance, arriver successivement à l'existence, pour s'éteindre ensuite définitivement ; que cette extinction et cette mort, le lot de chaque existence individuelle, s'exercera avec une égale puissance sur les races qu'elles constituent, que l'extinction de chaque race est aussi certaine que la mort de chaque individu, et l'arrivée de nouvelles races aussi naturelle que la disparition de leurs prédécesseurs; avoir prévu tous ces changements, et avoir pourvu par des lois qui les embrassent tous à ce qui doit arriver soit aux races elles-mêmes, soit aux individus qui les composent, soit au globe qu'elles habitent, est la manifestation d'une science et d'une puissance infinies. Et dans ces conditions parfaitement dignes de Dieu, on peut accepter comme conclusion certaine : QUE LES CHANGEMENTS LES PLUS MINIMES ET LES PLUS LENTS, COMME AUSSI LES TRANSITIONS EN APPARENCE LES PLUS CONSIDÉRABLES ET LES PLUS BRUSQUES, ONT ÉTÉ LA CONSÉQUENCE NÉCESSAIRE DE QUELQUES LOIS TRÈS-ÉTENDUES ET TRÈS-GÉNÉRALES IMPRIMÉES A L'AURORE DE L'EXISTENCE DU MONDE PAR SON CRÉATEUR. » La voilà cimentée par le génie humain, et illustrée par la Machine à calculs analytiques, le chef-d'œuvre de la mécanique, la conciliation parfaite de la liberté et de la mobilité de la création avec l'éternité et l'immutabilité divines. L'évo-

lution de la matière sans Dieu est une absurdité désespérante. L'évolution de la matière avec Dieu, par Dieu, en Dieu, est une synthèse magnifique de l'univers qui satisfera à tout quand on la complète par la création immédiate des esprits et des âmes.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME. — **La Providence.** — Dieu ordonne, arrange et régit tous les événements de l'univers qu'il a créé. Il donne à chaque être sa place, son rang, sa mesure, son degré, sa proportion; il les gouverne tous par une action aussi douce que puissante; il opère dans les hommes, pour les hommes, souvent par les hommes, et malgré les hommes, tout ce qui lui plaît, quand il lui plaît, comme il lui plaît, sans être jamais arrêté dans l'exécution de ses desseins par la résistance de ses créatures; atteignant tout, d'un extrême à l'autre, fortement, et conduisant tout suavement à ses fins. Aucun dogme n'est plus clairement enseigné par la raison et par le consentement unanime de tous les peuples. Tous ont reconnu que la Divinité gouverne le monde! Partout et dans tous les temps les hommes lui ont adressé leurs prières, comme au souverain modérateur de toutes choses; son action sur ses créatures n'est niée que par ceux qui ont dit, non pas dans leur intelligence, mais dans leur cœur, dans leur volonté égarée par les sens: IL N'Y A PAS DE DIEU!

Aucun dogme aussi n'est plus clairement révélé dans la sainte Écriture. « Seigneur, vous avez affermi la terre, et elle reste ferme sous nos pieds. C'est d'après votre commandement que le jour subsiste, car toutes les créatures sont à vos ordres.» « Dieu envoie la lumière, et elle part; il l'appelle et elle vient en TREMBLOTANT (*sic*, EN ONDULANT)! Les étoiles ont brillé de tout leur éclat, chacune dans le poste qui leur fut assigné, elles ont pris plaisir à luire en l'honneur de celui qui les a faites. » « Dieu prend également soin de tous les hommes, il donne à chacun la vie, la respiration et toutes choses. » « C'est lui qui a fait naître d'un seul

homme le genre humain, pour habiter toute la terre, ayant déterminé le temps précis et les bornes de leur demeure sur le globe... » « Vous avez réglé toutes choses, dit la Sagesse, avec mesure, avec nombre et avec poids, car la souveraine puissance est à vous, et pour toujours! Qui pourra résister à la force de votre bras? L'univers est devant vous comme le petit grain qui peut à peine faire pencher la balance, et comme une goutte de la rosée du matin qui tombe sur la terre. Mais vous avez compassion de tous les hommes, parce que vous pouvez tout; et vous dissimulez leurs péchés, afin qu'ils fassent pénitence. Vous aimez ce qui est, vous ne haïssez rien de ce que vous avez fait, car si vous l'aviez haï vous ne l'auriez pas créé. Qu'y a-t-il, en effet, qui puisse subsister si vous ne l'aviez pas voulu! Mais vous êtes indulgent envers tous, parce que tout est à vous, ô Seigneur, QUI AIMEZ LES AMES! Qui est-ce qui vous dira: pourquoi avez-vous fait cela? Ou qui protestera contre votre jugement? Qui se lèvera devant vous pour prendre la défense des hommes injustes? Car après vous qui avez soin de tous les hommes, il n'est point d'autre Dieu devant lequel on puisse appeler des jugements que vous prononcez. Il n'est ni roi ni prince qui puisse s'élever contre vous en faveur de ceux que vous avez fait périr. »

Jésus-Christ Dieu, la vérité, la sagesse, la science, la bonté infinie, nous dépeint la divine providence en traits si simples et si touchants, qu'il faudrait être insensé et cruel pour ne pas se laisser attendrir. « Ne vous inquiétez point pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous vous vêtirez. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement? Regardez les oiseaux du ciel; ils ne sèment point, ils ne moissonnent point, ils n'amassent pas dans des greniers, et votre Père céleste les nourrit! N'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux? Et quant aux vêtements, pourquoi vous inquiétez-vous? Voyez les lis des champs, comme ils croissent! Ils ne filent pas, ils ne tissent

pas, et Salomon dans toute sa gloire n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux. Que si l'herbe des champs, qui est aujourd'hui, et qui demain sera jetée dans le four, Dieu la vêt ainsi, combien plus, vous, hommes de peu de foi! Ne vous inquiétez point disant : Que mangerons-nous? Que boirons-nous? ou de quoi nous vêtirons-nous? Ce sont là toutes choses que les païens recherchent! Votre Père sait que vous en avez besoin! Cherchez avant tout le royaume du ciel et sa justice; toutes ces choses vous seront données par surcroît. Ne soyez donc pas inquiets pour le lendemain; le lendemain se suffira à lui-même! A chaque jour suffit sa peine, SA MALICE!...

Celui que ces paroles toutes divines n'émouvront pas, n'est pas digne de croire et de se confier à la bonne Providence! Il se fait volontairement victime de la fatalité. Quel touchant commentaire de ces délicieuses invitations des livres saints! « Débarrassez-vous sur le Seigneur de vos sollicitudes, et lui-même vous nourrira! » « Jetez-vous à corps perdu dans les bras de votre Dieu, il ne les retirera pas pour vous laisser tomber! » « Une mère peut-elle oublier son enfant, de sorte qu'elle n'ait pas pitié du fils de ses entrailles? Eh bien, quand même elle l'oublierait, moi je ne l'oublierai point! » « Dieu lui portera secours sur son lit de douleur! Vous avez, Seigneur, retourné tout son lit dans son infirmité! » C'est encore le divin à sa suprême puissance.

Quoi de plus admirable que cette suite non interrompue de jours et de nuits, cette succession incessante des saisons, ce cours invariable des astres, sans que le soleil refuse jamais sa lumière, sans que la lune anticipe ou retarde jamais son cours, sans qu'aucun des astres sorte jamais de la place qui lui a été assignée!

Et cette succession variée des productions de la terre; les arbres, les plantes, les herbes, les feuilles, les fruits, chacun et chacune selon leur espèce, et dans le temps marqué pour les besoins et les désirs mêmes de l'homme. Du sein de cette terre si vile et si stérile par elle-même, la chaleur et la pluie, le soleil et les vents font surgir les ali-

ments des animaux et de l'homme. C'est évidemment Dieu qui donne abondamment leur subsistance à toutes les créatures, qui fait lever son soleil et tomber sa pluie sur les bons et sur les méchants. Comment la vie de la multitude des êtres qui couvrent par milliards la surface de la terre, pourrait-elle être abandonnée au hasard? Le hasard n'est qu'un mot, moins qu'un mot, rien, une ridicule excuse de l'incrédulité ou de la sottise humaine! Si les grands phénomènes de la nature n'étaient pas gouvernés par la sagesse infinie, et par des lois aussi anciennes que le monde, où seraient les garanties de la perpétuité des êtres? Car, que faudrait-il pour faire disparaître toute trace de végétation et de vie de la surface de la terre? Moins d'une année de sécheresse absolue ou de pluies continues! Quel est l'homme assez insensé ou assez dénaturé pour abandonner au hasard la subsistance de sa famille, et ne pas plus s'en inquiéter que si elle ne dépendait en aucune manière de lui? Mais des observations séculaires démontrent que les moyennes de température et de pluie sont sensiblement constantes, et le hasard, évidemment, ne produirait pas cette succession régulière des saisons. La science elle-même l'appelle loi de la nature, or toute loi suppose un législateur, une cause, et cette cause ne peut être que la Providence divine!

Le R. P. Baudrand fait admirablement ressortir par un tout petit exemple l'enchaînement providentiel des phénomènes de la nature. Un roitelet n'a besoin que de quelques grains de millet pour vivre; mais ces grains n'existeront pas si l'herbe ne croît pas. L'herbe ne croîtra pas si la terre ne la produit pas; la terre ne la produira pas si elle n'est pas arrosée par la pluie; la pluie ne tombera pas sans les nuées et les vents qui les diffusent. Les nuées et les vents ne se formeront point sans les vapeurs, et les vapeurs ne monteront pas de l'océan dans l'air, si elles ne sont engendrées et élevées par les ardeurs du soleil. Voilà donc dans quel ordre divin le ciel et le soleil, l'air et les vents, les nuages et les pluies, la

mer et les fleuves, la terre et ses fruits, tout l'univers enfin, concourt de concert à la production des graines minuscules nécessaires à la subsistance du petit roitelet. Mais à quoi serviraient les graines, s'il n'était lui-même en état de les chercher, de les discerner, de les saisir, de les broyer; s'il n'avait un gosier pour les avaler, un estomac pour les digérer, une multitude de petits organes, de petits canaux, de petites veines, par lesquelles les sucs des graines digérées, se répandant dans tout le corps, le nourrissent, le vivifient, l'animent, et se transforment en os, en chair, en bec, en ongles, en plumes, etc., etc. Il y a infiniment plus d'art et d'industrie dans l'organisation de ce petit oiseau, que dans toutes les œuvres de l'industrie humaine, qui ne fera jamais un grain de sable qui est, un brin d'herbe qui est et qui vit; un oiseau qui est, vit, sent et vole. Un ordre que nulle industrie humaine ne peut imiter, que nulle intelligence créée ne peut concevoir, que nul obstacle ne peut arrêter dans son cours, que nulle puissance ne peut intervertir, renverser et détruire, est évidemment l'œuvre d'une intelligence infinie.

On oppose au dogme de la divine providence : 1° les voiles impénétrables et en apparence désespérants qui assombrissent trop souvent ses voies. La Providence, qui s'étend à tout, qui pourvoit à tout, qui règle tout, le monde moral comme le monde physique, c'est l'INCONNU, le MYSTÈRE : la voix du genre humain tout entier, la raison, le ciel et la terre, la révélation, sont le CONNU qui nous l'annonce et la font briller à nos yeux comme un soleil éclatant. Les contradictions et les scandales apparents de la terre, c'est encore le mystère, ce sont les nuages un instant amoncelés qui nous cachent le soleil, c'est l'éclipse momentanée qui cessera bientôt : nuages ou éclipse qui ne sont nullement un argument contre l'existence du soleil !

1. *Le triomphe des tyrans!* « Le roi d'Assur a dit : Dans ma sagesse j'ai conçu, dans ma force j'ai exécuté, j'ai dévasté les frontières des peuples, j'ai dépouillé les

princes; plus puissant qu'eux, j'ai fait descendre ceux qui étaient assis sur des trônes élevés. Mon bras a atteint comme dans son nid la force des nations; comme on cueille des ceps abandonnés, j'ai ramassé toutes les nations de la terre, et il ne s'est trouvé personne qui remuât son aile, ouvrît la bouche et poussât le moindre cri! » C'est la tyrannie à sa suprême puissance! « Tais-toi, dit le Seigneur! Est-ce que la hache se glorifiera ou s'élèvera contre celui qui s'en sert pour fendre, ou la scie contre celui qui la met en mouvement pour scier, ou la verge, ou le bâton, vils morceaux de bois, contre celui qui les lève pour frapper. J'enverrai la maigreur au milieu de ces gras! Au-dessus de cet orgueil s'allumera et s'enflammera comme un brasie ardent. Les épines et lès ronces d'Assur seront dévorées dans un seul jour. »

2. *La prospérité des méchants.* « Mes pieds ont presque chancelé, et mes pas se sont presque dérobés sous moi, quand j'ai vu et presque envié la paix des impies. Il n'est pas question pour eux de mort, aucune plaie ne les en menace. Ils ne touchent pas du bout du doigt au labeur des humains, et aucun fléau ne vient les frapper. Voilà pourquoi ils sont pleins d'orgueil, et se couvrent de leur impiété comme d'un manteau de gloire. L'iniquité sort de leur graisse! Ils se livrent à tous les déréglements de leur cœur; ils ne pensent, ils ne parlent que de méchanceté, et ils en parlent avec solennité. Leur bouche est dans le ciel, et leur langue rase la terre. Mon peuple se tourne vers eux, en voyant leurs jours si pleins. Et il se dit : Dieu le sait-il? Est-il quelque science dans le Très-Haut? Comment se peut-il qu'eux, pécheurs, ils soient dans l'abondance et les richesses? C'est donc en vain que j'ai maintenu mon cœur dans la justice, et que j'ai lavé toute la nuit mes mains en société des innocents? Puisque, après avoir duré toute la journée, mon affliction et mon châtiment recommencent dès le matin! Parler ainsi c'eût été condamner toute la famille de vos enfants à la réprobation. J'ai donc

cherché à approfondir ce mystère. C'était m'imposer un rude labeur. Mais j'ai eu l'heureuse pensée d'entrer dans le sanctuaire du Seigneur et d'interroger les fins dernières. C'était un piége que vous leur tendiez, et vous vous réserviez de les frapper en plein triomphe. Les voici tombés en ruine et dévastés de fond en comble. Ils ont disparu tout à coup, victimes de leurs crimes, disparu comme le songe de l'homme à son réveil! Dans la cité vous n'avez laissé aucune trace de leur image et de leur souvenir!!! » Voilà le secret de la Providence divine! Elle embrasse à la fois la vie présente et la vie future! La vie présente, temps d'épreuve, de combat et d'expiation, temps où chacun doit compléter en lui-même ce qui manque à la Passion et à la Rédemption de Jésus-Christ! La vie future, où la justice divine sera satisfaite et vengée; où chacun recevra la récompense ou le châtiment de ses œuvres! EN TOUT, dit le pieux auteur de l'Imitation, IL FAUT ENVISAGER LA FIN. La fin pour la religion catholique, apostolique et romaine, c'est le jugement dernier, la réprobation des pécheurs, la glorification des justes; l'hommage solennel rendu par les uns et par les autres à la sainteté, à la providence, à la justice de Dieu! *Nos ergo erravimus! Montes cadite super nos!*

3° *L'inégalité des conditions.* Elle est une nécessité absolue de l'ordre social; elle n'existe pas ou presque pas à l'état sauvage, où l'on constate simplement une infériorité ou une supériorité relative, suite naturelle de l'infériorité ou de la supériorité des esprits et des caractères. Elle est d'autant plus grande que la société est plus civilisée! Si par impossible on la faisait cesser, elle renaîtrait plus grande. Ce serait comme dans un taillis abattu ou incendié, CHÊNE REDEVIENT CHÊNE! BUISSON RESTE BUISSON!

4° *L'inégalité des biens.* Elle est aussi comme une nécessité, largement compensée et sur la terre et dans l'éternité. Les plus heureux ne sont pas toujours ou même ne sont jamais ceux qu'on pense. Le christianisme est la glorification et la béatification des pauvres.

5° *L'existence du mal sur la terre.* Le mal est apporté et causé dans le monde par les esprits. Or, disait Eiler, le plus grand, le plus éminent, le plus sage, le plus honnête des mathématiciens physiciens de son temps, et presque des temps modernes, « la liberté est une propriété essentielle de tout être spirituel, et Dieu lui-même ne saurait l'en dépouiller sans l'anéantir; pas plus que Dieu ne peut dépouiller un corps de son étendue ou la matière de son inertie. Le mal tient essentiellement à la nature finie des êtres créés! Dieu peut et doit le permettre, à la seule condition d'en tirer le bien, dans sa miséricorde ou sa justice » (*Lettres à une princesse d'Allemagne.*)

Quant aux folles assertions du déterminisme moderne : « Une nécessité absolue domine la matière ! La loi de la nature est une loi mécanique ! Elle est l'expression la plus rigoureuse de la nécessité ! Aucune puissance, quelle qu'elle soit, ne peut échapper à cette nécessité, qui n'a ni exception ni restriction ! » c'est la fantaisie de l'Univers sans Dieu, dont nous avons montré l'extravagance. Ses apôtres ont trouvé la négation du dogme de la Providence dans cette célèbre conception de Laplace : « Une intelligence qui, pour un instant donné, connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée, et la situation respective des êtres qui la composent, si, d'ailleurs, elle était assez vaste pour soumettre ces données à l'analyse, embrasserait dans la même formule les mouvements des plus grands corps de l'univers, et ceux du plus léger atome. Rien ne serait incertain pour elle, et l'avenir, comme le passé, serait présent à ses yeux. L'esprit humain offre, dans la perfection qu'il a su donner à l'astronomie, une esquisse de cette intelligence infinie. Ses découvertes en géométrie, jointes à celle de la pesanteur, l'ont mis à portée de comprendre dans les mêmes expressions analytiques les états passés et futurs du système du Monde... En appliquant la même méthode à quelques objets de nos connaissances, il est parvenu à ramener à des lois générales les phénomènes observés, et à prévoir ceux que des circonstances données peuvent

faire éclore. » Or cette conception est un hommage solennel rendu à la Providence divine, et cette intelligence souveraine est bien certainement l'intelligence divine, Dieu. Laplace ajoute en effet (*Voyez* t. III, p. 1514) : « Tous les efforts de l'esprit humain, dans la recherche de la vérité, tendent à la rapprocher sans cesse de l'INTELLIGENCE QUE NOUS VENONS DE CONCEVOIR, MAIS DONT ELLE RESTERA TOUJOURS INFINIMENT ÉLOIGNÉE! » Si déterminisme il y a, Dieu seul a pu, dans l'acte de la création, constituer un état initial, atomique ou moléculaire, tel que dans chaque état subséquent, à tous les points de l'espace et de la durée, les faits fussent parfaitement ce qu'ils sont. Et si le déterminisme doit s'étendre aux actes des êtres ou des causes libres, il est bien plus indispensable encore que Dieu intervienne avec sa Toute-Science et sa Toute-Puissance. Voilà donc le gouvernement de la Providence noblement vengé par la science la plus profonde, et rendu évidemment compatible avec l'universalité et l'indéfectibilité des lois naturelles.

Ecoutons donc la voix du Sage! Ne disons pas : « Il n'y a pas de Providence, » de peur que Dieu, irrité de notre langage impie, ne détruise toutes les œuvres de nos mains. Si nous voyons les oppressions des pauvres et les injustices violentes des méchants, quelque élevés qu'ils soient, les oppresseurs et les juges iniques ont quelqu'un de plus élevé qu'eux. C'est un roi suprême qui commande à tout, auquel la terre est forcée d'obéir.

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME. — **La Prière.** — Quoi de plus naturel à l'esprit et au cœur de l'homme que la prière? L'enfant implore son père, l'épouse implore son époux, l'esclave implore son maître, le sujet implore son souverain! L'univers entier prie! Ce n'est partout dans le monde passé, comme dans le monde actuel, que prières, qu'invocations, qu'*ex-voto!* Les soldats romains comme les soldats carthaginois ont laissé sur les rochers des Alpes des témoins indestructibles de l'élévation de leur âme vers leurs Dieux!

L'instinct inné de la prière comprend la conviction intime qu'elle peut être exaucée; et parce que la prière exaucée c'est une suspension, une dérogation, au moins apparente, aux lois de la nature, cette suspension, cette dérogation ne sont en elles-mêmes ni impossibles, ni absurdes. La dérogation apparente n'est pas plus impossible ou absurde qu'il n'est impossible ou absurde que par la volonté initiale de son auteur la machine à calculs analytiques, après avoir écrit pendant des siècles la série des nombres carrés, fasse tout à coup apparaître un nombre triangulaire, pour revenir sur-le-champ, ou après un temps plus ou moins long, à la série des nombres carrés, ou à une autre série de nombres quelconques !

La sainte Bible surabonde en prières sorties des bouches les plus nobles, les plus pures, les plus saintes, et en prières, comme celles de Moïse, promptement et miraculeusement exaucées.

L'Evangile est le code de la prière courte, ardente, sans cesse suivie de miracles.

La liturgie de l'Eglise catholique est à son tour un arsenal de prières appropriées à tous les besoins des individus, des familles, des sociétés ; et l'histoire de l'Eglise est l'histoire d'innombrables miracles, faveurs ou grâces accordées à la prière.

Mais il est dans l'Evangile en faveur de la prière, un témoignage infiniment plus éclatant, qui devrait désarmer les esprits les plus prévenus : LE TÉMOIGNAGE DE JÉSUS-CHRIST, que les ennemis de sa divinité vénèrent au moins comme un sage législateur. « Il faut prier toujours et ne se lasser jamais. Demandez et il vous sera donné, cherchez et vous trouverez ; frappez et il vous sera ouvert. Car quiconque demande reçoit, qui cherche trouve, il sera ouvert à celui qui a frappé... Quel est celui qui donne un scorpion à son fils qui lui demande un œuf ; une pierre quand il lui demande du pain; ou un serpent quand il lui demande un poisson ? Si donc vous, qui êtes mauvais, savez donner de bonnes choses à vos enfants,

combien plus votre père qui est aux cieux donnera-t-il à ses enfants les biens qu'ils lui auront demandés !... Si deux ou trois de vous s'unissent pour prier, quelque chose qu'ils demandent, elle leur sera accordée par mon Père qui est aux cieux...... Ayez foi en Dieu ! En vérité, je vous le dis, quiconque dira à cette montagne : lève-toi et jette-toi dans la mer ! s'il n'hésite pas dans son cœur ; s'il croit que ce qu'il a commandé doit se faire, il sera obéi !... Tout ce que vous demanderez dans la prière, croyez que vous l'obtiendrez, et vous serez exaucés... Si quelqu'un de vous ayant un ami, va le trouver pendant la nuit, et lui dit : Mon ami, prête-moi trois pains, car un de mes parents arrive de voyage et je n'ai rien à lui offrir. Si cet ami parlant de l'intérieur lui crie : Ne m'importune point, ma porte est fermée, mes enfants et mes serviteurs sont sous clef avec moi, je ne puis me lever et te donner les pains que tu demandes ! Si cependant le visiteur continue de frapper : quand même il ne se lèverait pas parce qu'il est son ami, il se lèvera vaincu par son importunité, et lui donnera les pains dont il a besoin. Et moi je vous dis à mon tour : Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et il vous sera ouvert !... En vérité, en vérité, je vous le dis, ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera.... Jusqu'ici vous n'avez rien demandé, demandez donc et vous recevrez ! »

Ainsi, Jésus-Christ, la Vérité, la Sainteté même, nous fait un devoir rigoureux de prier, et de prier sans cesse jusqu'à l'importunité ! Il nous reproche de ne pas prier ! Il nous affirme sur serment que tout ce que nous demanderons dans la prière, alors même que ce serait un miracle, aussi grand que le déplacement d'une montagne, nous l'obtiendrons. Ce n'est pas assez encore. Jésus-Christ, qui savait que quand la prière n'est pas exaucée, c'est que celui qui prie est mauvais, ou qu'il demande mal, ou qu'il demande ce qui serait un mal pour lui, a voulu nous enseigner lui-même à prier ! Et cet enseignement fut le chef-d'œuvre de son amour. « Quand vous vou-

lez prier, entrez dans votre chambre, et, la porte fermée, priez votre Père en secret, et votre Père, POUR QUI IL N'Y A POINT DE SECRET, VOUS EXAUCERA! Ne parlez pas beaucoup en priant, car votre Père sait ce dont vous avez besoin, avant que vous le demandiez! Mais voici comment vous prierez. « Notre Père qui êtes dans les cieux, « QUE VOTRE NOM SOIT SANCTIFIÉ! QUE VOTRE RÈGNE « ARRIVE! QUE VOTRE VOLONTÉ SOIT FAITE SUR LA TERRE, « COMME AU CIEL. Donnez-nous aujourd'hui notre pain « quotidien. PARDONNEZ-NOUS NOS OFFENSES, COMME NOUS « PARDONNONS A CEUX QUI NOUS ONT OFFENSÉS! Ne nous « laissez pas tomber dans la tentation. Délivrez-nous du « mal! AINSI SOIT-IL! » Que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite! Ce sont trois actes de charité parfaite, sous une forme à laquelle aucune bonne nature ne peut se refuser, et qui suffisent à nous rendre agréables à Dieu! NOUS DEVENONS AINSI BONS. Pardonnez-nous, comme nous pardonnons, c'est la condition essentielle pour être exaucés! Car, ajoute Jésus-Christ, si nous ne pardonnons pas aux hommes, notre Père céleste ne nous pardonnera pas non plus! Demander ainsi, après avoir pardonné, c'est BIEN demander! Le pain quotidien, le pain consubstantiel, le pain du corps et de l'âme, l'abri contre les tentations, la délivrance du mal, c'est le BON par excellence. Impossible donc de ne pas être exaucé. Que d'élus cette petite prière aura faits! C'est le DIVIN à une puissance infinie. Je pleure de joie, j'adore et j'aime! celui qui ne pleurera pas de joie, qui n'adorera pas, qui n'aimera pas avec moi, je le plains de toute mon âme, et sans espoir de lui ouvrir les yeux!

Que peut opposer la libre pensée, la fausse science ou la demi-science à ces oracles de la vérité même?

M. Tyndall rencontra un jour sur ses Alpes bien-aimées deux jeunes prêtres, l'un Valaisan et l'autre Tyrolien, qui, suivant l'usage antique, venaient bénir, l'un les sources du Rhône, en demandant à Dieu qu'il creusât profondément son lit, qu'il se défendît de débordements désas-

treux, ou qu'il fît quelque dérivation bienfaisante et désirée; l'autre, les sommets couverts de neige, pour conjurer les avalanches et les inondations. Ce n'était pas demander plus que le déplacement de la montagne promis par Jésus-Christ! Ce n'était au fond qu'implorer le pain quotidien! Ces bénédictions n'étaient donc pas en dehors du domaine assigné ou plutôt imposé à la prière par le divin Sauveur des hommes. Elles étaient d'ailleurs conformes en tout à la liturgie de la sainte Eglise catholique, apostolique, romaine. Pourquoi donc les traiterait-on de folie ou du moins de niaiserie, sous le prétexte inconsidéré et athée que les lois de la nature sont invariables, que Dieu lui-même ne peut pas suspendre ou altérer leur cours?

Quelques semaines plus tard, le Conseil de la Reine imposa à la nation des jours de deuil et de prière, pour obtenir que le choléra, qui s'avançait de l'Orient vers l'Occident, n'envahisse pas l'Angleterre, ou que la petite vérole et la peste bovine cessassent leurs ravages. Cet appel à la foi des chrétiens scandalisa non moins la science de l'illustre physicien. Il protesta de nouveau, invoquant toujours le grand principe de l'invariabilité des lois de la nature. « Depuis six mille ans le soleil se lève et se couche chaque jour, donc il se lèvera et se couchera toujours. C'est forfaire à la raison que de croire la prière capable de produire quelque effet physique, quelque modification, quelque suspension des lois de la nature. » Chose étrange, M. Tyndall est un des physiciens qui ont enseigné que le monde finirait par le feu! Qu'il y aura un jour, peut-être très-proche, où le soleil pour la terre ne se lèvera pas, et ne se couchera plus! La science est-elle donc, vraiment, le pauvre orgueilleux? M. Tyndall convient cependant qu'il est absolument au-dessus du pouvoir de la science de démontrer que les deux jeunes prêtres, comme aussi l'Église anglicane, demandent l'impossible. (*Fragments of science*, page 361, lignes 12 et suivantes.) C'est quelque chose, mais ce n'est pas assez. Pourquoi après s'être levé

depuis six mille ans, le soleil ne se refuserait-il pas un jour de se lever? La machine à calcul de sir Babbage après avoir enregistré pendant dix mille années la série des nombres carrés, peut à un moment donné faire apparaître tout à coup un cube, par la volonté antérieure de son auteur, volonté consignée dans la machine au moment de sa construction. Le Créateur et Moteur Suprême de l'univers ne pourrait-il pas faire ce qui est possible au génie humain créé à son image! Il arriva qu'un savant confrère de M. Tyndall lui fit dans la *Pall Mall Gazette*, sous le voile de l'anonyme, une réponse bien simple, mais qui devait rester sans réplique. Il n'y a pas que la matière dans le monde physique, il n'y a pas que des molécules qui s'attirent ou se repoussent, il y a des esprits essentiellement libres qui ne peuvent entrer dans les équations du Déterminisme! Les volontés des hommes, par exemple, sans cesse en action, exercent une influence petite en apparence, mais visible et réelle, sur les phénomènes naturels, et modèrent le cours des lois qui les régissent. Les feux qu'il allume, les défrichements qu'il opère, les forêts qu'il abat ou qu'il plante, les dessèchements de marais ou de mers qu'il mène à bonne fin, les percements de montagne, etc., modifient, et quelquefois profondément, le climat d'une localité déterminée, ou de contrées entières. La pluie était rare en Egypte avant le percement de l'isthme de Suez, aujourd'hui elle est fréquente! On parle de rétablir la mer du Sahara pour féconder de nouveau le désert! Un glacier derrière lequel se pressait une énorme masse d'eau menaçait à la fois d'écraser et d'engloutir le bourg de Wiége. Un habile ingénieur, après avoir, par un forage, donné écoulement à l'eau amoncelée, entreprit le sciage du glacier et le fit tomber en lames inoffensives; le fléau fut conjuré! Or ce que peut d'une manière bornée la volonté libre, mais si faible de l'homme, pourquoi la volonté toute-puissante de Dieu ne le ferait-elle pas sur une échelle grandiose? Pourquoi, à la prière de l'homme qu'il a pris l'engagement d'exaucer, Dieu

n'interviendrait-il pas à son tour, mystérieusement mais souverainement? L'argument était irrésistible; et j'hésite à constater que M. Tyndall ne lui trouva qu'un tort prétendu, celui d'encourager les croyances des païens antiques et des sauvages modernes, qui attribuent chaque changement d'aspect de la nature à l'entrée en scène d'une divinité arbitraire!!! (*Fragments of science*, p. 368, ligne 20.)

Ah! qu'il était mieux inspiré le grand Euler, âme si douce, esprit si lucide, mathématicien si éminent, physicien si expérimenté, quand il écrivait, il y a cent ans déjà, ce que les savants du jour devraient être honteux de n'avoir pas lu. « La religion nous prescrit le devoir de la prière, en nous donnant l'assurance que Dieu exaucera nos vœux, pourvu qu'ils soient conformes aux règles qu'il nous a données. D'un autre côté, la philosophie nous enseigne que tous les événements de ce monde arrivent conformément au cours de la nature établi depuis le commencement et que rien ne saurait arrêter ce que Dieu a prévu et voulu. Mais je réponds que quand Dieu a établi le cours du monde, et qu'il a arrangé tous les événements qui devaient arriver, il a eu évidemment égard à toutes les circonstances qui accompagneraient chaque événement, et particulièrement aux dispositions, aux vœux, aux prières de chaque être intelligent, et que l'arrangement de tous les événements a été mis parfaitement d'accord avec toutes ces circonstances. Quand donc un fidèle adresse à Dieu une prière digne d'être exaucée, il ne faut pas s'imaginer que cette prière ne parvient qu'à présent à la connaissance de Dieu; il l'a déjà entendue, depuis toute l'éternité, et si, en père miséricordieux, il l'a jugée digne d'être exaucée, il a arrangé exprès le monde en faveur de cette prière, en sorte que son accomplissement fût une suite du cours régulier des événements. C'est ainsi que Dieu exauce les prières des fidèles sans faire des miracles; QUOIQU'IL N'Y AIT AUCUNE RAISON POUR QUE DIEU AIT FAIT ET FASSE ENCORE DE VRAIS MIRACLES.» (*Lettres à une*

princesse d'Allemagne. Lettre quatre-vingt-dixième.) C'est LA SCIENCE VRAIE et elle est toute chrétienne !

M. Tyndall nie qu'il puisse y avoir ou qu'il y ait une liaison entre la prière, entre les dispositions des volontés humaines et les phénomènes physiques : c'est un démenti qu'il donne gratuitement à la sainte Bible et au Nouveau Testament. « Je vous ai refusé la pluie, dit Dieu par la bouche du Prophète (Amos, IV, 7), trois mois avant la moisson... J'ai fait pleuvoir sur une première cité et non sur une seconde. Sur une troisième cité, je n'ai plu qu'en partie, et la partie sur laquelle je n'ai pas plu s'est entièrement desséchée. » « Elie, dit l'apôtre saint Jacques (Ep., V, 17), était un homme semblable à nous, passionné comme nous ; cependant, il pria avec instance qu'il ne plût pas sur la terre, et il ne plut pas durant trois ans et six mois. Il pria de nouveau, et le ciel donna la pluie, et la terre produisit ses fruits ! »

La grande illusion de la science, c'est de rabaisser Dieu à son niveau, si bas ! Pour Dieu éternel et immense il n'y a ni espace ni temps, ni passé ni avenir. Il est et nous sommes, et nous nous mouvons et nous vivons en lui. C'est le mystère des mystères, devant lequel tous les autres mystères, et toutes les autres objections s'évanouissent.

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME. — **Le Miracle.** — Nous avons dit du miracle, de sa possibilité, de sa nécessité, de sa réalité, tout ce qu'il est essentiel d'en dire ; nous n'avons donc ici qu'à répondre à certaines objections et à éclairer, par une comparaison heureuse, que les découvertes récentes de la science nous fournissent, la nature et le mode de production du miracle.

« *A quoi bon recourir au miracle?* disait Diderot. Je n'ai besoin pour me rendre que du syllogisme. Une seule démonstration me frappe plus que *cinquante faits!* Pourquoi me harceler par des prodiges, quand tu peux me terrasser par des syllogismes? Quoi donc! serait-il plus facile de redresser un boiteux que de m'éclairer?

Le syllogisme, nous l'avons prouvé jusqu'à l'évidence, n'impose pas la conviction de l'intelligence à cause de l'intervention de la volonté, et le raisonnement est le privilége du petit nombre! Le miracle, d'ailleurs, répondait La Harpe à Diderot, est le syllogisme mis en action, le plus excellent des syllogismes. « Si Dieu m'a donné une puissance qui n'est qu'à lui et qui ne saurait être celle d'un homme, très-certainement c'est Dieu qui m'envoie, et c'est sa parole que j'annonce : la majeure est évidente. Or j'ai reçu de Dieu cette puissance ; je prouve la mineure. *Lazare sors du tombeau!* Et le cadavre de Lazare mort depuis quatre jours, au vu et au su de toute une ville, se lève et sort du sépulcre ; donc, etc. Le syllogisme est en bonne forme! Mais, admirons en passant, tout à la fois, et cette grande prédilection pour les syllogismes affectée devant ceux qui n'y entendent rien, et cette folle aversion du syllogisme pour rien, devant ceux qui en savent faire ! » (*Cours de littérature.*)

2° *Le miracle est impossible!* Non, et c'est violer toutes les règles de la logique, quand le monde est plein de miracles, que de conclure d'une impossibilité prétendue à la non-existence des faits. Ce n'est pas là ce qu'a pensé le genre humain, qui toujours et partout a cru au surnaturel, à l'intervention directe de Dieu dans le gouvernement de l'univers, et n'a jamais pensé que le monde fût une machine matérielle qui fonctionnât sans Dieu. Non, car il n'est aucun peuple qui n'ait élevé vers le ciel des mains suppliantes. Non, car les lois de la création ne sont pas absolues, immuables, géométriques, et Dieu, loin d'être enchaîné par elles, peut y déroger, ou mieux, y avoir dérogé de toute éternité, par un décret libre de sa volonté. Dieu a pu créer, il a créé ! Et la création est le plus grand des miracles. Comment donc ne pourrait-il pas faire tous les miracles imaginables? Le Dieu qui ne pourrait pas faire des miracles serait un Dieu antiscientifique, antihistorisque, puisqu'il ne serait pas le Dieu créateur. Si les lois et les forces de la nature

sont absolument et éternellement invariables, si on ne peut les entraver dans leur marche, comment se fait-il que dans beaucoup de cas nous les changions, nous les asservissions, nous détournions de nous leurs effets nuisibles, nous remontions même à leurs sources pour les tarir ? Comment agissons-nous même sur l'esprit de nos semblables, et parvenons-nous à modifier leurs convictions et leurs volontés ? Si Dieu a donné aux causes secondes la vertu de produire leurs effets, ne faut-il pas qu'il ait cette vertu en lui-même ? Et s'il a cette vertu en lui-même, ne faut-il pas reconnaître qu'il peut produire à son gré les effets des causes secondes, sans les causes secondes, malgré et contre les causes secondes : multiplier le blé sans l'intervention de la terre, guérir les maladies sans remèdes, etc., etc... D'ailleurs, en quoi l'ordre général de la nature serait-il troublé, si Dieu a prévu les exceptions; s'il se les est réservées, s'il les a fait rentrer dans l'ordre général de la nature; si, par une exception voulue et prévue, le feu, tout en conservant sa propriété de consumer, ne consume pas ; si l'eau du fleuve, en conservant sa propriété de couler, remonte vers sa source ; si tel malade est guéri sans médecins et sans remèdes ; si un mort ressuscité vient reprendre la place qu'il occupait quelques jours auparavant ? Loin de troubler l'ordre, le miracle n'aide-t-il pas à son triomphe, puisqu'il est un des moyens les plus efficaces par lesquels Dieu exécute le plan qu'il a formé, et conduit les êtres à leur fin dernière et universelle : SA GLOIRE ET LEUR BONHEUR ! Quand il fait des miracles, Dieu, disait saint Augustin, change son œuvre, mais ne change pas son dessein ! Ce serait trop d'honneur, disait Rousseau, à celui qui nierait la possibilité du miracle, que de le punir. Il suffirait de l'enfermer.

3° *La probabilité du miracle ou d'une dérogation aux lois continues de la nature, est moins grande que la probabilité d'une erreur de la part des témoins qui affirment cette dérogation ou ce miracle ! Donc*

le miracle a en sa faveur une probabilité non-seulement nulle, mais négative, c'est-à-dire qu'il a contre lui toute probabilité! C'est le sophisme du trop célèbre philosophe anglais Hume, sophisme tant vanté, tant répété! C'est un sophisme, car il oppose à un fait affirmé, au miracle, non pas son impossibilité, — Hume ne nie pas la possibilité du miracle, — mais son improbabilité, ce qui est plus absurde encore que d'opposer au mouvement, au déplacement dans l'espace sa prétendue impossibilité. — Est-ce qu'il n'est pas de la nature essentielle de certains faits en général, et du miracle en particulier, d'être improbables, invraisemblables? Est-ce que la raison n'affirme pas comme un axiome que le vrai peut être complétement invraisemblable et par conséquent improbable? Sir Charles Babbage, dans son neuvième traité de *Bridgewater*, note I, page 131, ne s'est pas contenté de cette réponse philosophique. Il a prouvé rigoureusement que l'argument tant vanté de Hume était mathématiquement faux. Au temps de Hume, le calcul des probabilités ou des chances était trop peu avancé pour qu'on pût essayer même de comparer rigoureusement les deux probabilités opposées l'une à l'autre par Hume, probabilité du miracle, probabilité de l'erreur des témoins. Mais les savantes théories de Laplace ont rendu ce calcul possible. Sir Charles Babbage l'a fait, et il a nettement établi cette proposition: 1° Quelque grande que soit la probabilité fournie par l'expérience contre l'occurrence d'une dérogation aux lois de la nature ou d'un miracle, on peut toujours concevoir un nombre de témoins assez grand pour que l'improbabilité de l'erreur de leur témoignage unanime soit plus grande que l'improbabilité de l'occurrence du miracle. En d'autres termes: on peut toujours concevoir ou assigner un nombre de témoins indépendants tel, que l'improbabilité de la fausseté de leur témoignage concordant soit plus grande que l'improbabilité de l'occurrence du miracle lui-même, tel, par conséquent, que, dans la théorie de Hume, il prouverait la vérité du miracle. Sir Charles Babbage ne s'est pas

contenté de l'analyse, il a passé aux nombres, et les nombres ont donné un démenti brutal au sophiste.

4° *Il est impossible de constater le miracle*, et par là même d'en être certain! Cette affirmation est le comble de l'absurdité. Faut-il de meilleurs yeux pour s'assurer de la mort et de la vie de Lazare, que pour s'assurer de la mort et de la vie de tout autre homme? Faut-il avoir de meilleures oreilles pour entendre la voix accentuée qui le rend à la vie? Faut-il plus de bon sens que n'en a le commun des mortels pour comprendre que si un homme peut naturellement passer du sommeil à la veille, il ne peut passer de la mort à la vie que par une vertu surnaturelle? Affirmer qu'il faut, pour qu'un miracle soit certain, qu'il se fasse dans un amphithéâtre, sous les yeux des médecins, des physiologistes, des physiciens et des chimistes, devant une commission composée d'hommes spéciaux ayant l'habitude de l'analyse et de l'observation, qui fassent sélection du cadavre, qui choisissent la salle, règlent le programme de l'expérimentation, c'est tout simplement absurde et indécent.

L'homme du peuple et l'homme du monde, au contraire, sont plus compétents que le savant, parce que le savant, trop orgueilleux, n'admettra jamais des faits en dehors de ses théories et de ses formules! Dieu ne se révèle qu'au petits et aux humbles.

5° *Les miracles peuvent être expliqués par les voies de la nature aujourd'hui mieux connues!* Non! Cette explication ne saurait s'appliquer évidemment à aucun des miracles de Jésus-Christ et des apôtres, et moins encore aux Splendeurs de la Foi! Que les savants invoquent, autant qu'il leur plaira, les lois encore inconnues de la nature, qu'ils fassent appel en outre à la puissance de l'imagination, tant qu'ils n'auront pas démontré qu'un médecin peut guérir un malade par sa seule parole, ressusciter un mort par un acte de sa volonté, etc., ou que l'imagination puisse consolider une fracture, fermer une blessure, rendre la vue à un aveugle, faire tomber la pluie, ou ramener le beau temps, ils n'auront rien fait.

6° *Il ne se fait plus de miracles!* Il suffit qu'il y en ait eu pour que la Religion chrétienne soit divine! Mais le miracle n'a pas cessé dans la sainte Église de Dieu. Voyez plutôt Lourdes et les canonisations incessantes de saints, qui ne se font jamais sans la constatation solennelle de miracles éclatants. Et les quinze splendeurs de la foi, prophéties sans cesse accomplies, miracles incessants, plus éclatants que la résurrection des morts.

7° *Les miracles peuvent venir du démon!* L'existence du démon est elle-même un miracle, ou du moins un fait surnaturel, connue principalement par la Révélation! Le démon ne peut pas avoir été l'auteur des miracles de Jésus-Christ, des apôtres, de la sainte Vierge, des saints, car ils se sont faits contre lui, et il ne peut être contraire à lui-même.

Nous verrons plus tard ce que sont les prétendus miracles du magnétisme, du spiritisme, etc.

8° *Toutes les religions, même celles qui sont évidemment fausses ont eu leurs miracles!* Des semblants de miracles, des tours de force et d'adresse, des effets de prestidigitation, oui! De vrais miracles, Non!

Au reste, la prétention de toutes les religions au miracle ne prouve-t-elle pas que partout on a cru, et que le miracle est possible et qu'il est nécessaire, parce qu'il est comme la seule signature apposée par Dieu à son œuvre! Et que sont les prétendus miracles du paganisme, comparés à la série si imposante des miracles qui, depuis Moïse jusqu'à Jésus-Christ, et depuis Jésus-Christ jusqu'à nous, ont été faits publiquement, et en plein midi, devant des milliers de témoins intéressés à les contredire, d'autant plus qu'ils avaient pour but non de caresser les passions, mais de réformer les mœurs.

Disons enfin comment, par une comparaison très-saisissante et en faisant appel au chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre de la mécanique-mathématique, un savant très-illustre, sir Charles Babbage l'immortel auteur de la MACHINE A CALCULS ANALYTIQUES, a réussi à éclairer d'un

jour nouveau la question de la nature et de la possibilité du miracle.

« Le lecteur est donc assis devant la machine à calculs, mise en mouvement à l'aide d'une manivelle, et il voit apparaître dans les lucarnes des chiffres dont l'ensemble représente des nombres, qui se succèdent suivant une loi déterminée, la série, par exemple, des nombres carrés 2, 4, 9, 16, 25, 36. Il a pu prolonger l'expérience aussi longtemps qu'il a voulu, on peut supposer qu'elle a duré des années et des siècles, sans qu'il ait cessé de constater que le nombre écrit à chaque instant, est le nombre carré qui suit, de telle sorte que cette production des nombres carrés soit comme une loi de la nature, la succession indéfinie des levers et des couchers du soleil, et qu'il y a mille à parier contre un que le nombre à venir sera encore un nombre carré. Mais voici que le constructeur de la machine s'écrie tout à coup : Le premier nombre qui apparaîtra dans les cases, et que vous croyez devoir être un nombre carré, ne le sera pas. Quand la machine fut originairement créée pour marquer ces nombres, j'ai imprimé en elle une loi qui coïncide dans tous les cas avec celle des nombres carrés, mais j'ai fait exception pour le nombre qui doit sortir maintenant. Après qu'il se sera montré, la loi des nombres carrés reprendra sa marche invariable, jusqu'à la destruction de la machine elle-même. Celui qui est témoin de ce tour de force accordera sans peine à l'artiste qui a ainsi voulu l'accomplissement d'un fait prévu un si grand nombre de siècles à l'avance, un plus grand degré de puissance que si la machine n'avait enregistré qu'une série. Et si l'inventeur explique que, dans la construction de sa machine, il a le pouvoir de faire apparaître en son temps tout nombre faisant exception aux lois établies, pour toutes les périodes à venir, aussi éloignées, et aussi inégales qu'on puisse les imaginer ; s'il ajoute encore qu'il a donné ce mode de construction à la machine pour la mettre en parfait accord avec les événements dans chacune des

périodes respectives, l'observateur ne pourra s'empêcher d'y reconnaître une puissance plus considérable que si, lorsque chacun de ces événements divers doit se présenter, il avait fallu intervenir pour troubler momentanément la marche des calculs de la machine. Si, outre cela, l'inventeur, se tenant éloigné, faisait que l'observateur, pour la parfaite intelligence de la machine, produisît lui-même, par un simple procédé, par exemple en déplaçant un boulon, ces déviations apparentes, toutes les fois que certaines combinaisons se présenteraient à son regard; s'il était enfin doué du pouvoir de prédire les cas exceptionnels qui dépendent de la seule volonté de l'observateur, bien que, sous d'autres rapports, ils dépassent les limites de sa puissance et de son intelligence, il faudra bien admettre qu'une machine ainsi constituée suppose une puissance inimaginable d'invention.

La machine à calculs analytiques que j'ai mise sous les yeux du lecteur, possède ces qualités. Elle est faite pour obéir à toute loi donnée, et pour produire, à des périodes aussi éloignées qu'on voudra, une ou plusieurs exceptions apparentes à la loi. Il faut cependant observer que cette loi apparente qui s'est imposée à l'attention du spectateur, par suite d'une induction illimitée, n'est pas la pleine expression de la loi en vertu de laquelle fonctionne la machine; il faut de plus noter que le cas d'exception est aussi absolument et irrésistiblement la conséquence nécessaire de l'organisation primitive de la machine, que chaque calcul individuel pris dans la masse de ceux qu'elle peut éventuellement produire. Je n'ai pas eu l'intention de donner à la machine, dans son plan primitif, le pouvoir de faire des calculs, autant au-delà de l'analyse mathématique que ceux dont je viens de parler; je n'entrevois pas même, actuellement, de période après laquelle cette extension pourrait être utile à l'esprit humain. J'ai été simplement préoccupé de donner à l'invention un degré de généralité renfermant une grande manifestation de puissance mathématique.

J'ai parfaitement la conscience que les généralisations mécaniques qu'elle peut recevoir dépassent de beaucoup celles que j'ai eu le loisir d'étudier. J'ai également écarté certaines combinaisons qui ne pourront pas avoir d'utilité d'ici longtemps. Au milieu de celles que j'ai été amené à étudier, j'ai observé les possibilités dont je viens de parler ; et les réflexions qu'elles ont produites dans mon esprit m'ont engagé à poursuivre mes recherches. Si le lecteur convient avec moi que ces spéculations conduisent à une conception plus élevée du grand Auteur de l'univers que toutes celles entrevues jusqu'ici, il conviendra également que l'étude des branches les plus abstraites de la mécanique pratique, combinée avec celle des mathématiques, dans ce qu'elles ont de plus profond, n'empêche en aucune façon l'esprit humain de percevoir les raisons évidentes de la vérité des dogmes de la religion naturelle. J'ose même dire que ces caractères fournissent de la grandeur de la création des preuves plus extensives peut-être que celles fournies jusqu'à présent par les sciences d'observation, ou la physique.

C'est encore cette fois le dernier mot, le *nec-plus-ultra* de la science la plus avancée, et je ne puis rien ajouter. La science a parlé comme Rome parlait, la cause est finie !

Chapitre Vingt-Huitième.—**Le Péché originel.** — Adam et Ève, le premier homme et la première femme, ont été placés dans le Paradis terrestre. Après un temps d'épreuve fixé par Dieu, ils doivent sans mourir entrer en possession de la félicité surnaturelle des cieux. Mais ils désobéissent et mangent du fruit défendu. Déchus aussitôt de la vie de la grâce et de la justice originelle, ils sont chassés du Paradis terrestre, condamnés à la fatigue, à la souffrance, à la mort ; et ils tombent sous la puissance du démon qui les a encouragés dans leur désobéissance. Le châtiment et ses suites funestes, l'ignorance, la concupiscence, la privation de la grâce sanctifiante, l'esclavage du démon, etc., se sont étendus à la postérité

entière d'Adam et d'Ève. Nous naissons tous conçus dans le péché, enfants de colère, exclus du bonheur surnaturel des cieux : C'EST LE DOGME ET LE MYSTÈRE DU PÉCHÉ ORIGINEL! Dogme et mystère clairement affirmés et définis dans la sainte Ecriture, dans l'enseignement de l'Eglise, dans les traditions du genre humain.

« Voici, disait David, que je suis conçu dans l'iniquité, et que ma mère m'a conçu dans le péché » *(Ps. L.)*. « Qui, disait Job, peut rendre pur l'homme issu d'un GERME IMPUR? Comment l'homme né de parents coupables pourrait-il être immaculé et juste? » (XIV, 4; XV, 14.) « Le péché est entré dans le monde, disait saint Paul, par un seul homme, en qui tous ont péché, et par le péché la mort, qui n'a épargné personne. » (*Rom.* V, 12.) « Nous sommes par nature des enfants de colère. » (*Epist.* II, 3.)

Résumant les enseignements des saintes Écritures, des saints Pères, des conciles antérieurs, le jugement et le sentiment de l'Église universelle, le concile de Trente formule ainsi ses anathèmes : « Si quelqu'un refuse de reconnaître qu'Adam, le premier homme, après avoir transgressé dans le Paradis terrestre le commandement de Dieu, a perdu aussitôt la sainteté et la justice dans lesquelles il avait été établi ; que par cette prévarication il a encouru la colère de Dieu, et par suite, la mort dont Dieu l'avait auparavant menacé, avec la servitude de celui qui, dès lors, eut l'empire de la mort, le démon ; et que, par ce péché, Adam tout entier, dans son corps et dans son âme, fut réduit à un état pire, qu'il soit anathème! 2° Si quelqu'un affirme que la prévarication d'Adam a nui à lui seul et non à sa race, qu'il a perdu pour lui seul, et non pour sa postérité, la sainteté et la justice qu'il avait reçues de Dieu, ou que souillé par son péché de désobéissance, il n'a répandu dans tout le genre humain que la mort et les peines du corps, et non aussi le péché qui est la mort de l'âme, qu'il soit anathème! »

Il est donc de foi : 1° qu'Adam a été créé, non dans

l'état de nature pure, mais dans la sainteté et la justice surnaturelles, dons gratuits de Dieu ; 2° que par son péché il est déchu de l'état surnaturel de justice et de sainteté, et qu'il a été réduit à l'état de nature pure, ou même à un état pire que l'état de nature pure (c'est au moins l'opinion du plus grand nombre de théologiens, et il nous semble que le comparatif *pire* du concile de Trente ne peut pas avoir d'autre signification) ; 3° que la prévarication d'Adam est devenue commune à toute sa race, non-seulement quant à la peine et à la mort, mais même quant à la coulpe, ou tache inhérente et propre à chacun ; en ce sens que tous ont réellement péché en Adam, et naissent pécheurs, enfants de colère, non par imitation mais par propagation.

Cette histoire de la chute de l'homme, de la déchéance de la race humaine, est en outre affirmée par l'ensemble de toutes les traditions. Nous trouvons en effet, partout, l'homme primitif créé dans un état d'innocence, de bonheur et de civilisation ; placé dans un lieu de délices; roi de la nature, donnant aux animaux les noms qu'ils portent; conversant familièrement avec Dieu, etc.; la première femme prêtant l'oreille à la voix du serpent et introduisant le mal dans le monde ; Adam perdant toute sa postérité par sa fatale condescendance au désir d'Ève ; Adam et Ève honteux de leur nudité, et se faisant des vêtements pour la cacher ; Ève condamnée à enfanter dans la douleur ; Adam et Ève livrés à l'ignorance, à la concupiscence, à la souffrance et à la mort ; la dénonciation d'une inimitié éternelle entre le l'homme et le démon ; la promesse du pardon et d'un médiateur entre Dieu et l'homme, etc., etc.

On pourrait invoquer, enfin, en faveur du dogme chrétien, l'étude psychologique de l'âme humaine et la preuve expérimentale. Elles nous disent, en effet, que le trouble, le désordre, la contradiction, et, par conséquent, la déchéance sont dans l'âme humaine. La Phèdre antique, comme Job, comme saint Paul, se plaignent amèrement de ne pouvoir pas faire le bien

qu'ils aiment, et d'être fatalement entraînés au mal qu'ils réprouvent. « Rien ne nous heurte plus rudement, disait Pascal, que cette doctrine du péché originel, et, cependant, sans ce mystère le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes..... L'homme est plus inconcevable sans ce mystère que le mystère n'est inconcevable à l'homme..... J'avoue qu'aussitôt que la religion chrétienne découvre ce principe que la nature humaine est corrompue et déchue, cela ouvre les yeux à *voir partout* le caractère de cette vérité; car la nature est telle qu'elle marque *partout* un Dieu perdu, dans l'homme et hors de l'homme. » Bossuet dit à son tour: « *D'où vient cette discordance*, et pourquoi vois-je ces parties si mal rapportées? Ces mesures si mal assorties, avec des fondements si magnifiques, ne crient-elles pas assez haut que l'ouvrage n'est pas absolument divin, que le péché y a mêlé du sien, que l'homme a voulu bâtir à sa mode sur l'ouvrage de son créateur, et s'est éloigné du plan? voilà le mot de l'énigme, voilà le dégagement de tout embarras ! » Enfin Châteaubriand a dit: « Le péché originel est retrouvé, puisque l'homme tel que nous le voyons n'est vraisemblablement pas l'homme primitif. Il contredit la nature, dérègle quand tout est réglé, double quand tout est simple; mystérieux, changeant, inexplicable, il est visiblement dans l'état d'une chose qu'un accident a bouleversé. C'est un palais écroulé et rebâti sur ses ruines... La confusion et le désordre de toutes parts, surtout dans le sanctuaire. » Bayle lui-même a dit, vaincu par l'évidence: « La vie présente n'est presque autre chose qu'un combat continuel des passions avec la conscience, dans lequel celle-ci est presque toujours vaincue. Ce qu'il y a de plus étrange et de plus bizarre dans ce combat, est que la victoire se déclare très-souvent pour le parti qui choque tout à la fois les idées que l'on a de l'honnêteté, et la connaissance que l'on a de son intérêt temporel. Le vrai système des chrétiens est le seul qui puisse résoudre ces difficultés. Il nous apprend que depuis que

le premier homme fut déchu de son état d'innocence, tous ses descendants ont été assujettis à une telle corruption, qu'à moins d'une grâce surnaturelle ils sont nécessairement esclaves de l'iniquité, enclins à mal faire, etc. »

Ce fait psychologique étrange, que nous sommes des êtres contradictoires avec nous-mêmes, ne vient pas de Dieu qui est l'ordre essentiel, et ne peut pas être l'auteur du désordre. Il ne vient pas de la faiblesse inhérente à tout être fini, car l'âme faite à l'image de Dieu est naturellement inclinée vers Dieu. Elle ne vient pas de l'abus que nous aurions fait personnellement de notre liberté, car nous nous sentons inclinés et portés au mal dès l'enfance, aussitôt que nous pouvons faire usage de nos facultés, comme si le vice nous était devenu naturel, et naissait dans notre âme ainsi que les ronces et les épines naissant de la terre, d'elles-mêmes et sans culture. Donc la contradiction ne peut venir que d'une faute primitive qui nous est transmise héréditairement par la naissance.

Mais nous le reconnaissons, cette preuve fournie par la psychologie et l'expérience, n'a de valeur qu'autant qu'on aura prouvé : 1° que l'état de nature pure est contraire à la nature de Dieu et de l'homme ; 2° que nous naissons dans un état de dégradation pire que l'état de nature ; or, 1° tous admettent, et c'est presque un dogme de foi, que Dieu aurait pu se contenter de donner à l'homme sorti de ses mains, ce qui constitue essentiellement sa nature, *largiens naturam*, sans y ajouter de son plein gré, gratuitement, bénévolement, la grâce, *donans gratiam* ; 2° beaucoup de théologiens n'hésitent pas à accorder que l'état actuel de l'homme n'est, sous aucun point de vue intrinsèque, pire que l'état de nature pure ; qu'il n'y a entre l'homme de la nature pure et l'homme déchu d'autre différence que celle d'un homme nu avec un homme dépouillé ; que notre corruption n'est l'effet ni de la privation d'un don naturel, ni d'une qualité morbide, dont l'âme serait affectée. Dans

cette opinion assez commune, et tolérée par l'Église, le péché originel consisterait tout entier dans la privation, causée par la désobéissance d'Adam, de la vie, de la grâce, et des dons surnaturels de l'âme. Il y avait entre Adam et nous une solidarité essentielle ; au nom de cette solidarité, nous naissons dans l'indigence où il est tombé ; la justice divine nous retire des priviléges gratuits, et nous dépouille des dons surnaturels.

Il est évident qu'à ce point de vue, les objections par lesquelles on combat le dogme ou mystère du péché originel perdent toute leur valeur. On ne peut plus dire en effet : 1° que ce dogme soit un dogme barbare, puisque la privation de dons gratuits et surnaturels n'est contraire ni aux attributs de Dieu ni aux droits essentiels de l'homme; 2° que l'enfant serait contre toute équité coupable d'un péché qu'il n'a pas commis, puisque la transgression est l'œuvre unique d'Adam, qu'il n'y a qu'un péché originel; que l'enfant naît simplement dans la privation de biens gratuits ; 3° qu'on ne pourrait expliquer la complicité de l'enfant que par la préexistence des âmes ou une sorte de panthéisme humanitaire ; car il n'y a aucune participation de l'enfant à la faute adamique ; 4° que nous expliquons la concupiscence par la concupiscence, car ce n'est pas à la concupiscence mais à la liberté seule que nous demandons la raison de la possibilité de la faute originelle.

Mais je suis forcé, malgré moi, d'admettre que cette théorie est par trop indulgente, que le péché originel ne peut pas être une simple négation ou privation ; qu'entre l'homme déchu et l'homme de nature pure, il y a plus de différence qu'entre l'homme dépouillé et l'homme nu; que la réponse aux objections est par trop facile; qu'en un mot les explications font par trop disparaître ou plutôt suppriment le mystère du péché originel. Cette doctrine ne s'accorde suffisamment, ni avec la *conception d'un germe immonde*, de Job, ni avec la *conception dans les iniquités et dans le péché*, de David ; ni avec le mot terrible de saint Paul, *enfants de colère*, *par*

nature, ni avec le *genre humain, infecté originellement par quelque péché*, de saint Thomas d'Aquin ; ni enfin avec l'homme blessé dans ses facultés naturelles, et constitué *dans un état pire*, du concile de Trente. Pour moi donc, la transmission à tous les hommes du péché originel suppose plus qu'une simple spoliation, elle suppose une altération intrinsèque, une diminution véritable et profonde des facultés naturelles. La concupiscence de l'homme déchu est plus ardente et plus entraînante ; la promptitude au mal de ses sensations et de ses pensées, qui inspirait à Dieu une pitié profonde, est plus intense ; la malice dans laquelle le monde entier est plongé est plus effrayante qu'elle ne l'aurait été dans l'état de nature pure. Oui, il est des perversités humaines qui sortent de l'ordre naturel, que l'on peut appeler surnaturelles parce qu'elles sont la conséquence nécessaire d'une nature viciée ou d'une influence, d'une obsession satanique exagérée, à laquelle l'homme n'aurait pas été soumis dans l'état de nature pure. Ce n'est pas en haine de la création, mais en haine de la rédemption, que l'enfer s'acharne contre le genre humain, et circule sans cesse comme un lion avide de sa proie. Il reste à montrer comment cette altération de la nature humaine chez Adam et sa transmission à sa postérité sont raisonnables, justes, conformes aux lois générales de la création, de la génération, etc., ou qu'elles sont en toute vérité la conséquence nécessaire des idées universellement admises sur la solidarité inhérente à l'unité physique, physiologique, morale et sociale du genre humain.

La raison et la foi nous enseignent que l'âme humaine est la forme substantielle du corps, l'agent par lequel l'être humain est, vit, sent ; le principe de tous ses actes, de toutes ses opérations ou fonctions, nutrition, croissance, génération, etc., etc. Par cela même qu'elle est la forme substantielle du corps, le principe de ses actes, si l'âme vient à subir, dans le premier père du genre humain, une modification profonde, cette modi-

fication profonde doit avoir son retentissement dans la nature humaine tout entière ; or quelle modification plus profonde dans l'âme que la cessation brusque de la vie surnaturelle de la grâce ? Il est donc tout naturel que, par le péché, la nature humaine ait été profondément altérée ; que l'empire de l'âme sur le corps et les sens du corps ait diminué dans une proportion considérable : que l'intelligence soit devenue moins accessible à la vérité, la raison moins droite, la conscience moins éclairée, les sens moins soumis à la raison, etc., etc. L'altération mystérieuse de la nature humaine ainsi comprise, sa transmission héréditaire se comprend, elle aussi, sans peine, parce qu'elle n'est à son tour qu'une conséquence naturelle de la génération. C'est encore l'âme, forme du corps, qui détermine cette fonction mystérieuse, et le germe qui la constitue est lui-même passif de l'âme, modifié ou altéré quand l'âme a subi une altération profonde ! Ne trouverions-nous pas ici la raison DU GERME IMMONDE DE JOB ? Nous avons constaté que la conception est sous la dépendance des impressions reçues de l'extérieur, nous avons expliqué ainsi la parturition, déclarée d'abord impossible, des agneaux tachetés de Jacob, et proclamée aujourd'hui un phénomène quotidien, confirmé par le fait immense que dans la nature le pelage des animaux et le plumage des oiseaux sont d'une uniformité vraiment étonnante, tandis que dans la domesticité cette uniformité fait place à une variété indéfinie. Si une simple impression physique agit si profondément sur la conception, comment l'état de l'âme, forme du corps, n'exercerait-elle pas une influence énergique ? C'est une loi générale de la nature que tout être engendre un être semblable à soi, et que tout être engendré se trouve, sous tous les rapports, dans l'état de l'être qui l'engendre, à moins qu'il n'y ait écart de la nature. Ce principe gouverne le règne végétal et le règne animal ; nous le retrouvons dans le règne humain, mais avec une mobilité plus grande, à tous les points de vue, physique, physiologique, moral, social. Il existe incon-

testablement, au sein de l'humanité, par suite de l'unité d'origine, une loi d'hérédité qui embrasse tout : la constitution physique avec la santé et la maladie ; le caractère ou naturel bon et mauvais, la noblesse et la dégradation, le mérite et le démérite, la liberté et la servitude, la richesse et la pauvreté, la vérité et l'erreur, les biens du corps et les biens de l'âme, les biens du temps et les biens de l'éternité. La loi de solidarité considérée comme ayant sa source dans l'unité morale ou sociale se retrouve entre le corps et l'âme, entre les membres d'un même corps, entre les citoyens d'une même nation, entre tous les membres d'une même famille, d'un même état ou même de l'humanité, entre l'homme et le monde matériel, entre l'homme et le monde spirituel. En résumé, puisque, d'une part, la solidarité est partout, que, d'autre part, la science va multipliant sans cesse les exemples ordinaires et extraordinaires d'*atavisme*, c'est-à-dire de transmission, à travers plusieurs générations, de détails, même secondaires, de l'organisation physique, physiologique, psychique, comment se refuserait-elle à croire à la transmission de la déchéance originelle? Le seul fait, sans exception, et si profondément mystérieux de la perpétuité des genres, des espèces, des variétés mêmes, force en quelque sorte à admettre que la réalité de tous les êtres successivement engendrés est contenue dans le premier parent ; il est donc tout naturel que le genre humain tout entier ait péché dans Adam. « L'œuf, disait M. Claude Bernard qui passait cependant pour être positiviste ou même matérialiste, est la première condition de la loi organogènique qui préside à l'évolution de tout être vivant.... C'est, sans contredit, de tous les éléments histologiques le plus merveilleux, car nous le voyons produire des séries entières d'organismes entiers. »

Que serait-ce si nous appelions à l'aide du mystère du péché originel la pangenèse de Darwin, dernier mot de la science la plus aventurée, qui veut que la simple cellule élémentaire contienne, non-seulement les éléments

ou principes constituants des corps, mais encore, sous forme de gemmules toxiques, les principes des états morbides, des maladies héréditaires, des difformités, des monstruosités, etc., etc.

Mais, dira-t-on, le péché originel est une affection des âmes qui ne sont pas transmises ou engendrées, qui sont au contraire immédiatement créées et infusées aux corps, soit au moment même de la conception, soit à l'instant de l'organisation. Nous pourrions admettre avec beaucoup de philosophes, de Pères de l'Eglise, de docteurs, que la transmission des âmes se fait comme celle des corps par génération et propagation, ce qui ferait évanouir toute difficulté. Mais en maintenant comme incomparablement plus probable la création immédiate des âmes, n'est-il pas permis de croire que l'âme créée directement, mais infusée au germe que Job appelait si savamment et si éloquemment IMMONDE, germe dont elle est la forme évolutive, ne puisse faire évoluer qu'un être dégradé et déchu. C'est en cela que consiste réellement le secret du péché originel, dont le *comment* n'en constitue pas moins un mystère profond! Sans doute que si le péché originel était un péché actuel, ce qui est contradictoire dans les termes, il serait en effet absurde de l'attribuer aux âmes qui n'existaient pas. Mais il s'agit, non d'un acte, mais d'un état ; or on comprend très-bien que l'âme soit constituée dans cet état de déchéance ou de dégradation, par cela même qu'elle devient la forme d'un germe infecté : *De immundo conceptum semine !*

En résumé, le péché originel ou la transmission au genre humain tout entier de la transgression d'Adam, est une conséquence légitime et naturelle des lois de la génération et de la solidarité humaine. Elle n'a rien d'injuste, et nous sommes même en droit de nous écrier avec l'Eglise : *Felix culpa!* Oui, heureuse faute! puisqu'elle a été divinement et surabondamment compensée par les augustes mystères de l'Incarnation et de la Rédemption ; puisque là où le péché avait abondé, la

grâce a été surabondante ; puisque si par le péché d'un seul la mort avait régné, la vie par la mort d'un seul a régné surabondamment et pour l'éternité.

Chapitre Vingt-Neuvième. — **Le mystère de l'Incarnation.** — L'Incarnation est le mystère du Fils de Dieu fait homme ; il nous est révélé en ces termes par saint Jean, au début de son Évangile : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui ! Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous, plein de grâce et de vérité, et nous avons vu sa gloire, la gloire du Fils unique du Père. » Saint Jean dit encore dans sa première Épître : CE QUI ÉTAIT DÈS LE COMMENCEMENT, CE QUE NOUS AVONS ENTENDU, CE QUE NOUS AVONS VU DE NOS YEUX, CE QUE NOUS AVONS CONTEMPLÉ ET TOUCHÉ DE NOS MAINS DU VERBE DE LA VIE, NOUS VOUS L'ANNONÇONS». Les apôtres nous ont appris à redire sans cesse : «Je crois en Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu, qui a été conçu du Saint-Esprit, qui est né de la Vierge Marie, qui a souffert sous Ponce-Pilate, qui a été crucifié, qui est mort, qui a été enseveli, qui est ressuscité, qui est monté au ciel, qui est assis à la droite du Père tout-puissant, d'où il viendra juger les vivants et les morts. »

Ce dogme mystérieux est plus nettement défini encore dans le symbole de saint Athanase. « Il est nécessaire au salut éternel qu'on croie fidèlement à l'Incarnation de Notre Seigneur Jésus-Christ. Une foi droite nous oblige donc à croire et à confesser que Notre Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu, est Dieu et homme. Dieu engendré avant les siècles de la substance de son Père, et homme né dans le temps de la substance de sa mère. Dieu parfait et homme parfait, subsistant par une âme raisonnable et une chair humaine. Égal à son Père selon sa divinité, plus petit que son Père selon son humanité, qui, quoiqu'il soit Dieu et homme, n'est pas deux, mais un seul Christ. Un, non par la conversion de la divinité en

chair, mais par l'Assomption, par Dieu, de l'humanité. Un absolument, non par la confusion de la substance, mais par l'unité de la personne. Car, de même que l'âme raisonnable et la chair sont un seul homme, Dieu et l'homme sont un seul Christ. » Voilà, tout ensemble et la définition du mystère, et la comparaison naturelle qui nous en fait entrevoir la possibilité. En effet, puisque l'homme est lui-même une incarnation, un esprit uni à une chair, dans l'unité de personne ou de moi, pourquoi en Jésus-Christ la divinité ne se serait-elle pas unie à l'humanité dans l'unité du moi divin, comme l'âme est unie au corps pour ne former qu'un moi humain ? L'âme est simple, active, indivisible, indestructible ; le corps est inerte, étendu, divisible, corruptible ! Comment l'âme a-t-elle pu s'unir à lui ? Un jour l'esprit s'est infusé ou a été insufflé à la matière ; et tous deux n'ont plus fait qu'un homme ; sans qu'on puisse jamais dire de quelle manière se constitue cette unité mystérieuse. J'ai un corps, j'ai une âme, et je sens qu'ils sont étroitement unis. Je sens leur distinction absolue, mais je sens peut-être mieux leur pénétration réciproque. La science la voit jusqu'au point de l'exagérer ! Il n'y a pas dans mon esprit une pensée, un rêve, etc., il n'est point dans mon cœur une émotion, un sentiment qui ne laissent leur trace sur un de mes organes. A son tour, il n'est pas une molécule du cœur qui ne réagisse sur mes pensées ou mes affections. Il en est de même de tous mes autres organes, ils sont matériels de leur nature ; mais unis à mon âme, ils ont pris une certaine spiritualité. Ce que nous observons dans l'Incarnation humaine, pourquoi ne le retrouverions-nous pas dans l'Incarnation divine ? Dieu est Esprit, l'âme est esprit, Dieu a fait l'âme humaine à son image, elle est de son genre ! Au moment où l'âme humaine de Jésus allait s'unir au corps formé du plus pur sang de Marie par l'intervention de l'Esprit-Saint, pour l'élever à la qualité de personne humaine, pourquoi le Verbe divin n'aurait-il pas pu s'unir à cette âme humaine et l'élever, dans l'union avec son corps, à la dignité infinie

de personne divine, où l'homme ne subsiste plus en lui-même, mais dans le Verbe divin. Dans cette union si extraordinaire, il n'y a plus qu'une personne, le Christ, l'Homme-Dieu ! Jésus-Christ est vraiment homme, il a un esprit comme le nôtre, une imagination, une sensibilité, une volonté, un cœur et aussi un corps semblables aux nôtres ! En lui la nature humaine est complète, nul homme n'a été plus homme que lui ! Et en même temps, il est Dieu, pleinement Dieu, parfaitement Dieu, et il suffit d'un regard pour s'en assurer, comme il suffit d'un regard pour voir en lui l'homme. « Il naît, dit Bossuet, mais il naît d'une Vierge, et sa naissance est annoncée par les anges. Il mange, mais quand il lui plaît et servi, quand il le veut, par les anges. Il peut se passer de tout aliment matériel, sa nourriture est la volonté de son Père. Il demande à boire à la Samaritaine, mais il lui révèle les secrets de son cœur et la convertit. Il entend l'accusation portée contre la femme adultère, mais en même temps il écrit sur le sable les crimes secrets des accusateurs ! Il dort, mais pendant son sommeil il empêche la barque de couler. Il marche, mais quand il l'ordonne l'eau devient ferme sous ses pieds. Il crache, mais la boue qu'il fait avec sa salive rend la vue à l'aveugle-né. Il pleure Lazare, mais il le ressuscite. Il meurt, mais en mourant il met la crainte au cœur de la nature entière. Il rompt le pain avec les disciples d'Emmaüs, mais il remplit leurs cœurs d'ardeurs toutes divines. Il tient partout un milieu si juste, qu'en se montrant homme, il se montre en même temps Dieu. En se déclarant homme, il se déclare aussi Dieu. L'économie est si sage, la dispensation si prudente, toutes choses sont si admirablement ménagées, que la divinité apparaît tout entière et l'humanité tout entière. »

Mais voici quelque chose de plus admirable encore que la coexistence des deux natures. Il y a en moi deux natures, une nature matérielle et une nature spirituelle. Mais je crois sentir en outre comme une union intime de ces deux natures. Il y a un troisième qui dit mon âme et

qui dit mon corps, qui parle de l'une et de l'autre comme siens. Ce troisième, c'est le MOI, qui appartient à l'âme, mais à l'âme en tant qu'elle est un double foyer d'actions, dont elle accepte la responsabilité, c'est la personne humaine. Or la Foi nous fait un devoir de concevoir de même en Notre-Seigneur Jésus-Christ deux foyers d'actions, un foyer d'actions humaines, parce qu'il est homme; un foyer d'actions divines, parce qu'il est Dieu; mais avec un centre unique de responsabilité, un seul MOI, une seule PERSONNE, le moi du Verbe divin, la personne du Fils de Dieu. Donc toutes les actions de Jésus-Christ, spirituelles et corporelles, humaines et divines, sont les actions du Verbe, du Fils de Dieu. Il naît, il prie, il pense, il aime, il souffre; mais une larme de ses yeux, un soupir de son cœur, un acte d'adoration et d'amour, ont un prix infini. Puisque l'incarnation humaine, l'union hypostatique du corps et de l'âme échappe à tout regard de l'esprit, comment s'étonner que l'incarnation divine, l'union hypostatique de la nature divine et de la nature humaine reste un mystère impénétrable? De même donc que ce qui est une énigme insoluble dans l'homme, ce n'est ni la présence du corps, ni la présence de l'âme, ni la transpiration de l'âme dans tout le corps, mais le comment de la fusion du corps et de l'âme dans une si harmonieuse unité, ce qui est un mystère dans l'Incarnation divine, ce n'est ni la présence en Jésus-Christ de la divinité, ni la présence de l'humanité, ni même l'union hypostatique de la divinité et de l'humanité, mais comment cette union ineffable s'est réalisée et s'exerce; comment le Verbe s'est fait chair.

Cet adorable mystère de l'Incarnation est parfaitement digne de Dieu à qui Jésus-Christ, l'Homme-Dieu, rend des hommages proportionnés à sa souveraine majesté. Il est une source de grandeur, de bonheur, de gloire pour l'humanité, à laquelle il offre un Dieu qui ne se perd pas dans des lointains impossibles, dans les rayons d'une lumière inaccessible, puisqu'il est homme et qu'il répond sympathiquement à toutes les exigences de la

nature humaine, et d'autant plus que l'Homme-Dieu a daigné la prendre déchue, misérable, humiliée, souffrante; qu'il se donne pour mère la plus belle, la plus pure des créatures humaines; qu'il apparaît petit enfant, plein de bonté et de douceur ; qu'il consacre trente-trois ans à faire du bien, qu'il daigne mourir pour les hommes qu'il a tant aimés.

Et qu'elles furent admirables, les conséquences de l'Incarnation ! Le monde vit tout à coup reparaître, relevée des ignominies de la chute la beauté de l'homme divinement fondue dans la beauté de Dieu, et ce fut quelque chose de si élevé, de si pur, de si entraînant, que les apôtres furent conquis d'un seul regard, et que les foules s'ébranlèrent. Ce qu'on avait adoré sur le visage du maître, on le contempla bientôt avec étonnement sur celui des disciples; on vit apparaître des types nouveaux, d'une beauté inconnue, d'une grâce, d'une dignité, d'une paix, d'une modestie, d'une énergie, d'une sérénité inouïes ; et le sourire des cieux s'épanouir sur ces visages d'enfants, de jeunes filles, de vierges, de pontifes, de confesseurs. Par l'Incarnation, en un mot, l'homme devient participant de la nature divine, héritier de Dieu, cohéritier de Jésus-Christ et de sa gloire éternelle.

Comment ne pas accepter avec des transports d'admiration et de joie ce mystère béni de l'Incarnation, qui nous a donné Jésus-Christ, le Verbe fait chair !

Jésus-Christ ! Son esprit est le plus beau, le plus élevé, le plus vaste, le plus pénétrant, le plus universel, le plus parfait ! Il n'a rien appris et il sait tout ! Il voit Dieu, son unité adorable, son infinie simplicité, la Trinité des personnes divines et leurs mystérieuses opérations; tout ce que l'esprit humain découvrira dans la suite des siècles, ces mondes immenses qu'entrevoit lentement et par étapes séculaires l'œil du philosophe, du mathématicien, du géomètre, de l'astronome, du géologue, du chimiste, du physicien, du naturaliste, du physiologiste ! Ces beautés exquises de la nature que le poëte essaye de chanter, l'artiste dessinateur, peintre, sculpteur, de reproduire,

éblouissaient ses regards et ravissaient son âme, la plus sensible de toutes les âmes, qu'inondaient ensemble et toute lumière créée et toute lumière incréée, QUI AVAIT TOUT APPRIS DE SON PÈRE !

JÉSUS-CHRIST ! Son cœur est si aimant, qu'il ne peut pas voir couler une larme sans se briser de tendresse. Il a toutes les puretés et il ne peut regarder un pécheur sans s'entr'ouvrir. Il a toutes les impatiences, toutes les saintes hâtes de l'amour. *Desiderio desideravi..! Quomodo coercitor..!* et il ne se lassera pas de frapper à la porte, heureux si, après vingt ans, trente ans d'attente, il parvient à conquérir une âme. Rien ne peut le refroidir, ni l'oubli, ni l'indifférence, ni la révolte, ni la trahison. L'ingratitude, fût-ce même celle de Judas, le ranime. Abandonné, méprisé, conspué, il n'a besoin de nul effort pour aimer plus encore et jusqu'à l'excès. Avant d'avoir donné jusqu'à la dernière goutte de son sang, il avait rêvé de se survivre dans l'amour! Par une admirable industrie il se condamnera volontairement à aimer à jamais, en tout temps, en tous lieux, et jusqu'à la fin du monde, dans l'adorable sacrement de son amour. Quelle gloire et quel bonheur pour la terre de posséder un cœur qui aime Dieu comme Dieu s'aime et qui aime les hommes d'un amour infini !

JÉSUS-CHRIST! Sa volonté est sainte, d'une sainteté absolue, essentielle ! Dons ineffables du Saint-Esprit, dons de sagesse, d'intelligence, de conseil, de force, de science, de piété, de crainte filiale de Dieu, la constituaient dans un état de vie toute divine, et d'extase incessante. L'Esprit-Saint ne s'est pas donné à lui avec mesure , il s'est reposé sur lui, suivant l'expression énergique d'Isaïe.

JÉSUS-CHRIST! Son corps immaculé est en parfaite harmonie avec la majestueuse beauté de son âme. Il résonnait sous l'action de la pensée la plus puissante, qui l'inondait des images les plus lumineuses et les plus vraies; il envoyait au plus ardent des cœurs les battements du sang le plus pur et le plus chaud. Imaginez l'orga-

nisme le plus harmonieux qui puisse exister, le plus délicat et le plus fort, le plus sensible et le plus inaltérable: mettez-le au service de la plus belle, de la plus grande des âmes, et vous aurez le corps très-saint et très-beau de Jésus-Christ. Bien qu'un voile discret enveloppât providentiellement ce foyer de radiations divines, il s'en échappait une atmosphère de lumière, de grâce, de vertu, et quelquefois comme sur le Thabor, une auréole de rayons d'une blancheur éblouissante. Habituellement son visage était doucement éclairé, un seul de ses regards conquérait les cœurs, une seule de ses paroles ravissait les âmes. Quelle imagination, quel crayon, quel ciseau, quel pinceau, quelle plume, pourra jamais esquisser la beauté toute divine de Jésus-Christ! Depuis que je l'ai contemplée, disait sainte Thérèse, l'ineffable beauté de Jésus-Christ est sans cesse devant mes yeux. Sa suprême splendeur me rend toutes les beautés d'ici-bas méprisables. « Ah ! que vous êtes beau, mon bien-aimé, s'écriait Bossuet, que vous êtes beau et agréable ! Cette admiration attire l'âme à un certain silence, qui fait taire toutes choses pour s'occuper de la beauté de Celui qu'elle aime. De sorte que tout ce que l'âme peut, dans cette bienheureuse admiration, c'est de se laisser attirer de plus en plus aux charmes de Jésus-Christ, et de ne répondre à l'attrait que par un certain Ah ! d'admiration ! O Jésus-Christ, ô Jésus-Christ, ô Jésus-Christ! c'est tout ce qu'on peut dire. Peu à peu, tout autre objet s'efface du cœur; ou bien le cœur dit : cela est beau, mais ce n'est pas Jésus-Christ ! Alors, dans une sainte impatience, tantôt on semble presser les créatures de parler hautement de ce bien-aimé. Hé ! parlez donc ! Hé ! parlez donc ! Dites encore ! Et l'on impose silence à tout ce qui ne parle pas de lui. Après, on ne peut souffrir qu'on parle de lui, parce que toutes les créatures n'en peuvent pas parler comme il faut, et il devient insupportable à l'âme d'en entendre parler faiblement. Elle demande donc qu'on se taise, et elle prie Jésus de parler lui seul de ce qu'il est. Et puis, elle le

prie bientôt de ne plus parler lui-même, car que pourrait-il dire en langage humain, qui fût digne de lui! Elle le prie donc de se taire et seulement de s'imprimer en elle dans le fond du cœur, d'attirer à elle toutes ses puissances, et de la laisser dire en secret : O Jésus-Christ! O Jésus-Christ ! » Quelle splendeur de la foi que ces accents inspirés d'un des plus beaux génies de l'humanité!

Voici dix-huit siècles que, sous toutes les formes, l'art essaye de reproduire la divine figure du Dieu fait homme, sans avoir pu se satisfaire. Rien ne lui a manqué, ni le génie, ni la sainteté, ni la sainteté unie au génie. Le bienheureux Angélique de Fiésole a consacré à cette œuvre sublime tout ce que Dieu lui avait donné de talent, tout ce que son chaste cœur avait amassé d'idéal, tout ce que la plus ardente contemplation avait mis en lui de lumière. On s'agenouille involontairement devant son *Ecce Homo*, dont le regard, de la plus attendrissante beauté, ne rappelle rien qu'on ait déjà vu sur la terre ; on se joint entraîné à ce cortége ineffable de tous ceux qui ont aimé Jésus-Christ, et qui le portent au tombeau. Mais même dans cette composition vraiment céleste, on sent que l'art est vaincu! Rien n'égale le calme, la grandeur, la haute sérénité, la tendresse infinie du Christ dans la *Cène* de Léonard de Vinci. Ses yeux d'une beauté ravissante, ses lèvres dilatées par l'amour, ses mains étendues, je ne sais quelle tendre inclinaison de tout le corps vers le côté du cœur donnent à cette figure une onction pénétrante! mais ce n'est pas là encore Jésus-Christ! Jamais la main de Raphaël n'avait été plus sûre d'elle-même, jamais de plus ravissantes visions de beauté n'avaient saisi son âme que dans le tableau de la Transfiguration. Des contrastes saisissants mettent en lumière la céleste apparition de l'Homme-Dieu. Avec quel art il place à ses pieds cet enfant torturé par le mauvais esprit; et cette mère sublime dont les bras étendus respirent tant de foi! Que cet être souffrant et cette beauté humaine font bien ressortir la lumière, le calme, la gloire de l'humanité

transfigurée en Jésus-Christ! Mais, ô art humain, avoue ta défaite; ce n'est encore qu'une ombre de l'adorable beauté de Jésus-Christ, qui éclaire d'un jour resplendissant le mystère de l'Incarnation. J'ai emprunté les plus beaux traits de ce tableau magnifique de Jésus-Christ à l'ouvrage de M. l'abbé Bougaud.

CHAPITRE TRENTIÈME. — **La Rédemption.** — Le Verbe incarné, le Fils de Dieu fait homme, est mort volontairement sur la croix, pour nous et pour notre salut. Homme, il a souffert ; Dieu, il a donné un prix infini à ses souffrances. Par sa passion et par sa mort, il a réparé surabondamment l'injure faite à Dieu son Père par le péché ; et il nous a rachetés de la damnation éternelle : c'est le mystère de la Rédemption !

Dieu avait dit au serpent : « j'établirai des inimitiés entre toi et la femme, entre ta postérité et sa postérité, tu essayeras de la mordre au talon, mais elle t'écrasera la tête!» Ce fut la première promesse de la Rédemption. Isaïe dit du Messie : « Le Seigneur a placé en lui les iniquités de nous tous. Il a été offert en sacrifice, parce que lui-même l'a voulu ; il a été blessé à cause de nos iniquités ; il a été broyé à cause de nos crimes, et nous avons été guéris par ses blessures. » Jésus-Christ a daigné nous le dire lui-même : « Dieu a tellement aimé le monde, qu'il lui a donné son fils unique, afin que quiconque croit en lui, ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle..... Dieu a envoyé son fils dans le monde, pour que le monde soit sauvé par lui.» Saint Paul met dans la bouche de Jésus-Christ cette solennelle oblation à son Père : « Vous n'avez pas voulu d'hosties ni d'offrandes, mais vous m'avez donné un corps. Les holocaustes pour le péché ne vous ont pas plu, alors j'ai dit: Me voici! »

Tous les symboles de la foi catholique nous obligent à croire que Jésus-Christ, fils unique de Dieu, pour nous et pour notre salut, a souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié, est mort et a été enseveli ! Rien donc de plus certain que le dogme de la Rédemption. Comment Jésus-Christ

Dieu a-t-il pu souffrir et mourir ? C'est le mystère de la Rédemption ; lequel, à ce point de vue, se confond avec le mystère de l'Incarnation. Jésus-Christ a pu souffrir et mourir parce qu'il était parfaitement homme !

Cela posé, la raison éclairée de la foi n'hésite pas à formuler les propositions suivantes, auxquelles on ne peut rien opposer :

1° Dieu qui avait nécessairement créé l'homme pour sa gloire, qui s'était constitué nécessairement sa fin dernière, ne pouvait pas ne pas exiger la réparation de l'offense commise contre lui ! L'homme avait péché, il fallait absolument que sa faute fût expiée, et que l'expiation fût proportionnelle à l'offense, infinie comme l'offense, au moins par substitution et réversibilité.

2° Il était convenable que Dieu pardonnât à l'homme, ou que l'homme fût racheté et réhabilité, en ce sens que Dieu, qui n'avait pas fait grâce aux anges rebelles, pouvait faire grâce à l'homme. L'homme, en effet, restait après sa chute, le chef-d'œuvre et comme le résumé de la création entière. Il était encore une grande chose ; il conservait les grands traits de l'image divine, ineffaçable en lui. Il avait été sollicité au mal par une puissance extérieure qui avait abusé de sa simplicité et de son infériorité pour le faire tomber dans le piége. Adam n'avait cédé qu'aux séductions de la compagne que Dieu lui-même avait faite, os de ses os, chair de sa chair, sang de son sang, cœur de son cœur, âme de son âme. Il portait en lui une innombrable postérité. Il n'était pas un pur esprit, mais un esprit étroitement uni à la matière; ce qui rendait sa faute moins inexcusable que celle de l'ange.

3° La Rédemption exigeait impérieusement deux choses : satisfaction pleine et entière de la justice divine; réhabilitation complète de l'homme; c'est-à-dire retour à l'état surnaturel, à la justice originelle, à la sanctification par la grâce, habituelle et actuelle ; appel à la vie future, à la restauration glorieuse, à la vision intuitive, au bonheur éternel.

4° Cette satisfaction et cette réhabilitation ne pouvaient

être procurées ni par l'homme lui-même, ni par une simple créature, quelque parfaite qu'on eût pu la concevoir. En effet, parce que le péché, l'offense commise contre Dieu revêt une malice virtuellement infinie, en raison de la dignité infinie de la personne offensée, la réparation devait revêtir elle-même une valeur infinie, par la dignité infinie du Rédempteur. Ce n'était pas assez que la victime fût sainte, immaculée, il fallait qu'elle fût Homme-Dieu ; homme, pour pouvoir, sur la base de la solidarité humaine, assumer sur elle la responsabilité de tous les péchés des hommes ! Dieu, pour donner un prix infini à son expiation. Le Rédempteur ne pouvait être que l'être universel, à la fois Dieu et homme ; possédant en lui d'une manière ineffable la divinité et l'humanité, le ciel et la terre, tous les temps et tous les lieux, tous les crimes et toutes les innocences, pour tout purifier et tout réconcilier.

5° Parce que le péché, séparation violente de l'âme d'avec Dieu, avait eu pour conséquence et pour punition la mort, séparation violente de l'âme et du corps ; parce que la mort est le plus grand acte par lequel Dieu ait pu manifester son souverain domaine sur l'homme et sa haine infinie pour le péché, il convenait, pour que la Rédemption fût parfaite, que la mort fût volontairement acceptée par le Rédempteur. Qu'elle vienne donc la grande victime, à la fois divine et humaine, et qu'elle meure sur la croix, pour que le salut, comme le péché, descende de l'arbre, à la fois occasion du crime et instrument du pardon, et alors, alors seulement la rédemption sera si complète, que la sainte Eglise de Jésus-Christ s'écriera dans sa reconnaissance enthousiaste : HEUREUSE FAUTE ! O PÉCHÉ NÉCESSAIRE D'ADAM !

Parce que, au moment où Jésus-Christ expirait sur le Calvaire, nous étions tous en lui ; parce que le sang qui coulait de ses veines avait été puisé dans les nôtres, non pas altéré, car Marie sa mère avait été immaculée dans sa conception, mais surnaturalisé et déifié, en quelque sorte, par son union avec la divinité ; parce que celui

qui mourait était notre chef, la tête et le cœur de l'humanité ; parce que dans le dogme chrétien, les douleurs, les tristesses, l'agonie de l'humanité viennent compléter ce qui manque à la passion de Jésus-Christ, pour qu'elle devienne individuelle ou nôtre ; en un mot, parce que Jésus-Christ a fait de sa mort et des nôtres une seule immolation, un seul holocauste, immense, dans lequel, victime unique, à la fois divine et humaine, innocente et criminelle, par une seule oblation, la sanctification des élus est consommée pour l'Éternité. *Consummatum est!*

Le dogme de la Rédemption repose, il est vrai, sur ce principe de substitution ou de réversibilité, que les mérites de l'innocence sont applicables au pécheur ; que l'innocent peut souffrir, mourir, mériter, expier à la place du coupable, etc.; mais ce principe est incontestablement une loi de la nature et de la justice humaine. A Rome, Décius, après s'être voué pour la République aux dieux Mânes et à Tellus, s'élance tout armé sur son cheval, et se précipite dans les rangs ennemis : il a fait le sacrifice de sa vie, il l'a fait par le ministère du pontife, avec la croyance qu'il ferait échapper sa patrie aux maux qui la menacent, et après avoir fait sa prière aux dieux. A Athènes, sur la parole de l'oracle qui promet la victoire à celle des deux armées qui perdra son général dans la bataille, Codrus court volontairement à la mort, pour le salut de sa patrie. Agamemnon est prêt à sacrifier sa fille Iphigénie pour assurer aux Grecs les vents favorables qui les conduiront à Troie. En Judée, Dieu, dans un entretien admirable avec Abraham, ne demandait que la présence de dix justes dans Sodome et Gomorrhe pour épargner ces villes coupables. Le grand prêtre Caïphe n'hésite pas à dire qu'il était avantageux qu'un homme pérît pour tout le peuple. C'était une coutume chez les Phéniciens, et chez les anciens en général, dans les périls éminents, que les princes des nations et des cités, pour prévenir la ruine de leur peuple, se montrassent prêts à sacrifier à la colère des dieux celui

de leurs fils qu'ils aimaient le plus. Chaque jour, et partout, l'homme pardonne au coupable en faveur de l'innocent qui l'implore ; partout et chaque jour il se laisse fléchir par les prières de la vertu en pleurs. On a cru partout et toujours que le juste arrête les fléaux, suspend la foudre des vengeances, fait pencher le bassin de la miséricorde. On a offert partout et toujours des sacrifices qui ne sont au fond qu'une substitution, ayant sa raison d'être dans la solidarité humaine, car tout animal, toute créature a quelque chose de l'homme. Est-il donc étonnant que le nouvel Adam nous transmette sa vie régénératrice, après que le premier Adam nous a transmis sa vie corruptrice? Si la désobéissance d'Adam nous a faits pécheurs, pourquoi l'obéissance de Jésus-Christ ne pourrait-elle pas nous faire justes? Condamnés dans Adam, quoique sa nature seule, et non sa personnalité, fût la nôtre, pourquoi ne pourrions-nous pas être justifiés par Jésus-Christ qui, en conservant sa personnalité divine, a fait sienne notre nature? Pourquoi ce qui a lieu dans l'ordre du mal, n'aurait-il pas lieu dans l'ordre du bien? Pourquoi la bonté ne serait-elle pas aussi puissante que la justice?

Ce que la bonté cependant ne peut pas faire, c'est que les mérites de Jésus-Christ nous soient appliqués individuellement et personnellement par le seul fait de sa mort, sans une coopération libre de notre part. Aussi faut-il absolument que nous achevions en nous ce qui manque à la passion de Jésus-Christ, par l'accomplissement de ses préceptes et de ses conseils, par l'imitation de ses vertus. A ce point de vue, qui n'admirerait les âmes généreuses qui, comme les chartreux, les trappistes, les carmélites, les clarisses, embrassent par état la souffrance volontaire, pour mieux combler en elles et dans les autres le déficit signalé par le grand Apôtre? Elles remplissent dans l'ordre social la mission la plus haute et la plus sublime, en se substituant aux coupables et se dévouant pour eux. On exalte le soldat qui affronte le danger et la mort pour son pays ; comment n'admirerait-

on pas les martyrs de la pénitence qui font, dans l'ordre divin, ce que les défenseurs de la Patrie font dans l'ordre moral? Demander à quoi servent ces héros quand on croit à Dieu, à l'âme, à la liberté, à la chute, à l'incarnation, à la rédemption, au grand mystère du juste expiant pour le coupable, c'est se demander à quoi sert le christianisme lui-même. Et comment comprendre aussi qu'on se soit tant soulevé contre le dogme catholique de l'indulgence, qui n'est pas autre chose qu'une application plus ou moins étendue des mérites de Jésus-Christ, faite par l'Église en vertu des lois de la réversibilité et de la substitution, à la condition que nous coopérions à l'œuvre de Jésus-Christ par quelque bonne œuvre! (Imité de l'abbé Berseaux dans sa *Science sacrée.*)

Chapitre Trente-Unième. — **La présence réelle du corps et du sang de Jésus-Christ sous les espèces du pain et du vin.** — C'est le plus effrayant des mystères parce qu'il semble présenter à l'esprit trois grandes impossibilités : 1° La transsubstantiation ou la conversion de la substance du pain et du vin en la substance du corps et du sang de Jésus-Christ; 2° la présence ou la concentration, sous le volume d'une molécule de pain ou de vin, du corps et du sang entier de Jésus-Christ; 3° la persistance des accidents intérieurs et extérieurs, visibles ou invisibles, apparents ou non apparents, de la substance du pain et du vin, après qu'elle a été convertie dans le corps et le sang de Jésus-Christ; 4° la présence du corps de Jésus-Christ, et sous l'hostie entière et sous chacune de ses parties séparées ou molécules; 5° enfin la multilocation du corps et du sang de Jésus-Christ, ou sa présence simultanée, et sous chacune des molécules du pain et du vin, et dans les lieux les plus distants. Mais, d'une part, ces impossibilités ne sont que dans l'esprit humain nécessairement limité; d'autre part, les progrès modernes des sciences, loin de les confirmer, les font évanouir de plus en plus chaque jour.

L'inconnu, c'est le mystère avec toutes ses impossibilités; le connu, c'est, fondée sur le témoignage divin

de Jésus-Christ et la déclaration infaillible de sa sainte Eglise, la présence réelle du corps et du sang de Jésus-Christ, avec transsubstantiation, avec concentration, avec persistance des accidents ou apparences du pain et du vin, avec fragmentation des espèces sans fragmentation du corps et du sang de Jésus-Christ, avec dissimulation complète des accidents, apparences ou propriétés du corps et du sang de Jésus-Christ ; avec multilocation, etc., etc. En d'autres termes, l'inconnu c'est : l'essence de la matière, l'essence des corps ou ce qui constitue leur substance propre, la molécule, ou ce qui est tel que quand on l'a, on possède la substance du corps tout entière, que quand on n'en a qu'une partie, la substance du corps n'est plus dans son intégralité ; 2° la nature réelle des accidents, espèces, propriétés et apparences de la matière et des corps; 3° les divers états sous lesquels peut exister un corps, en lui-même ou relativement au temps, au lieu, etc., etc. Or toutes ces choses sont, de l'aveu des plus savants, des inconnues, des mystères inaccessibles, impénétrables; donc il serait absurde d'arguer de ces inconnues et de ces mystères pour révoquer en doute le fait incontestablement révélé et divin de la présence réelle ! Au contraire, la saine raison nous fait un devoir de conclure des faits révélés et incontestables de l'Eucharistie à la nature véritable, quoiqu'en apparence inacceptable, de la matière et des corps. Donc: I. il est de l'essence d'un corps qu'il puisse, le miracle aidant, se trouver dans des états très-différents ; état naturel ou matériel; état de corps glorifié, spiritualisé, partageant en quelque sorte les qualités des esprits. II. Donc la substance d'un corps vivant peut être concentrée dans un espace en quelque sorte indivisible. III. Donc un corps peut être réellement présent sans son étendue naturelle et sans ses accidents ou propriétés spécifiques. IV. Donc les accidents d'un corps peuvent être fragmentés, et ses qualités spécifiques peuvent cesser d'être, sans que le corps cesse d'être tout entier dans chacun de ses fragments ! V. Donc la multilocation n'a rien d'absurde ou

d'impossible, et un corps peut exister à la fois dans un nombre quelconque de lieux.

J'ajoute que si nous écoutions bien le bon sens, nous verrions, dans ces cinq propriétés nouvelles de la matière et des corps, des conquêtes imprévues dont la raison et la science devraient être grandement reconnaissantes à la Révélation, d'autant plus que les progrès incessants de la raison et de la science les justifient déjà presque pleinement, ou tendent à les justifier de plus en plus.

C'est ce que nous allons démontrer très-brièvement après que nous aurons demandé à la Révélation, à la sainte Écriture, à la tradition, à l'enseignement infaillible de l'Église catholique, apostolique, romaine, les preuves irréfragables de la présence réelle, sous les espèces eucharistiques, du corps, du sang, de l'âme, de la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Promesse de la divine Eucharistie. JEAN, chap. VI, v. 5. « Vos pères ont mangé la manne dans le désert ; mais, en vérité, en vérité, je vous le dis, Moïse ne leur a pas donné le vrai pain du ciel. Mon Père donne seul le vrai pain du ciel, car le vrai pain du ciel, C'EST CELUI QUI EST DESCENDU DU CIEL, ET QUI DONNE LA VIE AU MONDE. Seigneur, donnez-nous de ce pain. — C'est moi qui suis ce pain, descendu du ciel... De telle sorte que celui qui aura mangé de ce pain ne mourra pas. Il vivra éternellement.. ET LE PAIN QUE JE DONNERAI C'EST MA CHAIR QUE JE DOIS LIVRER POUR LA VIE DU MONDE ! — Comment cet homme pourra-t-il nous donner sa chair à manger ? — En vérité, en vérité, je vous le dis, SI VOUS NE MANGEZ PAS LA CHAIR DU FILS DE L'HOMME, ET SI VOUS NE BUVEZ PAS SON SANG, VOUS N'AUREZ PAS LA VIE EN VOUS... CAR MA CHAIR EST VRAIMENT UNE NOURRITURE, ET MON SANG EST VÉRITABLEMENT UN BREUVAGE. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui... Comme le père qui m'a envoyé est la vie même, et que par lui j'ai la vie, ainsi celui QUI ME MANGE aura la vie par moi. — CETTE PAROLE EST TROP DURE et qui

pourrait L'ACCEPTER ? Beaucoup se retirèrent, et n'allèrent plus désormais avec lui. — Jésus dit alors aux douze : Et vous ! Voulez-vous aussi m'abandonner ? — Seigneur, s'écria Pierre, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle... Nous avons cru, et nous avons connu que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu... » Nous le demandons à tout esprit raisonnable et non prévenu ; s'il s'était agi non de la présence réelle, non de manger son corps et de boire son sang, mais de communier seulement avec lui par un symbole de son corps et de son sang, Jésus-Christ, l'honnêteté, et la vérité infinies, qui avait une soif ardente du salut des âmes, qui appelait tous les hommes à lui, ne se serait-il pas empressé de dissiper le scandale causé par ses affirmations, d'effacer l'impression révoltante d'une manducation charnelle qui s'était emparée de tout les esprits. Aurait-il laissé beaucoup de disciples dont la seule erreur ou la seule faute avait été de prendre trop à la lettre qui tue ses paroles mystérieuses, s'éloigner et le quitter pour toujours ? Il s'agissait donc bien dans cette promesse de la présence réelle, de la manducation réelle de sa chair spiritualisée.

Institution de la divine Eucharistie. Jésus sachant que son heure était venue de passer de ce monde à son Père, comme il avait aimé les siens, il les aima jusqu'à la fin, jusqu'à l'excès ! Se levant de table, il ôta ses vêtements, et ayant ceint ses reins d'un linge, il mit de l'eau dans un bassin et commença à laver les pieds à ses apôtres. Quand il eut fini, il reprit ses vêtements et se remit à table.... « Pendant qu'ils soupaient, il prit du pain, le bénit, le rompit et le donna à ses disciples en disant : Prenez et mangez, CECI EST MON CORPS, qui sera livré pour vous ! Faites ceci en mémoire de moi... De même prenant la coupe, il rendit grâces à Dieu et la leur donna en disant : Buvez-en tous, CECI EST MON SANG, le sang du Testament Nouveau, qui sera répandu pour beaucoup, en rémission des péchés.

Jésus-Christ avait dit : « Le pain que je donnerai, c'est ma chair que je livrerai pour le salut du monde ;

celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie en lui : car ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage. » Et ce qu'il avait promis, Jésus-Christ l'a réalisé. « PRENEZ ET MANGEZ, CECI EST MON CORPS! PRENEZ ET BUVEZ, CECI EST MON SANG !.. »

Evidemment, le contexte, l'énergie des expressions, la clarté de chacune des paroles prises séparément ou dans leur ensemble, écartent toute idée, toute possibilité d'une allusion à une métaphore, à un symbole, à une figure, à une image sans la réalité. Melanchthon disait : « Ces paroles sont brillantes de clarté, comme la foudre ! L'esprit terrifié n'a rien à leur objecter ! »

Et cette révélation faite directement à saint Paul par le Seigneur Jésus ! « La nuit même qu'il devait être livré, il prit du pain, le rompit, et rendant grâces à Dieu, il dit à ses disciples : Prenez et mangez, ceci est mon corps, qui sera livré pour vous !... Ce calice est la nouvelle alliance dans mon sang... Toutes les fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur. Quiconque mangera ce pain ou boira ce calice indignement, sera coupable de la profanation du corps et du sang de Jésus-Christ.. il mange et boit son jugement, en ne faisant pas le discernement du corps du Seigneur. » Ces paroles n'ont de sens évidemment qu'autant que l'Eucharistie est une réalité vivante et divine. C'est ainsi que l'Evangile et saint Paul ont été compris par la tradition tout entière et par la sainte Eglise catholique, apostolique, romaine, réunie en conciles généraux ou particuliers, » et à laquelle seule il appartient de définir le sens véritable des divines Ecritures et de la tradition.

Le concile de Reims, au XIe siècle, imposa à Béranger, qui infirma le premier le dogme de la présence réelle, cette formule de foi : « Je crois de cœur, et je confesse de bouche, que, par la force des paroles de la consécration, le pain et le vin qui reposent sur l'autel sont convertis substantiellement à la chair propre et vivifiante, et au sang de Jésus-Christ. Je crois qu'après

la consécration, c'est le vrai corps de Jésus-Christ, né de la Vierge Marie, offert sur la croix pour le salut du monde, et assis à la droite du Père; que c'est son véritable sang qui a coulé de son côté ; et que tous ces mystères ne sont pas seulement des signes, mais qu'ils existent en propriété de nature et en vérité de substance. » Et le saint concile de Trente : « Si quelqu'un nie que dans le sacrement de l'Eucharistie soient contenus vraiment, réellement, et substantiellement, le corps et le sang de Jésus-Christ, avec son âme et sa divinité... Si quelqu'un prétend que dans ce sacrement le Sauveur se trouve seulement comme dans un signe, dans une figure, ou par des effets merveilleux, qu'il soit anathème ! » (Session XIII, chap. XIV, décret 1.)

« Le dogme de la présence réelle, disait Leibnitz quoique protestant, a toujours été admis par l'antiquité chrétienne. Sauf les réformés, l'unanimité des Églises est telle sur ce point, et si parfaitement établie, ou bien affirmée, que jamais on ne pourra rien démontrer contre ce genre de vérités ! »

Et comment admettre que pendant quinze siècles les plus grands saints, les plus savants docteurs aient pu déraisonner sur un point si capital, et adopter des croyances si monstrueuses ! Car, si l'Eucharistie n'est pas une vérité, elle est la plus grossière des idolâtries, le plus honteux des fétichismes. « Prétendre que les Apôtres, que les Ambroise, les Augustin, les Grégoire, les Jean Chrysostome, les Thomas d'Aquin, les François de Sales, les Bossuet, les Fénelon, se sont aussi indignement trompés, ce serait équivalemment abjurer le christianisme, et vouloir que l'humanité ait été le jouet, pendant des siècles, de la plus immense jonglerie. Quelle argumentation, d'ailleurs, pourrait produire, sur un esprit que l'incrédulité n'aveugle pas, un effet comparable à celui du spectacle d'un million de pontifes savants et vénérables, de prêtres instruits et pieux, qui, tombant chaque matin à genoux, élèvent vers le ciel, de leurs mains pures, dans un sentiment pro-

fond d'adoration et d'amour, l'hostie et le calice que les paroles saintes ont consacrés.

Montrons maintenant combien est grand l'accord des données de la science la plus avancée avec les données et les exigences eucharistiques.

1° *Essence de la matière.* Nous l'avons prouvé surabondamment : plus les sciences de raisonnement et d'observation font de progrès, plus elles tendent invinciblement à nous faire admettre que la matière, sous quelque forme qu'elle nous apparaisse, se réduit, en dernière analyse, partout et toujours, à des atomes ou points inétendus, à des monades sans dimensions, parfaitement identiques les unes avec les autres, inertes, c'est-à-dire incapables, soit de se donner à elles-mêmes le mouvement, soit de le perdre d'elles-mêmes quand elles l'ont reçu.

2° *L'essence ou la substance des corps.* Il faut distinguer dans la matière et dans les corps trois choses : l'atome ou les atomes ; la molécule simple ou substance des corps simples ; la molécule composée ou substance des corps composés, formée de la combinaison de deux ou plusieurs molécules de corps simples. Cela posé, la substance d'un corps quelconque, ce qui est tel que quand on l'a on a le corps, que quand on ne l'a qu'en partie, on n'a plus le corps, c'est la molécule, résultat de la combinaison, d'un certain nombre d'atomes s'il s'agit d'un corps simple, de molécules simples ou groupes de molécules simples, s'il s'agit d'un corps composé. Nous avons admis que la molécule ou substance des corps simples, des éléments, est, suivant l'expression d'Herschell, un article manufacturé, une véritable création divine. Nous admettons volontiers avec l'Ecole qu'elle est constituée par deux choses, sa MATIÈRE, les atomes dont elle est composée, qui par eux-mêmes la laisseraient indéterminée, et sa FORME, quelque chose d'analogue aux esprits, qui la détermine, qui la limite, qui la fait subsister par elle-même, qui lui donne son suppôt.

La molécule ou substance des corps composés, est le résultat, le produit, de la combinaison des corps simples, sous l'action ou le jeu des forces de la nature. Elle est aussi constituée par sa matière, qui n'est pas autre chose que celle des composants, et par sa forme particulière, individuelle.

L'Ecole thomiste veut que, dans l'acte de la combinaison, les molécules simples perdent leur forme propre et individuelle. L'Ecole scotiste admet que les molécules simples conservent leur forme propre et individuelle, quoique informées dans leur ensemble par la forme propre du composé. Les deux systèmes ont chacun leur probabilité ; mais le second est peut-être plus probable, plus d'accord avec les données des sciences modernes, qui tendent à faire admettre que les molécules composantes conservent dans la combinaison leur individualité et leurs propriétés essentielles.

Faut-il admettre en outre que les atomes, ou les molécules des corps, aient une certaine activité, ou soient ce que Faraday appelait des *centres de force*. Je ne le pense pas ; j'admets sans peine que tous les phénomènes de la nature inorganique s'expliquent par la matière et le mouvement, ou la matière en mouvement. En tout cas, la science moderne est unanime à admettre avec M. Dumas cette proposition générale : on peut envisager tous les phénomènes physiques et chimiques comme étant dus à l'action de certaines forces appliquées à mouvoir des molécules de matière inerte par elle-même.

La molécule ou la substance du corps n'est nullement ce qui nous apparaît dans le corps, ce n'est pas l'étendue ou le volume, ce n'est pas la couleur, ce n'est pas le goût, etc. La molécule d'eau ou la substance de l'eau ne change nullement avec l'état de l'eau, elle est la même dans l'eau solide ou la glace, dans l'eau liquide, dans l'eau à l'état gazeux. La molécule a une étendue, un volume, mais ce volume est infiniment ou, mieux, extrêmement petit, bien au-dessous de tout ce que nous pouvons imaginer. Plusieurs savants croient avoir prouvé

que le nombre des molécules contenues dans un millimètre cube d'eau, est exprimé par un nombre plus grand que l'unité suivie de vingt zéros ! Mais, quelque petit que soit le volume de la molécule, en raison de l'inétendue absolue des monades ou atomes, elle est apte à donner place, dans un cas de concentration mystérieuse, aux innombrables atomes ou molécules d'un corps quelconque, ou même aux atomes et aux molécules en nombre indéfiniment grand du monde entier.

Le *continu*, essentiellement étendu, n'est pas impossible, idéalement ou abstractivement parlant, en ce sens qu'il est seulement divisible à l'infini ou à l'indéfini, et non composé de parties actuellement séparées en nombre infini, ce qui serait absurde. Mais le continu n'est en réalité qu'un être de raison comme la ligne, la surface, le volume géométrique, comme le temps et l'espace, et il m'a toujours semblé que Dieu ne peut pas le créer. En effet, s'il le créait, Dieu serait dans le continu; or il ne peut pas être dans le continu sans être lui-même continu et composé de parties distinctes. On peut et on doit dire seulement que le continu est virtuellement dans la simplicité divine comme le temps dans l'éternité divine, comme l'espace dans l'immensité divine. Et parce que le continu seul, s'il était l'essence de la matière, serait une objection insoluble contre le mystère de la présence réelle, la science doit nécessairement désarmer. Si la matière se réduit en dernière analyse à des points physiques, monades sans étendue, rien n'empêche qu'on ne puisse concevoir qu'un corps quelconque, ou même l'ensemble de tous les corps, la matière entière de l'univers soit par un acte de la volonté divine concentrée dans un espace aussi petit que l'on voudra, ou même dans un point indivisible, comme elle est substantiellement, mais réellement et éminemment en Dieu. *In ipso sumus.*

3° *Essence ou substance d'un corps organisé.* S'il s'agit d'un corps organisé et vivant, du corps humain, par exemple, son essence, sa substance, formée de molécules

et en dernière analyse d'atomes, doit toujours être définie, ce qui est tel que quand on l'a ou qu'on l'a conçu, on a ou on conçoit le corps organisé ; que quand on ne l'a réellement ou par la pensée qu'en partie, on n'a plus le corps organisé. Qu'est réellement cette substance ou cette essence du corps humain ? Quelle est sa constitution intime, quel est son volume ou son étendue ? Dieu seul le sait ! Peut-être, nous l'avons dit ailleurs, toute la réalité du corps humain préexistait dans le germe vivant que l'âme est venue informer. Opposer donc le volume du corps de Jésus-Christ à sa présence réelle au lieu occupé par une molécule de pain, c'est mentir à la science vraie ou acquise ; ou du moins c'est abuser de la science et lui faire tirer argument de ce qu'elle ignore.

4° *Les divers états d'un corps.* Les états d'un corps quelconque de la nature sont très-multiples. Presque tous les corps peuvent être tour à tour à l'état solide, liquide ou gazeux. Le corps organisé ou vivant, est d'abord à l'état de germe ou d'embryon ; il se développe ensuite, sous l'action ou la direction de l'être simple qui l'informe et le fait subsister, par l'adjonction de parties ou molécules adventices, qui se succèdent et se remplacent constamment, sans que le corps perde un instant son identité, ou ce qui constitue sa substance propre ou individuelle. Plus tard, il ne sera plus qu'un cadavre d'abord inanimé, puis en décomposition, puis enfin cendre ou poussière. S'il s'agit du corps humain, la tradition et la révélation nous apprennent que là ne se borne pas encore son évolution. Jésus-Christ nous a promis la résurrection au dernier jour, et sa propre résurrection est le gage assuré de la nôtre. Le corps de Jésus-Christ ressuscité, type de ce que seront les nôtres, est en quelque sorte spiritualisé puisqu'il pénètre à travers les corps impénétrables à l'air et à la lumière ! Et cependant, quand il lui plaît, il retrouve les accidents des corps vivants. Jésus-Christ ressuscité mangeait avec ses apôtres du miel et du poisson ; il montrait à saint Thomas les plaies de ses mains et de son côté,

les lui faisait toucher du doigt et de la main. Saint Paul, directement inspiré par Jésus-Christ, nous dit à son tour : « Nous ressusciterons tous!... Le corps est semé dans la corruption, il ressuscitera dans l'incorruptibilité ; il est semé dans l'abjection, il ressuscitera dans la gloire: il est semé dans la faiblesse, il ressuscitera dans la force ; il est semé animal, il ressuscitera spirituel. » Les propriétés ineffables de ce corps spiritualisé seront l'impassibilité, la subtilité, l'agilité, la clarté, etc.

Cela posé, la foi nous enseigne que le corps de Jésus-Christ est présent dans la sainte Eucharistie réellement et substantiellement, plus probablement sous chaque molécule du pain et du vin, non pas à la manière propre des corps, avec son volume, son poids, ses accidents ou propriétés naturelles, mais incorporellement, à la manière des esprits, par sa substance, par l'agrégat des atomes ou molécules qui constituent la substance du corps glorifié. Quoique condensés sous le volume d'une molécule de pain ou de vin, les atomes et les molécules du corps glorieux de Jésus-Christ restent distincts les uns des autres, ils ne subissent aucune confusion ; ils constituent son corps véritable avec son sang, avec son âme et sa divinité.

5° *Les accidents du corps.* Par cela même que la substance du corps consiste essentiellement dans l'agrégat de ses atomes constituants, l'étendue ne lui est pas essentielle, pas plus que ne le sont ses propriétés physiques, chimiques, organoleptiques, etc. Le plus grand nombre des savants admettent aujourd'hui que les effets exercés par les corps sur nos sens, trouvent leur explication suffisante dans l'hypothèse qui fait des atomes ou des molécules des corps des centres inétendus de force ou d'action à distance ; ou même, dans les mouvements dont ces atomes ou molécules sont primitivement doués ou accidentellement animés. L'étendue résulterait de la distance entre les centres de force, inétendus et actifs (du moins par le mouvement qui est pour eux une seconde essence). L'impénétrabilité aurait sa raison d'être dans la réaction

opposée par les centres de force aux atomes ou aux molécules qui tendent à s'en approcher. Si, contrairement aux doctrines scientifiques actuellement admises, les atomes et les molécules des corps étaient essentiellement étendus, ou formaient des noyaux continus, leur densité serait nécessairement infinie, leur impénétrabilité absolue, leur condensabilité nulle, alors, et alors seulement le dogme de la présence réelle soulèverait des objections beaucoup plus graves, de sorte que la science moderne est complétement en harmonie avec la foi.

6° *Transsubstantiation.* Il est de foi que, dans l'Eucharistie, la substance du pain et la substance du vin sont changées en la substance du corps et du sang de Jésus-Christ, et, qu'après la consécration, il ne reste, des espèces ou substances du pain et du vin, que les accidents ou apparences. Ce dogme mystérieux est clairement défini par le canon II, section XIII du concile de Trente : « Si quelqu'un dit que, dans le très-saint sacrement de l'Eucharistie, la substance du pain et du vin reste conjointement avec le corps et le sang de Jésus-Christ Notre-Seigneur, et nie cette admirable et singulière conversion de toute la substance du pain au corps, de toute la substance du vin au sang de Jésus-Christ, ne restant seulement que les espèces, accidents ou apparences du pain et du vin, laquelle conversion l'Eglise catholique appelle du nom très-propre de transsubstantiation, qu'il soit anathème ! » Seules la substance du pain et la substance du vin se changent en la substance du corps et du sang de Jésus-Christ. Ce sont donc seulement la substance du corps et du sang du Sauveur, et non les dimensions de ce corps et de ce sang, non plus que leurs accidents ou apparences qui sont présents sous les apparences ou accidents du pain et du vin. Le corps et le sang de Jésus-Christ sont là où étaient la substance du pain et la substance du vin, c'est-à-dire sous chaque molécule de pain et de vin transsubstantiée. Et quoique tous les atomes composants du corps de Jésus-Christ soient réunis dans un espace presque in-

divisible, ils y sont sans confusion, parfaitement distincts et séparés l'un de l'autre. Si toute comparaison n'était pas défectueuse, sous certains rapports, nous dirions qu'ils y sont comme toute la surface du soleil, avec ses accidents, ses taches, ses facules, ses granules, sa chaleur et sa lumière, est présente au foyer infiniment petit d'une loupe grossissante; comme un paysage immense, avec tous ses accidents et ses détails est reproduit nettement et distinctement dans l'image photo-microscopique, où une loupe puissante nous les fait retrouver dans toute leur harmonie. Et parce que, dit saint Thomas, lorsque diverses choses sont étroitement et indivisiblement unies ensemble, partout où les unes se trouvent les autres doivent se trouver aussi, le corps, le sang, l'âme, la divinité de Jésus-Christ vivant dans le ciel, se trouvent en même temps et par concomitance sous chaque molécule de pain ou de vin transsubstantiée.

Bossuet dit en termes magnifiques : « Jésus-Christ dans l'Eucharistie est si fort identique au corps humain par sa substance, il est si dissemblable par ses qualités, qu'on peut dire que c'en est un et que ce n'en est pas un, à divers égards; qu'en un sens, et en n'y regardant que la substance, c'est le même corps de Jésus-Christ né de Marie; mais que, dans un autre sens, et en n'y regardant que les manières, c'en est un autre, qu'il s'est fait lui-même par sa parole. »

On ne saurait le nier, le dogme de l'unité de matière de tous les corps de l'univers, de l'identité intrinsèque des atomes ou derniers éléments inétendus, dans lesquels ils se décomposent, est un pas immense vers le mystère de la transsubstantiation.

7° *La multilocation.* Il n'y a pas plus de contradiction, évidemment, à affirmer que le corps de Jésus-Christ est simultanément présent dans le ciel et dans toutes les hosties consacrées, qu'à affirmer que Jésus-Christ est tout entier sous chacune des molécules d'une hostie consacrée. Le lieu est un être de raison qui n'a de réalité virtuelle que dans l'immensité divine,

de réalité actuelle que dans le corps qui l'occupe. Pourquoi Dieu, qui est présent en tous lieux, ne pourrait-il pas créer, dans le lieu A, l'être qu'il a déjà créé ou qu'il créera dans le lieu B ? Pourquoi ne ferait-il pas participer son être à la fois, de la même manière, au même degré, dans plusieurs lieux A et B? Le lieu A ne cesserait pas d'être distinct du lieu distant B, alors même que ces deux lieux seraient constitués par la présence d'un même corps, qui les occuperait tous les deux. Nous avons déjà établi que l'être infiniment parfait doit posséder toutes les perfections, perfectionnantes des êtres réels ou même moraux, comme l'autorité. Or il est de l'essence de l'autorité de se faire participer où elle veut, de créer partout où il lui plaît des préfets, des maires, des juges, etc., de se multiloquer en un mot : donc Dieu, à plus forte raison, doit avoir la puissance de la multilocation de ses créatures.

La transsubstantiation est une sorte de création, et la tradition tout entière compare les paroles de la consécration au *fiat lux* créateur ; rien donc n'empêche qu'elles opèrent la multilocation, comme le ferait la création, si Dieu le voulait.

Les annales de l'Eglise nous offrent des faits certains de multilocation. Saint François Xavier défend, à la fois, du naufrage, de la faim et de la soif, les équipages de deux navires très-distants l'un de l'autre. Dans les temps très-rapprochés de nous, presque contemporains, saint Alphonse de Liguori fut présent tout ensemble et dans un fauteuil de son palais épiscopal, et au chevet du pape Clément XIV, qu'il assista dans son agonie.

Concluons : loin de contredire la raison, le mystère de la divine Eucharistie ajoute au contraire à la raison, en nous révélant de nombreuses propriétés de la matière et des corps, soit naturelles, soit surnaturelles, et qui peuvent leur être miraculeusement communiquées.

Et, puisque nous invoquons ici le miracle, ajoutons que l'histoire ecclésiastique est pleine de miracles attestant la présence réelle de Jésus-Christ sous les saintes espèces :

des ciboires ou des ostensoirs suspendus en l'air ; le divin Enfant Jésus se montrant visible au centre de l'hostie ; des hosties restées incorruptibles ou que le feu respecte ; des gouttes de sang qui coulent d'une hostie percée de coups de canif, etc., etc. Une sorte de miracle encore, en faveur de la présence réelle, c'est que les plus impies, sommés, en preuve de leur incrédulité, de fouler aux pieds la sainte hostie, ou de verser le sang du calice, s'y refusent obstinément. Ils croient malgré eux, et la Majesté du Dieu caché sous les apparences eucharistiques les fait trembler !

En réalité, l'Eucharistie est en elle-même un miracle extraordinaire, continuation ou renouvellement de l'Incarnation et de la Rédemption, le surnaturel, à sa suprême puissance, le résumé, en un mot, de tous les mystères et de tous les miracles ; elle domine tout le christianisme, elle est le soleil de la Révélation.

Mgr Landriot, dans son beau livre, *l'Eucharistie*, page 202, dit admirablement : « Que j'aime à voir le Verbe de Dieu, planant sur toute la création, baignant tous les êtres, comme un fluide générateur et tout-puissant, ayant la faculté, non-seulement de créer, mais de modifier, de changer, de transformer de multiloquer toutes les substances, tous les êtres, qu'il tient dans sa main, comme un physicien tout-puissant qui aurait un droit illimité de vie, de mort, de mutation sur tous les éléments soumis à son action souveraine. Et quand vous me faites de ces petites objections d'une raison écourtée, il me semble voir un enfant qui trace sur la plage je ne sais quel château de cartes, en guise de digues, et qui commanderait à la mer d'avoir à ne point le franchir, quand elle arrive belle, majestueuse, dans toute la plénitude de sa force, élevée comme une montagne flottante, et marchant comme une armée qui ne sait pas reculer. »

CHAPITRE TRENTE-DEUXIÈME. — **Accord de la liberté ave le concours divin, naturel et surnaturel, la prescience divine, la**

grâce et la prédestination. — Être libre, c'est vouloir une chose avec le pouvoir de ne la vouloir pas..., la faculté de choisir entre ceci et cela, et de se déterminer pour ceci ou cela, après délibération... Voici pourquoi nous l'appelons libre arbitre : son propre est l'élection. Que l'homme délibère, choisisse, se détermine, soit maître de ses actions, c'est ce que la révélation nous enseigne d'une manière précise : Même après la chute, Dieu disait à Caïn : « Tes penchants te seront soumis et tu pourras toujours les dominer. » (*Genèse*, IV, 3.) En achevant d'intimer au peuple hébreu la volonté de Dieu, Moïse disait : « La loi que je vous impose n'est ni au-dessus de vous, ni loin de vous. Elle est près de vous, dans votre bouche et dans votre cœur, afin que vous l'accomplissiez... J'atteste le ciel et la terre que je vous ai proposé le bien ou le mal, les bénédictions ou les malédictions, la vie ou la mort.. Choisissez donc la vie. » (*Deutéronome*, XXX.) L'auteur de l'*Ecclésiastique* dit à son tour (XVIII, 14 :) « Dès le commencement Dieu a créé l'homme et lui a remis sa conduite dans les mains. L'homme a devant lui le bien ou le mal, la vie ou la mort ; ce qu'il choisira lui sera donné. » Toutes les pages des saintes Écritures, de l'Ancien et du Nouveau Testament, proclament hautement que l'homme est libre. Nous voyons sans cesse Dieu se plaindre de ses abandons et de ses révoltes, lui reprocher les résistances de sa volonté, lui adresser de tendres appels, lui faire des propositions de vie ou de mort, des menaces de châtiment ou des promesses de récompense, etc., etc. Pourquoi tout cela, si nous n'avons pas le choix et la liberté de nos actions?

La tradition et les Conciles ont constamment enseigné que la volonté reste libre, parfaitement libre, en présence de la prescience divine ou de la prédestination, sous l'influence de l'action divine sans laquelle il n'y aurait pas d'action humaine, sous l'influence de l'action surnaturelle de la grâce, etc. Et tout cela après comme avant la chute d'Adam. « Qu'il soit anathème celui qui dit que le libre arbitre de l'homme

a eté perdu et éteint depuis le péché d'Adam, et que ce n'est plus qu'un vain nom, une fiction introduite dans l'Eglise par Satan! » (*Concile de Trente*, sess. IV, canon v.) « Qu'il soit anathème celui qui dit que le libre arbitre de l'homme, mû et excité par Dieu, ne coopère en rien en consentant à la grâce qui l'excite et l'appelle, qu'il ne peut refuser son consentement s'il le veut, mais que, comme un être inanimé, il ne fait absolument rien et est absolument passif. « (Canon xx.) « Anathème à celui qui dit qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme de rendre ses voies mauvaises, mais que Dieu opère le mal comme le bien, non-seulement en le permettant, mais proprement et par lui-même, de telle sorte que la trahison de Judas soit aussi bien son œuvre que la vocation de Paul ; qu'il soit anathème ! » (Canon vi.)

Le témoignage de la raison est forcément conforme à celui de l'Écriture, de la tradition et des Conciles ; car il ne s'agit pas ici d'une de ces vérités inaccessibles, pour lesquelles nous devions nous contenter de la parole de Dieu ! Consultez votre nature, invoquez votre expérience ; des deux côtés vous recevrez la même réponse : nous sommes libres !... Si nous ne l'étions pas, nous penserions tous, dans les mêmes circonstances, de la même manière, et, par une conséquence inévitable, nous agirions tous de la même manière. Or il n'en est rien. Le libre arbitre se voit dans l'étude de nos facultés, et se sent dans toutes nos actions. Il se sent encore après l'action, quand notre âme est fière et satisfaite du bien qu'elle a fait, confuse ou tremblante du mal dont elle n'a pas su se défendre.

La place qu'occupe la liberté humaine dans les croyances, les préoccupations, le langage, le respect du genre humain tout entier, suffit pour nous la rendre vénérable et sacrée. Supprimez le libre arbitre, tout devient inexplorable, ridicule, odieux, dans la vie théorique et pratique des peuples. Essayez d'expliquer sans lui l'histoire et les monuments, les louanges enthousiastes, les

flétrissures indignées, écrites ou gravées... Vous ne le pourrez pas... Vouloir ce qu'on pouvait ne pas vouloir, ne pas vouloir ce qu'on pouvait vouloir, la vertu et la gloire, le crime et la honte... tout est là!... Si l'homme obéit à la fatalité, rien de plus odieux que la pompe hypocrite dont on l'entoure pour lui imputer son crime ou sa vertu, pour l'en récompenser où l'en châtier.

Nous avons vu, tome II, page 450, ce que la fausse science oppose à cette doctrine du bon sens, du sens commun et de la foi! Un doute en théorie, mais la tolérance dans la pratique; une négation brutale, l'affirmation insensée de la nécessité absolue des actes humains; un déterminisme aveugle des intelligences individuelles et nationales...

La liberté humaine dans toutes les conditions de la vie, en face de la prescience divine, sous l'action et le gouvernement souverain de Dieu, sous l'influence toute-puissante de la grâce, sous le poids du dogme écrasant de la prédestination, est donc une donnée certaine, LE CONNU, à sa plus haute puissance, qu'on ne peut nier sans folie et sans crime. L'INCONNU, au contraire, et le mystère, c'est le comment de l'accord du libre arbitre avec la prescience divine, le gouvernement divin, la grâce, la prédestination, etc., qui sont de leur côté des vérités certainement connues. Et ce à quoi la raison nous oblige, c'est à conclure, de la coexistence de ces deux ordres de vérités certaines, à leur accord plein et entier, alors même que cet accord ou le comment de cet accord resteraient inaccessibles à notre intelligence. « La première règle de notre logique, dit Bossuet, c'est qu'il ne faut jamais abandonner les vérités une fois connues, quelques difficultés qui surviennent pour les concilier, mais qu'il faut, au contraire, tenir toujours fortement les deux bouts de la chaîne, quoiqu'on ne voie pas toujours le milieu, par où l'enchaînement se continue... » (*Traité du libre arbitre*, chapitre IV.) Quel admirable langage! je n'ai jamais cessé de m'en faire l'écho. Nous tenons d'une main les dogmes de la souveraineté divine, de la prescience divine, de la nécessité et de l'efficacité

de la grâce; de l'autre, le dogme du libre arbitre. Il est possible que le nœud invisible qui unit les deux choses soit mal fait par les opinions, mais soyez convaincu que Dieu a fait et a bien fait le lien...

Il reste à prouver que la raison éclairée par la foi jette assez de jour sur ces questions mystérieuses pour faire évanouir jusqu'à l'ombre de la contradiction.

1° *Le libre arbitre et le gouvernement ou concours divin.* Il faut nécessairement admettre que Dieu qui nous a donné l'être, en qui nous sommes, nous nous mouvons, nous vivons, ne peut pas rester inactif dans les déterminations libres de notre volonté. Il serait déraisonnable de lui attribuer ce qui vaut moins, c'est-à-dire l'être, en lui ôtant ce qui vaut plus, c'est-à-dire le bien être et le bien vivre, dit Bossuet. Sa souveraineté s'exerce donc sur nos décisions en même temps qu'elle les dirige ou les provoque par sa loi. Aussi l'Écriture ne craint-elle pas de dire que Dieu opère en nous le vouloir et le parfaire. (*Philipp.*, II, 13.) Il va sans dire que cette opération de Dieu sur un être libre n'est pas la même que sur un être purement passif; qu'elle se proportionne à notre nature, et laisse intacte notre liberté. Comment? Quelques-uns veulent que Dieu se contente d'un concours général, concours appliqué simultanément à tous les êtres. Chacun, en agissant, le particularise et le détermine selon sa nature, de telle sorte que l'acte produit est l'acte de Dieu, en même temps que l'acte de l'homme. Ce concours serait comme celui de la vapeur sortant du générateur et allant animer des moteurs de tout genre; ou comme la radiation solaire qui communique à tous les êtres les conditions de leur existence. Comme tout agent, la liberté prend sa part du concours divin, se l'approprie, le détermine. Ce concours se réduirait pour elle à ceci, que Dieu veut, de toute éternité, accomplir avec elle l'acte qu'elle voudra elle-même produire à son gré. Voilà qui n'est pas difficile à concevoir. Dans ce système, le concours divin n'a rien qui soit en contradiction avec la

liberté ; mais ne supprime-t-il pas trop la souveraineté absolue de Dieu, et ne doit-on pas aller plus loin ? Ne sommes-nous pas tous les jours témoins du fait que la parole humaine, par la persuasion qu'elle exerce, a une influence directe sur nos déterminations, tout en nous laissant libres? Elle fait dire à des milliers d'âmes non-seulement je crois, mais je veux, et je veux librement... Or, si l'homme a le pouvoir de persuader, en nous inondant subitement d'une vive lumière, en nous imprimant des sentiments invincibles de joie, de tristesse, de crainte, d'amour; en exerçant sur nous une attraction victorieuse qui fait crier à l'âme *Rabboni*, mon maître..., comment refuserions-nous ce pouvoir à Dieu?

En analysant la persuasion arrivée à son dernier terme, on y découvre deux actes distincts : l'acte d'une force qui provoque une détermination de la liberté, l'acte de la liberté qui se détermine... C'est moi qui cède à la persuasion, c'est moi qui fais son efficacité... D'où il suit que Dieu, si sa souveraineté se réduit à persuader, ne serait pas aussi maître qu'il peut et doit l'être. Une grande école , l'École thomiste, jalouse à l'excès des prérogatives divines, veut que la souveraineté absolue de Dieu consiste en ce qu'il soit rigoureusement cause première de toutes choses ; que la détermination efficace à telle ou telle action ne puisse avoir lieu que par sa vertu... Cette vertu, les uns la font consister dans le décret éternel et infaillible par lequel Dieu veut et prédétermine chacun de nos actes ; les autres, dans une sorte de toucher mystérieux qui donne le branle à notre activité et la rend efficace.

Et qu'on ne s'effraye pas de cette action directe, car Dieu fait en nous l'acte et son mode ; il fait que nous agissons et que nous agissons librement ; il fait que nous prenons une détermination, et que cette détermination est notre propre détermination. Et, ajoute saint Thomas, ce concours direct ne fait, en aucune manière, peser sur Dieu la responsabilité de nos mauvaises actions; car ce n'est pas à Dieu, cause première et indéfectible

de mes actes, mais à mon libre arbitre défaillant qu'il faut attribuer mon péché. Dieu n'est responsable que de ce qu'il y a de bien dans l'acte matériel du péché, j'ai toute la responsabilité du mal moral.

En réalité, de ces trois opinions si différentes sur le concours divin, les deux premières, surtout, sauvent suffisamment l'honneur de Dieu et l'honneur de la liberté. L'honneur de Dieu, qui reste le maître absolu de toutes choses, qui nous tient dans sa complète dépendance, de qui nous avons tout à recevoir, sans qu'il ait rien à recevoir de nous. L'honneur de notre liberté, car nous restons maîtres de nos délibérations, de nos choix, de nos décisions; car la volonté mue par Dieu reste une force active, qui coopère efficacement, et non pas un instrument inanimé et purement passif.

2° *La liberté et la prescience divine.* Il est infiniment probable qu'en Dieu, et pour Dieu, il n'est aucune succession, ni passé, ni avenir, mais un présent éternel; qu'il voit, comprend et veut tout ce qui a été, est, ou sera par un seul acte; qu'il n'y a pas en lui prescience, mais seulement SCIENCE; comme disait saint Augustin : *Res non sunt in eo (Deo) futuræ, sed præsentes, ac per hoc non jam prescientia sed tantum scientia dici potest.* Dans ces conditions, évidemment, la lutte entre la prescience et la liberté n'existe pas... L'homme n'agit pas parce que Dieu le voit agir; mais Dieu voit l'homme agissant librement parce qu'il agit en effet librement. Dieu ne fait pas les choses en les voyant, mais il les voit faites. Veut-on, ce qui est impossible, qu'il y ait pour Dieu, durée successive, présent, passé, avenir, et partant prescience; cette prescience, quoique éternelle, ne sera pas plus un obstacle à la liberté, parce qu'elle est évidemment, non le principe, mais la conséquence de nos actions. Ce n'est point parce que nos actions ont été prévues comme futures que nous les ferons, c'est au contraire parce que nous devons les faire, que Dieu les a vues comme futures. Dieu ne fait pas plus une chose, en prévoyant qu'elle se fera, qu'il ne la ferait en la voyant

faire. Je vois un navire marcher à pleines voiles vers un écueil où il va se briser; ce n'est pas parce que j'ai prévu ou vu qu'il allait se perdre qu'il s'est perdu; je l'ai vu perdu parce qu'il allait se perdre. La prescience divine, quoique infaillible, et quoique infiniment plus parfaite que celle de l'homme, n'influe pas plus sur notre détermination que l'acte par lequel on voit infailliblement le navire courir sur le rocher. La prévision, pas plus que la vision, ne change la nature de nos actes. Il est bien vrai que tout ce que Dieu a prévu arrivera; mais il arrivera de la manière que Dieu l'a prévu. Ce qu'il a prévu comme devant arriver nécessairement, arrivera nécessairement; et ce qu'il a prévu comme devant arriver librement, arrivera librement.

La liberté et la grâce. La doctrine catholique sur la grâce se résume dans les propositions suivantes, qui sont des vérités de foi. Dieu veut, d'une volonté antécédente, sérieuse, sincère et active, le salut de tous les hommes. Les hommes que Dieu veut sauver, il ne les abandonne pas à eux-mêmes, parce que la fin à laquelle il les appelle est proprement et absolument surnaturelle. Le moyen proportionné à cette fin, la grâce sous ses diverses formes, n'appartient pas à l'ordre de la nature.

La grâce à laquelle l'homme coopère, est appelée *grâce efficace*, parce qu'elle obtient son effet; mais le libre arbitre, sous son action, n'est pas un instrument purement passif; il agit de son action propre, et s'il ne résiste pas de fait, il conserve le pouvoir réel de résister; les œuvres du salut sont, par conséquent, imputables à la liberté, et celui qui nous a créés sans nous, ne nous sauvera pas sans nous...

Outre la grâce efficace, il est une *grâce vraiment suffisante* qui donne à l'homme, relativement aux circonstances présentes, un pouvoir complet approprié aux actes bons qu'il doit accomplir; de sorte qu'en réalité cette grâce n'est rendue inefficace que par la résistance de notre volonté.

En réalité le problème à résoudre, dans l'ordre théo-

logique, l'accord du concours surnaturel de la grâce avec la liberté, est le même que le problème à résoudre, dans l'ordre philosophique, l'accord du concours divin avec la détermination humaine... L'homme ne cesse pas d'être libre alors même qu'il a été influencé du dehors, persuadé, attiré, entraîné. Il ne cesse pas davantage d'être libre, parce qu'il accepte l'influence de la grâce, lumière et force venues du dehors.

Ne serait-ce pas méconnaître les données de la psychologie que de penser que la liberté, pour être parfaite, a besoin d'être soustraite à toute influence, et qu'elle sera d'autant plns libre qu'elle sera moins influencée. Loin que l'idée de liberté et l'idée d'une influence extérieure qui la détermine, se repoussent et s'excluent, elles s'impliquent, au contraire; car la liberté, si elle n'était pas déterminée par des motifs d'agir, n'agirait pas plus qu'un levier sans bras, sans point d'appui, sans poids.

Et qu'on ne dise pas que l'action de la grâce, qui est l'action de Dieu, est infinie et nécessairement, efficace. En effet, comme le font remarquer saint Thomas et saint Augustin, l'action de Dieu s'humanise et se proportionne à notre faiblesse. Dieu la modère tellement, qu'elle triomphe de la liberté avec la coopération de la liberté elle-même. Non-seulement la grâce ne nuit pas à la liberté, mais c'est elle qui rend l'âme libre, en l'affranchissant de la servitude. Par suite de la chute originelle, la liberté, comme toutes les autres facultés, est languissante et malade; l'équilibre entre le bien et le mal n'existe plus. Sans le secours de la grâce, la liberté du mal existe seule; la liberté du bien ne peut exister qu'autant que le secours de la grâce nous délivre de la tyrannie de l'erreur, du vice et des démons, pour lesquels l'homme est un captif faisant toutes leurs volontés. Voilà le secret de cette parole de saint Jean (VIII, 36) : « Vous ne serez vraiment libres qu'autant que le Fils de l'homme vous aura libérés. »

Non-seulement la grâce ne nuit pas à la liberté, mais elle la perfectionne. La liberté, en effet, est le pou-

voir de s'attacher au vrai, au bon, au beau, après délibération et par choix. Son exercice suppose l'exercice de l'intelligence, de la volonté ou de l'amour, de l'imagination, etc,; elle suppose par là même l'influence d'une lumière qui éclaire, d'une force qui attire ou qui pousse, d'une beauté qui séduit : or la grâce est la lumière, la force, l'attrait, à son plus haut degré.

En dernière analyse, dans la théorie de saint Augustin, le docteur par excellence de la grâce, l'action de la grâce se réduit à l'attraction exercée par une sorte de délectation, *trahit sua quemque voluptas.* Nous sommes comme le mouton qui court librement vers la pierre de sel que vous lui montrez, ou comme l'enfant qui reste libre en courant chercher les noix que vous tenez dans votre main. La délectation, c'est le grand secret de l'action divine dans nos âmes, et le nœud gordien du mystère de la liberté et de la grâce.

Un philosophe chrétien, M. Henri Martin, a très-bien dit: « La vraie notion de la liberté morale ne contredit pas le principe de la raison suffisante compris comme il doit l'être. En effet, de même que la raison suffisante des déterminations éternelles et libres de la volonté de Dieu se trouve dans la convenance de leur bonté avec la bonté divine; de même, la raison suffisante des déterminations libres des êtres enclins au mal et sujets à l'erreur se trouve dans quelque objet désirable pour eux, eu égard à la disposition morale où il leur plaît de se mettre librement. Il en est de la raison suffisante en philosophie, comme de la grâce suffisante en théologie, elle suffit pour rendre l'acte possible, mais non pour rendre l'action nécessaire. » (*Vie future*, seconde édition, page 368.) En un mot, l'action du concours naturel comme celle du concours surnaturel de la grâce se résume dans des effets d'illumination, d'attraction, de délectation, lesquelles n'impliquent en rien la *nécessité*.

La liberté et la prédestination. Avant toute détermination des événements et des circonstances, Dieu veut le salut de tous les hommes. Sa bonté les appelle par un

commun embrassement à la béatitude éternelle, et leur prépare les moyens nécessaires pour y parvenir. La grâce ne leur fait pas défaut, c'est leur libre arbitre qui fait défaut à la grâce. Dieu s'est occupé d'une manière spéciale de ses élus; il les a prédestinés, il leur a préparé, avant la création du monde, le royaume qu'ils doivent posséder avec lui, librement, gratuitement. Dieu ne veut pas la gloire sans les mérites, et il ne veut les mérités que pour la gloire. Dans une œuvre immense comme la sienne, Dieu est libre de manifester toutes ses perfections, sa jstice, aussi bien que sa miséricorde. Où tout est gratuit, le bienfaiteur peut sans injustice donner à son gré plus ou moins, pourvu qu'il ne prive personne de ce qui lui est dû. Rien n'empêche d'admettre en Dieu une force *supercompréhensive*, au moyen de laquelle il exploite en quelque sorte notre liberté, et connaît infailliblement les déterminations qu'elle prendra, si elle est placée dans tel milieu et si elle reçoit d'en haut tel secours. Cette science conditionnelle précède rationnellement le libre décret de la prédestination divine. Dieu voit ainsi dans sa prescience infinie ceux qui doivent bien user de sa grâce, puis il les prédestine à la gloire. La grâce ne se mérite pas autrement, elle est gratuite ; mais la gloire se mérite par la grâce, et Dieu tient compte de ce mérite dans l'ordre de la prédestination. Ceux qu'il a connus par sa prescience, il les a prédestinés à être conformes à l'image de son fils. « Ceux qu'il a prédestinés, dit saint Paul (*Ép. aux Romains*, XXIX, 30), il les a appelés; ceux qu'il a appelés, il les a justifiés; ceux qu'il a justifiés, il les a glorifiés. » Prescience, vocation, justification, glorification, voilà donc l'ordre du décret éternel; dans ces conditions, évidemment, le dogme de la prédestination n'a rien que de très-conforme à la raison.

En résumé : Dieu voulant d'une volonté générale, antécédente et sincère, le salut de tous les hommes, tient prêts les secours qu'il doit leur accorder. Sa science infinie pénétrant la nature entière, les temps, ses lieux, les circonstances, voit ceux qui, correspon-

dant fidèlement à sa grâce, mériteront la gloire; et il décrète de leur donner la grâce et la gloire. Mais la grâce qu'il accorde n'est point une motion directe et physique dont l'âme est saisie au point que ses actes en soient déterminés, c'est un secours qui prévaut, un concours qui accompagne, en laissant à la liberté le plein pouvoir de délibérer, de prendre sa décision, de se déterminer elle-même à agir... Prescience, élection, vocation, justification, glorification, nous convenons que c'est une œuvre gratuite de la miséricorde divine... Nous ajoutons que c'est bien Dieu qui opère en nous le vouloir et le parfaire, parce que, dirigée par SA SCIENCE MOYENNE, sa toute-puissance a disposé toutes choses pour que nous voulions et agissions librement.

Et que l'on ne dise pas que le dogme de la prédestination tarit dans l'âme humaine toute activité féconde, sous prétexte que l'homme qui croit à la prédestination pourra se dire à lui-même : Ou je suis prédestiné, ou je ne le suis pas. Si je suis prédestiné, quelque chose que je fasse je serai sauvé ! Si je ne le suis pas, quelque chose que je fasse je serai damné. Car ce serait comme l'insensé qui dirait : Ou Dieu a décidé que je mourrai aujourd'hui, ou il a décidé que je mourrai dans vingt ans. S'il a décidé que je mourrai dans vingt ans, quelque chose que je fasse, je vivrai jusque-là. Je puis donc ne rien prendre, vivre de l'air et du temps, me jeter à l'eau, dans le feu, par la fenêtre...! La prévision de mon salut, comme la prévision de ma vie ou de ma mort, présuppose nécessairement que je prendrai avant tout les moyens nécessaires et suffisants pour assurer l'un et l'autre.

Le déterminisme. Nous avons dit quelques mots, page CLIX, de la prétendue théorie mécanique de l'univers formulée dans cette fameuse phrase de Laplace: « Une intelligence qui, pour un instant donné, connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée, et les situations respectives des êtres (c'est-à-dire des atomes simples qui composent le monde et les mondes), embrasserait dans un même ensemble d'équations différentielles les mouve-

ments des plus grands corps de l'univers, comme ceux du plus léger atome. Rien ne serait inconnu pour elle, et l'avenir comme le présent, serait toujours visible à ses yeux ! » On a donné à cette théorie le nom de DÉTERMINISME, et, si elle était vraie, en effet, tout, à chaque instant, serait déterminé dans la nature, et la liberté ne serait plus qu'un mot. Nous avons montré, avec M. Philippe Breton, que cette doctrine impliquait le phénomène extrême de la réversion, et conduisait à l'absurde le plus extravagant, même en supposant qu'on ne l'étende qu'au monde matériel, au monde physique, inorganique, ou organique. Et nous sommes en droit d'ajouter qu'étendre cette théorie aux êtres intelligents et libres, que vouloir comprendre dans les fameuses équations différentielles de la dynamique générale les actes des êtres doués de volonté, serait le comble de la déraison. Comment, en effet, mettre en équation le coup de pied sous lequel je fais disparaître de la faune universelle plusieurs centaines de fourmis, ou des millions d'êtres microscopiques?

Il est cependant des géomètres chrétiens, j'en citerai deux très-célèbres, M. de Saint-Venant, de l'Académie des sciences, et M. Boussinescq, professeur de mathématiques à l'université de Lille, auxquels le déterminisme, compris entre certaines limites, ne répugne pas, et qui font, très-suffisamment encore, l'accord des lois de la mécanique avec la liberté de l'homme, dans son action sur la matière. On peut voir dans les *Mondes*, livraison du 22 mars 1877 : 1° comment aucune des trois lois générales de la mécanique : la conservation de la quantité de mouvement, la conservation des aires, la conservation de l'énergie, tant potentielle qu'actuelle ou cinétique, ne se trouve violée par un acte humain supposé libre ; 2° comment aussi, par la considération des solutions singulières des équations différentielles, solutions qui s'ajoutent aux solutions particulières que donnent les intégrales générales, les lois fondamentales du mouvement s'harmonisent même avec les lois particulières d'intensité qui paraissent lier les accélérations des molé-

cules avec leurs positions relatives de chaque instant ; 3° comment, en un mot, par l'introduction d'un principe directeur, pouvant arbitrairement, et par son propre choix, prolonger les arrêts de mouvement, on détermine leur reprise sans travail physique ; ce qui suffit pour réaliser l'accord des lois physiques avec la liberté des actions des esprits. Mais c'est par trop condescendre aux exigences d'une science impossible.

Chapitre Trente-Troisième.—**Les Esprits.**—Un mystère encore ou un inconnu, ce sont les esprits bons et mauvais, les anges et les démons ; leur existence, leur action physique, morale, psychique; leurs rapports avec l'homme, etc. Tout homme sensé qui voit dans le monde autre chose que la matière, pourrait-il révoquer en doute l'existence des purs esprits? Ils sont possibles! Nous les concevons! Notre âme elle-même est un esprit! Pourquoi donc n'existeraient-ils pas ? S'ils existent, ils ont nécessairement été créés libres, car la liberté est de l'essence des esprits, comme l'inertie est de l'essence de la matière. S'ils ont été créés libres, et placés dans un état de transition ou d'épreuve, les uns ont pu faire bon usage de leur liberté, et s'être ainsi confirmés dans le bien, ce sont les bons anges; les anges; les autres ont pu abuser de leur liberté, et devenir confirmés dans le mal, ce sont les mauvais anges ou démons.

Dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, il est partout question des anges et des démons ; Jésus-Christ a été sans cesse en contact avec les uns et les autres. Il nous a redit les vertus et les bienfaits des anges ; il a daigné nous raconter lui-même la chute et le châtiment des démons; il nous met souvent en garde contre leur malice.

La tradition humanitaire tout entière, comme la tradition révélée et divine, affirme l'existence des esprits bons et mauvais.

Cette existence enfin est un dogme de l'Eglise catholique, apostolique, romaine. « Il faut croire d'une

foi ferme, dit le quatrième concile de Latran, que, au commencement, des temps Dieu a tiré du néant l'une et l'autre créature, spirituelle et corporelle, angélique et mondaine.

Les bons anges. Voici très en abrégé, ce que la Révélation nous en apprend, et ce qu'il est tout raisonnable de croire. Ces nobles intelligences entouraient la majesté de Dieu quand il marquait à la Terre sa place dans l'immensité, et qu'il répandait à flots la vie dans son sein. Ils forment d'innombrables phalanges, groupées en neuf ordres ou hiérarchies : Séraphins, Chérubins, Trônes, Dominations, Principautés, Puissances, Vertus, Archanges et Anges. Avec l'immatérialité, l'immortalité, l'incorruptibilité, les anges ont reçu une mission de puissance et de protection sur le monde. Les natures corporelles et inférieures leur sont soumises dans des limites fixées par Dieu. Ils président aux mouvements des cieux, ils dirigent le cours des astres ; ils commandent aux vents et aux tempêtes ; ils sont préposés au gouvernement des empires. Daniel parle des anges qui président aux destinées des Perses, des Grecs, des Hébreux. Les Eglises ont aussi leur ange protecteur, et chacun de nous enfin a son ange tutélaire ou gardien.

La sainte Ecriture nous montre les anges de Dieu capables d'une énergie, d'une force physique considérable. Un ange lutte contre Jacob jusqu'au matin ; ne pouvant le vaincre, il touche et fait dessécher le nerf de sa cuisse, ce qui fit Jacob boiteux, fait mémorable dont les Hébreux ont toujours conservé le souvenir. Un ange traverse la nuit toute l'Egypte, et frappe tous les premiers-nés de l'homme et des animaux. L'ange du Seigneur attaque la nuit le camp de Sennachérib et tue quatre-vingt-cinq mille hommes. Un ange prend Habacuc par le sommet de la tête, l'enlève par les cheveux, avec la rapidité de l'esprit, et le dépose à l'entrée de la fosse aux lions. Héliodore est renversé et flagellé par des anges. Pourquoi tout cela ne serait-il pas possible et réel ? Dieu pur esprit dans son éternelle immobilité, et précisément parce qu'il est immobile, est seul auteur de la multitude de mouve-

mentsimmensesqui s'exécutent dans les espaces célestes. Des savants illustres, Ampère et autres, ne craignirent pas d'affirmer que les esprits seuls jettent de la force vive dans le monde ! *Mens agitat molem*, disait le poëte : l'esprit met en mouvement les masses pesantes. Notre âme certainement fait mouvoir notre corps. Cette faculté motrice des esprits est une qualité mystérieuse, mais réelle, puisque le monde est tout entier en mouvement, et que la matière est essentiellement inerte.

Les démons. Jésus-Christ faisant allusion à la chute des anges a dit : «J'ai vu Satan tombant du ciel comme la foudre, et précipité dans l'enfer préparé pour lui et pour ses anges. » La tradition de la chute des anges s'est conservée dans le souvenir de l'humanité, et a laissé des traces dans toutes les théogonies.

Les mauvais anges ont gardé après leur chute leurs avantages naturels et leur puissance sur le monde matériel, mais ils ne s'en servent plus que pour le mal. Ils sont devenus superbes, trompeurs, envieux, ardents à se donner des complices, à se créer des compagnons de leur disgrâce et de leurs tourments. La puissance de Satan s'est accrue grandement par le péché originel, qui, suivant l'expression énergique de Jésus-Christ, nous a créés ses enfants, en le faisant notre maître, prince et recteur du monde, puissance de l'air et des ténèbres, lion rugissant, circulant sans cesse et cherchant partout de nouvelles victimes. Qui ne serait surpris et effrayé de le voir exercer son despotisme désastreux sur Jésus-Christ lui-même, s'emparer de son corps innocent et virginal, le transporter tour à tour, sur le toit du temple ou au sommet d'une montagne, et le solliciter au mal.

L'homme devrait être trop heureux de pouvoir se décharger sur la pression étrangère et tyrannique du démon, de la responsabilité des excès auxquels il s'abandonne quelquefois. Il est des crimes si horribles, qu'on ne peut les expliquer qu'en admettant avec l'apôtre que le pécheur est devenu tellement esclave du démon, qu'il fait toutes ses volontés.

Le premier degré de l'esclavage du démon est la tentation ou la simple sollicitation au mal.

Le second est l'obsession, lorsque, sans s'être emparé du corps de sa victime, il exerce sur elle une action sensible et douloureuse. C'est ainsi peut-être que l'esprit malin agitait Saül et ne se retirait qu'après que David l'eût en quelque sorte conjuré, en jouant de la harpe et en touchant Saül de la main. Sara, fille de Raguel, était obsédée par le démon Asmodée, qui fit mourir ses sept premiers maris, et que l'ange Raphaël mit en fuite.

Le troisième degré enfin de l'esclavage du démon est la possession, lorsqu'il s'est vraiment emparé du corps et de l'âme d'un infortuné, pour en faire comme des instruments par lesquels il agit, en produisant des effets plus ou moins extraordinaires: par exemple, le jeter par terre, le transporter à distance ; le tenir suspendu en l'air, ou accroché au plafond, contrairement aux lois de la pesanteur ; lui faire parler une langue qu'il n'a jamais apprise ; lui apprendre des faits ignorés ou secrets, etc., etc. Le possédé s'appelle aussi démoniaque, L'Évangile en cite un grand nombre, et Jésus-Christ donnait comme un signe de sa mission divine qu'il chassait les démons. Il donna à ses apôtres, qui l'ont transmis à leurs successeurs, ce même pouvoir de chasser les démons. Rappelons quelques-unes des possessions de l'Evangile. 1° (Matth., viii, 25.) Deux démons sortent furieux des sépulcres, s'irritant de voir le Fils de Dieu venir les tourmenter, demandant, s'il veut les chasser, qu'il les laisse s'emparer d'un nombreux troupeau de pourceaux: ils l'envahissent en effet et se précipitent avec lui dans la mer. 2° (Matth., xvii.) Un homme depuis son enfance était sujet aux plus cruels accidents: sourd et muet, il était renversé par terre, tombant dans l'eau et dans le feu, grinçant des dents, etc., etc. Jésus-Christ ordonne à l'esprit qui le possédait de sortir. Aussitôt le démon sort poussant de grands cris, non sans avoir déchiré l'enfant et l'avoir laissé pour mort. 3° (Marc., i, 24.) Dans la synagogue de Capharnaüm, un homme interpelle Jésus-

Christ, le proclame saint des saints, et lui reproche d'être venu pour le perdre. Jésus lui ordonne de se taire et de sortir. L'esprit impur jette sa victime au milieu de l'assemblée, fait entendre un grand cri et sort. Qui pourrait voir dans ces possessions, et dans beaucoup d'autres que nous pourrions citer, de simples cas d'hystérie, d'épilepsie, de folie, des malades ou des maniaques et non pas des démoniaques? Presque partout, dans l'Evangile, les possédés des démons sont désignés à part des malades, et dans des termes qui caractérisent nettement des esprits. (MARC., XIII, 39): « Le soir venu et le soleil étant couché, ils apportèrent tous les malades et les démoniaques. » Et (34): « Il guérit beaucoup de malades affligés de diverses infirmités, et il chassa beaucoup de démons, sans leur permettre de dire qu'ils le connaissaient. » Ce sont des esprits, évidemment, et non des malades qui pouvaient connaître Jésus-Christ. L'interprétation de l'exégèse et de la critique moderne est absolument gratuite et ridicule.

La prise de possession du monde antique, du monde idolâtre, par les démons, est un des faits les mieux constatés de l'histoire. Le démon jouait un rôle considérable dans le gouvernement de Rome. Les manifestations de la puissance infernale, déifiée par ses adorateurs, se produisait par des manifestations surnaturelles dont personne ne doutait. « Vos magiciens, disait Tertullien, évoquent des fantômes, interpellent les âmes des morts dans des apparitions sacriléges, font rendre des oracles par les lèvres d'un enfant, opèrent des merveilles en tournant dans un cercle plein de prestiges, plongent à leur gré leurs victimes dans le sommeil : voilà ce qu'ils peuvent faire par l'intervention des démons, et c'est ainsi qu'on leur voit exercer l'art divinatoire autour de leurs tables. Qu'on produise un de ces malheureux que vous croyez tourmentés par une divinité, qui se trouvent subitement investis par une puissance occulte, aux pieds des autels..., qui s'agitent hors d'haleine et prédisent l'avenir au

milieu d'effroyables convulsions. C'est Junon, Esculape, ou tout autre de vos dieux, croyez-vous, qui manifeste sa volonté par cet intermédiaire. Eh bien! si le chrétien qui les interpellera ne les force pas à confesser devant tous qu'ils sont des démons, saisissez le chrétien et livrez-le à vos bourreaux. » Tous les Pères de l'Église, depuis Tertullien jusqu'à saint Bernard, ont tenu le même langage, et jamais ni Porphyre, ni Celse, ni Julien l'Apostat n'ont songé à nier la réalité de ces phénomènes. Les apôtres et les missionnaires, surtout dans les pays idolâtres, ont rencontré partout sous leurs pas des possessions dont l'histoire des saints surabonde.

L'Église catholique infiniment sage, qui possède dans un degré divin la simplicité de la colombe unie à la prudence du serpent, croit fermement à la possibilité de rapports intimes, volontaires ou involontaires établis entre les démons et l'homme; mais elle ne veut pas qu'on en admette la réalité sans discernement et sans preuves certaines. Elle croit à la possibilité d'un pacte, formel ou tacite, avec le démon; elle croit à la conjuration ou à l'évocation explicite ou implicite du démon dans le but de produire les effets admis par le monde entier, et qui sont universellement désignés sous les noms suivants : *divination* ou prédiction de l'avenir; *enchantement* ou charme exercé par des paroles, des figures ou des opérations mystérieuses; *évocation* ou *nécromancie*, appel et interrogatoire des morts; *fascination*, qui empêche de voir les choses comme elles sont; *maléfices*, *sorts*, *pratiques superstitieuses*, etc., employés dans le but de nuire au prochain dans sa personne ou dans ses biens...; *magie*, *sorcellerie*, production d'effets au-dessus des forces de la nature, etc., etc.

Or il est arrivé, chose étrange, qu'au moment où la critique moderne, l'exégèse rationaliste et la libre pensée niaient énergiquement l'existence du démon, l'obsession, la possession, toutes les influences sataniques, nous avons vu tout à coup le monde frémissant assister à quelques-unes des plus étranges manifestations des

puissances infernales : le *magnétisme*, endormant ses victimes et les transformant en devins, en prophètes, en médecins improvisés ; les *tables tournantes* et *frappantes*, écrivant les révélations du monde invisible ; le *spiritisme*, prétendant avoir à sa disposition tous les grands esprits des temps anciens ou modernes, et les faisant parler par l'intermédiaire de médiums enchanteurs ; etc., etc.

J'ai lu tout ce qui a été écrit sur la démonologie, j'ai assisté à d'assez nombreuses expériences, non pas de spiritisme, elles me semblaient par trop ridicules, par trop absurdes, mais de magnétisme et de tables tournantes. Membre d'une commission chargée de décerner un prix de dix mille francs à celui qui lirait une lettre cachetée, genre de clairvoyance qu'on dit cependant très-commun, j'ai été à même de mettre à l'épreuve la prétention et le talent de magnétiseurs en renom, et jamais ce merveilleux n'a daigné se produire devant moi. Les autres physiciens n'ont été ni plus heureux, ni plus privilégiés. Au contraire, toutes les fois qu'un savant sérieux ou une société savante ont été appelés à vérifier les faits extraordinaires du magnétisme ou du spiritisme, non-seulement ils n'ont rien vu, mais ils ont toujours mis en évidence la mauvaise foi ou la supercherie.

On pourrait donc regarder ces faits comme non avenus, mais il serait déraisonnable, après un témoignage aussi éclatant que celui de la révélation, de la tradition et de l'histoire, de révoquer en doute soit la terrible action des démons dans le monde et sur l'homme, soit la possibilité de pactes coupables avec les puissances infernales.

L'ÂME, ESPRIT. Puisque l'occasion s'en présente, qu'il me soit permis de résumer en quelques mots une démonstration très-nette de la spiritualité de l'âme formulée par un savant mathématicien M. Fua de Bruno, aujourd'hui M. l'abbé de Bruno, professeur à l'Université de Turin.

« L'âme sent, pense, veut, imprime le mouvement au corps ; or la substance qui sent, pense, veut, meut, ne

peut pas être matière. En effet : 1° si la matière, nécessairement composée de parties, sentait, ou chaque partie percevrait l'objet tout entier, ou chaque partie ne percevrait qu'une partie de l'objet : dans le premier cas, il y aurait autant de perceptions distinctes qu'il y aurait de parties dans le corps, et ces perceptions seraient ou toutes complètes, ou en partie complètes et en partie incomplètes. Or notre perception est unique et complète, donc l'âme n'est pas composée de parties, elle n'est pas matière. 2° L'âme humaine pense, elle compare entre elles les sensations qu'elle reçoit des divers sens : or cette comparaison serait impossible, si le principe qui compare était matériel et composé de parties. Car, ou chacune de ces parties serait propre à recevoir les deux sensations à la fois, et alors pourquoi des parties distinctes ; ou les sensations seraient reçues par des parties différentes, et alors qui comparerait et distinguerait les deux sensations. 3° *L'âme veut :* le raisonnement est le même que pour la pensée ; car la volonté suppose aussi nécessairement la comparaison. 4° *L'âme meut.* Je dis à un homme qu'on le poursuit pour lui donner la mort, il change de direction, et fuit à toutes jambes ! Un général en chef fait un geste, et tout son corps d'armée, infanterie, cavalerie, artillerie, s'élance et fait pleuvoir sur l'ennemi une pluie de balles, de boulets, d'obus, de bombes. Si l'âme du général était matière, sa quantité de mouvements serait le produit de la masse par la vitesse, et cette quantité de mouvement serait forcément égale à celle de toutes les forces qu'elle met en jeu. Or il n'existe qu'un rapport infiniment petit entre la faible impression de ma voix ou celle du geste du général et la course échevelée du fuyard, et le branle-bas du combat. Debout et immobile sur mes pieds je marche et je cours. Si mon âme est matérielle, sa masse est infiniment petite, puisqu'un cadavre pèse autant qu'un corps vivant ; sa vitesse est nulle, sa quantité de mouvement nulle aussi, tandis que la quantité de mouvement du corps qui marche ou qui court est grande ;

donc je n'aurais pas pu marcher et courir. Et cependant, je marche et je cours ! Comment cette quantité de mouvement infiniment petite et aveugle pourrait-elle coordonner les mouvements de la marche, diriger avec tant d'habileté les déplacements de mes membres, soit pour la défense, soit pour l'attaque, proportionner si parfaitement les moyens à la fin? Donc, chez moi le principe du mouvement est un principe spirituel. »

Un journal de médecine a signé du nom de M. Claude Bernard, le grand physiologiste, cette dernière démonstration que nous avons déjà esquissée, mais qu'il est bon de reproduire.

« Le corps humain est un composé de matières qui se renouvellent incessamment. Toutes les parties du corps sont soumises à un perpétuel mouvement de transformation. Chaque jour vous perdez un peu de votre être physique et vous remplacez par l'alimentation ce que vous perdez. Si bien que, dans un espace de huit années environ, votre chair, vos os, sont remplacés par une nouvelle chair, par de nouveaux os, qui petit à petit se sont substitués aux anciens, par suite de ces additions successives. La main avec laquelle vous écrivez aujourd'hui, n'est pas du tout composée des mêmes molécules qu'il y a huit ans. La forme est la même, mais c'est une nouvelle substance qui la remplit. Ce que je dis de la main, je le dirai du cerveau. Votre boîte cranienne n'est pas occupée par la même matière cérébrale qu'il y a huit ans.

« Ceci posé, puisque tout change dans votre cerveau en huit années, comment se fait-il que vous vous souveniez parfaitement des choses que vous avez vues, entendues, apprises, il y a plus de huit ans ? Si ces choses se sont — comme le prétendent certains physiologistes — logées, incrustées dans les lobes de votre cerveau, comment se fait-il qu'elles survivent à la disparition absolue de ces lobes ? Ces lobes ne sont plus les mêmes qu'il y a huit ans, et pourtant votre mémoire a gardé intact son dépôt.

C'est donc qu'il y a autre chose dans l'homme que la matière, c'est donc qu'il y a quelque chose d'*immatériel*, de *permanent*, de *toujours présent*, d'*indépendant de la matière*. Ce quelque chose, c'est l'âme. »

Puisque M. Claude Bernard invoque *la mémoire*, cette faculté si mystérieuse, il sera bon de résumer en quelques traits l'argument invincible que M. Tremaux (tome XI des *Mondes*, page 443) en a tiré en faveur de la spiritualité de l'âme.

« Le cerveau est impressionné d'une manière analogue par tous les sens ; il possède ainsi ce fonds persistant d'impressions qui constitue la mémoire ; une foule d'impressions de tous les âges, de tous les jours, meublent le cerveau et constituent ainsi une sorte de bibliothèque des impressions de notre vie. Or nous avons la faculté de nous reporter à telle ou telle de ces impressions, selon notre volonté. Donc, cette bibliothèque a son bibliothécaire qui cherche au point voulu l'impression à laquelle nous voulons nous attacher, et qui la met sous les yeux de notre pensée, seule à l'exclusion de toutes les autres ou combinée avec d'autres. Nous voici donc encore une fois en présence des deux principes suivants : l'action matérielle et la faculté de s'en servir. Pour distinguer une faculté aussi extraordinaire, je ne vois rien de mieux que de conserver le vieux nom donné instinctivement par tous les peuples, et que chacun comprend en l'appelant âme. »

Si l'on niait l'existence et l'action de l'âme, il faudrait admettre qu'il existe au monde des millions de bibliothèques sans bibliothécaire, qui jettent spontanément dans les mains des lecteurs les livres qu'ils veulent consulter. Est-ce un assez grand miracle ? « L'âme est le mécanicien de la machine calorique qui donne issue au courant de sang oxygéné, source de la force motrice nécessaire à l'exercice des fonctions physiques et physiologiques du cœur, du cerveau et des autres organes ! Elle est l'électricien de la machine électrique, qui ouvre le circuit au courant du fluide nerveux ! Elle est le bibliothécaire de la mémoire ! Elle est, en un mot, l'agent qui opère et l'esprit qui vivifie. »

CHAPITRE TRENTE-QUATRIÈME. — **Les Sacrements.** — *Les Sacrements en général.* — Jésus-Christ est le foyer de la vie divine ou surnaturelle. « Je suis, disait-il, la voie, la vérité et la vie... Je suis venu pour que les hommes aient la vie et qu'ils l'aient en surabondance... Je suis le cep et vous êtes les branches, qui vivez, croissez et fructifiez en moi et par moi... Si quelqu'un ne vit pas en moi, il sèchera comme le sarment, on le coupera et on le jettera au feu. Et la vie dont Jésus-Christ est la source s'étend jusqu'à l'éternité, puisqu'il est aussi la résurrection.» Je suis la résurrection et la vie!

La sainte Eglise, interprète infaillible de l'Evangile, nous apprend que Jésus-Christ communique la vie à nos âmes par les sacrements, agents et signes sensibles de la vie ou de la grâce invisible. Rites mystérieux, à la fois matériels et spirituels, comme l'homme auquel ils doivent donner la vie, qui exigent et comprennent par conséquent trois choses : un élément matériel, la *matière du sacrement*, une parole vivifiante, la *forme du sacrement;* le *ministre du sacrement*, le délégué de Jésus-Christ chargé d'unir la matière à la forme; et enfin le *sujet* du sacrement, l'homme racheté par Jésus-Christ, pour qui c'est un devoir rigoureux de venir puiser dans les sacrements l'élément vivificateur, réparateur et déificateur.

Les conditions de la vie surnaturelle, comme celles de la vie naturelle de l'homme ou de l'humanité, sont au nombre de sept. Il doit : 1° naître à la vie ; 2° naître viable ou d'une vie qui puisse se continuer ; 3° entretenir sa vie ou la nourrir par un aliment et un breuvage conservateurs ; 4° rétablir ou retrouver la vie, lorsqu'elle est compromise par la maladie, menacée ou même éteinte par la mort, s'il s'agit de la vie surnaturelle, pour laquelle la résurrection est possible. 5° A la veille des luttes ou combats pour la vie, l'homme a besoin d'un secours spécial qui le fortifie, d'une sorte d'entraînement qui le dispose au combat. 6° Il faut que la vie humaine se propage ou

passe d'une génération à l'autre par une institution particulière, l'union des époux ou le mariage. 7° Enfin parce que l'homme est essentiellement appelé à la vie de famille et á la vie sociale, il faut qu'une consécration nouvelle et spéciale constitue, et investisse d'une grâce nécessaire et suffisante, les chefs ou directeurs de la société spirituelle des âmes appelées à vivre de la vie de Jésus-Christ.

Il devait donc y avoir, et il y a, en réalité, sept sacrements: 1° le Baptême qui nous fait naître à la vie spirituelle par l'eau et par l'Esprit-Saint; 2° la Confirmation qui nous donne la viabilité ou la virilité surnaturelle, et nous amène, suivant le langage énergique de saint Paul, à la plénitude de l'âge de Jésus-Christ; 3° l'Eucharistie, dans laquelle il a fait lui-même de son corps et de son sang l'aliment et le breuvage nécessaires à la conservation et à l'entretien en nous de la vie surnaturelle et divine; 4° la Pénitence, qui répare en nous la vie de l'âme quand elle est languissante et compromise, qui nous la rend quand elle est perdue ou éteinte; 5° l'Extrême-Onction, qui efface jusqu'aux restes du péché, obstacle à notre entrée dans le ciel, et nous fortifie dans la lutte du passage du temps à l'éternité; 6° l'Ordre, qui consacre les ministres de la société spirituelle, les apôtres, les docteurs, les pasteurs, les directeurs de nos âmes; 7° le mariage, enfin, qui propage la vie divine ou surnaturelle, en même temps que la vie naturelle. Il y a sept sacrements, et il n'y en a que sept. Cette fois encore, comme toujours, la révélation est en parfait accord avec la raison. Trois de ces sacrements, par leur nature même, le baptême, la confirmation, l'ordre, ne peuvent être reçus qu'une fois: l'Eglise, pour mieux qualifier cette unité de réception, affirme de ces trois sacrements qu'ils impriment un caractère indélébile. Les quatre autres, par leur nature aussi, doivent et peuvent en effet être reçus plusieurs fois.

Les canons du concile de Trente résument admirablement l'enseignement de la tradition et de l'Eglise sur les sacrements en général, et cet enseignement est à son tour parfaitement raisonnable.

I. Si quelqu'un dit que les sacrements de la nouvelle loi n'ont pas été tous institués par Jésus-Christ Notre-Seigneur, et qu'ils sont plus ou moins de sept, qu'il soit anathème!...III. Si quelqu'un dit que les sacrements de la loi nouvelle ne sont pas nécessaires au salut, et que sans eux, ou sans le désir de les recevoir, les hommes obtiennent de Dieu, par la foi seule, la grâce de la justification, bien que tous ne soient pas nécessaires à chacun, qu'il soit anathème!... Si quelqu'un dit que les sacrements de la nouvelle loi ne confèrent pas la grâce elle-même à ceux qui n'y opposent point d'obstacle, donnant à entendre qu'ils ne sont autre chose que des signes extérieurs de la grâce ou de la justice reçus par la foi, qu'il soit anathème!... IX. Si quelqu'un dit qu'il n'y a pas trois sacrements, le baptême, la confirmation et l'ordre, qui impriment à l'âme un caractère, c'est-à-dire un certain sceau qui empêche que ces sacrements puissent être réitérés, qu'il soit anathème!... X. Si quelqu'un dit que tous les chrétiens ont le pouvoir d'administrer tous les sacrements, qu'il soit anathème!... XII. Si quelqu'un dit que le ministre qui se trouve en péché mortel, pourvu qu'il ait observé tout ce qui est essentiel à la confection et à la collation des sacrements, ne les fait pas ou ne les confère pas, qu'il soit anathème! XIII. Si quelqu'un dit que les rites de l'Eglise catholique reçus, approuvés et usités dans l'administration solennelle des sacrements, peuvent être négligés ou omis par les ministres, si bon leur semble, ou changés en d'autres nouveaux, parce que ce sont des pasteurs préposés aux Eglises, qu'il soit anathème!

I. LE BAPTÊME, son institution et sa nécessité..... Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit... Celui qui aura cru et qui aura été baptisé sera sauvé. (MATTH., XXVIII, 19.) La nécessité du baptême est une conséquence nécessaire du dogme du péché originel. L'homme naît enfant de colère, mort à la grâce. Quiconque ne renaît de l'eau et

du Saint-Esprit ne peut entrer dans le royaume de Dieu.

Matière du baptême. L'eau pure, symbole naturel de la purification et de la vivification de l'âme.

Forme du baptême : « Je te baptise, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Je te baptise, c'est-à-dire, je te purifie et je te vivifie.

Ministre du baptême. Habituellement le prêtre : dans le cas de nécessité un laïque quelconque, même hérétique ou infidèle, parce que le baptême est absolument nécessaire au salut.

Le sujet du baptême. Tout homme, sans distinction, pour qui c'est un devoir de se faire baptiser, quand il connaît cette condition essentielle de salut.

Effets du baptême. Dans l'ordre divin, la vie de l'âme par la grâce sanctifiante, le transport de l'ordre naturel à l'ordre surnaturel, à jamais et pour toujours ; la qualité d'enfant de Dieu, de frère de Jésus-Christ, de temple du Saint-Esprit. Dans l'ordre moral, un germe ou principe de sainteté, d'incorruptibilité, de vie nouvelle et céleste. Dans l'ordre social, l'enfant devient une chose grande et sacrée, une sorte d'incarnation de Jésus-Christ : ce qu'on lui fait, on le fait à Jésus-Christ lui-même.

Les cérémonies du baptême. Qu'elles sont mystérieuses et touchantes ! Le parrain et la marraine, un second père et une seconde mère d'adoption ; le nom d'un ange, d'un saint ou d'une sainte aux vertus héroïques ; l'exorcisme ou l'expulsion violente du démon dont l'enfant était en quelque sorte la propriété. Dans sa petite bouche, le sel, symbole de la sagesse ; sur ses oreilles et sur ses narines, la salive, pour les ouvrir à la voix de Dieu et aux saintes odeurs de la vertu ; sur son petit corps et sur sa tête, des onctions pour en faire l'oint du Seigneur et un athlète ; le renoncement dans l'avenir à Satan et à ses œuvres ; la profession de foi ; la robe blanche, emblème d'innocence et de candeur ; *le cierge allumé*, cet enfant doit être à son tour lumière et chaleur ; l'inscription sur les registres, en même temps que Dieu l'inscrit sur le livre de ses élus. Voilà le baptême, sacre-

ment de régénération qui fait sortir l'homme de la sphère terrestre et l'introduit dans la sphère céleste, qui l'élève à sa plus haute puissance, bien au-dessus de lui-même.

II. La Confirmation. Ce sacrement nous rend viables dans l'ordre surnaturel, et nous fait parfaits chrétiens en nous donnant la force de confesser la foi, et en nous communiquant la plénitude des dons du Saint-Esprit.

Sa matière. De l'huile mélangée de baume. L'huile, qui nourrit, qui échauffe, qui éclaire, qui guérit; le baume, symbole de la bonne odeur des vertus que le chrétien doit répandre autour de lui.

Sa forme. Ces paroles : « Je te marque du signe de la croix, et je te confirme par le chrême du salut, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Du signe de la croix par lequel tu seras vainqueur de l'enfer et du monde. Je te confirme, c'est-à-dire je te fortifie, je parfais, je consomme en toi la vie chrétienne.. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit; du Père qui t'a créé, du Fils qui t'a racheté, de l'Esprit-Saint qui te sanctifie; de la très-sainte Trinité que tu dois adorer et aimer. »

Son ministre: ordinaire, l'Evêque qui a toute la perfection du sacerdoce, qui a dû atteindre la sainteté, et à qui, par excellence, il appartient de faire des saints ; *extraordinaire* et par délégation, un prêtre qui a reçu un pouvoir spécial.

Son sujet : Tout homme à la condition d'être baptisé, d'être né à la vie de la grâce : il faut vivre pour être viable. Quoique la confirmation ne soit pas absolument nécessaire au salut, c'est un devoir rigoureux de la recevoir quand on le peut.

Ses effets : Ils se résument admirablement dans ces vertus infuses que la langue ecclésiastique appelle les sept dons et les douze fruits de l'Esprit-Saint : sagesse, entendement, science, conseil, piété, force, crainte filiale.. Charité, joie, paix, patience, bénignité, bonté, longanimité, douceur, foi, modestie, continence, charité.

Ses cérémonies : L'imposition des mains. La main est

l'instrument et le signe de la force et du commandement : imposer les mains sur le confirmé, c'est appeler sur lui avec autorité la force de Dieu.. L'onction avec le saint chrême, mélange d'huile d'olive et de baume sur le front, siége de la pudeur et de la honte, pour qu'elle s'étende de là sur tout le corps : l'onction se fait en forme de croix parce que toute grâce et toute force vient de la croix, et que c'est de la croix que le fron- ne doit jamais rougir. En frappant trois fois sur l'épaule du confirmé, comme pour éprouver son calme et sa patience, le pontife lui dit : « Soyez un guerrier pacifique et brave, fidèle et dévoué à Dieu. » En appuyant doucement sur sa joue, comme pour mieux éprouver encore sa patience, il lui dit : «Que la paix soit avec vous.» Et il le bénit en ces termes : «Que du haut de la céleste Sion, le Seigneur vous bénisse, afin que vous goûtiez les biens de Jérusalem, tous les jours de votre vie, et pendant la vie éternelle. »

III. Sacrement de l'Eucharistie. L'Eucharistie, appelée aussi table mystique, banquet divin, pain céleste ou transsubstantiel, pain de Dieu, pain de vie, etc., est un sacrement qui, sous les apparences du pain et du vin, cache le corps, le sang, l'âme, la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui l'a institué pour se faire l'aliment, la nourriture de nos âmes.

Sa matière : le pain et le vin, élements essentiels de l'a imentation humaine : le pain, principal aliment de l'h omme ; le vin, sang de la terre et sang de la vigne : le pain, qui entretient, fortifie, renouvelle et continue la vie ; le vin, qui échauffe, qui réjouit, qui enivre : le pain, qui fait les forts; le vin, qui fait germer les vierges : le pain et le vin, qui se transsubstantient en chair et en sang, symboles de la transsubtantiation de tout notre être en Dieu.

La forme : les paroles mêmes de Jésus-Christ répétées par le prêtre, et rendues souverainement efficaces : Prenez et mangez ; ceci est mon corps qui sera livré pour vous. Prenez et buvez tous, car ceci est le calice de mon sang : testament nouveau et éternel, mys-

TÈRE DE FOI QUI SERA RÉPANDU POUR VOUS ET POUR BEAUCOUP, EN RÉMISSION DES PÉCHÉS. TOUTES LES FOIS QUE VOUS FEREZ CES CHOSES, FAITES-LES EN MÉMOIRE DE MOI. Forme toute divine et divinisante.

Son ministre. L'Eucharistie est à la fois : un sacrement et un sacrifice : un sacrement en tant que, par la transsubstantiation, le pain et le vin sont changés au corps et au sang de Jésus-Christ devenus l'aliment de nos âmes. Or le miracle de la transsubstantiation exige et impose la délégation, par transmission légitime, d'un pouvoir divin ; un sacrifice en tant qu'elle est offerte, et le prêtre est essentiellement le ministre du sacrifice. Personne ne peut, dit le quatrième concile de Latran, produire le sacrement de l'Eucharistie, à moins qu'il ne soit prêtre, ordonné suivant le rite reçu dans l'Eglise.

Son sujet. Tous les fidèles, tous les chrétiens arrivés à l'âge de discrétion, suffisamment instruits, et convenablement préparés, peuvent et doivent être admis à la communion eucharistique. Elle n'est pas nécessaire de nécessité de moyen, mais de nécessité de précepte. Jésus-Christ a dit : « Si vous ne mangez pas la chair de l'homme, et si vous ne buvez pas son sang; vous n'aurez pas la vie en vous. »

Le saint concile de Trente, session treizième, a formulé le canon suivant : « IX. Si quelqu'un dit que tous les fidèles chrétiens, de l'un et de l'autre sexe, et chacun d'eux, lorsqu'ils sont arrivés à l'âge de discrétion, ne sont pas obligés de communier chaque année au moins à Pâques, ainsi que l'ordonne notre sainte Mère l'Eglise, qu'il soit anathème ! » Le saint concile ajoute : « canon XI. Ceux à qui leur conscience reproche un péché mortel, quelle que soit la contrition qu'ils croient avoir, doivent nécessairement, quand ils peuvent recourir à un confesseur, faire précéder la communion de la confession sacramentelle; si quelqu'un a la prétention de soutenir le contraire, qu'il soit anathème. L'esprit de l'Eglise, affirmé par le concile de Trente, est que les fidèles puissent communier à toutes les messes qu'ils entendent.

Ses cérémonies essentielles, L'offrande faite par le prêtre en son nom, au nom du peuple et en union avec Jésus-Christ ; la consécration qui fait apparaître sur l'autel la Victime qui a remplacé toutes les victimes humaines ; l'hostie divine, vivante et vivifiante, qui nous apporte toute lumière, toute force, tout pardon, tout remède, toute grâce, en un mot. La communion enfin, consommation des éléments de l'offrande ; manducation de la victime rendue présente par la consécration, union intime de notre âme avec son âme, de notre chair avec sa chair, de notre sang avec son sang : de telle sorte que nous puissions dire: Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.

Les effets DE L'EUCHARISTIE. Ils sont admirablement résumés dans cette délicieuse antienne : *O sacrum convivium!* O festin sacré, où Jésus-Christ devient ma nourriture; où se renouvelle le sacrifice de la croix; où l'âme est remplie de grâce, et où nous recevons le gage assuré de la résurrection et de la gloire à venir! Voyez le catholique fervent et pieux qui se lève de la table sainte : il est tout embrasé d'une sainte ardeur qui brille sur ses joues empourprées, qui excite en lui une tendresse inouïe, et lui fait verser des larmes de bonheur. S'il pleure de tendresse et s'il nage dans la joie, c'est parce que Jésus, son divin sauveur, l'enveloppe et le pénètre intimement de son amour. Ah! pouvoir dire : Dieu est avec moi ! Le sentir ! Mais cela vaut tout un monde ! Chez les âmes saintes, les élans du cœur font quelquefois irruption au dehors et se répandent en transports de joie, de flamme et d'extase. Et quand on possède ainsi Dieu dans son cœur, on est prêt à tout souffrir, à tout braver, à tout espérer, à tout entreprendre. Ah! voilà comment la divine Eucharistie fut et sera toujours, au sein de l'Eglise catholique, apostolique, romaine, une semence féconde de martyrs, de confesseurs et de vierges. Je dis l'Eglise catholique, apostolique, romaine, parce qu'elle a seule le secret et la pratique de l'union eucharistique.

L'Eucharistie n'est pas seulement un sacrement, elle est un sacrifice, comme le concile de Trente l'enseigne en ces termes qui ravissent l'esprit et le cœur : « Dans la dernière cène, et la nuit même où il fut livré, voulant laisser à l'Eglise, sa chère épouse, un sacrifice visible comme l'exige la nature humaine, et qui représentât le sacrifice sanglant qu'il devait offrir une fois sur la croix, en perpétuât le souvenir jusqu'à la fin des temps, et en appliquât la vertu salutaire à la rémission des péchés que nous commettons, déclarant qu'il était constitué pour l'éternité prêtre de l'ordre de Melchisédech. Après avoir célébré la Pâque ancienne, il a établi, comme Pâque nouvelle, l'immolation que, sous des signes visibles, l'Eglise doit faire par la main des prêtres, en mémoire de ce passage qu'il effectua de ce monde à son Père, lorsque, par l'effusion de son sang, il nous racheta, nous enleva de force à la puissance des ténèbres. C'est une seule et même victime qui est immolée sur l'autel et sur le calvaire. Le mode d'immolation est seul différent. Les fruits de l'immolation sanglante sont reçus plus abondamment par l'immolation non sanglante. »

Notre mère la sainte Eglise a établi certains rites, certaines cérémonies, bénédictions mystiques, lumières, encensements, ornements sacerdotaux, et autres en grand nombre, afin de relever ainsi la majesté d'un si grand sacrifice, et d'exciter par ces signes sensibles de piété et de religion, l'esprit des fidèles à la contemplation des mystères qui s'y trouvent cachés. Ce sacrifice satisfait à la fois à toutes les exigences de notre nature. Holocauste, il nous met à même de rendre parfaitement à Dieu les hommages qui sont dus à sa souveraine grandeur ; à le remercier pleinement des grâces que nous avons reçues de lui, à obtenir de lui les grâces dont nous avons besoin, dans l'ordre spirituel et dans l'ordre temporel; à expier, pour les vivants et les morts, les peines dues au péché. C'est donc tout à la fois, et quelle pensée consolante, un sacrifice d'adoration et de louanges, d'action

de grâces, d'impétration et de propitiation, et un sacrifice d'une valeur infinie !

Que ne puis-je reproduire ici les prières si admirables, si touchantes, de préparation, de célébration, d'actions de grâces que la liturgie sacrée met dans le cœur et sur les lèvres du prêtre, comme aussi la prose et les hymnes du Saint Sacrement que la foi et la science unies ont inspirées au génie de saint Thomas d'Aquin ! Ce sont autant de splendeurs éclatantes de la divinité de la sainte Eglise catholique, apostolique, romaine. Rappelons au moins quelques-uns de ces pieux et nobles élans des âmes eucharistiques.

« Voici le pain des anges, devenu le pain des voyageurs, le pain véritable des enfants, qui ne doit pas être jeté aux chiens. Bon pasteur, pain véritable, Jésus ayez pitié de nous, paissez-nous, défendez-nous, faites que nous possédions dans la terre des vivants les biens que vous nous destinez. »

« Qu'en vertu de la très-sainte Eucharistie, le Seigneur tout-puissant et miséricordieux nous accorde la joie avec la paix, l'amendement de notre vie, le temps d'une sincère pénitence, la consolation de l'Esprit-Saint, la persévérance dans les bonnes œuvres, un cœur contrit et humilié, la consommation heureuse de notre vie ! » Ce sont là tous les secrets, tous les désirs d'un cœur chrétien...

« Je vous en conjure, ô très-doux Jésus, que votre passion soit la force dont je serai revêtu, qui me protège et me défende. Que vos blessures soient l'aliment et le breuvage qui me nourrissent, m'enivrent et me réjouissent ! Que l'effusion de votre sang soit pour moi l'ablution de tous mes péchés ! Que votre mort me soit la vie éternelle. Que dans vos sacrements et vos sacrifices divins, soient toute l'allégresse, la santé et la douceur de mon cœur...»

« Jésus que j'entrevois sous le voile eucharistique, accordez-moi, je vous en prie, ce dont j'ai une soif si ardente. Que vous voyant un jour face à face, je sois heureux de la vue de votre gloire ! »

« Le pain des anges devient le pain des hommes ; le

pain des cieux met un terme aux figures. O chose admirable ! le pauvre, l'esclave, l'humilié mangent leur seigneur.»

« Naissant, il s'est fait le compagnon de notre exil; mangeant avec nous, il s'est fait notre aliment ; mourant, il s'est fait notre rançon ; régnant dans les cieux, il est notre récompense. »

« Le Verbe fait chair d'une seule parole fait de sa chair le pain véritable ; le sang de Jésus-Christ devient notre breuvage ; et si nos sens ne nous disent rien, la foi seule suffit à rassurer notre conscience. »

IV. Le sacrement de pénitence. La pénitence est un sacrement de la nouvelle loi institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ pour la rémission des péchés commis après le baptême. Son institution apparaît dans ces paroles de Jésus-Christ à Pierre : «Je te donnerai les clefs du ciel; tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel» (Matth., xvi, 19); aux autres apôtres : « tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans le ciel. » (Matth., xviii, 18.) « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie.» Ayant dit ces mots, il souffla sur eux et leur dit : « Recevez l'Esprit-Saint ! Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez ; ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » (Jean, xx, 22 et 23.)

Interprète infaillible de la sainte Écriture, des Pères et de la Tradition, le concile de Trente déclare : « Si quelqu'un dit que la pénitence n'est pas un sacrement véritable, institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour réconcilier les fidèles avec Dieu toutes les fois qu'ils tombent dans le péché, après le baptême, qu'il soit anathème !

Sa matière. *La quasi-matière* du sacrement de pénitence sont les actes du pénitent, la contrition, la confession, et la satisfaction. Ces mêmes actes nécessaires, de droit divin, dans le pénitent pour la pleine et parfaite rémission des péchés, sont appelés les parties de la pénitence.

Contrition Douleur de l'âme et détestation du

péché, elle a été nécessaire de tout temps pour obtenir le pardon de Dieu et pour l'homme tombé après son baptême, elle sert de préparation à la grâce de la réconciliation. Elle doit être *intérieure* ou partir du cœur: *surnaturelle* dans son principe et dans son motif; *universelle* ou s'étendre à tous les péchés mortels que l'on a commis. *Souveraine*, c'est-à-dire que la douleur du péché doit l'emporter non pas intensivement ou sensiblement, mais virtuellement, en ce sens que nous soyons plus affligés d'avoir offensé Dieu, que nous ne le sommes de tout autre malheur. On distingue deux sortes de contrition : la contrition parfaite et la contrition imparfaite ou attrition.

La contrition parfaite, qui a pour motif la charité qui nous fait aimer Dieu par-dessus toutes choses, pour lui-même, parce qu'il est infiniment bon, réconcilie directement, immédiatement l'homme avec Dieu, à la condition qu'elle comprenne le désir et sa volonté de recevoir le sacrement de pénitence.

L'attrition, détestation du péché à cause de sa turpitude et des châtiments qu'il entraîne, suffit ; c'est un immense bienfait, joint au sacrement de pénitence, pour justifier le pécheur.

La *confession*, c'est l'accusation de ses péchés faite à un prêtre approuvé, pour en obtenir le pardon. « Si quelqu'un nie que la confession sacramentelle soit une institution divine, ou qu'elle soit nécessaire au salut de droit divin; ou que la manière de se confesser secrètement au prêtre seul, telle que l'Eglise catholique l'observe et l'a toujours observée, n'est pas conforme à l'institution et au précepte de Jésus-Christ, mais qu'elle est une invention humaine,... ou que la confession de tous les péchés mortels dont on peut se souvenir,... est non-seulement inutile,... impossible... et qu'elle doit être abolie, qu'il soit anathème !... »

La confession ! Le prêtre, médecin des âmes, ne peut guérir les maladies sans les connaître et il ne peut les connaître sans la confession. La confession ! Le prêtre

juge, maître de lier ou de délier, doit avant tout connaître des péchés, et par le plus doux des moyens l'accusation volontaire du coupable. La confession! elle est un besoin du cœur humain! L'homme coupable d'un crime et qui le regrette, cherche partout un ami ou un confident; il éprouve un besoin impérieux de le manifester pour en recevoir le pardon! Combien de meurtriers se sont faits eux-mêmes les révélateurs conscients ou inconscients de leur forfait, et par suite leurs bourreaux! « De tant de religions différentes, disait Voltaire, il n'en est aucune qui n'ait eu pour but l'expiation : l'homme a toujours senti qu'il a besoin de clémence.... La confession des fautes a été autorisée de tout temps, chez presque toutes les nations. On la retrouve en effet dans l'Inde, le Japon, la Grèce, etc.; elle a pour elle le témoignage des philosophes les plus illustres; des plus grands penseurs de l'humanité; » etc. (Voyez Berseaux, *Science sacrée*, tome III, les sept Sacrements, 536 à 558.)

La satisfaction. Alors même que le péché a été pardonné, il reste presque toujours une peine temporelle à subir, soit dans ce monde par des œuvres expiatoires, soit dans l'autre monde par les peines du purgatoire; cette expiation si conforme à la raison se fait par la satisfaction. Le Concile de Trente a frappé d'anathème ceux qui prétendent « que les satisfactions par lesquelles les pénitents rachètent leurs péchés, ne font pas partie du culte de Dieu..., mais ne sont que des traditions humaines...; que... les prêtres qui imposent des pénitences, à ceux qui se confessent..., agissent... contre l'institution de Jésus-Christ... » Cette pénitence réparatrice du passé, confirmative du présent, préservatrice de l'avenir, est éminemment raisonnable, salutaire et douce.

Sa forme. L'absolution! Voici sa formule révélée: « Que Notre-Seigneur Jésus-Christ vous absolve de tout lien d'excommunication, de suspension ou d'interdit; autant que je puis vous absoudre et que vous avez besoin d'absolution ; ensuite je vous absous de vos péchés au nom du Père, du Fils, et du Saint-

Esprit. » « Si quelqu'un, dit le Concile de Trente, affirme que l'absolution sacramentelle du prêtre n'est pas l'acte d'un juge, mais celui d'un ministre..., prononçant et déclarant que les péchés sont remis au pénitent qui les accuse, à la seule condition pour lui de se croire absous, qu'il soit anathème ! »

L'absolution ! Quel merveilleux don du ciel ! Le pécheur avait senti, vu, touché son péché, et, par conséquent, sa condamnation. Tant qu'il ne sentira pas, qu'il ne verra pas, qu'il ne touchera pas son pardon, il sera inquiet, troublé, désespéré. Le pardon par la foi en Dieu, qu'on ne sent pas, qu'on ne voit pas, qu'on ne touche pas, peut n'être qu'une illusion ! Condamner l'homme à ce pardon insensible, invisible, palpable, c'est un homicide, une négation insensée de la nature humaine. L'homme est loin d'être un ange ! Aussi, une atmosphère de plomb, un spleen désespérant pèse sur tous les peuples protestants, pour lesquels il n'y a plus d'absolution ! Tandis que cette même absolution fait naître des transports de joie dans l'âme des pécheurs catholiques les plus désespérés, qui la reçoivent.

Et cette touchante invocation qui suit l'absolution ! « Que les souffrances de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que les mérites de la bienheureuse Vierge Marie et de tous les saints; que toutes tes bonnes œuvres, que toutes tes souffrances patiemment endurées, te servent à acquitter la dette de tes péchés, à augmenter en toi la grâce, et à te mériter la gloire éternelle. Vas en paix et ne pèche plus ! »

A ces mots, Lazare est sorti du tombeau ; l'enfant prodigue est rendu à son père; le pécheur réconcilié avec son Dieu, en paix avec lui-même, le cœur soulagé d'un fardeau énorme, goûte un bonheur qui semblait réservé à l'innocence. L'enfer est fermé sous ses pieds, le ciel est ouvert sur sa tête, les anges se réjouissent, le saint tabernacle s'ouvre, et le divin banquet attend ce frère qui était perdu et qui est retrouvé, qui était mort et qui est ressuscité !

Son ministre. C'est le prêtre, délégué de l'Eglise, ayant la juridiction nécessaire, et de plus l'approbation. « Si quelqu'un dit... que les prêtres seuls ne sont pas les ministres de l'absolution... et que chacun des chrétiens... pourrait remettre les péchés par une simple correction s'ils sont publics et si le coupable s'y soumet ; par la confession spontanée s'ils sont secrets, qu'il soit anathème! » (*Concile de Trente*, session XIV, can. x.) Le saint Concile ajoute, pour enlever au pécheur tout sujet d'inquiétude: « Si quelqu'un dit que les prêtres en état de péché mortel n'ont pas le pouvoir de lier ou de délier, qu'il soit anathème! » Et, ce qui est infiniment sage, canon xi : « Si quelqu'un dit que les évêques n'ont pas le droit de réserver certains cas... et qu'ainsi la réserve n'empêche pas que le prêtre absolve validement des péchés réservés, qu'il soit anathème! » « Toutefois, ajoute le concile, il a toujours été pieusement observé par l'Eglise qu'il n'y eût aucun cas réservé à l'heure de la mort, et que tout prêtre peut alors absoudre tout pénitent de quelque péché que ce soit. »

Quoi de plus raisonnable que les cas réservés? Le pécheur comprend mieux la gravité de ses fautes, quand il est obligé d'aller chercher le pardon au loin. Un malade comprend bien mieux la gravité de son état, lorsqu'il sait que les médecins ordinaires ne peuvent rien pour lui, et qu'il faut recourir, à grand'peine et à grands frais, à des hommes de l'art plus expérimentés!

Son sujet, tous ceux qui, après avoir été baptisés, ont commis quelque péché mortel. « Le sacrement de pénitence, dit le Concile de Trente, est nécessaire au salut pour tous ceux qui sont tombés depuis le baptême, comme le baptême l'est à ceux qui ne sont pas encore régénérés. » Nécessaire de *nécessité* de *précepte* et de *nécessité* de *moyen*; mais non pas de *nécessité absolue*, en ce sens, qu'en cas d'impossibilité, il peut être suppléé par le désir joint à la contrition parfaite.

La raison éclairée par la foi démontre sans peine que, pour tout homme baptisé et souillé de péché, c'est un

devoir, au point de vue naturel et au point de vue surnaturel, de recourir au sacrement de pénitence pour demander au prêtre la guérison du passé et la direction ou des règles d'hygiène spirituelle pour l'avenir, parce que c'est le moyen par excellence de purification, de pacification, de renouvellement, de préservation et de persévérance. (Berseaux, vol. cit., p. 511 et suivantes.)

Ses effets. Au point de vue moral. « Institution admirable, dit M. l'abbé Berseaux, page 527, tu es le tombeau du vice, la mère de la sagesse, la nourrice de la vertu, le remède aux maux des mortels. Excellente amie de l'homme, tu fais plus pour le bonheur du genre humain, que les sages les plus renommés et les écoles les plus fameuses. Quiconque aime l'humanité, t'aime nécessairement; quiconque te hait, hait l'humanité. » Au point de vue social (Berseaux, p. 532) : « La confession pénètre dans l'intérieur des âmes, et scrute les pensées les plus mystérieuses du citoyen; elle lui rend l'empire de sa volonté lorsqu'elle est dominée par une passion tyrannique ; elle veille sur les intentions et les motifs de ses actions pour les épurer, les élever, les ennoblir; elle réveille le remords, pour l'apaiser ensuite par le repentir ; elle voit tout, elle entend tout, elle gouverne tout faisant observer non-seulement la loi de Dieu, mais les lois de l'Etat ; amie des bons, elle les fortifie ; ennemie des méchants, elle condamne leurs œuvres mauvaises ; vengeresse inexorable, elle exige satisfaction; guide sûr, elle dirige dans les sentiers divins de la vérité et de la vertu... » « Il est impossible, dit lord Fitz-William, dans ses belles *Lettres à Atticus*, d'établir la vertu, la justice, la morale, sur des bases tant soit peu solides, sans le tribunal de la Pénitence, parce que ce tribunal, le plus redoutable des tribunaux, s'empare de la conscience des hommes, et la dirige d'une manière plus efficace qu'aucun autre tribunal. Or, ce tribunal appartient exclusivement aux catholiques romains... Il existe chez eux des lois d'une autorité impérieuse, qui ne se bornent pas à punir les crimes, mais encore qui les préviennent... Ces lois

consistent... dans la confession, la pénitence, l'absolution et la communion. Toute l'économie de l'ordre social tourne sur ce pivot. C'est à ces merveilleux établissements qu'ils doivent leur solidité, leur sécurité et leur bonheur. »

SES CÉRÉMONIES. La Pénitence étant le sacrement de la miséricorde, les rites selon lesquels il est administré, doivent respirer la bonté et la clémence divines. Il en est ainsi, et quelle admirable différence entre la procédure des tribunaux civils ou criminels, et celle du tribunal de la Pénitence. D'après les règles inflexibles du droit pénal, le citoyen soupçonné d'un crime est recherché, arrêté, jeté en prison !... Le juge chargé d'instruire son procès use de ruse et d'adresse pour le convaincre, épie ses gestes et ses pas, fouille sa correspondance, cherche à lire dans ses regards et ses démarches ; il appelle des témoins qu'il s'efforce d'intimider pour leur arracher des confidences accusatrices. Le prévenu est traduit devant des magistrats dont le visage austère, le costume imposant, l'attitude grave, etc., indiquent trop qu'ils sont là pour venger la loi ; tout porte à la crainte et même à la terreur, car la victime est là, la société est là, le bien public est là, avec ses autels sur lesquels il faut tout sacrifier... Juridiquement convaincu, le coupable est impitoyablement condamné. La peine est toujours cruelle, la prison, le bagne, la déportation, la mort. Le châtiment infligé n'inspire ni le repentir du passé, ni la confiance dans le présent, ni l'assurance dans l'avenir ; il jette au contraire dans l'abattement ou le désespoir. Au tribunal de la Pénitence : le pécheur vient se jeter aux pieds de son juge, librement, de son plein gré, amené par le repentir et l'amour. Il est à la fois l'accusé, l'accusateur et le témoin ; c'est à lui seul à se faire connaître, tel qu'il se connaît lui-même et qu'il est connu de Dieu. Il se confesse à Dieu, à la sainte Vierge, aux saints, au prêtre, qu'il appelle mon Père ; au prêtre à qui il est défendu d'articuler un arrêt de condamnation, qui ne peut prononcer qu'une sentence

de grâce, qui relève au lieu d'accabler, qui réhabilite au lieu de flétrir, qui impose tout au plus, après le pardon, une peine légère, ayant moins pour but de punir que de guérir, qui rend l'enfant prodigue à la société religieuse et civile, après l'avoir rendu digne d'elle et digne de lui-même. Voilà comment les rites divins de la Pénitence transformant le pécheur par leur douce influence et leur efficacité souveraine rendent à la société les plus immenses services, même au point de vue de ses intérêts temporels.

Objections. La confession est une invention sacerdotale qui date du VIIIe siècle! Non, puisqu'on la retrouve dans tous les siècles antérieurs. Non, car celui qui aurait tenté de l'inventer aurait soulevé contre lui une opposition formidable, qui l'aurait fait échouer auprès des bons, toujours en garde contre toutes les nouveautés ; auprès des mauvais, qui tous auraient repoussé avec horreur ce joug si insupportable ; auprès des prêtres, pour lesquels elle est aussi un fardeau si lourd et si pénible, qu'ils l'auraient abolie eux-mêmes mille fois, si elle n'avait pas été une institution divine. Si l'inventeur d'une pratique si universelle avait existé, on saurait son nom, son siècle, sa patrie ; et l'histoire se tait!..

La confession encourage le crime en facilitant le pardon! Vain sophisme! c'est la suppression de la confession qui partout a multiplié les crimes au point d'effrayer les hérésiarques et les peuples! Leibnitz a dit : « La nécessité de la confession détourne beaucoup d'hommes du mal, ceux qui ne sont pas encore endurcis. » Luther n'hésitait pas à dire qu'il aimerait mieux supporter le joug du pape que de consentir à l'abolition de la confession. Œcolampade avouait qu'en supprimant la confession on avait multiplié le libertinage et tous les autres vices, à l'excès. On lit dans la liturgie suédoise : « Lorsqu'on « s'est relâché sans mesure sur les règles prescrites « pour la confession auriculaire, les célébrations des « fêtes ont été suivies d'un libertinage si affreux, que « tous se croient permis de satisfaire leurs passions. »

Les luthériens de Nuremberg furent si effrayés du débordement de crimes dont fut suivie presque immédiatement l'abolition de la confession, qu'ils envoyèrent une ambassade à Charles-Quint pour le supplier d'en rétablir l'usage. Les ministres de Strasbourg, en 1670, dans un mémoire aux magistrats, émirent le même vœu. Les magistrats, comme l'empereur, répondirent que leur puissance n'allait pas jusque-là, et que puisqu'on avait supprimé la confession établie par Dieu, on ne garderait pas celle rétablie par les rois.

Les aveux des philosophes sont non moins écrasants que ceux des hérésiarques et des hérétiques. Marmontel : « Quel préservatif salutaire pour les mœurs de « l'adolescence que l'usage et l'obligation d'aller tous « les mois à confesse ! La pudeur de l'humble aveu de « ses fautes les plus cachées, en épargne peut-être un « plus grand nombre que tous les motifs les plus « saints. » « La confession, dit Voltaire, est une chose « excellente, un frein aux crimes invétérés. LA PLUPART « DES HOMMES, QUAND ILS SONT TOMBÉS DANS DE GRANDS « CRIMES, EN ONT NATURELLEMENT HORREUR. S'IL Y A « QUELQUE CHOSE QUI LES CONSOLE ici-bas, C'EST de « pouvoir se réconcilier avec Dieu et avec eux-mêmes. » (*Lettres sur Olympie.*) « Les ennemis de l'Église « romaine, qui se sont élevés contre une institution si « nécessaire (la confession), semblent avoir ôté aux « hommes, le plus grand frein qu'on puisse mettre à « leurs crimes secrets. » (*Annales de l'Empire.*)

Le prêtre peut trahir le secret de la confession ! Jésus-Christ le savait quand il établissait ses apôtres juges, et maîtres de lier et de délier. La sainte Église catholique le savait et le sait quand elle définit l'institution divine et la nécessité absolue de la confession ! Eh ! quand cela serait? Quand, dans un moment d'irréflexion, un prêtre aurait dit une parole indiscrète, s'ensuivrait-il qu'on ne doive plus se confesser ? Le médecin, lui aussi, peut trahir des secrets redoutables qu'on lui confie ! Cesse-t-on pour cela de le consulter ? Mais l'histoire est

là pour établir que cette crainte est chimérique! Depuis dix-huit siècles, chaque jour, chez toutes les nations chrétiennes qui ont vécu sous le soleil, des milliers de pécheurs se sont confessés à des milliers de prêtres, sans que le secret de la confession ait été violé! Peut-il exister un fait plus significatif, pour démontrer que Dieu veille sur les lèvres des prêtres, et que, sous ce rapport encore, le sacrement de Pénitence est véritablement divin?

Le prêtre peut se faire et se fait quelquefois corrupteur au tribunal de la Pénitence! Cela n'est pas impossible, cela a pu être! qu'en conclure?.. N'abuse-t-on pas des meilleures choses? Sur douze apôtres il devait y avoir un Judas! Le divin Sauveur des hommes devait-il pour cela renoncer à ses apôtres, qui ont converti le monde? Les médecins aussi n'ont-ils pas souvent abusé de leur ministère pour séduire et corrompre? Faut il pour cela anathématiser la médecine et les médecins? Il est des objections que le respect de l'humanité et une certaine dignité défendent de formuler.

V. Le sacrement d'Extrême-Onction. — L'Extrême-Onction est un sacrement institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ pour remettre aux malades qui sont en danger de mort les restes de leurs péchés, les guérir des langueurs de l'âme, et même leur rendre la santé lorsqu'elle est expédiente à leur salut. Le moment de la mort est le signal de la crise terrible de l'agonie, du combat, de la grande lutte contre les ennemis de notre salut, les démons, si puissants, si actifs, si nombreux, si habiles, si acharnés. C'est *l'extrémité*, l'heure où toutes les douleurs physiques et morales arrivent à leur degré suprême, où la vie va se briser contre sa dernière borne. C'est l'heure aussi des dernières volontés, des derniers adieux, du dernier soupir. Le temps fait place à l'éternité, le jugement de l'homme au jugement de Dieu; la terre se dérobe sous les pieds du pauvre mou-

rant et le laisse suspendu entre le ciel et l'enfer. Le bon maître, qui pendant toute sa vie avait manifesté une si grande tendresse pour les malades, qui avait su, par expérience, combien la mort est amère, a dû ménager au mourant, un calmant divin, qui rende moins aiguës les souffrances de son corps, ou même le ramène à la vie ; qui remédie aux maux extrêmes de son âme, efface ses dernières souillures, et le défende contre les derniers assauts de l'ennemi. Saint Jacques, premier écho de la bonté infinie de Jésus-Christ, fait allusion au sacrement de l'Extrême-Onction : « Quelqu'un de vous est-il malade ? qu'il appelle les prêtres de l'Eglise ; que ceux-là prient sur lui, qu'au nom du Seigneur ils l'oignent d'huile, et la prière de la foi sauvera le malade ; le Seigneur allégera ses souffrances, et, s'il a des péchés, ils lui seront remis. » (*Epître cath.*, v, 13 et suiv.) « Si quelqu'un, dit le concile de Trente, sess. XIV, chapitre I, soutient que l'Extrême-Onction n'est pas en vérité, et dans le sens propre, un sacrement institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ, et promulgué par le bienheureux Jacques, apôtre, mais que c'est uniquement un rite transmis par les Pères, ou une invention des hommes, qu'il soit anathème ! » « Si quelqu'un dit que la Sainte Onction des infirmes ne confère pas la grâce, ne remet pas les péchés, et ne soulage pas les malades, qu'il soit anathème ! » « Si quelqu'un dit que les prêtres de l'Eglise appelés par saint Jacques auprès des malades pour leur faire l'onction ne sont pas les prêtres ordonnés par l'évêque, mais les personnes les plus âgées de chaque communauté, et qu'ainsi le prêtre n'est pas le ministre propre de l'Extrême-Onction, qu'il soit anathème ! »

La matière de l'Extrême-Onction : l'huile qui adoucit, qui calme, qui fortifie, qui guérit, qui vient de l'olivier symbole de la paix.

Sa forme. En faisant l'onction sur chacun des cinq sens, les yeux, les oreilles, les lèvres, la poitrine, les mains et les pieds, le prêtre dit : « Que le Seigneur, par la vertu de cette onction, et par sa très-pieuse miséri-

corde vous pardonne les fautes que vous avez commises par la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et la parole, les ardeurs de la concupiscence, le toucher, le marcher.» Comment exprimer d'une manière plus simple, plus touchante, plus efficace, l'effet du pardon suprême et universel du sacrement des mourants ?

Son ministre. Le prêtre, et le prêtre seul, qui voudrait procurer au malade sa guérison, qui l'encourage et le console, l'évangélise, le fait rentrer en lui-même, le reconcilie avec Dieu ; qui se dévoue et affronte, s'il le faut, les maladies les plus contagieuses, l'angine couenneuse, la petite vérole, le typhus, le choléra, la peste, la rage et ses fureurs; les balles, les obus, les boulets, les combats ! Voilà ce que fait le prêtre catholique et ce qu'il fait seul. Au siége de Sébastopol, un officier supérieur de l'armée anglaise disait au père Parabère, et en sa personne à tous les prêtres : « Nos ministres fuient le danger que vous cherchez, ils ont peur du choléra que vous affrontez ! On ne les voit jamais où vous êtes toujours ! Notre religion ne fait ni prêtres ni sœurs de charité. »

Son sujet. Les fidèles qui sont dangereusement malades, principalement ceux, dit le concile de Trente, qui sont si gravement atteints qu'ils paraissent être à l'article de la mort : et voilà pourquoi l'Extrême-Onction est appelée le sacrement des mourants. Il n'est pas nécessaire de nécessité de moyen, sans lequel il n'est point de salut ; mais de nécessité de précepte, et de précepte grave. Car c'est une obligation rigoureuse pour l'homme au moment où le terrible arrêt va retentir, *tempus non erit amplius*, il n'y aura plus de temps ! de prendre tous les moyens de faire tomber l'arbre du côté où il restera toujours.

Ses effets. Dans l'ordre physique : le soulagement et quelquefois la guérison du malade ; guérison dont la cause peut être, en partie, la paix et l'espérance rendues à son cœur. Prêtre des derniers sacrements pendant quinze ans dans une grande paroisse de Paris, j'ai vu des

malades désespérés, abandonnés des médecins, revenir presque miraculeusement à la vie, après avoir reçu l'Extrême-Onction. Dans l'ordre moral, apaisement, merveilleux quelquefois. Dans l'ordre domestique, soulagement de tous les cœurs qui s'élèvent rassurés vers le ciel.

Ses cérémonies. Le prêtre, accompagné d'un petit groupe de fidèles pieux, entre en disant : La paix soit avec vous ! Il chasse les démons, en répandant partout de l'eau bénite ; il recommande le chrétien qui souffre à la milice des anges, à l'assemblée des élus ; il demande pour lui la santé de l'âme et du corps ; il fait sur lui les onctions saintes ; il lui fait baiser tendrement le crucifix, Dieu mort pour lui, et lui donne une dernière indulgence plénière. Puis, si l'agonie commence, il redit les prières les plus touchantes. « *Partez, âme chrétienne, au nom du Père qui vous a créée, au nom de Jésus-Christ qui vous a rachetée, au nom du Saint-Esprit dont vous avez été le temple ; au nom de tous les anges et de tous le saints.* Aujourd'hui, *soyez dans la paix.* » Et les admirables invocations mises dans la bouche du mourant ! litanies ardentes et éplorées qui sont, dans la langue de Bossuet, « comme le dernier cri par lequel l'Eglise achève de nous enfanter à la vie éternelle. »

Objections. Il faut craindre d'exciter chez le malade des émotions qui empêcheront l'effet des remèdes et causeront sa mort. L'expérience prouve que ces craintes sont le plus souvent chimériques ! Le malade, suivant la promesse de l'apôtre, est presque toujours soulagé et rassuré. Et la foi ne nous fait-elle pas un devoir de nous résigner, s'il le faut, à perdre le corps pour sauver l'âme ?

Le malade a toute sa connaissance, demain il sera temps encore ! L'Extrême-Onction est le sacrement des malades et non le sacrement des mourants. Et n'est-il pas trop heureux que le malade ait sa connaissance, pour mieux assurer son éternité ! Attendez-vous que le malade soit à l'agonie pour faire venir le médecin du corps ? L'âme est donc moins que le corps ? Désolant matérialisme !

Il faut craindre d'affliger la famille ! Affliger la famille, quand le prêtre vient apportant des espérances immortelles, le soulagement de l'âme et du corps ! Et si les fausses craintes de la famille font mourir en réprouvé celui qu'elle aime ? Si on l'aime, si on le pleure ici où il n'est plus, et qu'il soit éternellement tourmenté là où il est ? Qu'il était bien plus raisonnable le cri de foi de nos pères : « Brûlez, coupez, tranchez ici-bas, pourvu que vous nous épargniez dans l'Eternité ! » Accuser la sainte Eglise d'imprudence, de dureté, de cruauté, lorsqu'elle déploie toutes les ardeurs de son zèle, toutes les richesses de sa tendresse pour ouvrir le ciel à celui de ses enfants qui ne tient plus à la terre que par un fil prêt à se briser ! Quelle injustice ! Dans l'Extrême-Onction, comme dans les autres sacrements, tout est splendeur !

VI. L'Ordre. — L'Ordre est le sacrement institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour constituer le prêtre, pour lui donner le pouvoir et la grâce : de consacrer son corps et son sang, et de remplir les autres fonctions sacerdotales ; de représenter Jésus-Christ et la sainte Église, enseigner, dispenser la vie divine, remettre les péchés ; toutes fonctions, évidemment, qu'on ne peut pas exercer sans vocation, sans délégation, sans institution divine !!! « Que personne, dit l'apôtre, n'usurpe cet honneur, s'il n'est appelé de Dieu comme Aaron. » « Introduit dans le sanctuaire sans vocation céleste, dit le concile de Trente, le prêtre ne serait qu'un ravisseur et un intrus !!! » Pour avoir touché sans mission aux choses saintes, Choré est englouti, Saül est déchu du trône, Jéroboam voit sa main desséchée. Jésus-Christ a institué ses apôtres prêtres, quand il leur a dit : « Toutes les fois que vous mangerez ce pain et boirez ce calice, faites-le en mémoire de moi. » « Tout ce que vous lierez et délierez sur la terre sera lié ou délié dans le ciel. » Lorsque, après leur avoir imposé les mains, il leur a dit : « Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les..... »

Dans sa session XXIII, le Concile de Trente a formulé

les canons suivants : « Canon I. Si quelqu'un dit qu'il n'y a point dans la loi nouvelle de sacerdoce visible ou extérieur ; ou qu'il n'existe aucun pouvoir de consacrer et d'offrir le vrai corps et le vrai sang du Seigneur, et de remettre les péchés, qu'il soit anathème !... Canon II. Si quelqu'un dit qu'il n'y a point dans l'Eglise, outre le sacerdoce, d'autres ordres majeurs et mineurs, par lesquels, comme par autant de degrés on arrive au sacerdoce, qu'il soit anathème !...Canon III. Si quelqu'un dit que l'Ordre ou l'ordination sacrée n'est pas, vraiment et proprement, un sacrement institué par Notre-Seigneur, et que c'est une invention humaine, qu'il soit anathème !... Canon IV. Si quelqu'un dit que l'Esprit-Saint n'est pas donné par l'ordination, et qu'elle n'imprime pas un caractère, ou que celui qui fut prêtre autrefois, puisse redevenir laïque, qu'il soit anathème !... Canon VI et suivants. Si quelqu'un dit que dans l'Église catholique il n'y a pas de hiérarchie divinement ordonnée et instituée, qui se compose de prêtres, d'évêques et de ministres ; que les évêques élevés à cette dignité par l'autorité du Pontife romain, ne sont pas de vrais évêques, qu'ils ne sont pas supérieurs aux prêtres, ou qu'ils n'ont pas le pouvoir de confirmer et d'ordonner... ou que le pouvoir qu'ils ont leur est commun avec les prêtres, qu'il soit anathème !... »

La matière du sacrement de l'Ordre : l'imposition des mains, signe naturel et conventionnel ou humain de la transmission comme de l'exercice de la puissance et de la grâce. La présentation des instruments propres de chaque fonction : le portier touche les clefs ; le lecteur, le livre de la parole de Dieu ; l'exorciste, le livre des exorcismes ; l'acolyte, le cierge, le chandelier et la burette ; le sous-diacre, le calice et la patène vides, le livre des épîtres ; le diacre, le livre des Evangiles ; le prêtre, la patène avec le pain, le calice avec le vin et l'eau.

Les formes du sacrement de l'Ordre. L'Évêque dit au Portier : « Agissez, comme devant rendre compte à Dieu des objets que ces clefs servent à renfermer !!! » Au Lecteur : « Recevez ce livre, soyez l'écho de la parole divine !!! »

A l'Exorciste : «Ayez le pouvoir d'imposer les mains sur les énergumènes, soit qu'ils aient déjà reçu le baptême, soit qu'ils comptent encore parmi les catéchumènes !!! » A l'Acolyte : « Recevez le chandelier avec le cierge, et sachez que désormais vous êtes chargé d'allumer les flambeaux de l'Eglise; recevez cette burette afin de fournir au nom du Seigneur le vin et l'eau qui doivent servir à célébrer le mystère eucharistique du sang de Jésus-Christ !!! » Au Sous-Diacre : « Voyez vous-même ces choses (le calice et la patène) dont le ministère vous est confié !!! » Au Diacre : « Recevez le pouvoir de lire l'Evangile dans l'Eglise de Dieu, tant pour les vivants que pour les morts !!! » Aux Prêtres, en général : « Que tout ce que vous aurez béni, soit béni ; que tout ce que vous aurez consacré et sanctifié, soit consacré et sanctifié !!! » A chacun en particulier, en versant sur les mains l'huile sainte : « Seigneur, par la vertu de cette onction et de votre bénédiction, daignez consacrer et sanctifier ces mains, afin que tout ce qu'elles béniront soit béni, tout ce qu'elles consacreront, consacré et sanctifié au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » En lui faisant toucher les vases du sacrifice et les dons à consacrer : « Recevez le pouvoir d'offrir à Dieu le sacrifice, et de célébrer pour les vivants et pour les morts au nom du Seigneur. »

Le ministre de l'Ordre : l'Evêque qui possède seul la plénitude du pouvoir sacerdotal ; pasteur véritable du troupeau de Jésus-Christ.

Sujet de l'Ordre : les hommes seuls ayant reçu le baptême. Mais l'ordination, tout en étant valide, ne sera licite qu'autant que les ordinands n'auront pas encouru certaines irrégularités ; qu'ils ne seront pas homicides, ayant concouru volontairement à la mort d'un de leurs semblables ; d'une naissance illégitime ; atteints d'un défaut corporel notable ; esclaves ; mal famés, bigames ; trop jeunes ; sans la science et la vertu suffisantes, etc. Ces réserves comme ces rites sont évidemment très-raisonnables, très-sages et divinement inspirés.

Elevé en général dans un petit séminaire, le lévite,

avant son ordination, devra passer plusieurs années au grand séminaire, pour éprouver sa vocation, étudier la Philosophie et la Théologie, acquérir l'esprit de prière, s'exercer peu à peu aux fonctions du ministère. Autrefois la sainte Église exigeait de l'ordinand qu'il justifiât de ses moyens de subsistance, en établissant ou qu'il jouissait d'un patrimoine convenable, ou qu'il était en possession légitime d'un bénéfice suffisant à son entretien, ou qu'il appartenait à un ordre religieux approuvé. C'étaient les trois TITRES de patrimoine, de bénéfice, de pauvreté. Nous avons exprimé ailleurs le vœu de voir Nosseigneurs les Évêques exiger des sujets qui se présentent sans aucun de ces titres, l'engagement de se consacrer pendant un certain nombre d'années à l'enseignement supérieur, secondaire ou primaire.

Ses effets. Il confère à ceux qui le reçoivent le pouvoir et la grâce nécessaires pour continuer saintement la mission de Jésus-Christ et des apôtres; pour offrir le divin sacrifice, administrer les sacrements, enseigner par sa parole et son exemple; être le sel de la terre et la lumière du monde; exercer toutes les œuvres de charité et de miséricorde, etc.; et tout cela avec une efficacité divine.

Les cérémonies de l'Ordre. Qu'elle est touchante cette exhortation préliminaire : « Mon fils, pesez avec attention, et pesez encore, les charges que vous demandez à porter. Jusqu'à ce moment, vous êtes libre, mais le sacrement une fois reçu, vous devrez garder la chasteté, et pour toujours, être consacré à l'Eglise... S'il vous plaît de persévérer dans votre résolution, au nom du Seigneur, approchez !... » Le pas est fait, le lévite vient de renoncer à lui-même et au monde. Il tombe, comme frappé de mort, sur le pavé du temple : l'Eglise militante adjure l'Eglise triomphante de l'assister de ses suffrages, et presse le Seigneur de le bénir, de le sanctifier, de le consacrer : « Vénérable Evêque, s'écrie l'Archidiacre, notre mère la sainte Eglise demande que vous imposiez à ce diacre

que nous vous présentons, la charge de la prêtrise. » « Et vous saurez qu'il en est digne. » « Autant que la fragilité humaine permet cette connaissance, je sais et j'atteste qu'il est digne. » « Rendons grâces à Dieu, dit l'Evêque! » Puis il consulte le peuple, et, si aucune opposition ne s'élève, il impose les mains sur l'élu. Après quoi, tous les prêtres présents étendent leur main droite sur la tête de l'ordinand, et, après une préface sublime, où l'origine et l'histoire du sacerdoce sont résumées, le pontife assis le revêt de l'étole et de la chasuble, en disant : « Recevez l'habit sacerdotal, symbole de la charité; que Dieu l'augmente en vous, et la rende féconde en œuvres parfaites. » Puis, après l'onction et la consécration des mains, la remise des vases sacrés, etc., le nouveau prêtre célèbre avec l'Evêque les redoutables mystères et communie avec lui, pendant que le chœur chante : « *A partir de ce jour, je ne vous appellerai plus serviteurs ;* JE VOUS NOMMERAI MES AMIS. » Après la communion sous les deux espèces, l'ordonné, debout devant l'autel, récite à haute voix le Symbole des apôtres, puis fléchit les genoux, tandis que le pontife, lui imposant de nouveau les mains, lui dit : « Recevez le Saint-Esprit! Les péchés que vous remettrez seront remis et ceux que vous retiendrez seront retenus !... » La chasuble de l'ordinand encore relevée se déroule sous la main de l'Evêque qui lui dit d'abord : « Que le Seigneur vous revête de la robe d'innocence. » Puis, en lui prenant les mains : « Me promettez-vous à moi et à mes successeurs, respect et obéissance? » Et en l'embrassant, après qu'il a dit: Je promets!!! « Que la paix du Seigneur soit toujours avec vous! » Tout est consommé! Et qui pourrait nier que ces témoignages du Seigneur ne sont pas croyables à l'excès? Splendeur!

VII. LE SACREMENT DE MARIAGE. Le mariage est un sacrement qui consacre l'union de l'homme et de la femme, et leur confère la grâce nécessaire pour se sanctifier dans leur état. Il est de foi que le mariage est un vrai sacrement de la loi nouvelle, institué par Notre-Seigneur

Jésus-Christ. L'apôtre saint Paul écrivant aux Éphésiens, leur dit: « Maris, aimez vos femmes, comme Jésus-Christ a aimé son Église... L'homme quittera son père et sa mère, et il s'attachera à son épouse ; et ils seront deux en une seule chair... Ce sacrement est grand dans le Christ et dans l'Église. » Le concile de Trente trouve dans ce passage la preuve que le mariage est un vrai sacrement : « C'est le même Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur de nos augustes sacrements qui, par sa passion, nous a mérité la grâce nécessaire pour perfectionner cette union naturelle, pour affermir cette union indissoluble et sanctifier les époux. Et c'est ce que l'apôtre saint Paul a voulu donner à entendre, quand il a dit: « Ce sacrement, je le dis, est grand en Jésus-Christ et en l'Église. »... Le mariage, dans la loi évangélique, l'emportant, sur les mariages anciens, par la grâce qui vient de Jésus-Christ, c'est avec raison que les saints Pères, la tradition de l'Église universelle et les conciles ont enseigné de tout temps, à le mettre au nombre des sacrements de la nouvelle loi. » (Session XXIV.) Le saint concile ajoute : « Si quelqu'un dit que le mariage n'est pas vraiment et proprement un des sept sacrements institués par Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais que c'est une invention des hommes dans l'Église, qu'il soit anathème ! » (Session XXIV, canon I.)

Rien de plus conforme à la raison éclairée par la foi. En effet, ce n'est pas trop d'une grâce particulière accordée aux époux pour accomplir, l'un à l'égard de l'autre, les nouveaux devoirs dont ils contractent l'obligation, et sans l'accomplissement desquels la société conjugale ne pourrait pas subsister ; pour donner à leurs enfants la NAISSANCE MÊME et l'éducation physique, à plus forte raison pour donner à leurs enfants une éducation chrétienne ; pour en faire à la fois de fidèles enfants de l'Église et des élus pour le ciel. Quel courage, quel dévouement, quel héroïsme il faut : si l'on est riche, pour se résigner à voir sa fortune morcelée par le partage entre un grand nombre d'enfants ; si l'on est pauvre, pour ne pas se demander où

l'on puisera pour nourrir et vêtir une famille nombreuse; riche ou pauvre, pour élever jusqu'à l'âge de vingt ans un enfant qui, peut-être, sera une source incessante de chagrins cruels. La société domestique n'est-elle pas la base et le fondement de la société publique? N'est-elle pas le sanctuaire où se forment les générations, et auquel l'homme appartient à tous les titres, de père, de mère, d'époux, d'épouse, d'enfant, de frère, et de sœur? Contester la nécessité d'un sacrement qui aide les époux à atteindre les fins si saintes, si multiples, si imposantes du mariage; prétendre que l'amour conjugal, paternel et maternel suffiront à tout, ce serait une folie! L'histoire nous montre partout, en dehors du christianisme, non-seulement dans l'antiquité, mais encore aujourd'hui, la polygamie, le divorce, le meurtre ou l'abandon des enfants, etc., etc.

Matière du sacrement de mariage. C'est le contrat formé par le consentement mutuel des époux, ou la manifestation sensible de ce consentement. Là où ce contrat est nul, le sacrement de mariage n'est pas conféré. Les conditions essentielles de ce contrat sont *l'unité*, *l'indissolubilité*, *la légitimité*.

1° *Unité ou monogamie.* Dieu n'a créé qu'un seul homme, et à cet homme unique il a donné une seule femme, en lui disant : L'homme quittera son père et sa mère, et il adhérera à son épouse et ils seront non plus deux, mais un dans une seule chair. Et quand Jésus-Christ voulut réformer le mariage, que les passions avaient profondément dénaturé, il ne fit que rappeler aux juifs ce qu'il était à l'origine. « Si quelqu'un, dit le concile de Trente, affirme qu'il est permis aux chrétiens d'avoir en même temps plusieurs femmes, et que cela n'est défendu par aucune loi divine, qu'il soit anathème ! » (Sess. XXIV, canon II.) Quoi de plus conforme à la nature et à la raison que la monogamie? Quoi de plus homicide que la polygamie? 1° Elle détruit dans le mariage l'égalité entre l'homme et la femme ; chacune des femmes se donne en effet à l'homme tout entière, tandis que, partagé entre plu-

sieurs, l'homme ne se donne qu'en partie. 2° Partout où la polygamie règne, la femme est esclave, elle est considérée, non pas comme une personne, mais comme une chose, comme un instrument de travail et de plaisir ; comme une bête de somme, qui entre dans le commerce, que l'on peut acheter et vendre. 3° Ce n'est pas trop d'un seul homme pour élever les enfants qu'une seule femme lui donne. Et, sous le régime de la polygamie, on voit sans cesse l'enfant répudié par ses parents qui en font moins de cas que les animaux de leurs petits. 4° La polygamie est une source perpétuelle de déchirements et de convulsions domestiques, comme le prouve trop éloquemment l'histoire des Harems. Par le fait général de l'égalité numérique des hommes et des femmes, Dieu signifie nettement qu'il ne destine qu'une seule femme à chaque homme. La polygamie, en donnant plusieurs femmes à un seul homme, condamnerait un certain nombre d'hommes à ne pas se marier, et les priverait de l'exercice d'un droit qu'ils tiennent de la nature ; elle serait l'apanage exclusif du riche qui seul, grâce à ses revenus, peut se donner tout un sérail. On ne saurait alléguer en faveur de la polygamie les arguments illusoires du bonheur et de la propagation de l'espèce humaine. En effet, il n'y a pas d'homme à qui Dieu ait voulu donner plus de bonheur qu'à Adam sorti de ses mains innocent et pur ; et il n'y a pas eu d'époque à laquelle la propagation du genre humain fût plus nécessaire qu'à l'origine du monde ; et cependant Dieu ne donna à Adam qu'une seule compagne. D'ailleurs, en Turquie, où la polygamie règne, il y a, proportions gardées, moins d'habitants qu'en Europe.

2° *Indissolubilité du contrat.* Jésus dit aux pharisiens : « Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni... » (MATTH. XIX, 6.) « Quiconque renvoie sa femme et en épouse une autre, et quiconque épouse celle que son mari a répudiée, commet l'adultère. » (LUC, XVI, 19.) Saint Paul a dit à son tour : « Quant à ceux qui sont mariés, ce n'est pas moi mais le Seigneur qui leur fait ce

commandement : « Que la femme ne se sépare point de son mari. Elle est liée par la loi de mariage à son mari pour tout le temps qu'il est en vie. » (*Épît. aux Coloss.* VII, 10 et suiv.) Le concile de Trente a formulé l'anathème suivant : « Celui qui dit que l'Église est dans l'erreur quand elle enseigne, comme elle l'a toujours enseigné, suivant la doctrine de l'Évangile et des apôtres, que le lien du mariage ne peut être dissous à cause de l'adultère de l'une des parties ; que ni l'une ni l'autre partie... ne peut contracter un autre mariage du vivant de son conjoint; que le mari qui ayant renvoyé sa femme adultère en épouse une autre, commet lui-même un adultère, ainsi que la femme qui, ayant quitté son mari adultère, a contracté un second mariage, qu'il soit anathème ! » (Canon VII.) « Si quelqu'un dit que le lien du mariage peut être rompu pour cause d'hérésie, de cohabitation par trop onéreuse, ou d'absence affectée de l'une des parties, qu'il soit anathème ! » (Canon V.)

Cette loi de l'indissolubilité repose à la fois, évidemment, sur la nature de Dieu, sur la nature de l'homme, sur la nature de la société domestique et civile. L'indissolubilité est l'un des caractères de la famille divine de la très-sainte Trinité, type de la famille humaine. En faisant Ève d'une côte d'Adam, Dieu n'a-t-il pas voulu signifier que l'homme et la femme sont moins deux qu'un, qu'ils sont indivisibles et inséparables. Un des grands buts du mariage, c'est l'éducation des enfants ; or ce sera toujours un grand malheur pour les enfants qui suivront le père, de vivre loin de la sollicitude de la mère, et ceux qui suivront la mère, de vivre loin de la tutelle et de la protection du père. S'il n'y a pas partage des enfants, ne seront-ils pas en général moins bien élevés par un seul qu'ils ne l'auraient été par tous deux.

Un second but du mariage, c'est l'assistance mutuelle des époux : s'ils savent qu'ils pourront se séparer, ils apporteront moins d'attention à examiner s'ils se conviennent; ils s'aimeront moins, s'ils ne peuvent pas compter sur la perpétuité de leur amour; ils finiront par

douter l'un de l'autre, s'ils sentent que le caprice et la passion peuvent briser à chaque instant les liens qui les unissent.

Rien de plus facile, d'ailleurs, que d'établir avec certitude les propositions suivantes. Le divorce, chez les nations chrétiennes, n'a jamais été érigé en loi, qu'aux époques de révolte ou de décrépitude. Il n'est au fond qu'un concubinage légal; qu'une concession honteuse faite à la volupté, aux dépens du devoir. Il serait une source continuelle de divisions entre les époux, les familles et les enfants. En séparant l'homme et la femme sans leur laisser d'espoir de rapprochement, il ne peut qu'engendrer des haines implacables, en même temps qu'il anéantit tout sentiment de piété filiale dans le cœur de l'enfant qu'il sépare du père ou de la mère. L'histoire démontre que la population décroît en raison de la facilité des répudiations. Une loi qui autoriserait le divorce sans une vive opposition et sans des réclamations ardentes de la nation, serait un des symptômes les plus effrayants de sa dégradation. La sainte Église a donc été très-sage quand elle a repoussé toute pensée de divorce, pour incompatibilité d'humeur, pour stérilité de l'union contractée, pour adultère d'un des époux, et même pour attentat par un des époux à la vie de l'autre. Mais elle s'est montrée admirable et conciliante à la fois ; elle a pourvu à la sécurité des personnes, en permettant la séparation quant à l'habitation, et elle a pourvu à la stabilité du mariage en maintenant le lien, *vinculum*. Aux Pharisiens qui lui demandaient comment Moïse avait pu permettre au mari de répudier sa femme, Jésus-Christ avait répondu : « à cause de la méchanceté de votre cœur ; mais il n'en était pas ainsi au commencement, et il n'en sera plus ainsi désormais. »

3° *La légitimité du contrat.* Il doit être à la fois valide et licite, c'est-à-dire qu'il ne doit pas être contracté en présence des empêchements formulés par l'Église. Si l'empêchement est dirimant, le mariage est nul, invalide. Si l'empêchement est seulement prohibitif, le mariage est

valide, mais illicite. C'est un dogme catholique, un article de foi, que l'Église peut, en vertu d'un pouvoir qui lui est propre, établir ces deux sortes d'empêchements. « Si quelqu'un dit que les causes matrimoniales ne sont pas du ressort du tribunal de l'Église, qu'il soit anathème! » (*Concile de Trente*, sess. XXIV, can. II.) « Si quelqu'un dit que l'Église ne peut pas constituer d'empêchements matrimoniaux dirimants, ou qu'en les constituant elle peut se tromper, qu'il soit anathème ! » (Canon II.) La Bulle *Auctorem fidei*, du 28 août 1794, adressée par Pie VI à tous les fidèles, et qui a été reçue par toutes les Églises, sans réclamation, condamne comme hérétiques et comme contraires aux canons du concile de Trente les doctrines du concile de Pistoie, où l'on soutenait que le droit d'apporter des empêchements dirimants au contrat de mariage, n'appartient originairement qu'à la puissance civile. Elle déclare que l'Église a toujours pu et peut, en vertu d'un droit qui lui est propre, établir des empêchements, qui non seulement arrêtent le mariage, mais le rendent nul.

« Et qu'ils sont sagement formulés les empêchements de l'Eglise ! *L'erreur :* il est par trop évident que l'erreur substantielle sur la personne vicie à sa source le consentement et rend le contrat nul. *La condition :* épouser une personne esclave quand on croyait épouser une personne libre, est une erreur substantielle. *Le vœu solennel de chasteté :* prononcé après toutes les épreuves canoniques, ce vœu constitue la vocation divine : convient-il de laisser une porte de derrière à ceux qui se sont élancés dans la carrière du dévouement et du sacrifice? *La parenté :* les dangers de la consanguinité sont énormes! « C'est une règle commune chez toutes les nations, dit M. Troplong, que le sang a horreur de lui-même dans le rapport des sexes ; c'est par un sang étranger qu'il veut se perpétuer pour ne pas dégénérer. » *Le crime :* le meurtre et l'adultère sont de très-grands crimes ! Ce serait les encourager et les multiplier que ne pas déclarer nul le mariage entre deux personnes qui s'en seraient rendues

coupables. *La disparité de culte ou la différence de religion :* le but du mariage est la sanctification des époux et l'éducation chrétienne des enfants ; or, un chrétien s'unissant à un infidèle, surtout en pays infidèle, ne s'exposerait-il pas à se perdre ? aura-t-il assez d'influence sur l'infidèle pour obtenir que son enfant soit chrétien? Ces mêmes raisons si graves tendent à empêcher les mariages entre les catholiques et les hérétiques, mais l'Eglise ne les déclare pas nuls, elle les fait seulement illicites. *La violence :* si la liberté doit présider à tous les actes humains, elle doit à plus forte raison présider au mariage, qui est l'un des actes les plus importants de la vie. *L'Ordre :* la mission du prêtre est sublime et divine, il fallait le mettre dans l'heureuse nécessité de ne jamais penser au mariage, et le défendre efficacement contre la séduction. *Le lien ;* s'il ne doit y avoir dans la famille qu'un mari et qu'une femme, il est évident que le lien d'un premier mariage doit être un obstacle absolu au second. *La folie :* un aliéné ne peut ni contracter mariage validement, librement, ni en remplir les obligations. *L'alliance et l'affinité :* les époux qui ne font plus qu'un dans une seule chair, doivent être considérés comme membres de la famille à laquelle ils s'allient. La *clandestinité :* partout et toujours le mariage a été accompagné de cérémonies publiques. Il est, en effet, de la plus haute importance que les mariages qui se contractent reçoivent une publicité légale. *L'impuissance :* celui qui ne peut pas atteindre le but essentiel du mariage, peut-il le contracter validement?

Dans ses *Lettres sur l'histoire de la terre et de l'homme*, tome I, page 48, Deluc a dit très-sagement et très-savamment : « La religion a rendu le plus grand service au genre humain, en portant sur le mariage une loi sous laquelle la bizarrerie des hommes est forcée de plier : et ce n'est pas là le seul avantage d'un code fondamental de morale auquel il ne leur est pas permis de toucher.

En faveur des lois fondamentales du mariage, comme en faveur de chacun de ses empêchements dirimants,

l'Église peut invoquer le témoignage de la tradition universelle ; car, au milieu des ténèbres les plus profondes de l'humanité, on entrevoit la lumière; car, à côté de la réalité la moins parfaite, on devine le sentiment de l'idéal chrétien.

Les effets du sacrement de mariage. Partout avant le christianisme, le mari a été un tyran, la femme une esclave, l'enfant une victime. L'épouse était fatalement réduite à subir la tyrannie du mari ; l'enfant, la cruauté du père et de la mère. Le père était invinciblement entraîné à exagérer l'autorité, la mère à la secouer ou à l'usurper, l'enfant à s'y soustraire. Le christianisme a fait rentrer l'autorité paternelle dans ses limites naturelles, en la subordonnant à l'autorité divine, à la loi du dévouement et du sacrifice. Il maintient la femme dans sa sphère, en lui faisant un devoir d'obéir au mari ; il fait un devoir à l'enfant de respecter l'autorité de son père, et de pas oublier les gémissements de sa mère. Il a réhabilité la famille en la rattachant à l'ordre divin ; en lui montrant dans la famille divine le type qu'elle doit reproduire ; en lui proposant comme modèle la sainte famille de Nazareth, Joseph, le vrai modèle du père, Marie, le vrai modèle de la mère, Jésus, le vrai modèle de l'enfant ; en condamnant toutes les sectes hérétiques ou philosophiques qui ont nié les lois éternelles, en dehors desquelles il n'y a pour elles que dégradation et misère ; en rappelant sans cesse à ses devoirs chacun de ses membres : au père, qu'il doit à ses enfants l'éducation physique ; à la mère, qu'elle doit élever et nourrir ses enfants elle-même autant que possible, et leur prodiguer les soins les plus tendres ; à l'enfant, qu'il doit, comme l'Enfant Jésus, dans la soumission à son père et à sa mère, croître en âge, progrès physique ; en sagesse, progrès intellectuel ; en grâce, progrès moral, devant Dieu et devant les hommes.

Les cérémonies du sacrement de mariage. C'est d'abord la cérémonie des Fiançailles, dans laquelle, quarante jours avant le mariage, l'Eglise bénit la

promesse que les futurs époux se font de s'unir. Le jour du mariage arrivé, les époux portés par les vœux de leurs parents et de leurs amis, s'agenouillent au pied de l'autel. Leur propre pasteur, qui connaît toutes ses brebis par leurs noms, et les aime, s'avance et leur rappelle la sainteté des engagements qu'ils vont contracter par serment, en présence de Dieu, de ses anges et de la foule assemblée ; les nouvelles vertus qu'ils devront pratiquer pour se rendre mutuellement heureux ; le grand but du mariage, leur sanctification et celle de leurs enfants ; le terme auquel ils doivent aboutir, le ciel, qui doit réunir à jamais dans un même bonheur ceux que des liens si puissants et si doux auront unis sur la terre. Après les avoir ainsi exhortés, il bénit la pièce de monnaie qui représente la dot de la jeune épouse, et l'anneau que l'époux passera à son doigt en signe de l'union qu'ils contractent. Enfin, pendant que les époux se donnent la main, il les unit et les bénit en faisant sur eux le signe de la croix. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Objections. Le mariage est un contrat purement civil ! — Non, Montesquieu établit que dans tous les temps et dans tous les lieux, la religion a présidé au mariage ; qu'il a toujours été l'objet d'une bénédiction particulière ; que c'est à la religion de décider si le lien sera indissoluble ou non.

L'Eglise n'a rien à y voir ! — Si, évidemment ! puisque le mariage est un sacrement de la nouvelle loi. Si, puisque l'Eglise infaillible affirme dogmatiquement le contraire ! On peut, par un abus de la liberté, séculariser le mariage, la famille et l'État ; mais l'individu, la famille et l'État, placés bon gré, malgré dans l'ordre surnaturel par la Rédemption, n'en relèvent pas moins de la loi éternelle et divine, et par là même de l'Eglise, seule interprète officielle et infaillible de cette loi.

L'Eglise ne peut opposer au mariage aucun empêchement dirimant ! — C'est faux, absolument faux ! Société divine et infaillible établie par Jésus-Christ, directrice divine de l'humanité, l'Eglise a le double pouvoir et de

formuler des empêchements, et d'en dispenser quand elle le juge à propos. « La nature déchue, laissée à elle-même, ne sera jamais que ce qu'elle a été, vouée à la barbarie. Le mariage civil tend fatalement à mettre la civilisation en péril, à dégrader l'humanité qu'elle sépare de son principe régénérateur et sanctificateur. Il est un pas vers l'animalité, tandis que le mariage chrétien est un pas vers la divinité. Si l'attrait qui rapproche les deux sexes était abandonné au délire des sens, la dégradation de l'espèce serait bientôt en proportion de sa dépravation. » (TROPLONG, *de l'Influence du christianisme sur le droit civil*, chapitre VII.) « La sécularisation du mariage, son usurpation par l'autorité civile est, disait Mirabeau, le plus grand attentat de la puissance politique contre la puissance civile. »

L'Eglise n'a établi des empêchements au mariage qu'afin de se créer des revenus, en faisant payer les dispenses ! — Odieuse calomnie ! Odieuse calomnie ! Toute administration civile ou religieuse a le droit et le devoir de vivre aux dépens de ses administrés. L'Eglise ne fait que ce que font tous les pouvoirs établis, quand elle dit à ses sujets : Je vous dispense d'observer l'ordre tel que je l'ai réglé, mais à la condition que par une aumône vous concourrez au maintien et au triomphe de l'ordre.

L'Église par ses prohibitions attente à la liberté ! — Elle y attenterait en tout cas au nom de Dieu qui est le maître souverain ! Mais non ! elle n'attente pas à la liberté ; elle la règle, elle la détourne du mal, et fait qu'on n'en use que pour le bien. La vérité éternelle l'a dit : Si votre liberté n'est pas celle de Jésus-Christ, vous ne serez pas vraiment libre. Tout concourt à démontrer la vérité du christianisme : les Splendeurs de la foi, les faits de l'histoire, les profondeurs de l'âme, les entrailles de la terre, la magnificence de ses dogmes, la sainteté de sa morale, l'efficacité de son culte, son influence civilisatrice, etc., etc. Rien de plus heureux et de plus glorieux, par conséquent, que d'obéir à ses lois.

CHAPITRE TRENTE-CINQUIÈME. — **Le célibat et les vœux de religion.** — L'Évangile nous montre très-clairement que l'appel au célibat entrait dans les vœux de Jésus-Christ. Effrayés de ce qu'il proclamait hautement l'indissolubilité absolue du mariage, ses disciples lui dirent : « Si telle est la condition de l'homme à l'égard de sa femme, il n'est pas bon de se marier. » Jésus alors leur dit : « Tous ne comprennent pas cette parole, ceux-là seulement comprennent qu'il est meilleur de ne pas se marier, à qui il a été donné de le comprendre... Il en est qui se sont faits eunuques (qui ont renoncé au mariage), à cause du royaume des cieux. (Ceux-là ont choisi la meilleure part). » Un jour que saint Pierre s'écriait : « Nous avons tout quitté et nous vous avons suivi, quelle sera notre récompense ? » Jésus-Christ répond : « Celui qui aura quitté sa maison..., sa femme... à cause de moi, recevra le centuple. » On voit même Jésus-Christ imposer cet abandon de tout à quelques-uns de ses disciples comme une condition indispensable du salut. Saint Paul, à qui les lois évangéliques furent directement révélées par Jésus-Christ, dit de la manière la plus explicite (*I Cor.*, VII, 1 et suiv.) : « Il est avantageux à l'homme de ne toucher à aucune femme, et je voudrais que vous fussiez tous comme moi !... Mais chacun a sa voie particulière... Je dis à ceux qui ne sont pas mariés... qu'il leur est avantageux de rester ainsi, comme moi-même... Celui qui est sans femme, met sa sollicitude dans les choses du Seigneur..; comment il plaira au Seigneur. De même, la femme non mariée et la vierge pensent aux choses qui sont du Seigneur, afin d'être saintes de corps et d'esprit ; tandis que celle qui est mariée pense aux choses du monde, comment elle plaira à son mari... CELUI QUI MARIE SA FILLE VIERGE FAIT BIEN, ET CELUI QUI NE LA MARIE PAS FAIT MIEUX. »

Conformément à la doctrine de Jésus-Christ et des apôtres, les anciens Pères et les docteurs de tous les temps ont exalté à l'envi la continence et le célibat, comme quelque chose de plus parfait, de plus digne, aux yeux

de la religion, que l'état du mariage, affirmant unanimement qu'il est meilleur et plus heureux de demeurer dans la virginité ou le célibat que de se marier.

Résumant et définissant la doctrine évangélique et la tradition, le concile de Trente a formulé les deux canons suivants (sess. XIV). Canon II : « Si quelqu'un dit que l'état de mariage doit être préféré à l'état de virginité ou de célibat ; ou qu'il n'est pas meilleur ou plus heureux de demeurer dans la virginité ou le célibat, que de s'unir par le mariage, qu'il soit anathème ! » Canon IX : « Si quelqu'un dit que les clercs qui sont dans les ordres sacrés, ou les réguliers qui ont fait profession solennelle de chasteté peuvent contracter mariage ; et que ceux-là peuvent se marier qui ne se sentent point le don de chasteté, encore qu'ils en aient fait vœu, qu'il soit anathème ! CAR DIEU NE REFUSE POINT CE DON A CEUX QUI LE DEMANDENT COMME IL FAUT, ET NE PERMET PAS QUE NOUS SOYONS TENTÉS AU-DESSUS DE NOS FORCES. »

L'INCONNUE, c'était la bonté et la possibilité du célibat et de la virginité... ; le CONNU, c'est la divinité de Jésus-Christ et de sa sainte Église. Jésus-Christ et l'Église ont affirmé la bonté et la possibilité du célibat, l'inconnue est donc dégagée !

La cause, hélas ! si impopulaire et si incomprise aujourd'hui, du célibat du clergé régulier a été plaidée si savamment et si victorieusement par M. l'abbé Berseaux dans *la Science sacrée* (tome IV, p. 60 et suivantes), que je me borne à esquisser très rapidement son glorieux plaidoyer. « Tous les peuples, a dit M. le comte de Maistre, ont crié qu'il y a dans la continence quelque chose de céleste qui exalte l'homme et le rend agréable à la divinité, que, par une conséquence nécessaire, toute fonction sacerdotale, tout acte religieux, toute cérémonie sainte s'accorde peu ou ne s'accorde pas avec le mariage. » (*Du Pape*.) Interrogées sur ce point, la Judée, l'Inde, la Perse et l'Arabie, l'Egypte, la Grèce, Rome, les nations barbares parlent absolument le même langage... Les philosophes, Pythagore, Plutarque, etc., ont

pensé comme le peuple. Si la gentilité est sur ce point d'accord avec l'Église, les sages, d'accord avec les Pères, Athènes avec Jérusalem, n'est-ce pas que le célibat est une institution sage et sainte? Un consentement universel suppose une cause universelle; or il n'y a dans le monde que deux causes universelles, Dieu et la Nature; donc le célibat des personnes consacrées à Dieu repose sur un fondement divin.

Et que de raisons intrinsèques militent en faveur de cette grande vérité! 1° Le prêtre est le représentant de Jésus-Christ, or le Christ a vécu vierge. 2° Jésus-Christ a voulu naître d'une vierge. Si le grand mystère de l'Incarnation s'est accompli par le ministère d'une vierge, n'est-il pas convenable que le ministère de la divine Eucharistie, qui est la continuation, l'extension de l'Incarnation, s'accomplisse par le ministère d'un sacerdoce vierge? 3° Le prêtre est le pontife chargé d'offrir à Dieu le double sacrifice de la prière et de l'Eucharistie; sous ce double rapport il est bon qu'il garde la continence. Origène disait: « Il n'appartient qu'à celui qui s'est dévoué à une chasteté perpétuelle, d'offrir le sacrifice perpétuel. 4° Le prêtre est la lumière du monde, il doit enseigner et défendre la vérité; et pour enseigner et défendre la vérité, il faut qu'il la connaisse; pour la connaître, il faut qu'il l'étudie; pour l'étudier, il faut des livres, du loisir, une solitude relative! Or tout cela est presque impossible pour le prêtre marié! L'expérience justifie la théorie: elle atteste que la chasteté dispose l'esprit à la perfection des opérations intellectuelles. Les hommes, en effet, qui ont le plus brillé par leur science, dans l'antiquité et dans les premiers siècles de l'Église, sont tous sortis des rangs du célibat. 5° Le prêtre n'est pas seulement le docteur de l'âme humaine: après l'avoir éclairée et encouragée à la vertu, il doit la déterminer par son exemple; et, sous ce rapport encore, de quelle immense utilité le célibat ne sera-t-il point? C'est évidemment l'institution du célibat, et l'honneur dont le christianisme a environné la virginité, qui ont

arraché le vieux monde à la pourriture. Il fallait ces divins excès pour prouver à l'homme, esclave des sens, que la chair pouvait être domptée. 6° Le prêtre catholique est un envoyé céleste qui doit exercer l'empire de Jésus-Christ: Pour exercer cet empire avec fruit, il faut de la considération, de l'indépendance, le courage de s'écrier : IL N'EST PAS PERMIS ! NOUS NE POUVONS PAS ! Or ôtez le célibat, et ces qualités glorieuses n'existent plus ! Il n'y aura plus personne pour venir au secours de la vérité divine opprimée ! Voyez plutôt le protestantisme ! Du jour où il a demandé ou accepté le mariage des prêtres, il a laissé le pouvoir civil étendre une main sacrilège sur les vérités révélées, rédiger et imposer des symboles. 7° Le prêtre est un homme public qui doit se dévouer à l'humanité tout entière ; or le prêtre célibataire peut seul faire le sacrifice entier de son temps, de sa fortune, de sa vie. La nature crie sans cesse à l'oreille du prêtre marié qu'il doit tout, et ses biens et sa vie, à ceux auxquels il a donné le jour ! Aussi, dans les annales du clergé chrétien, on trouve partout chez le prêtre vierge le dévouement ; chez le prêtre marié, le lâche abandon des âmes. Et puisque le célibat des prêtres, à quelque point de vue qu'on l'envisage, est absolument nécessaire, et éminemment bienfaisant, la religion qui impose seule le célibat à ses ministres, est la seule religion divine, la religion de Jésus-Christ.

Mais : 1° l'observation du célibat est impossible ! — Dieu a dit le contraire à saint Paul : Ma grâce te suffit. Et la preuve irrécusable de la possibilité de la continence, c'est qu'elle a été universellement gardée dans l'Eglise ! Non seulement la continence est possible, mais elle est facile, très-facile à ceux qui la veulent sérieusement. Rousseau lui-même a dit : « Cette nécessité des rapports sexuels est chimérique, et connue seulement des gens de mauvaise vie. Tous ces prétendus besoins n'ont pas leur source dans la nature, mais dans la volontaire dépravation des sens. » Saint Augustin a dit une grande vérité : « Il est bien plus aisé de s'abstenir que d'user avec modé-

ration. » C'est un fait constant qu'il y a bien plus loin du célibat à la fornication, que du mariage à l'adultère.

2° Mais il y a des infractions et des désordres secrets ! — Qu'importe, puisqu'ils n'apparaissent que de loin en loin, comme des nuages légers dans un ciel serein. Il y a des infractions au célibat, comme il y en a à la fidélité conjugale; comme il y en a pour tous les engagements les plus sacrés de la terre. Malgré ces infractions, le célibat ne cesse pas d'être l'institution la plus élevée en elle-même, et la plus salutaire dans ses résultats. Voltaire n'hésitait pas à dire : « La vie séculière a toujours été plus vicieuse que celle des prêtres, mais les désordres de ceux-ci ont toujours été plus remarquables par le contraste avec la règle. »

3° L'Eglise par le célibat fait de ses prêtres autant de victimes de sa tyrannie ! — Jamais l'Eglise n'a forcé personne à faire vœu de chasteté. Elle sait qu'une fois émis le vœu ne peut être observé que par la persévérance dans une résolution courageuse, aussi ne fait-elle appel qu'aux âmes de bonne volonté, aux violents !

Elle craint souverainement les engagements téméraires, et ménage plusieurs années de réflexions et d'épreuves à ceux qui veulent se vouer à la virginité.

4° Le joug est bien plus tyrannique encore, l'esclavage plus dur, pour les habitants du cloître ! — C'était l'accusation mensongère du XVIIIe siècle. Une mémorable expérience vint bientôt dévoiler la calomnie : les portes des couvents furent brisées et les religieuses déclarées libres de sortir ! Mais il fallut recourir à la violence pour les arracher à leur solitude bénie; elles préférèrent le martyre à la liberté, la mort au parjure !

5° Si chacun se vouait au célibat, que deviendrait le genre humain ? — On pourrait se contenter de répondre : Si tous gardaient la continence dans le mariage ou se condamnaient au veuvage, que deviendrait le genre humain ? Il n'est pas plus à craindre que tous se vouent au célibat qu'il n'est à craindre que tous soient continents dans le mariage. La virginité est

une chose difficile et parce qu'elle est difficile, elle est forcément rare : Jésus-Christ a dit lui-même que très-peu la comprennent. Et si personne ne s'y vouait, que deviendraient les innombrables misères qu'elle est appelée à soulager ?

6° L'Eglise, en prescrivant le célibat et en exaltant la virginité, fait outrage à la sainteté de l'union conjugale ? — Est-ce que l'Eglise n'a pas toujours honoré et protégé le mariage, élevé par Jésus-Christ à la dignité de sacrement auguste, contre les sophistes et les hérétiques qui l'ont attaqué, depuis les gnostiques jusqu'aux phalanstériens ? La fin du mariage est de conserver le genre humain par la reproduction ; la fin du célibat, de le conserver par la sanctification : ce sont deux agents, également bénis, de conservation.

7° Tous les hommes sont appelés au mariage par la nature et par Dieu. —Que Dieu ait fait l'homme, considéré en général pour le mariage, c'est une vérité incontestable ; mais qu'il y ait destiné et obligé chacun, en particulier, c'est une erreur ou une folie, qui ne peut être formulée que par un homme qui n'a jamais réfléchi sur les grandes choses humaines, sur l'harmonie générale de la nature. S'il faut prendre à la lettre : le *Crescite et multiplicamini*, tout être humain doit se marier dès qu'il est nubile ! les époux seront obligés d'avoir autant d'enfants qu'ils pourront ! toute personne qui ne trouvera pas à se marier devra recourir au concubinage ! deux époux éloignés pour un temps assez long, seraient en droit d'être infidèles à la foi qu'ils se sont jurés ! Les lois qui défendent le mariage aux citoyens appelés sous les drapeaux seraient dès lors homicides.

8° En entravant le développement de la population, le célibat fait obstacle au développement de l'industrie, à la richesse et à la prospérité des nations. — Le célibat chrétien n'est obligatoire que pour quelques âmes d'élite, dont le nombre est à peine sensible, quand on le compare à la multitude qui suit la loi commune et concourt au développement de la population ! Le célibat qui favorise les

bonnes mœurs favorise par là même l'élan des populations..! On nous parle des enfants que le célibat ne donne pas à l'Etat! On devrait bien plutôt parler de ceux en nombre infiniment plus grand qu'il a conservés à l'Etat. On accuse le célibat d'enlever des bras à l'agriculture! On ne parle pas des terres qu'il a défrichées, des marais qu'il a desséchés, des landes qu'il a fertilisées, des rochers arides qu'il a couverts de vignes; des chemins qu'il a ouverts! On l'accuse d'être nuisible à la richesse des nations! Et c'est lui qui, sur tous les points du globe, prêche sans cesse l'amour du travail, l'esprit d'ordre et d'économie, le respect pour la propriété, la probité dans les affaires, etc. On l'accuse d'être homicide, de faire obstacle à la longévité! Et des statistiques fidèles attestent que les célibataires sont ceux qui atteignent en plus grand nombre leur soixante-dixième année.

Ce qui prouve que le célibat catholique est dans le juste milieu qui caractérise la vertu et l'ordre divin, c'est qu'on a soulevé tour à tour contre lui les accusations les plus contradictoires.

Le XVIII[e] siècle disait à tous : Mariez-vous, le célibat est une vertu contre nature ; le célibat est impossible à observer ; engendrez, engendrez ; plus un peuple produit, plus il est heureux ; observer la continence, c'est contrarier les vues du Créateur ; si le célibat se généralisait, le monde périrait.

Le XIX[e] siècle s'écrie à son tour : c'est le devoir de tout individu de ne songer au mariage que lorsqu'il a de quoi fournir aux besoins de sa future famille. L'observation soit temporaire, soit perpétuelle du célibat est un des moyens les plus efficaces de prévenir les catastrophes sociales, la dégradation, la corruption ; la famine!

Dire que le célibat est nécessaire au bonheur du monde, c'est plus que dire qu'il peut être observé!

Si le Créateur veut que la terre se peuple, il veut plus encore qu'elle se peuple d'une race saine, vertueuse; ce qui est impossible sans la continence. Si le mariage devenait général et si chaque mariage produisait tout ce

qu'il peut produire, la terre ne pourrait plus nourrir ses habitants. On en est venu dans certains pays à ne permettre le mariage qu'à ceux qui justifient des moyens d'exister et de faire exister leur famille ! On en est venu partout à recommander la prudence dans le mariage, à conseiller l'onanisme, le plus odieux des péchés de sang-froid, à multiplier d'une façon effrayante l'infanticide volontaire ou involontaire, sanglant ou déguisé.

Le célibat catholique a seul le courage de protester contre ces vices honteux et contre ces crimes, comme seul il vient au secours des innombrables misères que ces vices engendrent !

Quelles autres digues opposerait-on à la misère, si on n'engageait pas, ce qui est absurde et cruel, tous ceux qui ne peuvent élever une famille à vivre dans le célibat.

La charité particulière ? Elle donnera à tous quelque chose, elle ne donnera à personne le nécessaire !

La charité publique et légale? Ses secours seront, en réalité, un encouragement à la fainéantise; ils feront grandir le fléau de la mendicité ! Témoin la taxe des pauvres en Angleterre et les ateliers nationaux de 1848.

La générosité des maîtres ou patrons? Comment payeront-ils un travail dont ils n'ont que faire? S'ils vendent à bas prix, peuvent-ils donner un salaire élevé? S'ils ne vendent pas du tout, comment peuvent-ils donner un salaire quelconque?

Sera-ce l'émigration ? L'histoire nous le dit, la route de l'émigration est semée de cadavres ! elle est un mal et une honte ! Ne vaut-il pas mieux mille fois la prévenir que la subir?

Les Vœux de religion. L'appel à la vie religieuse est certainement sorti du cœur et de la bouche de Jésus-Christ. C'est au fond le même que l'appel à la virginité. Il dit à tous, au grand nombre : Si vous voulez entrer dans la vie éternelle, gardez les commandements. Il dit aux privilégiés, au petit nombre : Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, donnez le

produit de la vente aux pauvres, et suivez-moi! Suivez-moi! c'est tout ensemble l'appel à la pauvreté, à la chasteté, à l'obéissance.

Jésus-Christ a dit en effet (Luc, xiv): «Si quelqu'un vient à moi, me suit, et ne hait pas son père, sa mère, sa femme et ses enfants, ses frères et ses sœurs, et même son âme, il ne peut pas être mon disciple... Quiconque ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne peut pas être mon disciple.» Dans l'esprit de Jésus-Christ, cette renonciation est pour ceux qu'il appelle, une nécessité de salut, puisqu'il la compare au capital nécessaire à l'érection d'une maison, ou à l'entrée en campagne. Jésus-Christ, comme auxiliaires de sa mission divine, comme instruments de sa rédemption, a voulu des pauvres volontaires qui aient autorité pour consoler les pauvres nécessiteux, et soient les canaux par lesquels les aumônes du riche arrivent jusqu'à eux.

Jésus-Christ a voulu des vierges qui soient les mères des orphelins, les filles des vieillards, les sœurs de tous les infortunés.

Jésus-Christ a voulu des obéissants qui échangent leur faiblesse contre sa force et remportent avec lui toutes les victoires.

Et, en effet, l'histoire nous dit de sa plus grande voix que les pauvres, les vierges et les obéissants ont été les sauveurs temporels et spirituels de l'humanité.

Les pauvres, les vierges, les obéissants ont été aussi suscités de Dieu pour réagir, en réalisant dans leur vie l'héroïsme du sacrifice chrétien, contre l'égoïsme païen, source profonde de tous les désordres et, en même temps, de tous les désastres de l'humanité.

L'obéissance, la pauvreté, la chasteté étaient les seules digues qu'on pût opposer aux trois grands courants qui entraînent les existences humaines, richesse, sensualité, indépendance.

Les congrégations religieuses sont, dans l'ordre moral, les plus forts boulevards de l'humanité, parce qu'elles accomplissent les grands devoirs qui pèsent sur elle :

1° Le devoir de glorifier Dieu dans le temps, en attendant qu'elle le glorifie dans l'Eternité. L'Eglise accomplit ce devoir par les ordres comtemplatifs, qui consacrent leur vie à louer et à glorifier Dieu. Comment ne pas admirer les âmes vouées à la contemplation, les Madeleines bénies qui, à genoux, adorent et prient ? Jésus-Christ a dit qu'elles avaient choisi la meilleure part. Elles sont les justes qui auraient pu sauver Sodome et Gomorrhe ! Elles sont Moïse sur la montagne élevant ses bras vers le ciel et criant qu'on vînt à son aide pour les soutenir, parce que chaque menace de défaillance suspendait le triomphe de Josué ! Elles sont les paratonnerres de la patrie.

2° Le devoir de satisfaire à la justice divine, si elle ne veut pas la subir ; il faut que l'humanité fasse pénitence ou qu'elle soit punie !

Ce devoir est rempli par les ordres pénitents, qui s'appliquent principalement à s'offrir par la mortification comme des victimes pour le salut de l'humanité. Leurs grands moyens d'expiation sont : le célibat, le jeûne, la souffrance, le travail, la pauvreté, l'obéissance.

L'humanité a besoin de la vérité, surtout de la vérité surnaturelle, et d'apôtres qui la portent jusqu'aux extrémités de la terre.

L'humanité a besoin de vertus et de modèles qui l'incarnent ; d'âmes saintes qui, s'élevant à l'exercice de ce que la morale chrétienne a de plus parfait, démontrent la possibilité de sa pratique. L'humanité a besoin de maîtres qui se vouent à l'éducation des classes élevées et pauvres de la société. Elle a besoin de héros qui se dévouent au soulagement de la multitude innombrable d'autres misères qui pèsent sur elle.

Les ordres religieux, sous mille noms divers, sous mille costumes différents, peuvent seuls remplir et remplissent ces missions sublimes. De ces cloîtres tant calomniés sont sorties les âmes les plus magnanimes, les missionnaires les plus dévoués, les prédicateurs les plus entraînants, les penseurs les plus profonds,

les savants les plus éminents, les saints aux vertus héroïques.

On leur a reproché leurs richesses ! — Elles étaient légitimement acquises par le droit du premier occupant, la donation, le travail, l'achat, l'hérédité.... Et, à de très-rares exceptions près, ils en faisaient le plus noble usage!

On leur a reproché de se concentrer en eux-mêmes, et de n'avoir d'autre horizon que les murs de leur couvent ! — Mais toutes les institutions monastiques avaient un but social, et nulle part on n'a montré une compassion plus tendre pour l'humanité, un empressement plus grand pour la servir.

On leur a reproché d'attenter à la liberté et à la dignité humaines, en s'anéantissant, en se réduisant par l'obéissance à n'être que des outils ou des cadavres, sans vie et sans mouvement ! — Mais, à quoi peuvent et doivent être comparés les ordres religieux? A une armée appelée à combattre Satan et ses anges, le monde avec ses erreurs et ses vices! Or quelle est l'âme et la force d'une armée, si ce n'est la discipline militaire, une obéissance absolue, passive, aveugle, qui fait ainsi du soldat comme un cadavre? *Perindè ac cadaver !*

Les couvents ont donné lieu à des abus graves et nombreux, ils ont dégénéré, et c'était presque une œuvre sainte que de les détruire ! — Dans l'hypothèse de ceux qui prétendent que les moines n'ont su que mener bonne et joyeuse vie, il y aura à jamais deux problèmes insolubles, deux énigmes indéchiffrables : d'un côté, la vénération profonde dont les ordres religieux ont été environnés; de l'autre, les étonnantes merveilles qu'ils ont réalisées!

Quelques questions, auxquelles les faits répondent éloquemment, suffiront pour mettre en évidence l'action éminemment bienfaisante, à travers les siècles, du clergé séculier et régulier.

Qui a jeté dans le monde le programme de toutes les idées saines et progressives, qui ont fait de l'Europe ce qu'elle est? Jésus-Christ !

Qui a vaincu et fait disparaître peu à peu le pouvoir

discrétionnaire et tyrannique des Empereurs romains ? Les martyrs et l'Eglise !

Qui a détruit l'esclavage physique ou social, en brisant les chaînes de la servitude ; l'esclavage moral, en affranchissant la conscience ? Qui a créé la dignité humaine ? Qui a délivré l'intelligence humaine, en substituant le vrai, le bon, le beau des dogmes chrétiens au faux, au mauvais, à l'horrible du mysticisme païen ? Qui a adouci la rigueur et l'atrocité de droit païen ? Le christianisme !

Quand des hordes de barbares se pressant les uns sur les autres en longues et frémissantes traînées, inondèrent l'Europe, qui est allé à eux et les a civilisés ? Qui s'est porté médiateur entre les brutaux conquérants et les peuples conquis ? L'épiscopat et le clergé catholique !

Quel est l'homme devant lequel s'est arrêté avec respect Attila, le Fléau de Dieu ? Un pape, Léon le Grand.

Qui, dans l'âge des ténèbres, éclaira le monde ? L'Eglise !

Seule elle savait, seule elle prêchait, seule elle enseignait, seule elle écrivait !

Qui a élevé ces monuments superbes, ces majestueuses cathédrales que l'on ne peut cesser d'admirer ? L'Eglise !

Qui, dans les temps modernes, quand le rationalisme, hérétique ou philosophique, s'est rué sur le monde, pour détruire l'ensemble des vérités divines et humaines, s'est opposé au torrent dévastateur ? Qui s'est placé sous le feu de l'ennemi et a résisté par toutes les armes dont le génie de l'homme peut disposer ? Le clergé catholique principalement.

Et c'est lorsque la société est dans un état de décomposition, de désorganisation, que l'on voudrait écarter le clergé qui a seul les moyens de réhabiliter et de guérir ! Ne serait-ce pas écarter le médecin du malade, prétendre guérir le mal en détruisant le remède ?

Pour gouverner et sauver l'humanité, il faut un symbole autour duquel on puisse grouper les intelligences ! Un code de morale indiscutable ! Un ensemble

de moyens qui atteignent l'humanité tout entière ! Des ministres légitimes, convaincus, zélés, confiants dans l'efficacité des moyens d'action dont ils disposent! Or l'Eglise catholique est seule en possession de ces glorieuses prérogatives, dont la philosophie et la libre pensée sont absolument dépourvues.

L'Eglise est seule dépositaire d'un symbole qui éclaire ! Elle est seule la source de grâces toutes-puissantes, la mère de toutes les institutions bienfaisantes, la gardienne des âmes, depuis le berceau jusqu'à la tombe, le refuge de tous les esprits agités, de toutes les consciences troublées, de tous les cœurs froissés.

La philosophie, c'est l'abstraction qui jette l'homme en dehors de la réalité !

L'hérésie, c'est le formalisme sans vie et sans vertus !

Nous l'avons déjà dit : un des faits les plus significatifs de l'histoire du XIX[e] siècle, c'est le mouvement qui ramène à l'Eglise catholique un grand nombre de protestants instruits, impartiaux, dévoués, appartenant à toutes les conditions : à la noblesse, à la bourgeoisie, à la littérature, à la philosophie, à la science, à la magistrature, à l'épée. Un publiciste allemand n'a pas hésité à dire : « L'Eglise protestante s'évanouit, et du haut de la cathédrale de Cologne, il semble qu'on entend comme de loin le son des cloches de l'avenir, rappelant dans la maison de Dieu tous ceux qui avant la réforme se réunissaient pour ne former qu'un seul et même peuple chrétien ! (ALZOG, *Dictionnaire encyclopédique*, art. *Retour à l'Église catholique.*) C'est un cri général en Allemagne que le CULTUR-KAMPF a donné une vie nouvelle à l'Eglise catholique, tandis qu'il a porté un coup mortel à l'Eglise établie.

CHAPITRE TRENTE-SIXIÈME. — **Les fins dernières de l'homme.** — Dans toutes vos actions, dit l'Ecclésiaste, souvenez-vous de vos fins dernières, et vous ne pécherez pas. (Chap. VII, 40.) Les Fins dernières, *novissima*, de l'homme sont les scènes dernières de son existence : LA MORT, passage du temps à l'éternité, avec confirmation

dans le bien ou dans le mal. LE JUGEMENT particulier, qui fixe son sort, le condamne au bonheur ou au malheur éternel. LE JUGEMENT GÉNÉRAL OU DERNIER, manifestation des mérites et des démérites de chacun, consécration solennelle des jugements individuels ou particuliers. LE PURGATOIRE, lieu ou état d'expiation finale, par les âmes justes, des peines dues encore au péché, sorte d'étape entre la terre et le ciel. L'ENFER, séjour, état ou lieu de tourment des damnés. LE PARADIS, état ou lieu de délices des élus. Ces fins dernières sont des faits, des réalités grandioses ! Et qui oserait dire que ces faits ne sont pas nécessairement entrevus comme possibles, ou même comme nécessaires, par la raison humaine, du moins, par la raison éclairée par la foi?

LA MORT. La mort existait dans le monde avant le péché d'Adam, témoin les innombrables fossiles animaux, ensevelis dans les couches du globe terrestre. On est même en droit d'affirmer que pour tout organisme végétal et animal, la mort est la conséquence naturelle et nécessaire de l'exercice de la vie, telle que le Créateur l'a faite, ou du fonctionnement régulier des organes dont le jeu ne saurait être éternel. A ce point de vue, l'homme lui-même était naturellement mortel, la perpétuité ou l'immortalité ne lui était pas essentielle, ou naturelle. La foi seule nous apprend que s'il ne devait pas mourir, c'est qu'il avait plu à Dieu de le créer, non pas dans l'état de nature pure, mais dans l'état surnaturel. L'Eglise a condamné ceux qui prétendaient qu'alors même qu'Adam n'aurait pas péché, il serait mort par la condition de sa nature. C'est un dogme de foi, que la mort a été la peine du péché originel. En défendant à Adam et à Eve de manger du fruit d'un certain arbre, Dieu avait ajouté : « Au jour que tu en mangeras, tu mourras.» (*Gen.*, II, 17.) Quand Adam eut désobéi, Dieu formula le terrible arrêt : « Parce que tu as mangé du fruit défendu, tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, jusqu'à ce que tu retournes à la terre, de

laquelle je t'avais tiré... Parce que tu es poussière, tu retomberas en poussière.» (*Gen.*, III, 17,19.) Saint Paul s'est fait l'écho solennel du dogme chrétien : « Le péché est entré dans ce monde par un seul homme, et par le péché, la mort. « La mort donc sera le partage de tous ceux qui ont péché dans Adam. Mais ce qui doit nous consoler, c'est que la mort, peine du péché, en est aussi l'expiation, et que de même que tous sont morts en Adam, tous seront revivifiés en Jésus-Christ. (*I Cor.*, XV, 22.)

Il est de foi aussi que la mort est une, ou que chaque homme ne mourra qu'une fois ! « Il est décrété que les hommes ne mourront qu'une fois, » dit saint Paul.

L'hypothèse de la métempsycose, suivant laquelle les âmes, après la mort, passeraient du corps qu'elles viennent de quitter dans un ou plusieurs autres corps humains animaux ou végétaux, jusqu'à purification entière, n'est qu'un rêve insensé de quelques philosophes de l'Antiquité, grecs ou indous. Si cette vieille erreur a retrouvé de nos jours quelque faveur, c'est qu'elle est sous une forme précise la traduction de la pensée vague des adversaires du dogme terrible de l'Eternité des peines. Le concile de Périgueux, tenu le 8 avril 1856, a condamné dans le livre *Ciel et Terre* de Jean Reynaud, entre autres grossières erreurs, la doctrine qui affirme que «la nature angélique ou humaine, en raison de la liberté et de l'activité dont elle est douée par l'essentielle et immuable condition de sa nature, est et sera toujours dans un état d'épreuve, sans pouvoir parvenir jamais au terme de sa destinée.»

LA VIE FUTURE. L'IMMORTALITÉ DE L'AME. Prétendre que le dogme de l'immortalité de l'âme n'est pas clairement énoncé dans l'Ancien Testament ou du moins dans le *Pentateuque* de Moïse, c'est un mensonge impudent et un blasphème. La vérité, au contraire, est que l'immortalité de l'âme respire dans toutes les pages, dans tous les versets de l'Ancien et du Nouveau Testament, qu'elle

était si bien une vérité du domaine public, qu'on ne songeait pas à l'affirmer, parce que nul ne songeait à la nier. Au début de la Genèse, l'âme est appelée le souffle de Dieu ; or le souffle de Dieu ne meurt point. Après le péché, Dieu dit à Caïn : « Si tu fais bien, n'en recevras-tu pas la récompense? Si tu fais mal, ton péché sera contre toi. » (*Gen.*, IV, 7.) Or Abel n'a pas reçu sa récompense sur la terre : il l'a donc reçue au-delà du tombeau. Dieu dit à Abraham : « Je serai moi-même ta récompense très-grande. » Jacob appelait sa vie ici-bas les jours de son pèlerinage ; il veut être enterré dans le tombeau de Sara, pour y dormir avec ses pères ! Qui dit sommeil, dit réveil. Mourant, il disait à Dieu : « J'attends de vous ma délivrance et mon salut. » (*Genèse*, XLVIII, 69.) Moïse défend aux Hébreux d'interroger les âmes des morts !... L'âme évoquée de Samuel dit à Saül : « Demain, vous et vos fils serez avec moi. » Le prophète Balaam émet ce vœu : « Que mon âme meure de la mort des justes, et que mes derniers moments soient semblables aux leurs. » Dieu annonçant sa mort à Moïse, dit : « *Tu dormiras avec tes pères,* comme ton frère Aaron est mort sur la montagne de Hor et a été réuni à son peuple. » (*Deuter.*, XXXII, 49.) David a trouvé le secret du scandale de la prospérité des méchants dans leur fin dernière et l'avenir qui les attend... Il dit à Dieu qu'il verra un jour les cieux qu'il a formés et toutes leurs merveilles. Il dit du pécheur mourant : « Le pécheur verra et il entrera en colère, il grincera des dents, il séchera de dépit, le désir du pécheur périra éternellement. » Salomon donne aux hommes ce sage avertissement : « Souvenez-vous de votre créateur, avant le moment auquel la la poussière retombera dans la terre, et auquel l'esprit retournera à Dieu qui l'a donné. » (*Ecclés.*, IX.) « Dieu entrera en jugement avec l'homme pour tout le bien et tout le mal qu'il aura fait. » (XII, 14.) Il met ce cri de désespoir dans la bouche des damnés : « Insensés que nous étions, nous estimions que la vie des justes était une folie, que leur fin était sans honneur ! Et voici qu'ils sont

comptés au nombre des enfants de Dieu... Ils vivront éternellement. Leur récompense est dans le Seigneur, leur pensée est dans la pensée du Très-Haut.... Ainsi se sont écriés ceux qui se sont vus ensevelis dans les enfers. » (*Sap.*, v, 4-17.) Elie voulant ressusciter un enfant, dit à Dieu : « Seigneur, faites que l'âme de cet enfant revienne dans son corps. » L'écrivain sacré ajoute que l'âme de cet enfant revint en lui et qu'il ressuscita. (Livre III des Rois, XVII.) Isaïe affirme que les justes morts se reposent dans le lieu de leur sommeil, parce qu'ils ont marché droit dans les voies du Seigneur (11, 57, 62). Il met dans leur bouche des reproches au roi de Babylone, qui vient les rejoindre dans l'autre vie. Judas Macchabée dans la ferme espérance de la résurrection future et de la vie éternelle, offre à Dieu des sacrifices pour les morts. La mère des Macchabées, pour rendre le dernier de ses enfants invulnérable, lui montre le ciel où Dieu l'attend, vainqueur des tourments et de la mort. Jésus-Christ s'appelle la résurrection et la vie; il assure la résurrection éternelle à tous ceux qui mangent sa chair et qui boivent son sang. Il annonce la vie éternelle aux justes et le feu éternel aux méchants. Aux Saducéens, qui niaient la résurrection future, il répond : « N'avez-vous pas lu ce que Dieu vous a dit : « Je suis le Dieu « d'Isaac, de Jacob et d'Abraham; or Dieu n'est pas le « Dieu des morts mais des vivants ; » donc Abraham, Isaac, Jacob vivent. » Marthe dans un élan de foi spontanée, dit qu'elle sait que son frère Lazare ressuscitera au dernier jour, etc., etc. Saint Paul déclare hautement que tous ressusciteront, les uns dans la gloire, les autres dans l'ignominie ; il assure avoir été transporté dans les cieux, où Dieu inonde de délices le cœur de ses élus.

Les apôtres, dans leur symbole, nous imposent un acte de foi à la communion des saints, à la résurrection de la chair, à la vie éternelle. Tous les symboles, toutes les professions de foi imposent la même croyance.

Dans son excellent livre : DE LA VIE FUTURE *suivant la foi et suivant la raison*, troisième édition, Paris,

Delagrave, 1870, M. Henry Martin, doyen de la Faculté des lettres de Rennes, démontre invinciblement que les Chananéens, les Chaldéens, les Perses, les Indiens, les Chinois, les Scythes, les Celtes, les anciens Bretons, les Gaulois, les Grecs et les Romains, les sauvages même, ont cru de tout temps à l'immortalité de l'âme; et que c'est sur cette tradition universelle, bien plus que sur leurs démonstrations, que Platon, Cicéron et les autres philosophes fondaient leur croyance à la vie future.

Le dogme enfin de la vie future est supposé et affirmé par la raison. Pour détruire nos âmes, il faudrait un acte exceptionnel de la volonté de Dieu. En effet, substances simples, purs esprits, nos âmes ne pourraient cesser d'être que par anéantissement, et pour les anéantir, tandis qu'aucun atome n'est anéanti dans l'univers, il faudrait une volonté spéciale de Dieu. Or cette volonté ne peut nullement être supposée en Dieu, parce qu'elle ne convient ni à sa justice, ni à sa sagesse, ni à sa bonté. En outre, pour que, sans anéantissement de la substance de l'âme, la cessation de la vie du corps amenât la cessation de la vie de l'âme, dont les fonctions les plus élevées n'ont avec le corps aucun rapport nécessaire, mais seulement les rapports contingents d'une influence réciproque, il faudrait aussi une volonté expresse de Dieu. Or l'existence de cette volonté en Dieu ne peut être supposée, car elle irait directement contre les desseins évidents de la Providence. L'homme, tel que la Providence l'a fait, a d'autres destinées, auxquelles il ne peut manquer par la faute de Dieu, mais seulement par sa propre faute.

Enfin Dieu ne nous a pas donné seulement la liberté morale et la responsabilité, il nous a donné aussi en cette vie la pensée d'une continuation indéfinie de notre existence, le désir d'un bonheur sans fin. Or: 1° il est naturellement impossible que cette pensée et ce désir cessent en nous dans une vie meilleure; 2° il est impossible que l'Etre infiniment bon et infiniment sage veuille tromper cette pensée et ce désir en ôtant à chaque âme bienheureuse l'existence ou sa personnalité. En résumé,

tout dans l'âme humaine aspire à l'immortalité, à l'éternité. Le cœur humain, comme le disait saint Augustin, est inquiet aussi longtemps qu'il ne reposera pas en Dieu ! Il y a donc pour lui une autre vie.

Le jugement particulier. — Il est de foi que chaque âme humaine, au moment de la mort, se trouvera en présence de Dieu pour être jugée sur tout ce qu'elle a fait, dit et pensé pendant sa vie : « Comme il est établi, dit saint Paul (*Epît. aux Hébr.*, IX, 27), que tout homme mourra une fois, il est établi de même que la mort sera suivie du jugement. » C'est ce jugement qu'on appelle le jugement particulier. Rien de plus conforme à la raison que ce dogme chrétien. La vie est un dépôt. Celui qui nous l'a confié a le droit d'exiger que nous lui rendions compte de l'usage que nous en avons fait. De la part de Dieu, se dessaisir de ce droit si légitime et si essentiel, nous donner la vie en toute propriété, ce serait abdiquer sa sagesse infinie, et introduire, parmi les hommes, la confusion, le désordre, le débordement de tous les crimes. Si chacun était le maître absolu de ses actions, sans avoir à en rendre compte, les lois divines et humaines seraient sans sanction ; les sociétés civiles ne seraient plus possibles, quelle que pût être la rigueur des lois, et la vie des hommes ne serait plus en sûreté.

Comment se fera ce jugement? A l'instant même de la mort, l'âme éclairée de la lumière divine, verra comme dans un miroir éclatant ses mérites et ses démérites, ses péchés, leur nombre, leurs circonstances, leur énormité, la sentence, ses motifs, son équité, son étendue, son sort fixé, irrévocable, éternel.

Le Purgatoire. L'Église catholique entend par purgatoire un lieu, ou du moins un état, dans lequel sont retenues, pour un certain temps, les âmes des justes qui n'ont pas expié entièrement sur la terre la peine due, après la remise de la coulpe ou de l'offense, à leurs péchés

mortels ou véniels. Il est de foi que toute la peine du péché n'est pas remise avec l'offense, que ce qui reste de cette peine devra être expié dans ce monde ou ailleurs, parce que rien de souillé ne peut entrer dans les cieux (*Apocalypse*, XXI, 27); que cette expiation se fait dans le purgatoire; que les âmes du purgatoire peuvent être soulagées par les suffrages de l'Église et les prières des fidèles.

« L'Église catholique, dit le concile de Trente, session XXV, instruite par le Saint-Esprit, a toujours enseigné suivant les saintes Écritures et l'antique tradition des Pères, dans les saints conciles et tout récemment dans ce concile général qu'il y a un purgatoire, et que les âmes qui y sont détenues reçoivent du soulagement par le suffrage des fidèles, et principalement par le sacrifice de l'autel » Et canon XXX, 11 : « Si quelqu'un dit qu'à tout pécheur pénitent, qui a reçu la grâce de la justification, la coulpe ou l'offense est tellement remise, qu'il ne lui reste plus de peine temporelle à subir, en ce monde ou en l'autre, dans le purgatoire, avant d'entrer dans le royaume des cieux, qu'il soit anathème ! » Saint Paul fait certainement allusion aux flammes du purgatoire quand il dit (*Cor.*, III, 13, 14): « Le jour du Seigneur fera connaître l'œuvre de chacun, et le feu éprouvera ce qu'elle est : si son œuvre demeure, il en recevra la récompense, si elle est exposée au feu, il en éprouvera du dommage, mais il sera sauvé comme à travers le feu. »

Comment nier la légitimité, l'efficacité de la prière pour les morts, alors que Judas Macchabée s'écriait déjà : « C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés. » Ce passage est au moins un témoignage de la croyance du peuple de Dieu à l'utilité de la prière pour les morts et à l'existence du purgatoire; c'est encore aujourd'hui la croyance des Juifs.

L'affirmation des réformateurs qui voulaient que les prières pour les morts fussent dans l'Église une innova-

tion relativement récente, a reçu un cruel démenti des inscriptions tumulaires trouvées dans les catacombes romaines, premiers cimetières des chrétiens, inscriptions recueillies en si grand nombre, classées, commentées, comparées avec tant de soin par M. de Rossi. Dès la fin du premier siècle, ces épitaphes présentent aux regards le symbole de l'Espérance, une ancre sculptée, ou grossièrement creusée dans la pierre, avec ces élans rapides d'un cœur chrétien, écho des saluts apostoliques : *Pax tecum! Pax tibi! Vivas in Deo!* Les pierres tombales du IIe et du IIIe siècle, développements éloquents de ces idées fondamentales, proclament avec une assurance pleine de foi que l'âme du cher défunt est déjà en possession du sort heureux réservé aux justes, et qu'elle est unie aux saints ; ou bien elles murmurent une humble et amoureuse prière pour qu'elle puisse être admise à goûter bientôt ce grand bienfait. Elles demandent pour celui qui est parti la paix, la lumière, le rafraîchissement, le repos en Dieu.

On trouvera une collection précieuse de ces inscriptions dans *La Visite aux catacombes du Révérend Spencer Northcote*, traduite de l'anglais par M. l'abbé Leclerc ; Paris, Forestier, 1878, in-8°, pages 128 à 129. En voici une seulement : 1° *Aemrinus Rufinæ. Deus refrigeret spiritum tuum. Inscripsi ut quisquis de fratribus legerit oret Deum.* Les catacombes sont des monuments vivants et incomparables de l'immutabilité et de l'infaillibilité de la sainte Église catholique, apostolique ; un acte solennel de foi à tous ses dogmes, un écho glorieux des SPLENDEURS DE LA FOI.

Quoi de plus raisonnable que la croyance au purgatoire ? Est-il juste, par exemple, qu'un pécheur qui a vécu dans le désordre, pendant toute sa vie, qui cependant, converti à sa mort, est rétabli dans l'état de grâce, par une conversion sincère, jouisse aussitôt du même bonheur éternel qu'un juste qui a longtemps vécu dans la pratique de la vertu, et qui meurt dans les sentiments d'un amour parfait de Dieu ?

Prétendre que chez les catholiques on fasse tout pour éviter les peines du purgatoire, et rien pour éviter les peines de l'enfer, c'est une véritable folie! Comment la frayeur d'une peine temporelle pourrait-elle émousser celle d'une peine éternelle? Affirmer que la certitude de l'efficacité de la prière pour les morts a été la source de toutes les superstitions de l'Église romaine, c'est une calomnie odieuse. L'Église romaine est l'ennemie de toutes les superstitions! Et alors même que cette croyance nécessaire et sainte aurait entraîné quelques abus, il serait criminel de prétendre les conjurer par le mensonge ou par le silence.

Le purgatoire est-il un lieu ou simplement un état de souffrance? C'est très-probablement à la fois un état et un lieu... Ce lieu se confond-il avec les Limbes, cette région inférieure, ces enfers passagers, dans lesquels les âmes des justes de l'Ancien Testament attendaient la venue et la rédemption du Messie, et que Jésus-Christ visita pour les entraîner et les conduire au ciel, dans les trois jours qui s'écoulèrent entre sa mort et sa résurrection? Peut-être!

La peine du purgatoire, en outre du retard si douloureux apporté à leur entrée dans le ciel et à la vision intuitive, en outre de la douleur vive et amère d'avoir offensé Dieu, est-elle une peine physique ou physiologique, la peine ou la sensation du feu? L'opinion la plus commune comprend dans les peines du purgatoire la peine du feu, ou du moins une peine analogue à celle du feu. Quelle est la durée et l'intensité de cette peine? La peine du purgatoire varie avec le montant de la dette à acquitter. Selon saint Thomas et saint Augustin, la double peine du purgatoire, du dam et des sens, quoique tempérée par l'amour de Dieu et l'espérance du ciel plus ou moins prochain, surpasse toutes les peines de cette vie.

La résurrection générale des corps. J'ai traité cette grande question, tome II, pages 484 et suivantes, mais

force est de la résumer encore ici. Le patriarche Job disait déjà : « Je sais que mon rédempteur est vivant et qu'au dernier des jours je surgirai de la terre ; que je serai de nouveau revêtu de mon corps ; que je verrai mon sauveur des yeux de ma propre chair ! Cette espérance est le fond même de mon être. » (JOB, XXIX, 25.) Le prophète Daniel dit à son tour : « Ceux qui dorment dans la poussière se réveilleront un jour ; les uns pour la vie éternelle, les autres pour un opprobre sans fin. » (DANIEL, XII, 3 et suiv.) Marthe disait sans hésitation à Jésus-Christ : « Je sais que mon frère ressuscitera vivant au dernier des jours. » (JEAN, XI, 24.) Jésus-Christ, après nous avoir donné dans la sainte Eucharistie, par la manducation de son corps et de son sang, le gage et le germe de la résurrection future, a prononcé cet arrêt irrévocable : « Les morts qui sont dans le sépulcre entendront la voix du Fils de Dieu, et ils s'en iront, ceux qui ont fait le bien dans la résurrection de la vie ; ceux qui ont fait le mal dans la résurrection du jugement. » (JEAN, V, 24.) Saint Paul, enfin, fidèle écho de la révélation évangélique, s'écrie : « Tous nous ressusciterons, mais tous nous ne serons pas changés ! Semé dans l'ignominie, le corps ressuscitera dans la force ; semé animal, il ressuscitera spirituel. En un moment, en un clin d'œil, les morts ressusciteront. Le corps corruptible sera revêtu d'incorruptibilité. Le corps mortel sera revêtu d'immortalité. Et quand le corps de mort aura été revêtu d'immortalité, cette parole de l'Ecriture sera accomplie : La mort a été absorbée dans la victoire qu'elle croyait follement remporter ! O mort, où est ton aiguillon ? O mort, où est ton triomphe ? » Un semblable langage, évidemment, ne s'invente pas. Il tombe du ciel !

Toutes les communions chrétiennes sont unanimes à croire avec l'Eglise catholique à la résurrection des corps et à la vie éternelle. Toutes enseignent, comme un dogme révélé, que de même que Jésus-Christ est ressuscité, tous les hommes ressusciteront, c'est-à-dire que leurs âmes seront de nouveau réunies aux corps dont la mort

les avait séparées, bien que ces corps, après la résurrection, doivent être doués de propriétés très-différentes de celles sous lesquelles ils se présentaient dans la vie.

Quelles seront ces propriétés nouvelles des corps ressuscités glorieusement? L'impassibilité, la subtilité, l'agilité, la clarté, etc., etc. Nous ne nous arrêterons pas à les définir. Nous n'essayerons pas non plus de percer le terrible mystère enveloppé dans ces paroles de saint Paul : « Nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous changés... L'homme recueillera ce qu'il aura semé. Celui qui aura semé dans la chair, recueillera de la chair la corruption ; celui qui aura semé dans l'Esprit, recueillera de l'Esprit la vie éternelle.» Que pourra être le corps des réprouvés, mélange affreux de vie et de mort ; à la fois animé et cadavre? Dieu le sait ! Mais quelle morale admirable ! Et quelle étonnante doctrine, nécessairement révélée, Splendeur !

Le dogme de la Résurrection des corps est évidemment très-conforme à la raison. L'âme n'est pas par elle-même une personne humaine, un moi humain ! Elle n'est *personne*, elle n'est *moi*, que dans son union avec le corps, qui l'*exige* et qu'elle *exige*, qu'elle complète et qui la complète.

Si donc, elle est destinée à une vie éternelle, elle pourra être séparée pendant un temps de son corps, mais ce corps devra la compléter de nouveau quand elle devra commencer sa nouvelle existence éternelle. Ce qui mérite, ce qui démérite, c'est l'homme, le tout humain, l'âme unie au corps ; ce qui devra donc être récompensé ou puni, à l'heure de la justice suprême, c'est encore l'homme, le tout humain. Le corps a été non seulement le compagnon, mais toujours l'instrument et souvent l'occasion sinon la cause de l'acte criminel ou vertueux, il doit donc avoir sa part de gloire ou d'opprobre.

Relativement au dogme de la résurrection, la science constate d'abord le fait que l'idée d'immortalité et de résurrection est comme inséparable de l'humanité, et qu'on la retrouve partout... Si chez quelques individus,

ou même chez quelques peuplades sauvages, cette idée s'est complètement effacée, c'est accidentellement, par une influence morbide du corps sur l'âme. Mais alors qu'elle n'existe pas actuellement, la foi à la vie future persiste à l'état virtuel et latent, prête à renaître quand l'homme sera revenu à son état normal.

Cette grande tradition constatée, la vraie science se cache le visage et adore. La demi-science et la fausse science essayent des objections sans valeur.

1. Comment ne pas admettre que les mêmes éléments solides, liquides, gazeux, sont entrés successivement dans la formation des corps d'un grand nombre d'hommes? Que même un certain nombre de ces corps ne contiennent aucun élément nouveau, et qui soient leur? Qu'ils ne peuvent pas réclamer pour eux des éléments déjà possédés par d'autres? Qu'ils sont, par conséquent, incapables de résurrection?

Mais à cela la physiologie et la raison répondent : ce qui fait que le corps d'un homme est sien ou son vrai corps, ce n'est pas l'identité numérique des molécules ou des atomes qui le composent, mais seulement leur mode d'organisation et leur union avec l'âme. La preuve, c'est le phénomène mystérieux, mais incontestable et des changements incessants, des migrations perpétuelles qui ont lieu dans les corps vivants. Bien qu'il soit rigoureusement démontré que mon corps n'est plus numériquement le même, il n'en est pas moins certain que mon corps d'aujourd'hui, malgré son renouvellement absolu, et par cela seul qu'il n'a pas cessé d'être uni à mon âme, d'être informé, vivifié et commandé par elle, constitue avec elle un même moi humain, toujours le même et indivisible.

Dans le corps de chaque homme, il est quelque chose d'essentiel, et quelque chose d'adventif, ou d'accidentel. Ce qu'il y a d'essentiel, ce qu'il n'a de commun avec personne, ce qu'il possède seul, et ce qu'il possédera à jamais, c'est ce qui existait de lui au moment où il a été informé, animé et vivifié par son âme. Ces éléments

essentiels, il les conservera toujours, ils seront toujours siens. Le reste, ce qui est amené par la nutrition, par la digestion, l'assimilation, la circulation, n'est pas lui! Il peut le perdre, et il le perd, sans cesser d'être lui. Et parce qu'ils auront toujours été essentiellement lui, le corps ressuscité n'aura rien à demander à aucun autre corps. C'est avec ces éléments essentiels ou personnels que Dieu reconstituera le corps spirituel glorieux, comme l'immortelle corruption du corps du réprouvé. L'âme étant la même, le germe propre ou l'élément constitutif restant le même, le reste importe peu, et l'identité subsistera éternellement. Il est d'ailleurs rigoureusement démontré : 1° que dans un corps gros comme la terre, il y a assez de vides ou pores, pour qu'on puisse le concevoir réduit au volume d'un grain de sable; 2° réciproquement, que dans un grain de sable, il y a assez de parties, molécules ou atomes, séparables ou actuellement séparées, pour qu'on puisse en former un globe gros comme la terre, et dans lequel la distance entre deux molécules ou atomes contigus soit aussi petite qu'on voudra. En présence de ces deux mystères de la nature, mystères tout à fait écrasants, oserions-nous discuter la possibilité ou l'impossibilité de la reconstitution du corps humain avec ses éléments essentiels et primitifs?

Il est un autre système, très-ancien et très-nouveau, qui amoindrirait considérablement, l'objection des chimistes physiologistes. Platon et Berkeley veulent que le corps soit une sorte d'enveloppe limite de l'âme, un mode de l'âme, un je ne sais quoi dont l'âme est la forme, qui est tel qu'en enlevant l'âme, qui est la seule monade réelle et essentielle, on enlèverait tout. Dans cette hypothèse, que nous n'acceptons point, mais que beaucoup d'adversaires de la Révélation défendent, il n'y a plus dans l'acte de la vie de passages d'éléments d'un corps à l'autre par la génération et la nutrition. L'objection tirée de la matérialité du corps s'évanouit donc.

M. Darwin a mis à la mode, dans ces derniers temps,

un nouveau système appelé *Pangenèse*, qui ramène le corps de chaque être infiniment petit à une cellule..! Et cette simple cellule ne contient pas seulement tous les éléments ou principes constituants du corps; elle contient, en outre, sous forme de gemmules toxiques, les principes de leurs états morbides, des maladies héréditaires, des difformités congénitales, etc. C'est là, certes, un mystère naturel, un mystère humain, qui épouvante l'imagination, mais auquel cependant beaucoup se rallient! Inclinons-nous donc, sans résistance et sans répugnance, devant le mystère surnaturel de la résurrection des corps, qui trouve sa crédibilité nécessaire et suffisante, soit dans la vieille théorie des germes, soit dans l'hypothèse moderne de la cellule génératrice! Elle est, en tout cas, dans ces limites la toute-puissance de Dieu dont elle est le secret.

Que substituent au dogme mystérieux, mais si raisonnable de la résurrection des corps, ceux des savants et des libres penseurs qui admettent encore que l'âme ne meurt pas avec le corps! J'ose à peine le dire! Essayons cependant. Un écrivain en vogue, M. Louis Figuier, dans un ouvrage qui a fait grand bruit : *Le lendemain de la mort, ou la vie future selon la* SCIENCE! Paris, Hachette, 1872, formule, en ces termes, ce qu'il croit être le dernier mot sur l'être humain : « Si pendant sa vie l'âme a perdu de sa force et de ses qualités, si elle a été le partage d'un individu pervers, elle ne quittera pas la terre. Après la mort de cet individu, elle ira se loger dans un autre corps humain, en perdant le souvenir de son existence antérieure. Ces incarnations dans un corps humain peuvent être nombreuses. Elles doivent se répéter jusqu'au moment où les facultés de l'âme se seront assez développées, où ses instincts se seront assez améliorés et perfectionnés. Alors seulement, cette âme pourra quitter la terre et s'élancer dans l'espace pour passer dans l'organisme nouveau qui fait suite à celui de l'homme dans la hiérarchie de la nature.

L'espace où habitent les âmes ainsi justifiées est rempli par l'éther planétaire. Elles ont un corps, mais ce corps doit être pourvu de qualités infiniment supérieures à celles qui sont l'apanage du corps humain. Après un intervalle dont nous n'essayerons pas de fixer la durée, l'être surhumain meurt et entre dans un corps nouveau orné de facultés encore plus puissantes. Et ce n'est pas à une troisième ou à une quatrième génération que peut s'arrêter la chaîne des créations sublimes que nous entrevoyons, flottant dans l'infini des cieux... Après avoir parcouru cette longue succession d'étapes et de stations dans les cieux, les êtres que nous considérons doivent finalement arriver en un lieu. Ce lieu, terme définitif de leur cycle immense à travers les espaces, selon nous, c'est le soleil !... Ce qui entretient la radiation solaire, ce sont les arrivées continuelles des âmes dans le soleil... Ces ardents et purs esprits viennent remplacer les émanations continuellement envoyées par le soleil à travers l'espace, sur les globes qui l'environnent. Les êtres spiritualisés réunis dans le soleil envoient sur la terre et dans les airs la vie, l'organisation, le sentiment et la pensée !!! »

Est-ce assez extravagant ! Et ce serait là la science ! Après avoir différencié sa doctrine de celle de la métempsycose des anciens et du transformisme de Darwin, M. Figuier, tout content de lui, ajoute : « Nous sommes guidé non par l'idée matérialiste qui dirige et inspire les savants, mais par un spiritualisme raisonné. » Spiritualisme raisonné ! le système absurde, athée, qui donne aux âmes, pour origine d'où elles émanent, et pour terme dernier où elles viennent s'abîmer, le SOLEIL ! Et ce livre étrange serait parvenu à la quatrième édition ! Quel signe douloureux du temps dont l'apôtre saint Paul a dit : « Ils ne supporteront plus la saine doctrine, ils s'entoureront de maîtres dont le langage imagé chatouillera leurs oreilles, ils prendront la vérité en aversion, et ils se tourneront vers les fables. »

Le jugement général ou dernier. C'est encore un dogme de notre foi, qu'en outre du jugement particulier qui suit immédiatement la mort, il est un second jugement, appelé général ou dernier, qui atteindra le genre humain tout entier, ou même la création tout entière, les anges et les hommes.

A la fin des temps, Jésus-Christ fera son second avénement; il descendra des cieux comme il y était monté, et viendra visiblement juger toutes les créatures intelligentes, récompenser les justes et punir les pécheurs : « Quand le Fils de l'homme viendra, dit saint Matthieu (ch. xiii, v. 37), dans sa majesté, accompagné de tous ses anges, il s'assoira sur le trône de sa gloire : Et tous les peuples de la terre seront rassemblés devant lui, et il séparera les uns des autres, comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs. Et il mettra les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche. Alors le Roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, vous qui êtes les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde; car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'étais nu et vous m'avez vêtu, j'étais sans asile et vous m'avez recueilli, j'étais malade et vous m'avez visité; j'étais prisonnier et vous êtes venu me voir ; car je vous le dis en vérité, ce que vous avez fait au plus petit de mes frères que voici, vous me l'avez fait à moi-même... Il dira ensuite à ceux qui seront à sa gauche : Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel qui a été préparé pour Satan et pour ses anges. J'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger, j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire, j'étais sans asile et vous ne m'avez pas recueilli, j'étais nu et vous ne m'avez pas vêtu ; j'étais malade et en prison et vous ne m'avez pas visité... Alors ceux-ci iront au supplice éternel et les justes a la vie éternelle ! »

Pour mieux faire sentir à ses disciples que son commandement par excellence, le commandement de la loi nouvelle, était la charité envers le prochain, Jésus-

Christ a voulu que le seul motif exprimé de la récompense et du châtiment fût le soulagement ou l'abandon du prochain. Mais les saintes Ecritures rappellent ailleurs que les injustes, les adultères, les parjures, ceux qui retiennent le salaire des ouvriers, l'oppresseur de la veuve et de l'orphelin, le spoliateur de l'étranger, les idolâtres, les impudiques, les fornicateurs, les voleurs, les avares, les ivrognes, les médisants, tous les vices seront exclus du royaume des Cieux, et condamnés au supplice éternel... Saint Paul affirme que nous devons tous comparaître devant le tribunal de Jésus-Christ, afin que chacun reçoive ce qui est dû aux bonnes et aux mauvaises actions qu'il aura faites pendant qu'il était revêtu de son corps. (*II Cor.*)

Saint Pierre prophétise en ces termes la fin du monde, épisode terrible du jugement dernier : « Les cieux et la terre sont destinés à être brûlés par le feu au jour du jugement et de la ruine des impies... Le jour du Seigneur viendra comme l'apparition d'un voleur... Et alors, dans le bruit d'une effroyable tempête, les cieux passeront, les éléments embrasés se dissoudront, et la terre avec tout ce qu'elle contient sera consumée par le feu... L'ardeur du feu dissoudra les cieux et fera fondre tous les éléments. Car nous attendons de nouveaux cieux et une nouvelle terre où la justice habitera. » (*IIe Epître*, III, 10.)

Rapprochement étrange : voilà dix-huit cents ans que les voûtes de toutes les églises chrétiennes nous redisent ce jugement des siècles par le feu, et voici quelques années à peine que ce terrible arrêt retentit dans les amphithéâtres de la science.

Saint Jean l'Evangéliste, dans son *Apocalypse* (XX, 1, et XXI, 1), fait à son tour un tableau grandiose et terrible des scènes diverses du jugement dernier : « Je vis un grand trône éclatant, et celui qui y était assis. A sa vue la terre et le ciel s'enfuirent, et il n'en resta pas même la place! Je vis ensuite les morts, grands et petits, qui... comparurent devant le trône!... Des livres furent

ouverts, et on en ouvrit encore un autre, qui est le livre de vie..., et les morts furent jugés sur ce qui était écrit dans ces livres, selon leurs œuvres. Et la mer rendit les morts qu'elle avait engloutis ; l'enfer et les tombeaux rendirent les morts qu'ils possédaient et chacun fut jugé sur ses œuvres... Et celui qui ne fut pas trouvé écrit dans le livre de vie, fut jeté dans l'étang de feu... Et je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle, car le premier ciel et la première terre avaient disparu et la mer n'était plus !... »

Les Symboles des Apôtres, de saint Athanase, de Constantinople et de Nicée nous forcent à croire que le Fils de Dieu fait homme viendra de nouveau sur la terre, mais dans sa gloire pour juger les vivants et les morts, pour rendre à chacun, aux élus comme aux réprouvés, selon ses œuvres.

Mais alors même que ce grand événement ne nous serait pas clairement révélé et prédit, notre raison, éclairée de la foi, affirmerait sa convenance, et même sa nécessité absolue, comme conséquence et comme couronnement du gouvernement de la divine Providence.

Les jugements de l'histoire sont une sorte de jugement universel, mais loin d'exclure le jugement dernier et de le rendre superflu, ils l'appellent au contraire, ils l'exigent impérieusement comme son complément indispensable, comme sa consommation pleine et entière.

L'histoire universelle n'est qu'une sorte d'abstraction qui n'est lue par presque personne. Ses jugements ne sont pas publics, ils sont incomplets, souvent contradictoires ; ce sont des jugements morts ou du moins muets qui ne s'imposent à personne ; ils ne comportent pas d'exécution. Le jugement universel, tel que l'Evangile nous le présente, constituera seul une sentence visible, éclatante, solennellement exécutée. C'est par lui seul que le jugement de l'histoire deviendra une page vivante, ouverte à tous les yeux, où elle se montrera telle qu'elle est, et non telle que l'entrevoyaient les yeux intéressés de l'homme. En même temps que ce sera le grand jour

de la glorification ou de la condamnation de l'homme, ce sera le grand jour de la justification de Dieu, du triomphe de sa sagesse admirable, qui conduit chaque être à sa fin avec douceur et sans gêner en rien sa liberté ; mais avec une puissance invincible qui a renversé tous les obstacles ! Le triomphe de sa divine justice, qui ne laisse aucun mérite sans récompense, aucun démérite sans châtiment ! Le triomphe de son amour, qui a tout fait pour sauver l'homme perdu, tandis que l'homme faisait tout pour se perdre ! Le triomphe de sa puissance, qui a fait servir même le mal à l'accomplissement de ses desseins éternels. Quel hymne, en effet, à la gloire de Dieu, que le cri unanime de toutes les créatures intelligentes, au jour de la consommation des temps ! « Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont souverainement équitables ! » Quelle réparation grandiose que la confusion des impies et leurs cris de désespoir : « Nous nous sommes donc trompés ! »

Quel sera le lieu du jugement dernier ? Nul ne le sait, mais si l'on prenait à la lettre ce passage du prophète Joël (III, 12) : « Que tous se lèvent et montent dans la vallée de Josaphat, car c'est là que je jugerai les nations ! » on pourrait admettre, comme nous l'avons déjà indiqué (tom. III, p. 1099) que Jérusalem centre de la création de l'homme, de sa chute, de sa rédemption, serait aussi le théâtre de la dernière scène du monde et du jugement dernier !

Quand viendra la fin du monde ? Nul ne le sait et ne peut le savoir ; mais une interprétation légitime de la grande prophétie de Daniel, et aussi de certaines traces mystérieuses découvertes par M. Piazzi Smith dans le couloir ascendant de la grande pyramide, conduiraient à ce résultat, que la fin du monde n'est pas très-éloignée ; que les événements qui doivent y préluder commenceraient à s'accomplir et que le dernier mot du monde aura été dit avant la fin de l'an 6000.

La vie éternelle. C'est une conséquence naturelle et nécessaire du dogme de l'immortalité de l'âme. Vie éternelle bienheureuse des justes, vie éternelle malheureuse des méchants, c'est ou paradis éternel pour les uns, ou enfer éternel pour les autres. Ceux-ci, les justes, placés à la droite, dans l'acte de l'effrayante et éternelle séparation des bons et des méchants, iront à la vie éternelle ! Ceux-là, les méchants, refoulés à gauche, iront au supplice éternel. C'est la sentence dernière ! C'est le dernier mot du monde. C'est aussi, tout ensemble, la foi catholique, et la croyance universelle du genre humain.

Le croirait-on ? certains philosophes, les partisans antihumains ou homicides de la morale indépendante, qui voudraient que l'homme évite le mal à cause de sa seule laideur, du désordre qu'il amène, et fasse le bien à cause de sa seule bonté, sa bonté intrinsèque, en abjurant sa nature, en oubliant complètement et son désir inné de la béatitude, et son horreur instinctive de la douleur, osent reprocher au christianisme de s'occuper trop des peines et des récompenses de l'autre vie, de la vie éternelle ! Il y aurait, suivant eux, plus de générosité et de grandeur à faire tout ce qu'on fait en vue du devoir seul, sans aucun espoir de récompense, sans rien attendre de Dieu et sans lui rien demander.

C'est moins impie encore que barbare. Car quel aveuglement ne faut-il pas pour oublier que la grande loi de la nature inorganique, attraction et répulsion, est aussi la grande loi de la nature organique, de l'animal et de l'homme. L'homme est essentiellement entraîné par le plaisir, *voluptate trahitur*, et repoussé ou arrêté par la crainte de la douleur ou du supplice. Combien est aveugle et funeste, combien est absurde ce désintéressement, même à ne considérer que la vie présente ! En effet, comment l'amour du devoir, de la vertu, de l'ordre, du bien en toutes choses, ne deviendrait-il pas plus énergique et plus puissant dans une âme, lorsque, au lieu de ne considérer le devoir, la vertu, l'ordre, le bien absolu, que comme des conceptions abstraites, sans

réalité hors de la pensée mobile et faillible de l'homme, suspendu lui-même entre l'existence et le néant, cette âme y reconnaîtrait la volonté immuable et sainte de l'être éternel et parfait, du Dieu Créateur, du Législateur, et du Rémunérateur suprême ? Or c'est cet amour du bien qui, mis en pratique, constitue le mérite moral ! Sans la foi en Dieu et en la vie future, cet amour est faible et stérile, comme un rameau détaché de sa tige. Seule la foi en Dieu lui communique une sève divine, le rend fort et fécond en bonnes œuvres. La sainte Eglise a condamné dans Fénelon, comme une exaltation pieuse, comme une illusion dangereuse, l'idée fausse que le degré le plus sublime de l'amour de Dieu consiste à renoncer d'intention à tout, même au salut éternel. En effet, comment serait-il permis à l'homme de renoncer à l'état de félicité auquel il sait que Dieu l'appelle, auquel Dieu lui fait un devoir sacré de tendre incessamment, et qu'il est sûr d'atteindre à moins que, librement, il ne se fasse l'ennemi de son Dieu ?

La vie éternelle bienheureuse, le ciel, le paradis. Il est fait allusion au ciel presqu'à toutes les pages de l'Ancien et du Nouveau Testament. « Là où je suis, disait Jésus-Christ, là doivent aussi être mes serviteurs.... Je vais vous préparer une place... Quiconque a été fidèle dans les petites choses entrera dans la joie du Seigneur..., dans la vie éternelle... Il prendra possession du royaume qui a été préparé dès le commencement.... Les élus recevront une couronne immarcescible... Ils se reposeront de leurs fatigues.... Il n'y aura plus pour eux ni tristesse, ni plaintes, ni aucune douleur... Toute peine sera changée pour eux en une joie que personne ne leur ôtera. Ils verront Dieu, ils seront placés sur des trônes.... Ils auront part à sa gloire, à sa majesté, à son empire... Ils connaîtront Dieu comme ils en sont connus eux-mêmes, ils lui seront semblables,... participants qu'ils seront de la nature divine... » Saint Paul, qui avait été ravi au troisième ciel, au Paradis, affirme qu'aucun œil n'a vu, qu'aucune

oreille n'a entendu, qu'aucun cœur n'a éprouvé ou compris ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment.

Le concile de Latran décrète que « toute âme pure de péché est aussitôt admise dans le ciel, et voit Dieu dans sa Trinité, tel qu'il est, selon la mesure de ses mérites, l'un d'une manière plus parfaite, l'autre d'une manière moins parfaite... ; que cette vision de Dieu ne résulte aucunement des forces de la nature, qu'elle a lieu d'une façon surnaturelle, et n'empêche pas que Dieu reste incompréhensible pour tout esprit créé. »

Saint Augustin (sermon XXXVII), nous donne en quelques mots une idée de la splendeur de la vie future : « La gloire, le beauté, la majesté qui sera notre bonheur, surpasse toute pensée, tout sentiment, toute parole : ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment est au-dessus de toute croyance, et surpasse de beaucoup notre espérance, notre amour, nos vœux, nos désirs... Le bonheur du ciel consiste essentiellement dans la vision de Dieu. En même temps qu'ils verront Dieu tel qu'il est, les élus verront en Dieu toutes les merveilles de la création, et les mystères augustes de la Révélation ; l'histoire de l'univers et l'histoire de chacun des êtres de l'univers. Ils se verront avant tout eux-mêmes ! Comment Dieu les a aimés de toute éternité, comment il les a créés parce qu'il les aimait, comment il les a toujours couvés de son regard de père, etc., etc. L'histoire de leur vie se déroulera sous leurs yeux, jusque dans ses derniers replis... Leur foi s'est changée en vision, leur espérance en possession, mais leur charité demeure ! Ils se souviennent de ceux qui leur furent unis par les liens du sang ou de l'amitié ; et ils les suivent du regard et du cœur. Dieu, la lumière même, répand sur tous sa clarté, et les pénètre de son éclat. Ils se reconnaissent, se retrouvent avec joie, se comprennent et s'aiment. Tous ont une soif inextinguible de connaître, d'aimer, de jouir ; et cette soif est à chaque instant pleinement rassasiée ; ils vont de clarté en clarté, de gloire en gloire, d'amour en amour, de jouissance en jouissance. »

Et qu'on ne dise pas avec Strauss qu'« un bonheur prolongé finit par être un bonheur d'abord indifférent, puis ennuyeux, et bientôt insupportable, attendu qu'une vie sans progrès est une vie souverainement monotone et languissante. (*Dogmatique*, page 687.)Ce n'est là qu'une aberration d'esprit, car le bonheur du ciel aura son progrès incessant, qui ne sera pas, des ténèbres à la lumière, de la pauvreté à la richesse, de la souffrance au bien-être, mais de la vie à la vie plus abondante, de la joie à la joie plus pleine, de la clarté à la clarté plus vive, de l'amour à l'amour plus ardent... En même temps qu'il est la simplicité et l'unité infinies, Dieu est la variété et la multiplicité infinies! Et la preuve palpable, c'est que le monde et les Mondes ont jailli de son sein. Il est l'océan éternel et éternellement incommensurable de la vie, le mouvement perpétuel dans le repos absolu, la course alors même que le but est atteint. « Dieu, dit saint Irénée (*Adversus Hæreses*, II, 47), ne cesse pas d'instruire ses élus, et ils ne cesseront pas d'apprendre pendant toute l'éternité, car ses richesses sont sans mesure et sa science sans bornes. Ce sera donc le progrès éternel! Dans cette vie du temps, il y a incompatibilité entre l'action et le repos, entre le désir et la possession! Dans la vie future, action et repos, désir et possession sont une seule et même chose. Les bienheureux désirent et possèdent, et jouissent; ils sont heureux, et ils le deviennent de plus en plus, et toujours! »

Cependant tous les élus ne sont pas heureux dans la même mesure; car dans la maison du Père, il y a des demeures en grand nombre. Tous voient Dieu, Dieu tout entier, Dieu qui fait la félicité de chacun : mais ils le voient diversement, à des degrés différents, et le bonheur plus grand de l'un ne cause à l'autre ni tristesse, ni envie! La joie de l'un est la joie de tous, et cette joie est infiniment variée dans sa manifestation. L'humanité rachetée combat en ce monde trois mortels ennemis: la chair, le monde, l'erreur. Il y aura donc au ciel trois sortes de triomphateurs! Les triompha-

teurs de la chair, les vierges qui suivent l'agneau partout où il va, et chantent un cantique que nul autre ne peut chanter avec elles. Les triomphateurs du monde, le chœur des martyrs qui ont confessé le Seigneur devant les hommes, et que le Seigneur confesse à son tour devant son Père céleste. Les triomphateurs de la vérité, le chœur des docteurs qui brillent aujourd'hui comme des étoiles dans les perpétuelles éternités. L'apôtre saint Paul a tout dit en ces quelques mots : « L'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a pas entendu, son cœur n'a pas soupçonné ce que Dieu révèle à ses élus. »

On s'est par trop habitué à attribuer au bonheur du ciel un certain caractère d'inactivité ou de quiétude que l'on résumait dans ces trois mots, d'ailleurs très-significatifs : *videbimus, laudabimus, amabimus!* et qui serait peut-être mieux exprimé encore par l'éternel Ah! de Bossuet. Nous verrons, nous louerons, nous aimerons! Mais nous ferons en même temps beaucoup d'autres choses et d'admirables choses.

Rien ne nous empêche en réalité d'admettre la pluralité des mondes habités et rachetés ou surnaturalisés.

Saint Paul n'a pas hésité à dire que Dieu avait résolu dans la plénitude des temps de restaurer dans le Christ TOUT CE QUI EST DANS LES CIEUX, et tout ce qui est sur la terre, de purifier, de réconcilier, de pacifier toutes choses par LUI.

Une hymne antique du Bréviaire romain nous invite à chanter la gloire du flot de sang échappé du cœur du divin Rédempteur, et qui a purifié les continents, les îles, les astres, l'univers tout entier!

David, dans un charmant psaume que l'Eglise de Paris chantait autrefois aux obsèques des petits enfants, s'écrie plein d'enthousiasme : « Oh! Seigneur notre Dieu, que votre nom est admirable!... que votre magnificence est plus élevée que les cieux... Nous verrons un jour ces Cieux que vos mains ont épanouis, la lune et les étoiles que vous avez consolidées, etc., etc.

Et pourquoi les corps des élus ressuscités seraient-ils doués d'agilité et revêtus de clarté, s'ils ne devaient pas être conviés à faire des pérégrinations mystérieuses à travers les espaces célestes ?

Où sera le paradis, le ciel ? Puisque l'âme de Jésus-Christ, dit Bergier, jouissait de la gloire céleste sur la terre, ce n'est pas le lieu qui fait le paradis ! A la rigueur même, le paradis pourrait être un état plutôt qu'un lieu. Ce pourrait être l'univers entier dans lequel Dieu se découvrirait aux saints, et ferait leur félicité éternelle !

Peut-être aussi que le paradis serait cette nouvelle terre et ces nouveaux lieux que Dieu nous a promis, dit saint Pierre, et dans lesquels habitera la justice éternelle. Saint Jean, dans son Apocalypse, a grandement exalté la gloire de la Jérusalem céleste, séjour de Jésus-Christ, l'agneau éternellement immolé et vivant, et des rachetés par l'agneau.

L'ENFER. L'ÉTERNITÉ DES PEINES.

Le grand jour de l'éternité ne se lève pas seulement pour les justes, il se lève aussi pour les pécheurs ! « Ceux qui auront fait le bien, dit le Symbole de saint Athanase, entreront dans la vie éternelle, et ceux qui auront fait le mal iront au feu éternel.

Aucun dogme de foi ne blesse plus profondément ce que l'on a fallacieusement appelé *la conscience moderne*. Le dogme de l'enfer est au temps présent, ce que sera, au dernier des jours, le départ pour l'enfer : *Ite maledicti !* le crible qui sépare les élus des réprouvés ! Strauss et, après lui, tous les rationalistes modernes vont répétant que l'enfer révolte le sens humain, qu'il fait injure à la sainteté et à la bonté de Dieu.

Et cependant l'éternité des peines est admise comme indubitable, comme certaine, par la tradition de tous les peuples de la terre, par le vulgaire comme par les génies les plus éminents Prométhée : Sisyphe, Ixion, Tantale, Thésée, les Danaïdes, sont les témoins

vivants et solennels du tourment éternellement réservé aux ennemis de Dieu.

Le dogme de l'enfer est d'ailleurs clairement révélé par Jésus-Christ qui est infiniment Saint, Juste, Bon, comme son Père éternel est infiniment Saint, Juste, Bon ! Et qui a aimé les hommes jusqu'à mourir pour eux.

Quel grave et lucide enseignement que celui de la parabole du mauvais riche et du pauvre Lazare !

(Luc, xvi, 20.) Il y avait un homme riche, vêtu de pourpre et de lin, et qui faisait chaque jour des repas splendides. Il y avait aussi un mendiant nommé Lazare, couché à sa porte, et couvert d'ulcères, enviant pour sa nourriture les miettes qui tombaient de sa table, mais personne ne lui en donnait. Or il arriva que le mendiant mourut et qu'il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. Le riche mourut à son tour et fut enseveli dans l'enfer. Lorsqu'il était dans les tourments, levant les yeux, il vit de loin Abraham et Lazare dans son sein. Et, s'écriant, il dit : « Père Abraham, ayez pitié de moi ! Envoyez Lazare pour qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau et rafraîchisse ma langue, car je souffre cruellement dans cette flamme. » Et Abraham lui dit : ENTRE VOUS ET NOUS IL EST A JAMAIS UN GRAND ABIME ! CEUX QUI VOUDRAIENT PASSER D'ICI A VOUS, OU DE VOUS A NOUS NE LE POURRONT PAS. Et le riche dit : « Père Abraham, j'ai cinq frères, envoyez-leur quelqu'un qui leur atteste ces choses, afin qu'ils ne viennent pas, eux aussi, dans ce lieu de tourments. » — Abraham lui dit : « Ils ont Moïse et les prophètes, qu'ils les écoutent ! » — « Non, père Abraham, mais si un mort leur apparaît, ils l'écouteront. » — Abraham lui répondit : « S'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, quand bien même un des morts ressusciterait, ils ne le croiront pas ! »

Est-ce un apologue? Est-ce une histoire? L'un et l'autre, sans aucun doute. Ce qui est un apologue c'est le sentiment de commisération du mauvais riche pour ses frères, qu'il voudrait prémunir contre la damnation éter-

nelle, sentiment qui ne peut être qu'une figure, car, confirmé dans le mal comme le démon, le damné voudrait voir son supplice partagé par tous ! Mais ce sentiment devait servir de motif à cet enseignement incomparable : « Ils ont Moïse et les prophètes, ils ont le témoignage des splendeurs de la foi et l'Église ! S'ils ne croient pas à l'Église, aux Splendeurs de la Foi, ils ne croiront certainement pas, du moins d'une foi efficace, à l'apparition d'un mort ! Ils craindront plutôt d'avoir été victimes d'une illusion, et rougiront peut-être d'en parler, parce qu'on rirait d'eux.

Les peines de l'enfer sont donc éternelles ! Entre l'enfer et le ciel c'est un abîme infranchissable. Il n'est pas même pour le damné de soulagement ou de rafraîchissement.

Et qu'on le remarque bien, le mauvais riche n'était pas un grand criminel; c'était simplement un homme du monde, ami de la bonne chère et égoïste.

Jésus-Christ a affirmé sous d'autres formes et plus explicitement le dogme capital de l'éternité des peines. « Ne craignez pas ceux qui ne peuvent tuer que le corps; mais craignez celui qui peut jeter l'âme et le corps dans l'enfer.. ! Il vaut mieux pour vous entrer dans le royaume des cieux avec un seul œil, une seule main, un seul pied, que d'aller avec deux yeux, deux mains, deux pieds en enfer, où le ver rongeur ne meurt pas, où le feu qui brûle ne s'éteint pas. » (Marc, IX, 24.)

Mais la sentence du dernier des jours est plus souverainement décisive. « RETIREZ-VOUS DE MOI, MAUDITS, ALLEZ AU FEU ÉTERNEL, QUI AVAIT ÉTÉ PRÉPARÉ POUR LE DIABLE ET SES ANGES. » ET CEUX-CI IRONT AU SUPPLICE ÉTERNEL !

Ce n'est pas le feu seulement qui sera éternel : c'est le supplice !

Et cette sentence, et ce dénouement sont sortis de la bouche de Jésus-Christ qui était la sainteté, la justice, la bonté, la douceur infinie. Donc l'enfer est éternel ! Toujours souffrir, jamais mourir !

Quoiqu'il reste un épouvantable mystère, l'enfer ne nie pas, mais affirme le Dieu saint, juste et bon! Ce dogme, en effet, est la clef de voûte de tout l'édifice chrétien, le couronnement forcé de l'histoire du monde.

Otez l'enfer éternel, comme terme inévitable du mal, vous supprimez équivalemment et nécessairement toute différence entre le bien et le mal, entre l'ange et le démon! L'édifice du plan divin et de la divine providence est renversé de fond en comble. En réalité, le ciel et l'enfer éternels sont la consécration pratique du principe fondamental de la morale naturelle, la distinction entre le bien et le mal, entre l'erreur et la vérité, entre la négation et l'affirmation. L'enfer est la base du christianisme! Si l'enfer n'était pas éternel, disait saint Bernard, le Fils de Dieu ne se serait pas fait homme pour nous racheter! Si la peine du péché n'était que temporelle et finie, pourquoi aurait-il fallu que l'Infini, que l'Eternel subît cette peine à notre place?

L'Infini souffre, il meurt, il faut donc que la cause pour laquelle il donne sa vie soit elle-même quelque chose d'infini! Or la peine temporelle subie par un être fini, n'a en elle-même absolument rien d'infini.

Dieu est infiniment bon, infiniment miséricordieux! Oui! Mais sa justice est aussi infinie que sa bonté et sa miséricorde. C'est pourquoi, de même qu'il récompense d'une manière digne de lui, il doit punir aussi d'une manière digne de lui! Comme le ciel des élus, l'enfer des réprouvés doit être éternel.

Quelque supplice que vous y supposiez, si vous y laissez l'espérance, l'enfer n'est plus l'enfer de la justice de Dieu.

S'il devait venir un jour où le juste et le pécheur, le martyr et son bourreau, le persécuteur et sa victime jouiraient du même bonheur, Dieu ne serait ni juste ni miséricordieux!

Et qu'on ne dise pas que le bourreau ne serait l'égal de la victime qu'après l'expiation par la souffrance méritoire! Que cette égalité de fait suppose avant tout que le

bourreau a désavoué et expié son crime ! Car le désaveu, l'expiation méritoire exigent impérieusement la liberté. Or la liberté finit pour l'homme avec sa vie terrestre, au terme de son pèlerinage, quand retentit ce terrible arrêt, il n'y aura plus de temps ! De temps pour le travail, de temps pour le négoce. La porte est close à jamais ! Je ne vous connais pas !

Ajoutons, et c'est le dernier mot, la suprême consécration du dogme de l'éternité des peines ! OU L'ARBRE TOMBE, IL RESTERA ! Hors de la vie, plus de liberté, plus de mérite, plus de désaveu, plus d'expiation ! La volonté est à jamais comfirmée soit dans le bien, soit dans le mal ! Confirmée dans le bien et dans l'amour par la vue et la possession de Dieu ! Confirmée dans le mal et dans la haine, par la certitude de Dieu à jamais perdu ! Et cette confirmation dans le mal, n'est pas autre chose, au fond, que la perpétuité et l'éternité du péché.

Oui la raison dernière, la cause véritable de l'enfer éternel sont tout entières dans la volonté essentiellement et éternellement mauvaise du pécheur. Aussi ce qui m'effraye, ce n'est pas tant l'enfer que la confirmation dans le mal de l'âme morte dans le péché ! Le réprouvé voudra son supplice, il repoussera tout pardon, semblable aux grands criminels politiques qui refusent avec indignation la grâce qui leur est octroyée par le souverain, qu'il faut arracher avec violence à la prison, et qui n'en sortent que pour se condamner à l'exil, exil qu'ils voudraient éternel si le souverain devait régner éternellement !

Dans ces conditions, l'éternité des peines est un acte de justice, mais elle reste, dira-t-on, un acte de cruauté ; elle ne cesserait d'être cruelle qu'autant que Dieu anéantirait le réprouvé ! Non ! Dieu n'anéantit pas ses créatures. En anéantissant l'homme, il se contredirait lui-même, car il lui a donné le pressentiment et le désir inné de son éternité, et il lui a assigné des destinés immortelles ! L'anéantissement ne serait pas une expiation.

Il ne sera pas inutile de présenter sous une autre

forme, avec Mgr de Pressy, évêque de Boulogne, le résumé des preuves métaphysiques de l'équité des peines éternelles de l'enfer.

I. Le péché mortel, par sa grièveté infinie, exige une peine infinie, et parce que cette peine ne peut pas être infinie dans son intensité, elle doit être infinie dans sa durée. La malice du péché mortel est infinie! En effet : 1° le péché mortel joint à sa révolte le déicide : il ne veut pas que Dieu soit sa fin dernière, or il est de l'essence de Dieu qu'il soit la fin dernière de l'homme. Le péché comprend implicitement l'exécrable désir que Dieu ne connaisse pas le crime commis, ou qu'il le connaisse sans vouloir le punir; ou qu'il veuille le punir sans le pouvoir; c'est-à-dire qu'il nie tout à la fois la science, la justice et la puissance infinies, trois attributs essentiels de Dieu. 2° L'ingratitude du pécheur est infinie, car il a reçu de Dieu des biens rigoureusement infinis, la création, l'incarnation, la rédemption, l'assurance d'un bonheur éternel : cette ingratitude infinie appelle une peine infinie autant qu'elle peut l'être.

II. Celui qui pèche mortellement veut, autant qu'il le peut, pécher toujours; il mérite donc d'être puni toujours. Le pécheur, dit saint Bernard, ne cesserait jamais de vouloir son péché s'il n'avait jamais à mourir! Ou plutôt il voudrait vivre toujours pour pouvoir toujours pécher. Aussi peut-on dire de lui que, dans un petit espace de temps, il a rempli la mesure des temps infinis, et mérité de souffrir toujours.

III. L'âme impénitente ne pouvant, après la mort, ni effacer la tache, ni abolir la coulpe, ni perdre le souvenir de son péché, doit en subir toujours la peine. Les damnés, comme autant d'enragés, sentiront vivement leur malheur, mais ils s'applaudiront de leur conduite, et ils aimeront mieux être toujours ce qu'ils sont que de n'être pas. Ils auront si complètement perverti leur intelligence, qu'ils l'auront rendue complètement incapable de juger sainement des choses. Il faut dire des réprouvés ce que Bossuet dit des démons : « Maudits esprits, haïs de

Dieu et le haïssant! Comment êtes-vous tombés si bas? Vous l'avez voulu, vous le voulez encore, puisque vous voulez toujours être superbes, et que par votre orgueil indompté, vous demeurez toujours obstinés à votre malheur! Vous n'êtes capables que de ce plaisir noir et malin, si on peut l'appeler plaisir, que donnent un orgueil aveugle et une basse jalousie. »

IV. Les peines infligées au péché doivent être éternelles, parce que les récompenses magnifiques et surnaturelles, promises par pure grâce à la vertu sont pareillement éternelles. En effet : 1° un crime de lèse-majesté divine n'est pas moins digne de châtiment qu'un acte héroïque d'amour *divin* est digne de récompense; 2° il n'y a pas d'injustice à augmenter la durée du châtiment au-delà du temps pendant lequel le crime, considéré dans sa seule nature, mérite d'être puni, pourvu qu'on augmente dans une proportion égale la durée du temps pendant lequel l'acte d'amour de Dieu considéré dans sa seule nature mérite d'être récompensé.

Le lieu de l'enfer. Où est situé l'enfer? Dieu seul le sait! La révélation ne nous l'apprend pas, et nous n'avons à cet égard que des conjectures! Beaucoup ont cru pouvoir placer l'enfer au centre de la terre, foyer incandescent de la chaleur centrale. Cette opinion semble insinuée par cette parole de Jésus-Christ : « Je voyais Satan tomber du ciel comme la foudre! » Tomber s'applique surtout aux chutes vers la terre. Saint Augustin qui, dans son livre *de Genesi ad litteram*, avait dit que l'enfer n'est pas sous terre, reconnaît dans ses rétractations qu'il aurait dû plutôt dire le contraire. Et il ajoute : Dieu seul, qui a préparé l'enfer, sait ce qu'est et ce que sera l'enfer. Il sait seul son lieu, sa longueur, sa largeur, sa profondeur.

Les peines de l'enfer. Elles sont de deux sortes : les peines de privation, peines du dam, et les peines corporelles, peines des sens.

Peines du dam. Le réprouvé a perdu Dieu. La perte

de Dieu fait, à proprement parler, l'enfer. Dieu perdu, consolation, espérance, soulagement, tout est perdu. Le réprouvé ne vit plus que pour le tourment, son tourment propre et le tourment des autres. Il est constitué à l'état de vase de colère, dont le Psalmiste a dit : « Calice rempli d'un mélange amer, qui se répand tantôt par un bord, tantôt par l'autre, sans que sa lie soit jamais épuisée ; tous les pécheurs de la terre en boiront. » (*Psaume LXXIV*, 9.)

Peines des sens. En outre de la peine du dam, le réprouvé est tourmenté dans toutes les puissances de son âme! Son imagination lui représente sans cesse les joies des élus! Sa mémoire est toute pleine de son péché qu'il tourne et retourne sans cesse! Sa raison déroule devant lui l'éternité! Sa volonté se consume dans une lutte désespérée contre son sort irrévocablement fixé. C'est là le ver rongeur qui ne meurt pas, auquel il faut ajouter le feu qui ne s'éteindra pas. Est-ce un feu métaphorique, est-ce un feu physique? Il est de foi ou presque de foi, que le feu dont l'ardeur se fait sentir aux démons et aux âmes des damnés, est un feu physique, allumé par la justice de Dieu, mais qui brûle sans combustible ; que la volonté et la toute-puissance de Dieu rendent apte à se faire sentir même aux purs esprits. N'est-ce pas un événement vraiment providentiel, qu'une des plus grandes découvertes de la science moderne ait été celle d'un feu excité par la seule concentration, au foyer d'une lentille, dans l'air ou même dans le vide, d'un feu qui consiste uniquement dans les vibrations du fluide lumineux ou éthéré ; feu assez intense pour rendre le platine incandescent, qui s'identifierait d'autant mieux avec le feu de l'enfer qu'il est ou peut être absolument invisible ou obscur, comme l'exige l'étrange et effrayante association des ténèbres et des ardeurs éternelles, à laquelle les livres saints font si souvent allusion !

Mais comment expliquer le mystère de la conservation éternelle de l'existence des damnés et des démons, au sein d'un feu si ardent, et de souffrances physiques

si excessives? C'est le secret de Dieu! Mais il est dans l'Evangile une parole extraordinaire qui explique tout! « Leur ver ne meurt pas, leur feu ne s'éteint pas, car la victime est salée et conservée par le feu, comme les chairs sont conservées par le sel. » C'est Jésus-Christ qui parle. Par sa toute-puissance, Dieu, moteur suprême excite et entretient éternellement ces vibrations ardentes! Et par un autre effet de sa toute-puissance il conserve leurs malheureuses victimes, sans que jamais le sentiment de la douleur puisse s'émousser en elles! Dieu, disait saint Augustin, torture et épargne, il tourmente et il préserve; de sorte qu'après des millions de siècles, leur peine sera aussi nouvelle et aussi intolérable qu'au premier instant. Le réprouvé meurt et il vit. Il succombe et il subsiste.

Soulagement des peines des damnés. Saint Augustin (*Enchiridium*, cap. CXII), ne blâme pas ceux qui croient que les peines afflictives des réprouvés sont de temps en temps soulagées ou adoucies : il permet de soutenir cette opinion, pourvu qu'on ne la présente que comme une simple hypothèse, et qu'on ne nie pas l'éternité du supplice des damnés. Le même saint docteur enseigne que les prières que l'on fait pour les damnés leur sont utiles, non pour abréger leur damnation, mais pour la rendre tolérable. Il ne défend pas de penser que pour un grand nombre de damnés, moins criminels que Judas, il est mieux d'être que de ne pas être, de sorte qu'ils ne regretteraient pas d'avoir été tirés du néant. Il ne trouve pas à redire qu'au lieu de les traiter avec dureté, Dieu use envers eux d'une certaine miséricorde en les punissant moins qu'ils ne le méritent.

Nous ne discuterons pas cette opinion; nous nous contenterons de la rappeler, en ajoutant qu'elle ne nous est pas sympathique, qu'elle n'a à nos yeux aucune probabilité, parce que nous prenons à la lettre, L'ABIME INFRANCHISSABLE ENTRE LE CIEL ET L'ENFER, et le refus fait au mauvais riche d'une goutte d'eau qui rafraîchisse un instant sa langue; comme aussi cet arrêt de l'*Apo-*

calypse (XIV, 11) : Ils seront tourmentés nuit et jour... Ils n'auront de repos ni le jour ni la nuit ; mais nous renvoyons ceux qui voudraient l'approfondir aux instructions pastorales de Mgr de Pressy, évêque de Boulogne (Œuvres complètes, édition de Migne, colonne 543 et suivantes), comme aussi aux œuvres de M. l'abbé Emery (édition de Migne, colonne 1407 et suivantes). M. Emery conclut ainsi : « Aujourd'hui que l'on dispute plus sur la nature et sur l'excessive rigueur des peines de l'enfer que sur leur réalité, la charité, la prudence ne prescriraient-elles pas de faire remarquer, à l'occasion, que ce qui paraît révolter le plus, dans l'espèce et la durée de ces peines, n'appartient point à la foi ; que dans le sein des écoles catholiques, il existe sur la nature du feu de l'enfer, sur l'intensité de ses peines, et particulièrement sur la possibilité d'en procurer la mitigation, des opinions auxquelles ils peuvent adhérer sans scrupule et qui sont bien propres à calmer ce qui révolte le plus leur imagination. »

Mais à quoi bon ces compromis? Il ne viendra pas même à l'esprit du damné de trouver son châtiment trop cruel. Il se sentira éternellement écrasé sous le poids de la justification divine! Ils disent : « le Seigneur est injuste! Est-ce moi qui suis injuste, ne sont-ce pas leurs voies corrompues. O cieux, frémissez d'étonnement ! Pleurez, portes du ciel et soyez inconsables! Car mes enfants ont fait deux grands maux! Ils m'ont abandonné, moi qui suis une source d'eau vive ; et ils se sont creusé des citernes tourbeuses qui ne peuvent pas retenir l'eau qu'on leur confie... Il se fait vraiment sur la terre des choses étranges, et qu'on ne peut écouter qu'avec le dernier étonnement... Le milan connaît dans le ciel quand son temps est venu; l'hirondelle et la cigogne savent discerner la saison de leur passage, et mon peuple n'a point connu le temps de mon jugement..! J'ai nourri des enfants, et après cela ils m'ont méprisé. Le bœuf connaît celui à qui il est; et l'âne l'étable de son maître, mais

mes enfants ne m'ont point connu..! Ils ont brisé mon joug, ils ont rompu mes liens, et ils ont dit : Je ne servirai point !... Est-ce moi qu'ils irritent ? dit le Seigneur. Ne se blessent-ils pas plutôt eux-mêmes, en se couvrant de confusion?... Que de fois je leur ai dit: Appelez-moi donc au moins maintenant,et invoquez-moi ! Ditesmoi, vous êtes mon Père ! Ne laissez pas passer le jour de ma miséricorde; cherchez le Seigneur pendant qu'on peut le trouver; invoquez-le pendant qu'il est proche; convertissez-vous, revenez à votre père, et je guérirai le mal que vous vous êtes fait en vous éloignant de moi! Car ce sont vos iniquités qui ont détourné mes grâces, et vos péchés qui se sont opposés au bien que je voulais vous faire. Que de fois j'ai dit aux ministres de ma justice : Instruisez, instruisez encore ! Attendez, attendez encore! Vous vous êtes obstinés à dire : Je suis sans péché, je suis innocent!... Alors la fin est venue, venue est la fin!.. J'entrerai en jugement avec vous! Votre propre malice vous accusera; c'est du milieu de vous que je ferai sortir le feu qui dévore vos entraillés... Alors l'affliction vous donnera l'intelligence ; et toute iniquité fermera la bouche au méchant forcé de dire : Hélas ! malheureux que je suis; ma plaie est maligne et incurable, c'est moi qui suis l'unique cause de mon mal, et il est juste que je le souffre. »

Que faire en présence de ce langage évidemment divin ? Se taire, trembler et adorer.

Chapitre Trente-Septième. — **L'Église. Hors de l'Église point de salut. — L'Église et la civilisation. — La civilisation sans l'Église est la barbarie. — L'Église et l'État. — Le Pouvoir temporel du Pape.** — *L'Église. Définition et mission de l'Eglise.* — L'Eglise, dans la définition de saint Paul, est le corps mystique de Jésus-Christ. Ce corps a son organisation harmonique parfaite, avec distinction de rangs et de fonctions, formant une hiérarchie céleste et terrestre à la fois.

Le Christ, la tête de ce corps, habite les cieux d'où il

fait rayonner les flots de sa lumière divine. Le successeur de Pierre, chef visible de l'Eglise, est le premier illuminé de ses rayons. Ses lèvres, organe de l'Esprit-Saint, s'ouvrent pour promulguer les décrets de la sagesse éternelle.

Au-dessous de ce chef suprême, rattachés à lui par des liens sacrés, agissent de nobles organes dont les fonctions multiples concourent à diffuser la vie divine du Dieu Sauveur.

Parce que Jésus-Christ, la tête, est un, l'Eglise est une, et parce que Jésus-Christ est saint, l'Eglise est sainte : sainte dans ses origines et dans sa fin ; sainte par l'esprit qui l'inspire et par les vertus qui fleurissent au souffle de cet esprit ; sainte dans sa doctrine et ses préceptes ; sainte dans l'élite de ses enfants.

Jésus-Christ est la voie, la vérité et la vie ; donc l'Eglise seule, à l'exclusion de toute autre institution, est la voie qui conduit à la vérité sans ombre et à la vie sans déclin. Qui ne l'a pas pour mère, qui n'est pas nourri de son lait, qui n'est pas vêtu par ses mains virginales et maternelles de la blanche tunique de l'agneau, n'a pas Dieu pour père ; il n'entrera pas dans la salle du festin, il ne s'assoira pas à la table des enfants de la famille...

Jésus-Christ avait une œuvre essentielle et grande à faire, il avait pour mission de tout délivrer, de tout racheter, de tout purifier, de tout déifier. L'Eglise, rayonnement et épanouissement de Jésus-Christ, est par là même universelle ou catholique. Tous les temps sont à elle, comme tous les lieux. En quelque endroit qu'elle pose le pied, elle est dans son propre domaine, toute la race des fils d'Adam lui a été donnée en héritage, elle a la charge de l'humanité tout entière. Les nations et les peuples n'ont plus le droit de s'en tenir à la vie de simple nature, soumis aux seules lois de la raison : comme les individus, ils doivent accepter, avec la révélation, une forme de vie supérieure et surnaturelle, qui, loin d'absorber leur existence naturelle, l'agrandit, l'ennoblit, et la couronne...

Mais comment se réalisera cette prise de possession de l'humanité par l'Eglise? Une parole a été dite, puissante et féconde comme la parole de Dieu : « Allez, enseignez toutes les nations! Vous conquerrez les âmes par les âmes; les sociétés, par les sociétés, et jusqu'au sol sur lequel elles s'appuient. Et vous conquerrez tout cela non pour dominer à la façon des despotes de la terre, mais pour m'incorporer le genre humain. »

L'Eglise, pour exécuter l'ordre qu'elle a reçu, a droit à la liberté du parcours et de la parole; liberté pleine et entière, sans restriction, liberté qu'elle n'a pas à demander aux pouvoirs temporels, mais qui est de droit absolu et divin! Pas de barrières, pas d'entraves, il faut que l'Eglise soit libre ; et pour la faire libre, Dieu qui veut sauver le monde y mettra la force de son bras!...

L'Église est une société et une société parfaite. — L'Église est une société, c'est-à-dire une multitude d'êtres intelligents et libres, unis dans la poursuite d'une même fin. Membres de l'Eglise, nous ne sommes pas des unités isolées, jetées au hasard sur tous les points du globe, ne relevant que de nous-mêmes, livrés à nos propres forces ou plutôt à notre faiblesse. Nous formons une société universelle et immense... Cette société, l'Eglise, est divine, spirituelle, surnaturelle; mais néanmoins, par les membres qu'elle recrute, par les relations extérieures qu'elle noue avec eux et entre eux, par les moyens sensibles qu'elle emploie, elle est une société humaine ; elle vit sur la terre; elle respire dans l'atmosphère qui nous entoure; elle se déploie dans l'espace et dans le temps; elle est une voix qui parle, écho fidèle de la voix d'en haut, et qui retentit jusqu'aux extrémités du globe ; elle est une main qui s'étend, qui gouverne, qui bénit, et aussi qui punit; elle est la lumière, non pas cachée sous le boisseau, mais placée sur le chandelier ; elle est la cité élevée sur la montagne, exposée aux regards et visible pour tous; le bercail où tous doivent entrer, tous devant être ses enfants, doivent pouvoir la reconnaître, la discerner... Mais comment la discerner

si elle n'a pas sur le front des signes inimitables, et la majesté d'une couronne posée de main divine? Enlevez à l'Eglise cet éclat, ce resplendissement, cette visibilité, il n'y a plus de société religieuse universelle ou catholique...

Toute société est constituée par le principe qui la spécifie, la détermine, la distingue, lui imprime un caractère particulier, lui donne sa physionomie propre, la caractérise enfin dans la hiérarchie des sociétés. Ce principe déterminant et constitutif d'une société, c'est essentiellement sa fin. La fin de l'Église c'est Dieu vu dans son essence, Dieu possédé dans son bonheur propre par les hommes... Mener les hommes à ce but supérieur, voilà sa mission.

Toute société implique une organisation... Dans l'Eglise, il y a un peuple gouverné et un gouvernement constitué par mandat divin, gouvernement doté d'un double pouvoir : d'un pouvoir d'*ordre* indélébile, immédiatement coordonné à la sanctification des âmes, par l'administration des sacrements : un pouvoir de *juridiction* dont le rôle est de régir le troupeau de Jésus-Christ, soit en proposant d'une manière obligatoire à l'intelligence humaine la doctrine de la vraie foi, soit en dirigeant efficacement la volonté humaine par des commandements proprement dits. De là aussi une double hiérarchie : hiérarchie d'Ordre, hiérarchie de Juridiction.

Au sommet, le Pontife romain, le vicaire de Jésus-Christ, Prince ou Père suprême, qui possède sur l'Église tout entière une pleine et universelle puissance appelée PRIMAUTÉ.

Au-dessous de lui sont les Évêques, pasteurs véritables et proprement dits. Institués dans l'Eglise pour être les coopérateurs du souverain pontife, pour partager avec lui le poids de la sollicitude pastorale, ils ont, en vertu de l'institution divine, l'aptitude nécessaire pour diriger parfaitement les fidèles, élevés qu'ils sont au degré plus haut de la hiérarchie de l'Ordre...

Viennent ensuite les prêtres, coopérateurs des évê-

ques, en vertu de leur institution, dans l'administration des sacrements, l'Ordre et la Confirmation exceptés.

La constitution de l'Eglise est une constitution monarchique, l'Église est une monarchie... Mais quelle monarchie? Absolue, tempérée, représentative? On pourrait dire avec Bellarmin, que c'est une monarchie tempérée d'aristocratie et de démocratie. Mais laissons là toutes les épithètes; il vaut mieux dire, avec le concile de Florence, dont le concile du Vatican a reproduit la définition, que le Pape possède le plein pouvoir de gouverner toute l'Église.

Cette Eglise est-elle une société parfaite? On entend par société parfaite, dans la langue du droit social, une société autonome, indépendante, qui s'appartient pleinement à elle-même ; dont la fin, et les moyens nécessaires pour l'atteindre, ne sont pas subordonnés à la fin et aux moyens d'une autre société. Cette définition admise, l'Église est une société parfaite. Elle n'est point née de la volonté des hommes, mais de la volonté de Jésus-Christ. Elle est le royaume de Dieu sur la terre ; elle est affranchie en droit de toute sujétion humaine; elle jouit souverainement de la triple puissance législative, judiciaire, coercitive, même par des moyens matériels. Car, si eu égard à son origine, elle est une puissance spirituelle, elle est en même temps une société temporelle, puisque dans les conditions du temps, ses sujets sont des hommes faits d'esprit et de matière. En raison même de sa perfection, l'Église n'est nullement sujette à la loi universelle du changement, elle demeure ferme et immuable au milieu de ce torrent de siècles qui emporte hommes et empires. Mais ce n'est pas l'inertie immuable de la matière, c'est bien plutôt la vivante et féconde immutabilité de Dieu!

L'Église est une société vivante et féconde. — L'Église, à coup sur, est un chef-d'œuvre, le chef-d'œuvre de Dieu! Elle est vivante; elle se traduit et se révèle en vertu d'une force intime, secrète, qui jaillit du profond de son être et la pousse en avant, la vie. Elle se meut d'elle-même. Elle parle, et l'on sait bien que sa

parole n'est pas un pur écho, plus ou moins retentissant, mais qu'elle est animée par le souffle d'une poitrine vivante. A sa démarche pleine de grâce, mêlée de majesté, on reconnaît une reine. Elle agit, et son action porte le signe irrécusable d'une énergie vitale, qui se reflète et s'exprime au dehors. L'Eglise est dotée, en un mot, du mouvement éminemment spontané, qui est le caractère propre de la vie. Cette vie de l'Eglise est indépendante de tous les pouvoirs humains. Sans doute que, dans le cours des âges, elle a souvent noué des alliances intimes avec les puissances de la terre! Elle croit, et elle enseigne que l'union entre l'Eglise et l'Etat est dans la nature essentielle des choses; qu'elle est voulue de Dieu; que de cette entente cordiale résultent de grands biens pour la vie des âmes et pour le vie des corps; pour la vie des individus et pour la vie des nations.

Elle dit aux gouvernements qui la renient : Vous ne voulez plus me tendre la main, marcher de concert avec moi, faire avec moi la grande œuvre de la civilisation chrétienne, tant pis pour vous! J'ai reçu ma consigne d'en haut! Je vivrai sans vous et malgré vous! Je n'ai jamais été plus vivante que lorsque, dépouillée de tout signe extérieur, livrée au mépris des sages et aux coups de la foule sanguinaire, flagellée par la langue menteuse des calomniateurs lettrés, souffletée par la main des valets, j'ai retracé aux yeux du monde la noble et sanglante image du Christ couronné d'épines, que le lâche proconsul romain livre à la plèbe juive en disant: Voilà l'homme! C'est presque ma condition actuelle! En me montrant on crie : Voilà l'ennemi! Et cependant je suis vivante, bien vivante! A côté de moi se dressent des Eglises rivales! Elles font, en apparence, grande figure sur cette terre. Elles ont à leur service la triple puissance, de l'or qui achète tout, de la force qui fait tout plier, de la diplomatie qui vient à bout de tout! Le drapeau de l'Angleterre, l'épée de l'empereur d'Allemagne, et le sceptre de l'autocrate de toutes les Russies les protégent! Vivent-elles? Sans autonomie, sans indépendance, sans action propre,

circonscrites dans les limites que leur a tracées le doigt de l'homme, honteusement courbées sous le joug, elles végètent, méprisées, dans le déshonneur de la servitude, et dans l'opprobre de la stérilité!

L'Eglise catholique est vivante; elle a la vie à son plus haut degré, avec ses caractères distinctifs : l'unité et la fécondité. La vie de l'Eglise est une vie une et toujours identique à elle-même; une vie perpétuelle et d'une fécondité inépuisable! Une seule foi! Un seul baptême! Un seul autel. Un seul enseignement! L'Eglise seule s'est soumis à ce point la pensée humaine, que celle-ci, dans les esprits les plus élevés comme dans les plus humbles, a vécu de son souffle et s'est nourrie de sa parole. Une seule foi acceptée par des millions et des millions d'hommes; disant une même parole toujours identique à elle-même, dans les temps les plus divers et sous les formes les plus multiples, engendrant l'unité des intelligences dans l'adhésion à la même vérité; l'union des cœurs dans un seul et même amour de Dieu et de nos frères; l'unité d'obéissance dans la même soumission à une autorité suprême, portant au front le sceau de l'autorité divine et inclinant toutes les volontés humaines, si rebelles et si orgueilleuses, sous la majesté d'un même commandement; enfin unité des âmes dans une même adoration.

Un autel! toujours le même, quoique dressé sur tous les points du globe! Une victime toujours la même, quoique offerte chaque matin à l'orient, à l'occident, au septentrion, au midi! Un sacerdoce, de tous les temps, de tous les lieux, repassant dans son cœur et murmurant sur ses lèvres la prière de tous les fils gémissants d'Adam; puisant au cœur entr'ouvert de Jésus-Christ les flots du sang régénérateur, pour le faire couler par les canaux des sept sacrements dans les veines épuisées de l'humanité.

Chaque corps vivant cache dans ses entrailles une force secrète qui le dote d'une certaine immortalité; car, grâce à elle, il peut se reproduire dans d'autres corps et faire jaillir des flots de vie jusqu'aux générations les

plus lointaines. Aussi Jésus-Christ a-t-il donné a son Eglise la gloire d'une fécondité sans exemple, qui échappe à toute défaillance et qui dépasse toutes limites. Par sa catholicité et par sa sainteté, l'Eglise nous offre ce double miracle d'une vie universelle toujours conquérante, toujours parée de feuilles, de fleurs, et de fruits!

Catholicité de vocation : *Je vous ai choisis et je vous ai placés pour que vous alliez, que vous portiez des fruits, et que ces fruits demeurent.* Catholicité de mission: *Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les, et apprenez-leur á garder mes commandements!*

Cette double catholicité de vocation et de mission, d'aptitude et de fait, l'Eglise seule la possède! Comme il n'y a qu'un soleil levé sur nos têtes et éclairant le monde de sa lumière, il n'y qu'une religion embrassant tous les temps, tous les lieux, toutes les âmes, survivant depuis près de vingt siècles à toutes les générations éteintes, s'adaptant tour à tour à tous les âges et à toutes les races de l'humanité; répondant à tous les besoins, prenant de plus eu plus possession de l'espace; subissant çà et là des pertes et des amoindrissements, mais réparant la défaite d'aujourd'hui par les conquêtes du lendemain; poussant jusqu'aux frontières extrêmes du monde les légions pacifiques et conquérantes d'un apostolat que n'arrête nul obstacle, que n'effraye nulle barbarie, que ne décourage aucune résistance, qui ne dit jamais, c'est assez!

Il en est de la sainteté de l'Eglise comme de sa catholicité. Elle possède une sainteté intime, fondamentale, qui est le principe de sa sainteté extérieure, qui constitue la substance de sa vie, qui lui a été infusée par Jésus-Christ. De cette source profonde et vive, s'épanchent les eaux fécondantes, qui sur cette terre enflée par l'orgueil, souillée par la luxure, desséchée par l'égoïsme, dévorée par la cupidité, au sein de cette humanité rongée par mille passions sensuelles, engendrent des légions saintes.

L'Eglise est une société nécessaire. — Hors de l'Eglise pas de salut. Rien de plus certain que cette

maxime : Hors de l'Eglise pas de salut! Jésus-Christ a dit: Je suis la voie, la vérité, la vie. Or l'Eglise n'est que l'extension, l'épanchement de Jésus-Christ sur tous les points de la durée et de l'espace, donc elle est la voie en dehors de laquelle on ne peut que s'égarer; elle est la vérité qui seule éclaire l'homme d'une lumière éclatante et inextinguible; elle est la vie qui jaillit jusqu'à l'éternité. C'est, en effet, à l'Eglise seule que Jésus-Christ a dit: Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les, apprenez-leur à garder mes commandements, qui croira et sera baptisé sera sauvé. L'Eglise est la salle du festin, le bercail, le royaume, la cité, la maison, le corps de Jésus-Christ! Hors du festin pas de nourriture! Hors du bercail pas de brebis aimées, défendues, nourries! Hors du royaume pas de citoyens des cieux! Hors de la maison pas d'enfants du père de famille! Hors du corps point de membre vivant. Et cette image si frappante (Jean, XV, ℣ 1 et suiv.) : « Je suis la vigne, mon Père est le vigneron,... vous êtes les sarments. Celui qui demeure en moi, et moi en lui, portera seul beaucoup de fruits... si quelqu'un ne demeure pas en moi, il sera jeté dehors comme le sarment détaché et il séchera; on le ramassera, et il sera jeté au feu, et il brûlera ! »

Voilà bien le dogme: Hors de l'Eglise point de salut, énoncé de la manière la plus énergique par le Seigneur Jésus qui a aimé les hommes jusqu'à l'excès, jusqu'à mourir pour leur salut, jusqu'à se faire le compagnon perpétuel de leur pèlerinage, jusqu'à se donner à eux en nourriture pour les conduire au ciel.

Et des misérables oseront dire que ce dogme est cruel! alors que tout ce qu'il y a eu de grand, de saint dans l'humanité régénérée, s'en est fait l'écho fidèle et soumis. Ecoutons seulement saint Augustin : « En dehors de l'Eglise catholique, l'hérétique peut tout avoir, sauf le salut. Il peut avoir l'honneur; il peut chanter *alleluia*, et répondre *amen;* il peut garder l'Evangile ; il peut au nom du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint, prêcher la foi!

Mais le salut, il ne le trouvera que dans l'Eglise catholique. » (Sermon V, au peuple de Césarée.) Ailleurs, c'est ce bel élan de son cœur : « Aimons, aimons le Seigneur Dieu comme un Père! Aimons l'Eglise comme une mère! Que vous sert de confesser le Seigneur, de l'honorer, de le prêcher, si vous blasphémez son Eglise? » (Sermon II, sur les Psaumes.) Et cette rude leçon donnée aux libres penseurs et aux apôtres de la morale indépendante de son temps, qui allaient disant : NOUS TENONS DE DIEU D'ÊTRE HOMMES, MAIS NOUS TENONS DE NOUS D'ÊTRE JUSTES! « Prenez garde aux conséquences! Et s'il vous reste encore quelque sentiment, soyez dans l'épouvante! celui qui estime porter de lui-même des fruits, n'est plus dans la vigne; celui qui n'est plus dans la vigne n'est plus dans le Christ; celui qui n'est plus dans le Christ n'est plus chrétien! Ce sont là les profondeurs et les abîmes de votre parti. »

« Il faut choisir, ou la vigne ou le feu. » (Traité 82 sur saint Jean.)

Et cet anathème qui semble lancé contre les éclectiques du dix-neuvième siècle : « Il y eut donc certains philosophes, traitant longuement et subtilement des vertus et des vices, divisant, définissant, formulant les raisons et les conclusions les mieux aiguisées, remplissant des livres, faisant sonner par des trompettes retentissantes la sagesse dont ils se croient revêtus, osant dire aux autres hommes : Si vous voulez être heureux, suivez-nous, affiliez-vous à notre secte. Ils entraient non par la porte, mais par la fenêtre ou à travers le mur; ils voulaient perdre, égorger, tuer. *Perdere volebant, mactare et occidere!!!*

La raison joint ici sa voix à celle de la révélation et de la tradition. Si l'Église est la vérité, peut-elle accepter le faux ? Est-ce que la vérité n'est pas de sa nature exclusive et intolérante ? Est-ce que le oui et le non peuvent se donner la main et cheminer paisiblement ensemble? L'Eglise est, non pas une religion, mais la Religion! Or quel est le but de la Religion? Renouer les rapports

de l'homme avec Dieu et le sauver. Donc, si vous le jetez hors de l'Église, vous le jetez hors de Dieu... Le catholique dit forcément : hors de l'Église point de salut ! Le protestant : hors de Jésus-Christ point de salut ! Le déiste : hors de la croyance en Dieu, point de salut ! L'athée ou le matérialiste, qui seul n'aspire pas au salut mais au néant, est d'une tolérance dogmatique absolue, parce que pour lui il n'y a pas de dogme. Mais s'il est républicain ou socialiste, ce qui lui arrive le plus souvent, il dira à son tour : hors de la république ou du socialisme, pas de salut, et il sera féroce dans son intolérance politique.

Quant à l'objection de Rousseau, si rabâchée : « Vous m'annoncez un Dieu né et mort il y a deux mille ans ! Pourquoi Dieu a-t-il fait arriver si loin et si tard un événement dont il voulait m'obliger d'être instruit... Vous venez, dites-vous me l'apprendre ! Mais pourquoi n'êtes-vous pas venu l'apprendre à mon père ? Pourquoi damner le bon vieillard... Mettez-vous à ma place, et voyez si, sur votre témoignage, je puis concilier tant d'injustice avec le Dieu juste que vous annoncez ! Non, je ne prêcherai jamais l'intolérance » (*Emile*, livre IV), elle est ridicule, paradoxale, de mauvaise foi ! Car la maxime hors de l'Église point de salut, ne signifie nullement que tous ceux qui ont ignoré invinciblement l'histoire de la vie et de la mort de Jésus-Christ et sa doctrine, les anciens païens, les tribus sauvages, les idolâtres de l'Inde et de la Chine, les mahométans, les schismatiques et les hérétiques de bonne foi, le bon vieillard de Rousseau sous toutes ses formes, mort, sans infraction volontaire et grave des lois qu'ils ont connues, soient pour cela hors du salut et damnés. En effet, relativement à l'Eglise, il faut distinguer entre son corps et son âme. Le corps de l'Eglise comprend tous les hommes qui depuis l'origine des temps ont vécu dans son sein. L'âme de l'Eglise comprend à la fois et les justes qui, depuis l'origine des temps, ont appartenu au corps de l'Eglise, et les infidèles qui vivant hors de son sein, ont cru toutes

les vérités qu'ils ont pu connaître, ont pratiqué tout le bien dont ils avaient conscience, et ont rendu à Dieu, dans la bonne foi, le culte qu'ils croyaient véritable.

De là il suit : 1° que les gentils qui ont vécu en dehors du corps de l'Église, ont pu appartenir à son âme et se sauver; que les hérétiques et les schismatiques qui vivent en dehors du corps de l'Église peuvent appartenir à son âme et être dans la voie qui conduit au ciel.

Ainsi donc, le sacerdoce catholique tout en disant : *hors de l'Église point de salut*, ne voue aux feux éternels, ni tous les chrétiens séparés, ni tous les hommes qui ne sont pas parvenus à l'Evangile. On peut appartenir au corps de l'Eglise sans appartenir à son âme; de même qu'on peut appartenir à son âme sans appartenir à son corps. Un bon païen est plus près du royaume des cieux qu'un mauvais catholique ! Le bon païen a pour excuse légitime la bonne foi. Le mauvais catholique est sans excuse, parce que le soleil de la vérité a brillé pour lui dans tout son éclat, et qu'il a fermé volontairement les yeux à la lumière !

Qu'il est doux de penser que l'âme de l'Eglise comprend tous ceux qui sont d'esprit et de cœur avec Dieu et avec Jésus-Christ ; tous ceux qui disent implicitement sinon explicitement, de cœur sinon de bouche : Que votre nom soit sanctifié ! Que votre règne arrive ! Que votre volonté soit faite ! Car c'est là à proprement parler le secret et la science du salut !

Il y a plus : l'Église dit anathème à quiconque enseigne que l'on peut être condamné pour ce qu'on n'a pu connaître ; que, par conséquent, l'ignorance invincible est une cause de damnation ; que la foi est la première des grâces ; que hors de l'Église, Dieu n'accorde aucune grâce, etc., etc. (Propositions condamnées de Baïus.)

En effet, la doctrine de l'Église est la doctrine du divin Paul. « Dieu rendra à chacun selon ses œuvres. Il donnera la vie éternelle à ceux qui..., dans les bonnes œuvres, cherchent la gloire, l'honneur et l'incorruptibilité.

Honneur, gloire et paix à tous ceux qui font le bien, aux juifs..., aux gentils, etc., etc., car Dieu ne fait acception de personne... Celui qui aura péché sans la loi sera jugé sans la loi. Ceux qui auront péché sous la loi, seront jugés par la loi... La colère de Dieu éclatera contre ceux qui auront connu de Dieu ce qui peut se découvrir de Dieu par la connaissance qu'en donne la nature.., et qui l'ayant connu ne l'ont pas glorifié.., mais se sont égarés dans de vains raisonnements. » (*Epître aux Romains*, I, 2.)

Donc évidemment la maxime : Hors de l'Église point de salut, absolument vraie, dogmatiquement parlant, se traduit dans l'application par une question d'intention et de bonne foi! Et la tolérance de l'Église va aussi loin que la vérité, que la justice, que la raison! Elle va même plus loin ; car, après avoir proclamé que la maxime n'atteint que ceux qui sont volontairement et intentionnellement hors de l'âme de l'Église, si vous lui demandez quels sont nominativement ceux qui par le vice de leurs intentions sont hors de l'Église et du salut, elle s'abstiendra de vous répondre! Si vous la pressez de vous signaler, dans tout l'univers et dans la suite des âges, un seul homme qui soit certainement damné, elle ne vous nommera que Judas. Si vous lui demandez la raison de cette tolérance excessive, elle vous dira, avec un orateur célèbre : « Quelles qu'aient été la patrie, la religion, la conduite même d'un homme, dans son âme, sur le seuil de l'éternité, il se passe des mystères divins de justice sans doute, mais aussi de miséricorde et d'amour. »

On dira peut-être: Cette doctrine est très-belle, mais l'Eglise la dément par sa conduite ; tous les jours ne lance-t-elle pas des excommunications? Ne formule-t-elle pas des anathèmes contre les infidèles, les hérétiques, et même contre ses propres enfants?

L'excommunication n'est nullement un jugement de damnation, et l'anathème n'est nullement une malédiction. Les foudres de l'Eglise ne frappent l'homme

que dans le temps, et ne passent pas le seuil de l'éternité. Elles ne sont pas lancées contre le pécheur pour qu'il périsse, mais pour qu'il se convertisse et qu'il vive.

Ne ferme-t-elle pas l'entrée de ses églises, ne refuse-t-elle pas les prières et la sépulture ecclésiastiques à ceux qui n'ont pas voulu se réconcilier avec elle? Les prières publiques sur le cercueil, la sépulture ecclésiastique sont des signes extérieurs de religion, repoussés par l'infortuné qui s'est séparé librement lui-même du corps de l'Eglise! Si le prêtre ferme au scandale la porte de l'Eglise, il s'agenouille et prie au dedans, avec ferveur et larmes, pour ceux qui la maudissent au dehors, et pour celui dont ils font servir les restes à exciter la haine et le mépris de la religion! Elle périrait le jour où elle consentirait à ne faire de ses pompes qu'un appareil de théâtre.

Qu'elle est bien vengée aujourd'hui! Les mêmes hommes qui voulaient forcer les portes de ses églises pour y introduire avec fracas les malheureux, morts en reniant la foi par leurs blasphèmes ou par leurs œuvres, se condamnent aujourd'hui avec plus de fracas encore à la sépulture civile, à l'enfouissement. Autrefois ils haïssaient l'Eglise, aujourd'hui ils font pis que de la haïr, ils la méprisent et voudraient l'anéantir. Ils semblent encore vouloir confier leurs cadavres à la terre bénite des cimetières chrétiens, mais bientôt ils seront les premiers à exiger des cimetières où n'apparaisse plus aucun signe religieux. Ils se seront menti à eux-mêmes, ils se seront excommuniés! La séparation sera consommée! Mais alors même l'Eglise ne les damnera pas! Elle criera avec saint Paul : « Il est tombé, mais il n'est pas impossible qu'il se redresse ; car Dieu est assez puissant pour le relever! » *Tu quis es, qui judicas servum alienum? Domino suo stat aut cadit! Stabit autem: potens est enim Deus statuere illum.* (Epître aux Romains.)

Mais, dira-t-on, puisqu'on peut se sauver hors de l'Eglise, l'Eglise n'est pas nécessaire, la médiation de

Jésus-Christ n'est pas indispensable! Parler ainsi serait un blasphème! Car la bonne foi n'excuse pas seulement d'être hors de l'Eglise, elle fait qu'on n'est pas hors de l'Eglise et qu'on appartient à son âme; puisque l'Eglise embrasse dans sa société, tout homme, catholique, juif ou gentil, qui honore Dieu *selon tout ce qu'il en sait* ou peut en savoir. C'est une vérité fondamentale de la foi que Jésus-Christ, agneau immolé, dit saint Jean, dès l'origine du monde, est mort pour tous les hommes sans exception, dans l'universalité des temps et des lieux: de sorte qu'on peut dire que tous les hommes appartiennent à Jésus-Christ et sont chrétiens. Saint Augustin n'a pas hésité à le dire: « La chose même qu'on appelle maintenant religion chrétienne, existait chez les anciens, et n'a jamais cessé d'exister, depuis l'origine du genre humain, jusqu'à ce que Jésus-Christ lui-même étant venu en la chair, on a commencé à appeler chrétienne la vraie religion qui existait auparavant. » (*Retract.*, liv. I, c. XIII, n° 3.) D'où saint Justin tirait cette conclusion si consolante: JÉSUS-CHRIST, LE FILS UNIQUE, LE PREMIER NÉ DE DIEU, EST LA SOUVERAINE RAISON dont tout le genre humain participe. Tous ceux donc qui ont vécu conformément à cette raison sont chrétiens, alors même qu'on les accuserait d'être athées. Tous les hommes qui ont vécu et qui vivent selon la raison (dans l'ignorance invincible de la loi évangélique) sont véritablement chrétiens, et à l'abri de toute crainte... Au contraire, ceux des anciens qui n'ont pas réglé leur vie sur *les enseignements du Verbe* et de la raison éternelle, se sont seuls exclus du ciel.

Mais, si la raison et la loi naturelle suffisent, si elles sont tout le Verbe de Dieu parlant à notre intelligence et à notre cœur, par les créatures et les traditions sociales, pourquoi demandez-vous davantage au chrétien? Pourquoi l'assujettissez-vous à des croyances plus mystérieuses et à des pratiques plus austères?

La religion naturelle est le Verbe de Dieu, mais elle n'est pas tout le Verbe de Dieu. En éclairant les intelli-

gences qui viennent en ce monde, le Verbe divin ne s'est pas interdit d'autres révélations plus explicites, de se faire homme, d'habiter parmi nous, de se montrer plein de grâce et de vérité, de nous proposer des articles de foi, de confirmer les préceptes antiques, de nous en donner de nouveaux, de nous imposer la foi à ses mystères, l'obéissance à ses commandements, quelque austères qu'ils soient.

Cette double obligation constitue toute l'essence du christianisme.

Le païen qui a pu être sauvé parce qu'il était fidèle à la religion naturelle, parce qu'il était dans la disposition de chercher la vérité et de la suivre, aussi loin qu'elle lui apparaîtrait, si, après avoir connu la Révélation, il refusait de la suivre, en restant ce qu'il était, ne serait plus évidemment dans la même bonne foi, et la religion naturelle ne suffirait pas à le sauver.

Ce que nous disons du païen et du juif s'applique à l'hérétique, par rapport au catholicisme et au catholique de nom, par rapport à la foi vivante et pratique.

Tous nous sommes excusables quand nous sommes dans l'erreur involontaire, dans l'ignorance invincible, dans la bonne foi ! Mais du moment où nous refusons d'ouvrir les yeux à la lueur d'une vérité plus complète, si nous ne faisons aucun effort pour achever de la connaître et de l'embrasser, les liens qui nous attachent à Jésus-Christ et à son Eglise se rompent, et notre salut est gravement compromis. « Si je n'étais point venu, a dit Jésus-Christ, et que je ne leur eusse point parlé, ils n'auraient pas le péché qu'ils ont, mais maintenant ils n'ont point d'excuse de leur péché ! Si je n'avais pas fait parmi eux les œuvres qu'aucun autre n'a faites, ils n'auraient pas le péché qu'ils ont ; mais maintenant ils les ont vues et ils m'ont haï, moi et mon Père ! »

Jésus-Christ, le Sauveur par excellence, serait donc venu pour nous perdre, puisque sans lui nous serions excusables, et que par lui nous sommes devenus coupa-

bles de péché. C'est un sophisme. La sagesse éternelle en se révélant plus complètement, dans son incarnation et dans son Eglise, ne s'est proposé qu'un dessein de bonté. Elle a voulu nous rendre l'accès auprès d'elle plus facile, la foi plus explicite, la vertu plus aisée. Elle nous a apporté des secours plus puissants, sans lesquels beaucoup seraient restés dans le désordre ; elle a rendu les méchants bons et les bons parfaits; elle a fait faire à la pauvre humanité des progrès évidents dans la vérité et dans la sainteté; elle lui a donné une valeur morale immense. Si un grand nombre s'est obstiné à se rendre plus coupable, ce n'est pas la faute du bienfaiteur. Il est absolument certain que le nombre des hommes qui se sont assuré le bonheur éternel, naturel ou surnaturel, par la simple pratique de la religion naturelle, avec le secours de la grâce que Dieu accorde surabondamment à toutes ses créatures, sera infiniment petit en comparaison de ceux qui sont arrivés au ciel par leur fidélité sincère aux enseignements et aux préceptes de Jésus-Christ. Mais la liberté et la justice exigeaient impérieusement que Jésus-Christ fût tout ensemble principe de résurrection et de ruine. *Positus est hic in ruinam et resurrectionem multorum.*

Mais, si la révélation évangélique est un si grand bienfait, pourquoi tous les hommes n'y sont-ils pas appelés effectivement? Ils y sont appelés! Et pour le faire mieux comprendre, j'emploierai le langage du R. P. Faber, un des plus illustres convertis de l'Angleterre. « Il est doux de penser au réseau d'amour dont, à chaque instant, Dieu entoure chaque âme qu'il créa sur la terre. Si nous nous mettons sous les yeux le monde avec toute sa géographie pittoresque, avec les capricieuses dentelures de ses côtes, les cours prolongés de ses fécondes rivières, ses immenses plaines, ses vastes forêts, les chaînes de ses montagnes azurées, notre cœur s'épanouira, en voyant dans la création les premières mailles du réseau d'amour dont Dieu enveloppe chaque âme humaine. Tous, l'Européen affairé, le silencieux Oriental,

l'Américain aventureux, l'épais Hottentot, le sauvage tatoué de l'Australie, le Malais féroce, tous l'ont auprès d'eux. Il agit envers chacun d'une manière différente, mais toujours avec tendresse, indulgence, générosité et prodigalité. Les différences entre eux sont innombrables, mais elles sont moins multiples que les transformations de son incessante affection. La biographie de chacune de ces âmes est une miraculeuse histoire de la bonté de Dieu. S'il nous était donné, comme il l'est probablement aux bienheureux, de lire ces touchantes histoires, elles nous enseigneraient presque une nouvelle science de Dieu, tant elles jetteraient sur ses diverses perfections de lumières inattendues et éblouissantes. Nous le verrions enlacer jusqu'au plus féroce des idolâtres dans les liens de son amour! Nous le verrions s'occuper de la perversité la plus brutale, de l'erreur la plus fanatique, de la plus stupide insensibilité, et disposer toutes choses en leur faveur avec l'excessive délicatesse de son amour créateur. Mais il y a quelque chose de si étonnant, de si renversant dans le torrent de divine lumière et dans le vaste océan d'éternelle prédilection dont il inonde son Eglise, que tout ce qui est en dehors d'elle paraît obscur aux yeux éblouis par l'éclat de sa magnificence. Elle nous aveugle au point que nous ne pouvons pas reconnaître que les prétendues ténèbres sont une véritable lumière éclairant tout homme qui vient en ce monde.» (FABER, *la Création et le Créateur*, l. XXV, c. III.) Oui, sans doute, LE CORPS, LA SOCIÉTÉ VISIBLE DE L'EGLISE dépositaire des moyens de sanctification, possédant dans son enseignement infaillible, dans ses sacrements, dans son gouvernement spirituel les instruments ordinaires du salut des hommes, est le PUITS D'EAU VIVE, le paradis plein de fruits savoureux où les âmes s'abreuvent et se nourrissent, sans jamais craindre la faim ni la soif !

Mais combien d'êtres raisonnables errent autour de ce jardin fermé, vivent des parfums qui s'en exhalent, sous le souffle de l'Esprit-Saint? Combien reçoivent par des infiltrations mystérieuses quelques gouttes du sang rédemp-

teur, et appartiennent ainsi à L'AME DE L'ÉGLISE? Dieu le sait !

En résumé : Tous les hommes sont dans l'Eglise, dans la société de Dieu et de son Verbe, par la rédemption dont ils ont été l'objet, lorsqu'ils en acceptent le bienfait, en faisant tout le bien qu'ils doivent faire, en adhérant à toute la vérité qu'ils peuvent connaître. De sorte que tous ceux qui, sciemment et systématiquement, demeurent en deçà de la vérité religieuse dont le point de départ est dans la loi naturelle et l'apogée dans la loi évangélique, dans la sainte Eglise catholique, apostolique, romaine, sont seuls exclus du salut.

Constatons enfin que, cette fois encore, comme toujours, l'iniquité s'est menti à elle-même; que les faux apôtres de la tolérance universelle, les adversaires les plus exaltés de la prétendue intolérance de l'Eglise, ont été les plus intolérants des hommes. Nous n'en citerons que deux, Rousseau et Luther, mais nous pourrions en citer mille autres.

Rousseau a été jusqu'à dire: « Si quelqu'un se conduit comme ne croyant pas à la religion du pays, qu'il soit mis à mort.»

Luther semble être l'écho des enfers quand il écrit : « Les âmes pieuses qui font le bien pour gagner le royaume des cieux, non seulement n'y parviendront JAMAIS, mais il faut même les compter parmi les impies ! Il est plus urgent de se prémunir contre les bonnes œuvres que contre les péchés.... Toutes les choses arrivent par l'éternelle volonté de Dieu, qui brise en pièces le libre arbitre... Dieu crée en nous le mal comme le bien. La plus haute perfection de la Foi est de croire que Dieu est juste, quoiqu'il nous rende *nécessairement damnables* par sa volonté, *et qu'il paraisse se complaire aux tourments des malheureux...* Dieu vous plaît quand il couronne les indigents, il faut qu'il vous *plaise quand il damne les innocents.* C'est là le véritable évangile, et

une inspiration que m'a donnée le Saint-Esprit! L'empereur, le pape, et tous les diables n'oseraient y toucher.» (LUTHER, *de libero Arbitro*, édit. d'Iéna, tome II, folio 170.) Et il est des gouvernements éclairés qui se font gloire d'être luthériens! Et par compensation ils font une guerre à outrance à la sainte Eglise de Jésus-Christ!

Calvin n'était pas moins impitoyable. « Tous les hommes ne sont pas créés dans la même condition; les uns sont préordonnés à la vie éternelle, les autres à la damnation éternelle. » (*Inst.*, liv. XVI, c. XXI, n° 5.) C'est sans doute pour honorer son héros que la Suisse calviniste persécute à outrance et bannit les ministres inoffensifs de l'Eglise catholique !

Et quelle révoltante injustice qu'on en vienne à proscrire, sous prétexte d'intolérance, la seule Eglise à laquelle depuis dix-huit cents ans les juifs, les empereurs romains, les rois barbares, les empereurs d'Allemagne, toutes les hérésies conjurées, la philosophie, la Révolution, etc., n'ont pas cessé de crier : ABJURE OU MEURS!

L'ÉGLISE ET LA CIVILISATION. J'ai voulu que cette grande thèse fût plaidée et gagnée par Son Eminence le cardinal Pecci, alors évêque, aujourd'hui Sa Sainteté Léon XIII. Je commence donc par le résumé rapide de sa belle lettre pastorale pour le carême de 1877.

« Si l'on tourne en dérision la parole de Dieu et de celui qui le représente sur la terre, c'est, dit-on, la civilisation qui le demande. C'est la civilisation qui veut qu'on restreigne le nombre des églises et qu'on multiplie au contraire les lieux de péché! C'est la civilisation qui demande des théâtres sans goût et sans pudeur! Au nom de la civilisation, on enlève tout frein à l'usure la plus éhontée, et aux gains déshonnêtes! C'est encore au nom de la civilisation qu'une presse immonde corrompt les esprits, et que l'art, se prostituant, souille les yeux par d'infâmes images, et ouvre la voie à la corruption des mœurs. A l'ombre d'une parole trompeuse

qui se dresse comme un drapeau vénérable, le produit empoisonné circule librement, et, au milieu des rumeurs étourdissantes du renversement des idées, il semble acquis que c'est notre faute si la civilisation ne progresse pas plus rapidement, si elle n'atteint pas de plus hautes destinées. Là est l'origine de ce qu'on veut appeler la LUTTE DE LA CIVILISATION, mais que l'on devrait plutôt nommer l'oppression violente de l'Eglise. Vous ne vous étonnerez donc pas si nous discourons longuement et de préférence à tout autre sujet sur cette civilisation, de façon à vous prouver, par des preuves évidentes, que tout le bien dont cette civilisation est l'expression nous est venu dans le passé des mains de l'Eglise, et que c'est seulement par les sollicitudes maternelles de l'Eglise qu'il nous sera conservé dans l'avenir.....

« C'est une vérité de fait que l'homme, vivant en société, devrait aller en se perfectionnant au triple point de vue du bien-être physique, des relations morales avec ses semblables et des conditions politiques. Les différents degrés de ce développement successif auquel atteignent les hommes réunis en société, constituent la civilisation. Cette civilisation est naissante et rudimentaire quand les conditions, dans lesquelles l'homme se perfectionne sous ce triple point de vue, sont peu développées. Elle est grande quand ces conditions sont plus larges. Elle serait complète si toutes ces conditions étaient remplies.

« Est-il vrai que la civilisation ne peut porter ses fruits dans une société qui vit de l'esprit de Jésus-Christ et au milieu de laquelle l'Eglise catholique fait entendre sa voix de Mère et de Maîtresse?...

« Est-il vrai que, dans l'Eglise, et en suivant ses enseignements, l'homme soit empêché d'arriver, sous le rapport du bien-être physique, au degré de civilisation qu'il lui serait possible d'atteindre s'il était libre de tout lien et de toute dépendance de l'Eglise?

« Ah! comme il nous est ici facile de répondre par les paroles bien connues d'un écrivain non suspect de tendresse pour l'Eglise! « Chose admirable! La religion

« chrétienne, qui semble n'avoir d'autre but que notre
« bonheur dans l'autre vie, assure encore notre félicité sur
« cette terre.» MONTESQUIEU, *Esprit des Lois*, XXIV, III.)

«On considère comme une source de prospérité le travail d'où découlent les richesses publiques et privées, les perfectionnements de la matière et les découvertes ingénieuses. Or le travail, qu'on l'envisage soit sous sa forme la plus humble, qui est le travail manuel, soit sous la plus noble, qui est l'étude de la nature, pour en connaître les forces et les appliquer aux usages de la vie, qui l'a jamais mieux encouragé que la religion de Jésus-Christ, laquelle se conserve pure et inaltérable dans l'Eglise? Le travail a été méprisé et il l'est encore là où le christianisme n'étend pas son bienfaisant empire. Aristote le proclamait illibéral; Platon lui infligeait la même épithète. Les ouvriers, qui furent toujours de la part de l'Eglise l'objet de sollicitudes si affectueuses, n'étaient pas même regardés par les Grecs comme dignes du nom de citoyen; ils étaient relégués presque au rang des esclaves. Cicéron méprisait le travail à tel point, qu'il considérait les travailleurs et les manouvriers comme des barbares et des gens de rien. Térence, témoin éclairé et fidèle des idées qui étaient reçues et qui avaient cours à Rome, de son temps, fait comprendre que pour être respecté et honoré il fallait mener une vie oisive, et ne pas être obligé de travailler pour vivre. Juvénal nous apprend quelle était l'occupation la plus chère aux Romains libres :
« Ramper ou être insolent avec les riches, pour en obtenir
« du pain et des amusements sanguinaires. »

« De nos jours, nous voyons se perpétuer la même antipathie chez les peuples privés de la lumière de l'Evangile. Dans l'Inde, un brahmine, c'est-à-dire un homme appartenant à la caste la plus élevée, se croirait souillé s'il touchait seulement un paria. Les sauvages de l'Amérique du Nord s'abstiennent du travail, qu'ils imposent aux femmes, traitées comme des esclaves ou des bêtes de somme!

« De l'aveu d'une Revue trop fameuse, *la Revue des Deux*

Mondes (tome LXI, p. 70), même au milieu de nous, qui sommes arrivés néanmoins à une si grande culture, le travail n'est guère honoré qu'en paroles ; et tandis que l'on s'incline devant le riche, on ne fait guère bon visage à ceux dont les mains se durcissent au contact des instruments de travail.

« Cet état de choses disparut dès que, dans le vaste corps de la société, le souffle de la religion chrétienne se fit sentir.

« Tout d'abord le travail fut honoré comme une dignité surhumaine, parce que Jésus-Christ, vrai fils de Dieu, voulut être soumis à un pauvre artisan de la Galilée, parce que lui-même, dans l'atelier de Nazareth, ne rougit pas de manier de sa main bénie les outils de l'apprenti et de l'ouvrier.

« C'est au travail que les apôtres envoyés par Jésus-Christ voulurent demander le soutien de leur vie, afin de n'être pas à charge à leurs frères, et de pouvoir même secourir les indigents.

« Les Pères de l'Eglise semblent plus tard ne pas trouver de paroles qui répondent à leur vif désir de recommander et de glorifier le travail, l'estimant au plus haut prix. Saint Ambroise, saint Augustin l'exaltent pour son utilité. Saint Jean Chrysostome fait ressortir que le travail, outre qu'il nous est imposé comme une expiation, est aussi nécessaire pour fortifier notre nature morale. Le travail seul permet à l'homme non seulement de se suffire à lui-même, mais encore de venir en aide à ses semblables. Le moines de l'Occident et de l'Orient, particuliérement consacrés au travail et plus spécialement à l'agriculture, vinrent ensuite s'implanter dans la société, et apporter un glorieux et puissant concours au bien-être commun. Ces hommes qui se réunissaient sous la discipline de l'Eglise, vivaient dans des temps barbares et troublés, à une époque où personne ne prenait plaisir à travailler, et où celui qui avait un bras robuste pensait ne pouvoir mieux l'employer qu'en le mettant au service de quelque aventurier rapace, pour semer partout la ruine

tet le carnage. Et toutefois, malgré ces conditions désas reuses, ils se répandirent dans l'Europe, qui était devenue un désert, et en changèrent l'aspect en la couvrant de riches et florissantes cultures. Quel exemple efficace et profitable donnaient ces hommes, qui, contents d'un pauvre vêtement, satisfaits d'une nourriture qui suffisait à les préserver de la mort, suspendaient la prière pour venir dans la campagne défricher avec la charrue la terre à laquelle ils confiaient une semence qui, au temps de la moisson, devait fournir du pain aux pauvres, aux pèlerins, à des pays entiers. Ils faisaient, en outre, les plus grands efforts pour ouvrir des routes et jeter des ponts, afin que les communications d'un pays à un autre fussent rendues plus commodes, et que le commerce devînt plus facile et plus sûr. Quels avantages la société n'a-t-elle pas retirés de l'expérience de ces hommes qui, multipliant leurs travaux et leurs essais avec une patience que rien ne lassait, et mettant en commun leurs forces et leurs lumières, avaient réussi à dessécher les marais, à endiguer les fleuves, à recueillir les eaux dispersées pour les faire servir à l'irrigation des pentes et des vallées, et cela d'une manière si ingénieuse, que, d'après l'autorité d'un illustre historien, les modernes eux-mêmes, malgré les progrès des sciences naturelles, auraient quelques leçons à recevoir de ces vieux habitants du cloître.

« Les arts mécaniques et les beaux-arts n'eurent pas d'asile plus sûr ni de meilleur champ pour se développer, que les églises, les demeures épiscopales, les monastères, dans lesquels les premiers se dégrossirent et les seconds jetèrent des lueurs qui plus tard devaient se changer en une splendeur merveilleusement éclatante.

« La société en Italie ne s'est jamais élevée plus haut dans son vol vers la civilisation, que lorsqu'elle était animée d'un souffle chrétien, et enveloppée tout entière dans une atmosphère catholique. Venise, Gênes, Pise, Lucques, Florence et les autres Communes et Provinces italiennes, tant qu'elles furent respectueuses pour l'autorité de la sainte Eglise et pleines de foi, comme

l'attestent les magnifiques basiliques et les institutions si nombreuses de la piété chrétienne, eurent une puissance qui, eu égard aux temps et aux moyens imparfaits de cette époque, surpassait celle des nations modernes les plus florissantes. L'Ionie, la mer Noire, l'Afrique, l'Asie étaient le théâtre des relations commerciales et des expéditions militaires de nos ancêtres. Ils y faisaient d'importantes et fécondes conquêtes, et, tandis qu'au dehors flottaient leurs drapeaux entourés de crainte et d'honneur, chez eux, ils ne restaient pas inactifs ; ils cultivaient les arts et le négoce, accroissant, par tous les moyens honnêtes, la richesse publique et privée. Les industries de la laine, de la soie, de l'orfèvrerie, des vitraux peints, de la papeterie, à Florence, à Pise, à Bologne, à Milan, à Venise, à Naples, fournissaient à des milliers de milliers d'ouvriers un travail lucratif, et attiraient sur nos marchés l'or et le concours des étrangers.

« Mais l'Eglise n'a pas seulement le mérite indiscutable d'avoir ennobli et sanctifié le travail ; elle n'a pas eu seulement la gloire d'avoir fait faire à la société, conduite et inspirée par elle, des pas rapides dans les voies de la civilisation ; elle a un mérite encore plus noble, une gloire encore plus pure : c'est d'avoir contenu les hommes dans une mesure raisonnable, et d'avoir empêché que cette mesure ne fût dépassée par un amour excessif du lucre, de façon à convertir en une source d'oppression barbare ce qui, pratiqué avec discrétion, est un moyen de se procurer des avantages désirables et une honnête prospérité....

« Les écoles modernes d'économie politique considèrent le travail comme la fin suprême de l'homme ; et dans l'homme lui-même, elles ne voient qu'une machine plus ou moins précieuse, selon qu'elle est plus ou moins *productive*. De là le mépris que l'on fait de la moralité de l'homme ! De là cet indigne abus que font de la pauvreté et de la faiblesse, ceux qui veulent les exploiter à leur profit. Que de plaintes et quelles solennelles doléances

ne vous est-il pas arrivé d'entendre, même dans les pays qui sont réputés pour être à la tête de la civilisation, au sujet du nombre exagéré d'heures de travail imposées à ceux qui doivent gagner leur pain à la sueur de leur front, au sujet de ces pauvres enfants entassés dans les manufactures, où ils s'étiolent dans de trop précoces fatigues...

« A force de tenir les hommes enchaînés à la matière, plongés, absorbés en elle, on fait évanouir la vie de l'esprit, et ces pauvres victimes du travail redeviennent païenne...

« On se demande vraiment si ces partisans de la civilisation séparée de l'Eglise et sans Dieu, au lieu de nous faire progresser, ne nous font pas reculer de plusieurs siècles, en nous ramenant à ces temps déplorables où l'esclavage enchaînait une si grande partie des hommes, où le poète Juvénal s'écriait avec douleur que le genre humain vivait pour l'amusement de quelques citoyens... !

« L'Eglise catholique, au contraire, réussit à adoucir l'amertume du travail, à interrompre sa douloureuse continuité par le repos du dimanche et les solennités chrétiennes, qui viennent de temps en temps répandre une joie religieuse dans la vaste famille des croyants.

« Entré dans l'église où l'appelle la voix de la religion, il y trouve des délices que nulle autre part il ne lui est donné de rencontrer : les harmonies des saints cantiques charment ses oreilles ; ses yeux sont ravis par la vue des marbres précieux, des riches dorures, des ornementations élégantes, de la sévérité des lignes architecturales ; mais par-dessus tout son cœur est ému et purifié par les paroles du ministre de Dieu qui lui rappellent sa rédemption, ses devoirs et ses espérances immortelles...

« Aussi, comme on se sent le cœur transpercé en voyant les dimanches et les jours de fête, ces scandales déplorables : les boutiques ouvertes, les artisans occupés à leurs travaux habituels ; les machines continuant à fonctionner, les négoces non abandonnés ; tous enfin empêchés de songer aux affaires bien plus importantes

de l'âme, et de s'appliquer à l'étude des vérités qui doivent nous conduire par les voies difficiles du temps aux destinées certaines et bienheureuses de l'éternité...

« La science, à force d'études journalières et d'habiles expériences, s'est emparée de plusieurs forces de la nature qui, ou n'étaient pas connues de l'homme, ou échappaient à sa domination. Ces forces employées avec art, à l'aide de machines ingénieuses, ont rendu plus rapide la production, moins coûteux les objets produits, et, par suite, plus facile la satisfaction des besoins, moins rude la vie de ceux qui ne peuvent dépenser beaucoup.

« Rien de mieux que ces découvertes, mais les incrédules ont voulu se servir de ces nobles et pacifiques conquêtes de la science sur la nature, comme d'une arme pour frapper l'Eglise, comme si ces conquêtes avaient été faites en dépit d'elle et contrairement à ses désirs...

« Mais dans l'Eglise aussi, à côté du zèle pour la gloire de Dieu, s'allume un autre amour non moins puissant : c'est l'amour pour l'homme, l'ardent désir de le voir rétabli dans tous les droits que lui a conférés le Créateur...

« La parole qui retentit au matin de la création : « Soumettez-vous la terre et dominez-la », n'a jamais été révoquée. S'il était demeuré dans l'état d'innocence et de grâce, l'homme aurait exercé sa domination sans effort, la sujétion des créatures aurait été spontanée ; tandis que, maintenant, cette domination est pénible, les créatures n'acceptant le frein que contraintes par la violence. Et l'Eglise, qui est mère, ne peut rien avoir de plus à cœur, sinon que cette contrainte soit mise en pratique, et que l'homme montre qu'il est véritablement le seigneur et maître de la création. Et, en réalité, ce roi des créatures exerce son droit, alors que, déchirant les voiles qui recouvrent ses possessions, ne s'arrêtant pas à ce qui tombe sous ses yeux et à ce qu'il touche avec les mains, il entre dans les entrailles mêmes de la nature, recueille les trésors de fécondité des forces qui s'y trouvent, et les fait servir à son avantage et à celui de ses semblables.

« Combien beau et majestueux apparaît l'homme alors qu'il atteint la foudre et la fait tomber impuissante à ses pieds ; alors qu'il appelle l'étincelle électrique et l'envoie messagère de ses volontés, à travers les abîmes de l'Océan, par delà les montagnes abruptes, au delà des plaines interminables ! Comme il se montre glorieux alors qu'il ordonne à la vapeur d'attacher en quelque sorte des ailes à ses épaules, et de le conduire avec la rapidité de la foudre par mer et par terre ! Comme il est puissant, lorsque par des procédés ingénieux, il enveloppe cette force elle-même, l'emprisonne et la conduit, par des sentiers merveilleusement combinés, pour donner le mouvement et pour ainsi dire l'intelligence à la matière brute, laquelle ainsi remplace l'homme, et lui épargne les plus dures fatigues ! Dites-moi s'il n'y a pas en lui comme une étincelle de son Créateur, alors qu'il évoque la lumière électrique et lui fait dissiper les ténèbres de la nuit, et orner de ses splendeurs les vastes salles et les palais. L'Eglise, cette mère affectueuse, qui connaît tout cela, est si loin de vouloir y apporter des obstacles, qu'à cette vue au contraire elle est pleine de joie et d'allégresse...

« D'autre part, quelle raison pourrait-il y avoir pour que l'Eglise fût jalouse des progrès merveilleux que notre âge a réalisés par ses études et ses découvertes ? Y a-t-il en eux quelque chose qui, de près ou de loin, puisse nuire aux notions de Dieu et de la foi, dont l'Eglise est la gardienne et la maîtresse infaillible ? Bacon de Vérulam, qui s'illustra dans la culture des sciences physiques, a écrit qu'un peu de science éloigne de Dieu, mais que beaucoup de science y ramène. Cette parole d'or est toujours également vraie, et si l'Eglise s'effraye des ruines que peuvent faire les vaniteux, qui pensent avoir tout compris, parce qu'ils ont une légère teinture de tout, elle est pleine de confiance en ceux qui appliquent leur intelligence à étudier sérieusement et profondément la nature ; car elle sait qu'au fond de leurs recherches, ils trouveront Dieu, qui, dans ses

œuvres, se laisse voir avec les attributs irrécusables de sa puissance, de sa sagesse, de sa bonté...

« Telles sont les pensées et les sentiments de l'Eglise. Pourquoi donc lutter contre elle ? Dans quel but organise-t-on la lutte? Pour jeter les hommes dans l'épuisement d'un travail pris comme fin suprême, adopté comme un instrument pour s'élever au-dessus de toutes les têtes abaissées des autres hommes, et sur leurs corps foulés aux pieds? Lutter contre l'Eglise! mais pourquoi cette lutte? Pour confier le peuple aux mains d'une bonté incertaine et fatalement impuissante, en les arrachant du sein de la religion qui inspire et vivifie les prodiges de la charité divine? Lutter contre l'Eglise! Mais pourquoi cette lutte? Pour effacer l'histoire glorieuse de la civilisation chrétienne, et restaurer une civilisation qui n'eut assez d'éclat et de splendeur que pour permettre de mieux apercevoir à leur lumière les larges plaies que l'homme avait au cœur... Car, on le sait bien, ce n'est pas la civilisation véritable, laquelle jaillit comme une fleur des racines du christianisme, qui a été condamnée par le Souverain Pontife, mais cette chose bâtarde, qui n'a de la civilisation que le nom, et qui est l'ennemie perfide et implacable de la civilisation légitime...

« La science, en elle-même, loin d'être maudite par l'Eglise, est favorisée par elle. Il en est une cependant qu'elle réprouve à bon droit, c'est la science qu'engendre cette philosophie qui dit avec un orgueil satanique : « La raison humaine est, sans tenir aucun compte de Dieu, l'unique arbitre du vrai et du faux, du bien et du mal ; elle est à elle-même sa loi, elle suffit par ses forces naturelles à procurer le bonheur des hommes et des peuples... »

« Eh bien, les faits sont là pour montrer à tous où nous a conduits cette lutte insensée entreprise contre l'Eglise au nom de la civilisation. D'une part, on voit des multitudes auxquelles on a enlevé toute espérance de l'avenir, tout soulagement apporté à l'infortune par la foi, des multitudes qui ne peuvent recueillir aucune part dans les

jouissances de la terre, trop pauvre pour leurs convoitises et trop prodigue de misères et de contrastes; de l'autre, un petit nombre d'hommes à qui sourit la fortune, qui n'ont pas la moindre étincelle de charité allumée dans leur cœur, occupés seulement à thésauriser et à jouir! D'un côté, des hommes frémissant de désespoir, qui semblent être redevenus sauvages; de l'autre, des joies obscènes, des danses et des habitudes païennes qui excitent l'indignation du pauvre délaissé et provoquent les châtiments divins! Voilà ce que nous a donné, voilà ce que nous promet cette guerre déclarée à l'Eglise, au nom de la civilisation, mais appelée à nous replonger dans les horreurs de la barbarie.

« Qui donc pourrait nier que le fruit de la vraie civilisation doive être l'amélioration des mœurs, l'ennoblissement et la purification des âmes, la courtoisie des manières, la douceur et la générosité des relations privées, domestiques, civiles et politiques? Personne assurément ne voudrait nier que l'homme est, non pas seulement capable de perfection, mais en outre tenu de se perfectionner; et nul n'aurait le courage de désavouer les progrès faits dans cette voie. Tout le monde, je crois, convient de cela; mais le désaccord naît quand un certain parti présente cette amélioration comme incompatible avec le christianisme, ou, ce qui revient au même, avec le Magistère de l'Eglise, à tel point que l'on organise la lutte pour l'anéantir comme si elle était un danger et un obstacle pour les progrès que l'on désire... Et cependant, c'est par l'action constante de la hiérarchie catholique qu'a été fondée la civilisation forcément appelée chrétienne, nom qui lui est si solidement attaché, que même les efforts de notre temps n'ont pu réussir à l'en séparer, de telle sorte que parler de civilisation, c'est sous-entendre dans ce mot, l'épithète de chrétienne...

« Nous n'avons plus cette plaie mortelle de l'esclavage, qui condamnait plus des deux tiers de l'espèce humaine à une vie d'efforts pénibles et à d'indicibles outrages: ce-

état de choses a été réformé par l'Eglise avec autant de constance que de sagesse.

« Nous n'avons plus les jeux sanguinaires où s'égorgeaient des centaines de malheureux ; où tant d'autres étaient jetés en pâture aux bêtes féroces, pour distraire les oisifs, et rendre plus ardente leur soif du sang ; pages honteuses qu'a fermées pour toujours le sang du martyr chrétien.

« Nous n'avons plus la haine profonde du pauvre que la religion a transfiguré par la lumière de Jésus-Christ.

« Nous n'avons plus les divorces faciles, les tyrannies maritales, l'avilissement légal des épouses...

« Il est moins difficile de perfectionner les choses qui existent déjà que de les créer de toutes pièces. Pourquoi donc déclarer maintenant que l'Eglise est déchue du droit d'animer de son souffle l'œuvre de la civilisation, et prétendre qu'elle n'est plus apte à diriger les âmes dans les voies du progrès moral et dans ses dernières évolutions? Serait-il vrai par hasard que les forces de l'Eglise aient diminué et qu'elle ait perdu cette abondance de jeunesse et de vie qui se répandit jusque dans l'ordre civil, en lui apportant les bienfaits que nous raconte l'histoire, et que nous contemplons de nos propres yeux?..

« L'apôtre saint Jean fait remarquer que tout ce qu'il y a dans le monde de criminel et de propre à causer sa ruine, se réduit à la débauche des jouissances bestiales, à la concupiscence, et à l'orgueil qui ne veut souffrir aucun frein.

« Or, pour remettre l'ordre dans l'homme, comment s'y prend l'Eglise, en suivant la morale enseignée par Jésus-Christ? Ouvrez à ce sujet les livres saints, ou ce sublime abrégé des livres saints qui est notre *Catéchisme*.

« A ceux qui se laissent aller aux attractions des sens, il rappelle : que l'on doit s'interdire même un regard, une mauvaise pensée, un désir !

« A l'homme que tourmente la soif de l'or, il est dit également : que l'avarice est un esclavage et qu'on ne peut servir en même temps Dieu et l'argent.

« Enfin à l'orgueilleux, il est ordonné d'abaisser sa superbe, d'emprunter à l'enfant sa simplicité ingénue, pour entrer dans le royaume des cieux...

« L'individu ainsi préparé, et ses abjectes passions, causes de tout bouleversement, étant vaincues dans son cœur, l'Eglise, sans s'écarter d'une ligne des leçons du Sauveur, s'attache à introduire l'ordre dans les relations mutuelles.

« Ce qui tout d'abord se présente à notre considération, c'est le fondement très-ferme qu'elle pose pour maintenir durables ces relations et les rendre immanquablement profitables à la vraie civilisation. Ce fondement c'est la *Charité*, qui, en dehors du christianisme, ou elle n'est pas même connue de nom, ou n'est connue que dans un sens tout différent de celui que nous lui donnons. Ce que le monde a gagné et gagne encore à cette école d'amour ineffable, nous le savons : c'est le respect de l'homme même pauvre, même de condition basse et méprisable ; c'est le pardon facile et sincère des âmes, après qu'elles ont souffert de sanglants outrages ; ce sont les vengeances diminuées ou rendues impossibles parce qu'elles sont sévèrement jugées par notre propre conscience et par celle d'autrui : ce sont l'équité amenée à mitiger les rigueurs du droit, les fatigues et les privations acceptées joyeusement dans le but de pourvoir à l'adoucissement de la condition du pauvre, de l'ouvrier honnête, de l'orphelin, du vieillard. Voilà des faits palpables, qui sautent aux yeux, et la plus légère réflexion suffit à en découvrir la source, laquelle, évidemment, n'est autre que la morale de Jésus-Christ enseignée par l'Eglise.

« Ont-ils obtenu par leurs tentatives un seul de ces avantages moraux, ceux qui veulent substituer une civilisation tout humaine à celle qui s'est élevée à une si grande hauteur, grâce à l'action et au travail de l'Eglise?.. Sont-elles un indice d'adoucissement des mœurs et des caractères, cette envie et cette honte qui envahissent et

inondent chaque jour davantage, le cœur de ceux qui sont dépourvus des biens de la terre contre ceux qui sont riches? Faut-il voir une preuve de sentiment de fraternité sincère dans les frémissement de tigre, dans les menaces d'incendie et de carnage, qui frappent sans cesse nos oreilles?..

« Mais détournons nos regards de ces signes d'une barbarie naissante, pour les reposer avec bonheur et, plaise au ciel, avec fruit pour les âmes, sur les influences salutaires que possède la morale chrétienne pour sanctifier et rendre prospères toutes les sociétés humaines.

« La première et la plus importante est la *société conjugale*, de laquelle naît d'abord la famille, et qui crée ensuite la société civile.

« Grâce à l'Eglise, le mariage, après de longues ignominies, apparut couronné d'un diadème royal. Ainsi transformé, il ne pouvait que devenir une source d'insignes avantages pour la civilisation elle-même... Donnez-nous des époux attentifs d'une part à seconder les desseins du Christ, d'autre part à exercer le ministère maternel de l'Eglise, et alors la civilisation sera sauvée. Les enfants qui sortiront des foyers domestiques pour peupler la terre, porteront profondément gravées dans leur cœur les maximes de justice qui sont les bases de la société civile; ils seront accoutumés par une sage éducation à garder la discipline, à respecter l'autorité et à observer les lois équitables. Dans les mains de ces parents se formeront les caractères énergiques et fermes, qui ne se laisseront ni ébranler, ni emporter par les vents des doctrines changeantes. Dans ces foyers domestiques sanctifiés par la foi et par les exemples des parents, les enfants auront le bonheur d'apprendre à apporter dans la société l'humanité des sentiments, la loyauté des relations, la constance à garder la parole donnée, etc...

« Et n'est-ce pas en vérité un attentat à la civilisation que d'ouvrir la porte au divorce, conséquence inévitable et fatale du mariage profané? La civilisation n'est-elle pas

empoisonnée, quand le mariage, dépouillé de sa splendeur et de sa majesté religieuse, est abandonné aux mains de scélérats obscènes qui, sous le prétexte de la liberté et de l'instabilité de la nature, viennent avec impudence et égoïsme nous parler d'accouplements temporaires ou, pour parler sans euphémisme, de jouissances brutales ? Dans ces conditions, les pauvres petits enfants ou risqueraient, privés du regard maternel, de périr avant le temps, comme des fleurs que ne vivifient pas les rayons du soleil, ou croîtraient sans direction assurée, sans liens solides d'affection qui les rattachent à la famille et par la famille à la patrie ! Et c'est pour nous faire jouir d'une telle civilisation, que les ennemis de l'Eglise ont entrepris leur fameuse lutte ! ..

« Les avantages que la civilisation trouve dans les doctrines par lesquelles l'Eglise règle les relations des hommes, dans cette société plus large qui est la société civile, sont non moins considérables. La puissance, dit l'Eglise, vient de Dieu. Mais si la puissance vient de Dieu, elle doit refléter la majesté divine pour apparaître respectable, et la bonté de Dieu pour devenir acceptable et douce à ceux qui lui sont soumis. Quiconque a dans ses mains les rênes du pouvoir, que ce soit un individu ou une personne morale, qu'il tienne ses fonctions de l'élection ou de la naissance, au sein d'un Etat démocratique ou d'une monarchie, ne doit pas rechercher dans le pouvoir la satisfaction de son ambition et le vain orgueil d'être au-dessus de tous, mais au contraire le moyen de servir ses frères, comme le Fils de Dieu qui n'est pas venu pour se faire servir, mais pour servir les autres ! Paroles, maximes bien courtes, mais dans lesquelles toutefois est renfermée la transformation du pouvoir la plus heureuse et la plus consolante qu'on pût désirer... Le pouvoir qui ressort des enseignements chrétiens, est modeste, laborieux, attentif à favoriser le bien, retenu par la pensée que, au jugement dernier, des châtiments sont réservés à celui qui aura mal gouverné... Si la puissance tire de Dieu sa raison d'être, sa majesté, sa

sollicitude à procurer tout bien, il est impossible de croire qu'on puisse se révolter contre elle, car ce serait se révolter contre Dieu. L'obéissance du sujet doit être franche et loyale, elle doit provenir d'un sentiment intime, et non de la crainte servile des châtiments; elle doit apporter avec elle la preuve de sa sincérité et faire accepter volontiers les sacrifices réclamés de celui qui tient en main le pouvoir pour remplir son ministère... L'Eglise n'approuve pas les fauteurs de désordres, les ennemis systématiques de l'autorité ; et l'obéissance qu'elle inculque trouve une puissante compensation dans la transformation du pouvoir, lequel, devenu chrétien et dépouillé de ses vieilles et honteuses inclinations vers l'ambition et la tyrannie, revêt le caractère d'un ministère paternel, sagement contenu dans les limites de la justice du commandement. Si l'on franchit ces limites en envahissant le domaine de la conscience, on rencontre dans l'homme une voix qui répond, avec les apôtres : il faut avant tout obéir à Dieu. Les sujets lâches, et que des craintes basses font trembler, ne sont point élevés dans les bras de l'Eglise ! Ils naissent en dehors d'elle, au sein des sociétés qui ne reconnaissent d'autre droit extérieur que celui de la force brutale...

« Benjamin Franklin, au terme d'une vie passée au milieu des affaires publiques et mûrie par une longue expérience, écrivait de Philadelphie : « Une nation ne peut « être véritablement libre, si elle n'est pas vertueuse, et « plus les peuples deviennent corrompus et dépravés, « plus ils ont besoin de maîtres. » Un autre écrivain, Ugo Picolo, dont le nom est en honneur et en vénération parmi les fauteurs de la *lutte pour la civilisation*, disait à son tour : « On ne doit pas détruire la religion, parce « qu'un peuple sans religion tombe bientôt sous un gou- « vernement absolument militaire !... »

« Ainsi donc, en interrogeant l'homme comme individu, l'homme dans ses relations avec ses semblables, l'homme dans la société domestique ou civile, il a suffi d'un examen rapide pour nous convaincre que les doctrines de

l'Eglise renferment les germes les plus précieux de la civilisation, et que, mises en pratique, elles conduiraient infailliblement à la plus haute perfection morale que l'on puisse espérer sur la terre...

Et, quels sont les fruits qu'ont recueillis les mœurs publiques, quels sont les avantages qu'ont retirés les relations domestiques et sociales de la funeste lutte entreprise sous le spécieux prétexte d'ouvrir à la civilisation de nouvelles et plus hautes destinées? La morale arrachée aux mains de l'Eglise et dépouillée par trahison de ses bases religieuses, est demeurée flottante dans les airs ; elle a cessé d'être la règle autorisée des actions ; elle est devenue le jouet et le vil instrument de tous les appétits..! « L'homme, » a osé dire un impie contemporain, « sanctifie ce qu'il écrit, et embellit des fleurs de « l'imagination tout ce qu'il aime! » N'est-il pas après cela facile de se permettre, comme les auteurs de ces théories en donnent l'exemple, de faire tout ce qui est déshonnête ; d'appeler divin le plaisir des sens ; d'insulter aux lois de la pudeur, pour courir après la beauté qui s'enfuit comme l'ombre, et qui, dans sa destination première, devait élever notre âme vers Dieu, comme une échelle bénie qui nous conduit à Lui, Source supérieure de toute chose précieuse et charmante. Voilà les fruits que porte l'immense rébellion née au milieu du monde. »

Ici finit le résumé de la lettre pastorale de Sa Sainteté Léon XIII. Qu'il me soit permis d'ajouter ce que ma vieille expérience, m'a appris soit de la civilisation en général, soit de la civilisation comparée des nations catholiques et des nations protestantes dont on a tenté souvent de faire un argument contre notre foi.

J'avais implicitement en vue mes *Splendeurs de la Foi*, quand, dans la préface de la première édition de ma *Télégraphie électrique*, je laissais échapper de mon âme et de ma plume, ce cri de terreur qui devait retentir ici :

J'étais en septembre 1845, sur le pont de Londres, centre et point culminant de la civilisation matérielle la

plus avancée qui fut jamais. Mon imagination était vivement exaltée par le spectacle, unique au monde, de ces centaines de bateaux à vapeur qui fendaient avec une vitesse excessive les eaux du grand fleuve! De ces locomotives qui partaient en mugissant pour dévorer l'espace! De ces fils métalliques envahis par la foudre, et qui jetaient vers tous les points de l'horizon des messages prompts comme l'éclair! De ces mille vomitoires plus élevés que les obélisques du vieux monde, et qui laissaient retomber sur l'immense cité les flots de leur fumée lugubre!

Mais mon intelligence était plus éclairée que jamais des lumières de la foi!

Mais mon cœur vibrait mieux que jamais à l'unisson des inspirations consolantes et éminemment humanitaires de la religion chrétienne et catholique!

Mais je comprenais mieux que je ne l'avais compris jusqu'alors cet enseignement céleste! Gloire à Dieu! Paix aux hommes de bonne volonté! Le règne de Dieu peut seul amener sur la terre le règne de la justice et du bonheur! La seule vraie liberté est celle des enfants de Dieu et des frères de Jésus-Christ!

Et voici le sentiment qui m'agitait:

Plus encore par l'invention de la télégraphie électrique que par l'emploi de la vapeur, l'homme est devenu géant. Or les saintes Écritures nous racontent qu'il le fut déjà dans les temps primitifs. Oui, il y eut autrefois une race de géants, et leur histoire lamentable pourra, si nous n'y prenons garde, redevenir la nôtre. L'enfant de Dieu trouva belles les filles de la terre! Un fol amour déprava tout à coup son cœur, et obscurcit sa raison. L'esprit arriva tristement à s'identifier avec la chair. Cette union insensée et criminelle produisit les géants.

Et, en effet, quand le génie de l'homme concentre toute son activité, toute son énergie sur la matière, quand il l'anime en quelque sorte de son souffle de vie divine, il devient comme un géant! Mais alors aussi, dans l'ivresse de son triomphe, il se croit Dieu; il n'élève

plus ses regards vers le ciel ; il se replie sur lui-même ; il s'incarne de plus en plus dans la matière, dont la masse finit en quelque sorte par l'absorber. Et bientôt commence une réaction affreuse ! La matière, devenue reine, énerve et subjugue son roi ! Asservi, abruti par les sens, l'esprit perd tout son élan ! La science s'éteint ! L'industrie meurt ! Et la barbarie recommence !

Est-ce que, en effet, la civilisation du XIXe siècle, matériellement parlant, si elle n'est pas la barbarie, ne touche pas de près à la barbarie ? Est-ce que dans une gare de chemin de fer, la locomotive avec son fanal rouge de sang, son foyer incandescent et les torrents de vapeur qu'elle jette en sifflant ou plutôt en mugissant et en rugissant, n'est pas la barbarie ? Est-ce que ces longs trains de wagons, rapides comme l'éclair, qu'un déraillement imprévu ou calculé jette quelquefois violemment broyés les uns sur les autres, ou que la rupture d'un pont précipite dans le gouffre, ne sont pas la barbarie ? Est-ce qu'il n'est pas barbare, ce convoi de la malle-poste de Londres ou de la malle-poste des Indes qui, en passant, vous donne le vertige et fait pénétrer la terreur jusqu'à la moelle de vos os ? Peut-on sans une barbarie excessive condamner des milliers d'employés ; mécaniciens, chauffeurs, gardes-frein, conducteurs, à rester trois jours et trois nuits debout sur la locomotive ou sur l'impériale des wagons, toujours inquiets, toujours tremblants, toujours écrasés par le poids d'une responsabilité terrible ? N'est-ce pas se faire barbare que de maintenir les gares ouvertes, les dimanches et les jours de fête, à tous les convois de voyageurs et de marchandises, à tous les trains de grande et de petite vitesse, sans interrompre jamais les services de nuit qui imposent à tant d'ouvriers mal rétribués de si longues et de si pénibles veilles ? Est-ce qu'ils ne sont pas barbares les interminables tunnels de douze à quinze cents kilomètres de longueur, creusés à force de bras, de temps et d'argent à travers les flancs des Alpes, et qui peuvent devenir à chaque instant le tombeau des trains qui s'y engagent ?

Est-ce qu'ils ne sont pas barbares ces immenses paquebots gorgés de voyageurs, au nombre quelquefois de quinze ou seize cents, condamnés à franchir l'Océan à travers les brumes les plus épaisses, assaillis par les ouragans les plus violents, escortés de blocs énormes de glace, au risque d'aller se briser contre les rochers ou de s'effondrer les uns sur les autres dans des collisions épouvantables? Barbares ces monitors, ces vaisseaux cuirassés, vrais monstres marins, avec leur armure de fer de trente-cinq à quarante centimètres d'épaisseur, leurs tourelles bardées d'acier, leurs canons de cent à deux cents tonnes, leur centre de gravité si haut, leur instabilité si grande, qu'il suffit du léger abordage d'un compagnon de route pour les faire tomber au plus profond des mers avec leurs armées de matelots et de soldats! Barbares ces cuirasses de cinquante, soixante, soixante-dix, quatre-vingts centimètres d'épaisseur, qui insultent aux boulets des canons de quatre-vingts, cent, cent vingt tonnes! Oui, barbare, archibarbare la lutte acharnée et sans fin du boulet qui veut percer la cuirasse et de la cuirasse qui défie le boulet: lutte qui a fait dire à un grand poète: « Quand on aura trouvé des cuirasses capables d'arrêter tous les boulets, on fabriquera des boulets capables de traverser toutes les plaques! »

Barbares ces colossales industries du verre, du fer et de la houille avec leurs immenses coulées de fonte enflammée, qu'on dirait des torrents de lave en fureur! Barbares ces blocs énormes de fer incandescent qui brûlent les hommes qui les traînent pour les jeter en pâture aux laminoirs et aux marteaux! Barbares ces marteaux-pilons qui façonnent des arbres de fer gros comme le corps d'un homme! (La masse active du marteau-pilon exposé par le Creuzot au Champ de Mars pesait quatre-vingts tonnes, quatre-vingt mille kilogrammes! La hauteur de chute du pilon était de cinq mètres! Cette hauteur de chute multipliée par le poids de 80,000 kilogrammes donne un travail de quatre cent mille kilogrammes!) Barbares ces flots de grosses étincelles qui jettent partout l'incendie!

Barbares ces plaines autrefois verdoyantes, aujourd'hui nues et ravagées en tous sens, dépouillées de leur minerai de fer et de charbon, parsemées nuit et jour de feux lugubres, couvertes de nuages sinistres et d'une fumée blafarde! Barbares les puits de quatre mille mètres de profondeur, vers lesquels rayonnent de vastes et longues galeries souterraines, périodiquement envahies par le grisou, agent cruel d'explosions formidables qui surviennent au moment le plus inattendu, et foudroient toute une population de braves ouvriers, la plupart chargés du soin d'une famille nombreuse! Barbares ces machines à vapeur de plus en plus monstrueuses des usines, des vaisseaux et des paquebots! Une des machines de navires à vapeur exposées au Champ de Mars, avait atteint le chiffre fabuleux de 8,000 chevaux-vapeur!

Barbares, barbares les exigences et les entraînements de la civilisation qui font les villes de plus en plus immenses! Qui n'a senti qu'il était perdu, anéanti, dépouillé de sa personnalité, errant, désolé comme l'homme qui a perdu son reflet ou son ombre, à travers ces omnibus, ces tramways, ces voitures de place, ces autres véhicules de tout genre qui sillonnent maintenant les rues de nos grandes cités? On ne peut plus aujourd'hui s'élancer d'un trottoir à l'autre, dans certains quartiers de Paris, sans courir risque de la vie. Il a fallu créer des refuges; bientôt il faudra établir des passerelles. Un journal parisien stigmatise cette barbarie en ces termes fort spirituels: « Au coin des rues les plus fréquentées, telles que les rues Montmartre, Richelieu, etc., il est d'usage que les gardiens de la paix fassent passer, en alternant, une FOURNÉE de piétons et une FOURNÉE de voitures. Mais il arrive quelquefois que les agents oublient complètement l'infanterie, de sorte que celle-ci ne peut déboucher que quand le défilé de la cavalerie est complètement terminé, ce qui est fort peu agréable pour les malheureux fantassins. »

Barbares ces admirables boulevards qui faisaient les délices des Parisiens et des étrangers, où l'on errait, où

l'on respirait à l'aise, mais aujourd'hui encombrés à l'excès et sillonnés par plusieurs lignes de tramways dont les trompes assourdissantes sonnent comme un tocsin perpétuel!

Barbares ces gares de chemins de fer de la banlieue dans lesquelles des milliers d'hommes, de femmes, d'enfants attendent, entassés, le signal de la délivrance. Tous frémissent de joie en entendant le sifflet de la locomotive! Mais cette joie fait place au désespoir, quand il est constaté que le train regorge de voyageurs!

Barbares ces queues interminables condamnées à attendre, par la pluie, la glace ou la neige, l'ouverture des guichets des théâtres, des salles de concerts ou des autres assemblées publiques!

Plus barbares encore étaient ces longues files d'êtres humains, se pressant à la fin du siège autour des bureaux de distribution pour obtenir après une demi-heure ou une heure d'attente quelques bouchées de pain noir ou de viande, avec une goutte de vin!

Barbares ces magasins immenses du Louvre, de la Belle-Jardinière, du Pont-Neuf, du Bon-Marché, etc., où l'on se bouscule, où l'on fait des poses interminables, etc., etc., et qui ont déterminé la fermeture d'une multitude de petites industries qui faisaient vivre honorablement leurs paisibles possesseurs.

Barbares ces hôtels continentaux où l'ordre est dans la fusion et la confusion!

Barbares, barbares ces grands cafés transformés en cités permanentes, où l'on vit en quelque sorte le jour et une partie des nuits, toujours parlant, toujours fumant, toujours buvant!

Barbares les restaurants où dînent ahuris, éblouis, assourdis des milliers de convives!

Barbare cette Bourse affolée où les cris tumultueux d'achat et de vente, à la hausse et à la baisse, se croisent sauvages en tous sens, et dans laquelle s'engloutissent tant de fortunes!

Barbares ces banques nationales auxquelles un seul

escroc peut soustraire des vingtaines de millions sans qu'elles s'en aperçoivent, ou sans qu'elles osent s'en plaindre!

Barbare cet entraînement irrésistible qui arrache les habitants des campagnes à leurs tranquilles chaumières, et les entraîne dans les villes pour les entasser dans les ateliers, dans les usines, dans les chantiers, dans les égouts!

Oui, barbare, barbare cette civilisation excessive, insensée! Le vieux Boileau trouvait déjà barbare le Paris de son temps. Il fuirait, épouvanté, le Paris du dix-neuvième siècle.

Mais toutes ces barbaries que nous n'avons fait qu'esquisser sont des barbaries matérielles, nécessités fatales des temps, conséquences forcées du progrès, inspirées, réalisées par l'esprit d'invention, par des œuvres de génie qui font le plus grand honneur à l'humanité. Elles sont cruelles, extravagantes, mais elles sont bonnes en elles-mêmes. Or il est d'autres barbaries morales, nécessités aussi des temps, qui ne sont pas essentiellement mauvaises et qui n'en sont pas moins désastreuses.

Par exemple, barbares moralement les armées permanentes, le service militaire universel qui arrache, et pour cinq longues années, au foyer domestique, l'élite des populations, et la condamne au casernement, à la vie de garnison, avec leurs conséquences homicides. Oui, barbares ces lois draconiennes qui vouent cinq cent mille hommes jeunes et vigoureux, arrachés pour la plupart à l'agriculture, la plus féconde, la plus salubre, la plus morale de nos industries, non pas au célibat seulement, mais au libertinage! Attentat matériel contre Dieu et contre l'humanité.

Plus barbare encore cet entraînement de notre jeunesse vers les fonctions salariées de la centralisation et de la bureaucratie. C'est à qui désertera son village natal! C'est à qui abandonnera sa petite ville, dégoûté du commerce de détail monotone, mais honnête, et qui créerait une existence modeste. Non, l faut courir vers

les chefs-lieux de préfecture et de sous-préfecture ou vers la grande capitale, et vivre étiolé au sein des bureaux, dans la demi-oisiveté d'une vie malsaine. Qui ne sait, hélas! que les sangsues de l'Etat, comme tous les êtres parasites, sont non-seulement ses serviteurs les plus inutiles, mais ses ennemis intimes?

Plus désolantes encore sont d'autres barbaries qui font la honte de la société moderne en général, de la société française en particulier, ce sont celles que j'ai désignées du nom de *péchés de sang-froid:* le travail du Dimanche qui fait les nations athées; le repos du Lundi qui fait la tristesse et la ruine des familles ; l'oubli volontaire des préceptes de l'Eglise, de l'abstinence et du jeûne, préceptes cependant si hygiéniques et de si bonne économie publique ; le bénéfice illicite sur le prix d'achat et de vente au préjudice du maître, indélicatesse raffinée qui étouffe dans l'âme des serviteurs tout sentiment d'honnêteté ; l'altération des poids et des mesures ; les falsifications et les sophistications de toutes les denrées alimentaires et autres crimes semblables de lèse-humanité. Enfin, et par-dessus tout, la violation des lois qui doivent présider à l'union de l'homme et de la femme, crime monstrueux, lutte abominable du calcul athée contre la religion, la raison, la nature et même la passion; source désastreuse d'une infinité de maux, chancre dévorant attaché au cœur de notre France et préparant activement sa décadence.

Il est encore un fait incontestable. que nous devons rappeler ici, et qui prouve jusqu'à l'évidence la barbarie de la civilisation. Aujourd'hui en Europe, où elle est à son apogée, ne dirait-on pas que la grande occupation de l'homme est d'attenter à sa vie? Il se tue par la soif des grandeurs, par le tracas des affaires, par les préoccupations de l'industrie et du commerce, par le séjour presque habituel dans les atmosphères empestées des théâtres, des cafés et des estaminets, par des danses effrénées qui se prolongent toute la nuit par l'abus du tabac et des liqueurs alcooliques, l'absinthe surtout; par

la passion des chevaux et des courses, par les exaltations du jeu, par les attentats directs contre sa vie qui vont se multipliant dans une proportion désespérante. Et les maladies terribles, presque inconnues autrefois, qui moissonnent à elles seules plus de la moitié des victimes de la mort! Les syphilis, les mort-nés, les fièvres puerpérales, le croup, la fièvre typhoïde, l'anémie, la chlorose, la phtisie pulmonaire surtout, que j'appellerais volontiers le sceau de la bête, le fruit de mort de la civilisation. Un médecin anglais célèbre a fait l'histoire, l'étiologie et comme la théorie des MALADIES DES TEMPS MODERNES ! *Diseases of moderne life*, par M. le docteur Richardson, in-12, 520 pages. Londres, Macmillan, 1875.

Un mot maintenant de la civilisation comparée des nations latines et des nations germaniques ou anglo-saxonnes, en d'autres termes, des nations protestantes et des nations catholiques. Les nations catholiques jadis l'emportaient évidemment sur les nations protestantes. L'Italie, la France, l'Espagne, le Portugal ont dans leur histoire des pages admirables. Elles embrassaient ou possédaient le monde entier quand l'Angleterre, l'Allemagne et l'Amérique n'étaient pas ou n'étaient pas sorties de chez elles. Quoi de plus magnifique que l'Espagne de Philippe V ou la France des premières années de Louis XIV ? Et qu'on le remarque bien, c'était leur foi catholique, apostolique, romaine qui avait fait ces nations grandes entre toutes. Les peuples maîtres du monde sont uniquement ceux qui se donnent à remplir cette mission divine : « Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les et apprenez-leur à garder mes commandements. » Or l'apostolat de la foi et de la civilisation, nous l'avons prouvé surabondamment, est le propre du génie catholique, il est tout à fait au-dessus des forces du génie hérétique ou schismatique. L'apôtre doit être saint ; or l'Anglais, l'Allemand et l'Anglo-Saxon protestants, ne sont pas au même degré que les nations latines

le sentiment de la sainteté. Elles se vantent même de n'y pas aspirer!

Mais les temps sont bien changés : si les races latines ont dominé dans le passé, elles ont perdu l'empire du présent et plus encore celui de l'avenir. A la fin de la guerre de 1870, la Germanie enivrée de sa victoire criait à notre belle France : « Ton règne est fini, le mien commence ; les races latines ont fait leur temps, les races allemandes vont apparaître rayonnantes, l'avenir leur appartient ! »

Quand cela serait, quand cette infériorité actuelle serait réelle, on ne pourrait pas en faire un argument contre la religion catholique. Car il est évident, au contraire, que l'Italie, la France, l'Espagne et le Portugal n'ont cessé d'occuper le premier rang parmi les nations, que parce qu'elles ont perdu l'Esprit catholique. C'est par la foi que l'Espagne a conquis le Nouveau Monde et les Philippines ; le Portugal, les Indes et le Brésil ; la France, une partie de l'Amérique et le Canada. Aujourd'hui, avec l'esprit catholique, ces mêmes nations ont perdu le sentiment de l'autorité, de l'autorité religieuse, de l'autorité politique, de l'autorité civile, de l'autorité domestique, et cette perte serait seule la cause de leur déchéance.

Les nations latines, la France surtout, ont toutes les qualités d'un conquérant. Elles sont tout à la fois coursier, torrent, fleuve. Or, pour qu'ils donnent non la mort mais la vie, il faut au torrent son lit profondément creusé, au fleuve ses digues, au coursier son frein.

Le génie des nations latines, plus que tout autre le génie français, est à la fois raison, logique et action ; et si vous lui inoculez les théories révolutionnaires ou philosophiques, ses qualités natives deviennent des dissolvants énergiques. Tandis que pour les esprits plus lents et plus épais des races anglo-saxonnes ou germaniques, ces doctrines pourront rester longtemps à l'état de théorie sans entrer dans la pratique, erreurs plutôt que crimes.

Que faudrait-il donc pour rendre à la France, à l'Espagne, à l'Italie, la paix, la prospérité, la grandeur? Il faudrait simplement, je ne dirai pas anéantir, je ne dirai pas convertir, mais rendre impuissantes pour le mal : en Espagne cent, en Italie trois cents, en France cinq cents, peut-être mille VOLONTÉS MAUVAISES !

Mais arrivons à une comparaison directe des races latines et des races germaniques.

La supériorité intrinsèque des races latines est évidente. Les sols de la France, de l'Espagne, du Portügal, de l'Italie, suffisent pleinement à l'entretien de leurs populations. Le ciel leur est clément, le climat est tempéré, l'atmosphère est douce. La viande, le poisson, le froment, le vin, l'huile, le miel, le sucre, tous les éléments confortants de la vie y surabondent. Le besoin impérieux de l'émigration ne les décime pas annuellement.

Le milieu ou l'élément du génie allemand est le nuage, il rêve ! Le milieu du génie anglais est le brouillard, il s'ennuie ! Le milieu du génie français est le sol, il agit ! Le milieu du génie italien est l'air, il chante ! Le milieu du génie espagnol est le ciel, il prie !

Mais étudions de plus près les nations protestantes et voyons ce que devient leur prétendue supériorité.

L'ANGLETERRE. Un poète, M. le marquis de Jouffroy, a dit de l'Angleterre avec trop de raison :

> Salut, froide Albion, terre de l'industrie,
> D'un peuple mécanique insipide patrie,
> Ton chef-d'œuvre à mes yeux est la barque à vapeur,
> Qui permet de te fuir, malgré l'onde en fureur !

Le pays. Le sol de l'Angleterre ne produit guère que ce qui est indispensable à la vie, son climat est triste, le brouillard y règne en souverain. Enfermés dans leur île froide et humide, qu'on n'aborde pas toujours sans danger, les Anglais sont condamnés à aller chercher au loin le confort et l'agrément.

La Religion. Comme nation l'Angleterre est chrétienne. Elle organise des missions, mais qui n'ont de l'apos-

tolat que le nom. Elle répand à profusion des bibles, des *tracts* religieux. Mais individuellement elle n'a plus la foi, elle ne prie plus. Voyez un Anglais qui se rend au prêche ! Il y va avec la même attitude régulière que s'il se rendait à ses affaires; mais on voit, on sent qu'il ne pense pas à la prière. Entré dans le temple, il cache un instant son visage dans son chapeau, et il s'assoit, c'est tout! Que de vérité dans cet élan satirique du même poète :

..... Et je rirai toujours
De ce peuple dévot une fois en sept jours.

Sa richesse. La grande affaire de l'Angleterre, c'est tout ce qu'elle croit pouvoir l'enrichir, le commerce avec ses crises désastreuses, la grande industrie avec ses grèves ruineuses, la colonisation avec l'émigration et ses innombrables victimes.

.....Un homme est enterré!
Mais un tonneau de fer au commerce est livré!

A Londres, dit M. J. Pecchio, au lieu de dire qu'un fabricant emploie tel nombre d'ouvriers, on dit communément qu'il occupe tel nombre de *hands*, c'est-à-dire de bras, comme si les ouvriers étaient de simples machines ou des esclaves, sans tête, sans cœur, sans âme, ce qui est trop vrai. « Voilà comment nos cités populeuses, disait le docteur Pusey, nos ports, nos mines, nos fabriques sont plongés dans une désolation profonde ; ce sont, sauf la suspension de la peine, des types de l'enfer. »

L'Angleterre est riche, très riche, mais cette opulence territoriale ou commerciale est le privilège exclusif, soit d'un très petit nombre de familles aristocratiques que l'apostasie de la foi catholique et la faveur de Henri VIII ont faites maîtresses absolues du sol, soit de quelques personnalités en évidence, dont les millions de livres sterling font un odieux contraste avec la détresse extrême des multitudes qui les ont enrichies par leurs sueurs, leurs fatigues, leurs larmes, leur exténuation lamentable.

A Londres, le nombre des individus réduits à une pauvreté extrême, à une misère sans nom, est incalculable. La statistique officielle accuse un indigent sur huit habitants ; on peut et on doit dire qu'il y en a un sur quatre ! Même en temps ordinaire, des milliers d'ouvriers sont sans travail aucun, et les infortunés *leave men* vivent en plein air, d'immondices ou de brigandage. Le public apprend chaque année qu'un très-grand nombre d'habitants sont morts de faim. En temps de crise c'est bien plus épouvantable encore. Pour ne citer qu'un fait, entre cent autres : En 1857, d'immenses troupes d'ouvriers se promenaient le long d'Oxford-Street, criant à chaque instant d'une voix sépulcrale : *All out of work!* (tous sans travail !); *All starving!* (tous mourant de faim!). Et ils allaient par la ville poussant ce cri sinistre de *Woe! Woe!* Malheur ! malheur !

Et ce qu'il y a de plus attristant, de plus horrible, c'est que le pauvre anglais est ce pauvre orgueilleux, que Dieu hait ! Toutes ces mendiantes, même celles que l'on voit chaque matin ivres mortes sur le pavé, ont leur chapeau, leur châle, leur robe à volants.

Comme conséquence naturelle de cette affreuse détresse, le vice s'étale effrontément, non seulement dans les rues tortueuses et sombres de la cité, mais sur les voies les plus spacieuses et les mieux éclairées. La prostitution a pris des proportions vraiment épouvantables.

Quoique la taxe des pauvres soit un impôt extrêmement onéreux, les secours accordés aux indigents sont tout à fait dérisoires. Les habitants ou mieux les prisonniers des Works-Houses, sont entassés dans des locaux trop petits, mal aérés, infects. Et jamais ces infortunés, même atteints de maladies graves, ne recevront les soins attentifs et délicats de religieuses dévouées ! La charité évangélique n'existe pas en Angleterre ; on lui a substitué, avec l'hérésie, une philanthropie glaciale.

Sa moralité. L'ivresse est le défaut commun du peuple anglais. L'abus des liqueurs alcooliques a envahi toutes les classes de la société. Les femmes elles-mêmes

jusqu'aux femmes de la haute société, ont un faible pour le gin. Force est d'avoir pour domestiques de très-jeunes filles. A trente ans la tempérance est une exception rare.

A Glascow, dix mille individus s'enivrent le samedi soir, immédiatement après la paye, et restent ivres le dimanche, le lundi et quelquefois le mardi. Dans cette même ville on arrête vingt mille femmes ivres au point de ne plus pouvoir se tenir debout. A Edimbourg, ville cependant puritaine, on a créé de vastes établissements où l'on met en pratique, sur une vaste échelle, l'art de perdre la raison pour UN PENNY, DIX CENTIMES. Et quelles sont les conséquences nécessaires de ces abominables statistiques? La misère la plus profonde, la promiscuité des sexes, la folie, le crime! L'aliénation mentale, causée par l'ivresse, avait atteint, il y a déjà quelques années, cette proportion formidable : sur 1 271 fous, dont on a pu connaître les antécédents, 649, c'est-à-dire plus de la moitié, ont eu la raison égarée par les boissons alcooliques. Dans la classe indigente, c'est bien pis encore! Les deux tiers des Anglais pauvres sont intempérants.

La probité. En 1834, déjà, la *Revue Britannique* faisait le relevé suivant des vols commis dans l'année: Vols par des domestiques, 17 000 000; vols sur la Tamise, 12 000 000; vols dans les docks et sur les voies publiques, 13 000 000; vols par la fausse monnaie, 5 000 000; vols par faux billets de banque, 4 000 000. En cette année, la ville de Londres comptait 1 200 000 habitants; c'était donc un impôt de 43 fr. 75 c. par tête! Encore faut-il noter que, dans cette hideuse nomenclature, on a omis les vols commis par les caissiers! Que serait-ce si nous avions les relevés de 1877 ou 1878!

La famille. Le *Journal des Débats*, grand admirateur cependant de l'Angleterre, n'hésita pas un jour à dire que s'il fallait s'en rapporter à ce qui perce au dehors, sans percer le mur domestique, on devrait admettre que presque tous les maris anglais battent leurs femmes.

Dans la session de 1853, M. Fitz-Roy disait en plein parlement : « On ne peut lire les journaux sans être

constamment frappé d'horreur, tant sont nombreux les exemples de traitement brutal et cruel infligé au sexe faible par des hommes dont les atrocités devraient faire rougir les fronts anglais. Les femmes sont vendues par leurs maris, les enfants par leur père et leur mère; Il existe des marchés publics où les enfants des deux sexes sont offerts au plus fort enchérisseur.

La justice. Il n'est pas en Angleterre de code, et nul ne peut se flatter de connaître les lois. La magistrature anglaise est grassement rétribuée, certains traitements de juges atteignent le chiffre énorme de sept cent cinquante mille francs. Le Président de la cour du Banc de la reine reçoit jusqu'à deux millions cinq cent mille francs! Et, nulle part, la justice n'est plus lente et plus ruineuse. Le plus petit procès, jugé en cour d'assises, coûte au gagnant cinq cents livres sterling, douze mille cinq cents francs! Nos sœurs de Bon-Secours d'Angers établies à Hammers-Smith, sont dénoncées par une fille repentie, comme coupables de sévices, parce qu'elles la forcent de se lever à six heures du matin! Elles sont acquittées, mais les frais ont dépassé douze mille francs. Le procès en contrefaçon le mieux fondé ruine celui qui ose l'intenter.

A la cour suprême, la Chancellerie, les causes traînent tellement en longueur et les frais sont si énormes, que le nom seul de Chancellerie glace d'effroi. C'est un antre dévorant, d'où il est impossible de sortir quand on y est entré. C'est assez, c'est trop !

Evidemment les nations latines ou catholiques n'ont rien à envier à l'Angleterre sous le rapport de l'aisance, des mœurs, des lois, des institutions. Vue de près, elle perd, pour ainsi dire, tout ce qui de loin pouvait séduire ou tromper le regard de l'observateur peu attentif. Disons donc en terminant avec Montesquieu : « Chose admirable ! la religion chrétienne, surtout la religion catholique, qui semble n'avoir d'autre objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci. » (*Esprit des Lois*, chap. XXIV, p. 33.)

L'ALLEMAGNE. Quant à l'Allemagne, je ne ferai que résumer ici un petit travail que j'ai publié sous ce titre : LE PEUPLE ROI DE L'AVENIR. Ce fut d'abord une conférence faite dans le salon du Grand Hôtel de la Paix, en pleine guerre de 1870.

La Germanie s'écrie donc : « Les races latines ont fait leur temps, l'heure des races allemandes a sonné, elles seront désormais le peuple de l'avenir. » Voyons ce qu'il y a de vrai dans ces aspirations insensées... La force d'un peuple, ce qui le sacre roi de l'avenir, c'est son GÉNIE. Le point d'appui de la force ou du génie, c'est le SOL. L'instrument de la force et des conquêtes du génie, c'est la LANGUE. Or la Prusse, fût-elle l'Allemagne tout entière, n'a ni le génie, ni le sol, ni la langue qui font la force. Commençons par le sol.

Le sol allemand est impuissant à nourrir ses enfants. Aussi, que répondait M. de Bismarck à ceux qui lui reprochaient de sacrifier trois cent mille hommes à sa jalousie haineuse de la France? « Trois cent mille hommes ! c'est ce que l'Allemagne jette chaque année à l'hydre de l'émigration ! » Combien comptez-vous d'Espagnols, de Français, d'Italiens en Allemagne? Infiniment peu ! Et ces rares émigrés y meurent d'ennui ! Combien comptez-vous, ou comptiez-vous avant la guerre, en France de Prussiens? Des milliers, des centaines de mille. Et que faisaient parmi nous ces milliers de Prussiens, d'Allemands? Tout ce que nous ne voulions pas faire. La France a tiré de son sol en moins de deux ans les cinq milliards d'indemnité de guerre ! L'Allemagne a englouti nos cinq milliards, et déjà la crise financière lui fait pousser des cris de détresse.

Le génie. L'avenir est au génie d'invention; or le génie allemand n'invente pas. J'ajoute qu'il ne croit pas, ou qu'il croit à peine à la possibilité de l'invention. Cela est si vrai qu'en Prusse, et c'est une anomalie révoltante, qui a mille fois désespéré nos inventeurs français, il est comme impossible d'obtenir la sanction d'une découverte faite à l'étranger. La Prusse n'a réellement

inventé ou, mieux, fabriqué que son canon Krupp, monstre de plus en plus horrible, informe, immense! Et ce qui prouve trop éloquemment la barbarie de la civilisation au dix-neuvième siècle, c'est que le canon Krupp a valu à son auteur un revenu annuel de deux millions de francs, et qu'il paye à l'État un impôt de plus de 70 000 francs.

Les Allemands sont savants, oui! Ils ont compté dans leur sein des savants de premier ordre. Mais d'abord ces savants de premier ordre, les Jacobi, les Gauss, les Dirichlet étaient de race sémitique et non de race germanique. Et les autres sont savants à leur manière, savants terre à terre, à la manière des érudits. Ils établissent et ils analysent patiemment les faits, chassant nonchalamment la petite bête. L'esprit allemand habite trop le nuage et la fumée de tabac, il vit trop de rêves. Or le règne du rêve est un règne mensonger et éphémère. Aussi est-il de l'essence du génie allemand de s'évanouir dans ses propres pensées et d'arriver à toutes les énormités de l'erreur: voyez Kant, Hegel, Fichte, Feuerbach, Strauss! Ils doivent tout leur prestige aux nuages dont ils s'enveloppent. Leurs théories les plus vantées sont des négations délirantes. Pour eux les choses grandes et saintes, Dieu! l'Univers! n'ont aucune certitude objective. Elles ne sont pas des réalités distinctes de l'esprit qui les conçoit. Ils osent dire que leur pensée seule engendre Dieu, engendre le Monde, engendre la Société. Rêveries, abstractions, et pour corollaire de ces rêveries, de ces abstractions le désespoir et le néant! C'est l'esprit prussien à sa suprême puissance!

La langue! La langue allemande est une langue très-riche, philologiquement, hardie dans sa composition, originale et même bizarre dans sa grammaire, comme si elle craignait que l'on comprenne trop tôt ce qu'elle veut dire. Mais elle n'est nullement la langue de l'apostolat et de l'enseignement. Elle n'est pas même une langue populaire. Elle reste forcément ignorée de la majorité de ceux qui la parlent, presqu'autant que le chinois.

En réalité, la langue allemande n'est pas faite, elle est et sera toujours à faire. On l'apprendra par nécessité, on la parlera par force, et on l'oubliera aussitôt qu'on le pourra...

Ma thèse est prouvée jusqu'à l'évidence : le sol, le génie, la langue des races germaniques ne caractérisent en aucune manière un peuple maître de l'avenir. La Prusse si arrogante est, bon gré, mal gré, ce qu'elle a été dans ces dernières années, le fléau de Dieu qui cessera, la force qui s'usera, la verge qui se brisera. La suprématie, dans l'avenir, comme dans le passé, appartiendra, quand elles auront expié leurs égarements, quand elles auront secoué le joug d'une minorité audacieuse, aux races latines, et parmi les races latines à la race française, à la France.

Et que serait-ce si j'avais invoqué en faveur de ma thèse les symptômes de décomposition, disons mieux, de barbarie qui éclatent de toutes parts au sein de l'empire d'Allemagne? L'envahissement du socialisme, l'exaltation des réunions populaires, l'émancipation des femmes, l'abandon de l'Eglise nationale, le mépris des ministres du culte ou leur isolement des masses, les vices qui débordent de plus en plus, le paupérisme qui grandit à vue d'œil, l'épuisement des caisses de l'Etat, etc. C'est un cri universel que les odeurs de Berlin menacent d'effacer celles de Paris, de Londres, de New-York, etc.

Les États-Unis. Combien le tableau comparatif de la barbarie des races anglo-saxonnes aurait été plus effrayant si j'avais comparé les races latines aux Etats-Unis d'Amérique ! Ce peuple dont l'indépendance date à peine d'un siècle, a déjà atteint les dernières limites de la civilisation par trop avancée. Le dieu Dollar règne en souverain maître sur toutes les classes de la société. Quand on prend des renseignements sur quelqu'un, on ne demande pas comme en Europe : cette personne est-

elle honnête, mais bien : est-elle habile, *smart?* C'est assez dire que la morale compte pour peu de chose dans l'appréciation des Américains. Ils ont pour la vie un dédain absolu comme s'ils en étaient les maîtres. Deux capitaines de steamers se rencontrant sur un de ces beaux fleuves qui traversent majestueusement l'Amérique en tous sens, n'hésiteront pas à sacrifier cent ou deux cents passagers confiés à leurs soins, uniquement pour distancer le navire rival. Ils mettent en pratique au pied de la lettre cette parole de Bonaparte : « les hommes ne sont rien, les minutes sont tout. » Aussi chez eux pas d'enfants ! A douze ans, vous verrez un adolescent assis gravement à un bureau de caisse, parlant et répondant avec l'aplomb d'un homme de quarante ans. Les Américains ne vivent pas, ils brûlent la vie. Le sentiment est éteint en eux; il n'y a de place que pour la sensation. La justice est vénale ; et bien des fois la corruption des juges s'est étalée au grand jour. L'instruction est hâtive ; l'éducation vicieuse. Que penser en effet de ces vastes collèges où les deux sexes suivent les mêmes cours, prennent ensemble leurs récréations ? La charité n'existe pas. Rien de plus commun que de trouver le matin dans les rues plusieurs infortunés morts de faim. Et si la honteuse plaie de l'esclavage a disparu, après une véritable guerre d'extermination, il ne faut pas croire que les Etats du Nord soient animés de sentiments plus humains que les Etats du Sud ; ce serait une grosse erreur. La politique seule a dicté l'attitude prise par le Nord. Et cette horreur des enfants qui grandit chaque jour au sein des classes riches ! Et ces avortements innombrables pratiqués insolemment par des proxénètes millionnaires étalant leur luxe fastueux dans des landaus à six chevaux !

Ce qui sauvera la jeune Amérique de la décadence absolue, c'est son respect pour la liberté religieuse. Grâce à cette tolérance de toutes les religions, le catholicisme a planté fièrement son drapeau sur cette vraie terre de la licence, et, à l'ombre de ses plis glorieux, sont venus se ranger tous les éléments d'une régénération pro-

chaine de ces beaux et vastes Etats-Unis, dont la population multicolore ressemble beaucoup à celle de la ville fondée par Romulus.

L'Eglise et l'Etat. — Le droit qu'a l'Eglise de posséder. — Le pouvoir temporel des Papes. — *L'Eglise et l'État.* Qu'il est beau, qu'il est fécond en enseignements précieux le second psaume de David, que je n'ai jamais lu ou entendu chanter sans une profonde terreur : « Pourquoi les nations frémissent-elles, et méditent-elles de vains complots ? Pourquoi les rois de la terre se sont-ils levés, et les princes se sont-ils ligués contre le Seigneur et contre son Christ? Rompons les liens qui nous unissent à eux, et rejetons leur joug loin de nous ! Celui qui habite les cieux rira de leur révolte, le Seigneur se moquera d'eux ! Le Christ leur parlera dans sa colère, et sa fureur les confondra. J'ai été établi roi par Dieu mon Père sur Sion et sa montagne sainte, pour lui intimer ses ordres. Il m'a dit : vous êtes mon fils, je vous ai engendré (dans votre naissance humaine comme je vous ai engendré dans votre génération divine et éternelle). Sur votre demande, je vous ai donné les nations de la terre pour héritage, et votre possession s'étendra jusqu'au extrémités de la terre. Vous les gouvernerez avec une verge de fer et vous les briserez comme le potier brise (quand il lui plaît) le vase (moulé par les mains). (C'est-à-dire que vous serez pour elles la résurrection ou la ruine!) Et maintenant, Rois, comprenez (vos devoirs) ! Princes, instruisez-vous! Servez le Seigneur dans la crainte, et que votre joie en lui ne soit pas sans un certain tremblement. Embrassez sa doctrine, de peur que quelque jour il ne s'irrite, et que vous surprenant hors de la voie de la justice, il ne vous fasse périr. Heureux ceux qui, lorsque sa colère s'enflammera tout à coup, auront mis leur confiance en lui ! »

Que cet arrêt est net et terrible! Ce ne sont pas seulement les individus, mais les nations, les peuples, les états, les gouvernements qui appartiennent à Jésus-Christ,

qui doivent obéir, bon gré, malgré, à Jésus-Christ. Et, parce que Jésus-Christ a transmis tous ses droits à son Eglise, tous, nations, gouvernements, Etats, souverains doivent appartenir à l'Eglise, obéir à l'Eglise. C'est le grand oracle d'Isaïe et de David : « Il dominera sur toutes les nations! Toutes les nations le serviront! » Ce n'est pas seulement aux particuliers, mais aux cités, aux nations, aux empires que s'appliquent ces paroles du divin Sauveur : Celui qui n'est pas avec moi est contre moi! Et l'oracle de saint Pierre : « Il n'y a de salut qu'en Jésus-Christ. Nul autre nom n'a été donné sous le ciel aux hommes par leque. ils puissent être sauvés. »

Jésus-Christ a dit à toutes les cités, en s'adressant à Jérusalem : « Jérusalem, Jérusalem, combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses petits sous son aile, et tu ne l'a pas voulu!.. Voici que toutes tes maisons seront désertes et que tu seras foulée aux pieds par les gentils!.. »

Jésus-Christ a dit de même à toutes les nations en parlant à Corozain et à Betzaïde : « Malheur à toi Corozain, malheur à toi Betzaïde, car vous n'avez pas fait pénitence, vous ne vous êtes pas rendues à la vérité, malgré les miracles éclatants qui ont été opérés en vous! »

Les conséquences tirées des saints Pères, de la tradition tout entière, des conciles, des souverains pontifes parlant *ex cathedrâ* à l'Eglise tout entière, sont nombreuses et capitales; nous ne pouvons ici que les énoncer, en résumant fidèlement, avec ses propres paroles, le traité dogmatique du R. P. Libératore, s. J. : *L'Église et l'État*, Paris, Victor Palmé, 1877.

L'Eglise est une société parfaite et suprême entre toutes les sociétés, et elle ne doit être subordonnée à aucune autre société inférieure.

Toute société doit se soumettre à l'Eglise. Il ne sert à rien d'invoquer la différence entre les deux ordres de société, l'une spirituelle, l'autre temporelle. Dans leurs rapports mutuels, cette diversité emporte avec elle pour l'Etat, une indépendance relative, mais non pas absolue,

dans les choses qui, par elles-mêmes, se rapportent exclusivement à la vie présente. Mais, dans les choses qui regardent, directement et par elles-mêmes, la religion, la justice et les mœurs, l'Etat doit se conformer aux prescriptions de l'Eglise. Enfin, même dans les choses qui sont de sa compétence, le devoir de l'Etat est de ne rien faire de préjudiciable à la moralité de ses sujets, et au culte de Dieu. Et l'Eglise a le droit de corriger et d'annuler toutes les dispositions injustes et immorales qui auraient été prises, dans l'ordre même temporel.

Il y aurait confusion de l'Eglise et de l'Etat, si l'Eglise était subordonnée à l'Etat; mais il ne résulte aucune confusion de la subordination de l'Etat à l'Eglise : le corps ne se confond pas avec l'âme, quoiqu'il lui soit subordonné.

Séparé de l'Eglise, l'Etat ne peut plus parvenir à la fin même de la société civile.

L'ordre naturel doit être subordonné à l'ordre surnaturel, la nature à la grâce, la vie présente à la vie future. La doctrine catholique n'admet ni la suprématie de l'Etat sur l'Eglise, ni l'indépendance absolue de l'Etat, ni même la séparation de l'Eglise et de l'Etat, parce que toute société instituée pour le bien de l'homme ne peut faire abstraction de ce qui est le bien suprême de l'humanité. Il faut être insensé pour s'imaginer qu'ayant toutes deux leur origine en Dieu, la plus noble, la puissance spirituelle, puisse être soumise à la puissance temporelle. L'humanité est un corps unique, l'Eglise, le corps de Jésus-Christ. Donc, malgré qu'il existe dans son sein diverses puissances, diverses magistratures, il est nécessaire qu'elles soient toutes subordonnées entre elles, afinqu'elles soient, en quelque façon, ramenées à l'unité.

Par les paroles adressées à Pierre et à ses successeurs: « Pais mes brebis », les rois et les empereurs sont, comme leurs sujets assujettis à Pierre, puisqu'eux aussi sont au nombre des brebis du Christ.

Le gouvernement temporel, pour être juste et bon, doit avoir une règle spirituelle; donc il est nécessaire

qu'il soit réglé par le pouvoir spirituel. Les papes, de leur côté, chargés de reprendre et de corriger les rois et les empereurs, non seulement comme hommes, mais dans l'exercice de leur puissance, devront en rendre compte à Dieu.

Tels les rapports du corps et de l'âme dans l'homme, tels les rapports des deux pouvoirs, temporel et spirituel, dans l'Eglise... Le pouvoir spirituel ne s'immisce pas dans les affaires temporelles, pourvu que les affaires temporelles ne s'opposent pas à la fin que le pouvoir spirituel doit faire atteindre, etc. Si les mesures temporelles sont nécessaires pour obtenir cette fin, le pouvoir spirituel peut et doit réprimer le pouvoir temporel, et le contraindre par toutes les voies et manières nécessaires. (BELLARMIN, *de Romano Pontifice*, Lib. VI, c. VI.)

Ces paroles de Jésus-Christ : « Comme mon Père m'a envoyé je vous envoie..! Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre ! allez donc et enseignez toutes les nations ! » assimilent la puissance de l'Eglise à celle de Dieu, l'autorité des pontifes romains à celle de Jésus-Christ; donc elle s'étend à tous, aux individus comme aux nations, aux Etats et aux souverains.

En tant qu'homme, le souverain doit servir Dieu, en vivant conformément à la foi ; en tant que roi, il doit servir Dieu en mettant ses lois et son gouvernement en conformité avec la foi, sans jamais se soustraire à sa subordination envers l'Eglise.

Cette subordination spirituelle n'est ni l'exclusion ni l'absorption des puissances temporelles ; au contraire, elle les ennoblit et les affermit.

Dans le gouvernement des peuples rachetés, Dieu a joint l'Etat à l'Eglise ; et cette union doit être maintenue. Sans l'Eglise, l'Etat moderne ressemblerait forcément à un cadavre.

L'Eglise une fois constituée par le Christ, deux pouvoirs, le pouvoir ecclésiastique et le pouvoir civil, coexistent ; et leurs relations mutuelles ne peuvent être que la subordination du second au premier.

Inventer des systèmes pour détruire cette subordination, ne peut avoir d'autre effet qu'exciter la guerre, et la guerre ne peut finir que par le triomphe de l'empire qui doit durer éternellement. Si le colosse se dresse de nouveau, de nouveau la pierre tombée de la montagne le mettra en poudre!

L'Eglise est le royaume de Dieu sur la terre ; royaume dont Jésus-Christ est le roi invisible, et son vicaire le roi visible. Quand le Christ confessa devant le gouverneur romain qu'il était roi, il ne dit pas, remarque à propos saint Augustin : « Mon royaume n'est pas ici, « mais il n'est pas d'ici ! Mon royaume n'est pas en ce « monde, mais il n'est pas de ce monde ! » Parce que son royaume est réellement ici-bas, en ce monde, et qu'il durera jusqu'à la fin des siècles. »

Le territoire de ce royaume embrasse le monde tout entier. En vertu du domaine universel et absolu qui lui appartient, Jésus-Christ a donné à son Eglise autorité sur tous les hommes, sous quelque climat qu'ils vivent. Après cela, n'est-ce pas une folie de qualifier d'étrangère l'autorité du Pape? Comment la tête serait-elle étrangère à ses membres?

A proprement parler, ce n'est pas l'Eglise qui est dans l'Etat, c'est au contraire l'Etat qui est dans l'Eglise. En effet, ce n'est pas le tout qui est dans les parties, mais les parties qui sont dans le tout. Or l'Eglise est un tout, une société universelle destinée à recevoir le genre humain tout entier dans son sein. L'Eglise est catholique, universelle ; l'Etat, au contraire, est toujours limité, quant au territoire, aux personnes et au pouvoir.

Les jugements des causes spirituelles, c'est-à-dire de celles qui regardent la foi, l'administration des sacrements, les rites, la morale, la direction des fidèles dans la pratique de la vertu, de toutes celles, en un mot, qui se rapportent au culte de Dieu et au salut des âmes, ne ressortissent nullement à l'autorité temporelle, mais ressortissent uniquement à l'autorité spirituelle ou de l'Eglise:

c'est une vérité catholique, et peut-être, dit Suarez, une vérité de foi.

Par conséquent, 1° *les appels comme d'abus*, par lesquels le magistrat laïque s'arroge le droit de citer à son tribunal et de juger les ministres sacrés sur des actes de juridiction ecclésiastique et d'exercice de leur ministère, sont une usurpation inconsidérée.

2° Il en est de même des *Placet* ou des *Exequatur*, exigés pour la publication et l'exécution des bulles, brefs, ou arrêts émanés du Saint-Siège.

Tout Etat catholique, ou tout gouvernement qui représente une nation catholique, est obligé par cela même à défendre ou à protéger l'Eglise.

La grande erreur de l'esprit moderne est le NATURALISME, ou la revendication du prétendu droit inné ou acquis de vivre dans la sphère de l'ordre de pure nature, et de s'affranchir de l'ordre surnaturel, en ne tenant absolument aucun compte de la liaison nécessaire, intervenue par la volonté de Dieu, entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel. Séparée et isolée de la Rédemption, la nature humaine n'est plus que ce que les saintes Ecritures appellent LE MONDE, dont Jésus-Christ n'est pas; pour lequel Jésus-Christ ne prie pas; auquel il a dit Malheur! dont le diable est le père, le prince et la tête; dont la sagesse est ennemie de Dieu; dont les voies aboutissent à l'enfer.

Pie IX a signalé et condamné ceux qui, appliquant à la société civile le principe impie et absurde du naturalisme, ne craignent pas d'enseigner que la meilleure condition de la société civile et le progrès social requièrent absolument que les sociétés humaines soient constituées et gouvernées sans nul souci de la religion, comme si elle n'existait pas, ou, au moins, sans mettre aucune différence entre la vraie et les fausses religions. (*Encyclique du 8 décembre 1864.*) Cette séparation, dit le saint pontife, aurait pour effet : d'obscurcir et de faire perdre la conception et le sentiment du devoir; de substituer au droit la force matérielle ; de conduire à la fatale théorie de l'Opi-

nion publique et du fait accompli ; d'amener à affirmer que la société domestique ou la famille tire sa raison d'être du droit civil seulement; que de la loi civile seule dépendent tous les droits des parents sur leurs enfants. D'où il résulte que la séparation d'avec Dieu et d'avec l'Eglise conduit nécessairement à la négation de la fin individuelle et à la perversion de la fin sociale.

Droit d'exister et de posséder. — L'Eglise établie par Jésus-Christ, sous forme de société publique et de royaume visible, a le droit d'exister et de se développer dans le monde. Ce droit, ce devoir d'exister, de se conserver, de se dilater, entraîne le droit aux choses terrestres nécessaires à l'entretien de la vie, et, par conséquent, le droit à la possession des ressources suffisantes au maintien de son existence en conformité avec sa fin... Le sacerdoce de tous les temps, de tous les lieux, a exercé ce droit de propriété, et tous les peuples ont regardé ce droit comme sacré. L'Eglise, même au temps des persécutions, possédait déjà des biens considérables.

Le concile de Trente dit anathème à tous ceux, fussent-ils empereurs et rois, qui, par avarice, force, menace, artifice, prétexte ou déguisement quelconque, violent ou usurpent la propriété ecclésiastique, sous l'une quelconque de ses formes, biens, cens et droits, émoluments et revenus quels qu'ils soient. (Sess. XXII, c. XI.)

L'Eglise, société suprême d'institution divine, possède par droit divin et, par conséquent, indépendamment de tout pouvoir humain. Même comme simple association humaine, elle a un droit naturel de posséder, dont on ne peut pas la dépouiller, et dont on ne peut entraver l'exercice sans injustice. Le gouvernement en prenant les biens de l'Eglise, blesse le droit de propriété des citoyens eux-mêmes.

Fêtes et concordats. — L'obligation de s'abstenir des œuvres serviles aux jours de fête est essentielle, au sein

des sociétés chrétiennes, et elle est confirmée à bon droit par la loi civile : elle ne contredit pas, elle affirme au contraire les principes d'une saine économie politique ; la haine que lui porte le naturalisme politique est impie au fond et athée.

L'Ecole sans Dieu et sans religion est plutôt pour la jeunesse un mal qu'un bien; elle accroît et développe les facultés et les instincts, sans en montrer et en régler l'usage, et les livre à l'usurpation facile des tendances vicieuses de la nature corrompue. L'enseignement doit être nécessairement donné dans la dépendance et sous la surveillance de l'Eglise.

Les concordats sont une législation ecclésiastique spéciale octroyée à un royaume par le souverain pontife, sur les instances du chef de ce même royaume, et confirmée par l'engagement particulier que prend ce dernier de la conserver toujours. Les concordats, parce qu'ils stipulent des intérêts sacrés ou spirituels, ne peuvent pas être considérés comme des contrats synallagmatiques. Quelques papes leur ont donné la forme d'un contrat bilatéral, mais cette forme n'est pas essentielle; elle est purement accidentelle, de sorte que les concordats ne perdent pas leur nature de simples concessions ou priviléges, avec obligation de fidélité contractée par le pape.

Il est faux que si le pape a le pouvoir, quand le bien de l'Eglise le demande impérieusement, de retirer en tout ou en partie les prérogatives concédées par concordat à un prince ou à un gouvernement, celui-ci ait le même pouvoir, pour ce qui regarde les obligations contractées par lui en vertu de ce même concordat. La raison de cette différence est que le souverain pontife agit comme législateur suprême, tandis que le prince ou le gouvernement reste son sujet. Le pape a traité comme chef du peuple et le prince comme son représentant.

Immunité du clergé. — Le clergé est exempt, de droit divin, de la juridiction des princes séculiers, et ne relève que du souverain pontife ; c'est la doctrine expresse

de l'Eglise et des conciles. « L'immunité de l'Eglise et des personnes ecclésiastiques, dit le concile de Trente, est établie par une disposition divine et par les lois canoniques. » Le concile de Latran disait qu'elle était de droit divin et humain. Cette immunité toutefois n'empêche pas que les clercs ne soient soumis à l'obligation d'observer les lois civiles nécessaires au maintien de l'ordre et de la justice dans la société. Voilà pourquoi l'immunité ecclésiastique est l'objet spécial des concordats, les deux pouvoirs suprêmes convenant de la mesure dans laquelle elle doit être respectée.

De toutes les immunités, la plus raisonnable, la plus légitime, la plus essentielle, est celle qui exempte les jeunes clercs du service militaire. L'abolir est, de la part de l'Etat, une injustice criante, un sacrilège, une profession d'athéisme, un attentat contre le peuple et surtout contre la portion pauvre des populations dont toutes les espérances sont aux mains du clergé.

Immunité du Souverain Pontife. — L'immunité du souverain pontife est plus essentielle encore que celle du clergé, qui la suppose nécessairement. Elle lui appartient essentiellement et absolument, et elle doit consister dans une indépendance complète. Le pape a été placé par Dieu au faîte suprême de la souveraineté : « Tout ce que vous lierez ou délierez sur la terre sera lié ou délié dans le ciel. » Le juge suprême et universel, le souverain des souverains ne peut être soumis à un jugement, ou à une autorité quelconque ; c'est-à-dire qu'il ne peut être assujetti à aucun autre pouvoir humain. « Le premier siège, disait le Concile Romain sous le pape Sylvestre, ne sera jugé ni par César, ni par tous les clercs, ni par roi, ni par peuple, mais par Dieu seul. »

La forme sociale de l'immunité ou de l'indépendance papale est sa souveraineté temporelle, non pas honorifique, mais réelle. La destruction de la souveraineté temporelle entraîne la destruction de l'immunité et réciproquement. Aussi cette spoliation du pouvoir temporel

ne peut avoir lieu pour toujours. Il n'est pas de force humaine qui puisse prescrire contre ce qui est la nature même d'une institution divine et impérissable. Il n'est pas possible qu'une si haute dignité, qu'un pouvoir si étendu soit subordonné à un pouvoir quelconque qui en règle la nature, à une force étrangère qui puisse entraver son action. Le promulgateur souverain et universel, le pacifique ordonnateur qui embrasse tous les peuples dans son amour de père; le père spirituel des individus, des peuples, des nations; le centre et le principe de l'unité, le premier moteur de ce grand corps qui est l'Eglise, doit être libre comme l'air. Et là où il réside, aucun souverain temporel ne doit régner.

Il est absolument indispensable qu'il y ait à Rome, au centre de l'Europe, comme un lieu sacré placé en face des trois continents du vieux monde ; un siège auguste et souverain d'où s'élève tour à tour, pour les princes et pour les peuples, une voix toute-puissante, la voix de la justice et de la vérité, impartiale et sans préférence, libre de toute influence arbitraire, et qui ne puisse être ni comprimée par la terreur, ni circonvenue par les artifices.

Pouvoir temporel des Papes. — Il est incontestable que l'Eglise a un certain pouvoir sur le temporel des empereurs et des rois, et que l'exercice de ce pouvoir appartient au souverain pontife romain. Ce pouvoir peut être direct ou indirect. Le pouvoir direct supposerait réunis entre les mains du pape les deux glaives, les deux pouvoirs spirituel et temporel; sous la condition que le pape n'exercera pas lui-même le pouvoir temporel, mais qu'il le déléguera à un personnage laïque. Le pouvoir indirect suppose l'existence parallèle et indépendante des deux pouvoirs dont la réunion ne se fait qu'en Dieu. Toutefois l'indépendance du pouvoir temporel n'existe qu'à la condition qu'il ne nuira pas à la fin que le pouvoir spirituel a la mission de poursuivre; car, dans ce cas, il devient justiciable du pouvoir spirituel. On peut croire

que Jésus-Christ n'a soumis le pouvoir temporel au pouvoir spirituel qu'autant que l'exigeait la fin surnaturelle qu'il poursuit; or le pouvoir indirect suffit à atteindre cette fin. Le pouvoir direct qui s'est épanoui au moyen âge, point culminant de la civilisation chrétienne et qui va de saint Grégoire VII à saint Pie V, a des partisans illustres, saint Bernard, saint Thomas, etc. Les deux grands pontifes qui l'ont exercé étaient deux grands saints, et ils étaient entraînés par l'opinion publique de tous les Etats chrétiens et catholiques.

Je devais à ma conscience d'énoncer les principes fondamentaux des rapports de l'Eglise et de l'Etat; on en trouvera le développement dans l'excellent ouvrage du R. P. Libératore. Ces doctrines sembleront bien dures à beaucoup de mes lecteurs, mais elles sont la vérité et je donnerais sans hésiter ma vie pour elles. C'est bien là le droit. Quant à la pratique ou au fait, je me bornerai au simple exposé de cette grave matière que j'ai formulé en 1845, dans une brochure intitulée : *Principes fondamentaux, d'après lesquels on doit résoudre au temps présent les deux grandes questions des rapports de l'Église et de l'Etat et de la liberté d'enseignement* ; ces quelques pages ont déjà trouvé place dans le chapitre de *l'Eglise révolutionnaire*, mais elles sont nécessaires ici.

« Quel est l'ordre naturel des idées en fait de gouvernement ? L'être qui a été l'objet immédiat de la volonté divine, l'être que Dieu a créé pour sa gloire, qu'il a destiné au bonheur, c'est l'*individu*, ou l'homme individuel. Pour l'individu, Dieu a constitué le père et la mère ou la *famille* qui est, elle, de droit divin. Les familles avec les individus, appellent par leur essence la *société*. La Société établit entre les individus et la famille des *intérêts privés et communs* qui doivent être *réglés et garantis*. La nécessité de ce règlement, de cette garantie, entraîne l'existence d'un pouvoir supérieur ou *gouvernement*, qui préside à l'ensemble des familles. Le Gouvernement

n'est pas essentiellement, comme la famille, de droit divin, il n'est nullement indispensable que, comme les juges et les premiers rois d'Israël, il soit institué immédiatement par la volonté de Dieu lui-même; il peut être établi par la volonté commune des familles et des individus qu'il régit. Mais aucun esprit raisonnable ne niera que l'autorité exercée par un pouvoir quelconque est nécessairement une émanation, une délégation de l'autorité divine; et que tout pouvoir doit gouverner au nom de Dieu qui a créé les intérêts privés et communs, de Dieu origine de tout être et de toute autorité, de Dieu qui sanctionne, garantit et venge tous les droits.

« Dieu, l'Individu, la Famille, l'Etat, voilà donc l'ordre immuable que la raison doit reconnaître et avouer, que la volonté doit accepter et respecter. Les gouvernements passeront, la famille passera, Dieu et l'individu resteront seuls éternellement. L'individu doit obéir à Dieu qui est sa fin; la famille doit l'aider dans cette tendance divine, qui est le droit de Dieu et le devoir de l'individu; le gouvernement ou l'Etat doit rendre possible et facile à la famille cette sainte tutelle, qui est le droit de l'individu et le devoir de la famille. Entre l'Etat et l'individu, il y a donc la famille, et il est absurde de dire que l'individu appartient à l'Etat comme il serait absurde de dire que la fin appartient au moyen.

« Les droits de l'Etat naissent naturellement et exclusivement des intérêts privés, ou communs, des familles et des individus, ils leur sont corrélatifs. Il n'a de pouvoir, en général, que celui qui est impérieusement et strictement nécessaire pour rendre efficaces le règlement et la garantie de ces intérêts : il outrepasse ses droits, il usurpe dès qu'il commande ou défend en dehors des intérêts privés et communs; il commet une injustice plus ou moins criante, il se fait tyran, quand il les méconnait ou les foule aux pieds.

« Un gouvernement parfait sera évidemment celui qui, prenant l'homme dans sa synthèse, tel qu'il est présenté

et défini par la nature, par la raison et par la foi, l'homme matériel et spirituel, l'homme du temps et de l'éternité, de la nature et de la grâce, l'homme, en un mot, aux intérêts matériels, moraux, religieux et surnaturels, veut, par tous les moyens en son pouvoir, régler et garantir également ces intérêts divers et multiples qui sont pour lui sacrés au même degré. Tel fut, par exemple, au XVIe et au XVIIe siècle, le gouvernement qui a fai l'Espagne si sainte, si forte et si grande.

« Dans un gouvernement parfait, la religion connue et acceptée comme seule vraie, seule divine, par l'ensemble des familles, est loi de l'Etat; non pas en ce sens que la loi puisse entrer dans le domaine intime de la conscience, prescrire des actes intérieurs, punir des infractions qui ne se sont pas produites au dehors: le sanctuaire de la conscience n'est gouvernementalement accessible qu'à Dieu; mais en ce sens, que toute désobéissance à la religion manifestée par des actes extérieurs devient justiciable des lois; que la loi doit punir un attentat extérieur contre la foi d'un individu, comme elle punit l'attentat contre son honneur ou contre sa bourse. Dans un semblable gouvernement, un pouvoir ou tribunal intermédiaire entre l'Etat et l'individu, qui a pour mission de connaître, par des moyens légitimes et honnêtes, des infractions extérieures à la loi religieuse, de les juger et de les punir, est tout aussi naturellement et loyalement institué que les tribunaux appelés à poursuivre les délits contre les individus, leurs personnes, leur réputation ou leur fortune. Dans cet ordre de choses encore, l'individu qui dénonce celui qui n'a pas craint de tendre des pièges à sa foi, n'est pas moins dans son droit, et n'est pas plus indélicat, que celui qui dénonce l'attentat commis contre sa personne ou contre ses biens.

« N'est-il pas évident par soi-même, et l'histoire ne prouve-t-elle pas surabondamment, que le gouvernement parfait, tel que nous venons de le définir, est éminemment favorable à la foi; qu'il tend efficacement à la conserver et à la faire grandir, que c'est vers elle alors

comme un entraînement universel et irrésistible? Mais, hélas! le règne du bien, comme le règne de Dieu, n'est pas de ce monde, et la corruption du très bien devient fatalement la pire des corruptions, *corruptio optimi pessima.*

« Quand dans un pays la religion a cessé d'être une, quand la foi n'est plus générale, quand la prépondérance des intérêts surnaturels ou éternels est révoquée en doute, il arrive que les gouvernements ne veulent plus ou ne peuvent plus considérer que l'homme du temps, aux intérêts matériels et sociaux, et nullement l'homme de l'éternité. L'Etat ne voit plus dans l'homme que son présent,sa fortune,son honneur,et ne veut plus s'occuper en aucune manière de sa foi et de son immortel avenir.On entre alors plus ou moins franchement dans le régime de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, de l'égalité de tous les cultes devant la loi, etc., etc. On ne saurait le nier, alors même que des faits innombrables et plus éclatants que le jour ne le prouveraient pas de la manière la plus incontestable, cette sécularisation plus ou moins absolue de la législation est beaucoup moins favorable à l'exercice de la foi.

« Par cela même, en effet, que le gouvernement, qui est l'autorité suprême, se constitue équivalemment athée, garde entre tous les cultes une neutralité officielle, ne s'occupe pas plus de l'homme religieux que s'il n'existait pas, etc., la foi et les intérêts surnaturels descendent au dernier rang, et cèdent le pas aux intérêts matériels et sociaux. La négation, ou, si vous le voulez, l'indifférence de l'Etat tend invinciblement à devenir la négation et l'indifférence des familles et des individus. La foi s'amoindrit et s'éteint dans une proportion et avec une rapidité vraiment désespérantes. Mais en même temps l'autorité exercée par l'Etat perd de sa puissance et de son prestige. Elle n'a plus au même degré le caractère d'autorité divine; elle n'est plus, si l'on peut s'exprimer ainsi, un dogme visible et palpable, mais seulement un fait de force matérielle; les liens qui l'unissent aux familles et aux

individus se relâchent; l'anarchie s'affirme de plus en plus chaque jour, et l'ordre social est en danger.

« Cependant, comme, d'une part, ce gouvernement purement humain n'est pas essentiellement mauvais, et que, d'autre part, il est peut être le seul possible désormais, nous croyons nécessaire de rappeler à quelles conditions il maintiendra l'ordre, et remplira sa mission providentielle, les principes, en un mot, qui devront présider à son exercice régulier.

« I. Dès qu'une action, quelle qu'elle soit, n'est en aucune manière contraire aux intérêts privés et communs, elle demeure le droit certain et inviolable des individus et des familles. L'Etat ne peut pas sans crime entraver l'exercice de ce droit; il peut seulement et il doit le surveiller, à cette fin unique, qu'il n'arrive jamais à être contraire aux intérêts de tous et de chacun; tout autre mode ou but de surveillance serait illégal. Si un tiers prétend s'opposer à l'exercice de ce droit légitime, l'Etat doit le punir.

« II. Par cela même que l'Etat abdique relativement à certains intérêts qu'il ne veut pas et ne doit pas régler, les droits relatifs à ces intérêts reviennent ou retournent à la famille et à l'individu, et c'est un devoir rigoureux pour le gouvernement que de garantir pleinement à la famille et à l'individu le libre exercice de ces droits.

« III. Quand un gouvernement a répudié ce qui concerne les intérêts surnaturels; qu'il a reconnu, par conséquent, la liberté de conscience, l'égalité de tous les cultes devant la loi, il prévarique s'il laisse les hommes investis de son pouvoir attaquer un culte quelconque. Sa faute sera plus grave, si le culte qu'on attaque est la religion de la majorité des familles qu'il gouverne.

« IV. L'intervention de l'Etat dans l'Eglise doit rester purement extérieure ou matérielle; il y aura usurpation, violence et, par conséquent, danger, toutes les fois que dans ses rapports avec l'Eglise et les divers cultes, le gouvernement sortira de la sphère des intérêts matériels et civils, qui est son domaine exclusif.

« Dans l'ordre de choses logique et conséquent avec lui-même que nous venons de définir, les diverses communions religieuses conserveraient pleinement leur indépendance; l'État lui-même exercerait plus librement son autorité souveraine ; il conserverait sur tous les cultes cette surveillance paternelle dont l'effet unique doit être de sauvegarder les intérêts matériels et moraux dont il est l'arbitre reconnu. L'Eglise, comme les consistoires, comme les synagogues, ne serait plus un Etat dans l'Etat; l'évêque, le président du consistoire et le grand rabbin n'auraient de puissance que dans une sphère où le gouvernement ne peut pas et ne doit pas pénétrer. Hors de cette sphère, ils deviendraient de simples individus ou sujets, pour lesquels il n'est nullement nécessaire de créer la juridiction exceptionnelle du Conseil d'Etat, et qui seraient justiciables des simples tribunaux, quand, d'une manière quelconque, ils auraient attenté, dans l'ordre matériel ou moral, aux droits du gouvernement ou des tiers.

« Si cet ordre de choses était possible en France ; si le gouvernement, après avoir restitué au clergé catholique une part suffisante des biens dont la Révolution l'a violemment et injustement dépouillé, en lui laissant la faculté d'acquérir et de posséder, pouvait tenir la balance bien égale ; si de vieilles et mesquines traditions ne lui imposaient pas des préventions injustes; si le respect des droits de chacun pouvait entrer dans nos mœurs, la foi gagnerait peut-être à la liberté, puisque, hélas ! elle est trop souvent compromise et étouffée sous le régime inconséquent et persécuteur de l'immixtion de l'Etat dans le gouvernement de l'Eglise.

« En raison du sort que son origine et sa fin surnaturelles lui font nécessairement ici-bas, sort que son divin Fondateur a comme consacré par cette prophétie douloureuse : *Vous serez, jusqu'à la fin des siècles, un objet de haine à cause de moi*, l'Eglise a autant à redouter de la faveur que de la répulsion des pouvoirs établis. Peu s'en est fallu qu'elle n'expiât cruellement en 1830 les

sympathies, cependant bien timides, du gouvernement de la Restauration! Et les défiances du gouvernement de Juillet lui ont valu, en 1848, une ovation véritable, alors qu'elle aurait pu s'attendre à des persécutions violentes!»

Une société franchement et largement libérale, telle que nous l'avons définie, serait peut-être un terrain neutre, que l'Eglise cultiverait avec succès, sauvant les âmes et consolant toutes les douleurs.

C'est ce qui se réalise en Amérique, où la liberté, moins belle toutefois de près que de loin, s'étend à la Religion. « En 1785, écrivait récemment le correspon- « dant du journal *l'Univers*, il y avait deux cents ca- « tholiques à New-York, nous sommes cent mille au- « jourd'hui! Voyez-vous du nord au sud cette ceinture « dont Dieu pare l'Atlantique, et qui du Maine au « Texas renferme des joyaux qui doivent faire l'admi- « ration du Ciel? Quels rayons divins partent de ces « sièges épiscopaux, élevés par les successeurs de saint « Pierre!.. Puis voyez plus loin la lumière de la foi « semer de ses feux la plaine infinie. Albani, Rochester, « Buffalo, Cincinnati, Saint-Louis! Et plus loin, plus « loin, derrière les grands lacs, dans les prairies sans « fin, au milieu des montagnes Rocheuses, jusque dans « ces déserts sans nom que, jusque-là, la bête sauvage « avait seule foulés, partout l'Eglise s'établit, et bien- « tôt, nous n'en doutons pas, elle aura converti les « pauvres sectes, dont les membres les plus distingués, « viennent, tous les jours, se réunir à nous pour se dés- « altérer à la source de vie cherchée par eux vainement « ailleurs. »

ADIEU A MES SPLENDEURS.

Allez, mes chères Splendeurs, *allez !*

Puissent : La pensée de foi qui vous a inspirées,

L'ardeur avec laquelle je vous ai entreprises,

Le travail excessif auquel vous m'avez condamné,

Les angoisses que m'a causées la témérité de me faire votre éditeur,

Les douleurs de votre trop laborieux enfantement,

Les contradictions cruelles que vous me préparez, etc.,

Avoir mérité que vous soyez la loi immaculée du Seigneur qui convertit les âmes, le témoignage fidèle de Dieu qui donne la sagesse aux petits !

J'irai vous déposer sur l'autel de la chapelle provisoire de Montmartre, prélude du Monument de salut que la France repentante élève au Sacré-Cœur de Jésus, en qui j'ai mis toutes mes espérances.

J'irai vous offrir à Notre-Dame de Lourdes, à la Vierge immaculée, que j'invoquai pieusement chaque jour en vous écrivant.

J'irai, à genoux, vous mettre sous le patronage du glorieux successeur de Pie IX, qui daigna m'aimer et qui vous avait bénies à l'avance.

Puis je dirai, dans la plénitude de ma reconnaissance et de ma joie :

Maintenant, Seigneur, laissez mourir votre serviteur en paix !

Cependant, si je suis encore utile à votre peuple, je ne récuse pas le travail; je le reprendrai en m'écriant, dans un élan plus assuré et plus généreux :

Il faut LUI *qu'il croisse,* moi *il faut que je diminue.*

François-Marie-Joseph MOIGNO.

Jour de Noël 1878.

puissante, la voix de la justice et de la vérité, impartiale et sans préférence, libre de toute influence arbitraire, et qui ne puisse ni être comprimée par la terreur, ni circonvenue par les artifices?

Comment donc, même cette fois, aurait-il pu se faire que les prélats de l'Eglise, venant de tous les points de l'univers, arrivassent ici en sécurité pour conférer avec Votre Sainteté, de plus graves intérêts si, rassemblés de tant de contrées et de nations diverses, ils y eussent trouvé un prince quelconque dominant sur ces bords, qui eût en suspicion leurs propres princes ou qui fût suspecté par eux et hostile? Il y a, en effet, les devoirs du chrétien, et il y a les devoirs du citoyen ; devoirs qui ne sont nullement contraires, mais qui sont différents. Comment les évêques pourraient-ils les accomplir, s'il n'y avait pas à Rome une souveraineté pontificale, affranchie de toute juridiction étrangère et centre de la concorde universelle, n'ayant aucune ambition humaine, n'entreprenant rien par désir de domination terrestre?

Nous sommes donc venus libres vers le Pontife-Roi libre, pourvoyant également et aux choses de l'Eglise comme pasteurs et au bien de la patrie comme citoyens, et ne manquant à nos devoirs ni de pasteurs ni de citoyens.

Puisqu'il en est ainsi, qui donc oserait attaquer cette souveraineté si ancienne, fondée sur une telle autorité, sur une telle force de choses? Quelle autre puissance lui pourrait être comparée, si l'on considère même ce droit humain sur lequel reposent la sécurité des princes et la liberté des peuples? Quelle puissance est aussi vénérable et sainte? Quelle monarchie ou quelle république peut, dans les siècles passés ou modernes, se glorifier de droits si augustes, si anciens, si inviolables? Ces droits, s'ils venaient à être méprisés et foulés aux pieds dans la cause du Saint-Siège, quel prince serait assuré de garder son royaume, quelle république son territoire? Aussi, Très Saint-Père, c'est pour la religion sans doute, mais c'est aussi pour la justice et pour les droits qui sont, parmi les nations, les fondements des choses humaines, que Vous luttez et que Vous combattez.

Appendice B.

LE DENIER DE SAINT-PIERRE.

Mgr l'Archevêque d'Aix, ayant consulté le Saint-Siège sur un projet d'organisation du *Denier de Saint-Pierre*, le Cardinal Secrétaire d'Etat lui a fait une réponse calme et grandiose, où la question est considérée sous tous ses aspects.

En refusant, par délicatesse, d'intervenir personnellement dans l'organisation proposée et en l'abandonnant tout entière à la volonté des évêques et des fidèles, le Saint-Père accepte leur secours, absolument nécessaire.

L'Eglise en est là, et personne n'en peut plus douter. La politique moderne a maintenant détruit l'édifice sacré, autant qu'elle peut le détruire. C'est fait. Plus de pain assuré. Tout à l'heure le pain manquera. Ce qui reste debout n'est plus qu'un mur prêt à crouler, et la chute totale ne se fera pas attendre. Le débris sera tel, qu'il pourra écraser le monde. Ce sera l'œuvre dernière de la Révolution. *Et dixit qui sedebat in throno : Ecce nova facio omnia.*

Mgr l'Archevêque d'Aix comprenant la portée de la lettre de l'éminent Secrétaire d'Etat, la reproduit en entier, dans un mandement adressé à son peuple. C'est là que nous la prenons aujourd'hui, fête de la Dédicace. LOUIS VEUILLOT.

« ILLUSTRISSIME ET RÉVÉRENDISSIME SEIGNEUR,

« Sa Sainteté a reçu dans ses mains augustes l'écrit respectueux signé de Votre Seigneurie Illustrissime et Révérendissime et de quatorze de ses collègues : écrit dont le but est d'exposer la nécessité de donner une impulsion nouvelle à l'œuvre du Denier de Saint-Pierre, et de faire ainsi face aux besoins croissants du Saint-Siège, fruits de la persécution dont la sainte Eglise est toujours plus affligée de la part de ceux qui gouvernent cette malheureuse Péninsule. Le désir spontané que, par cet acte, des prélats français si distingués manifestent de venir en aide au Siège apostolique, a profon-

dément ému le cœur de Sa Sainteté. Ce désir prouve une fois de plus que jamais, à notre époque, les épreuves de ce même Siége ne se sont aggravées sans que l'épiscopat de votre noble et généreuse nation ait pris à tâche de défendre et de protéger les droits du chef de l'Eglise, de le consoler dans ses afflictions et de le secourir dans les détresses financières auxquelles la Révolution l'a réduit, au point de lui rendre toujours difficile, et quelquefois pratiquement impossible, le gouvernement de l'Eglise universelle.

« On ne peut assurément en douter le moins du monde : le dévouement filial dont ce vénérable épiscopat fait preuve envers le Saint-Père, et le vif intérêt qu'il prend au sort de la catholicité entière, sont les vraies et principales causes des bénédictions et des grâces célestes dont le Seigneur le comble si visiblement. En effet, non seulement le clergé et le peuple français le respectent plus qu'à toute époque de l'histoire, mais les adversaires mêmes de notre religion sainte, pourvu qu'ils ne soient pas gâtés par le souffle des plus viles passions, s'inclinent devant lui en signe de respect et de vénération, et reconnaissent en lui une des plus pures et des plus brillantes gloires de notre siècle.

« Quant à la demande qui forme l'objet de l'écrit ci-dessus mentionné, à savoir : s'il convient, en présence de l'accroissement des besoins du Saint-Siège, de donner aux collectes du Denier de Saint-Pierre une organisation stable, générale, légale, consacrée par le Souverain Pontife avec la majesté de sa souveraine sanction, afin que l'entreprise soit couronnée d'un plus grand succès, le Saint-Père, après avoir mûrement tout pesé, ne croit pas, dans sa haute sagesse, devoir se prononcer sur la proposition qui lui est faite.

« Jusqu'à présent, cela est hors de doute, toutes les fois que, soit en France, soit dans tout autre pays de la catholicité, l'épiscopat a fait appel au dévouement filial des fidèles envers leur Père commun, ils ont répondu avec une spontanéité et une générosité dont sont seuls capables les peuples qui sentent profondément l'incomparable bonheur et l'inappréciable bienfait d'être des Etats rachetés par le sang de Jésus-Christ, et de pouvoir faire partie de la véritable Eglise fondée par notre divin Sauveur.

« Ce fait honore grandement la fidélité et l'attachement des peuples catholiques à la chaire suprême de la vérité; mais il

semble aussi devoir conseiller au Souverain Pontife de laisser, comme par le passé, à leur spontanéité le généreux concours des pieuses offrandes que l'on dépose à ses pieds avec tant de zèle et de constance.

« Il est aussi un autre fait incontestable : toutes les fois que les ennemis de l'Eglise ont, par leur dureté, contraint le Souverain Pontife de supporter de nouvelles dépenses, et cherché à lui rendre encore plus pénible l'exercice de son saint ministère, les populations catholiques ont partout admirablement correspondu aux invitations de leurs ordinaires, et, de plus, accepté volontiers les moyens les plus efficaces, qui leur étaient proposés, d'effectuer la grande et noble entreprise dont il est question.

« C'est pourquoi le Saint-Père préfère laisser entièrement au zèle et à la prudence de l'épiscopat catholique le soin d'organiser, dans la forme qu'il jugera la plus opportune, les quêtes destinées à encourager à propos les offrandes, en les rendant plus faciles soit aux collecteurs, soit aux personnes qui y contribuent, et tenant, de plus, compte en cela des conditions locales dans les diverses parties du monde catholique.

« D'ailleurs, rien ne répugnerait plus au cœur du Père commun des fidèles que de paraître leur imposer non seulement ces offrandes, mais aussi les proportions et le mode dans lesquels elles se devraient faire.

« L'immense confiance dont les évêques se trouvent, de nos jours, justement honorés par tous les peuples quelconques de la catholicité, rend plus que certain le plein succès de l'entreprise en question, quel que soit le moyen que prescrivent les prélats. Si les peuples n'oublient point qu'on a enlevé au Souverain Pontife le domaine temporel comme la source des moyens nécessaires pour son propre entretien et pour le gouvernement de l'Eglise universelle, il leur sera facile de comprendre que le Saint-Siège ne pourra vivre et remplir sa bienfaisante mission dans tout le monde sans le généreux concours des fidèles, tant qu'ils n'auront pas eu la consolation de le voir rentré dans ses légitimes possessions.

« De plus, qui ne le sait? pour le gouvernement de l'Eglise, pour la tranquillité des consciences, pour la marche régulière du gouvernement des diocèses, les congrégations romaines, composées de cardinaux, de prélats, de consulteurs et d'employés, sont nécessaires. Le nombre de ces derniers est bien

restreint, si on veut le comparer à celui des fonctionnaires de n'importe quel gouvernement séculier. Néanmoins le zèle vraiment sacerdotal et l'esprit de sacrifice dont ils donnent des preuves constantes et sans nombre, suppléent, autant que possible, au manque trop croissant de bras ; ajoutez à cela qu'ils reçoivent des émoluments et des rétributions fort modiques. De plus, le manque de bras vient de la privation des moyens soustraits presque tous, l'un après l'autre, au gouvernement de l'Eglise universelle.

« L'usurpation de la souveraineté temporelle du Pontificat, malgré les promesses, souvent répétées, de ceux qui voulurent s'en rendre coupables, fut bientôt suivie de la confiscation des biens ecclésiastiques, de la disparition des ordres religieux, de l'usurpation des couvents, des bibliothèques, des musées et des biens de toute espèce leur appartenant ; et, ce qui est plus terrible, quand on considère l'avenir, cette usurpation de la souveraineté temporelle mit ces mêmes institutions dans l'impossibilité où elles se trouvent d'ouvrir des séminaires, des collèges et des noviciats : tandis qu'auparavant tous ces trésors venaient en aide au Chef de l'Eglise dans la lourde charge du gouvernement de deux cents millions d'âmes.

« Aujourd'hui, qui ne le sait? rien ne reste de tout cela, et pourtant les besoins sont plus grands. En effet, outre les secours qu'il faut donner aux religieux et aux religieuses pauvres, elles aussi si cruellement frappées, le Pape doit pourvoir à l'entretien personnel de ces évêques qui ne veulent point reconnaître ceux qui gouvernent actuellement l'Italie, et souvent aussi aux autres besoins de leurs diocèses et à l'entretien de leurs séminaires. A une si grande tyrannie se joignent les menaces, déjà réalisées en quelques lieux, de refuser le traitement aux ecclésiastiques même nommés à quelque office et bénéfice par des évêques non reconnus. Au milieu de si grands orages, l'âme du Saint-Père est encore brisée à la vue de l'horrible spectacle que présentent les écoles athées dans lesquelles le peuple de cette capitale de la chrétienté est élevé, sans qu'il soit permis au Suprême Hiérarque, au Maître infaillible et au Gardien de notre sainte Doctrine d'y opposer des écoles où ses sujets et ses fils puissent recevoir une éducation saine.

« A ce sujet, il ne sera pas hors de propos de faire connaître ceci : tandis que, des Amériques et des pays pas encore chré-

tiens, le Saint-Père reçoit des demandes continuelles pour l'envoi de missionnaires, de délégués, de représentants du Saint-Siège, soit pour sauvegarder dans ces lointaines régions ce qui y constitue déjà les intérêts de l'Eglise, soit pour gagner de nouvelles âmes à la foi et à la civilisation, le cœur lui saigne de ne pouvoir accueillir ces demandes, vu sa déplorable pénurie de ressources et de personnes.

« Enfin le Saint-Siège, aux justes applaudissements des catholiques et même de tout homme de sens et d'honneur, fournit un traitement, modeste il est vrai, mais qui n'en constitue pas moins pour lui une lourde charge, aux anciens employés du gouvernement temporel. Sans ces subsides, ils resteraient abandonnés à la plus affreuse misère, et supporteraient plus difficilement les cruelles vexations de la Révolution triomphante ; car elle ne peut pardonner leur fidélité et leur dévouement au Souverain Pontife, fidélité et dévouement qui prouvent jusqu'à l'évidence combien grande était l'affection que le gouvernement des Papes avait su inspirer à ses sujets.

« Les encycliques, les allocutions, les discours du Souverain Pontife et tous les actes du Saint-Siège révèlent assez les douleurs qu'il souffre. C'est pourquoi, si les évêques les rappellent au souvenir des catholiques, ceux-ci, sans aucun doute, sentiront le besoin urgent de continuer, comme ils ont fait jusqu'ici, à leur envoyer spontanément des offrandes. En conséquence, le Saint-Père, en témoignant aux évêques sa gratitude, pour leur intention de redoubler de zèle et d'encourager beaucoup plus les collectes du Denier de Saint-Pierre, veut leur laisser, comme je l'ai dit plus haut, le soin de faire connaître l'accroissement des besoins du Siège apostolique et d'établir les moyens qu'ils croiront les plus pratiques et les plus propres à atteindre le but désiré. Il leur recommande d'emprunter aussi le secours de la presse catholique, laquelle mérite des éloges pour tout ce qu'elle a fait depuis tant d'années et ce qu'elle fait encore en faveur du Denier de Saint-Pierre.

« Après cela, il ne me reste qu'à déclarer à Votre Seigneurie Illustrissime et Révérendissime, toujours au premier rang quand il s'agit de prendre de nobles et généreuses initiatives pour le bien de l'Eglise, que Sa Sainteté lui accorde, ainsi qu'à ses vénérables collègues, signataires du susdit écrit, une

bénédiction particulière. Votre Seigneurie voudra bien leur communiquer la présente lettre.

« En attendant, je tiens à honneur de me déclarer, avec les sentiments de l'estime la plus distinguée, de Votre Seigneurie Illustrissime et Révérendissime, le serviteur,

« L. Cardinal Nina.

« Rome, 4 octobre 1878. »

Appendice C.

L'ŒUVRE FRANÇAISE DES ÉCOLES CHRÉTIENNES.

Lettre de M. Granier de Cassagnac père.

L'institut de frères des Ecoles chrétiennes étant en ce moment, en France, le principal point de mire des attaques acharnées de la Révolution, j'ai tenu à honneur de bien faire connaître la place vraiment miraculeuse que ce saint institut occupe dans le monde chrétien. F. MOIGNO.

« Les Frères des écoles chrétiennes, auxquels quelques-uns ont conservé le nom de *Frères ignorantins*, qu'ils s'étaient autrefois donné eux-mêmes par humilité, sont aujourd'hui à la tête de l'enseignement primaire, non seulement en France, mais dans le monde entier.

« Sans le secours du budget d'aucun Etat, avec les ressources dues à l'intérêt qu'inspire leur zèle, leur abnégation et leurs lumières, ils possèdent, en ce moment, *douze cent quarante-neuf* établissements ou maisons de résidence, qui sont à eux; dont *mille soixante-quatre* en France, et *cent quatre-vingt-cinq* à l'étranger; et ces établissements fournissent des Frères, maîtres ou profès, à *deux mille deux cent trente-quatre* Écoles, distribuées ainsi qu'il suit :

« Dix-huit cent soixante-dix-neuf en France ;

« Quarante-trois dans les colonies françaises ;

« Trois cent douze à l'étranger.

« Oui, ces Frères, auxquels les républicains de Blois ont retiré l'École municipale primaire, enseignent le français dans dix écoles, à Rome ; dans onze, à Turin ; dans deux, à Tunis ; dans trois, en Prusse ; dans deux, en Autriche ; dans cinq, en Angleterre ; dans vingt-six, au Canada ; dans trente-une, à New-York ; dans douze, à Saint-Louis ; dans trois, au Mexique ; dans cinq, en Californie ; dans cinq, à Madagascar et à Maurice ; dans dix, à l'Equateur et au Chili.

«Ces exilés de Blois ont dix écoles en Algérie, c'est-à-dire à

Alger, à Blidah, à Constantine, à El-Bar, à Oran, à Sidi-Bel-Abbès, à Tlemcen, à Mostaganem, à Stora, à Philippeville ; ils en ont trois en Egypte, c'est-à-dire à Alexandrie, à Ramlé, au Caire ; ils en ont quatre en Turquie, c'est-à-dire à Constantinople, à Kadikeny, à Smyrne, à Jérusalem ; ils en ont trois en Cochinchine, c'est-à-dire à Saïgon, à Mytho et à Visals-Long ; ils en ont deux à Ceylan, c'est-à-dire à Combo et à Negombo ; ils en ont trois en Birmanie, c'est-à-dire à Bassein, à Rangoon et à Monlmain ; ils en ont deux dans l'Indoustan, c'est-à-dire à Cananore et à Calicut ; deux dans la Malaisie, à Penang et à Singapore. Enfin, ils en ont deux en Chine, et seize à l'île de la Réunion.

« Voilà les hommes qui enseignent la langue, la littérature et la civilisation de la France à tous les peuples du monde !

« Après avoir exposé le développement immense qu'ont pris hors de France les écoles chrétiennes, en Europe, en Asie, en Afrique et en Amérique, j'ai à faire connaître l'esprit qui a présidé à leur formation, et la situation légale qu'elles ont en France.

« Les écoles chrétiennes, considérées comme institutions charitables, destinées à instruire gratuitement les enfants pauvres, furent fondées en 1680 par un vénérable chanoine de Reims, nommé Jean-Baptiste de la Salle, qui consacra sa fortune à cette œuvre. Elles forment une congrégation religieuse, mais non *ecclésiastique ;* c'est-à-dire que les Frères prononcent des vœux relatifs à la profession enseignante, qu'ils embrassent ; mais ils ne peuvent aspirer ni à la prêtrise, ni à la prédication. L'autel et la chaire leur sont absolument interdits.

« Afin d'être exclusivement consacrés à l'étude et à l'enseignement, et de n'en être détournés par aucun intérêt extérieur, ils renoncent à la famille et au monde, et font vœu de chasteté, de pauvreté et d'obéissance. Ils n'ont qu'une occupation, qu'un but : travailler sans cesse pour être en état de bien enseigner, et enseigner, en effet, jusqu'à épuisement des forces de la vie.

« Après les classes du jour, les instituteurs laïques ont le repos du soir ; après les dix mois de l'année scolaire, les instituteurs laïques ont les vacances. Les Frères s'interdisent tout cela. Le soir, ils se réunissent en conférence pour préparer les classes du lendemain ; aux vacances, ils vont en

retraite au chef-lieu de leur province, où ils se fortifient par des conférences, par des études nouvelles, en vue de maintenir ou d'élever le niveau de leur enseignement.

« Et quelle est, après trente, quarante, cinquante ans de labeur, de dévouement et d'obéissance, la retraite de ces serviteurs des Enfants pauvres? Ils n'en ont aucune!... Comment donc vivent-ils, à la fin de leur carrière ? Le voici. A l'heure des repas, quand le vieillard, qui ne peut plus travailler, entre au réfectoire, on se serre un peu plus sur les bancs, et l'on fait les portions plus petites.

« La situation des Frères est parfaitement légale. Ils sont collaborateurs réguliers de l'Université. Bannis de France en 1792, après avoir eu leurs établissements confisqués, ils rentrèrent et rouvrirent leurs écoles en 1802. En 1808, le décret du 17 mars, qui rétablit et réorganisa l'enseignement général, les adjoignit à l'Université pour l'enseignement primaire, en leur laissant leurs statuts et leurs méthodes.

« Jusqu'en 1833, les Frères dirigèrent leurs écoles en vertu des lettres d'obédience, délivrées par leur supérieur général, conformément à leurs statuts; mais la loi du 28 juin, élaborée et soutenue par M. Guizot, ayant imposé aux instituteurs aïques des garanties diverses, parmi lesquelles était un brevet de capacité, obtenu après examen devant une commission départementale, les Frères ne voulurent jouir d'aucun privilège, ni donner l'exemple d'aucune exemption. Ils se présentèrent donc devant les commissions et obtinrent les brevets ; si bien qu'aujourd'hui, il n'y a pas en France, en Algérie ou dans les colonies, une seule école tenue par les Frères, où le Frère directeur ne soit breveté, absolument comme dans les écoles laïques.

« En France, toutes les écoles primaires sont *publiques* ou *libres*. Les écoles *publiques* dites encore *communales*, sont celles dont l'enseignement est payé par le concours complet ou partiel de l'Etat, du département et de la commune. Les écoles *libres* sont celles qui sont dues à l'initiative privée.

Mille seize *ecoles communales* sont, en France, confiées aux Frères, qui ne peuvent pas y déléguer moins de trois membres, Ce sont généralement des écoles de chef-lieu de canton. Les Frères ont encore, en France, trois cent seize *écoles libres*, qui leur appartiennent.

« Paris possède cent quarante et une *écoles communales;* quatre-vingt-une sont confiées à des instituteurs laïques; soixante sont dirigées par les Frères, lesquels possèdent encore à Paris, vingt *écoles libres.*

« On conçoit sans peine l'énorme personnel qu'un tel développement impose aux écoles chretiennes; c'est une véritable armée. Les écoles chrétiennes emploient 21 250 professeurs, savoir :

« En France......................	9 387
« A Alger et aux colonies...........	223
« A l'étranger..........	11 640
« Total général......	21 250

« Telle est l'organisation des écoles chrétiennes.

« Montrons maintenant la supériorité immense et incontestable de l'enseignement donné par les Ecoles chrétiennes sur l'enseignement donné par les Ecoles laïques, et, en citant les chiffres authentiques qui prouvent cette supériorité, j'ai d'abord à expliquer la méthode spéciale dont elle est le résultat, méthode inconciliable avec l'enseignement laïque.

« Les deux méthodes diffèrent en ce que l'institution laïque, dans les Ecoles normales, ne peut recevoir que l'instruction : tandis que le Frère, dans les noviciats de l'ordre, reçoit à la fois l'instruction et la vocation.

« Ce n'est pas mal penser de l'instituteur laïque, de dire qu'en général ce qu'il cherche dans l'enseignement primaire, c'est une carrière, suffisamment honorable et suffisamment rémunérée. On conçoit que dans l'enseignement secondaire ou dans l'enseignement supérieur, le goût ardent des lettres suffise à créer et à maintenir la vocation du professorat; mais la perspective de vivre obscur au fond d'une campagne, et d'y faire quotidiennement six heures de classe à des enfants de sept à douze ans, n'est pas assez attrayante pour se passer des avantages attachés à la carrière de l'instituteur primaire, avantages dont le premier est de dispenser du service militaire, et dont le second consiste dans un traitement à peu près égal à celui du curé, suivi d'une retraite que l'Etat ne donne pas au prêtre.

« D'un autre côté, ce n'est pas rabaisser ou méconnaître la mission du gouvernement, en matière d'instruction primaire, de dire que tous ses efforts se bornent nécessairement à for-

mer un instituteur instruit. Il arrive à ce résultat à l'aide d'écoles normales, chèrement bâties, outillées, entretenues aux frais des départements, et dans lesquelles les jeunes sujets qui se destinent à l'enseignement viennent recevoir une instruction généralement gratuite, à l'aide de bourses portées au budget du département ou au budget de l'Etat.

« Après trois années d'études, les élèves de l'école normale se présentent à l'examen d'une commission départementale, dont les membres sont nommés par le gouvernement, et, s'ils sont convenablement préparés, ils reçoivent un brevet de capacité, qui est de premier ou de second degré, suivant le programme; après quoi, le jeune homme porteur du brevet reçoit la direction d'une école.

« Or quelle est, au point de vue de la pédagogie et de l'enseignement pratique, la valeur de ce brevet de capacité, et quelle garantie offre-t-il aux familles ou à l'Etat? — Sur un sujet si délicat, il faut donner la parole à l'Université elle-même, et voici quelle est l'appréciation de M. Gréard, inspecteur général de l'Instruction et directeur de l'Enseignement primaire de la Seine :

« Si le brevet de capacité est la constatation qu'un candi-
« dat possède le minimum des connaissances exigées par la
« loi, *il ne fournit aucune garantie, ni quant à sa valeur pro-*
« *fessionnelle, ni quant à ses aptitudes morales*. Le législateur,
« il est vrai, a prescrit de vérifier, par des questions sur les
« procédés d'enseignement des diverses matières comprises
« dans le programme, si le candidat est muni de quelques no-
« tions pédagogiques. D'autre part, avant qu'il puisse exercer,
« la loi soumet sa vie entière à une enquête approfondie.
« Sages et utiles mesures, propres à écarter les sujets inca-
« pables ou indignes, *mais insuffisantes pour former un corps*
« *de maîtres et de maîtresses irréprochables*, et pour propager
« les saines doctrines d'enseignement.

« La profession d'instituteur ou d'institutrice *ne saurait se*
« *passer* de ce qu'on appelait autrefois d'un nom élevé, qui ne
« s'appliquait presque qu'aux appels d'*ordre divin :* LA VOCA-
« TION ! Or, pour être sûre d'elle-même, LA VOCATION *a besoin*
« *d'être soumise à une épreuve prolongée* (1). »

---

(1) Gréard, *Mémoire adressé à M. le Préfet de la Seine*, p. 270.

« Eh bien, cet appel, presque d'ordre divin, dont la profession d'instituteur ou d'institutrice ne saurait se passer, la *vocation*, ou ce caractère que les Ecoles normales ne sauraient donner aux instituteurs laïques, les Noviciats des Ecoles chrétiennes le donnent aux Frères. En effet, si les efforts du gouvernement tendent à produire un instituteur instruit, les efforts des Ecoles chrétiennes tendent premièrement à produire un religieux, et le novice ne devient instituteur qu'après que de longues épreuves, des réflexions profondes, une expérience concluante des devoirs auxquels il se voue ont prouvé qu'il peut devenir un Frère. Alors, lorsque les supérieurs ont jugé que le novice a effectivement *la vocation*, qu'il accepte, non seulement sans révolte intime, sans murmure, mais avec conviction, avec amour, les obligations attachées aux trois vœux de chasteté, de pauvreté, d'obéissance, il acquiert le caractère de religieux, il est admis comme Frère ; mais pour cela, il ne devient pas encore instituteur.

« La différence de préparation d'un instituteur est donc immense, dans les Ecoles normales et dans les noviciats. Le laïque n'offre à peu près pour garantie que le brevet de capacité ; dans sa jeunesse, il a été abandonné à lui-même, sans surveillance, sans formation effective ; et, à sa sortie de l'école, il cesse généralement de recevoir des leçons. Il n'en est pas de même pour l'instituteur congréganiste. Il offre, celui-là, les plus sérieuses garanties ; il s'est volontairement soumis à un règlement pénible, il a embrassé un état d'abnégation, de dévouement, de pauvreté ; il sait qu'à tout âge il lui faudra obéir, qu'il vivra et mourra en travaillant, séparé du monde et sans rien posséder personnellement. En outre, même devenu maître, il étudiera encore et toujours, car toute communauté enseignante est comme une Ecole normale pratique, où chaque maître étudie sans cesse et redevient élève après la classe, pour se perfectionner, selon son degré.

« Mais le point culminant qui caractérise encore davantage la différence des méthodes employées dans l'enseignement laïque et dans l'enseignement congréganiste, c'est que, dans celui-ci, il est fait une application judicieuse des aptitudes spéciales du professeur aux diverses matières enseignées.

« Dans une école laïque, tous les maîtres étant brevetés, c'est-à-dire égaux, aucun d'eux ne voudrait accepter l'humiliation de consacrer sa vie à enseigner l'A B C, la table de Pythagore

ou l'écriture en gros. Dans les Ecoles chrétiennes, où le vœu d'obéissance est la règle dominante, chaque Frère est chargé d'enseigner ce qu'il sait le mieux, l'écriture, la lecture, l'arithmétique, la grammaire ; si bien que chaque matière de l'enseignement est professée par le maître qui la possède le plus complètement, et qui l'explique le plus clairement.

« De là, la supériorité marquée des résultats de l'enseignement donné dans les Ecoles chrétiennes, supériorité constatée par les concours qui ont lieu, tous les ans, à Paris, entre les élèves des Ecoles primaires laïques et les élèves des Ecoles congréganistes, soit pour l'obtention des bourses aux Ecoles supérieures, soit pour l'obtention du certificats d'études, soit pour l'étude du dessin.

« Je n'ai sous les yeux que les résultets officiels des concours de 1875 ; mais ils sont tous les mêmes; les voici :

Bourses mises au concours : 80.

« Les 81 écoles laïques en ont obtenu............. 25
« Les 54 écoles congréganistes.................. 55

Obtention des certificats d'étude.

« Les 81 écoles laïques en ont obtenu............. 593
« Les 54 écoles congréganistes.................. 711

Concours de dessin.

« Les 81 écoles laïques ont obtenu : prix, 2 ; — accessits, 9 ; — mentions honorables, 11 ; — total, 22 récompenses.

« Les 54 écoles congréganistes ont obtenu : prix, 8 ; — accessits, 12 ; — mentions honorables, 25 ; total, 45 récompenses.

« Tels sont le principe et les résultats comparatifs de l'enseignement primaire laïque et de l'enseignement congréganiste.

« Peut-il y avoir un homme éclairé, un père de famille sensé qui, en présence de tels faits, ne se soulève de pitié et d'indignation contre la persécution systématique dont, avec la tolérance du gouvernement, les Ecoles de la Doctrine chrétienne sont devenues l'objet ? »

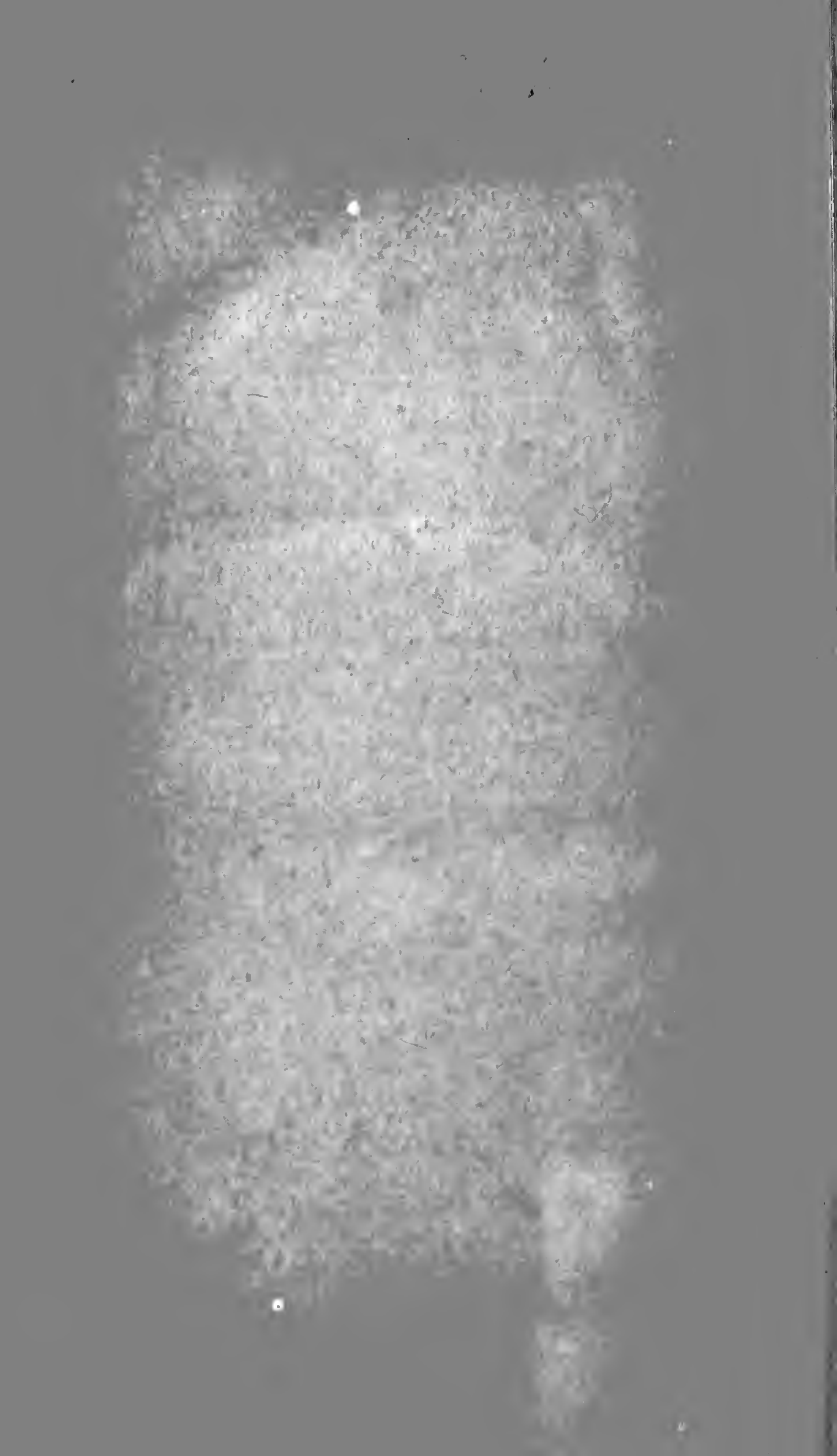
FIN DES APPENDICES DU TOME IV.

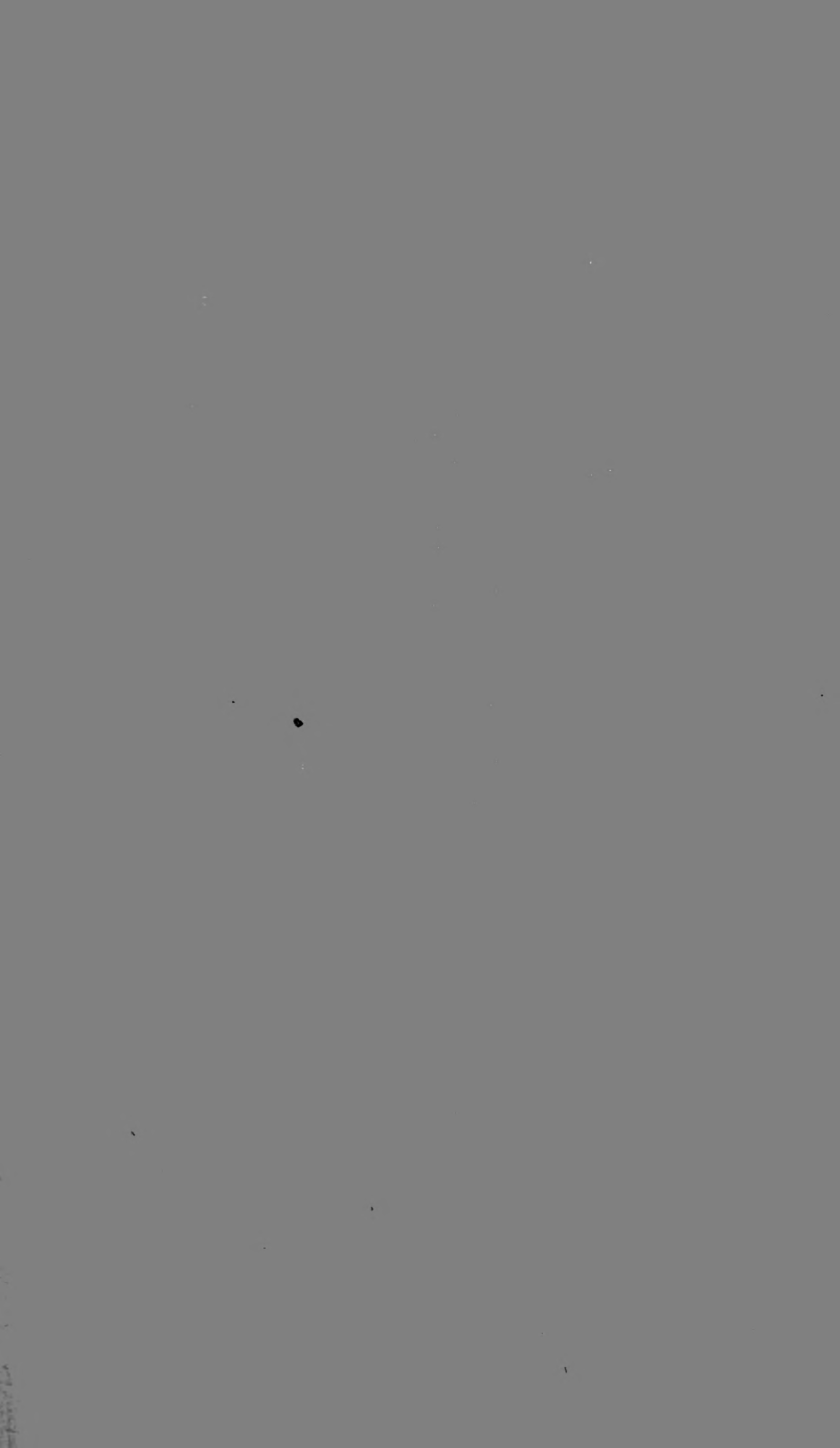


TABLE DES MATIÈRES

TABLE DU TOME QUATRIÈME

ABBEVILLE. — TYP. ET STER. GUSTAVE RETAUX.





La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due


BT 771 .M63 1881 V4
MOIGNO, FRANCOIS NAPOL
SPLENDEURS DE LA FOI.

CE BT 0771
.M63 1881 V004
C00 MOIGNO, FRAN SPLENDEURS
ACC# 1350479

